

Coal spec.



MEMOIRES
CHRONOLOGIQUES

ET

DOGMATIQUES.

TOME SECONDE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MEMOIRES
CHRONOLOGIQUES

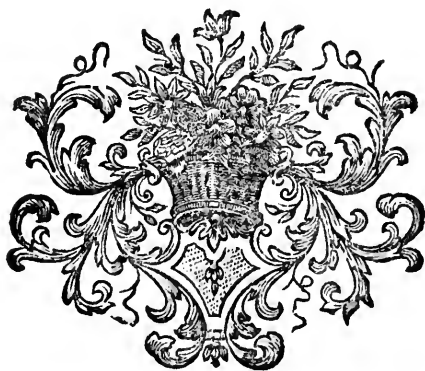
ET

DOGMATIQUES,

POUR servir à l'Histoire Ecclésiastique depuis
1600 jusqu'en 1716.

Avec des Réflexions & des Remarques critiques.

TOME SECOND.



A NISMES ,

Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.



M. DCC. LXXXI.

AVEC PERMISSION DU ROI.

OSP

BX

946

.R6

1781

V.2



M É M O I R E S C H R O N O L O G I Q U E S

E T

D O G M A T I Q U E S ,

Pour servir à l'Histoire Ecclésiastique depuis 1600
jusqu'en 1716.

Avec des Réflexions & des Remarques Critiques.

A N N É E 1666.

1666.

LE Pape accorde une bulle de confirmation aux religieuses Janvies
établies à Caen, sous le titre de Notre-Dame de la Charité.^{2.}
Ces filles suivent la règle de saint Augustin, & outre les trois
vœux ordinaires de religion, en font un quatrième de s'appli-
quer à l'instruction des femmes & des filles libertines qui pen-
sent à changer de vie. Cet établissement est le fruit des prédica-
tions du père Eudes, grand homme de bien, qui après avoir
quitté les pères de l'Oratoire, avoit fondé ceux de la Mission
sur le modèle de la congrégation du père Vincent de Paul. Cet
illustre serviteur de Dieu, dont le nom est encore en vénération
dans la province de Normandie, a été extrêmement maltraité
par le père Gerberon, qui le représente, dans son histoire gé-
nérale du Jansénisme, comme un fanatique ennemi déclaré de la
grâce de Jesus-Christ.

Le parlement de Paris condamne au feu un ouvrage intitulé : Mai 1716
*Recueil de diverses pièces concernant les censures de la Faculté de
théologie de Paris*, imprimé à Munster. Les docteurs qui avoient
compilé ce recueil, n'avoient pensé qu'à y maltraiter les Papes.
Il n'y a point d'injures qu'ils ne disent à Alexandre VII, à l'oc-
casion de la censure de celle que la Sorbonne avoit faite du livre
de Vernant.

1666.
Juill. 39. Déclaration du Roi Très-Chrétien contre les blasphémateurs du saint nom de Dieu & de la sainte Vierge.

Nous voyons des peines décernées contre les blasphémateurs par des conciles particuliers, tenus il y a plusieurs siècles. Le cinquième concile général de Latran ordonne * que s'ils exercent quelque charge publique, ils en perdent les appointemens de trois mois la première & la seconde fois, & que s'ils retombent une troisième, ils soient privés de leurs emplois : que s'ils sont Clercs ou Prêtres, ils soient punis la première fois par le retranchement d'une année de leur revenu ; que la seconde on leur ôte leur bénéfice, s'ils n'en ont qu'un, ou celui qu'il plaira à l'Evêque, s'ils en ont plusieurs ; qu'à la troisième fois on les dépouille de toutes leurs dignités & bénéfices : que les laïques nobles expient leur impiété par une somme d'argent, & même par la perte de leur noblesse, s'ils retombent une troisième fois ; le bourgeois, par la prison & les galères. La même peine est décernée contre les juges qui n'auroient pas soin de faire observer cette ordonnance. On fait avec quelle rigueur saint Louis vouloit qu'on procédât contre les coupables en cette matière. Ce fut pour se conformer à ces règles si saintes, & à ces pieux exemples, que Louis XIV, dès l'entrée de sa majorité fit expédier le 7 Septembre 1651, une déclaration portant défenses sous de sévères peines, de jurer & détester la divine Majesté, & de proférer aucune parole contre l'honneur de la très-sainte Vierge & des saints : mais ces défenses n'ayant pu réprimer la fureur des blasphèmes, il fallut renouveler les anciennes ordonnances, & statuer de nouvelles peines contre les criminels ; c'est ce que fit le Roi Très-Chrétien par la déclaration dont nous parlons. Elle porte que tous ceux qui se trouveront convaincus d'avoir juré & blasphémé le saint nom de Dieu & de sa très-sainte Mère, & des saints, seront condamnés pour la première fois à une amende pécuniaire, selon leurs biens & la qualité du blasphème ; que s'ils retombent, les amendes seront successivement doubles, triples & quadruples ; que la cinquième fois, ils seront mis au carcan les dimanches & les fêtes, depuis huit heures du matin, jusques à une heure après midi, sans préjudice de l'amende. Que la sixième fois, ils seront conduits au pilori, où on leur coupera la lèvre de dessus avec un fer chaud ; que la septième on leur coupera la lèvre de dessous, & qu'en cas de récidive, on leur coupera la langue, pour les mettre dans l'impossibilité de retomber dans un crime si détestable. Il est ordonné par la même déclaration à ceux qui auront

oui proférer lefdits blasphèmes , d'aller dénoncer les coupables aux juges des lieux dans vingt-quatre heures , à peine d'amende.

1666.

Lettres-patentes du Roi , données à saint Germain en Laye , portant défenses d'établir aucuns monastères fans permission de Sa Majesté. Décembre.

Ces lettres-patentes ne prescrivoient rien de nouveau. Il est défendu par diverses ordonnances de nos Rois , de faire aucun établissement de cette nature sans leur permission expresse , vérifiée dans les cours souveraines , & qu'avec le consentement des Evêques & des villes où lefdits établissemens se devoient faire. Louis XIV donna là-dessus une déclaration le 7 de Juin 1659 , d'autant plus nécessaire , que le nombre des communautés augmentant tous les jours , elles s'incommodoient les unes les autres , & incommodoient encore plus le public , qui sans en retirer aucune utilité particulière , étoit obligé de fournir à leur subsistance , parce qu'elles manquoient de fonds pour se soutenir. Si elles n'étoient pas à charge par leur pauvreté , elles le devenoient par leurs richesses , & les séculiers se plaignoient qu'elles possédoient la meilleure partie des terres & des revenus. Ce fut pour prévenir ces inconvéniens , que Sa Majesté renouvela les défenses qu'elle avoit déjà faites à ce sujet , qu'elle révoqua même les permissions générales qu'elle avoit données à quelques congrégations d'établir des maisons ou hospices dans toutes les villes du royaume où ils feroient appelés , du consentement de l'Evêque & des habitans , sans avoir besoin de nouvelles lettres. Le Roi marquoit en même-temps , qu'il n'entendoit point comprendre en la présente déclaration les établissemens des séminaires des diocèses , sur quoi il laissoit toute liberté aux Evêques , pourvu que ces séminaires fussent fondés & dotés de quelque manière que ce fût.

A N N É E 1667.

1667.

Le Pape condamne les mandemens des Evêques d'Alot , de Beauvais , d'Angers & de Pamiers qui autorisoient les fidèles de leurs diocèses à signer le formulaire , en distinguant le droit du fait. Peu après , à la prière du Roi , il nomma neuf Prélats du royaume , pour connoître de la contumace de ces quatre Evêques. Mais sa mort étant arrivée sur ces entrefaites , l'affaire de la délégation demeura suspendue pour un temps. Janvier 18.

Arrêt du parlement de Paris , touchant la réformation des ordres mendiants , & les dotes des religieuses. Avril 4 & suiv.

A 4

1667.
* Sous
8. d'Av.
1667.

On a vu dans un autre endroit * de ces Mémoires, les soins que le cardinal de la Rochefoucault avoit pris pour rétablir la discipline régulière dans un grand nombre de monastères, d'où elle étoit bannie : mais c'est le sort de toutes les choses humaines, d'être sujettes à la vicissitude, & elles ne changent jamais plus vite, que quand la cupidité trouve son compte au changement. Ainsi il y a toujours à réparer dans les ouvrages de la grâce, aussi-bien que dans ceux de la nature. De plus, au commencement de ce siècle, il n'avoit guères été question que des anciens ordres déchus de l'esprit primitif; on n'avoit presque pas pensé aux autres, soit que le mal y fût moins apparent, ou qu'on ne crût pas possible de remédier à tant de maux à la fois. Mais enfin M. Talon, avocat général, jugea qu'il étoit temps de traiter des plaies, qui sans cela deviendroient peut-être incurables. Le discours qu'il fit pour requérir l'arrêt ne pouvoit être plus fort. Il dit entre autres choses, que les gens du Roi s'étant appliqués à chercher la cause du désordre qui régnoit dans plusieurs monastères, dont ils recevoient souvent des plaintes, ils avoient observé que c'étoit principalement dans les ordres des mendiants que le relâchement étoit plus grand, & que quoique quelques-uns véussent avec beaucoup d'édification, on ne pouvoit néanmoins dissimuler que l'esprit du libertinage ne se fût tellement insinué dans les cloîtres, qu'on ne pouvoit apporter trop de sévérité pour en réprimer les dérèglements : que ce mal étoit monté à un tel excès, que si l'on n'y apportoit un prompt remède, il étoit à craindre qu'il ne causât quelque funeste révolution : que la voie la plus douce étoit de demander des commissaires François aux généraux d'ordres, se réservant d'employer des remèdes plus puissans, s'il se rencontroit de leur part de la résistance & de la contradiction : qu'il falloit commencer par défendre aux maisons de recevoir des novices jusqu'à ce que la réforme y eût été consommée, retrancher ensuite quelque chose du nombre excessif des mendiants, qui se nuisoient à eux-mêmes par leur multiplication, selon l'esprit du concile de Trente, & l'intention de plusieurs Papes, qui ont travaillé à cette réduction : que pour les autres communautés religieuses, qui n'avoient pas moins besoin de réformation, comme elles n'avoient point de supérieur général, il falloit supplier le Roi de la procurer par les voies qu'il estimeroit les plus convenables : qu'il y avoit un abus dans les monastères de religieuses, qu'on ne pouvoit dissimuler; savoir, la liberté qu'elles se donnent de recevoir de l'argent, & de stipuler

des constitutions dotales, pour admettre les filles à la profession, quoique ces pactations aient été réprouvées par les conciles, qui les ont déclarées illicites & simoniaques, & que suivant les docteurs mêmes les plus relâchés, elles ne puissent être tolérées qu'en cas de pauvreté des monastères, & pourvu qu'elles n'excèdent pas ce qui est nécessaire pour la nourriture de la personne en faveur de laquelle se fait cette libéralité : mais que comme sous le prétexte de pauvreté, il est facile d'éluder la disposition d'une loi si sainte, plusieurs conciles avoient sagement ordonné, que les maisons religieuses ne recevraient de filles, qu'autant qu'elles en pourroient nourrir de leurs revenus, ou des aumônes ordinaires : que les pensions viagères ne sont pas moins défendues, quoiqu'elles aient été quelquefois permises par des arrêts, & qu'étant un bien temporel donné en faveur d'une chose pieuse & spirituelle, elles ne sont pas exemptes de soupçon & de la tache de simonie : que pour éviter la décadence des maisons religieuses, en leur ôtant le moyen injuste d'augmenter leur bien, il étoit nécessaire de fixer le nombre dont chaque communauté devoit être composée par rapport à son revenu, dont elle représenteroit un état à l'Evêque diocésain, & aux commissaires nommés pour cet effet : que si néanmoins dans la suite, il se rencontroit quelque monastère qui n'eût pas de revenu suffisant pour entretenir une communauté, on pourroit lui permettre de prendre quelque pension médiocre : que le Prince étant le protecteur des canons & de la discipline, les gens du Roi requéroient qu'il plût à la cour ordonner que le seigneur Roi seroit très-humblement supplié d'interposer son autorité, à ce que les généraux d'ordres des quatre mendians envoyassent incessamment leur commission à des religieux François ; avec pouvoir de corriger les abus, & régler tout ce qui seroit nécessaire pour la réformation & cor-

La cour prononça, conformément aux conclusions des gens du Roi, tant pour ce qui regardoit les mendians, que pour ce qui concernoit les dotes religieuses, & même les pensions viagères. Un canoniste récent (a) observe que les pensions que les hommes se réservent, sont si modiques, qu'elles ne sont pas capables de faire, ni grand bien à ceux qui en jouissent, ni grande incommodité à ceux qui les donnent ; que de

(a) Les définitions du droit Canon contenant un Recueil fort exact, &c. par M. P. C. D. M. avocat au Parlement.

1667.

plus elles servent à mettre les religieux en état de continuer leurs études pour se rendre capables de servir l'Eglise & l'état ; enfin, que n'étant que viagères, le fonds demeure à la maison d'où ils sont sortis. L'auteur ajoute, qu'on ne peut pas dire qu'il se commette aucune simonie par cette voie, puisqu'on ne contracte aucun pacte illicite & condamnable, & qu'il ne se fait aucune tradition de chose temporelle pour une spirituelle, qui est ce qui forme la simonie. De ce principe qui est incontestable, il s'ensuit que les filles aussi-bien que les hommes peuvent porter des pensions viagères dans leurs maisons sans être simoniaques. Nous verrons bientôt les Evêques en conclure qu'il ne leur est pas défendu d'y porter des dotes ; ce qui est directement opposé aux maximes établies dans le plaidoyer de l'avocat général. Mais en fait de doctrine & de morale, ce n'est pas ici le seul point où les magistrats séculiers, même les plus habiles, ne se sont pas trouvés d'accord avec les juges ecclésiastiques, qu'il est naturel d'écouter préférentiellement aux autres, parce que comme l'interprétation des lois civiles appartient toute entière aux laïques, dépositaires des intentions, aussi-bien que de l'autorité du souverain, l'intelligence des canons, ou des lois ecclésiastiques est du ressort de l'Eglise, qui a une grâce pour en pénétrer l'esprit, & en développer le sens, qui n'est point accordée à ceux auxquels Jesus-Christ n'a pas confié le dépôt de la foi & des mœurs.

L'arrêt du parlement de Paris fut suivi d'un édit, par lequel le Roi ordonna le dénombrement des religieux & des religieuses, & de leurs biens, puis il écrivit au Pape, pour le prier d'envoyer les quatre généraux des ordres mendiants en France, afin de rétablir l'ancienne discipline dans les monastères. Clement IX fit aussitôt partir quatre commissaires, auxquels il accorda un bref, en vertu duquel ils pouvoient, nonobstant appelation quelconque, remédier aux abus introduits, supprimer les couvens ou les unir à d'autres, s'il étoit besoin : interdire ou excommunier les rebelles, &c. Ces religieux s'étant rendus à Paris au mois de Novembre de l'année suivante, présentèrent un bref à Sa Majesté, qui pour y donner plus d'autorité, leur accorda à chacun des lettres d'attache adressées au parlement pour les faire enregistrer. Le parlement jugea à propos de modérer leurs pouvoirs, en leur donnant des adjoints dans l'exercice de leur commission, & chargea le doyen de Notre-Dame de Paris, & le père Boulard, qui avoit été abbé de sainte Geneviève, de les accompagner dans la visite des monastères ; mais

les Italiens refusèrent de recevoir ces collègues, qui seroient bientôt devenus leurs maîtres, en protestant qu'ils s'en retourneroient plutôt à Rome sans rien faire, que de se soumettre à des personnes qui leur étoient inférieures, leur qualité de commissaires apostoliques étant un titre en vertu duquel ils ne croyoient pas devoir céder même à un Cardinal dans l'exercice de leurs fonctions, à moins qu'il ne fût commis. Le Roi, qui ne vouloit pas rendre inutile leur voyage, dont on espéroit de grands avantages pour le rétablissement de la discipline régulière, ordonna que le bref fût vérifié purement & simplement, après quoi ils firent leur visites. Le père le Pul, délégué par le général des Dominicains, n'eut pas peu à souffrir de la part de ses religieux du couvent de Paris, situé dans la rue saint Jacques, & il fallut toute l'autorité royale pour les obliger à le reconnoître en qualité de supérieur. Le père André Bini de Hispello essuya de son côté divers chagrins. Le premier qu'il eut lui vint de la part des Cordeliers, qu'on appelle communément Observantins : il prétendit qu'ils étoient de sa juridiction, & ils lui refusèrent l'entrée de leurs maisons. Les Observantins ont effectivement un général particulier indépendant de celui des Conventuels ; & conséquemment ils ne lui devoient aucune obéissance. Il reçut l'autre à l'abbaye de sainte Claire d'Annonay, dans le haut Languedoc, où la sœur Lucrèce de Platel, qui en étoit abbesse, lui fit toutes sortes d'avanies. La rébellion de cette fille alla si loin, que le commissaire fut obligé de l'excommunier avec six autres de sa cabale. Le parlement de Toulouse, où elle avoit des parens accrédités, donna divers décrets contre ceux qui avoient accompagné le général dans sa visite, & l'archevêque de Vienne, voyant que l'abbesse offroit de se soumettre à sa juridiction, prit hautement sa défense : ce qui n'empêcha pas que le Roi ne confirmât par un arrêt tout ce qui avoit été ou seroit fait par le père Bini de Hispello. A cela près, les visites se firent assez tranquillement, & les commissaires reprirent le chemin d'Italie, après avoir fait les réglemens qu'ils jugèrent nécessaires, sans en rendre compte au parlement de Paris, qui avoit paru l'exiger. Voilà où aboutit le grand éclat qui s'étoit fait d'abord. Le spectacle que donnèrent les quatre commissaires qu'on faisoit promener dans toute la France, fut presque l'unique fruit qu'on retira des arrêts & des édits. Ce ne sont point les réglemens qui manquent aux religieux, ils en ont de reste ; il ne faut que vouloir les observer, & si cette bonne volonté manque, en vain a-t-on recours à la visite pas-

1667.

fagère d'un commissaire apostolique. M. Talon l'avoit bien prévu, puisqu'il avoit requis qu'il fût défendu aux mendiens de recevoir des novices, jusqu'à ce que la réforme eût été consommée, persuadé que c'étoit le moyen le plus efficace de donner eu peu de temps à l'ouvrage toute la perfection dont il étoit capable, ou de le ruiner absolument, s'il n'étoit pas possible de le rétablir; mais les religieux allèrent leur train, sans avoir égard à l'article de l'arrêt qui concernoit ce point, & reçurent comme auparavant tous les sujets qui se présentèrent.

L'édit intrigua beaucoup plus les religieuses qu'il n'avoit fait les mendiens : car comme il leur étoit défendu de prendre aucune dot, à peine de confiscation de la somme qu'on prouveroit qu'elles auroient reçue, & de condamnation du double, tant contr'elles, que contre les parens qui auroient donné; elles ne savoient trop à quoi se déterminer. Il étoit facile à la vérité de recevoir les constitutions dotales sous un nom emprunté, ou sans en donner de quittance, comme plusieurs monastères le pratiquèrent alors & le pratiquent encore aujourd'hui; mais les délations étoient toujours à craindre, & il y avoit lieu d'appréhender qu'on n'exigeât le serment des Supérieures, comme il arriva effectivement à Beauvais. D'un autre côté, une fille sans argent, est un corps sans ame pour une communauté, qui ne croit presque jamais pouvoir, & qui véritablement ne peut pas quelquefois admettre de postulante pauvre à la profession du vœu de pauvreté: ainsi l'embarras étoit grand quelque parti que l'on prit. Celui qui parut le moins dangereux, fut de recevoir des novices, mais en petite quantité, & seulement celles dont les parens étoient assez riches pour payer en espèces sonnantes, assez discrets pour garder le secret auquel ils seroient engagés par leur propre intérêt: par-là, les Communautés se maintinrent, sans cesser néanmoins de se plaindre du tort qu'on leur faisoit. Les séculiers ne se plaignirent pas moins hautement. Les monastères ne sont pas seulement des asiles à la vertu, ils sont encore une grande décharge pour les familles nombreuses, où l'on est bien aise de se defaire des filles d'une manière honorable, & à juste prix. De cette sorte, une infinité de gens se trouvèrent gênés par la déclaration du Roi, qui n'avoit pour but que l'avantage & le soulagement de ses sujets. C'est ce qui porta l'Assemblée du Clergé de 1675, à charger M. l'archevêque de Paris, de supplier Sa Majesté de la révoquer; mais on ne put rien obtenir. L'Assemblée générale

de 1685 , résolut de faire un dernier effort à la réquisition de M. le Coadjuteur d'Arles. Ce Prélat proposa dans la séance du quatrième de Juillet , la peine que souffroient sa province & celle d'Aix , de la défense faite de prendre des dotes. Il dit que l'usage des dotes ne paroissoit pas fort contraire à la pureté de la discipline ecclésiastique , puisqu'on voyoit dans les actes de Milan , que S. Charles Borromée avoit dressé des modèles de ces sortes de contrats , & qu'ils paroissent autorisés par les Papes : d'ailleurs , que la déclaration ne s'exécutoit point , & ne servoit qu'à mettre le trouble dans les familles , aussi-bien que dans les maisons religieuses : enfin , qu'elle paroissoit impossible dans la pratique , sur-tout à l'égard des communautés qui n'étoient pas bien fondées , puisqu'elles ne pouvoient subsister que par les pensions viagères , sujettes à beaucoup d'inconvéniens , ou par le moyen des dotes ordinaires. M. d'Arles supplia ensuite la Compagnie de charger les commissaires de la juridiction d'en parler à messieurs du Conseil , & de demander que le Roi voulût interpréter ou modifier sa déclaration : les Prélats conférèrent assez long-temps sur cette proposition , après quoi M. de Paris , qui étoit président de l'Assemblée , dit que dans la spéculation il étoit constant qu'à regarder les choses dans l'esprit ecclésiastique , les dotes ne devoient point être tolérées , parce que les lois de l'Eglise ordonnoient qu'on ne bâtît point de monastère qui n'eût du fonds en biens ou en aumônes pour l'entretien des religieuses ; mais que la pratique contraire s'y étant introduite , & la coutume regardant les mœurs , il falloit vivre selon la coutume ; qu'elle n'alloit pas à autoriser que l'on donnât de l'argent pour les vœux , mais que de même que dans le mariage on vouloit qu'il y eût des biens pour assurer la nourriture des enfans , ainsi il étoit introduit que l'on établît les dotes , non pas précisément pour l'entrée en religion , mais pour la nourriture des religieuses ; que cet usage étoit confirmé par l'exemple des chanoines , pour le titre desquels on ne pouvoit légitimement donner de l'argent , mais bien pour la subsistance de nouveaux titulaires ; qu'ainsi , il seroit fort hardi de dire qu'une pareille coutume seroit mauvaise : que l'évêque d'Auxerre ayant agité une pareille question en l'Assemblée de 1675 , elle avoit raisonné sur les mêmes principes : conséquemment que la coutume de recevoir des dotes se trouvant tolérée , conforme à l'esprit de saint Charles , tous les jours autorisée par les Papes , il falloit supplier le Roi d'interpréter sa déclaration , & se servir des mêmes termes de saint

1667.

Ambroise à l'empereur Théodose, par lesquels il le prioit de révoquer une loi qu'il avoit faite, afin que d'un côté il ne manquât pas à l'obéissance qu'il lui devoit, & que de l'autre il ne tombât point dans les inconvéniens que cette loi apportoit avec elle. M. de Harlay ajouta que quoique le Roi n'eût pas jugé à propos en 1675, d'accorder aux prières qu'il lui avoit faites au nom de l'Assemblée, la révocation de la déclaration, rien n'empêchoit qu'on n'en représentât à messieurs du Conseil les inconvéniens qui augmentoient tous les jours.

On voit assez ici, sans qu'il soit besoin de le faire remarquer, l'opposition qu'il y a entre les sentimens de M. Talon, & ceux des députés des deux Assemblées du Clergé sur le fait des dotes que les filles portent dans les communautés; ce que le magistrat regarde comme un pacte illicite & simoniaque, est regardé par les Evêques comme une coutume introduite par une espèce de nécessité, autorisée par les Saints & par les Papes, fondée en raison, qu'on ne peut condamner sans témérité. Louis XIV se déclara pour le sentiment du Clergé; mais ce ne fut que plusieurs années après, par la déclaration qu'il donna le 28 d'Avril 1693, où il marquoit qu'il suivoit les voies approuvées par les plus saints Prélats depuis & en exécution du dernier Concile; il remédia seulement aux abus qui pouvoient s'être introduits, en déterminant les monastères où l'on pourroit stipuler ce qui seroit nécessaire pour entretenir celles qui feroient profession, & en fixant la somme, afin que les maisons eussent de quoi se soutenir sans pouvoir amasser & s'enrichir. Il permit donc aux Couvens qui ne sont pas fondés, & qui sont établis dans le royaume depuis l'an 1602, en vertu de lettres-patentes, bien & dûment enregistrées, de recevoir des pensions viagères des personnes qui y prennent l'habit, lesquelles pensions ne peuvent excéder la somme de cinq cents livres par chacun an, dans les villes où il y a Parlement, & de trois cents cinquante dans les autres. De plus, Sa Majesté leur permet de recevoir pour tous les petits meubles nécessaires jusques à la somme de deux mille livres une fois payée, dans les lieux où les Cours de Parlement sont établies, & de douze cents livres par-tout ailleurs. Les supérieures peuvent même recevoir de l'argent ou des biens immeubles qui tiennent lieu desdites pensions, pourvu que la valeur n'excède pas la somme de huit mille livres dans les villes où il y a Parlement, & de six mille où il n'y en a point. A l'égard des autres monastères, abbayes & prieurés qui ont des revenus par leurs fondations, & qui prétendroient

ne pouvoir entretenir le nombre de religieuses qui y sont , il leur est ordonné de représenter un état de leurs biens & de leurs charges à l'Evêque du lieu , pour y être ensuite pourvu par Sa Majesté , ainsi qu'il appartiendra.

1667.

Telle est la disposition de la déclaration de 1693 , plus favorable aux monastères nouvellement établis qu'ils n'auroient osé l'espérer , puisqu'il y en a peu en Province , où l'on pense même à demander ce que le Roi permet de recevoir , si ce n'est peut-être dans ceux qui sont fort opulens : car à la honte de la religion , au mépris des canons , & contre l'esprit de la déclaration , ce sont les maisons les plus riches , dont les personnes peu accommodées des biens de fortune ont le plus de peine à se faire ouvrir la porte. Dans l'intention des fondateurs , du Prince & du peuple , les grosses abbayes & les couvens qui disputent avec elles de l'opulence , doivent être la ressource , & comme le patrimoine des filles à qui Dieu n'a donné en partage qu'un désir sincère de le servir dans la retraite , & cependant l'entrée en est fermée à quiconque n'apporte pas le double de ce qui suffiroit pour être reçu dans une maison la moitié moins à son aise. Preuve évidente qu'on y a d'autres vues que d'établir une honnête subsistance pour les religieuses. Mais les dotes sont toujours trop légères , quelques fortes qu'elles soient , quand elles sont destinées aux menus plaisirs d'une abbesse mondaine , ou à la construction de ces superbes bâtimens , dont la vue faisoit gémir sainte Thérèse.

Décret d'Alexandre VII , qui déclare que l'on peut enseigner que l'attrition conçue par la crainte des peines , laquelle accompagnée de l'espérance du pardon , exclut la volonté de pécher , suffit dans le sacrement de Pénitence : cette opinion , dit le saint Père , étant la plus commune dans les Ecoles , & que l'on peut aussi admettre la nécessité de quelque amour de Dieu. Le décret défend sous les plus rigoureuses peines à ceux qui sont de différens avis sur ce point de doctrine , de se noter d'aucune censure théologique. C'est ce qu'on faisoit alors dans l'Université de Douay , où cette question se traitoit avec beaucoup de chaleur.

Mai 51

On voit par ce décret que les théologiens sont fort partagés sur la nature de la douleur que le pécheur doit porter au sacrement de Pénitence pour n'en pas abuser. Les uns veulent qu'elle renferme un acte d'amour , les autres ne le jugent pas absolument nécessaire , & chacun tire du concile de Trente des argumens capables d'embarrasser ses adversaires. Parmi les premiers , il y en a qui exigent un amour de charité qui n'ait que Dieu pour

1667.

objet ; d'autres ne demandent qu'un amour de concupiscence ; qui a son fondement dans l'espérance des biens qu'on attend , & dans la reconnoissance de ceux qu'on a déjà reçus. L'Assemblée du Clergé de France , tenue à Saint Germain-en-Laye en 1700 , déclara le 4 Septembre , qu'il ne suffit pas dans le Sacrement de produire des actes de foi & d'espérance , si l'on ne commence à aimer Dieu comme source de toute justice. Ces dernières paroles sont tirées de la session 6 , ch. 6 , du concile de Trente , où les Pères expliquent les dispositions que les adultes doivent porter au Baptême , & l'Assemblée du Clergé les applique au sacrement de Pénitence , sans prononcer néanmoins sur l'essence de cet amour commencé , ni décider si c'est un amour pur ou intéressé , un amour de charité ou de concupiscence. Quelques docteurs , comme le maître des Sentences , S. Bonaventure , Ocham , & un petit nombre d'autres , ont cru que la contrition parfaite étoit nécessaire pour la rémission des péchés , & qu'elle l'obtenoit infailliblement ; d'où il s'ensuit que l'absolution du prêtre n'est que déclaratoire : opinion fautive & censurée par la Sorbonne le premier de Juin 1638. Pour éviter cette conséquence erronée , il y en a qui n'ont embrassé ce principe qu'en partie , & qui enseignent que l'acte que l'on appelle communément *Contrition parfaite* dans les Ecoles , ne justifie pas toujours avant la réception actuelle du Sacrement. Pour qu'elle ait cet effet , ce n'est pas assez , selon eux , qu'elle soit produite par le motif de l'amour de Dieu aimé pour lui-même & par-dessus tout ; il faut encore qu'elle s'élève jusqu'à un certain degré de ferveur & d'intention , qu'ils ne déterminent pas , avouant bonnement qu'ils ne le connoissent point. Si l'on manque ce point mystérieux , on n'a précisément que la disposition absolument requise dans le Sacrement. On aime Dieu pour lui-même , on l'aime souverainement , & l'on hait souverainement le péché ; cependant on est encore pécheur , on n'a que l'attrition , & un amour initial , suivant le père Juenin de l'Oratoire , dans son Commentaire historique & dogmatique des Sacremens , où renversant les idées communes , il ne donne que le nom d'attrition à une disposition que les Ecoles ont toujours appelée contrition , & cherche où il peut ses degrés de ferveur sans les trouver : car du nombre prodigieux d'exemples & de passages qu'il cite , il n'y en a peut-être pas un qui ne prouve visiblement plus ou moins qu'il ne veut , & la plupart ne prouvent rien du tout. C'est assez la méthode de certains théologiens , d'entasser autorités sur autorités , raisons sur raisons ;

raisons, qui toutes ensemble n'en valent pas une bonne.

Il se trouve des docteurs, comme Vittoria, Soto, Corduba & Navarre, qui tiennent pour la contrition putative, si l'on peut parler de la sorte; c'est-à-dire, qui soutiennent que le pécheur doit porter au sacrement de la réconciliation, une disposition qu'il ait sujet de regarder comme contrition parfaite, quoique peut-être elle ne le soit pas en effet. Mais ce sentiment paroît peu solide; car si l'attrition ne suffit pas effectivement, comment la contrition putative, qui dans le fond est une vraie attrition, pourra-t-elle suffire? Il en faut donc revenir à l'opinion la plus commune & la plus probable, selon laquelle l'homme peut être réconcilié par le Sacrement, quoiqu'il n'aime pas encore Dieu souverainement pour lui-même, c'est-à-dire, quoiqu'il n'ait que ce qu'on appelle attrition. Mais l'attrition ne doit-elle pas au moins être accompagnée de quelque acte d'amour, ou suffit-il qu'elle soit l'effet de quelque motif moins parfait, qui exclue la volonté de pécher? C'est sur quoi j'ai déjà dit que l'Ecole est extrêmement partagée, & elle le fera jusqu'à ce qu'il plaise à l'Esprit-Saint d'inspirer l'Eglise de prononcer sur cette importante matière. Tout le monde fait que le sentiment qui exige un acte d'amour pour la validité du Sacrement, a prévalu en France, sur-tout depuis la déclaration de l'Assemblée du Clergé de 1700, & il faut convenir que c'est le plus sûr. Aussi ceux qui tiennent l'opinion contraire, fondés principalement sur le chapitre quatrième de la quatorzième session du concile de Trente, ne manquent pas de dire qu'il faut toujours porter les pénitens à produire, autant qu'il est en eux, des actes d'un amour non-seulement de concupiscence, & même de charité, initial & commencé, mais parfait au moins dans son appréciation, parce qu'ils sont plus purs, plus nobles, plus dignes de Dieu. Oserois-je ajouter parce qu'ils ne sont pas aussi difficiles qu'on se l'imagine, supposé que l'attrition soit aussi aisée & aussi commune qu'on le croit d'ordinaire. C'est sans doute un nouveau motif, & bien puissant, pour en exiger la pratique. Ce que je vais dire pourra paroître plus propre d'un livre de piété, que d'un ouvrage historique & dogmatique: mais toutes sortes de réflexions entrent dans celui-ci, & celle que je vais faire convient naturellement au sujet.

Pour que l'attrition soit valide, il faut non-seulement qu'elle soit surnaturelle, mais encore qu'elle renferme un repentir sincère des péchés que l'on a commis, avec une ferme résolution de n'y plus tomber. En cela elle n'est point différente de

1667.

la contrition. Le motif qui fait produire ces deux actes est celui qui les spécifie : Je hais le péché, parce qu'il fait injure à Dieu, parce qu'il est contraire au respect, à l'obéissance & à la reconnoissance que je lui dois ; je le déteste, parce qu'il me rend digne d'une éternité de supplices. Voilà un acte d'attrition. Je déteste le péché, parce qu'il offense un Dieu infiniment grand, sage, bon, qui mérite d'être infiniment aimé. Voilà un acte de contrition. L'un tire son origine de la crainte ou de l'amour de concupiscence, l'autre a son principe dans la charité ; & c'est par-là qu'ils diffèrent essentiellement. Nous produisons le premier, parce que nous nous aimons nous-mêmes : le second, parce que nous aimons le souverain Etre. L'amour-propre ne suit que ses intérêts, la charité n'envisage que Dieu ; mais si l'on trouve la pratique de l'attrition si aisée, d'où pourra venir la difficulté extrême qu'on se figure dans celle de la contrition ? Le choix des motifs que la religion propose, & que la grâce nous inspire, ne dépend-il pas de nous ? Les Ninivites (c'est l'exemple dont se sert le concile de Trente) effrayés des menaces du prophète Jonas, qui, d'une voix foudroyante, leur annonçoit les derniers malheurs, se couvrirent de cendres & de cilices, & prévinrent ainsi par une prompte pénitence la désolation de leur ville criminelle : cependant il n'y avoit alors que la contrition parfaite qui pût réconcilier l'homme avec Dieu : dira-t-on que Dieu en lui imposant la nécessité, lui eût imposé un joug insupportable, ou que les Juifs & les incirconcis eussent, pour s'élever au-dessus des inclinations de la nature, des grâces plus fortes & plus abondantes que celles que le sang de Jésus-Christ nous a méritées dans la nouvelle alliance ? Je sais que ce qui frappe communément d'abord un pécheur, c'est la crainte de la peine ; ces supplices éternels, ces feux allumés par le souffle de la colère du Tout-puissant, tous ces fléaux de la justice divine, voilà ce qui fait ordinairement la première impression sur son cœur, ce qui lui arrache le regret qu'il sent de ses péchés, & la résolution qu'il forme de ne les plus commettre. Il n'est qu'attrité, pour parler le langage de l'école : mais qu'il fasse encore un pas avec les Ninivites, & il touche à la contrition. Ce pas, loin d'être fort difficile, est une suite naturelle du premier. Que de la considération des peines qu'il a méritées, il se porte à celle des miséricordes du maître qui l'a épargné ; pour peu qu'il ait de sentiment, il en sera infiniment touché, & sa douleur n'ayant plus que la bonté de

Dieu pour premier & principal objet, elle changera d'espèce & deviendra une contrition parfaite. Loin donc que la frayeur du jugement futur soit un obstacle à l'amour pur & désintéressé, elle en est le prélude, & y conduit directement. Qu'un confesseur habile ouvre l'enfer à un pénitent, mais que ce ne soit que pour le faire entrer dans la vue de l'enfer mérité. Car enfin, pourquoi ce pécheur n'est-il pas encore au nombre des coupables victimes de la justice divine ? Un seul péché suffiroit pour le précipiter dans l'abyme, & il est couvert de crimes : qui a retardé l'arrêt de sa condamnation ? Qui a arrêté le bras du juge prêt à lancer la foudre sur sa tête criminelle ? Qui a suspendu la vengeance qu'il étoit prêt de tirer d'une vile créature qui avoit osé l'outrager ? Sa bonté, & sa bonté seule. C'est dans elle qu'il a trouvé des raisons qui l'ont emporté sur sa justice. Je le reconnois, dira alors un pécheur véritablement touché, si je ne suis pas du nombre de ces malheureux qui gémissent au milieu des flammes qui ne s'éteindront jamais, ce n'est pas que je sois moins criminel qu'eux, quelques efforts que je fasse pour étouffer la voix de ma conscience, elle se fait entendre malgré moi, & me reproche une infinité de désordres ; pourquoi donc Dieu ne m'a-t-il pas damné comme tant d'autres ? Il le pouvoit, mais il ne la pas voulu : Bonté de Dieu, que vous êtes grande ! que vous êtes incompréhensible. Non ce n'est plus la considération des peines que j'ai méritées, qui m'arrache les pleurs que je répands en votre présence : c'est le regret d'avoir offensé un Maître si grand, & en même-temps si miséricordieux. Si vous étiez moins bon, j'ose le dire, ma douleur seroit beaucoup moins vive. Telle est l'impression que fait la pensée de l'enfer sur le cœur de l'homme, à qui il reste quelque sentiment de religion. Il est donc bon de demander au pécheur qui approche du sacrement de Pénitence, un amour de Dieu aimé pour lui-même, & par-dessus toutes choses, & il n'est pas si difficile de l'y conduire avec le secours de la grâce. Mais après tout, le défaut de cette disposition ne le rend pas incapable de recevoir la grâce dans le sacrement, selon le sentiment commun des théologiens, qui n'est contredit par aucune définition de l'Eglise.

Alexandre VII meurt à Rome âgé de 68 ans.

Mai 21.

Alexandre avoit toujours passé pour avoir de l'esprit, du bon sens, de la droiture, & de la vertu avant que d'être élevé au souverain Pontificat. On ne pouvoit lui reprocher aucun vice, pas même une seule de ces fautes où la vivacité

1667²

& le tempérament précipitent si souvent la jeunesse. Il se fit beaucoup d'honneur au traité de Munster, & il y auroit fait conclure celui de la France & de l'Espagne, si M. de Servien, qu'il appeloit l'ange exterminateur de la paix, ne s'y fût opposé, pour suivre les instructions qu'il avoit du cardinal Mazarin. Revenu de sa nonciature à Rome, il y acquit une nouvelle gloire par le peu d'égard qu'il eut pour la Signora Olimpia, qui avoit tout crédit sur l'esprit d'Innocent X, & la manière libre dont il parloit des désordres qu'il remarquoit dans cette Cour-là : enforte qu'à la mort de ce Pape, on le regarda comme le plus digne sujet qu'il y eût dans le Sacré Collège. C'est ce dont le cardinal de Retz convient dans ses Mémoires (a), où il en dit ailleurs assez de mal, parce qu'il n'eut pas sujet d'être content de lui. Le cavalier Nani, qui fait un fort bel éloge des commencemens de la vie d'Alexandre, finit aussi son portrait par des traits qui ne lui sont pas tout-à-avantageux : tant il est difficile de trouver des hommes parfaitement & entièrement irréprochables, sur-tout lorsqu'ils occupent des postes dont l'éclat relève leurs moindres défauts, aussi-bien que leur personne, & en produit souvent de grands. Personne, selon cet historien (b), n'auroit été jugé plus digne de remplir le trône de saint Pierre que le cardinal Chigi, s'il n'y étoit jamais monté, ou s'il l'avoit occupé peu de temps. Dès qu'il fut en place, il fit mettre dans sa chambre un cercueil, pour se rappeler incessamment le souvenir de ce qu'il deviendrait un jour : mais on s'accoutume à voir une bière comme toute autre chose, & ce n'est guère par les yeux qu'on devient plus homme de bien. La vue du cercueil n'empêcha pas Alexandre de succomber enfin à la tentation de faire du bien à ses neveux. Il condamna le parti qu'il avoit pris d'abord de les tenir éloignés de Rome. Ce qu'il avoit regardé comme une vertu digne du successeur des Apôtres, lui parut une dureté criante, capable de faire tort à sa mémoire ; il les rappela donc, & les dédommagea abondamment du peu qu'il avoit fait jusques là pour eux. Nani ajoute qu'Alexandre se jeta dans les bâtimens, sans considérer les besoins des Princes, ni la misère des peuples, & que par cette fantaisie de laisser de superbes édifices, il trouva moyen de ruiner l'Etat ecclésiastique, & de se faire haïr du peuple. Il est cependant certain, que ce Pape donna des secours assez considérables aux Vénitiens pour soutenir la guerre de Candie, & le cavalier Nani, procureur de saint Marc, ne pouvoit l'ignorer. S'il a donné

(a) Tome IV.

(b) Hist. de Venise.

dans les bâtimens ; il n'a fait qu'imiter plusieurs de ses prédécesseurs , qui par-là ont fait revivre les beaux arts en Italie. Où en feroient l'architecture & la peinture , si tous les Papes avoient été de l'humeur & du goût d'Adrien VI. S'il est permis en France à de simples particuliers de se faire des palais bien plus propres à loger un grand Prince qu'un concussionnaire , à des communautés régulières d'encherir sur les uns & les autres , pourquoi en fera-t-on un crime à celui qui est le père des maîtres du monde aussi-bien que le serviteur des serviteurs ? C'est un crime sans doute de bâtir sur la bourse publique , & d'employer la substance des peuples ou des pauvres à d'inutiles édifices ; ainsi je n'ai garde de faire sur ce point l'apologie d'Alexandre VII , supposé qu'il ait effectivement ruiné ses sujets. Le Roi Très-Chrétien n'eut pas sujet de se louer de lui dans l'affaire de M. le duc de Crequi ; & dire , ainsi que fait Moreri (a) , que les Corfes ayant fait quelque déplaisir à ce Duc , le Pape lui en fit toutes les satisfactions que méritoit la personne de Sa Majesté , voulant qu'on élevât une pyramide à Rome pour détecter l'action de cette soldatesque , c'est parler en termes fort radoucis d'une des plus grandes insultes qui aient été faites à l'Ambassadeur d'une Tête couronnée. La réparation fut grande à la vérité , mais non pas volontaire , comme on le peut voir dans toutes nos histoires. Du reste Alexandre eut de grandes qualités , & peut-être c'est à la vigueur avec laquelle il poussa les partisans des nouvelles opinions qu'on doit tous les libelles & les fatyres qu'on a publiés contre lui en France & aux Pays-Bas.

L'Auteur de l'histoire abrégée de la paix de l'Eglise , celui qui a publié celle des conclaves , & le fleur du Pin (b) marquent la mort de ce Pape au 20 , de Prade (c) le fait mourir dès le 12.

Le Cardinal Jules Rospigliosi est élu Pape : il prit le nom de Clément IX.

L'auteur de l'Histoire abrégée de la Paix de l'Eglise , place cette élection au mois de Juillet aussi-bien que le fleur du Pin (d) , & l'abbé du Mas (e) , dans un fragment qu'il rapporte d'une relation du cardinal Rospigliosi , neveu de Clément IX , c'est une méprise. De Prade qui la met au 10 de Juin , paroît avoir copié dans cet article & dans le précédent quelque auteur qui suivoit le vieux style.

Arrêt du Conseil d'Etat , qui ordonne la suppression du Nouveau Testament de la traduction de Messieurs de Port-Royal , & appelé communément de Mons.

1667.

Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire de l'Eglise, on fait que les livres sacrés n'ont jamais été mis indifféremment & sans précaution entre les mains des fidèles. Il est fort probable que la plupart de ceux de l'Ancien Testament n'ont pas été écrits en langue vulgaire, & cela est certain de plusieurs du Nouveau. Saint Matthieu a donné son Evangile en Hébreu, langue que les Juifs ne parloient plus depuis la captivité de Babylone, où il s'en étoit fait une autre appelée Judaïque, qui approchoit fort de la Syriaque & de la Caldaïque. Saint Marc, saint Jacques, saint Paul même dans son Epître aux Romains, se sont servis du Grec, quoiqu'ignoré alors par la meilleure partie des Romains, & méprisé par les Juifs. D'où l'on peut conclure que l'intention des écrivains sacrés étoit que le peuple apprît plutôt la religion par la bouche des docteurs, que par la lecture qu'il feroit lui-même de leurs écrits. C'est apparemment par ce principe, que les traductions en langue vulgaire ont été inconnues aux Pères, qui appréhendoient avec raison l'abus qu'on en pouvoit faire. Ce n'est pas, comme dit saint Basile dans une lettre au solitaire Chelon, que les écritures soient mauvaises, mais c'est que la foiblesse de certains estomacs n'est pas capable de la digérer. On en a vu de fâcheux exemples dans l'Eglise, puisque les hérétiques n'ont point trouvé dans tous les temps de secret plus infail-
 lible pour répandre leurs nouveautés profanes, que d'introduire le peuple dans le sanctuaire des écritures, & d'en donner la clef aux femmes mêmes, qui n'y sont guères entrées qu'elles n'y aient trouvé la mort. A la fin du douzième siècle, la Bible parut traduite en François. On fait quels défordres causa cette nouveauté. Innocent III envoya ses Légats pour informer contre le traducteur. Il décrit au long les maux qu'avoit causé cette version, sur-tout dans le diocèse de Merz, où un abbé de Cîteaux avoit pris soin de la répandre. Il dit dans sa lettre, qu'il y a des laïques si attachés à cette traduction, qu'ils protestent que si on veut la leur ôter, ils n'obéiront ni à l'Evêque, ni au Métropolitain, ni au Souverain Pontife. Tel est l'effet ordinaire de ces ouvrages, Gerson (a) ne fait point difficulté d'avancer, que c'est de cette racine pestilente, que sont venues les erreurs des Beguards, des Pauvres de Lyon, & de leurs semblables. Ailleurs (b) après avoir parlé d'Helvidius, que de fausses interprétations données à l'écriture avoient jeté dans l'erreur, il ajoute comme une maxime constante, qu'il est très-dangereux de donner aux simples & aux ignorans les livres saints

(a) *Tractat. contra hæresim de comm. sub utraque specie.*

Leg. 5. (b) Serm. 1. de Nativitate.

en langue vulgaire, parce qu'ils peuvent aisément être séduits par de fausses interprétations. C'a été pour prévenir ou pour arrêter le cours de ce mal, que différens conciles ont fait tant de réglemens, les Papes tant de décrets, les Evêques, les Universités tant de censures : mais tout a été inutile. La puissance séculière a vainement concouru avec la puissance ecclésiastique, le désordre n'a fait qu'augmenter. Chaque Novateur a cherché à appuyer ses erreurs du témoignage des livres où il s'imaginoit les avoir puisées, & à les consacrer en quelque sorte par l'autorité de l'Esprit-Saint qui les a inspirées. On est enfin venu à bout de persuader à une infinité de gens, qu'on n'est chrétien qu'à proportion qu'on a commerce avec les écritures, & que c'est une dureté criante dans les Pasteurs de ne laisser pas à leurs ouailles une liberté entière d'user de cette divine nourriture. La nécessité de lire la Bible est aujourd'hui comme un dogme de foi parmi les sectateurs de Calvin & les partisans de Jansenius.

Personne n'a plus travaillé à établir le nouveau dogme dont je parle, tout opposé qu'il est à la discipline de l'Eglise, que Messieurs de Port-Royal, qui en cela ont eu les mêmes vues que ceux qui, dans les siècles précédens, ont posé les mêmes principes. J'ai dit que la principale a été d'appuyer le mensonge du témoignage de la vérité par essence. C'est ce qui se vérifie par la traduction du Nouveau Testament, appelé communément de Mons, parce qu'il paroît par le titre, qu'il a été imprimé dans cette ville des Pays-Bas catholiques. Les principaux défenseurs des nouvelles opinions ayant achevé cette version qu'ils vouloient donner au public, jugèrent que dans le décri où ils étoient à la Cour de France, ils auroient de la peine à la faire paroître dans le royaume revêue des formalités requises par les lois. Ainsi ils tournèrent leurs vues du côté de la Flandre Espagnole. Un de leurs amis écrivit à M. de Cambray, qui étoit son archevêque, qu'un docteur de Sorbonne avoit fait une traduction très-fidelle du Nouveau Testament, & qu'elle avoit été approuvée par un savant censeur de livres. Le Prélat le crut, & sur sa parole il expédia l'acte qu'on lui demandoit. *Hinc est, dit-il, quòd Novum Testamentum è vulgatâ Latinâ editione per unum doctorem Sorbonicum in idioma Gallicum fideliter translatum, & ut tale à librorum censore approbatum..., imprimendi & divulgandi licentiam damus.* Il est clair par ces paroles, que la permission, qui est du 12 Octobre 1665, supposoit l'approbation déjà donnée :

1667.

pendant les traducteurs n'en avoient point encore, & l'Abbé avoit trompé son Archevêque. Cet ami officieux n'en ayant pu obtenir une du sieur Jacques Polman, chanoine théologal de Cambray, & censeur des livres du diocèse, s'adressa à du Pont, ou Pontanus, qui l'accorda de bonne grâce le 14 de Juin 1666. Ce Docteur de Louvain étoit un partisan déclaré de Janfenius & de son *Augustin*, & quoique censeur apostolique, il avoit approuvé plusieurs ouvrages faits pour la défense de ce livre; enforte qu'Innocent X, indigné d'une pareille prévarication, lui avoit ôté cette charge dès 1647. Un homme de ce caractère n'avoit garde de rien refuser à Messieurs de Port-Royal. Son approbation porte que la version Française répond fidèlement au texte, & qu'elle répand la clarté sur les endroits les plus obscurs. Cela suppose que Pontanus entendoit parfaitement le Grec & le François. Cependant il étoit de notoriété publique qu'il ignoroit presque entièrement ces deux langues. Je ne sai si l'Evêque de Namur les entendoit beaucoup mieux, ou s'il fut surpris, comme l'avoit été M. de Cambray. Quoi qu'il en soit, il donna son approbation le dernier jour du mois de Septembre 1666. Le Roi Catholique avoit accordé le privilège dès le 24 Juillet de la même année. Ainsi on vit bientôt paroître l'ouvrage traduit, si l'on s'en rapporte au titre, selon l'édition vulgate, & imprimé à Mons. Il est pourtant vrai qu'on s'y écarte en mille endroits de la Vulgate, & qu'il fut imprimé en Hollande. Les traducteurs avoient leurs raisons pour parler & pour agir de la sorte.

Dès que le Nouveau Testament parut, il fut reçu avec l'applaudissement général de ceux qui avoient quelque intérêt à le faire valoir, & avec gémissement de la part d'un grand nombre de théologiens catholiques, qui le jugèrent infiniment pernicieux, & l'attaquèrent aussitôt de toutes leurs forces. M. de Perefixe, archevêque de Paris, commença par en interdire la lecture le 18 de Novembre de cette année. Quatre jours après se donna l'arrêt du Conseil d'Etat, qui défend à tous Imprimeurs & Libraires, sous peine de punition, de le débiter, comme étant sans nom d'auteur, & censé composé par des personnes notoirement déobéissantes à l'Eglise. Le mois suivant Georges d'Aubuffon, archevêque d'Embrun, le proscrivit dans son diocèse. Le cardinal Antoine Barberin, archevêque de Reims; les évêques d'Evreux & d'Amiens en firent autant peu après. M. de Paris donna une seconde ordonnance le 20 d'Avril 1668, qui contient les

motifs de la première, par laquelle il s'étoit contenté de défendre le livre en général, sans en nommer les auteurs, & sans entrer dans aucun détail des erreurs qu'il contenoit. Le Prélat dit que la nouvelle traduction est condamnable dans tous les chefs, & par les mêmes raisons qui obligèrent la Faculté de Paris, le cardinal de Gondy, & Gregoire XIII dans le siècle précédent, à censurer celle de René Benoît. Qu'elle n'est point conforme à la vulgâte; à qui elle préfère le grec, que l'Eglise n'a point déclaré authentique, que souvent elle ne l'est ni à la vulgâte, ni au grec: qu'elle fuit en beaucoup de choses la version de Genève, dans les passages qu'on prouve avoir été tournés d'une manière propre à favoriser les erreurs des Calvinistes: qu'il y a des additions & des changemens faits au texte latin, que les auteurs ont altéré à leur fantaisie: qu'elle renferme des interprétations qui tendent à favoriser & à renouveler le Jansénisme; des façons de parler très-mauvaises & dangereuses, lesquelles détournant l'Ecriture de son véritable sens, sont propres à diminuer la croyance, & à affoiblir les preuves de plusieurs importantes vérités de la religion.

Le même jour que cette ordonnance fut publiée à Paris, Clement IX défendit la lecture de la nouvelle traduction sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, comme étant téméraire, pernicieuse, différente de la vulgâte, & contenant des choses propres à scandaliser les simples. Pendant que les premiers Pasteurs agissoient ainsi par la voie des censures contre le Nouveau Testament de Mons, des Théologiens particuliers travailloient à justifier leur conduite. Le Père Mainbourg Jésuite, le fit en chaire dans ses sermons, le Père Annat, confesseur du Roi, & M. Mallet docteur de Sorbonne, dans des livres composés exprès, en sorte que jamais ouvrage n'a été attaqué par tant d'endroits à la fois: mais aussi nul n'a été défendu avec plus de vivacité.

Ceux qui ont quelque usage des livres de Port-Royal, savent avec quelle force ces Messieurs écrivent, soit qu'ils attaquent, soit qu'ils soient sur la défensive. Il faut convenir qu'ils se surpassèrent eux-mêmes dans cette occasion. Evêques, Souverain Pontife, Docteurs, personne ne fut ménagé. Ils trouvèrent des nullités sans fin dans les ordonnances de M. de Perefice, des abus intolérables dans celles de M. d'Aubuffon, & beaucoup de malice & de mauvaise volonté dans sa conduite; un sujet de gloire bien plus que d'humiliation dans le bref de Clement IX, parce que le Nouveau Testament ne pouvoit manquer d'être condamné où l'*Amedée* a été absous: étant certain que ces deux li-

1667. vres font à l'égard l'un de l'autre , comme *Jesus-Christ & Barrabas* ; & que ce n'est pas une mauvaise marque pour un livre , d'être censuré à Rome. C'est ainsi que parle l'auteur de la *lettre à un Conseiller du Parlement* , où l'on ne trouve guères moins d'empor- tement contre le Souverain Pontife , que dans les écrits de Lu- ther. M. Arnauld montra un peu plus de modération , lorsqu'on lui objecta le bref ; car il tâcha de faire entendre que c'étoit seu- lement un décret obtenu sur l'éloignement qu'on a à Rome des traductions en langue vulgaire. Le sieur Dupin nous dit la même chose dans son *Histoire Ecclésiastique du dix-septième siècle* (a). Il ajoute seulement que ce qui acheva de prévenir contre celle- ci , c'est qu'elle venoit de gens suspects à cette Cour : mais il faut n'avoir jamais lu le bref , ou supposer que personne ne le lira , pour parler de la sorte. *Eundem librum versionis gallicæ Novi Testa- menti . . . tanquam temerarium , damnosum , à vulgatâ editione præ- dictâ difformem , & offendicula simplicium continentem , autoritate Apostolicâ tenore præsentium damnamus & prohibemus.* Pour qui- conque entend le latin , ces termes veulent dire tout autre chose que ce que leur font signifier les deux Docteurs.

(a) Tom.
3.

Si M. Arnauld se fit violence en ménageant en quelque sorte Clement IX , il se dédommagea sur M. Mallet , qui attaqua le Nouveau Testament. Les injures & les invectives font les fleurs dont il a parsemé ses *Défenses*. Toutes les pages , toutes les lignes en sont pleines , sans même excepter les titres des chapitres. Par- tout ce ne sont que les horribles calomnies , la mauvaise foi , les impertinences , les étranges visions , les chicaneries ridicules , les honteuses contradictions , l'ignorance , les folies de M. Mallet : M. Mallet en un petit docteur , un docteur sans nom , un théo- logien bizarre , un esprit mal fait , qui n'a pas de sens commun , qui écrit étourdiment , & avec cela bouffi d'une ridicule pré- somption. C'est un homme qui a l'esprit si troublé que jamais frénétique n'a eu de semblables visions ; la tête si démontée , qu'il n'y en a point au monde faite comme la sienne ; si aveugle & si fu- rieux , qu'il n'a ni lumière , ni pudeur , ni conscience. Il est vrai que ce M. Mallet étoit docteur de Sorbonne & grand-vicaire de l'archevêque de Rouen , infiniment estimé dans le diocèse pour sa doctrine & la pureté de ses mœurs ; si austère dans sa vie , que les plus saints prêtres le regardoient comme leur modèle ; si désintéressé , que quoiqu'il ne fût pas pauvre , à sa mort , qui survint pendant cette contestation , il ne laissa pas de quoi faire ses funérailles ; mais enfin à quoi pensoit-il d'écrire contre le Nouveau Testament de Mons , il manqua bien de lumière , s'il

ne vit pas les suites d'une pareille entreprise. Au reste, si M. Arnauld le traita si mal, ce ne fut que par un principe de charité, pour lui ouvrir les yeux, pour l'instruire, pour lui faire une confusion salutaire; pour détromper plus facilement ceux qui se feroient laissé surprendre à ses injustes diffamations, & ce qui étoit au moins aussi essentiel, afin qu'il ne prît envie à personne d'attaquer l'innocence & la vérité, la nouvelle traduction étant si exacte, qu'on ne pouvoit rien alléguer contre, qui ne fût impertinent. C'est le Docteur lui-même qui nous l'apprend, après avoir avoué de bonne foi, qu'il s'étoit proposé d'abord, pour ne pas blesser la délicatesse du monde, de s'abstenir des termes dont les hommes ont accoutumé de se choquer; mais qu'il n'avoit pas jugé possible de continuer jusques au bout dans la gêne qu'il s'étoit donnée. En effet, par complaisance pour ses amis, il avoit consenti que M. Nicole retranchât de son premier volume ce qu'il y trouveroit de trop dur, & il s'étoit si bien repenti de cette condescendance, qu'il n'avoit pas voulu permettre qu'on touchât au second. On eut beau lui représenter que son style faisoit tort à son honneur & à la cause qu'il défendoit, il soutint qu'il falloit nommer les choses par leur nom, *appeler mensonge, calomnie, imposture, extravagance, impertinence, ce qui étoit tel*. Et comme il ne les persuada pas d'abord qu'il fût permis à un honnête homme de dire des injures grossières; il composa pour les en convaincre, le traité singulier qu'on a de lui sous ce titre: *Dissertation selon la méthode des géometres, pour la justification de ceux qui emploient en écrivant dans de certaines rencontres des termes que le monde estime durs*. Sa principale preuve est admirable: c'est que les termes forts frappent & remuent tout autrement le cerveau du lecteur, que les vérités nues & décharnées, qui ne sont que de légères traces, & touchent peu la plupart du monde.

La prévention de Messieurs de Port-Royal pour leur ouvrage favori (a) n'empêcha pas Innocent XI de le condamner le 19 (a) Me-
Septembre 1679. Ils avoient déjà donné trop de louanges à ce moire
Pape pour le traiter comme ils avoient fait ses prédécesseurs, & sur le
ils le connoissoient trop pour dire de son décret ce qu'ils avoient bref con-
dit du bref de Clement IX, que c'étoit un effet de la cabale & tre la
& de l'artifice des Jésuites; que cela étoit si visible par la pièce Traduc-
même, qu'il n'en falloit point chercher des preuves ailleurs. tion du
Ainsi il falloit boire le calice, quelque amer qu'il fût sans se nouveau
plaindre, & baiser la main qui frappoit le coup. Ce ne fut pas le Test im-
dernier qu'on porta aux traducteurs. Un théologien (b) entra de primé à
nouveau dans la lice, & sans s'effrayer de la manière dont on Mons.
le Tel- (b) Le P.
lier Je-
suite.

1667.

avoit traité Clement IX, les Prélats & les Docteurs déclarés contre la version de Mons, il entreprit de justifier leur conduite, en prouvant que dans cette version, 1. il se trouve des endroits qui contiennent positivement l'hérésie, soit en termes formels, soit par une conséquence nécessaire. 2. On ôte des passages aux catholiques, dont ils peuvent se servir pour établir la doctrine de l'Eglise. 3. On donne sans nécessité aux paroles de l'Ecriture un sens dont les Heterodoxes abusent, ou dont ils peuvent abuser pour se confirmer dans leurs sentimens. C'est le plan des *Observations sur la nouvelle défense de la version françoise du Nouveau Testament*. M. Arnauld y étoit attaqué personnellement, & d'une manière qui lui devoit être fort sensible; cependant, lui qui répondoit à tout, n'y répliqua point. Son silence parut étrange, & les raisons qu'il en donna ensuite dans le troisième tome de la *Morale-pratique*, satisfirent peu de gens, au rapport de Bayle (a). Un écrivain (b) tout récent ne laisse pas de dire, que malgré le décret de Rome & les libelles des Jésuites, cette traduction est regardée comme un chef-d'œuvre; que les savantes apologies qu'on a publiées l'ont pleinement justifiée de la calomnie, & plus encore trente éditions, ou peut-être plus, qui s'en sont faites. Il semble, à entendre cet écrivain, qu'il n'y ait que le Pape & les Jésuites qui se soient déclarés contre le Testament de Mons; & cependant il fut attaqué de tous côtés; il a été pros crit dans la plupart des Diocèses, & l'Université de Louvain en a réprouvé la lecture dans le jugement qu'elle porta du fameux *Cas de conscience* dont nous parlerons dans la suite. Il y a peu d'ouvrages contre lesquels il se soit élevé plus de voix, qu'on ait attaqués par un plus grand nombre de ce qu'il plaît à l'auteur des *Entretiens* d'appeler *libelles*. Ce terme se prend ordinairement en mauvaise part, & je voudrois qu'il en eût apporté une définition exacte, le public auroit jugé si l'application qu'il en fait est fort juste. La traduction est un chef-d'œuvre, comme les observations sur la nouvelle défense sont un l belle. Il semble, à dire vrai, qu'elle le devoit être; car c'étoit l'ouvrage de tout Port-Royal. Une légion entière avoit mis la main, on l'avoit fait & refait, revu, corrigé, refondu; on y avoit travaillé en particulier, on l'avoit examiné en commun, chacun avoit contribué à le perfectionner; cependant pour le langage, ce n'est un chef-d'œuvre, qu'au goût des personnes qui n'en ont guère pour notre langue, & il n'est Catholique qu'au jugement de ceux pour qui tout ce qui n'est pas Port-Royal est hérétique. Si la multitude des éditions étoit une preuve de la catholicité d'un ouvrage, le catalogue des

(a) Diction. histor. & crit. à l'article Arnauld.
(b) *Entretiens sur le Décret de Rome contre le nouveau Testam. de Châtons*, p. 10.

livres hérétiques diminueroit de beaucoup. Quelque admirable au reste que parût à ces Messieurs ce chef-d'œuvre de l'art, quelque irrepréhensible qu'ils jugeassent la traduction, ils n'ont pas laissé d'en entreprendre & d'en publier une autre qui est imprimée à la suite de la version de l'Ancien Testament, & où il est aisé de faire voir encore plusieurs passages traduits d'une manière qui paroît favoriser les erreurs condamnées.

1667.

L'Archevêque de Sens & les Evêques de Châlons sur Mar-
ne, de Boulogne, de Meaux, d'Angoulême, de la Rochelle,
de Comenges, de Conserans, de Saint Pons, de Lodève, de
Vence, de Mirepoix, d'Agen, de Xaintes, de Rennes, de Soif-
sons, d'Amiens, de Tulle & de Troye écrivent au Pape en fa-
veur de leurs quatre confrères, qui refusoient de signer & de
faire signer purement & simplement le Formulaire.

Décem-
bre 1 88
suiv.

Le Roi Très-Chrétien voyant l'obstination des quatre Pré-
lats, avoit prié le Pape de déléguer douze Evêques de France
pour connoître de leur contumace. Alexandre VII fit difficulté
sur le nombre de douze, pour ne pas autoriser la prétention
des Prélats du royaume, qu'aucun d'eux ne peut être jugé par
moins de douze. Enfin il consentit à en nommer neuf, avec
pouvoir d'en substituer d'autres en la place de ceux qui pour-
roient s'excuser de la commission; mais pendant qu'on chican-
noit sur le plus ou le moins de juges, & qu'on délibéroit sur le
choix, Alexandre VII mourut, ce qui suspendit l'affaire de la
délégation. Clement IX ne fut pas plutôt sur le trône pontifi-
cal, qu'il confirma la commission donnée par son prédéces-
seur, & M. Bargellini, Archevêque de Thèbes, qu'il envoya
nonce en France, en pressa vivement l'exécution; mais il étoit
un peu tard, les quatre Evêques avoient eu le temps de gagner
la faveur des Ministres d'Etat, la protection de quelques prin-
cesses du sang, le suffrage d'un assez grand nombre de docteurs,
& ce qui étoit plus essentiel encore pour eux, dix-neuf de leurs
confrères, qui résolurent de mettre tout en œuvre pour arrê-
ter la procédure. L'Archevêque de Sens étoit celui de tous qui
faisoit paroître le plus de vivacité, quoiqu'il n'y eût point
d'homme au monde plus facile à ébranler dans les résolutions,
quand il en appréhendoit les suites, ainsi que je l'ai déjà insinué
ailleurs. Il avoit avancé dans une lettre pastorale du 23 Septem-
bre 1653, que les cinq propositions avoient été malicieuse-
ment fabriquées par les ennemis de la grâce du Sauveur, &
que le Pape les avoit uniquement condamnées dans le sens hé-
rétique qu'elles renfermoient; cependant le 28 Mars de l'an-

1667.

née suivante, il se rangea, aussi-bien que M. de Comenges, du côté des Prélats qui prononcèrent que les propositions avoient été déclarées hérétiques au sens de Jansénius, & il signa les lettres qui furent écrites, tant au Pape, qu'aux Evêques du royaume. Il s'en repentit presque aussitôt, & protesta le 8 d'Avril, que quoiqu'il eût souscrit pour le bien de la paix à ce qui avoit été défini à la pluralité des voix, il ne prétendoit pas que sa signature préjudiciât en rien à l'autorité ou à la doctrine de saint Augustin. Il demanda en même temps acte de cette protestation. La peur qu'il eut incontinent qu'elle ne lui attirât des affaires, le porta à déclarer solennellement le jour suivant, qu'il se soumettoit parfaitement à la bulle d'Innocent X. Il ajouta le 25 qu'il feroit rendre à cette bulle une entière soumission dans son diocèse, & il fallut que l'abbé de Villars, secrétaire de l'Assemblée, lui délivrât un acte de sa déclaration. Enfin, le second Septembre, il révoqua les protestations qu'il avoit faites le 8 & le 9 d'Avril, de ne permettre jamais qu'on enseignât aucune doctrine opposée à celle de saint Augustin, qu'il croyoit pourtant la même que Jansénius avoit établie dans son ouvrage. Voilà bien des pas à droit & à gauche. Ce ne furent pas les derniers de M. de Sens, il soutint en 1656 à M. de Marca, Archevêque de Toulouse, que ni lui, ni aucun autre ne montreroit les cinq propositions dans l'Augustin de l'Evêque d'Ypres. Il en étoit convaincu, cependant le jour même, qui étoit le second de Septembre, il déclara, par un écrit signé de sa main, qu'il se soumettoit sincèrement à la bulle d'Innocent X, selon le véritable sens expliqué par l'Assemblée du Clergé le 28 Mars 1654, & confirmé par le bref de Sa Sainteté, en date du 29 Septembre de la même année, & qu'il le faisoit parce qu'il s'y croyoit obligé en conscience. L'on ne peut rien dire de plus fort ni de plus positif, ce qui n'empêcha pas ses meilleurs amis (a) de regarder cette soumission comme l'effet non d'une conviction intérieure ou d'un scrupule de conscience, mais de la peur de perdre ses bénéfices, ou d'être privé de ses fonctions. La conduite qu'il tenoit alors dans son diocèse, & qu'il tint depuis, est une assez bonne preuve qu'ils ne parloient pas par conjecture: en effet, dès qu'il voit qu'un assez grand nombre d'Evêques appuie les quatre, qui dans leurs mandemens, avoient distingué le fait d'avec le droit, il se met à leur tête, & oubliant ce qu'il s'est cru obligé en conscience de signer, il écrit au Pape qu'il pense comme M. d'Alet & ses adjoints; c'est le bur de la lettre dont nous parlons.

(a) Hist.
du Jans.
Tom. 2.

Les Evêques confédérés y établissent , comme un point de la créance catholique , *que l'Eglise ne définit point avec une certitude entière & infaillible ces faits humains que Dieu n'a point révélés ; & qu'ainsi tout ce qu'elle exige des fidèles en ces rencontres , est qu'ils aient pour ces décrets tout le respect qu'ils doivent. . . . Si c'étoit un crime d'être de ce sentiment , ajoutent-ils , ce ne seroit pas leur erreur particulière (des quatre Evêques) mais ce seroit celle de tous , ou plutôt celle de toute l'Eglise.* 1667.

On ne sauroit lire ces paroles de sang rassés & sans prévention , qu'on n'avoue que le procédé de tous ces prélats a quelque chose de bien étonnant. La plupart avoient souscrit aussi-bien que l'Archevêque de Sens , aux délibérations des Assemblées du Clergé , où l'on avoit prononcé que l'Eglise décide sur les faits dogmatiques avec la même autorité infaillible , qu'elle juge de la Foi ; & ici ils parlent de ce sentiment comme d'un dogme inoui , condamné par tous les théologiens anciens & nouveaux. Ils avoient tous fait des mandemens absolus & sans restriction , ils avoient signé & fait signer purement & simplement le Formulaire , c'est-à-dire , selon les principaux écrivains du parti même , qu'ils avoient juré sur les saints Evangiles , & pris Dieu à témoin , qu'ils condamnoient la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Jansénius ; & ici ils font profession de n'avoir point d'autres sentimens que ceux de leurs confrères , qui avoient déclaré par des mandemens publics qu'ils n'exigeoient pas la créance du fait. On ne fait quel nom donner à une contradiction si visible : car , ou leur lettre renferme un mensonge évident fait au Vicaire de Jesus-Christ , ou la signature du Formulaire n'a été dans eux qu'un artifice scandaleux , un déguisement criminel , un vrai parjure. C'est au parti qui s'autorise de la lettre , à justifier leur bonne foi. M. de Fenelon , Archevêque de Cambray , l'un des plus saints & des plus savans prélats qu'ait jamais eu l'Eglise , avoit tâché de la mettre à couvert , en disant dans sa troisième instruction pastorale , qu'il penchoit à croire qu'étant pressés d'écrire en faveur de leurs confrères , ils ne songèrent point à développer la distinction qu'on doit faire entre les faits particuliers , lesquels consistent dans l'intention personnelle des auteurs , & les textes dogmatiques , desquels s'ensuivroit la corruption de la foi , mais dans le fond , la lettre n'est pas susceptible de cette interprétation favorable , & M. de Saint Pons , le seul des dix-neuf Prélats qui vécut encore en 1705 , crut devoir la désavouer publiquement , & déclarer que les Evêques

1667.

étoient persuadés, lorsqu'ils écrivirent à Clement IX, qu'on pouvoit signer, sans croire l'héréticité du livre de Jansénius ; en quoi il se trompoit certainement, du moins par rapport aux autres ; car ils marquent expressément, qu'ils pensent comme leurs quatre confrères ; or, les Evêques d'Alet, de Pamiers, de Beauvais & d'Angers étoient bien éloignés de penser qu'on pût signer purement & simplement, sans croire ce qu'on signoit ; & s'ils furent tous dans ce sentiment, les voilà du nombre de ceux que M. Arnauld regardoit avec raison comme des gens sans honneur, sans conscience & sans religion, comme des menteurs & des parjures.

Les dix-neuf Prélats, après avoir écrit au Pape, s'adressèrent au Roi, pour lui représenter que juger les Evêques, selon le nouveau bref, *ce ne seroit pas seulement renverser les Canons, mais renoncer aux premiers principes de l'équité naturelle, reconnue par les payens mêmes.* C'est ce qui fait le fond de la lettre que

* Sous le
25. d'A-
vril de
l'année
suivante.

nous aurons occasion d'examiner dans un autre endroit * ; ils y marquoient de plus, que tout ce que les quatre Evêques avoient fait dans leurs mandemens n'affoiblissoit en aucune manière la condamnation des propositions que tous les catholiques rejetoient ; mais étoit *seulement opposé à une nouvelle & pernicieuse doctrine, contraire à tous les principes de la religion, aux intérêts du Roi & à la sûreté de l'Etat, par laquelle on veut attribuer au Pape ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, en le rendant infailible dans les faits mêmes.* Ces paroles nous font bien au naturel le portrait de l'homme qui cherche des appuis à ses passions jusques dans les passions des autres, & qui ne manque guères de les voiler du spécieux prétexte du bien public. Ces prélats vouloient alarmer la Cour sur l'infailibilité du Pape, dont il n'étoit point question, puisqu'il ne s'agissoit que de celle de l'Eglise. Il auroit encore été de la bonne foi qu'ils eussent distingué les faits doctrinaux de ceux qui sont purement personnels, comme faisoient les partisans de la signature ; mais ils n'y auroient pas trouvé leur compte, puisqu'il y auroit eu une absurdité manifeste, à dire qu'il est pernicieux à la religion, à l'Etat & au Roi d'avancer que l'Eglise ne se peut tromper en pronçant sur l'héréticité d'un livre.

(a) Hist.
abregée
du Jan-
senisme.

Un écrivain (a) dit que Dieu donna aux deux lettres des Prélats la bénédiction qu'on souhaitoit ; qu'aussitôt qu'elles furent publiées, la face des choses changea tout d'un coup, & que les esprits de tout le monde se portèrent à la paix. C'est vouloir faire entendre que Clement IX & Louis XIV. en furent satisfaits,

satisfaites, & qu'elles furent le nœud de la réconciliation. Il est cependant vrai qu'au lieu de rendre le calme, elles ne firent que grossir l'orage. Le Pape, loin de répondre à la lettre qu'on lui avoit adressée, envoya un nouveau bref pour faire travailler au procès des quatre Evêques réfractaires, & le procureur général du parlement de Paris eut ordre de faire entendre au parlement que le Roi étoit informé des cabales & assemblées illicites qui se faisoient dans son royaume, pour faire signer aux Evêques qui se trouvoient dans la capitale, une prétendue lettre à lui adressée, dans laquelle il y avoit des maximes & des propositions capables de troubler la paix de l'Eglise, d'affoiblir l'autorité des déclarations & des bulles enregistrées touchant les opinions de la doctrine de Jansénius; sur quoi il intervint un arrêt le 19 de Mars 1668, par lequel il étoit ordonné qu'il seroit informé desdites cabales & assemblées illicites; cependant défenses faites à tous Imprimeurs, colporteurs & autres personnes, d'imprimer, faire imprimer, vendre ou débiter ladite lettre, ni autres écrits semblables. Ce fut ainsi que la face des choses changea tout d'un coup, & que les esprits de tout le monde se portèrent à la paix. On voit après cela que l'historien a bonne grâce d'avancer que tout ce qu'on lit dans son ouvrage est très-certain, & fondé sur des preuves de faits & de raisons solides, qui sont demeurées sans réplique, & de la force desquelles on prend volontiers tout le public pour juge.

A N N É E 1668.

1668.

Le Pape condamne le rituel d'Alat, comme contenant des sentimens singuliers & des propositions fausses, dangereuses dans la pratique, erronées, contraires à la coutume reçue communément dans l'Eglise, capables de conduire insensiblement les fidèles à des erreurs déjà condamnées. Ce rituel imprimé l'année précédente, outre les prières latines, & les formules pour l'administration des sacremens, contient des instructions particulières que M. Arnauld avoit revues.

Un écrivain (a) a dit que ce décret tient de la fureur, qu'il est subreptice, arraché à un nouveau Pape, qui n'en a pris aucune connoissance; que l'éloge que vingt-neuf Evêques François ont fait du rituel, vaut la décision d'un concile, & est une censure tacite de la condamnation qui a été faite à Rome. Ces Messieurs sont admirables : ils représentent quand il leur plaît les plus nombreuses assemblées du Clergé, comme des conciliabules, & les résolutions qu'on y prend, comme autant

(a) Entretien sur le Décret de Rome contre le nouveau Testament de Châlons.

1668.

d'atteintes données à la foi ; & quand il convient à leurs intérêts , ils changent l'approbation donnée à un ouvrage par quelques particuliers en autant de décisions d'un concile. Le faiseur d'entretiens avance ensuite , que soit que les Evêques écrivent eux-mêmes , ou qu'ils empruntent la plume des autres & adoptent leurs écrits , ces écrits portent l'autorité du caractère épiscopal : si leurs collègues dans l'épiscopat , en quelque rang qu'ils soient , quelque éminent que soit leur siège , entreprennent , sous prétexte de supériorité dans la juridiction , de condamner les instructions qu'ils donnent à leurs peuples , les rendent suspects d'erreurs ou d'hérésie , en interdisent la lecture , sans faire voir ces erreurs distinctement , clairement & dans un jugement canonique , c'est les troubler par voie de fait , dans l'exercice de leurs fonctions essentielles , violer les droits de leur mission divine , renverser l'ordre hiérarchique , & fouler aux pieds les lois canoniques qui ont tant de fois défendu à tous Evêques , sans exception , d'entreprendre sur leurs confrères , à moins , encore un coup , qu'observant l'ordre des jugemens ecclésiastiques , ils ne fassent connoître les excès ou les erreurs dont ils prétendent qu'un livre est infecté. Tout ceci est de l'auteur des entretiens ; d'où il s'ensuit qu'aucun Evêque , quel qu'il puisse être , & sous quelque prétexte que ce soit , ne peut condamner un ouvrage fait ou approuvé par un de ses collègues dans l'épiscopat , s'il n'observe la forme des jugemens canoniques , & cela est vrai , selon lui , non-seulement par rapport aux Evêques particuliers , mais encore par rapport à celui qui a reçu la plénitude de puissance , comme parle après saint Bernard le Pape Clement XI dans son bref à Louis XIV du 31 Août 1706. C'est pour lui , ou plutôt contre lui que l'auteur des entretiens a écrit ; en sorte que le souverain Pontife n'a pas droit de censurer un livre , comme le rituel d'Alet , qu'on feroit courir à Rome même , dès-là qu'un Evêque en est garant , & lui a donné cours dans son diocèse , s'il n'observe les mêmes formalités qu'un Archevêque seroit obligé de garder , s'il entreprenoit de censurer l'ouvrage d'un Evêque qui ne seroit pas dans sa dépendance : & cet écrivain va encore plus loin ; car il prétend qu'il ne faut pas condamner un auteur accusé , sans l'examiner , sans l'interroger , sans l'entendre ; & qu'y manquer , c'est une grande irrégularité , ou plutôt une raison visible de nullité ; d'où il est aisé d'inférer que la condamnation du Rituel d'Alet est abusive , & contre toutes les formes. Il y a apparence que l'avocat auroit réformé son plaidoyer , s'il

avoit prévu la censure * que M. le cardinal de Noailles fit peu d'années après des mandemens des Evêques de la Rochelle, de Luçon & de Gap ; mais n'avoit-il point vu les censures que les Papes , les Prélats , la Sorbonne & d'autres Facultés de théologie ont faites , & que ceux de son parti ont tant fait valoir , quoiqu'on n'eût observé aucunes des formalités , sans lesquelles il soutient qu'un jugement est irrégulier & absolument nul ? N'avoit-il point vu encore , lui qui écrivoit en 1708 , ce qu'un des principaux défenseurs (a) de la traduction du Nouveau Testament , imprimé à Mons , publioit en 1668 , contre M. de Perex , qui en avoit interdit la lecture ? *Ce n'est pas* , dit l'auteur des abus & nullités , *que des Evêques ne puissent quelquefois approuver des livres où il y auroit des erreurs auxquelles ils n'auroient pas pris garde , & qu'alors d'autres Evêques ne les pussent censurer , pour empêcher que ces erreurs n'eussent cours dans leurs diocèses , &c.*

1668.
* Voyez le 3. de Mai 1711.
(a) Abus & nullités de l'Ordonnance subreptice de Mr. l'Archevêque de Paris.

Voilà des principes bien opposés dans deux hommes du même parti ; mais les écrivains font souvent comme les avocats , qui plaident le pour & le contre , selon les occasions. Au reste , la censure du Pape n'ébranla point M. d'Alet , & jusqu'à sa mort le Rituel fut observé dans son diocèse. Il est vrai que presque sur le point de mourir il écrivit à Clement IX une lettre , dans laquelle il paroissoit se soumettre ; mais elle étoit conçue de telle manière , dit le cardinal d'Estrées , dans le mémoire qu'il présenta à Innocent XI en 1682 , qu'elle doit passer plutôt pour une apologie que pour une soumission.

Béatification de la mère Rose de sainte Marie , religieuse du tiers-ordre de S. Dominique.

Les évêques d'Alet , de Pamiers , de Beauvais & d'Angers , adressent une lettre circulaire à tous les évêques du royaume , pour les inviter à s'unir , & à empêcher l'exécution du bref en vertu duquel on alloit travailler à leur procès.

Les quatre Evêques ne pouvoient faire de démarche plus hardie que celle-ci , après la manière dont le Roi & le parlement de Paris s'étoient expliqués ; mais ils la jugèrent nécessaire pour remuer tout le corps épiscopal , en lui persuadant que dans cette cause il s'agissoit moins de leur intérêt particulier & personnel , que de l'intérêt général de leur dignité , & du caractère dont ils étoient revêtus. Ils avançaient dans leur lettre , qu'il n'y avoit nul sujet de leur faire leur procès , puisqu'il n'étoit point question de la foi , ni de rien qui fût d'aucune importance pour la religion ; qu'en tout cas , l'affaire devoit être

16.

25 & suiv.

1668.

terminée par le consentement unanime des comprovinciaux ; le Pape n'ayant point de juridiction sur eux qu'en cas d'appel : ce qu'ils s'efforçoient de prouver par des autorités & des exemples assez mal allégués. Ils s'attachoient ensuite à relever plusieurs nullités qu'ils trouvoient dans le bref. Pour le sujet du procès, on leur soutint qu'on avoit autant de droit de les obliger à signer le fait de Janſenius, que le concile de Calcédoine en avoit eu d'obliger Theodoret à dire anathème à Nestorius ; & que s'ils regardoient le fait de Janſenius comme une chose qui n'importoit en rien à la foi, l'Eglise n'en jugeoit pas comme eux. Le point capital de la contestation rouloit sur l'autorité du Pape, lequel, selon les quatre Evêques, ne pouvoit entreprendre de les juger en première instance par des commissaires, sans usurper un pouvoir tyrannique qui renverſoit toute la jurisprudence ecclésiastique, & ruinoit les libertés gallicanes. Comme nous avons touché cette question ailleurs *, nous n'en parlerons point ici, pour éviter les redites. Ce que je ne puis m'empêcher de remarquer, parce qu'il est plus particulier aux quatre Evêques, c'est que dans leur lettre circulaire, où ils rejettent le concile de Trente pour ce point de discipline, qui attribue aux Souverains Pontifes le droit de juger les Evêques en première instance, à l'exclusion des comprovinciaux, ils apportent pour raison que le cardinal de Lorraine s'y oppoſa. Le père Noël Alexandre, Jacobin, dit la même chose après eux, dans son dernier volume de l'Histoire Ecclésiastique : cependant il est certain que l'opposition du Cardinal n'avoit été que conditionnelle ; savoir, au cas qu'on voulût entendre le décret au préjudice des droits & des ordonnances du Roi Très-Chrétien. Aussi, ayant reconnu dans une congrégation, que le décret ne bleſſoit point ces privilèges, il fit une exception particulière, en protestant contre les réglemens de discipline. C'est ce qu'on peut voir dans les Annales de Sponde (a) & dans l'Histoire du Concile par Palavicin (b). Pour des nullités, les

(a) *Ad an. 1563.*
 (b) *L. 23.*

Prélats en trouvoient en grand nombre dans le bref. D'abord il étoit subreptice ; de plus, on ne donnoit permission aux commissaires que de condamner, & non pas d'absoudre ; ils ne devoient être que de simples exécuteurs de la sentence prononcée par le Pape ; ils avoient droit de déposer ou d'interdire, sur le refus qu'on feroit d'obéir, sans observer les formes canoniques. Les défenseurs du bref ne demeurèrent pas sans répartie sur tous ces articles. Ils répliquèrent, 1. qu'il paroïſſoit peu convenable de dire, comme faisoient les quatre Prélats,

que leurs parties secrètes, aussi bien que les ennemis déclarés de l'Episcopat, avoient arraché le bref du feu Pape, qui étoit à l'extrémité, puisque c'est insulter également à Alexandre VII, qu'on accuse d'avoir agi sans lumière dans une affaire qu'il savoit parfaitement, & dans un temps où la pensée de la mort qu'il voyoit proche, devoit le rendre plus attentif à ses obligations; à Clement IX, qui avoit confirmé le bref de son prédécesseur; à la plupart des évêques, & à quantité de docteurs de toutes les Universités & de tous les ordres religieux, qui s'étoient déclarés aussi ouvertement pour la signature pure & simple, que le père Annat & ses confrères, qu'on désignoit contre toutes les règles de l'équité, par le nom odieux d'ennemis déclarés de l'Episcopat. 2. Qu'il auroit été assez inutile de donner aux commissaires le droit d'absoudre, puisqu'on étoit bien sûr que les quatre Prélats se feroient un point d'honneur de ne pas reculer. Ils l'avoient déclaré hautement : *On nous doit faire un commandement auquel on fait bien que nous n'obéirons pas* *. Ils l'avoient dit cent fois avant la publication de cette lettre circulaire; on le savoit en Italie, & on les en croyoit sur leur parole. Ils ne doutoient pas d'ailleurs que s'ils vouloient faire un pas vers l'obéissance, Rome n'allât au-devant d'eux, & ne leur tendît les bras. 3. Que quand il seroit vrai que les commissaires ne feroient qu'exécuter simplement la sentence déjà portée, le bref n'en seroit pas moins juridique. Ce fut sur un semblable bref que les archevêques de Sens & de Bourges, avec quelques-uns de leurs suffragans, firent le procès à Rainier, évêque d'Orléans, excommunié par Gregoire VII, parce qu'il avoit refusé d'aller rendre raison de sa conduite à Rome, il ne laissa pas de faire les fonctions épiscopales. *En cas qu'il refuse de venir*, dit le Pape (a) à ce sujet dans sa lettre aux Prélats, *ou qu'il ne puisse se justifier, nous le déposons, sans espérance de pouvoir être rétabli, & vous, faites publier cette sentence.* Voilà la conduite d'Alexandre VII & de Clement IX bien autorisée par un exemple de l'onzième siècle. 4. Enfin, qu'il n'est ni nouveau ni inusité dans l'Eglise, d'abréger les procédures, sur-tout en fait de schisme & d'hérésie, comme on le peut voir par les décisions de Boniface VIII & de Clement V; bien plus, lor que le délit est de notoriété publique, comme le remarque Gratien. Il n'étoit pas nécessaire dans l'affaire des quatre Evêques, d'en venir à écouter des témoins, & à les confronter. On devoit leur présenter le Formulaire à eux-mêmes: s'ils le signoient, ils étoient absous; s'ils le refusoient, ils le jugeoient

* Lettre Circulaire.

(a) Greg. 1. 5. ep. 2.

1668. eux-mêmes, & étoient condamnés par leur propre bouche. Toutes les autres formalités étoient inutiles. Voilà une partie de ce qui fut allégué par les partisans du bref, contre la lettre circulaire. Le Roi ordonna la suppression de celle-ci, par un arrêt du Conseil d'Etat, rendu le 4 de Juillet, qui défendoit de plus à tous Archevêques & Evêques d'y avoir égard.

Ce coup qui ruinoit les espérances des quatre Prélats, en leur faisant voir qu'il n'y avoit rien à gagner du côté du Roi, engagea leurs amis à prendre de nouvelles mesures pour les tirer d'affaire. Jamais manœuvre ne fut mieux entendue; l'article suivant en donnera une légère idée au lecteur, qui en portera ensuite tel jugement qu'il lui plaira.

Sept. 1
& suiv. Les quatre Evêques écrivent au Pape, pour l'assurer qu'ils ont enfin souscrit & fait souscrire aux constitutions apostoliques, suivant l'intention du saint siège.

Quelque puissant que fût à la Cour & dans le Clergé le parti de ces Prélats, il étoit aisé de juger qu'ils succumbéroient bientôt sous le poids de l'autorité pontificale & de la puissance royale, réunies pour les faire obéir : c'est ce qui fit penser quelques-uns de leurs confrères à chercher les voies de procurer un accommodement qui mît fin à cette affaire. L'archevêque de Sens l'entama le premier auprès du Nonce, à qui il représenta vivement combien il seroit glorieux à Sa Sainteté de pacifier l'Eglise de France; il ajouta qu'on n'y trouveroit nulle difficulté, pourvu qu'on n'exigeât rien des Prélats qui pût blesser leur conscience ou leur dignité. M. Bargellini l'écouta avec d'autant moins de peine, que la lenteur des commissaires à commencer les procédures n'en faisoit pas espérer une prompte issue, & que d'ailleurs rien ne pouvoit donner plus d'éclat à sa nonciature, que l'accommodement dont on lui parloit. Il le jugea même nécessaire, lorsque M. de Lionne, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, lui eut fait entendre que la cause des quatre évêques étoit désormais inséparable de celle des dix-neuf qui avoient écrit en leur faveur, & d'un plus grand nombre encore qui étoient sur le point de se déclarer. La difficulté étoit de trouver des expédiens qui contentassent Rome, sans trop révolter les quatre Evêques. Messieurs de Sens & de Châlons-sur-Marne, après bien des réflexions, s'arrêtèrent à celui-ci : que les Prélats en question ne subiroient aucune peine canonique; qu'ils ne révoqueroient pas même leurs premiers mandemens; mais qu'ils feroient faire une nouvelle souscription du Formulaire, par des procès-verbaux qui demeureroient dans leurs greffes, par les-

quels ils déclareroient à leurs ecclésiastiques, qu'au regard du fait, l'Eglise n'oblige qu'à une soumission de respect & de silence, & leur feroient signer le Formulaire au pied de cette déclaration; qu'ensuite ils écriroient tous quatre au Pape une lettre fort respectueuse, pour lui rendre compte de cette nouvelle signature. L'expédient fut proposé au Nonce, du moins en partie, car je ne sai si on lui parla de la déclaration qui devoit être faite dans les procès-verbaux; on convint de plus avec lui, que les conditions de l'accommodement ne se mettroient point par écrit, & que les Jésuites n'en sauroient rien, non plus que l'archevêque de Paris, trop ami du père Annat pour ne lui en pas parler, s'il en avoit connoissance. Ce plan, ainsi dressé, M. Bargellini écrivit à Rome d'une manière propre à persuader que les voies de rigueur ne feroient que gâter les affaires. Il marquoit en même-temps, que si au lieu d'obliger les quatre Evêques à rétracter leurs mandemens, on vouloit se contenter qu'ils souscrivissent sincèrement le Formulaire ordonné par Alexandre VII, il y avoit lieu d'espérer qu'on pourroit obtenir cela d'eux. Clement IX, persuadé par-là que les difficultés augmentoient chaque jour, & qu'elles pourroient devenir insurmontables, se relâcha sur la rétractation des mandemens, & se borna à exiger une souscription sincère. M. d'Estrées, évêque de Laon, & depuis cardinal, fut chargé par un bref de traiter avec les quatre Evêques; & comme on lui donnoit pouvoir de s'en associer d'autres, s'il le jugeoit à propos, il jeta les yeux sur messieurs de Sens & de Châlons, pour être médiateurs avec lui. J'ai déjà dit que ces deux Prélats étoient absolument dans les intérêts des quatre, & ils n'avoient pas attendu la réponse de Rome, pour concerter avec le Nonce la lettre qui devoit être écrite au Pape. Ainsi, à peine fut-on les intentions de Sa Sainteté, qu'on s'empressa de mettre la dernière main à cet ouvrage. La lettre fut envoyée, le Roi, le Nonce, M. de Lionne, & les Evêques médiateurs écrivirent en même-temps. Le Pape parut satisfait, & dès le 23 d'Octobre Louis XIV fit rendre un arrêt dans son Conseil, tant pour arrêter les poursuites contre les Prélats, que pour mettre fin aux contestations. L'arrêt porte que Sa Majesté ayant été informée par le bref que le Saint Père lui a écrit, en date du 28 Septembre, que les évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers & de Beauvais, ont pleinement satisfait Sa Sainteté, par l'obéissance qu'ils ont rendue aux constitutions apostoliques, en signant eux-mêmes, & en faisant signer sincèrement dans leurs

1668.

Synodes, le Formulaire d'Alexandre VII. Elle ordonne que les bulles & constitutions continueront d'être inviolablement observées dans toute l'étendue du royaume; que les conventions & inexécutions qu'on y a faites, aussi bien qu'à la déclaration du mois d'Avril 1665, demeureront comme non avenues, sans qu'elles puissent être renouvelées par qui que ce soit sous aucun prétexte; faisant défenses à tous ses sujets de s'attaquer les uns les autres, sous couleur de ce qui s'est passé, usant des termes d'hérétiques, jansénistes & semipélagiens, ou de quelqu'autre nom de parti; ni même d'écrire sur lesdites matières contestées, à peine de punition exemplaire. Quatre jours après, le Roi fit réponse à la lettre que les quatre Evêques lui avoient écrite l'onzième du passé, & les assura que sa joie avoit été complète quand il avoit appris que le Pape étoit content. Clement IX ne l'étoit cependant pas alors. Quelque soumise que fût la lettre qu'ils lui avoient écrite, quelques précautions qu'ils eussent prises pour ôter à tout le monde la connoissance de la manière dont ils avoient procédé à la signature, le bruit courut que leur conduite n'avoit pas été sincère: sur quoi le Pape voulut avoir de chacun des Prélats une attestation signée de leur propre main, par laquelle ils certifiassent d'avoir signé & fait signer sincèrement le Formulaire suivant les constitutions d'Innocent & d'Alexandre. Ils donnèrent le certificat en bonne forme: mais nonobstant ce nouvel acte de soumission, on continua de dire qu'ils ne marchaient pas droit, & qu'ils avoient inséré dans leurs procès-verbaux des protestations contraires à la sincérité avec laquelle Rome croyoit qu'ils avoient agi. Il n'en fallut pas davantage pour faire suspendre la résolution que le Pape avoit prise de leur répondre, & pour le porter à donner ordre au Nonce de s'informer de ce qui en étoit, sans qu'on s'aperçût néanmoins qu'il fit aucunes recherches. L'ordre fut exécuté avec d'autant plus de promptitude, que le Roi qui le fut, chargea M. de Harlay, pour lors archevêque de Rouen, d'aller trouver l'évêque de Châlons, le seul des trois médiateurs qui fût à Paris, afin qu'il donnât au plutôt l'éclaircissement que le Pape souhaitoit. Dès le 3 de Décembre, le Prélat médiateur donna une déclaration par laquelle il attestoit que les quatre Evêques & les autres Ecclésiastiques avoient agi de la meilleure foi du monde; qu'ils avoient condamné & fait condamner les cinq propositions avec toute sorte de sincérité, sans exception ni restriction quelconque, dans tous les sens que l'Eglise les avoit condam-

nées : & quant à l'attribution de ces propositions au livre de Jansenius, qu'ils avoient rendu & fait rendre au Saint Siège toute l'obéissance qui lui est due. M. Arnauld le docteur, attesta la même chose : ensuite de quoi, dit le cardinal Rospi-gliosi dans sa relation, Sa Sainteté *crut devoir demeurer persuadée que les quatre Evêques avoient rendu une obéissance entière, & souscrit le Formulaire avec toute sincérité. C'est pourquoi se tenant satisfaite, elle résolut de leur rendre ses bonnes grâces, & de les honorer d'un bref.* Ce bref étoit daté du 19 Janvier 1669, aussi bien que celui qui fut adressé aux médiateurs, que je ne rap-
 porte point au long, parce que nous allons avoir occasion d'en donner la substance.

Voilà ce qu'on appelle ordinairement la paix de Clement IX, ou la paix de l'Eglise. Tout le monde y eut part, l'amnistie fut générale ; & personne n'en fut excepté. M. Arnauld eut l'honneur de saluer le Roi, sans cesser néanmoins d'être exclus des assemblées de Sorbonne, toutes les tentatives que firent ses amis dans cette occasion & dans la suite, n'ayant servi qu'à prouver que la Faculté n'étoit pas persuadée que les membres exclus fussent dans des sentimens bien orthodoxes. Les religieuses de Port-Royal furent admises à la participation des sacremens, parce qu'il parut à M. l'Archevêque de Paris, à qui elles avoient fait présenter une requête, qu'elles condamnoient *les cinq propositions avec toute sorte de sincérité, sans exception ni restriction quelconque, & dans tous les sens que le saint siège les a condamnées* : ce sont les termes du Prélat, dans son ordonnance du 18 Février 1669. Les grands événemens sont ordinairement marqués par des monumens publics, entre lesquels les médailles tiennent un rang considérable. On en frappa une cette année-là même, pour être mise dans les fondemens des bâtimens du Louvre, auxquels on travailloit alors. Le nom & la figure du Roi étoient sur un des côtés : sur le revers on voyoit un livre ouvert sur un autel, & sur ce livre les clefs de saint Pierre, le sceptre royal & la main de justice passés en sautoir : au-dessus de tout cela étoit un Saint-Esprit rayonnant, avec ces mots à l'entour, *Gratia & pax à Deo* : & ceux-ci sur le devant de l'autel, *ob restitutam Ecclesiæ concordiam*. Divers Ecrivains (a) parlent de cette médaille comme d'un monument aussi authentique que public, & il paroît par tout ce qu'ils en disent ; qu'il étoit fort du goût de Louis XIV. Une circonstance que rapporte l'auteur (b) de l'histoire des cinq propositions, & que les autres ont passé sous silence,

1668.

(a) Réflexions sur les Constitutions & Brefs de nos SS. Pères les Papes touchant la condamnation des V propositions. Hist. Ecclésiast. du XVII^e siècle, t. 2. & t. 3.
 (b) L. 2;

1668.

prouve évidemment le contraire, si elle est vraie. Il dit que le Nonce averti qu'on distribuoit cette médaille dans Paris, en acheta deux; qu'il envoya l'une à Rome, qu'avec l'autre il alla trouver le Roi, qu'il supplia de voir un mémoire, contenant des réflexions sur le revers de la médaille; que Sa Majesté les ayant lues, mena M. Bargellini dans la chambre du Conseil, où étoient alors les Ministres, & leur demanda qui d'entr'eux avoit fait frapper la médaille; que tous ayant déclaré qu'ils n'y avoient point de part, & qu'ils estimoient que c'étoit une contravention à la parole qu'avoient donnée les Jansénistes, de ne faire aucun éclat sur cet accommodement; Sa Majesté avoit fait donner ordre à Varin de rompre le coin, afin qu'il ne fût plus tiré aucune de ces médailles. Le sieur du Pin, qui nous apprend, dans son Histoire Ecclésiastique du dix-septième siècle, que celle-ci fut inférée depuis dans le magnifique recueil des médailles du Roi, que l'Académie des Inscriptions a dressé, ne devoit pas, ce semble, omettre cette particularité, assez considérable pour trouver place dans son Ouvrage. Si elle mortifia Messieurs de Port-Royal, elle ne les a pas empêchés depuis de tirer avantage de la conclusion de la paix. C'est ce qu'il faut développer en peu de mots, ce point étant essentiel & nécessaire, tant pour l'intelligence de ce que nous avons déjà dit, que pour donner une connoissance plus exacte du Jansénisme.

Ces Messieurs ont publié dans une infinité de livres, que la conduite de Clément IX est une condamnation tacite de celle de ses prédécesseurs, puisqu'il a consenti que les quatre Evêques distinguassent entre le fait & le droit dans leurs procès verbaux, en s'obligeant à la créance intérieure pour l'un, à une simple soumission de respect & de silence pour l'autre, & ils donnent ce fait pour une chose si constante, qu'il semble qu'il ne soit pas permis d'en douter. M. Arnauld n'a publié son *Fantôme du Jansénisme*, le père Quesnel l'*Histoire abrégée de la paix de l'Eglise*, un autre l'*Histoire du Formulaire*, que dans la vue de persuader que les Prélats avoient fait tout ce qu'ils avoient promis, & tout ce que le Pape avoit souhaité d'eux. Il est cependant facile de prouver qu'il n'y a rien de plus vain que ce triomphe. Pour cela il suffiroit de dire que quand Clément IX auroit usé de connivence dans cette occasion délicate, on n'en pourroit rien conclure contre le procédé de ses prédécesseurs; que quand il auroit cru même, que le silence respectueux suffisoit à l'égard des faits dogma-

tiques décidés, les Janfénistes n'en pourroient tirer aucun avantage, puisqu'on pourroit dire qu'il s'est trompé, & cela avec autant de fondement qu'ils le disent d'Innocent X & d'Alexandre VII; mais il n'est pas nécessaire de commettre ainsi les Papes; & pour convaincre de faux tout ce qu'avancent les partisans de Janfenius à ce sujet, il n'y a qu'à faire voir que lorsque Clement IX accorda la paix aux quatre Evêques, il crut qu'ils avoient signé & fait signer purement & simplement, & qu'il eut tout lieu de le croire. Or c'est ce qu'il est aisé de démontrer.

1. Il le crut, on pourroit s'en rapporter au cardinal Ros-pigliosi son neveu, parfaitement instruit de cette affaire, dont il a fait une relation que les Janfénistes eux-mêmes allèguent souvent. *Supposé*, dit ce Cardinal, *que les quatre Evêques eussent effectivement déclaré ne vouloir pas reconnoître pour hérétiques les propositions dans le sens de Janfenius, selon que le saint Siège les a condamnées; jamais Sa Sainteté ne l'auroit souffert, & elle étoit résolue de n'avoir ni dissimulation ni ménagement à cet égard.* On ne sauroit souhaiter de témoignage plus positif, si ce n'est celui du Pape même. Qu'on examine donc ses brefs au Roi, aux Prélats médiateurs, aux quatre Evêques. Il marque dans le premier la joie qu'il a eue d'apprendre que les quatre Evêques dont il s'agissoit, se sont soumis à la souscription pure & simple du formulaire: *soumission*, ajoute Sa Sainteté, *par laquelle nous sommes beaucoup plus aises de nous voir excités à user de clémence, que d'être contraints par leur désobéissance d'user de rigueur.* Après des paroles si expresses, il est difficile de concevoir comment l'auteur de l'Histoire abrégée de la paix de l'Eglise, a osé avancer que *jamais ni le Noncé ni le Pape n'ont dit ni écrit, que les quatre Evêques avoient signé purement & simplement, & sans restriction.* Clement IX assure dans le bref adressé aux médiateurs, que c'est avec une joie sensible qu'il a achevé de reconnoître par leurs lettres, que les Evêques d'Angers, de Beauvais, de Pamiers & d'Alet lui avoient *donné & au saint Siège des marques d'une parfaite & entière soumission, en souscrivant le formulaire de bonne foi, & selon qu'il est prescrit par les lettres apostoliques...* qu'ils avoient rendu l'obéissance au Vicaire de Jesus-Christ en terre, & au Chef visible de l'Eglise, avec une pleine & sincère exécution des constitutions apostoliques. Enfin il dit dans le dernier, en parlant aux quatre Prélats eux-mêmes, qu'il a reçu la lettre par laquelle ils lui faisoient connoître avec des grandes marques de la soumis-

1668.

sion qu'ils devoient à sa personne & au saint Siège, que conformément aux lettres apostoliques émanées de ses prédécesseurs, Innocent X & Alexandre VII, ils avoient *souscrit sincèrement & fait souscrire le formulaire contenu dans les lettres du même Pape Alexandre VII*, qu'à l'occasion de certains bruits qui avoient couru, il avoit cru devoir aller lentement, parce qu'il n'auroit jamais admis à cet égard, ni exception, ni restriction quelconque, étant très-fortement attaché aux constitutions de sesdits prédécesseurs. Je ne crois pas qu'il puisse tomber dans l'esprit d'une personne raisonnable, & non-prévenue, que le Pape eût pensé à écrire rien de pareil, supposé qu'il eût su que la signature ne s'étoit point faite de la manière qu'elle étoit prescrite par les lettres apostoliques, dont l'exécution n'avoit été ni pleine ni entière, en un mot, que la signature n'avoit pas été pure & simple. A quoi bon mentir si hautement dans des brefs qui devoient devenir publics, & dont la fausseté ne pouvoit manquer d'éclater aux yeux de toute la terre, si les Prélats avoient agi de concert avec lui, en n'exigeant pour le fait de Jansenius, que le respect & le silence? Il n'avoit qu'à dire qu'il étoit content, qu'on avoit fait ce qu'il souhaitoit; qu'il ne vouloit rien davantage: ces termes généraux lui auroient épargné l'infamie d'un mensonge, aussi honteux que facile à avérer; au lieu qu'on le fait complice d'une restriction secrète & furtive, tandis qu'il déclare de la manière la plus précise, qu'il n'en auroit jamais admis aucune. Je ne sai si l'on peut rien dire qui soit plus capable de flétrir sa mémoire, mais en même-temps de moins raisonnable. C'est ce qu'a remarqué Clement XI, dans sa bulle du 16 Juillet 1705. *Ce qui est de plus mauvais*, dit-il, en parlant des partisans de Jansenius, *c'est qu'ils ne rougissent point d'employer, par une entreprise absolument téméraire; pour la défense de leur erreur, les décrets mêmes du Siège Apostolique, qui ont été faits pour condamner leurs sentimens corrompus: C'est ce qu'ils ont fait principalement pour la lettre en forme de bref de Clement IX, notre prédécesseur, de pieuse mémoire, du 19 Janvier 1669, aux quatre Evêques... comme si notre prédécesseur Clement, qui déclaroit dans ce même bref, qu'il s'attachoit avec une entière fermeté aux constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, qu'il exigeoit de ces quatre Prélats une véritable & absolue obéissance, & qu'il avoit voulu qu'ils souscrivissent sincèrement au formulaire d'Alexandre VII, avoit réellement admis dans une affaire si importante quelque exception ou restriction, lui qui protestoit qu'il n'en auroit jamais admis aucune.*

2. Clement IX dut croire que les quatre Evêques avoient fouscrit purement & simplement, parce que tout concourût à le lui persuader ; le Roi, le Nonce, M. de Lionne, les médiateurs ; enfin les quatre Evêques le lui avoient mandé en termes exprès, ou du moins équivalens. *Les illustrissimes Evêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers & de Beauvais*, dit M. d'Estrées, dans sa lettre au Pape du 22 Septembre 1668, *par une nouvelle & sincère souscription, se sont conformés au reste des Evêques, de qui ils s'étoient distingués en quelque sorte par leur manière de faire signer le formulaire de foi ; ils en donnent les assurances en termes exprès, non-seulement dans leur lettre commune qu'ils ont envoyée à Votre Sainteté, mais dans celles que chacun d'eux a écrit à M. de Châlons.* Mais en quoi la signature étoit-elle nouvelle, si ce n'est en tant qu'elle étoit secrète, puisqu'ils distinguoient le fait du droit, comme ils avoient toujours pratiqué ? Comment étoit-elle sincère dans l'opinion du Pape, puisqu'elle ne différoit en rien de celle qu'ils avoient exigée par leurs mandemens, pour lesquels le Souverain Pontife avoit voulu qu'on fit leur procès ? Comment étoit-elle conforme à celle du reste des Evêques ? On ne peut pas dire que tous les Evêques, ni même la meilleure partie d'entr'eux, eussent usé de distinction & de restriction. Il étoit donc naturel que le Pape pensât que la signature avoit été entièrement conforme à l'esprit des constitutions. Quand il auroit formé quelques doutes là-dessus, la lettre des quatre Prélats les auroit bientôt dissipés, car il n'y a presque pas une ligne qui ne serve à porter dans l'esprit l'idée d'une soumission telle qu'on l'avoit exigée jusques-là, d'une signature pure & simple. Ils disent d'abord que les Evêques de France ayant pris une autre voie que celle qu'ils avoient prise eux-mêmes (les quatre Evêques) laquelle ils avoient su être plus agréable à Sa Sainteté, ils s'étoient résolus de les imiter ; ce qu'ils avoient fait, en assemblant leurs synodes, & exigeant de leurs ecclésiastiques tout ce que leurs confrères en avoient exigé. *Nous ne dissimulons point*, ajoutent-ils, *que la chose nous a été très-difficile & très-pénible, sachant assez combien de railleries ce changement de discipline nous attireroit de la part de nos ennemis.* Je laisse le reste, qui n'est qu'une protestation perpétuelle de leur attachement à l'Eglise Romaine, à la chaire de saint Pierre, & à la personne de Clement IX. Je demande présentement si le Pape recevant une pareille lettre signée de leur main n'a pas dû demeurer convaincu qu'on lui parloit

3668.

d'une signature faite sans ombre de restriction. Ils protestent qu'ils ont suivi la voie qu'avoient pris les autres Prélats ; comme plus agréable au saint Père : mais cette voie n'étoit pas assurément celle d'une signature faite au bas d'un procès-verbal , dans lequel on n'exigeoit point la créance intérieure du fait. Il n'y avoit que trois ou quatre Evêques qui se fussent servi de cette voie clandestine , & assurément elle n'étoit nullement du goût du Vicaire de Jesus-Christ ; mais comment auroient-ils eu le front de donner au Souverain Pontife cette nouvelle souscription pour le chef-d'œuvre de leur obéissance filiale , & le dernier effort de leur attachement à son Siègre , s'il avoit su où elle se réduisoit , & n'auroit-il pas eu lieu de croire qu'on pensoit bien plus à l'insulter qu'à le satisfaire ? Que leur auroit coûté en effet cette dernière démarche , dont ils font tant valoir le mérite , & par ce qu'elle a eu de pénible en elle-même , & par l'avantage qu'elle a donné sur eux à leurs prétendus ennemis ? Il parlent le langage de gens confondus , anéantis , abattus sous le poids de la plus mortifiante humiliation ; & cependant ils n'ont fait que ce qu'ils ont voulu. Rome a le démenti , & leurs adversaires le chagrin de les voir triomphans. Ils se sont contentés , dit l'auteur de l'Histoire abrégée de la paix de l'Eglise , des procès-verbaux cachés de leurs greffes , sans faire des mandemens exprès qui autorisassent la distinction du fait & du droit. Voilà en quoi ils s'étoient rabaisés *jusqu'au dernier degré de condescendance* , voilà ce qui leur avoit paru si humiliant , si difficile , *arduum & perdifficile* ; l'étonnante humiliation en effet , & qui marque une grande envie de contenter le Pape dans ceux qui la souffrent ! En vérité , il faut croire le public bien dupe , pour lui débiter de pareilles choses. Les Prélats ne firent pas de nouveaux mandemens , il est vrai ; mais ils ne rétractèrent pas les premiers ; les procès-verbaux restèrent dans leurs greffes , j'en conviens ; mais ceux qui les signèrent n'y restèrent pas , & ils furent bien publier qu'on n'avoit exigé d'eux que ce qu'ils avoient déjà fait , que ce qu'ils s'étoient toujours offert de faire. Le procédé des défenseurs de la lettre ne peut être plus singulier. Ils veulent que les quatre Prélats aient pu dire avec vérité , que la nouvelle signature leur avoit beaucoup coûté , & cependant ils en parlent encore aujourd'hui comme d'une victoire complète qu'a remportée le parti , & ils en font trophée. L'auteur de l'Histoire abrégée de la paix nous assure lui-même que les quatre Evêques ne se réduisirent

à tenir leurs procès-verbaux secrets, autant qu'ils le pouvoient être, étant communiqués à tous ceux qui devoient y signer, que pour faire plaisir à Sa Sainteté, & par cette maxime si chrétienne, que comme il est de la gloire des supérieurs de céder à la justice, *il est du devoir des inférieurs de regarder cette modération dont on use envers eux, comme une grâce, de la recevoir avec un humble silence, & de ne s'en glorifier pas comme d'une victoire qu'il auroient remportée sur des ennemis.* A ce compte la nouvelle signature mise au pied des procès-verbaux, n'eut rien ni d'humiliant ni de pénible pour ceux qui la firent, & conséquemment la lettre, de quelque manière qu'on l'envisage, est pleine de faussetés, & peu digne de la sincérité épiscopale. Mais il est visible qu'on avoit pris ce tour pour faire entendre au Pape que la signature étoit telle qu'il l'avoit exigée, pure & simple, sans exception ni restriction. Ainsi on le surprit, on le trompa, on lui fit illusion par les dehors concertés d'une soumission qui ne consistoit qu'en de vaines paroles. Mais il n'en dut pas moins croire pour cela qu'on lui avoit obéi, puisqu'on avoit fait tout ce qui étoit nécessaire pour le lui persuader. *Nam qui vult videri propositis editis fatifecisse*, disoit le Clergé de Rome à saint Cyprien; *hoc ipso jam paruit, quod videri paruisse se voluit.*

On a fait quelques autres remarques sur la lettre des quatre Prélats, qui achèvent de donner une idée peu avantageuse de leur candeur & de leur droiture. Ils y disent qu'ils ont assemblé leurs synodes, à l'exemple de leurs confrères, qu'ils ont fait signer leurs prêtres, quelque pénible que leur dût être une démarche de cette nature, quelque sujet de raillerie qu'elle dût donner à leurs ennemis. Pourroit-on s'imaginer après des assurances si positives, qu'ils n'avoient encore rien fait de ce qu'ils disent? La copie qui fut envoyée à Rome, est datée du premier de Septembre, & les synodes ne furent assemblés que le 14, le 15 & le 18, les procès-verbaux en font foi, & personne ne le nie. Dire qu'on a fait ce qu'on n'a pas fait effectivement, est-ce une conduite bien nette? N'y a-t-il point de restriction mentale? Pour sauver le mensonge il faut dire à ces Prélats qui, à l'imitation des Prophètes, exprimant le futur par le passé, représentoient comme fait ce qui se devoit faire: c'est au public à voir s'il est d'humeur à se payer de cette réponse. D'ailleurs, comment avancement-ils qu'ils ont fait signer le formulaire selon l'intention du Pape? Son intention étoit que tous les ecclé-

tous ceux de ladite religion , d'entretenir aucune correspondance avec les autres provinces , & de leur écrire sous prétexte de charité, ou de recevoir les appellations des autres synodes , sauf à se pourvoir au nationnal ; d'assembler aucun colloque , ou de faire des assemblées dans l'intervalle des synodes , qui ne se pourroient tenir qu'avec la permission de Sa Majesté , & en présence d'un commissaire député ; d'entreprendre de juger de la validité des mariages ; de censurer ou de punir ceux qui envoyeroient leurs enfans ou pupilles aux écoles ou collèges des catholiques ; de se faire enterrer dans les cimetières ou Eglises des catholiques sous aucun prétexte ; d'exposer leurs corps morts devant les portes de leurs maisons. Il étoit ordonné outre cela ; que les conseillers de la R. P. R. des sénéchaussées & autres , ne pourroient présider , quoique plus anciens , en l'absence des chefs de la compagnie ; que les procès regardant le bien général des villes & des communautés , ne pourroient être attirés aux chambres de l'édit pour les affaires concernant les comptes ; que dans le Languedoc & la Guyenne , où les consulats & conseils politiques étoient mi-partis , le premier consul seroit catholique ; que les huguenots n'auroient point entrée aux états de Languedoc ; que dans toutes les assemblées des villes & des communautés , les consuls & conseillers catholiques seroient toujours au moins en nombre égal à ceux de la R. P. R. que lorsque les processions où l'on porte le saint sacrement , passeroient devant les temples des calvinistes , ils cesseroient de chanter leurs psaumes , jusqu'à ce qu'ils eussent été avertis que la procession étoit passée : qu'on tendroit devant leurs maisons les jours de fêtes ordonnées pour ce faire ; que s'ils rencontroient le saint sacrement , ils se retireroient , ou se mettroient dans une posture respectueuse ; que les ministres convertis seroient conservés en l'exemption du payement des tailles , & logement de gens de guerre : que les enfans dont les pères étoient , avoient été , ou mouroient catholiques , seroient baptisés & élevés en l'Eglise catholique , quoique leurs mères fussent de la R. P. R. que ceux de ladite religion seroient obligés de garder les fêtes prescrites par l'Eglise , ne pouvant vendre ces jours-là , ni travailler à boutiques ouvertes.

Il y avoit déjà treize ans que le Roi s'appliquoit à affoiblir le parti huguenot , en le réduisant aux termes précis de l'édit de Nantes. La déclaration de 1661 , portoit que des commissaires iroient dans toutes les provinces , pour informer des contraventions ou innovations qu'on y avoit faites , & remet-

tre les choses dans l'état où elles devoient être. Dix-huit ou
 1669. vingt arrêts avoient été donnés coup sur coup dans cette vue ,
 & les parlemens secondoient de leur mieux les intentions de
 Sa Majesté, celui de Rouen sur-tout, où, si l'on en croit un
 (a) Hist. écrivain (a) les réformés trouvoient peu de justice. Le parle-
 de l'Edit ment de Paris étoit si peu favorable au calvinisme, que l'enre-
 de Nan- gistrement de cette déclaration traîna près de quatre mois,
 res sous 1666. parce qu'elle retranchoit ou adoucissoit quelques articles d'une
 autre donnée en 1666. Les années suivantes Louis XIV sui-
 vant toujours son plan, continua de donner différens arrêts ou
 déclarations, selon que le Clergé les jugea nécessaires, pour
 préparer insensiblement les voies à la révocation de l'édit de
 Nantes.

Avr. 28. Canonisation du bienheureux Pierre d'Alcantara, de l'ordre
 de saint François, & de la bienheureuse Magdeleine de Pazzi,
 de l'ordre des Carmélites.

Déc. 9. Clement IX mourut dans sa soixante-onzième année.

(b) Hist. De Chafan (b) & le père Buffier (c) mettent la mort de ce
 du siècle Pape deux jours plutôt, & le continuateur (d) du *Rationarum*
 courant *temporum* du père Petau la place au mois d'Avril de l'année sui-
 (c) Hist. vante : c'est une méprise.
 chr, du
 dernier,
 siècle

A N N É E 1670.

(d) P. 2:
 L. x. Le cardinal Altieri élu pape. Il prit le nom de Clement X.

1670. Le duc de Chaulnes, ambassadeur de France à Rome, avoit
 Avr. 29. fait donner l'exclusion au cardinal Elci, parce que Chigi son
 parent avoit prétendu l'élever sur le trône de saint Pierre, sans
 que la France eût part à son exaltation. Chigi n'ayant pas mieux
 réussi pour Odeschalchi, se joignit à la faction Françoisé, pour
 empêcher l'élection de Vidoni, & procurer celle d'Altieri, qui
 eut beaucoup de peine à y consentir.

(e) Hist. De Prade (e) se trompe en plaçant ce fait au 19.

de Louis Libelle intitulé : *La morale des Jésuites*, extraite fidèlement de
 XIV. leurs livres, par un D. de S. lacéré & brûlé dans la place de
 May 13. Grève par la main du bourreau. M. l'archevêque de Paris l'a-
 voit fait examiner par quelques docteurs de Sorbonne, & tous
 avoient déclaré qu'il étoit rempli d'injures, d'impostures & de
 calomnies, de falsifications, d'ignorances grossières, de pro-
 positions fausses, scandaleuses & hérétiques.

Ce jugement doctrinal, & l'arrêt donné en conséquence,
 réfutent aussi solidement l'ouvrage, quoique d'une manière
 différente, que l'ont fait les pères Annat, Pintereau & le

Moine. L'auteur qu'on a dit être le docteur Perrault, s'étoit servi à peu près des mêmes matériaux que M. Pascal avoit employés dans les Provinciales; mais il y a bien de la différence entre les ouvriers. Ils ont eu le même dessein, quoique le succès n'ait pas été le même, & c'est peut-être par où ils sont les plus coupables aux yeux de la religion, qui condamne encore plus sévèrement les satyres & les libelles diffamatoires, que ne font les lois civiles. La ressource des novateurs a toujours été de chercher, comme par droit de représailles, à noircir par quelque endroit ceux qui les convainquent de s'égarer dans la foi. Quand on a attaqué sur ce point les sectaires du quinzième siècle, on les a vu déclamer à outrance contre les mœurs de l'Eglise romaine, faire les plus affreux portraits de ses Pontifes & de ses ministres. Quand on a réfuté les erreurs de Jansenius, ses partisans se sont jetés sur les Casuistes, & semblables à ces plaideurs qui remplissent un *Factum* de tout ce qu'ils savent d'odieux contre leur partie, quelque étranger que cela soit à la cause, ils ont fait retentir toute l'Europe du bruit de ce qu'ils ont pu apprendre ou imaginer de plus capable de perdre de réputation leurs adversaires. Les écrits les plus violens, les libelles les plus outrageux contre les Papes & les Evêques, les docteurs séculiers & réguliers, se sont multipliés à l'infini. On a porté la *Morale pratique*, pour le nombre des volumes, aussi loin que l'imagination féconde des faiseurs de romans a poussé la *Cléopâtre*, le *Cyrus* & la *Clélie*. On les a remplis d'aventures de l'ancien & du nouveau monde; on y peint les vivans & les morts avec les plus noires couleurs. Ici l'on représente des hommes respectés en leur temps pour leur piété & pour leur savoir, comme des scélérats, qui avec connoissance de cause, de dessein prémédité, & de concert avec ceux qui les gouvernent, ont entrepris de renverser la Morale de Jesus-Christ; là on travestit des missionnaires en marchands ou en idolâtres, comme s'ils n'avoient quitté parens & amis, renoncé à leur patrie, passé les mers, prodigué leur santé & leur vie, que dans la vue de s'enrichir, ou d'anéantir le mystère de la Croix; partout on rejette sur un corps entier la méprise, l'erreur, la faute d'un particulier, & d'ordinaire l'on calomnie le particulier, tout innocent qu'il est, pour faire paroître le corps entier coupable. Je l'ai déjà dit, on se propose par-là de décréditer ceux qu'on n'aime pas, & de rendre inutiles les coups qu'ils pourroient porter. L'expérience fait voir qu'on en vient souvent à bout. Il paroît cependant qu'une conduite si peu chrétienne ne peut im-

1670.

(a) Let-
tre 68.
à Pam-
maque
& à Mar-
celle

poser qu'à des hommes bien foibles, bien simples, & peu équita-
bles; car enfin, en récriminant de la sorte, on se venge, on se
satisfait, mais dans le fond on ne se justifie pas. *Quest-il nécessaire,*
disoit autrefois saint Jérôme (a) à l'occasion des Origénistes;
d'assiéger la Propontide, de changer de pays, de parcourir différen-
tes régions, & de déchirer impitoyablement un illustre Pontife de
Jesus-Christ & ses disciples? ... A quoi bon ramasser tant de médi-
sances & d'injures, & se déchaîner si fort contre les mœurs de ceux
à la foi desquels vous ne pouvez résister? En serez-vous moins héré-
tiques, quand sur votre parole quelques personnes nous croiront des
pêcheurs, & votre bouche en sera-t-elle moins impie, parce que vous
aurez montré que nous avons quelque légère blessure à l'oreille? ...
Mais c'est assez parler de ces hérétiques, dont la haine injuste qu'ils
font paroître en toute occasion contre nous, découvre de reste les se-
crets de leur cœur, & le poison qui y est caché. Ainsi parloit ce grand
docteur aux disciples d'Origene. Sans entrer dans l'inutile dis-
cussion de leurs reproches, il monroit que quand tout ce qu'ils
avançoient seroit vrai, leur cause n'en deviendrait pas meil-
leure. Pareillement, quand la morale, & des Jésuites, & de
tous ceux qui se déclarent contre la doctrine de l'évêque d'Y-
pres, seroit aussi corrompue que Port-Royal l'a voulu persuader,
Port-Royal n'en seroit pas plus catholique.

1671.

ANNÉE 1671.

Fevr. 4.

Canonisation du bienheureux Ferdinand III Roi de Castille
& de Leon. Ce Prince fut canonisé le 15, suivant le père

(b) Hist.

Anselme (b):

de la
Maison
Royale
de Fran-
ce, c. 20.

Le bienheureux Gaëtan fondateur des Théatins, le bien-
heureux François de Borgia, de la Compagnie de Jesus, & la
bienheureuse Rose de l'ordre de saint Dominique, mis au rang
des saints.

Avr. 12.

(c) Hist.

chr. du

dernier

siècle.

Août 15.

Le père Buñier (c) place ce fait sous l'année suivante,
& met à même jour la béatification de Ferdinand, Roi de
Castille.

Attestation du père le Cointe de l'Oratoire, de MM. Faure,
d'Herouval, de Valois, Baluze, Cottelier & du Cange, tou-
chant quelques manuscrits qu'ils avoient examinés à la prière
de M. de Harlay archevêque de Paris.

Cet examen est une suite de la célèbre dispute qui s'est élevée
à l'occasion du livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*, & qu'on a
soutenue avec autant de chaleur qu'on en vit autrefois dans la
Grèce, sur le lieu de la naissance de l'auteur de l'*Illiad* & de

l'Odyssée. D'un côté c'étoient des villes entières qui prétendoient que dans l'enceinte de leurs murailles étoit né le grand Homère ; de l'autre, ce sont des ordres puissans qui prétendent avoir élevé dans leur sein celui à qui l'esprit de Dieu a dicté le livre de l'*Imitation*, plus estimé en son genre, que ne le furent jamais dans le leur ces poèmes, qui ont fait l'admiration des siècles suivans, avec cette différence, que là on convenoit du nom du poète, & qu'ici, c'est le nom même de l'auteur, & sa profession, qui font le sujet de la contestation. Assez de gens vouloient encore en 1642, que ce fût le savant Jean Gerson. M. Camus évêque du Bellay ne croyoit pas qu'on en pût douter, & il prétend (a) que si différens ordres ont donné des compétiteurs à ce pieux docteur, ce n'est que *de peur que le saint zèle cénobitique ne soit frustré de l'honneur d'un tel ouvrage ; car il suffit, ajoute-t-il, de dire qu'un moine l'a fait, afin que tous prennent part à ce gâteau, à cause de la bulle de communication de leurs privilèges.* Il est aisé de voir que le prélat cherche à rire aux dépens des religieux ; mais sa critique porte à faux ; un peu d'attention en lisant quelques chapitres de l'*Imitation* auroit fait tomber ses préventions. Gerson ne fut jamais religieux, & l'auteur du saint livre dont nous parlons remercie Dieu de la grâce qu'il lui a faite de l'appeler à cet état. *Vous m'avez fait miséricorde*, dit-il, (b) en parlant à Dieu, *au-delà de ce que je devois espérer, & vous m'avez témoigné mille fois plus d'amour que je n'en mérite. Que ferai-je pour vous marquer ma reconnoissance de la grâce que vous m'avez faite, & que vous n'accordez pas à tout le monde, de renoncer aux biens de la terre, & d'embrasser la vie religieuse ? J'ai reçu la Croix de votre main*, dit-il encore au chapitre 56 du même livre, *& je la porterai jusqu'à la mort, telle que vous me l'avez donnée : en effet, la vie d'un bon religieux est une véritable Croix ; mais cette Croix conduit au Ciel.*

(a) Revision de l'avis d'un Docteur touchant les devoirs du bon Parisien, p. 323.

(b) L. 3. c. 10.

Ces paroles forment une démonstration si complète, qu'il est inutile d'alléguer la différence du style, qui fournit une autre preuve également convaincante. Aussi il n'est pas plus question aujourd'hui du célèbre chancelier de l'université de Paris, que du saint réformateur de Cîteaux, auquel on crut pouvoir donner le livre d'abord qu'il parut, tant il y a de simplicité, de douceur & d'onction. L'opinion la plus commune l'a toujours attribué à Thomas de Kempis, chanoine régulier ; mais au commencement de ce siècle on lui donna un concurrent qui a un peu partagé les suffrages. Jean Gersen, Gesen ou Gessen, abbé, dit-on, de saint Etienne de Verceil en 1220, est ce nouveau

1671.

rival, mis au monde ou déterré par Dom Constantin Caietan, Bénédictin Italien, fort connu, par les efforts qu'il a faits pour grossir le catalogue des écrivains de son Ordre. L'édition qu'il fit de l'*Imitation* en 1616, & qu'il dédia à Paul V, donna commencement à une nouvelle dispute, qui est plutôt assoupie qu'elle n'est terminée. Quand on pensa, en 1641, à imprimer ce livre au Louvre, les RR. PP. Bénédictins supplièrent le cardinal de Richelieu de vouloir bien ne pas autoriser l'erreur commune aux dépens de l'abbé de Vercell, à qui appartenoit l'ouvrage, ainsi qu'il paroissoit par les manuscrits de Caietan. Le Cardinal promit de leur rendre justice, à condition que les pièces seroient vues & examinées par un homme digne de foi, & capable de prononcer sur ces matières. Naudé étoit alors à Rome, personne n'étoit plus en état de décider. On mit les manuscrits entre ses mains, & il y remarqua des ratures & des changemens assez récents, dont il assure que quelques pères Bénédictins, qui étoient présens, furent obligés de convenir, & le témoignage authentique qu'il en rendit, lui attira de grandes affaires de la part de ceux dont il rendoit en quelque sorte la bonne foi suspecte. Les moines de saint Germain des Prez l'attaquèrent vivement; il se défendit avec la même aigreur. Le procès fut enfin porté au parlement de Paris, & sur le refus que ceux qui étoient maîtres des manuscrits firent de les produire, il intervint en 1652 un arrêt qui défendoit d'imprimer le livre de l'*Imitation* sous un autre nom que celui de Thomas à Kempis.

L'affaire paroissoit en quelque sorte finie, lorsque plusieurs années après les Bénédictins la mirent sur le tapis. La mort de Naudé les avoit délivrés d'un fâcheux adversaire, & d'ailleurs ils prétendoient avoir recouvré un assez grand nombre de pièces qui pouvoient servir à la décision du procès. Plusieurs ne leur étoient pas favorables, puisqu'elles portoient en tête le nom de Thomas à Kempis, & c'est une preuve qu'ils agissoient avec candeur & bonne foi; à moins qu'en cela même on ne veuille soupçonner de l'artifice & du mystère, car on en trouve par-tout où on veut. M. de Harlay, l'un des plus grands hommes qu'ait eu le Parlement de Paris, voulut bien se transporter à saint Germain des Prez, pour entendre ce qui se diroit de part & d'autre: il s'y trouva des savans de tous les ordres, & les chanoines réguliers de sainte Geneviève, comme les plus intéressés à la cause, ne manquèrent pas d'y envoyer des députés. On produisit les manuscrits. Les pères Lallemand & du Moulinet soutinrent, après Naudé, qu'ils étoient falsi-

fiés, & que Gerfen ou Gessen étoit un être de raison, un homme imaginaire, qu'on avoit habillé en Bénédictin, pour leur enlever un excellent livre qui faisoit tant d'honneur à leur congrégation. La nuit sépara les combattans, sans qu'on en pût venir à aucune décision. Les pères Bénédictins qui en vouloient une, s'adressèrent à M. l'Archevêque de Paris, & les doctes qu'il nomma pour voir les manuscrits, attestèrent qu'ils en avoient lu & examiné avec beaucoup de soin treize, qu'on leur avoit présentés, & qu'ils spécifient dans l'acte qui en fut dressé. Cet acte pourroit passer pour un acte sur requête, s'il disoit quelque chose (car les chanoines réguliers n'avoient point été appelés) mais il me paroît que tout ce qu'on en peut conclure, c'est que les antiquaires ont vu toutes les pièces qu'on leur a produites : leur attestation ne dit pas autre chose : cependant, comme si elle avoit la force d'un arrêt rendu contradictoirement, on vit paroître en 1674 une nouvelle édition de *l'Imitation de Jesus-Christ*, avec le nom de Jean Gerfen. La préface est de la façon de Dom François Delface, assez connu par son *Abbé Commendataire*, & quelques autres circonstances de sa vie. Il y a compilé les argumens qu'on avoit apportés jusqu'alors pour ou contre Thomas de Kempis, & qui tous ensemble prouvent admirablement que le pieux auteur du livre contesté a pris de justes mesures pour pratiquer lui-même le conseil qu'il donne à tout véritable chrétien, lorsqu'il lui dit : *ama nesciri*, aimez à être inconnu. Il est visible que cette édition ne préjudicie en rien aux droits des chanoines réguliers, qui les soutinrent de leur mieux dans un ouvrage * qu'ils publièrent en 1677, après quoi, afin que les Bénédictins n'eussent aucun avantage, ils produisirent leurs titres de leur côté, en présence de M. l'Archevêque de Paris. Ce fut le 4 de Mars 1681. Ainsi on peut dire que ce procès est encore indécis, & il faut avouer de bonne foi que plus on examine les pièces, moins on fait à quoi s'en tenir.

Il n'est pas aisé de porter un jugement fixe & certain sur tout ce qui s'appelle titres & manuscrits, parce qu'en cette matière il y a souvent une grande ressemblance entre un enfant légitime & un enfant supposé. Souvent ils ont les mêmes traits & la même figure ; ils paroissent de même âge, quoique celui qui porte cinq cents ans sur le front, ne soit peut-être né que depuis quelques années. Tout est plein de cette espèce de marchandise. Les anciens religieux qui dissipoient tout ont conservé leurs archives, c'est l'unique bien qu'ils aient su faire

1671.

* Vind.
Kemp.

1671.

valoir. Ce trésor a grossi entre leurs mains à mesure que la piété s'est affoiblie ; mais comme tous les faux monnoyeurs ne sont pas également habiles , ceux-ci ne l'ont pas été pareillement. Sans cela , comment apercevoir la fraude & la supercherie ? Il n'en est pas des titres comme du métal que le burin sonde jusques dans le cœur ; les yeux & la connoissance de l'histoire sont les seuls juges des manuscrits , juges à qui il est très-aisé d'imposer. Le père Mabillon , l'homme du monde qui a le plus examiné de parchemins , fut trompé au fameux titre produit en faveur de la maison de Bouillon , qu'une seule lettre différente des autres , & tournée à la moderne rendit suspect à d'autres antiquaires. La main lassée avoit trahi le faussaire , & l'aveu qu'il fit avant que d'expirer sous la main du bourreau pour différens crimes , justifia le jugement porté contre la pièce , à laquelle d'ailleurs Messieurs de Bouillon avoient aussi peu de part , qu'elle leur étoit peu nécessaire pour établir l'ancienneté & la grandeur de leur maison. Le père Mabillon (a) a donné des préceptes pour distinguer les vrais titres d'avec les faux , a prétendu même les réduire en art dans un ouvrage qui lui a fait une réputation infinie , & qui la mérite certainement. Après tout , on (b) lui a prouvé si clairement que son nouvel art porte à faux , qu'il y a eu peu d'esprits attentifs qui n'en soient convenus , quoi qu'en dise Dom Ruinart , dans la vie qu'il a faite du savant auteur de la *Diplomatique* ; on l'a suivi pied-à-pied , on a examiné les pièces qu'il donne comme la pierre de touche des bons titres , & l'on a trouvé dans plusieurs des marques de fausseté , que toute son érudition n'a pu couvrir. Un vieux titre est donc rarement absolument sûr , particulièrement lorsqu'il ne vient pas des archives publiques , où il a été plus difficile à la corruption de pénétrer , & que l'intérêt n'a pu y avoir part. Ce que je dis des titres en général convient à bien plus forte raison aux livres manuscrits , & sur-tout à ceux qui ne sont que de pure dévotion , puisque ce qui fait ordinairement reconnoître la supposition ou la falsification des autres , n'a pas de lieu à leur égard. Que plusieurs moines aient copié le même ouvrage à peu-près dans le même temps , qu'ils aient mis leur nom à la tête , comme il se pratiquoit communément autrefois ; qui distinguera le copiste de l'auteur , s'il n'est pas connu d'ailleurs ? Qu'un homme également officieux & habile en ce genre mette tel titre qu'il lui plaira à un livre qui n'en a point , ou qu'il lui en substitue adroitement un autre , en changeant quelques

(a) *De re
Diplo-
mat.*

(b) Le
père
Cermon
Jésuite.

mots ou quelques lettres ; qui découvrira la supercherie un demi-siècle après ? Le seul ouvrage de l'*Imitation de Jesus-Christ* est , ce me semble , une bonne preuve de ce que j'avance. Thomas de Kempis n'en est que le copiste , si l'on s'en rapporte aux pères Bénédictins ; & si l'on en croit les chanoines réguliers de saint Augustin , & un assez grand nombre de savans , Jean Gersen est un nom inventé après coup , & formé sur celui de Jean Gerson , chancelier de l'Université de Paris , à qui l'opinion commune attribuoit le livre dans le seizième siècle.

1671.

A N N É E 1672.

1672.

Béatification du Pape Pie V.

Avril 27.

De Chafan (a) la met au 1 de Mai.

(a) Hist.
du siècle
courant.

A N N É E 1673.

1673.

Edit du Roi Très-Chrétien donné à Saint-Germain en Laye , pour étendre la régale dans tous les diocèses du royaume , à la réserve de ceux qui en étoient exempts à titre onéreux.

Février
10.

Nous avons déjà parlé de la régale * & de quelques arrêts donnés à ce sujet. Cet édit regardoit principalement les provinces voisines des Alpes & des Pyrenées , où la régale n'avoit point lieu , & les Evêques de ce pays-là s'y opposèrent d'abord assez fortement ; cependant le Roi ayant donné un second édit au mois d'Avril 1675 , la plupart firent enregistrer leur serment de fidélité : mais ceux d'Alet & de Pamiers s'opposèrent à son exécution , jusqu'à défendre à leurs chapitres de recevoir les régalistes , & même à les déclarer excommuniés. Louis XIV exila les principaux officiers du chapitre d'Alet , mais il épargna le Prélat , à cause de son grand âge. L'Evêque de Pamiers fut moins ménagé , & ne rabattit rien de sa fermeté ou de son obstination. Cette affaire eut des suites considérables , dont nous donnerons quelque détail sous 1681 , parce que cette année-là le Clergé de France se déclara hautement pour le Roi contre Innocent XI , qui avoit pris le parti de l'Evêque de Pamiers , & de son chapitre.

* Sous le
24. d'A-
vril
1608.

A N N É E 1674.

1674.

L'Inquisition de Rome suspend un petit livret intitulé : *Les avis salutaires de la B. V. M. à ses dévots indiscrets* , jusqu'à ce qu'il ait été corrigé ; l'Université de Mayence l'avoit condamné le mois précédent , comme sentant le jansénisme & le luthéro-calvinisme. L'Inquisition d'Espagne le censura le 27 de Novembre , comme propre à affoiblir la dévotion qu'on a pour Marie.

Juin 19.
& suiv.

1674.

(a) De la
dévo-
tion à la
S.V. dans
le second
Tome
des Mis-
ères.
Dec. 4.

Les éloges que lui donnèrent les partisans de Jansénius & les sectateurs de Calvin qui le traduisirent en plusieurs langues , obligèrent l'Inquisition de Rome de le défendre absolument le 22 de Juin de l'année suivante. Il n'y a rien de plus misérable que ce libelle , où sous prétexte de régler le culte de la Vierge , on fait tout ce qu'on peut pour le détruire. Ce dessein pervers est tout ce qui en fait le mérite. Le célèbre père Bourdaloue a composé un sermon (a) exprès pour le réfuter. Le père Pasquier Quesnel n'en pensoit pas à beaucoup près aussi mal , comme on le verra bientôt.

Clement X condamne quelques thèses de théologie soutenues sur les matières de la grâce par les pères de l'Oratoire de Saumur. On verra sous 1678 les troubles qu'excitèrent dans cette célèbre Congrégation quelques particuliers qui avoient donné dans les nouveautés.

1675.

A N N É E 1675.

Avril 21.

Le P. Jean de la Croix , Carme Déchauffé , mis au rang des Bienheureux.

1676.

A N N É E 1676.

Mai 4.
& suiv.

Ordonnance de M. Arnauld , Evêque d'Angers , qui défend à l'Université , sous peine de suspension encourue par le seul fait , d'exiger le serment sur les cinq propositions de Jansénius , sans distinguer le fait d'avec le droit.

On a vu sous les années précédentes que M. d'Angers étoit un des quatre Evêques qui s'étoient opposés à la signature pure & simple du Formulaire d'Alexandre VII , & qui firent leur paix avec Clement IX , en lui persuadant qu'ils avoient obéi aux constitutions apostoliques. Quelque considération qu'on eût pour lui dans son diocèse , il n'avoit pu gagner que quelques membres de l'Université , dont le corps étoit déclaré contre les nouveautés. Il obtint enfin de l'abbé de la Barre qui en étoit chancelier , & d'ailleurs très-zélé pour la saine doctrine , qu'en faisant prêter le serment aux bacheliers , ils ne parleroient point de Jansénius. Le Roi n'en fut pas plutôt informé , qu'il défendit de rien faire contre l'ancien usage. La lettre de cachet en date du 14 Février de cette année , fut lue & enregistrée à la première assemblée de l'Université : mais quand il fut question d'en faire autant dans la Faculté de théologie , le syndic s'y opposa sous prétexte qu'on ne lui faisoit voir qu'une copie de la lettre de cachet , ce qui obligea Sa Majesté de réitérer ses

ordres le 16 d'Avril. Ce fut pour en empêcher l'exécution , que M. d'Angers publia l'ordonnance dont nous parlons ici ; il supposoit que la lettre étoit subreptice , & que le serment tendoit à renouveler les contestations passées , à troubler même la paix de l'Eglise , uniquement fondée , selon lui , sur la distinction de la doctrine des cinq propositions , d'avec le fait de Jansénius , pour lequel il suffit de demeurer dans un respectueux silence. Le Prélat fondeoit la preuve de cette allégation sur les procès-verbaux des quatre Evêques , sur lesquels , disoit-il , ayant été concertés avec le nonce , étoient parfaitement conformes aux intentions de Sa Sainteté.

L'Université s'étant assemblée sur cela le 21 Mai , protesta de nullité contre le mandement , attendu qu'elle n'est point soumise à la juridiction de l'Ordinaire , qui sembloit vouloir donner atteinte à ses privilèges , & elle fut soutenue par un arrêt du conseil d'Etat rendu le 30 suivant au Camp de Ninove , où le Roi étoit alors. Les termes de l'arrêt sont remarquables. On y dit que M. d'Angers prétend autoriser son ordonnance *sur un fondement faux , pernicieux & de dangereuse conséquence : comme si non-seulement on n'étoit plus obligé , mais même qu'il ne fût pas permis de signer le Formulaire sur le fait des cinq propositions de Jansénius , dans la manière que les Assemblées du Clergé , que les bulles des Papes , & que les lettres-patentes de Sa Majesté & arrêts de son Conseil l'ont ordonné , & qu'il fût au pouvoir d'un Evêque , sous prétexte du nom de paix qu'il interpréteroit à sa mode , & dont il abuseroit manifestement , d'aneantir dans son diocèse le Formulaire & la signature portée par les constitutions apostoliques reçues , acceptées & publiées dans le royaume , ou que la condescendance que le saint Siège a eue avec beaucoup de prudence , en admettant quelques signatures du Formulaire avec quelque explication plus étendue en faveur de quelques particuliers seulement , & pour les mettre à couvert de leurs scrupules & des peines portées par lesdites constitutions , étoit une révocation de la bulle qui prescrit avec serment la signature dudit Formulaire , sans faire mention de cette interprétation , & qu'elle dût être à l'avenir une loi de nécessité & de changement à la signature des ecclésiastiques qui ont fait gloire de se soumettre purement & simplement à l'autorité du saint Siège.* On remarquoit ensuite que l'ordonnance étoit d'autant plus injuste que défendant , sous peine de suspension , de signer ce que le Pape prescrit , il s'ensuivroit que ceux qui ont rendu & rendent journellement une prompte obéissance aux constitutions apostoliques , au lieu des louanges qu'ils ont méritées & mé-

1676.

ritent sans cesse en vertu de leur soumission, soient exposés; même en faisant leur devoir, aux censures de l'Eglise, qui ne peuvent jamais tomber que sur ceux qui ont assez de témérité pour désobéir à ses ordonnances.

L'arrêt fut envoyé à Angers avec des lettres de cachet pour réléguer deux docteurs; mais avant qu'on y en eût reçu la nouvelle, les partisans de Jansénius firent un effort pour faire engager la Faculté à déclarer que le fait de Jansénius, ajouté à l'ancien serment, étoit une nouveauté introduite par le Chancelier, nouveauté à laquelle la Faculté s'étoit aussitôt opposée par sa Conclusion du 1 Avril 1669. La conjoncture étoit favorable à leurs desseins, parce que le synode qui devoit se tenir le 28 Mai, amenant naturellement à la ville les curés de campagne, dont plusieurs étoient docteurs & attachés à leur évêque, l'on pouvoit se flatter d'avoir la pluralité des suffrages. On s'assembla, & il demeura constant que le Chancelier avoit exigé le serment des bacheliers avec l'addition du fait de Jansénius, depuis que l'affaire des cinq propositions faisoit du bruit en France. Quelques docteurs ajoutèrent en opinant, que quand bien cette addition pourroit passer pour une innovation, elle étoit devenue nécessaire. L'Université déclare la même chose authentiquement le 23 de Juin, & la Faculté de Théologie arrêta le 4, le 7 & le 9 de Juillet que personne ne seroit admis dans son Corps & ne soutiendrait des thèses, qu'il n'eût signé le formulaire suivant l'usage de la Faculté de Paris, & que ceux qui avoient pris les degrés depuis 1668, seroient obligés de le souscrire dans un mois, supposé qu'ils ne l'eussent pas encore fait. Cette conclusion ayant été confirmée le jour suivant, on la notifia à toutes les communautés qui promirent d'y obéir, à l'exception d'une seule qui reçut fort mal le compliment qu'on lui fit là-dessus. Le supérieur de l'Oratoire donna l'exemple. Il est vrai qu'il s'en défendit le plus long-temps qu'il put : mais l'intérêt l'emporta sur ses répugnances, la nation d'Anjou ayant constamment refusé de le recevoir à la charge de principal du collège annexée à la supériorité de sa maison, qu'il n'eût obéi au décret de l'Université.

Les efforts que firent le 4 & le 7 d'Août quelques docteurs, venus la plupart de fort loin pour faire annuler le décret du 9 Juillet, n'aboutirent qu'à attirer des lettres de petit cachet à deux chanoines réguliers, & à un prêtre séculier des plus mutins que l'Université dégrada le 3 de Septembre, avec une défense à six docteurs de la campagne de se trouver désormais aux assemblées.

Cette défense ne fut portée que le 11 Septembre par l'arrêt du Conseil d'Etat, confirmatif des conclusions prises par l'Université & la Faculté de Théologie, & dès le 4 M. d'Angers fit un nouveau mandement. Il le data du moins de ce jour-là. Cependant il ne parut que trois mois après, sans qu'on en puisse deviner la raison, si ce n'est que le Prélat se flattoit toujours que la Cour molliroit, & que l'affaire pourroit prendre un meilleur train pour lui. C'étoit une rétractation honnête sous le nom d'éclaircissement, de l'ordonnance du 4 Mai. M. d'Angers assuroit qu'on avoit mal pris sa pensée, & que son dessein n'avoit jamais été de défendre la signature pure & simple du formulaire à ceux qui suivant leurs lumières croiroient pouvoir la donner en conscience. Les termes du premier mandement, & encore plus la conduite qu'avoit tenue le Prélat pendant les contestations, démentoient visiblement cette interprétation, que son esprit & son cœur défavouoient sans doute également : quoi qu'il en soit, la Faculté de Théologie n'exigea pas la signature simplement de ceux dont elle ne bleffoit point les préjugés, mais de quiconque pensoit à entrer dans son Corps. Ce fut en vain que le syndic, qui avoit toujours paru favoriser le parti de son Evêque, lui fit entendre au retour d'un voyage de Paris, que M. l'archevêque & le marquis de Châteauneuf, secrétaire d'état, lui avoient commandé de dire à ses confrères que l'intention du Roi étoit qu'on signât à l'avenir purement & simplement, *sans préjudice toutefois des signatures faites sous les mandemens de messieurs les Evêques, de quelque manière qu'on les eût faites* : elle conclut le dernier d'Octobre à s'en tenir à son arrêté des 7, 9 & 10 Juillet, sans avoir égard à cette réserve, qui étoit dans le fonds de l'invention du syndic, dont le rapport fut biffé le 24 Novembre ; de dessus les registres, en conséquence d'un ordre du Roi. Ce jour-là cent soixante-deux écoliers de théologie signèrent le formulaire, seize le refusèrent, treize desquels avoient été élevés ou demeuroient actuellement dans une communauté qui s'étoit formée depuis peu dans la ville sans lettres-patentes, & que le gouverneur eut ordre de dissiper. Le marquis de la Varenne, lieutenant de Roi de la province, reçut en même-temps ordre de dissiper pareillement une autre communauté qui s'étoit établie de la même manière à la Flèche, dont celle d'Angers étoit une colonie. Ces assemblées d'ecclésiastiques faites sans la permission du Prince, sont défendues par la déclaration du mois de Décembre 1666. Comme elles sont fort utiles en elles-mêmes, quand l'esprit de Dieu & la soumission à l'Eglise y président, aussi sont

1676.

elles très-pernicieuses quand elles font l'ouvrage des gens de parti, qui y soufflent & y entretiennent leur esprit. Les novateurs n'ont point de meilleur secret pour perpétuer leur secte & leurs erreurs, que de former de ces sortes d'établissmens, dont ils font l'ame & l'appui.

La paix fut ainsi rendue à l'Université d'Angers, qui a eu la gloire de demeurer inviolablement liée au Pape & au corps des Pasteurs dans les temps les plus difficiles. Messieurs le Pellerier & Poncet, qu'elle a eu depuis pour Evêques, n'ont fait que fortifier de si bonnes dispositions; de sorte qu'il n'y en a point aujourd'hui dans le royaume dont la foi soit plus pure, ni qui soit plus constamment attachée à l'Eglise & au centre de l'unité.

Juin 28.

Décret du saint Office, qui proscriit quelques ouvrages.

Ce décret qui fut affiché au Champ de Flore le 17 de Juillet, choqua vivement le Père Quesnel, dont on condamnoit les notes sur saint Leon. A peine en eut-il reçu une copie, qu'il exhala sa bile, en y faisant une espèce de commentaire, lequel, je crois, n'a jamais eu son pareil. Il en relève tous les termes, & dans cette dissection anatomique il n'en emploie pas un qui n'exprime parfaitement l'idée qu'il avoit de tout ce qui approche les Souverains Pontifes, & de ceux qu'ils emploient à l'examen des livres. Ce n'est point un décret, selon lui, mais un libelle diffamatoire, contraire à la loi de Dieu & aux bonnes mœurs, plein de faussetés & d'impostures. Il trouve que *c'est une chose intolérable, une insolence insupportable*, que des Cardinaux défendent généralement à tout le monde de retenir les livres qu'ils condamnent, comme s'ils pouvoient commander à des Evêques, qui sont autant au-dessus d'eux, qu'une dignité instituée par Jesus-Christ est au-dessus d'une autre, qui n'est que de l'invention des hommes; ou aux Rois aux pieds desquels ils doivent ramper: que c'est un renversement horrible, que de préférer un petit moine appelé Inquisiteur, aux successeurs des Apôtres, & aux Vicaires de Jesus-Christ; qu'une congrégation de moines, *présidés par un prêtre ou un clerc habillé de rouge*, ait la hardiesse de menacer de punir les Evêques & les Rois mêmes. Voilà certainement la plus singulière définition qu'on ait jamais donnée d'un Cardinal. C'est un prêtre ou un clerc habillé de rouge. Il seroit aisé d'en faire de pareilles du Pape, des Evêques, des Chanoines, des Docteurs, des Religieux, des Magistrats, &c. prises de la couleur ou de la forme de leurs habits. L'auteur de l'*Art de penser*, * grand logicien & de Port-Royal, ne les trouveroit pas fort exactes; mais enfin elles sont en usage parmi les poètes & les

* 2. l'art.

ch. 13.

orateurs , comme il en convient , & l'on doit convenir de même, qu'il n'y a ni poëte ni orateur qui ait l'imagination plus aisée à échauffer que l'auteur des notes.

Après ce rare début , le Père Quesnel vient à la défense des ouvrages censurés. Il prétend que c'est une entreprise schismatique à la sacrée congrégation , de condamner les avis salutaires de la B. V. Marie à ses dévots indiscrets , après qu'ils ont été approuvés & publiés par des Evêques très-éclairés & très-sages. M. de Castories étoit un de ces Prélats si habiles , & sans doute le plus habile de tous , puisqu'il étoit le plus affectionné au parti. Si la lettre du cardinal Bona est notée , c'est , selon le commentateur , un effet de la vengeance du cardinal Altieri contre Bona , lequel pendant sa vie n'avoit pas voulu entrer dans les passions de son confrère. C'est un aveuglement pitoyable d'avoir mis dans l'*Index* les notes sur saint Leon ; il n'y a aucune apparence que les censeurs aient lu ce qu'ils condamnent ; car ils n'auroient pas voulu condamner des dissertations entières , *qui sont pour la défense de l'Eglise & des Evêques de Rome*. C'est l'auteur qui le dit ; mais tout le monde n'en a pas pensé comme lui. Le Père Lupus dans son livre des Appellations , dédié à Innocent XI , ne fait pas difficulté de dire que le Père Quesnel a parlé de l'autorité du Siège Apostolique comme ont fait Calvin , Antoine de Dominis & les autres ennemis de la primauté du Pape. Le Père Lupus au reste n'étoit ni Cordelier , ni Capucin , ni Jésuite , mais Augustin , & son témoignage n'a jamais été suspect aux défenseurs de Janfenius. Comme c'étoit la condamnation de cet ouvrage qui échauffoit le plus la bile du Père Quesnel , il ne se contenta pas de ces notes sur le décret , il composa une lettre pour le Pape , & l'histoire de la censure , qu'il adressa à Clement X , que tout ce qu'il avoit de gens de bien & d'amateurs de la vérité , souffroient avec impatience , que sous le nom & l'autorité du Siège Apostolique on répandit par-tout de ces décrets où l'honneur & la réputation du saint Siège étoient si peu ménagés. *Que mon ouvrage , ajoutoit-il , ait été condamné dans un jugement , où je ne voudrois pas même qu'il eût été approuvé , c'est ce qui est bien plus honteux pour le saint Siège*. On a peine à comprendre qu'un simple prêtre ait pensé à rien écrire de pareil au Souverain Pontife , pendant que les Evêques françois , ceux même qui ont cru dans ce siècle leurs droits lésés par quelques Papes , ne leur ont jamais écrit qu'en des termes pleins de respect & de soumission. L'histoire de la censure étoit du même style. *Je fais bien , dit l'auteur , que cela ne sera pas agréable à*

1676.

Rome : mais il est bon de leur montrer les dents. On espère intimider le Vicaire de Jésus-Christ & ses Ministres ; on veut les punir pour le passé , les retenir par la crainte de la peine pour l'avenir ; voilà le motif de tous les traits indécens qu'on lance contr'eux.

* Voyez
le 30. d.
Mai
1703.

Je ne dois pas oublier que les notes & la lettre n'ont paru qu'après la prison * du père Quesnel , & qu'on les trouva parmi ses papiers lorsqu'il fut arrêté. Il n'a néanmoins osé les dé-favouer , quand on les lui a produites , parce qu'elles étoient de sa main. *On voit bien*, dit-il seulement dans l'anatomie de la sentence de M. de Malines contre lui , *que ce sont des pensées brusquement jetées sur le papier dans un premier mouvement d'indignation. Il est assez naturel qu'un auteur se voyant payé d'ingratitude par ceux qui auroient dû lui en savoir le plus de gré , en ait d'abord quelque ressentiment , & qu'il le témoigne sur le champ , en critiquant dans le secret de son cabinet , le décret d'une manière trop vive , & en y mêlant quelques duretés qu'il n'auroit jamais publiées.* On laisse à juger au lecteur , si ce premier mouvement d'indignation , ce ressentiment , ces duretés conviennent , je ne dis pas au prétendu réformateur , que tant de personnes , qui ne le connoissent que par ses livres de piété , regardent bonnement comme un saint du premier ordre ; mais même à un homme médiocrement vertueux , & qui a , sinon dompté , au moins amorti la fougue de ses passions. Il faut n'être guères accoutumé à prendre sur soi & à se vaincre , pour se livrer à ces furieux transports , qui marquent un esprit absolument hors de lui-même. Sans doute le père Quesnel n'a pas la grâce efficace pour réprimer ces vioientes saillies d'une humeur impétueuse , qui ne peut souffrir qu'on la contrarie , & sans cette grâce il est persuadé qu'on ne peut rien.

Juillet
22.

(a) Hist.
du siècle
courant.

(b) Hist.
de Louis
XIV.

(c) Sept.
21.

Clement X meurt dans sa quatre-vingt-septième année.

Un écrivain qui a continué le *Rationarium temporum* du père Petau , met la mort de Clement au 10 de ce mois. De Chafan (a) la met au 21 , & de Prade (b) la rejette au 22 d'Août.

Le cardinal Benoît Odescalchi (c) élu Pape. Il prit le nom d'Innocent XI.

De Prade marque son exaltation un mois plus tard , en quoi il se trompe ; car elle tomba au jour qu'on célèbre la fête de S. Matthieu ; & comme le nouveau Pape étoit fils d'un banquier , on en prit occasion de faire dire le même jour à Pasquin : *Inven-
nerunt hominem sedentem in telonio.*

ANNÉE 1677.

Arrêt du parlement de Paris, qui abolit le congrès.

Cet arrêt est fondé sur la justice & sur la religion, également blessées par cette honteuse épreuve, inconnue pendant une longue suite de siècles, introduite par l'incontinence des femmes, & trop long-temps autorisée par l'ignorance ou la foiblesse des hommes.

1677.

Février
18.

ANNÉE 1678.

1678.

Le père Raymond Capisucci, Dominicain, maître du sacré Palais, condamne un petit livre imprimé à Milan sous ce titre : 17.

Officio del immacolata Conceptione della Sancta Vergine nostra Signora, approvato dal Summo Pontifice Paulo V, il quale a chi devotamente lo recitara, concede indulgenza dicento giorni, como apparisce nel suo breve dato in Roma III di Luglio 1615, & défend à quiconque de garder, de lire, ou de débiter cet Office.

Ce décret, qui donnoit indirectement atteinte à la conception immaculée de la sainte Vierge, fit beaucoup de bruit dans toute l'Europe catholique. L'Empereur en écrivit à Sa Sainteté, laquelle après avoir parlé au père Capisucci, répondit le 18 Décembre à Sa Majesté Impériale, que l'on avoit défendu l'Office, parce qu'il contenoit une indulgence apocryphe, & qu'on y assuroit fausement qu'il avoit été approuvé par Paul V, & pour d'autres causes auxquelles il avoit fallu donner ordre, afin que les fidèles ne fussent point trompés : que sous cette défense l'on ne comprenoit point l'Office qui depuis un très-long-temps se récitoit dans l'Eglise par la permission du Saint Siège. Le Pape ajoutoit, qu'il n'avoit en aucune façon prétendu affoiblir le culte qu'on rendoit à la mère de Dieu, mais plutôt l'augmenter & l'amplifier autant qu'il seroit possible. Cet éclaircissement étoit fort nécessaire; car à s'en tenir aux termes du décret, la censure paroïssoit tomber immédiatement sur l'Office, dont on interdisoit la lecture, & non sur la publication de l'indulgence apocryphe, de laquelle on ne faisoit aucune mention. Innocent XI ne laissa pas de douter long-temps de la sincérité de ses paroles; car il ordonna que dans les nouvelles éditions qui se feroient de l'Office en question, on ajoutât dans l'oraison un mot qui marquoit bien ce qu'il pensoit de la conception de la sainte Vierge, & qu'au lieu de *sanctam conceptionem*, on lût *sanctam & immaculatam conceptionem*. Le maître du sacré Palais y fit aussi quelques changemens, mais si peu con-

1678.

fidérables pour le fond, qu'on a de la peine à apercevoir en quoi ils consistent. Dans le verset *Domina, exaudi orationem meam*, il substitua *protege à exaudi* : & au lieu de *Has Horas canonicas*, il voulut qu'on dît, *hæc laudum præconia*. Ainsi la joie de ceux qui avoient travaillé à faire supprimer cet Office, fut de courte durée. Cependant on fait dire à M. Hadrien le Va-

(a) *Vale-*lois (a) : *C'est dommage qu'Innocent XI se soit laissé obséder, comme*
sana, p. il a fait, par les ennemis de la France.... *quels biens n'auroit-il*
 45. 46. *pas procuré à la religion chrétienne ! que n'y auroit-il pas rétabli,*

que n'y auroit-il pas réformé ! la belle espérance qu'il en donna, lorsqu'il abolit l'Office de la Conception ! La belle espérance en effet. Ne diroit-on pas que cet Office attaque la substance de la foi, ou qu'il fomenté au moins un culte irrégulier & superstitieux ? Si le sentiment favorable à la conception est pur & orthodoxe, si c'est celui de toutes les Universités, de toutes les Ecoles, de presque tous les docteurs catholiques, des Evêques & des Papes, qui ne permettent pas qu'on prêche, ni qu'on enseigne l'opinion contraire, comment la suppression d'un office composé dans la vue d'honorer la sainte Vierge, conformément à ce sentiment si autorisé dans l'Eglise, peut-il être regardé comme une réformation d'un heureux présage ? Aussi

(b) *A'par-* Bayle (b) n'a pas fait difficulté de dire qu'elle scandalisa une
 ticle
 d'Inno-
 cent XI. infinité de gens, & qu'en France il n'y eut que les Jansénistes qui en firent édifés. Ces Messieurs, en effet, honorèrent le décret des plus magnifiques éloges, ne se souvenant pas qu'ils n'avoient rien oublié depuis un demi-siècle, pour rendre méprisable tout ce qui vient du tribunal de l'Inquisition.

Sept. 16. La sixième assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris,
 & suiv. défend à tous les sujets de la congrégation d'enseigner le jansénisme & le carthésianisme.

Les supérieurs de l'Oratoire avoient été des premiers à profcrire les nouvelles opinions. Dès le 29 de Juin 1657, le père Bourgoin qui en étoit général, envoya de Saumur une lettre circulaire, pour obliger tous les prêtres de la congrégation à signer la bulle d'Alexandre VII & le Formulaire du Clergé. Il y marquoit qu'on ne pouvoit refuser de le faire, sans déchoir de la qualité de chrétiens, de catholiques, de prêtres de l'Oratoire, d'enfans de l'Eglise. Cette lettre, dit l'auteur (c) de l'histoire du Jansénisme, excita de grandes divisions dans la congrégation, d'où les meilleurs sujets sortirent ou en furent retranchés. On voit par ces paroles que les nouveautés du temps y avoient déjà fait de grands progrès : c'étoit le fruit des liai-

(c) Sous
 1657.

sons qu'on avoit eues avec l'abbé de saint Cyran & ses disciples. On en étoit si fort persuadé dans le public, que les supérieurs ayant rendu sur ce sujet une visite au nonce de Sa Sainteté, dans laquelle ils firent tous leurs efforts pour dissiper les soupçons, il leur déclara qu'il étoit bien difficile de détromper le Pape, tandis qu'on s'en tiendrait aux paroles, & qu'on ne verroit aucun ouvrage de leur part qui pût être une preuve de leur zèle envers le saint Siège. Sur cela ils chargèrent le père Thomassin, qui avoit beaucoup travaillé sur les conciles, de publier quelque chose qui pût être agréable à la cour de Rome, & lui en donnèrent un ordre par écrit daté du 30 d'Août 1662. Ce fut à cette occasion qu'il publia les remarques sur les conciles, que M. de Harlay, procureur-général, arrêta d'abord, mais qui ne laissèrent pas de devenir publics. Ce savant Oratorien, aussi recommandable par sa piété que par l'étendue de son savoir, avoit donné, étant jeune, dans les erreurs de Jansenius, parce qu'il n'avoit étudié S. Augustin que dans les livres des partisans de l'évêque d'Ypres, mais il avoit bien changé d'idée en lisant ce père dans les sources, aussi-bien que les pères Grecs, dont il étoit persuadé que la doctrine sur la grâce étoit celle de l'Eglise. Le père Morin, qui vivoit de son temps, ne pensoit pas autrement que lui; ainsi le père Gerberon impose, quand il fait entendre que les meilleurs sujets de la congrégation étoient jansénistes. Tous ceux que l'amour des nouveautés avoit séduit, n'en sortirent pas à l'occasion de la lettre circulaire du père Bourgoïn, où ils furent bientôt remplacés, puisqu'il fut pour donner des bornes à l'esprit d'erreur, qui gagna toujours du terrain, qu'on fit le statut dont nous parlons dans l'assemblée générale, de concert avec M. l'archevêque de Paris, qui le jugeoit absolument nécessaire. Il fut souscrit par la plupart des Oratoriens. Il y en eut qui s'absentèrent pour un temps; d'autres se retirèrent absolument, quelques-uns même abandonnèrent le royaume. Le fameux père Quesnel fut du nombre. Averti que monsieur de Paris étoit résolu de le pousser à bout, en conséquence de son opiniâtreté, & de sa résistance aux ordres de ses supérieurs, il se retira à Bruxelles. Il prétend (a) qu'il suivit en cela les mouvemens de sa conscience, parce que le règlement blessait également la raison & la religion. *On y proscriit, dit-il, les opinions philosophiques de Descartes : par quel endroit ? & pourquoi m'engagerois-je à renoncer à ma raison, à l'évidence, à ma liberté, si je trouve ses opinions philosophiques meilleures que les autres ?* Il ajoute que ce formulaire de doctrine

(a) Anatomie de la sentence contre le P. Q. p. 22.

1678.

fentoit fort le molinisme, par rapport à la grâce suffisante; qu'il confondoit celle des deux états, & étoit peu avantageux à la doctrine de S. Augustin: & afin qu'on ne dise pas que lui & ses amis sont seuls de ce sentiment, il s'appuye sur une ordonnance de M. Louis Fouquet, évêque d'Agde. Ce Prélat, qui avoit été relégué à Villefranche de Rouergue, à l'occasion des affaires suscitées au surintendant son frère, donna le 23 d'Avril 1685, une ordonnance par laquelle il défendoit aux Oratoriens de son diocèse de mettre en exécution le Formulaire, dont il déclaroit ignorer le contenu, sans avoir préalablement son consentement, n'étant pas permis, dit-il, à des prêtres de faire des statuts en matière de doctrine sans le consentement des Evêques. Voilà ce que le père Quesnel regarde comme sa justification, & sur quoi il dit dans un autre ouvrage (a) que le décret fut fort mal reçu de quelques Evêques, & entre ceux-là de M. d'Agde. Un Prélat défend dans son diocèse la signature du statut, parce qu'il ne l'a pas vu, & qu'il prétend que les prêtres de l'Oratoire n'ont pas droit de rien statuer en matière de doctrine, indépendamment des ordinaires, à qui ils sont soumis; l'auteur en conclut que celui qui étoit d'abord dans le diocèse de Paris, & ensuite dans celui d'Orléans, n'a pas dû obéir à ses supérieurs, quoique les Evêques à qui il étoit soumis en ce temps-là, ne missent point d'obstacle à la signature; bien plus, que M. de Paris l'a cru d'une nécessité indispensable pour mettre une barrière à l'esprit de nouveauté, qui s'introduisoit dans la congrégation. Il faut ajouter que les Oratoriens de Pezenas ayant présenté le statut le 3 d'Août 1685, à M. l'évêque d'Agde, bien loin de se récrier & de dire, *on y profcrit les opinions philosophiques de Descartes, par quel droit?* Il déclara qu'il agréoit qu'ils tinssent & enseignassent tout ce que la congrégation prescrivoit dans la Logique, la Physique & la Métaphysique. Il est vrai qu'il ne voulut pas approuver absolument le Formulaire Oratorien, parce qu'il ne trouvoit pas que les matières y fussent assez expliquées, & sur-tout parce que la congrégation avoit *outrépassé le pouvoir des prêtres soumis aux Evêques, en réglant indépendamment d'eux la doctrine.* Voilà pourquoi il se réserva à prononcer sur le règlement jusqu'à ce qu'il fût en liberté, qu'il eût pris conseil de son Clergé, & consulté, s'il étoit besoin, le saint Siège de Rome ou le cardinal Bonzi, & les Evêques de la Province, pour agir uniformément: ce sont les termes de sa déclaration; au lieu que ce qui révolte le père Quesnel (a) c'est que les supérieurs ne veulent pas qu'on ensei-

(a) Lettre apologetique à M. l'Evêque de Beauvais.

(a) Anatomie de la Sentence, &c. P. 32.

gne que toutes les actions des infidèles sont des péchés , c'est qu'ils interdisent *toutes doctrines suspectes des sentimens de Janſenius & de Baïus* ; c'est qu'ils admettent *des grâces véritablement ſuffiſantes* , mais inutiles quand il plaît à la volonté.

On n'étoit pas à Mons dans des diſpoſitions plus favorables au ſtatut de l'aſſemblée générale. Les pères Thorentier & Bahier , dont le premier étoit aſſiſtant, l'autre ſecrétaire de la Congrégation , preſſèrent long-temps inutilement leurs confrères de cette ville-là de ſ'y ſoumettre. Ils allèrent juſqu'à les menacer de les traiter en hérétiques opiniâtement attachés à une doctrine condamnée par l'Egliſe , & ne gagnèrent rien. On peut juger quelle réponse firent les Oratoriens Flamands , puisſque le père Queſnel leur ſervoit de ſecrétaire. Ils déclarèrent qu'ils condamneroient tout ce que les Papes ont eu intention de condamner dans les cinq propoſitions , mais que pour le fait de Janſenius , & tout autre dont on ne peut trouver le moindre veſtige dans l'écriture ni la tradition, il ne pouvoit être la pierre de touche de la catholicité des fidèles, & conſéquemment , qu'on n'en devoit pas exiger la créance. Ils ajoutèrent que ſi on les pouſſoit à bout, on devoit ſ'attendre à voir démembler la Congrégation. Ils marquèrent dans une autre lettre au père Bahier , en date du mois de Mai 1691 , & qui étoit de la même main , combien ils étoient éloignés de ſouſcrire au règlement. *S'il ſe trouve des régens*, diſoient-ils, *qui veulent bien ſ'engager à enſeigner à ces conditions*, qu'ils en uſent comme ils l'entendront ; mais d'obliger *des prêtres appliqués à toute autre choſe*, d'aſſervir leur liberté & leur raiſon ſous un joug ſi ridicule, c'eſt déshonorer la raiſon humaine, & la dignité de l'état ſacerdotal. On voit que les Oratoriens de Mons comptoient beaucoup ſur leur raiſon , & qu'ils la croyoient étrangement bleſſée par le ſtatut de l'aſſemblée de Paris. En effet cette aſſemblée vouloit qu'on enſeignât que l'extenſion actuelle & extérieure n'eſt pas de l'eſſence de la matière ; qu'en chaque corps naturel il y a une forme ſubſtantielle réellement diſtinguée de la matière ; qu'il y a des accidens abſolus, inhérens à leurs ſujets, réellement diſtingués de toute ſubſtance, & qui peuvent être ſurnaturellement ſans aucun ſujet ; que l'ame eſt réellement préſente & unie à tout le corps, & à toutes les parties du corps ; que la penſée & la connoiſſance ne ſont pas l'eſſence de l'ame raiſonnable ; qu'il n'y a aucune répugnance que Dieu puiſſe produire pluſieurs mondes qui ſubſiſtent enſemble ; enſin que

1678.

le vide n'est pas impossible. Voilà ce qui s'appelle le péripatétisme, l'ancienne philosophie, les sentimens de nos Pères, mais dès-là sentimens usés, fort éloignés du goût & de la raison d'aujourd'hui.

Il est probable que les Oratoriens François auroient été peu touchés de l'opiniâtreté des Flamands, s'il ne s'étoit agi que des matières purement philosophiques; mais il étoit question de conserver le dépôt de la foi, & de maintenir les décisions des Souverains Pontifes unis au Corps des Pasteurs, c'est ce qui touchoit les Oratoriens de Paris, & ce qui faisoit gémir le père Thorentier : *quoi de plus chagrinant*, dit-il, dans une lettre du 23 Juin 1691, au père Picquery supérieur de l'Oratoire à Mons, *que de vous voir déclamer contre un formulaire de doctrine approuvé de tant d'honnêtes gens, & reçu de toute la congrégation dans plusieurs assemblées, si on en excepte deux ou trois personnes, qui, pour se faire un mérite auprès d'un misérable parti, ont abandonné la vocation de Dieu connue, & se seront arrachés du sein de leur mère où ils doivent trouver leur salut ?* Le père assistant passe ensuite aux raisons qui ont obligé de dresser la formule de doctrine, & il commence par prendre Dieu à témoin de la vérité de ce qu'il va dire : *Testis mihi est Deus cui servo.* Ce que Dieu fait, & dont il lui est témoin, c'est qu'un esprit de nouveauté & de contention animant quelques particuliers de la congrégation, ils ont soulevé contre elle les Evêques & les Officiaux, les communautés & les universités; c'est que ne pouvant se contraindre au point de tenir l'erreur cachée dans le cœur, ils l'ont produite au-dehors, & dans des thèses, dont les unes ont été condamnées à Rome, comme celle de Saumur; les autres au grand scandale du public ont déclaré toute la congrégation Janséniste, en faisant entendre au monde que le père Général ne permettoit pas que ses enfans fussent un autre lait que celui de Messieurs Arnauld : *non alio quàm Andilii & Arnaldi doctrinæ lacte nutriti filios passus est Generalis noster præpositus.* Ainsi s'étoient exprimés les Oratoriens d'Angers dans l'épître d'une thèse dédiée à leur Evêque. Ce dont Dieu lui est témoin, c'est qu'un homme qui avoit exercé l'office de visiteur, & dont il se réservait à faire connoître la personne, les sentimens & les intrigues, quand on l'y obligerait, n'avoit rien oublié pour répandre le Jansénisme dans les maisons de l'Oratoire, que sous prétexte de calmer les tempêtes que *ces échappés* excitoient, il avoit dressé un Formulaire de doctrine,

qu'on avoit envoyé dans la plupart des collèges, mais de si mauvaife foi, qu'il défendoit d'abord en général d'enseigner la doctrine de l'Evêque d'Ypres, & qu'ensuite il prescrivait le pur Jansénisme, en marquant en détail ce qu'il falloit enseigner ; qu'au lieu d'inspirer par ses discours l'esprit de la congrégation, la perfection du sacerdoce, & la pratique des réglemens, il avoit fait dans l'étendue de son département des conférences multipliées, de la distinction des deux états, de la seule grâce efficace, & de la liberté réduite au simple volontaire. Voilà, selon le père Thorentier, ce qui avoit obligé à faire le nouveau règlement qui scandalisoit si fort les pères de Mons, non pas, comme il le remarque, parce qu'on y proscrivoit la doctrine de Descartes, mais parce qu'on y rejetoit le Jansénisme foudroyé à Rome & dans toutes les parties du monde catholique. Le père Thorentier finissoit sa lettre en disant, que ce différent, qui étoit secret alors, ne pouvoit manquer d'éclater, quelque soin qu'on prît de le cacher. Il a éclaté en effet, puisqu'on a publié les lettres originales qui en font foi ; mais elles font une preuve authentique qu'il y a une extrême injustice à rendre les supérieurs généraux des communautés responsables de tous les égaremens des particuliers. Le corps subsiste toujours, tandis que les principaux membres sont entiers, & les extrémités peuvent être gangrenées, sans que les parties nobles en souffrent. Le P. Thorentier ne se rebuta point, quelque mauvais succès qu'eût eu sa première lettre : il en écrivit une seconde le 10 d'Août suivant, dans laquelle il marquoit, que c'étoit se justifier mal, que de dire en général, comme faisoient les Oratoriens de Mons, qu'on étoit parfaitement éloigné de tout ce que les cinq propositions contiennent d'erreurs, n'y ayant point de Janséniste qui ne fasse volontiers cette proposition générale, fort décriée depuis qu'ils en ont fait leur langage ordinaire, pour abuser le monde. Il faut, ajoutoit le père Assistant, condamner les erreurs de Jansenius dans les cinq propositions, puisque toute l'Eglise les a condamnées dans le sens de Jansenius : & elle ne les a ainsi condamnées, que parce qu'elles renfermoient les erreurs que Jansenius avoit véritablement enseignées.

Cette lettre n'eut guères plus d'effet sur l'esprit du père Picquery, que la première : mais des motifs humains lui tinrent lieu de raisons, & il signa, quoique persuadé qu'il ne le devoit pas faire. C'est ce qui paroît par une lettre qu'il écrivit à M. Arnauld le 21 de Septembre de la même année. J'ai

1678.

signé, dit-il, *avec peine*, en la manière que je vous ai mandé, & croyant que ma signature ne disoit pas grand'chose, & je vous avoue que l'éclat que feroit mon refus, la joie que cela donneroit à nos ennemis, & la ruine de notre maison n'ont pas peu contribué à m'aveugler & à m'affoiblir. J'ai du déplaisir de l'avoir fait, & suis tout disposé à révoquer ma signature, si vous croyez que Dieu en sera glorifié. L'on voit que le supérieur de l'Oratoire de Mons regardoit l'acte qu'il avoit donné, comme l'effet de son aveuglement, & d'une crainte purement humaine. Il doute après cela, si Dieu sera glorifié qu'il le révoque. Quel doute ! y avoit-il à balancer, supposé que le formulaire Oratorien fût aussi infortuné, aussi funeste, aussi ridicule, aussi opposé aux dogmes de la foi que le père Picquery lui-même le croyoit, qu'il le disoit, qu'il l'écrivoit au père Thorentier ! Je ne sais quelle fut la décision de M. Arnauld, & si les motifs qui avoient engagé son disciple à signer, ne lui firent pas tolérer au moins la signature. Ce qui est constant, & qui résulte de ce que nous avons dit, c'est que le statut proposé dans la sixième assemblée de l'Oratoire, & directement contraire à toutes les erreurs du temps, fut approuvé & souscrit par la plupart des sujets de la congrégation, en sorte que presque tout ce qu'elle a eu, & qu'elle a encore de savans ou de prédicateurs du premier ordre, ont été jusqu'ici inviolablement attachés à la foi primitive, à la doctrine du Corps des Pasteurs, à la chaire de saint Pierre, & au chef visible de l'Eglise. Comme ils ont eu le mérite nécessaire pour se soutenir par eux-mêmes, sans avoir recours aux pays étrangers pour se faire valoir, & assez de religion pour aimer mieux être confondus avec la multitude catholique, que de devoir une partie de leur réputation aux applaudissemens des novateurs.

Nov. 18. Messieurs de Port-Royal vendent au duc de Holstein pour la somme de cinquante mille écus, les terres qu'ils avoient achetées dans le Noordstrant.

La plus grande partie de cette Isle appartenoit à M. Cort, Supérieur de la maison de l'Oratoire de Malines. C'étoit un des enfans spirituels de la fameuse Antoinette Bourignon *, & les douleurs que la mère avoit ressenties dans son enfante-ment, étoient un gage assuré de la vertu du Fils. Comme Dieu ne lui avoit inspiré de dessécher le Noordstrant, que pour y ménager une retraite à une troupe de Saints persécutés en France, où on les obligeoit à signer le formulaire d'Alexandre VII, il pensa à s'en accommoder avec eux, pour de

* La vie de cette Fille sarrasienne est imprimée.

l'argent s'entend , car il n'étoit pas d'humeur à rien donner. Il tenoit de sa mère , laquelle dans les plus grands accès de sa dévotion n'auroit pas voulu faire l'aumône à un pauvre , parce qu'elle n'en voyoit point d'assez homme de bien pour la mériter. M. Cort vendit donc une partie de son Isle à ces Messieurs , qui avoient en vue d'en faire l'asyle de leur grâce pros crite à Rome , & bannie du reste du monde catholique. Il céda le reste de ses droits à ses confrères de Malines , sous certaines conditions , & comme on ne les tint pas , il fit casser la cession. Il eut tout sujet de s'en repentir. L'Evêque de Castorie le censura comme un homme qui convoitoit les biens de ce monde , adonné de plus à la boisson , & suspect d'avoir perdu la foi aussi-bien que la chasteté. Pour surcroît de maux , Louis Sorin (c'est le nom de guerre du docteur de Saint-Amour) le tint en 1669 , six mois dans les prisons d'Amsterdam. Cependant la transmigration ne se fit point. Il parut dur aux nouveaux disciples de saint Augustin de quitter le cœur de la terre-ferme pour devenir insulaires , & ils aimèrent encore mieux gémir sur le bord des fleuves de Babylone , en attendant leur délivrance , que d'aller conter leurs chagrins ou prêcher leur morale aux habitans du Nord. comme l'Isle qui avoit été achetée à frais communs , & des deniers levés sur tout le parti , ne fut pas revendue à beaucoup près ce qu'elle avoit coûté , il fallut que chacun de ceux qui avoient contribué à l'acquêt , portât une partie de la perte , & tout le monde ne fut pas content de la répartition qui s'en fit. On ne perd que le moins qu'on peut , bien des gens crièrent , il fallut enfin s'accorder : l'affaire n'étoit pas de nature à être portée aux tribunaux , ni décidée par les voies de la justice ordinaire. M. Nicole ne voulut point que sa famille profitât de ce qui lui pouvoit revenir de cette vente , & il le légua par forme de codicille le 4 Juin 1695 à Madame de Fontpertuis , qui avoit l'honneur d'être à la tête des Dames de la grâce , & de servir le parti à sa manière. Il marque dans l'acte de cette donation que le contrat entre l'acquéreur & les vendeurs avoit été passé le 18 ou le 20 de Novembre 1678.

1678.

1679.

ANNÉE 1679.

Décret d'Innocent XI sur l'usage de la communion , & sur Février la confession des péchés véniels faite à un prêtre non approuvé.

On trouve à la tête de ce décret les raisons qui le firent porter. Ce Pape avoit été informé que dans certains diocèses

1679.

on avoit établi la pratique de communier tous les jours ; même le vendrédi-saint : qu'on y soutenoit que cette communion de tous les jours étoit de droit divin , & même que dans l'administration de ce sacrement , il s'étoit introduit certains abus ; favoir , que quelques-uns recevoient la sainte Eucharistie non dans l'Eglise , mais dans les oratoires particuliers , dans leur maison , & quelquefois dans leur lit sans être fort malades , des prêtres la leur apportant secrètement ; que d'autres en communiant recevoient plus d'hosties ou de plus grandes qu'on n'en donne d'ordinaire , qu'enfin il y en avoit qui se confessoient des péchés véniels à des prêtres non approuvés ; ce fut le motif du décret porté par la sacrée congrégation , & approuvé par le Pape. Les règles qu'on y donne sont si sages , si solides , si éloignées des extrémités où l'on ne tombe que trop souvent dans cette matière , qu'on ne peut se dispenser d'en donner le précis. Les Cardinaux , interprètes du concile de Trente , observent d'abord que quoique l'usage de communier souvent , & même tous les jours , ait été approuvé de tout temps dans l'Eglise par les saints Pères , cependant ils n'ont déterminé aucun jour par mois ou par semaine , auquel on fût obligé de s'approcher de la sainte table ou de s'en éloigner ; que le concile de Trente n'a pareillement rien prescrit là-dessus , s'étant contenté simplement de marquer qu'il auroit bien souhaité que les fidèles reçussent le saint sacrement de l'Eucharistie à chaque messe où ils assistoient ; qu'en cela il en a usé avec beaucoup de sagesse , parce qu'il y a bien des plis & des replis dans les consciences , que les affaires du monde causent beaucoup de distractions , & que Dieu répand beaucoup de grâces & de dons sur les plus petits. Les yeux des hommes , dit la sacrée Congrégation , ne pouvant distinguer ces choses , on ne peut rien décider en particulier touchant la pureté de conscience d'un chacun , ni conséquemment prononcer s'ils doivent recevoir ce pain de vie souvent ou tous les jours. Ce soin regarde les directeurs des consciences qui doivent prescrire à leurs pénitens ce qu'ils jugent leur être utile , ayant égard à la pureté de leur cœur , & au fruit qu'ils retirent de la fréquente communion ; ç'en doit être , pour ainsi dire , la règle & la mesure. On doit donc veiller particulièrement , non pas à défendre généralement à certaines personnes de communier souvent ou même tous les jours , ni à marquer des jours où l'on soit obligé de communier , mais à connoître ce qu'il faut permettre à chacun. Il

faut avertir les religieuses qui demandent à communier tous les jours, de ne communier que ceux qui sont marqués par leurs règles, à moins que leur ferveur ne les fasse juger dignes de recevoir plus souvent leur divin Epoux. Les prédicateurs, après avoir exhorté les fidèles, suivant le devoir de leur ministère, à s'approcher souvent de ce sacrement, doivent leur parler aussitôt de la préparation nécessaire pour le recevoir, & leur montrer en général que ceux qui se sentent de la dévotion pour prendre souvent ou tous les jours cette viande salutaire, doivent reconnoître leur foiblesse, afin que la dignité de ce sacrement, & la crainte des jugemens de Dieu leur apprennent à ne s'approcher qu'avec respect de la table où Jesus-Christ est présent. Après cet avis, les Cardinaux défendent d'assurer que la communion de tous les jours est de droit divin, de la donner dans les chapelles particulières sans dispense du Souverain Pontife, de la porter en cachette dans les maisons, ou à ceux qui sont au lit, s'ils ne sont assez malades pour ne pouvoir aller à l'Eglise, de donner plus de particules ou de plus grandes qu'on ne fait ordinairement, enfin de se confesser, même des péchés véniels, aux simples prêtres non approuvés. Voilà ce que contient le décret publié par ordre d'Innocent XI, & auquel il seroit difficile de rien ajouter sur cette matière, que nous aurons encore occasion de traiter * en parlant du livre de *la Fréquente Communion* de M. Arnauld.

1679.

* Sous
le 15. de
Janvier
1695.
Mars 2.

On ne marque point dans le décret le jour précis qu'il fut porté. Le Pape condamne soixante-cinq propositions qu'il défend de soutenir sous peine d'excommunication encourue par le seul fait. Non-seulement ce décret ne fut pas reçu dans le royaume, mais il fut défendu par un arrêt du Parlement de Paris : c'est ce qui a fait gémir le ministre Jurieu, dans son libelle de la politique du Clergé de France (a), où il prétend que l'arrêt fut un effet du crédit du père de la Chaise, confesseur de Sa Majesté Très-Chrétienne, qu'il s'efforce en toute manière de rendre odieux, sans doute parce qu'il supposoit que ce père avoit bonne part à ce qui se faisoit alors contre les prétendus réformés.

(a) Entr
1.

Les propositions avoient été dénoncées avec beaucoup d'autres par les partisans de Jansenius, à l'occasion que nous dirons ailleurs (h), & ils ne manquèrent pas de publier ensuite qu'elles étoient extraites des auteurs Jésuites. Trois petits écrits qu'ils publièrent là-dessus furent condamnés à Rome le 18 de Juin

(b) Sous
le 7. Dé-
cembre
1690.

1679.

1680, & les Jésuites en imprimèrent un peu d'années après, pour faire voir combien les propositions étoient opposées à la doctrine commune de leurs auteurs. Les quatre premières ont rapport à la matière de leur probabilité : les voici, 1. *Il n'est point illicite de suivre dans l'administration des sacrements une opinion probable touchant la validité du sacrement, en abandonnant la plus sûre, à moins que quelque loi, quelque paille, quelque danger d'un grand dommage, ne le défende. Ainsi l'on ne doit s'abstenir d'user de l'opinion probable, que dans l'administration du baptême, ou quand on confère l'ordre de prêtrise & celui d'Evêque* 2. *Je crois probablement qu'un juge peut juger selon l'opinion la moins probable.* 3. *Généralement parlant, c'est agir prudemment que de suivre une opinion probable, quelque foible que soit sa probabilité, soit extrinsèque, soit intrinsèque, pourvu que l'opinion ne sorte point des bornes de la probabilité.* 4. *Un infidèle s'appuyant sur une opinion moins probable, sera excusé de son infidélité, en ne croyant pas nos mystères.* Un écrivain (a) conclut de la censure de ces propositions, qu'au jugement du Pape même, on n'est point en sûreté de conscience ni exempt de péché, en suivant une opinion probable : mais il est évident que jamais conclusion ne fut plus mal tirée, & je ne fais ce que pourroit répondre ce casuiste à un homme, qui en raisonnant d'une manière directement opposée, diroit qu'il est évident que la probabilité en elle-même ne paroît pas d'une dangereuse conséquence au saint siège, puisqu'Innocent XI, pressé plus d'une fois de la condamner absolument en général, n'a fait qu'en défendre l'usage par rapport aux sacrements, & la restreindre dans des bornes plus étroites que ne lui donnoient quelques théologiens, qui la pouvoient si loin, qu'il étoit aisé d'abuser de leurs principes : mais ces théologiens ont été réfutés par la plupart des autres qui en voyoient les dangereuses conséquences. Avancer qu'on peut suivre une opinion quelque foible que soit sa probabilité, c'est ouvrir la porte au désordre : car quoiqu'on mette la condition qu'elle ne sorte point de la sphère de la probabilité, il est visible que dès-là qu'on croira pouvoir s'appuyer sur des raisons ou des autorités très-minces, on prononcera toujours en faveur de la cupidité : aussi cette probabilité n'est point celle que tant d'habiles casuistes ont cru que l'on pouvoit suivre. J'ai remarqué ailleurs (b) que selon eux, afin qu'un sentiment soit censé probable en fait de morale, & sûr dans la pratique, il doit essentiellement avoir deux conditions, dont l'une est négative ; savoir, qu'il ne soit contraire ni à l'écriture, ni à la tradition, ni aux décisions du saint siège, ni à l'opinion com-

(a) La règle des mœurs contre les fautes maximes de la morale corrompue, p. 313. & 314.

(b) Sous 1656.

—
mune des docteurs, ni à une raison évidente : l'autre est positive ; savoir, qu'il soit appuyé sur des fondemens solides : or, la probabilité d'une opinion formée sur ces principes, & avec ces précautions, n'est point foible ni frivole ; & il est difficile qu'elle autorise le crime ; car où est le crime que la raison ne défavoue, ou que quelque loi positive & le sentiment commun des docteurs ne condamne pas ? La cinquième, la sixième & la septième proposition, sont de ceux qui n'osent condamner de péché mortel un homme qui n'auroit fait qu'un seul acte d'amour de Dieu en sa vie, qui disent qu'il est probable que le précepte de la charité n'oblige pas à la rigueur, même tous les cinq ans, ou qui assurent qu'on n'y est obligé que quand il est d'une nécessité indispensable de se réconcilier avec Dieu, supposé encore qu'il n'y ait pas d'autre voie pour se réconcilier avec lui. Alexandre VII avoit condamné dès 1664, le sentiment de ceux qui soutiendroient qu'on n'est point obligé de faire pendant la vie aucun acte de foi, d'espérance & de charité, en conséquence des préceptes qui concernent ces vertus, & assurément jamais censure ne fut plus légitime. Il n'y a point de précepte ni plus naturel, comme dit saint François de Sales, ni en même-temps mieux marqué dans l'Ecriture que celui de la Charité ; c'est le premier & le plus grand de tous les commandemens, selon l'oracle de Jesus-Christ, justifié par la raison même ; & l'on n'en peut faire trop souvent des actes formels, quoiqu'il soit difficile de déterminer précisément en quel temps on y est obligé sous peine de péché mortel. Ainsi il n'est pas concevable que quelques auteurs aient avancé qu'on garde ce précepte en observant le reste de la loi, comme si ce n'en étoit pas un spécial & distingué des autres. Il paroît que Bannés & le cardinal Cajetan, tous deux Dominicains, Sanchés, Jansenius évêque de Gand, & Molanus, docteur de Louvain, ont été dans ce sentiment. M. Pascal ne les a point cités dans sa dixième Provinciale, parce que ceux qui lui fournissoient des mémoires n'avoient pas d'intérêt présent à faire tomber sur eux la haine publique. Il n'attaque que les pères Annat, Pintereau, le Moine, & A. Sirmond, parce qu'ils sont Jésuites ; mais les trois premiers n'ont certainement rien enseigné de ce qu'il leur attribue. Pour le dernier, il lui impose à la vérité en quelques choses ; on convient néanmoins après tout, que cet auteur s'est fort égaré, en enseignant dans son livre *de la défense de la Vertu*, que l'amour affectif est un commandement de douceur, dont l'observation ne fait point encourir la disgrâce de Dieu ni les peines

1679.

éternelles. On a seulement reproché à M. Pascal qu'il fait entendre à ses lecteurs que cet A. Sirmond est le fameux père Sirmond, si versé dans l'histoire de l'Eglise, & dont les savans ont parlé avec tant d'éloge, quoiqu'il ne pût ignorer, pour peu qu'il eût pris de soin d'examiner les matériaux qu'on lui fournissoit, que c'étoient deux hommes tout différens, dont l'un étoit aussi célèbre que l'autre étoit obscur.

La douzième proposition censurée est celle-ci : *A peine trouvera-t-on que les gens du monde, & même les Rois, aient du superflu ; & conséquemment il est rare qu'on soit obligé de donner l'aumône, si on n'est tenu à la faire que de son superflu.* Il n'y a pas lieu de douter que les dénonciateurs n'eussent tiré cette proposition de la sixième lettre au Provincial, où elle est rapportée comme extraite fidèlement du chapitre quatrième du traité de l'aumône de Vasquez ; d'où Pascal conclut, que selon les casuistes de la Société, les personnes les plus riches sont déchargées de l'obligation de donner l'aumône ; & cependant cette conclusion est directement contraire à celle de Vasquez, qui enseigne dans le même endroit, que les laïques & les ecclésiastiques, principalement les bénéficiers, sont obligés, dans les nécessités considérables du prochain, à l'assister au moins aux dépens du superflu de leur état, & quelquefois de ce qui y est nécessaire : *ut minimum de superfluo statûs, & aliquando de necessario.* Il ne faut que lire ce théologien sur cette matière, pour voir que sa doctrine, loin d'être relâchée, pourroit paroître à bien des gens outrée en quelques points. La quarante-cinquième proposition est tirée de la même lettre de Pascal, qui fait dire à Valentia, que donner un bien temporel pour un bien spirituel n'est pas simonie, quand le bien temporel ne se donne pas comme la récompense, mais seulement comme un motif qui porte la volonté à procurer le bien spirituel. L'auteur des Provinciales suppose que Valentia a trouvé cet expédient pour sauver la plupart des résignations, qui d'ordinaire sont simoniaques : *non tanquam pretium beneficii, sed tanquam motivum ad resignandum* ; ce sont les paroles qu'il cite en lettres italiques, comme de ce casuiste qu'il accuse du dernier égarement en matière de morale : cependant, ce qui paroîtra incroyable à bien des gens, ces paroles sont de la façon de l'auteur des Provinciales, ou de ceux à qui il servoit de secrétaire, & ne furent jamais dans Valentia. Comme il ne falloit que des yeux pour découvrir l'imposture, on eut soin de les retrancher dans les éditions suivantes : mais le coup étoit porté, & avoit eu l'effet qu'on prétendoit. Valentia, quoi qu'en

puisse dire Gonet, dans une dissertation théologique de la probabilité, n'avance précisément que ce qu'enseigne saint Thomas ; savoir, que suivant l'usage autorisé par l'Eglise, on peut souvent donner un bien temporel pour en avoir un spirituel, & quelquefois un bien spirituel, pour en avoir un temporel. Ainsi on donne de l'argent à un prêtre pour ses messes ; on fait des legs à une église qui s'engage à dire des obits ; en donnant des aumônes aux pauvres pour avoir leurs prières ; des dots aux monastères qui reçoivent des filles, des rétributions aux prédicateurs & aux ministres des autels : tout cela est d'une pratique généralement reçue ; c'est ce qui se peut faire sans simonie, selon Valentia & tout ce qu'il y a jamais eu de docteurs, pourvu qu'on ne donne pas le bien temporel comme un paiement du bien spirituel, mais comme une compensation gratuite, ou comme un motif qui porte à accorder par reconnoissance le bien spirituel ; & c'est ce qu'Innocent XI n'a eu garde de condamner.

La soixante-deux, la soixante-trois, & la soixante-quatrième des propositions censurées regardent le délai de l'absolution, & paroissent copiées d'après un endroit de la cinquième Provinciale, & de *la Théologie morale* où l'on accuse le père Bauni d'avoir enseigné qu'on ne doit pas refuser l'absolution aux personnes qui demeurent dans l'occasion prochaine de pécher, s'ils ne peuvent la quitter sans quelque incommodité ; qu'on peut même rechercher ces sortes d'occasions directement, & pour elles-mêmes quand on y trouve un intérêt, soit temporel, soit spirituel, ou pour soi, ou pour le prochain : c'est ce que condamne le Pape, & qu'on a reproché au père Bauni, quoique ce casuiste déclare en termes exprès, dans l'endroit même qu'on cite, que l'occasion dont il parle, n'est de soi ni mauvaise, ni prochaine. Je passe sous silence les autres propositions, d'autant moins capables de faire le mal, que la fausseté de la plus part saute aux yeux, & que personne ne les a jamais enseignées. On peut dire avec bien plus de raison de celle-là, qu'on ne l'a dit des cinq fameuses qui ont excité tant de troubles dans l'Eglise, qu'elles ont été fabriquées à plaisir, ou falsifiées, de manière que nul théologien ne les avoue ; ce que nous en avons rapporté le prouve suffisamment, & montre de plus en passant combien peu de fond l'on doit faire sur les accusations de l'auteur des Provinciales.

Innocent XI termine son décret par un commandement qu'il fait en vertu de la sainte obéissance aux docteurs, & à tous

1679. les théologiens d'éviter les disputes contentieuses & les paro-
les contraires à l'honneur du prochain. Il leur ordonne d'aimer la paix, d'entretenir la charité, de s'abstenir dans les sermons, dans les thèses & dans les livres de toute censure injurieuse contre les propositions sur lesquelles les catholiques ne sont pas d'accord, jusqu'à ce que le saint Siège en ait décidé. Comme ceux qui avoient sollicité le décret n'avoient pas demandé qu'on y mit cette clause, il ne faut pas s'étonner s'ils l'ont mal observée.

Septem-
bre 19.

Innocent XI condamne le *Nouveau Testament traduit en françois, selon l'édition vulgate, avec la différence du grec*, appelé communément le Nouveau Testament de Mons : les *défenses de la discipline qui s'observe dans le diocèse de Sens, touchant l'imposition de la pénitence publique pour les péchés publics, & le miroir de la piété chrétienne, où l'on considère, avec des réflexions morales, l'enchaînement des vérités catholiques de la prédestination & de la grâce.*

Nous avons parlé assez au long du premier de ces ouvrages sous le 22 de Novembre 1667. Les erreurs du temps n'étoient pas trop déguisées dans le second : mais elles étoient répandues sans aucun ménagement dans le troisième qui paroissoit depuis deux ans. Le père Gerberon qui s'étoit déguisé sous le nom de Flore de Sainte-Foi, y enseigne que Dieu, *sans avoir égard aux mérites ni aux démérites, a dès l'éternité formé un dessein absolu & efficace de séparer quelques-uns de la masse du péché, & de leur donner sa grâce & sa gloire, abandonnant les autres & les prédestinant aux supplices de l'enfer . . . qu'après le péché originel, Dieu n'a eu dessein de sauver que ceux qu'il a choisis par sa miséricorde : que c'est la volonté de Dieu qui fait le discernement des prédestinés aux supplices de l'enfer : qu'il est incontestable que Dieu ne veut pas sauver tous les hommes : que si ceux que Dieu laisse dans la masse, ne se sauvent pas, ce n'est pas toujours parce qu'ils ne le veulent pas, mais parce que Dieu ne les veut pas sauver ; qu'il les abandonne à leurs cupidités, & ne les prédestine qu'à la mort éternelle.* Telle est la doctrine que l'auteur du *Miroir de la piété* représente comme celle de l'Eglise. Il l'avoit puisée dans le troisième & le dixième livre du troisième tome de Jansenius, dont il fait une profession ouverte de suivre les sentimens ; & ce Prélat l'avoit prise dans les *Institutions* de Calvin, ou dans son traité de la prédestination ; mais il n'y a point de catholique qui ne sache que l'Eglise n'enseigne jamais une pareille doctrine. Elle ne tient point que les hommes soient prédestinés aux supplices

supplices éternels, ni que des chrétiens en qui le péché originel a été effacé par le Baptême, puissent être réprouvés en conséquence de ce péché pardonné. L'on n'est pas étonné après cela d'entendre dire (a) à cet écrivain, l'un des principaux du parti, que sans la grâce efficace qui fasse faire invinciblement le bien, on ne peut, en cet état de corruption, ni éviter aucun mal que par un autre mal, ni faire aucun bien véritable : que la grâce qui donne le pouvoir, donne aussi l'action : qu'il n'y a en cet état aucune grâce purement suffisante. Ces opinions sont une suite des autres, & Jansenius les a développées dans le second livre de son troisième tome (b). Auresse, quoique l'homme soit sans grâce, & conséquemment (c) dans une nécessité de pécher, néanmoins il pèche avec une entière liberté : sa volonté fait nécessairement, quoiqu'avec une entière liberté, ce qui lui plaît davantage ; lorsque le plaisir que la grâce nous inspire est plus grand que celui que la cupidité nous donne pour le péché, nous suivons nécessairement, quoique très-librement, son attrait ; comme au contraire lorsque le plaisir du péché est plus fort que celui de la justice, nous sommes nécessairement vaincus & entraînés au mal. C'est ainsi qu'on parle, ou du moins qu'on doit parler quand pour l'essence de la liberté & pour mériter ou démériter ici bas, on ne demande que l'exemption de contrainte après Jansenius dans le sixième livre de son troisième tome.

Après des textes si clairs, il est sans doute étonnant de voir ces Messieurs nous défier froidement de leur montrer quelqu'un qui ait enseigné les erreurs condamnées dans les cinq fameuses propositions. Elles sont si palpables dans le prétendu *Miroir de la piété*, qu'il faudroit s'aveugler pour ne les y pas voir. Dès qu'il parut, il fut censuré par le cardinal Grimaldi, Archevêque d'Aix, par le cardinal le Camus, Evêque de Grenoble & par M. le Tellier, Archevêque de Reims, comme il l'a été depuis par un grand nombre d'autres Prélats, & brûlé par la main du bourreau par arrêt du parlement de Provence. Le père Gerberon se défendit avec la vivacité, ou pour parler plus juste, avec la violence qui lui étoit naturelle, & qu'il a fait paroître dans tous ses écrits, non pas en se rétractant, ni en expliquant ses premiers sentimens, mais en s'efforçant de les justifier par l'autorité des Pères, sur-tout de saint Augustin & de ses anciens disciples, qu'il assure en général les avoir enseignées en termes exprès ou plus forts. Il conclut de-là que les ordonnances des deux Cardinaux sont nulles, & que les fidèles ne sont point obligés d'y obéir. Il faut que le mandement de M. de

1679.

(a) Lettre d'un Théologien à M. l'Archevêque de Reims.
(b) Miroir sans tache, &c.
Lecteur d'un Théologien à M. N. N. touchant la censure de M. le Cardinal Grimaldi, &c.
Où. 12.
& suiv.

Reims l'eût étrangement frappé, car il n'a jamais traité personne avec plus de mépris & d'indignité. C'est, dit-il, entre autres choses [a], *cet enflé d'orgueil dont parle saint Paul, ce docteur qui ne fait rien de la science des saints, & ce possédé d'une maladie d'esprit d'où naissent les envies, les médisances, les mauvais soupçons & les disputes pernicieuses.* Pour ce qui regarde l'arrêt du parlement de Provence, le père Gerberon soutient [b] que ce qui fait la gloire de son ouvrage, c'est d'avoir été brûlé, puisqu'en cela il a eu le même sort qu'ont eu les plus excellens livres, & ceux même que le Saint-Esprit a dictés : que les magistrats d'Aix n'ont fait que seconder la passion & le faux zèle de ceux qui ne peuvent établir leurs erreurs & leurs pernicieuses maximes, qu'en combattant la vérité de la grâce, & la vérité de l'Evangile : que ceux qui condamnent ainsi Jesus-Christ au feu temporel, ont tout sujet de craindre le feu éternel. Voilà comme tout le monde se flatte d'avoir la vérité de son côté, & combattre pour l'Eglise. Luther & Calvin prétendoient défendre l'une & l'autre il y a deux siècles, dans le temps qu'ils leur faisoient des plaies qui ne se fermeront peut-être jamais.

On affiche à Rome un décret de l'Inquisition contre un traité latin intitulé : *Specimina Moralis Christianæ & Moralis Diabolicæ. Autore R. P. F. Ægidio Gabrielis S. T. B. F. Tertii Ordinis S. Francisci de Pœnitentiâ, vulgò Beggardorum.*

Le père Gabrielis, bien éloigné des sentimens dont l'Ordre de saint François, si attaché à l'Eglise, fait une profession ouverte, avoit inséré dans son ouvrage le Baianisme & le Jansénisme tout pur, qu'il déguisa encore si mal dans une seconde édition qu'il en fit à Rome en 1680, qu'on parla aussitôt d'en faire une seconde condamnation. Pendant qu'on l'examinait de nouveau, l'Inquisition de Tolède le censura le 28 d'Août 1681. L'auteur & ses partisans auroient fait peu de cas du jugement porté en Espagne, s'ils avoient pu empêcher qu'il ne fût condamné à Rome. Tout le parti se mit en mouvement pour cela, & M. Arnauld écrivit dès le 2 de Janvier 1681 au sieur du Vaucel, qui y faisoit les affaires des Jansénistes sous le nom de Walloni, que si l'on venoit à faire quelque chose contre *les essais*, ce seroit forcer les gens de juger qu'on fait très-bien en France de se maintenir dans la possession de n'avoir aucun égard à ces sortes de censures. L'ouvrage n'étoit encore qu'en latin. Quoique l'Inquisition de Rome en eût défendu la lecture en quelque langue qu'il fût, ou qu'on dût le mettre dans la suite, le père Gerberon ne fut pas plutôt

en Hollande , où il se réfugia à l'occasion que nous dirons ailleurs [a] , qu'il entreprit de le mettre en François. Il est aisé de juger qu'il ne chercha pas à adoucir les sentimens de l'auteur , qu'il jugeoit très-catholiques , ni à les déguiser sous des expressions équivoques [car il étoit naturellement ennemi des déguisemens en matière de doctrine ;] ainsi il en représenta toutes les erreurs , se contentant de les donner pour des vérités très-orthodoxes. Cependant les cardinaux & les théologiens députés pour l'examen du livre , travailloient sans discontinuation , avec peu d'espérance d'un bon succès pour le père Gabrielis , qui avoit fait le voyage de Rome pour y défendre lui même sa cause : c'est ce qui faisoit gémir M. Arnauld.

On ne voit par-tout que des sujets de lamentations , dit-il , dans une lettre au sieur du Vaucel , en date du 16 Avril 1683 , *ce que vous mandez du livre du père Gabrielis en est un. . . Et vous voudriez après cela qu'on se mît en peine de ce que ces Messieurs pourroient censurer* *Causa Janseniana* , *à cause du titre. Tout de bon je ne m'en soucie guères. Car que faire à des gens qui sont prêts de condamner toute sorte de vérités , sur la seule imagination qu'il y pourroit avoir quelque chose du Baïanisme ou du Jansenisme. Ce sont des idoles auxquelles il faut que tout soit sacrifié ; ou plutôt leur vraie idole est leur propre gloire : c'est ce qui les entête de ce qu'ils ont fait une fois , quelque tort qu'ils eussent de l'avoir fait , & qu'ils en dussent rougir. Telle est l'idée que ce docteur se formoit charitablement de tous ceux qui combattoient ses sentimens : la vérité ne les conduit point , ils en sont fort éloignés. Ce n'est pas le zèle qui les fait agir , ils sont trop corrompus pour cela ; leur vraie idole est leur propre gloire. Enfin , après une longue discussion de la part des examinateurs , & bien des sollicitations faites inutilement par des personnes puissantes , l'ouvrage fut condamné le 2 de Septembre 1683 , en quelque langue & quelque endroit qu'on pût l'imprimer , non par la congrégation de l'Indice , mais par celle du Saint Office , ce qui rend la censure encore plus atroce & plus authentique* , dit du Vaucel dans une lettre du 19 Novembre suivant.

A N N É E 1680.

1680.

Le Roi Très-Chrétien défend aux calvinistes d'entrer dans les fermes ou sous-fermes. Le 6 de Juillet il porta une seconde déclaration , pour défendre aux catholiques d'embrasser le calvinisme , sous peine d'amende honorable , & de bannissement perpétuel ; & aux ministres de les recevoir dans leurs assem-

Juin 10;
& suiv.

1680.
Juill. 39.

blées, sous peine d'interdiction de leurs fonctions, & de l'exercice de la R. P. R. dans le lieu où un catholique auroit été reçu à en faire profession. Cette déclaration fut suivie de plusieurs autres, en vertu desquelles un grand nombre de temples bâtis contre la disposition de l'édit de Nantes, furent renversés de fond en comble. C'étoit-là le prélude de ce qui devoit arriver en 1685, & l'éclair qui annonçoit aux calvinistes que la foudre étoit prête à tomber. Il n'en fallut pas davantage pour les faire penser à s'aller établir ailleurs. Ceux qui n'avoient rien, furent les premiers à gagner les frontières, ce qui attira la déclaration du 18 Mai 1682, par laquelle il étoit défendu aux gens de mer & de métier de sortir du royaume, à peine des galères perpétuelles contre les chefs de familles; & d'arbitraire, qui ne pourroit être moindre de trois mille livres contre ceux qui seroient convaincus d'avoir favorisé leur évasion. La retraite de quelques personnes de qualité produisit une nouvelle déclaration le 14 de Juillet, qui faisoit une défense générale de sortir du royaume, annulloit tous les contrats de vente & autres dispositions que les prétendus réformés pourroient faire de leurs immeubles un an avant leur fuite; & en cas que les vendeurs se retirassent de France, leurs biens étoient déclarés confisqués. Par-là il ne se trouva plus d'acquéreurs; précaution nécessaire pour empêcher le transport des sommes immenses qui seroient sorties du royaume. Nous verrons les précautions que le Roi & le Clergé prirent en même-temps de concert, pour rappeler, par la voie de l'instruction, ceux qui ne demeuroient dans l'égarement que sur la foi de leurs pères, aussi peu instruits qu'eux, ou de leurs ministres, qui, intéressés à les y retenir, leur déguisoient notre doctrine de la manière la plus odieuse.

(a) Hist.
d'Angl.
sous
Charles
II.

Le sieur Larrey [a] dit qu'il fut mis alors en délibération dans le conseil de Sa Majesté Très-Chrétienne, si on n'exécutoit pas le dessein formé de détruire les réformés par un massacre général; mais que l'horreur qu'on avoit encore dans l'esprit pour celui de la Saint Barthelemy, retint les plus modérés, qui ne permirent pas aux plus échauffés d'en venir à cette extrémité. L'historien n'appuie sa narration que sur un *on dit*: ce qui lui arrive souvent. Jamais écrivain n'a plus employé ce terme, parce qu'aucun n'a pris plus de soin de ramasser tout ce que ceux de sa secte ont fait courir de bruits & de calomnies sans fondement.

Déc. 18.
& suiv.

Le Pape condamne le livre *des Causes majeures* du sieur Ger-

bais, docteur de Sorbonne, comme contenant une doctrine schismatique, suspecte d'hérésie & injurieuse au saint Siège, 1680. & défend de le lire ou de le retenir, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, dont le souverain Pontife pourra seul absoudre, si ce n'est à l'article de la mort; enjoignant aux Inquisiteurs d'en brûler tous les exemplaires qu'on leur remettra entre les mains.

Quoique le sieur Gerbais eût travaillé à son ouvrage par l'ordre de l'Assemblée du Clergé de 1665, il ne le publia qu'en 1679 sous ce titre, *Dissertatio de Causis majoribus ad caput Concordatorum de causis*. Il s'y attache principalement à faire voir, 1. Que les Evêques ont droit de décider des matières de foi & de discipline, & d'opposer l'autorité qu'ils ont reçue immédiatement de Jesus-Christ, aux nouveautés qui se pourroient élever dans leurs diocèses & dans leurs provinces. 2. Que selon la discipline du concile de Sardique, dont les conciles & les anciens Papes ont si souvent recommandé l'exécution, & dont l'Eglise Gallicane ne s'est pas éloignée, les Evêques doivent être jugés en première instance par leurs confrères dans leur province. On trouve de temps en temps dans ce livre des traits qui font juger que l'auteur s'embarrassoit peu de ménager la cour de Rome. Dès 1671, il en avoit paru un autre à Paris sur la même matière, intitulé, *des Jugemens canoniques des Evêques*, où l'on n'établissoit pas tout-à-fait les mêmes principes. La censure qu'Innocent XI fit du premier, donna lieu aux Prélats de l'Assemblée de 1681, de prier M. l'Archevêque de Paris le 19 de Mars, de nommer six commissaires pour les examiner tous deux. M. de Reims rapporta à la compagnie, le premier jour de Mai, que les commissaires avoient trouvé l'ouvrage du sieur Gerbais plein d'une bonne doctrine & de beaucoup d'érudition; qu'ils n'avoient pas été si édifiés de la doctrine de celui du sieur David, laquelle leur avoit paru dangereuse; qu'on l'avoit réduite à cinq chefs, sur lesquels l'auteur avoit donné des éclaircissements. M. de Reims ayant cessé de parler, l'Evêque de Troyes prit la parole, & dit que le zèle que le sieur Gerbais avoit témoigné en prenant la défense des maximes fondées sur les anciens canons, méritoit la protection de l'Assemblée qui devoit seulement lui ordonner de travailler à une seconde édition de son livre, dans laquelle il corrigeroit certaines expressions qui avoient pu donner lieu à la censure du 18 Décembre, n'étant pas probable que le Pape eût pensé à donner aucune atteinte aux maximes établies dans l'ouvrage *des Causes majeures*.

1680.

J'ai dit qu'on avoit réduit les sentimens du sieur David à cinq articles. Les voici, 1. Les causes des Evêques doivent être traitées en première instance pardevant le saint Siège. 2. Les Papes ont droit de retenir pardevers eux, ou de renvoyer dans les provinces les causes des Evêques de France. 3. Les Conciles ne peuvent rien ni pour la foi, ni pour la discipline, sans la participation du Pape. 4. Le saint Siège est la source du sacerdoce. 5. Le Pape est infallible dans le fait. Ces cinq chefs ayant été communiqués à l'auteur, il y répondit article par article par un écrit qu'il délivra aux commissaires le 24 d'Avril, & dont M. de Reims rapporta le 1 Mai, qu'ils avoient été très-satisfaits. Il dit sur ce qu'on lui attribuoit en premier lieu; qu'il n'y avoit qu'à lire son livre pour voir qu'il n'avoit point eu d'autre but que de se renfermer dans le cas d'un appel interjeté au saint Siège, de la sentence rendue contre un Evêque, par le synode de la province, & que quoiqu'il n'eût point voulu examiner, si le Pape a droit de déposer un Evêque en première instance, il s'étoit néanmoins formellement déclaré pour le contraire en différens endroits de son ouvrage. Il répondit sur le second chef, qu'il en avoit établi la prétention & l'usage du côté des Papes, tant dans son livre, que dans la réfutation qu'il avoit faite de celui du sieur Gerbais, mais en se tenant précisément dans la question de fait, sans entrer dans le droit, ni prétendre que ce qui s'est passé autrefois puisse tirer à conséquence, ni faire préjugé aujourd'hui, les dernières lois en fait de discipline, pouvant déroger aux anciennes. Il avança sur le troisième point, que tout son livre prouvoit directement le contraire de ce qu'on lui attribuoit, & qu'on ne pouvoit inférer rien autre chose des endroits qu'on lui objectoit, sinon que le concours & la participation du chef de l'Eglise universelle est nécessaire, afin que l'ordonnance d'un concile provincial serve de règle pour toute l'Eglise, n'ayant jamais nié que les Evêques ne soient les véritables juges des matières de foi ou de discipline, dans les conciles, soit généraux, soit particuliers, mais ayant seulement soutenu que le saint Siège a une puissance judiciaire dans toute l'Eglise, avec l'autorité de casser, ou de confirmer les jugemens de tous les synodes particuliers. Sur la quatrième proposition, il dit qu'il n'avoit jamais douté que l'épiscopat ne fût de droit divin, aussi-bien que la primauté du saint Siège accordée par Jesus-Christ à S. Pierre & à ses successeurs, & que le reproche qu'on lui faisoit, étoit fondé uniquement sur la traduction de ce passage de S. Cyprien, *unde*

unitas sacerdotalis exorta est, telle qu'elle se trouvoit à la page neuvième, où le mot d'unité étoit oublié; mais que c'étoit visiblement une faute d'impression, ce qui se justifioit par la page 228, où le même passage est rapporté. Enfin, il répondit sur le dernier chef, qu'il ne concevoit pas comment on avoit pu lui attribuer un sentiment qui ne pouvoit tomber dans la pensée d'un homme de bon sens, puisque l'Eglise universelle ne sauroit être infaillible sur un fait. L'auteur parle ici des faits particuliers & personnels, & non des faits dogmatiques.

1680.

Voilà l'éclaircissement que donna le sieur David: éclaircissement qu'un assez grand nombre d'écrivains qualifient du nom de rétractation, quoiqu'il ne le porte point, & qu'il ne puisse pas même lui convenir, puisque l'auteur se borne à soutenir, qu'on lui impose des opinions qu'il n'a point avancées, & d'ordinaire directement opposées à ce qu'il enseigne. Comme les commissaires déclarèrent qu'ils en étoient très-satisfaits, le sieur David inféra sans doute de cette approbation, que son ouvrage n'étoit pas indigne de l'éloge qu'ils avoient donné à celui de son adversaire; savoir, qu'il est plein d'une bonne doctrine & de beaucoup d'érudition.

A N N É E 1681.

1681.

Les Prélats, au nombre de plus de 40 Archevêques ou Evêques convoqués extraordinairement à Paris, tiennent leur première assemblée pour délibérer sur les différents qui étoient entre la cour de Rome & celle de France, au sujet de la Régale & des religieuses de Charonne. Mars 19^e & suiv.

On a vu sous 1673, que les évêques d'Aler & de Pamiers s'étoient fortement opposés à l'extension de la Régale. Le premier mourut après avoir appelé au saint Siège de la sentence rendue par M. de Narbonne, l'autre à qui les démarches de son confrère tenoient lieu de loi depuis assez long-temps, refusa de recevoir dans son chapitre les sieurs Paucet & de la Ferrie pourvus en Régale, & publia contre eux une ordonnance en date du 17 Avril 1677. M. de Montpezat, archevêque de Toulouse, l'ayant cassée, l'évêque de Pamiers en appela au saint Siège par un acte qui fut signifié au Métropolitain le 29 d'Octobre, & pour donner plus de poids à cette procédure, il excommunia un troisième chanoine que le Roi venoit de donner à son Eglise. Le Conseil donna inutilement un nouvel arrêt le 28 de Novembre, pour l'obliger à faire enregistrer dans deux mois au plus tard son serment de fidélité, sous peine de faisie

1681.

de son temporel. Il refusa d'obéir, bien persuadé qu'il trouveroit des ressources, & il n'en manqua pas. Le bras de l'Oint du Seigneur qui s'appesantissoit sur lui ne le rendant pas plus traitable, loin d'avoir égard à un arrêt du Conseil, porté le 20 de Février 1679, qui lui ordonnoit de recevoir un ecclésiastique, auquel Sa Majesté avoit donné une prébende, il le traita comme un excommunié, & défendit à ses chanoines de l'admettre, sous peine d'être eux-mêmes excommuniés. Une simple prière auroit suffi. La conformité de sentimens & d'intérêt formoit entre eux une union, dont on auroit peine à trouver des exemples. Les chanoines n'avoient à appréhender que la faisie de leurs revenus, le Prélat crut les en garantir en fulminant le 10 Juillet les censures ecclésiastiques contre ceux qui y mettroient la main. Le Parlement qui regarda ces ordonnances comme un attentat, l'assigna à comparoître à la Cour pour les voir casser : mais loin d'obéir, il donna au public un traité de la Régale, où il prétendoit faire voir l'injustice des prétentions du Roi & de ses ministres, & il déclara de nouveau le 7 de Février 1680, séparés de la communion des fidèles ceux qui avoient obtenu, ou qui obtiendroient à l'avenir pour eux ou pour autrui quelque bénéfice dans son diocèse. La mort l'enleva au milieu de ces agitations, qui ne finirent pas avec sa vie. Quelques religieux, dont la plupart se prétendoient chanoines, en vertu des provisions qu'ils en avoient reçues, nommèrent des grands-vicaires, sans appeler aucuns de ceux qui étoient pourvus par le Roi des mêmes bénéfices, comme ayant vaqué en régale; ce qui obligea M. le procureur-général d'interjeter appel comme d'abus de cette élection, & le Parlement d'ordonner que le chapitre entier s'assembleroit pour nommer dans trois jours d'autres grands-vicaires, faute de quoi le Métropolitain y pourvoiroit. Les régalistes avoient besoin d'être soutenus, car ils ne pouvoient être plus maltraités à Pamiers. Etant entrés dans le chœur de l'Eglise le 18 d'Août, le père Aubarede, l'un des grands-vicaires nommés par les anciens chanoines, les somma de se retirer, & sur le refus qu'ils en firent, il monta en chaire, & de-là il les déclara séparés de l'Eglise & livrés à Satan. Le tumulte & la confusion en vinrent à un point, que l'Intendant de Guyenne fut obligé de se rendre à Pamiers avec une troupe de gens de guerre, capable de mettre les séditieux à la raison. L'exil du père d'Aubarede ne fit qu'aggraver le mal. Le père Gerle qui lui fut substitué par ses partisans fit encore pis. Il cassa hardiment toutes

les sentences que donna le Métropolitain, il excommunia le grand-vicaire & le promoteur, que M. de Toulouse avoit nommés en conséquence de l'arrêt du Parlement, & du fond des ténèbres où il se tenoit caché, insulta à toutes les puissances. Son audace alla si loin, que le parlement de Toulouse lui fit faire son procès, & le condamna comme perturbateur du repos public & criminel de lèse-majesté, à être traîné par les rues & ensuite décapité, ce qui fut exécuté en effigie; mais ce ne fut que le 16 d'Avril de cette année. La part qu'Innocent XI prit à ce différent, fut ce qui le rendit si vif, & ce qui alluma le feu, dont à peine on auroit vu les premières étincelles, si les brefs ne lui avoient servi d'aliment. Il en adressa trois au Roi, deux à M. de Toulouse, autant à l'évêque de Pamiers, & trois après la mort de ce Prélat, au chapitre de sa cathédrale & aux grands-vicaires qu'il avoit nommés. Dans les uns il parloit de l'extension de la Régale, comme d'une nouveauté infiniment préjudiciable à la religion, & d'une si dangereuse conséquence, qu'il étoit résolu de se servir de l'autorité que Jesus-Christ lui avoit confiée pour en prévenir les suites pernicieuses, aimant mieux s'exposer à tout, que de tolérer un abus pareil. Dans les autres, il animoit le Prélat & son chapitre, dont il appuyoit toutes les démarches, pendant que d'un autre côté il annulloit les ordonnances du Métropolitain, celles mêmes qu'il n'avoit pas encore faites, mais qu'il pourroit faire à l'avenir, excommuniant d'une excommunication majeure, qu'on encoureroit de fait sans autre déclaration, ceux qui favoriseroient M. de Toulouse, ou les grands-vicaires qu'il avoient nommés.

Il est aisé de penser combien cette conduite d'Innocent XI déplut à la cour de France. On ne fut guères plus content de celle qu'il tint en même-temps dans l'affaire de Charonne. Charonne, dans le faubourg saint Antoine à Paris, est un monastère de l'ordre de saint Augustin, de la congrégation de Notre-Dame, instituée par le père Fourier, fondé en 1643 par madame la duchesse d'Orléans, qui obtint que la première supérieure seroit perpétuelle. Celle-ci étant morte, le Roi nomma en sa place une Bénédictine qui décéda avant que d'avoir obtenu ses bulles; ce qui donna lieu à la nomination que fit Sa Majesté de la sœur Marie-Angélique le Maître de Grandchamp, sur la recommandation de M. l'archevêque de Paris, qui prétendit qu'il n'y avoit personne dans toute la congrégation capable de rétablir le spirituel & le temporel également

1681.

délabrés dans le monastère de Charonne. Ce fut en vertu de la commission, que ce Prélat donna à la sœur le Maître, en date du 8 Novembre 1679, qu'elle fut installée supérieure. Les religieuses se plaignirent aussitôt qu'on violoit leurs règles, dont l'une des plus essentielles étoit qu'elles se choisissent elles-mêmes une mère parmi les sujets qui composoient la maison, & dont le gouvernement ne fût que triennal. Quatre filles venues autrefois de Lorraine pour travailler à l'établissement du monastère, n'étoient pas celles qui parloient le moins haut, ce qui leur attira le 12 de Décembre un ordre de M. de Paris de retourner incessamment en Lorraine. Le prétexte de l'ordonnance étoit qu'elles avoient eu commerce pendant la guerre avec les ennemis de l'Etat, & que d'ailleurs elles étoient à charge à Charonne, où l'on avoit à peine de quoi entretenir les religieuses qui y avoient fait profession. Ce coup acheva de révolter toutes les filles qui écrivoient de concert au Pape. La réponse fut un commandement exprès de procéder à l'élection d'une supérieure, ce qui fut bientôt fait. Il étoit enjoint par le même bref, daté du 7 d'Août 1680, aux quatre exilées, de revenir incessamment à Paris; mais l'exécution de ce point étoit impossible. L'arrêt du Conseil, qui défendoit d'élire une nouvelle supérieure, étant venu après coup, le Parlement en donna un autre le 24 de Septembre, par lequel le procureur-général étoit reçu appelant comme d'abus du bref, & la sœur de Grandchamp maintenue dans son poste. Un second bref du 15 Octobre confirma l'élection de la sœur Lévêque, que le Parlement déclara une seconde fois invalide le 4 de Décembre, en recevant encore le procureur-général appelant comme d'abus. Cependant l'arrêt rendu à Paris le 24 Septembre ayant couru à Rome, le Pape, par un bref en forme de bulle, daté du 18 Décembre, défendit sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, d'en garder aucun exemplaire; enjoignant de les remettre aux ordinaires, ou aux Inquisiteurs, qui les feroient brûler sur le champ. Ce bref ne parut pas plutôt à Paris, que le Parlement en ordonna la suppression le 24 Janvier de cette année.

Ce fut à l'occasion de ces différens brefs, que les Prélats s'assemblèrent. La plupart n'en paroissent pas moins offensés que le Roi, à qui les Agens généraux du Clergé en portèrent leurs plaintes, prétendant que tout ce qui s'étoit fait en cour de Rome, & ce qu'on avoit tenté d'exécuter en France, étoit contre la disposition des canons, contre les libertés de

l'Eglise Gallicane & les lois du royaume. La première séance se passa à lire le mémoire que messieurs Desmarets & de Besons avoient présenté là-dessus à Sa Majesté, & à nommer des commissaires pour examiner les pièces concernant les affaires présentes. Ces commissaires nommés par M. de Harlay, qui présidoit, furent les archevêques de Reims, d'Embrun & d'Alby, & les évêques de la Rochelle, d'Aurun & de Troyes, qui firent leur rapport le premier jour de Mai, M. de Reims portant la parole. Ce Prélat dit d'abord, qu'il s'en falloit beaucoup que le Roi n'eût cherché à affoiblir les privilèges de l'Eglise, & à lui imposer une servitude insupportable, comme les violens & féditieux agens du feu évêque de Pamiers l'avoient fait croire au Pape, qui conséquemment à l'erreur où ils l'avoient jeté, s'étoit cru obligé d'adresser quelques brefs à Sa Majesté, qui avoient plus l'air de monitions canoniques, que de remontrances paternelles. Après ce préambule, il discuta l'affaire de la Régale, & soutint que ce droit avoit été approuvé par Alexandre III *, Innocent III (a), Clement IV (b), Gregoire X (c), le second concile de Lyon, Gregoire XI. Que depuis le temps de Philippe-le-Bel, il avoit été traité de *Jus Regium*, & que nos Rois ne l'ont jamais soumis à aucun tribunal ecclésiastique, ni prétendu être obligés de se conformer à la police & à la discipline de l'Eglise, (comme on le justifie par la déclaration que donna Louis XI le 24 Mai 1463,) sans que Jean XXII & Pie II s'en soient plaints; par l'arrêt du Parlement, qui soumit en 1598 la Bretagne à la Régale, sans que Clement VIII y trouvât à redire; & par celui du 24 Avril 1608, qui déclara que le Roi avoit droit de Régale dans toutes les Eglises du royaume. M. de Reims en alléguant le second concile de Lyon, ne vouloit qu'autoriser la Régale en général, sans prétendre y trouver la justification de ce qui s'étoit fait à Pamiers. Il reconnut même que ce concile n'en avoit toléré l'usage ** que dans les lieux où elle étoit pour lors établie, & qu'il avoit défendu en même-temps de l'étendre davantage, sous peine d'excommunication. C'étoit le grand argument du Pape & des anti-régalistes, qui le croyoient sans réplique. Le Prélat en avoit déjà donné une, en disant que nos Rois avoient toujours considéré la Régale comme un droit de la Couronne si inaliénable, si imprescriptible, que sur cette matière ils ne préten-

(a) Ep.
40 ad
Phil.
Aug.
(b) Dipl.
ad S. Lu-
dov. die
13. Sep.
an. 1660.
(c) Dipl.
9. Junii
an 1271.
& alibi.

** C'est
dans le
12. Ca-
non de
la 3. Ses-
sion, te-
nue le
7. Juin
1274.

* Il ne paroît pas que ce Pape ait jamais rien écrit de la Régale par rapport à la France : mais enfin elle y étoit établie de son temps, & il ne l'a pas condamnée.

1681. doivent point être fujets à la discipline de l'Eglise : il en ajouta une plus précise ; savoir , que le douzième canon du concile n'avoit point été exécuté , ainsi qu'on l'apprend de Guillaume Durand , évêque de Mende , qui avoit travaillé aux réglemens faits dans cette assemblée , & qui marque encore que celui-ci avoit été formé principalement sur les plaintes de quelques Evêques , touchant la manière dont les officiers du Roi dégradoient les biens des Eglises vacantes ; désordre qui ne subsiste plus , puisque le Roi , loin d'en permettre la dégradation , ne s'en approprie pas même les fruits , comme il pourroit faire , & comme il se pratiquoit avant Charles VII , mais les donne aux nouveaux Evêques.

J'ai peine à croire que cette réponse satisfait parfaitement ceux qui seroient dans des principes opposés : car enfin le bon usage qu'on peut faire d'un bien n'autorise point à le prendre , quand on n'en est pas propriétaire , & la transgression d'une loi ne se justifie point par l'infraction même. Si le concile de Lyon a eu droit de défendre à nos Souverains , & leur a défendu en effet , sous les plus grièves peines , de conférer les bénéfices pendant la vacance du siège , & d'en percevoir les fruits dans les lieux où cela n'étoit pas établi , il sera toujours vrai de dire que le règlement subsiste dans toute sa force , l'inobservation du précepte pouvant bien faire des coupables , mais non pas anéantir le précepte , & conséquemment , que l'Eglise peut dans tous les temps en exiger la pratique. C'est pour cela que la plupart de nos Jurisconsultes ne se contentent pas d'avancer avec monsieur de Reims , que nos Rois prétendent n'être pas fujets à la police des conciles sur les points de cette nature ; ils ajoutent que cette prétention est bien fondée , pour plusieurs raisons qu'il seroit trop long de déduire ici , & de cette manière ils fappent l'objection par les fondemens. Ils font encore plus. Non contents de contester le droit attribué à l'Eglise , ils attaquent le fait en question. Selon eux , il n'est pas certain que le canon douzième du concile ait été fait par rapport à nos Rois , puisqu'on n'y en fait aucune mention expresse , & qu'il est sûr d'ailleurs que quantité de barons , de comtes , de ducs & d'autres personnes de moindre qualité , usurpoient les fruits des Eglises vacantes , & y exerçoient le droit de Régale , comme il paroît par les réglemens faits dans un grand nombre de conciles particuliers , qui avoient tâché inutilement de remédier à cet abus : il n'est pas même évident que le concile de Lyon par le mot *Regalia* , ait voulu marquer le droit de Régale tel que nous l'entendons aujourd'hui. Car outre que ce terme a différentes significations

dans le droit , on ne voit pas que Boniface VIII , ni Philippe-le-Bel aient allégué le concile de Lyon dans une conjoncture où il auroit , ce semble , coupé jusqu'à la racine de leurs différens. Ceux qui sont les plus opposés à l'extension de la Régale , sont forcés d'avouer que cette fameuse assemblée , si considérable par le nombre des Prélats dont elle étoit composée , a au moins toléré l'usage de la Régale dans les provinces où il étoit établi : comment donc lorsque Boniface VIII avança qu'il n'appartenoit point à Philippe-le-Bel de faire porter à son épargne les fruits des bénéfices vacans , & que la collation en étoit réservée de droit au saint Siège , comment , dis-je , ce Prince ne lui alléguait-il point le canon de Lyon , qui lui eût fermé la bouche ? Cependant il n'en fit nulle mention , il ne fonda son droit que sur la possession , *sicut & Ludovicus & alii predecessores sui usi fuerunt.*

Pour revenir au discours de M. l'Archevêque de Reims , il finit cet article , en disant que puisque cinq cents Evêques présidés par Gregoire X , avoient cru devoir autoriser par un décret , ce qui étoit en usage sur la Régale , en considération des obligations qu'on avoit aux Rois de France , & de la puissance de Philippe-le-Hardi , qu'il auroit été dangereux d'offenser , son sentiment étoit qu'on pouvoit permettre qu'elle s'introduisît dans les endroits où elle n'avoit pas lieu avant 1673 , qu'en opinant de la sorte , il pouvoit se servir de ces belles paroles d'Yves de Chartres , ep. 171. *Des hommes plus courageux parleroient peut-être avec plus de courage ; de plus gens de bien pourroient dire de meilleures choses : pour nous qui sommes médiocres en tout , nous exposons notre sentiment , non pas pour servir de règle en pareille occurrence , mais pour céder au temps , & pour éviter de plus grands maux dont l'Eglise est menacée , si on ne peut les éviter autrement.* L'application de ces paroles ne pouvoit être plus juste.

Le Prélat après avoir fait le rapport du premier chef de la Commission , rendit compte de l'affaire de Charonne , qui n'étoit pas d'une si grande discussion. Il établit que quand M. l'Archevêque de Paris , dont il n'avoit garde de blâmer la conduite , auroit eu autant de tort qu'on l'avoit supposé à Rome , le Pape n'avoit pas dû , sur la simple relation des religieuses dans leur propre cause , casser tout ce que leur Archevêque avoit fait sans l'appeler , sans l'entendre , sans qu'il y eût eu sur cela aucune instance portée à Rome par appel , ou sur un déni de justice ; que cette conduite insoutenable tendoit à renverser les règles prescrites dans le Droit Canonique pour les élections , & faisoit à la juridiction des ordinaires une blessure trop considéra-

1681.

ble pour la diffimuler. Il étoit naturel de parler à cette occasion des brefs qu'Innocent XI avoit adreffés au chapitre de Pamiers , qu'il avoit appuyés de tout le poids de son autorité , au préjudice des Ordonnances rendues par le Métropolitain. M. de Reims le fit , & dit pour conclusion que ce sentiment & celui des commissaires étoit qu'on pouvoit écrire une lettre au Pape , dans laquelle on prendroit la liberté de lui représenter , que la matière de la Régale ne méritoit pas que Sa Sainteté portât les choses si avant ; que la chaleur qui paroissoit dans ses brefs , & l'éclat qu'ils avoient fait , étoient capables de former des divisions dangereuses ; que par les brefs adreffés aux religieux de Charonne & au chapitre de Pamiers, on avoit troublé l'ordre de la juridiction , & violé le droit , tant des ordinaires , que des Métropolitains ; qu'on s'étoit élevé au-dessus des constitutions canoniques , que ces entreprises sur les règles les plus saintes étoient capables , selon la pensée de saint Leon (a), d'affoiblir l'union que les Eglises de France doivent inviolablement conserver avec le saint Siège ; mais que comme il se pourroit faire que Sa Sainteté trompée par ceux qui l'avoient surprise jusqu'alors , regarderoit moins ces justes remontrances , comme la voix de toute l'Eglise de France , que comme l'effet des impressions de la Cour & d'une basse flatterie , il falloit demander au Roi un concile national , ou du moins une assemblée générale de tout le Clergé , ainsi qu'ils'étoit pratiqué sous Philippe I, Philippe-le-Bel, Charles VI, Charles VII & Louis XII , afin que l'Eglise de France , représentée par ses députés , pût discuter les matières , élever la voix , se faire entendre , prendre des résolutions propres à engager Rome à faire attention à ses plaintes : que cette résolution ne pouvoit manquer d'attirer la bénédiction de Dieu & l'approbation des hommes : qu'elle pourroit même , selon la pensée d'un ancien , servir d'exemple à leurs successeurs : & *quod hodiè exemplis tuemur , inter exempla erit*. Ce fut la conclusion du discours de M. de Reims , qui laisse apercevoir que l'intérêt de l'Episcopat blessé dans la personne de messieurs de Paris & de Toulouse lui tenoit plus au cœur , que l'affaire de la Régale , à l'extension de laquelle il sembler ne consentir que *pour céder au temps , & pour éviter de plus grands maux*. Le jour suivant , l'avis du rapporteur fut approuvé , loué , reçu par une délibération unanime , & l'on pria le Président & les Commissaires de prendre des mesures , pour l'exécution de ce qui venoit d'être projeté. Elles étoient prises de longue main , car le Roi étoit bien résolu à ne pas plier dans cette occasion à la vue de toute l'Europe , qui étoit instruite des démarches que le

(a) Ep.
62.

cardinal d'Estrées avoit faites à Rome , pour y justifier ce qui s'étoit fait en France. Comme la convocation d'un concile national avoit ses difficultés, Louis XIV s'en tint à celle de l'assemblée générale, qui fut arrêtée le 28 Juin, pour le 9 de Novembre. 1681,

L'ouverture s'en fit ce jour-là , & ce fut M. Bossuet, évêque de Meaux, qui prêcha le sermon , où il traita de la beauté & de l'unité de l'Eglise dans son tout ; de sa beauté & de son unité dans chaque membre ; de sa beauté & de son unité durable : ce furent les trois parties du discours. La première contient un éloge de l'Eglise en général , & en particulier de celle de Rome , dont on établit la primauté accordée à saint Pierre malgré ses fautes , qui *apprennent à ses Successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité & condescendance*, vertu dont il leur a laissé un exemple admirable dans la manière , dont il reçut la reprehension que lui fit saint Paul, qui jugeoit *qu'il ne marchoit pas droitement selon l'Evangile*. La seconde partie est un panégyrique de l'Eglise Gallicane & des Rois de France , dont on fait valoir les services rendus au saint Siège , & l'application à maintenir dans leurs Etats le droit commun , & la puissance des ordinaires selon les conciles généraux , & les institutions des Saints Pères , comme parle saint Louis dans sa pragmatique , où il renferme dans ce peu de mots tout ce que nous appelons aujourd'hui les libertés de l'Eglise Gallicane , qui consistent à être sujets aux canons , mais aussi à les observer religieusement , & à ne pas laisser périr les restes précieux de l'ancienne discipline. Dans la troisième partie, l'orateur proposa des remèdes pour prévenir les moindres commencemens de division & de trouble. Le plus efficace de ces remèdes est l'assemblée des Evêques , qui ont soin de maintenir les canons & la discipline. Ainsi un concile tenu dans la province de Lyon en 1025 s'éleva contre un privilège de Rome , qu'on crut contre l'ordre ; ainsi le second concile de Limoges , tenu dans le même siècle , se plaignit d'une sentence que Jean XVIII avoit donnée par surprise , & contre les règles ; ainsi l'Eglise de France a toujours maintenu ses libertés , mais sans manquer au respect dû à la sainte Eglise Romaine , la mère , la nourrice , & la maîtresse de toutes les Eglises. On voit que M. de Meaux fait paroître d'un côté beaucoup de déférence pour le saint Siège , & que de l'autre il dispose insensiblement à ce qui arriva peu de mois après , dont nous donnerons le détail sous l'année suivante.

Quoique l'Archevêque de Reims eût avancé en faisant son rapport le 1 Mai , que la convocation de l'Assemblée générale ne pouvoit manquer d'avoir l'approbation des hommes , il est

1681.

certain qu'elle eut beaucoup de contradicteurs. De zélés catholiques appréhendèrent qu'elle n'aboutît à un schisme, les partisans des nouvelles opinions se déclarèrent pour le Pape, en considération d'Innocent XI, lequel avoit donné sa confiance à des personnes qui les protégeoient, & de l'Evêque de Pamiers, qui s'étoit hautement déclaré pour la suffisance du silence respectueux dans l'affaire des cinq propositions. Ainsi ce ne furent que libelles de tout côté contre les Prélats de l'Assemblée, qu'on accusa de cacher les vues les plus humaines & les plus basses sous le spécieux prétexte de maintenir les droits de la couronne & de l'épiscopat. Mais nulle part ils ne sont plus mal traités que dans le *Testament politique*, attribué à M. Colbert; on y dit nettement que les Archevêques de Paris & de Rheims, qui y présidèrent, *n'avoient pas de grands sentimens de religion*; que les autres Evêques étoient à peu près de même trempé, & si dévoués aux volontés du Roi, que s'il eût voulu substituer l'*Alcoran* à la place de l'*Evangile*, ils y auroient donné les mains aussitôt. Cet endroit seul du *Testament* prouve qu'il n'est pas l'ouvrage du grand Ministre dont il porte le nom; qu'il ne l'a même jamais vu, bien loin de l'avoir composé; car, sans entrer dans la discussion des matières qui furent l'objet des délibérations, on fait qu'elles furent souscrites par 35 Archevêques ou Evêques, dont il y en a eu que Rome a honorés de la pourpre*, par les deux Agens généraux du Clergé & 35 députés du second ordre, dont plusieurs ont été depuis élevés à l'épiscopat. Dira-t-on que ce fussent autant d'ames mercénaires, & capables de la plus horrible prostitution? Un grand Cardinal, (a) noncé du Pape auprès de Louis XIII en 1619, pensoit bien différemment des Evêques de France, dans un temps où le Clergé ne faisoit, pour ainsi dire, que commencer à sortir de dessous la nue, & à reprendre son ancien lustre. Il fondeoit la destruction de la faction huguenote, qu'il envisageoit dès-lors comme prochaine, premièrement sur la piété du Roi, ensuite sur le zèle que les Prélats qui devenoient tous les jours & plus habiles & plus réguliers, faisoient paroître en toute occasion pour la religion catholique. L'*Ordine Ecclesiastico migliora semper più me costumi, nelle lettere, & nella disciplina*: & un françois, & un homme dans l'un des plus grands postes du royaume en regarderoit tous les premiers pasteurs comme des gens sans conscience & vendus à l'iniquité. Ajoutez que l'on trouve le nom de trois Colbert parmi ceux des Prélats qui assistèrent aux Assemblées. L'un étoit fils, les deux autres parens du Ministre. Avoit-il assez mauvaise opinion de son sang pour croire qu'il ne fallût qu'un coup d'œil du Prince

* Mre.
Louis.
Ant. de
Noailles,
alors E-
vêque de
Châlons.
(a) Ben-
tivoglio
*Breve e-
latione
gii Ugo-
netti de
Lucia*

Prince pour leur faire embrasser l'Alcoran ? C'est à quoi l'auteur n'a pas pensé sans doute ; il y a peu de livres supposés où la vraisemblance soit si bien gardée , qu'on n'y aperçoive des traits qui sont découvrir la supposition. Les Prélats de l'assemblée de 1681 & 1682 allèrent loin , si l'on veut ; leur conduite auroit pu donner naissance à un schisme sous un Prince aussi ferme , mais moins religieux que Louis XIV , c'est tout ce qu'on en peut dire. La piété universellement reconnue d'un grand nombre de ces Evêques ne permet pas de douter de la pureté de leurs intentions.

Arrêt du parlement de Paris à l'occasion d'un bref du Pape du 1 Janvier de cette année. Juin 201

On a vu dans l'article précédent avec quel zèle Innocent XI s'étoit déclaré contre l'extension de la Régale dans le diocèse de Pamiers avant & après la mort de l'Evêque. Le dernier & le plus considérable des brefs qu'il écrivit à cette occasion étoit adressé au Frère Cerle & au chapitre. Après avoir traité d'enfans de perdition tous ceux qui n'avoient pas donné dans les idées du feu Evêque, il cassoit tout ce qui s'étoit fait & se pourroit faire dans la suite par ceux qui auroient pris ou prendroient le titre de Grands-Vicaires , sur la nomination des Régalistes , qu'il traitoit d'intrus , ou de l'Archevêque de Toulouse lui-même. Il défendoit à quiconque de prendre ce titre , & d'en faire les fonctions , s'il n'étoit élu par le chapitre , sous peine d'excommunication , de privation de bénéfices , & d'incapacité à en posséder ; à tous les fidèles de leur obéir , & de leur donner aucun conseil & assistance. Enfin il déclaroit invalides toutes les confessions faites aux Prêtres approuvés par ces Grands-Vicaires , tous les mariages contractés sur leur permission. Ce bref n'eut pas plutôt été vu à Paris , que sur la requête du Procureur-Général , la suppression en fut ordonnée par arrêt le 31 de Mars. M. de Harlay avoit affecté d'en parler dans sa requête , comme d'une pièce qui pouvoit avoir été fabriquée par ceux qui cherchoient à brouiller ; c'étoit une espèce de ménagement qu'on vouloit bien garder encore avec la Cour de Rome ; mais il n'y eut pas moyen de diffuser long-temps. Le Pape informé de ce qu'on avoit publié en France , ordonna au Général des Jésuites d'adresser des copies du bref aux Provinciaux de sa Compagnie dans les provinces de Paris , & de Toulouse , avec un commandement exprès de le rendre public , & d'obliger leurs inférieurs de faire publier qu'il étoit véritable , afin de réparer par cette espèce de rétractation la faute que les Jésuites de Toulouse & de Pamiers avoient com-

1681.

mise , disoit-on , & le scandale qu'ils avoient causé par leur incrédulité affectée. Le Général reçut ordre en même-temps de rendre compte à l'Assesseur de l'Inquisition des réponses qui lui seroient faites.

On fut bientôt que le père de Noïele avoit exécuté les ordres de Sa Sainteté , & qu'il avoit donné les siens aux Jésuites François sur cela. Il fut arrêté le 18 Juin au parlement , qu'attendu l'absence du provincial , les supérieurs des maisons que la Société a à Paris seroient mandés avec le procureur de la province de France , pour rendre compte de ce qu'ils savoient du premier Janvier. Ces religieux s'étoient rendus le 20 au Palais , M. de Novion , premier président leur dit qu'il étoit étrange qu'un Prince qui n'avoit cessé de vaincre , que quand il l'avoit voulu , & que pour donner la paix à l'Europe , n'en pût pas jouir , & qu'il n'y fût troublé que par les principaux ministres de la vérité , quand il donnoit ses soins & ses trésors pour la destruction de l'hérésie : que c'étoit un bonheur que le paquet venu de Rome fût tombé en des mains aussi retenues que les leurs ; qu'on ne surprenoit point leur sagesse , & qu'on ne corrompoit point leur fidélité ; que la cour désiroit qu'ils fissent le récit de ce qui s'étoit passé sur ce sujet. Le père de Verthamont , supérieur de la maison professe , ayant exposé le fait , M. l'avocat général Talon dit que cette manière de vouloir faire publier , & en quelque façon exécuter des brefs dans le royaume , étoit nouvelle , contraire aux lois de l'état , & d'une conséquence dangereuse ; que si on l'autorisoit une fois , le Pape ne manqueroit pas de se servir de l'entremise des généraux d'ordres , & de faire passer en France par leur canal les bulles ou les décrets dont le Roi ne jugeroit pas à propos de permettre la publication ; qu'il étoit donc nécessaire d'arrêter le cours d'une nouveauté si dangereuse , en faisant observer les anciennes ordonnances , qui ne veulent pas qu'on exécute , ni que l'on publie un bref ou une bulle de Rome sans la permission du Roi ; qu'on n'avoit pas à se plaindre de la conduite des Jésuites , bien justifiée par les reproches qu'ils avoient reçus dans le billet écrit au nom du Pape , & dans la lettre de leur général ; mais que comme ils auroient peut-être peine dans la suite à ne pas déférer aux ordres qui leur viendroient de Rome , s'ils n'étoient informés combien cet ordre est contraire aux lois du royaume , il étoit juste de les secourir , & de les tirer de l'embarras où ils se trouvoient par l'autorité d'un arrêt. L'avocat général fit ensuite quelques remarques sur la conduite du Pape dans toute autre

affaire, & sur la régale, à laquelle il soutint que le Roi ne pouvoit pas plus renoncer en tout ou en partie, qu'il pouvoit détruire la loi Salique, ou abandonner la souveraineté d'une partie des provinces qui composent la monarchie. Ce discours fini, M. le premier président, après avoir été aux avis, dit aux Jésuites que la cour étoit satisfaite de leur conduite; puis intervint l'arrêt, par lequel il étoit défendu aux Jésuites de faire aucune chose directement ou indirectement en exécution des ordres qui leur étoient venus de Rome, & à tous supérieurs & religieux, de quelque congrégation que ce fût, de publier & exécuter aucuns brefs ou bulles, autres que ceux qui regardent la discipline intérieure & ordinaire de leurs maisons, qu'en conséquence de lettres-patentes du Roi enregistrées en la cour, à peine d'être procédé extraordinairement contre ceux qui y contreviendroient, & de déchéance à l'égard desdits ordres de toutes ses grâces & privilèges qui leur ont été accordés par le Roi & les Rois ses prédécesseurs.

Le père Buhy, Carme de la place Maubert, soutient dans une thèse publique, qu'il y a des lois ecclésiastiques auxquelles le Pape est soumis; qu'il ne peut pas toujours dispenser des canons; qu'il ne peut ni déposer les Rois, ni imposer des tributs sur le Clergé de leur royaume; que les Evêques tiennent leur juridiction de Dieu; que la Faculté de théologie de Paris n'estime pas que le Pape soit infallible, ni au-dessus du concile; enfin que le droit de régale n'est ni une chimère, ni une usurpation. Décemb.
4. &
suiv.

Cette thèse fit beaucoup de bruit à Paris, parce qu'on en fit un grand à Rome, où elle fut envoyée avec les réponses que le soutenant avoit données aux argumens, & qui choquèrent plus encore que la thèse même. Le prier du grand couvent des Carmes reçut bientôt un ordre du commissaire général d'apprendre au père Buhy, que le Pape l'avoit interdit, & le jour suivant 25 de Janvier 1682, une défense du Roi d'exécuter cet ordre contre ce religieux, qui s'en alla prêcher à Lyon, nonobstant l'interdit qu'on lui avoit signifié. Les supérieurs majeurs ne manquèrent pas de traiter cette action d'attentat & de désobéissance. Le lundi d'après le dimanche de la passion, le prier du grand couvent & le conseil de la maison reçurent de nouvelles dépêches qui déclaroient le frère Buhy déchu des privilèges accordés aux réguliers par les Papes, incapable de toutes fonctions ecclésiastiques, & privé de voix active & passive dans les élections, à peine d'excommunication & de déposition aux supérieurs des monastères qui lui permettroient de

1681.

contrevenir à ce jugement. Le décret fut lu en plein chapitre le 4 d'Avril, & enregistré dans les formes ordinaires. Cette procédure monastique, qui dans une pareille conjoncture devoit être tenue secrète, ne le fut pas long-temps. M. Achilles de Harlay représenta peu de jours après dans sa requête au parlement, que le religieux avoit été condamné contre toutes les règles; qu'il n'avoit soutenu que les maximes que toutes les personnes sincères & éclairées ont toujours suivi dans le royaume, & qui sont conformes à l'autorité de l'Evangile, aux décisions des conciles, aux sentimens des anciens Papes, & des pères de l'Eglise; que la forme de cette condamnation n'étoit pas moins irrégulière que le fond en étoit injuste, puisqu'on établissoit une espèce d'Inquisition dans le royaume sur les paroles dont le récit est presque toujours infidelle; que le Pape entreprenoit d'exercer une juridiction immédiate sur un religieux, qui ne cessant pas par sa profession d'être sujet du Roi, ne pouvoit être accusé que devant ses supérieurs François, & jugé par eux, au moins en première instance; que la connoissance ordinaire des thèses appartenant à la Faculté de théologie & à l'archevêque de Paris, si l'on y avoit avancé quelque proposition qui blessât la foi, & à la cour si les droits du Roi, la police & les maximes du royaume y étoient attaqués, les Papes n'ont jamais entrepris d'en connoître; & que pour apporter des remèdes convenables à cette nouvelle entreprise, dont les suites pourroient être si préjudiciables à la liberté du royaume & à la saine doctrine, il étoit nécessaire de savoir certainement ce qui s'étoit passé sur ce sujet, & pour cet effet de mander le prieur des Carmes, & lui ordonner d'apporter en même-temps le registre où s'écrivoient les délibérations du couvent.

Il est visible que sans la circonstance des temps on n'auroit pas même fait attention à l'interdit d'un simple religieux, & que les premiers magistrats du royaume n'auroient eu garde de penser à prononcer sur la validité & la justice d'une punition claustrale, qui n'intéresse en rien le public. Ils auroient encore moins décidé de la bonté de la thèse; mais on étoit dans une situation où l'on jugeoit nécessaire de profiter de toutes les occasions qui se présentoient de mortifier la cour de Rome. D'ailleurs l'assemblée du Clergé venoit * de donner une déclaration de ses sentimens touchant la puissance ecclésiastique, que le Carme sembloit avoir prévu par sa thèse. La déclaration avoit été enregistrée, & un édit du Roi ordonnoit à tous les professeurs de s'y conformer. Ainsi les peines infligées au père Buby,

* Voyez
le 19.
Mars de
l'année
suivante.

allant naturellement à en affoiblir l'exécution , par la crainte qu'ils inspireroient aux religieux les plus hardis , c'étoit une nécessité , conséquemment à ce qui venoit de se passer , de le soutenir d'une manière qui ne lui donnât pas lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait , & qui mit les autres au-dessus des appréhensions de ce qui leur pouvoit arriver , s'ils se déclaroient pour les quatre articles du Clergé. Ce fut le motif de la requête du procureur général , & l'arrêt rendu le 9 d'Avril. Le prieur s'étant rendu au parlement deux jours après avec deux de ses religieux , dit pour sa justification ce qu'on pouvoit alléguer de plus raisonnable ; savoir qu'il étoit parfaitement soumis aux volontés du Roi , mais que Sa Majesté ne lui avoit point défendu de rendre à sa communauté les paquets de Rome adressés à elle ; que de les supprimer de sa propre autorité , ç'auroit été défobéir formellement au Pape sans obéir au Roi ; que les ordres venus de Rome n'étoient pas inconnus à ses religieux , qui murmuroient déjà sourdement de ce qu'il ne les communiquoit pas dans les formes accoutumées , & qui commençoient à dire qu'il y avoit beaucoup de prudence de la chair & de politique mondaine dans sa conduite ; que ces murmures , auxquels tout supérieur sage doit avoir égard , l'avoient déterminé après quinze jours de délai à leur remettre la lettre du commissaire général , & à la laisser enregistrer.

Le père Loubaisin n'avoit point apporté le registre des délibérations ; c'étoit une contravention à l'arrêt ; il dit là-dessus , que des vues de sagesse l'en avoient empêché ; qu'il est dans les familles , & dans les familles religieuses , plus que dans les autres certains petits mystères qu'il est bon pour leur honneur & leur conservation , qu'ils demeurent toujours mystères ; qu'elles ont autant d'intérêt à les cacher , que le Roi en a peu à les savoir , parce que les réglemens , les pénitences & les autres pratiques d'où dépend la police régulière , peuvent devenir aux gens du monde une occasion de mépriser mal-à-propos les religieux , ou de les estimer contre leur intention. Il ajouta qu'il craignoit bien que cette raison ne fût pas jugée valable au parlement , mais qu'elle lui avoit paru bonne en l'examinant dans sa solitude , & que cela lui suffisoit pour persuader à la cour que s'il s'étoit oublié en ce point , ce n'avoit pas été par un esprit de contravention. Il étoit difficile de parler avec plus de sens & de justesse ; mais enfin les ordres du Roi n'avoient pas été observés selon l'intention de Sa Majesté , & l'on vouloit venger de la manière la plus éclatante celui qui avoit soutenu la

1681

thèse, de l'injure que ses supérieurs lui avoient faite. C'est ce qui porta M. Talon à requérir, que le prieur qui venoit de parler fut ajourné à comparoître en personne par devant l'un des conseillers qui seroit commis pour être interrogé; qu'il apportât incessamment le registre pour en extraire & compulser les articles qu'on jugeroit à propos; sur quoi il fut ordonné que le père Loubaisin seroit mené au greffe avec un des religieux qui l'avoient accompagné, pendant que l'autre iroit quérir le registre. Le 13 le prieur subit l'interrogatoire, où il parla conformément à ce qu'il avoit déjà dit, & le 14 la cour prononça qu'il seroit admonesté pour sa désobéissance aux ordres du Roi, avec défense de récidiver, à peine de punition exemplaire. Elle ordonna en même-temps que le père Buhy, qui avoit été nommé par ses confrères lecteur en théologie immédiatement après sa thèse, continueroit les fonctions dans le grand couvent, qu'il seroit présenté avec les autres religieux de la maison à M. l'Archevêque, pour lui donner dans son diocèse les emplois dont il le jugeroit capable, le tout à peine de saisie du temporel dudit couvent, & de perdre ses privilèges; il étoit encore défendu, tant aux Carmes qu'aux religieux dont les supérieurs sont hors du royaume, d'exécuter aucuns décrets, lettres & patentes de leurs généraux qui ne regarderoient pas la discipline ordinaire de leurs maisons, sans lettres-patentes du Roi enregistrées, à peine de saisie du temporel, ou de privation de la liberté de quêter, & de déchéance de tous privilèges. L'arrêt ayant été donné, M. le premier président admonesta le père Loubaisin, mais en des termes où il n'y avoit ni fiel ni aigreur. Il parut même vouloir consoler ce père du personnage qu'on lui avoit fait faire, toujours triste pour une personne religieuse. *Nous ne vous en dirons pas davantage*, lui dit-il en finissant, *le moindre reproche est sensible à un homme de votre profession : Retournez à votre fonction, & faites que votre vie soit un modèle d'obéissance comme elle est un exemple de piété.*

1682.

A N N É E 1682.

Janvier
24. &
suiv.

Le parlement vérifie l'édit que le Roi venoit de donner à saint Germain-en-Laye touchant l'usage de la régle.

Le Roi Très-Chrétien étoit en possession de conférer, lorsque les Eglises étoient vacantes, les doyennés, les archidiaconés, & les prébendes auxquelles on a attaché les fonctions des théologaux & des pénitenciers, ou d'autres fonctions spirituelles, sans que ceux qui en étoient pourvus prissent aucune infir-

tution canonique, ni mission des prélats; ce qui paroïssoit bleſſer l'autorité que les Evêques ont reçue de Dieu pour la prédication de ſa parole, la réconciliation des pénitens, & l'exercice de la juridiction ſpirituelle. De plus le parlement de Paris, qui connoît de la régale privativement à tous les autres, ſuivant ſon zèle & ſon affection ordinaire pour les droits de la couronne, avoit donné depuis quelques années des arrêts qui avoient beaucoup étendu l'uſage de ladite régale. Les députés du Clergé alors aſſemblés à Paris, ſupplièrent le Roi de remédier à ces inconvéniens. Ils étoient bien aiſes de profiter de la conjoncture dans laquelle Sa Maieſté étoit bien-aiſe elle-même, de les voir conſentir de bonne grâce à l'exécution de l'édit du mois de Février 1673, & de plus de faire quelque choſe en faveur de l'Egliſe, pour autorifer davantage le conſentement unanime que les prélats devoient donner à ce qu'il avoit fait en faveur de la couronne. L'édit porte que nul ne pourra être pourvu dans toutes les Eglises cathédrales, & collégiales du royaume, des doyennés & autres bénéfices ayant charges d'ames, qui vaqueront en régale, ni des archidiaconés, théologales, pénitenceries & autres bénéfices dont les titulaires ont droit particulièrement, & en leur nom d'exercer quelque juridiction & fonction ſpirituelle & eccléſiaſtique, ſ'il n'a l'âge, les degrés, & autres capacités preſcrites par les ſaints canons, & par les ordonnances: que ceux qui feront pourvus de ces bénéfices ſe préſenteront aux Vicaires-généraux établis par les chapitres, ſi les Eglises ſont encore vacantes, & aux Prélats, ſ'il y en a eu de pourvus, pour en obtenir l'approbation & miſſion canonique, avant que d'en pouvoir faire aucune fonction: qu'en cas de refus, les Vicaires-généraux, ou Prélats en expliqueront les cauſes par écrit, pour être par le Roi pourvu d'autres perſonnes, ſ'il le juge à propos, ou pour ſe pourvoir par ceux qui auront été refusés pardevant les ſupérieurs eccléſiaſtiques, ou par les autres voies de droit obſervées dans le royaume. Enfin Sa Maieſté déclare qu'elle n'entend conſérer à cauſe de ſon droit de régale, aucuns des bénéfices qui peuvent y être ſujets par leur nature, ſi ce n'eſt ceux que les Archevêques & Evêques ſont en bonne & légitime poſſeſſion de conſérer.

Dès que cet édit parut, les Prélats avec qui il avoit été concerté, publièrent que c'étoit un nouvel effet des bontés du Roi, & de la puiffante protection qu'il ne ceſſoit de donner à l'Egliſe, à laquelle il accordoit beaucoup plus qu'il ne lui avoit

1681. ôté en 1673. Tous signèrent le 3 de Février l'acte de consentement à l'extension de la Régale. Ils marquèrent qu'ils le faisoient dans l'espérance que le saint Père voulant bien entrer dans le véritable intérêt de leurs Eglises, recevrait favorablement la lettre qu'ils avoient résolu de lui écrire sur ce sujet, & que se laissant toucher aux motifs qui leur avoient inspiré cette conduite, il donneroit sa bénédiction apostolique à cet ouvrage de paix & de charité. On voit que les députés parlent de leur lettre au Pape comme d'un projet formé, & non encore exécuté; cependant elle se trouve datée du même jour dans le procès-verbal de l'assemblée, & il est visible qu'on l'avoit fait d'avance, quoiqu'on y parle de l'acte de consentement comme d'une chose déjà consommée; car elle est en latin, trop longue & trop remplie de citations pour être l'ouvrage de quelques heures. Un écrivain [a] dit qu'elle est d'un style si extraordinaire, qu'on ne conçoit pas comment elle a pu venir de personnes parmi lesquelles il y en avoit plusieurs de beaucoup d'esprit. Si on s'en rapporte aux actes de l'assemblée, elle est de la main de l'archevêque duc de Reims; mais on peut croire, sans faire tort à sa mémoire en cette occasion, qu'il s'étoit déchargé du soin de la façon sur quelqu'un des docteurs qu'il avoit à sa solde. L'auteur, quel qu'il soit, parlant au nom du Clergé, établit d'abord par divers passages de Geofroy de Vendôme, d'Yves de Chartres, de S. Bernard, de S. Augustin, & de différens Papes, qu'il doit y avoir une parfaite union entre le Sacerdoce & l'Empire, & qu'il vaut mieux sacrifier quelque chose de ses droits, que de troubler la paix, sur-tout lorsqu'on peut l'acheter par un simple changement de discipline, sans qu'il en coûte rien à la foi; que c'est précisément le cas où l'on se trouve, la Régale n'étant qu'une affaire de police, & conséquemment étant sujette aux variations & aux changemens. Après cela M. de Reims passe aux motifs que les Prélats ont eu de ne pas imiter leurs prédécesseurs, qui s'étoient opposés en 1608 à l'extension de la Régale. Ces motifs sont la crainte de commettre sa Sainteté avec le Roi, ce Roi si grand, qui reçoit si bien les Evêques, qui maintient avec tant de vigueur la puissance qu'ils ont reçue d'en haut, qu'ils voient renaître, pour ainsi dire, & sortir du tombeau leur juridiction, comme ensevelie sous les règnes précédens; ce Roi pieux qui fait tant de plaies à l'hérésie, dont il a renversé un grand nombre de temples, & à laquelle il enlève tous les jours une infinité d'ames. Ces grâces méritent bien qu'on ne regarde pas de si près avec

(a) Test. polit. de M. Colbert.

lui, puisque s'il ôte quelque chose à l'Eglise, il fait l'en dédommager par tant d'endroits, & en particulier par la manière dont le dernier édit veut que le droit de Régale s'exerce à l'avenir. Comme Innocent XI s'étoit peut-être mis dans l'esprit, & que d'autres encore pouvoient s'imaginer que Louis XIV ayant autant de bonté qu'on le faisoit entendre pour les Prélats de son royaume, il auroit bien pu en leur considération laisser les choses sur le pied où elles avoient été pendant tant de siècles, s'ils l'en avoient fortement sollicité; on répond à cette objection, ou on la prévient, en disant que le droit de la Régale n'est pas regardé en France comme une bagatelle, mais comme une prérogative essentielle de la Couronne, qui prétend en être en possession dès le règne de Clovis, comme il a été décidé dans le Conseil d'Etat; & qu'ainsi le Clergé n'a pu rien faire de plus sage, que de se soumettre au jugement qui avoit été rendu, sans chicaner à contre-temps, & pousser les choses à des extrémités dangereuses, suivant en cela la conduite modérée d'Innocent III, à l'égard de Philippe Auguste, & de Benoît XII, à l'égard de Philippes de-Valois. Ces deux Papes en de pareilles conjonctures avoient parlé, tonné, menacé; mais après tout, ils avoient cru devoir faire beaucoup plus de bruit que de mal. L'Assemblée parlant toujours par l'organe de M. de Reims, finissoit sa lettre en demandant la paix à Innocent XI, & en le priant de ne la troubler pas pour les droits de quelques Eglises auxquels elle avoit jugé à propos de renoncer pour le plus grand bien de l'Eglise même, & en faveur du plus grand des Rois.

Cette lettre auroit peut-être fait impression sur tout autre que sur celui qui occupoit alors la chaire de S. Pierre; mais Innocent XI étoit un de ces gens de bien que rien n'est capable d'ébranler quand ils ont pris leur parti, parce qu'ils croient qu'il y va de la gloire de Dieu de le soutenir. Il répondit par un bref, en date du 13 d'Avril, adressé à tous les Evêques de France, par lequel il cassoit & annulloit tout ce que l'Assemblée du Clergé avoit fait touchant la Régale. Il y disoit, entr'autres choses, que les Prélats devoient avoir fait attention à l'exemple tout récent de leurs prédécesseurs, & imité celui d'Yves de Chartres en particulier, dont ils louoient tant la doctrine, & qui avoit tant souffert avec un invincible courage à l'occasion de la dispute qui s'étoit élevée entre le Pape Urbain & le Roi Philippe; que s'ils avoient eu un peu plus de fermeté, le Roi étoit trop religieux pour n'avoir pas égard à

la justice de leurs demandes ; qu'il ne voyoit pas comment ils avoient pu lui écrire qu'ils avoient cédé malgré eux , puisqu'ils n'avoient pas fait une seule démarche en faveur de leurs Eglises ; que pas un d'entr'eux ne s'étoit mis en devoir d'élever un mur pour la défense de la maison d'Israël ; il finissoit en marquant qu'il espéroit que les Evêques satisferoient à leur honneur & à leur conscience par une prompte rétractation. Il y a apparence que les Prélats de l'Assemblée avoient été instruits de bonne heure des dispositions où l'on étoit à Rome à leur égard , ou que malgré la soumission dont ils faisoient profession dans leur lettre , ils étoient résolus de ne plus rien ménager , car même avant que le bref eût été expédié , ils portèrent à la cour de Rome un des plus rudes coups qu'elle eût reçu depuis plusieurs siècles. C'est ce qu'on va voir dans l'article suivant.

Mars 13.
& suiv.

Déclaration des députés du Clergé touchant la puissance ecclésiastique.

Il paroît par le préambule de la déclaration , & par la lettre qui fut écrite le même jour à tous les Prélats du royaume , que l'Assemblée n'avoit en vue que de maintenir nos libertés , appuyées tant sur les saints Canons ; que sur la tradition des Pères , de conserver l'unité de l'Eglise Catholique , & d'ôter à ceux de la religion prétendue réformée le prétexte de rendre odieuse la puissance du Vicaire de J. C. Voici la déclaration même qui contient quatre articles dont il faut donner le précis.

1. Jesus-Christ a donné à S. Pierre & à ses successeurs la puissance sur les choses spirituelles qui ont rapport au salut éternel ; mais il ne leur en a donné nulle , soit directe , soit indirecte sur les choses temporelles ; & conséquemment les Rois ne peuvent être déposés , ni leurs sujets déliés du serment de fidélité. Ce sentiment nécessaire pour la conservation de la tranquillité publique , & également avantageux au Sacerdoce & à l'Empire , doit être tenu conforme à la parole de Dieu , à la tradition des Pères , & aux exemples des Saints. 2. La plénitude de puissance accordée au siège Apostolique , & aux successeurs de S. Pierre sur les choses spirituelles , ne déroge point à ce que le concile de Constance , confirmé par les Papes , par l'Eglise en général , & par celle de France en particulier , a prononcé sur l'autorité des conciles généraux dans la quatrième & la cinquième session , & l'Eglise Gallicane n'approuve point ceux qui révoquent en doute l'autorité de ces décrets , ou qui en éludent la force , en disant que les pères de Constance n'ont parlé que par rapport à un temps de schisme.

3. L'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons dressés par l'esprit de Dieu, & respectés par toute la terre. Les règles, les usages & les pratiques reçus dans le royaume & l'Eglise Gallicane, doivent avoir leur force, & il est de la dignité du Siège apostolique, que les réglemens autorisés par ce grand Siège, & par les Eglises particulières, demeurent inébranlables. 1682.

4. Il appartient principalement au Pape de décider en matière de foi, & ses décrets obligent toutes les Eglises : ses décisions néanmoins ne sont absolument sûres qu'après que l'Eglise les a acceptées.

Les quatre articles ne furent pas plutôt dressés, que les députés du Clergé supplièrent le Roi de les faire publier dans le royaume. L'ordre fut incessamment donné pour l'enregistrement dans tous les Parlemens, Bailliages, Sénéchaussées, Universités, & Facultés de théologie & de droit canon. Par l'édit il étoit défendu à quiconque, séculier ou régulier, d'enseigner ou d'écrire aucune chose contraire à la doctrine contenue dans la déclaration ; & de plus ordonné que ladite déclaration seroit soussignée par ceux qui seroient choisis pour professer la Théologie, qu'ils se soumettroient à enseigner les quatre articles, & que les syndics des Facultés présenteroient aux Ordinaires des lieux, & aux procureurs généraux, des copies desdites soumissions signées par les greffiers des Facultés ; que dans toutes les Universités où il y auroit plusieurs professeurs, l'un seroit chargé tous les ans d'enseigner la doctrine contenue dans la déclaration, & que s'il n'y en avoit qu'un, il le seroit l'une des trois années consécutives ; que les syndics des Facultés de Théologie, présenteroient tous les ans avant l'ouverture des leçons aux Prélats des villes où elles sont établies, & aux procureurs généraux, les noms des professeurs qui seroient chargés d'enseigner ladite doctrine, & tenus de représenter auxdits Prélats & procureurs généraux les écrits qu'ils dicteroient à leurs écoliers, lorsqu'ils en recevroient l'ordre ; qu'aucun bachelier ne pourroit être licencié, ni reçu docteur, qu'après avoir soutenu ladite doctrine dans l'une de ses thèses. Enfin, il étoit enjoint à tous les Evêques de faire enseigner les quatre articles dans l'étendue de leurs diocèses, aux doyens & syndics des Facultés de théologie de veiller à l'exécution, à peine d'en répondre en leur propre & privé nom, aux Parlemens d'enregistrer l'édit & la déclaration, & de les faire publier & enregistrer dans les juridictions & les Universités de leur ressort.

1682.

En conséquence de cette ordre l'un & l'autre furent enrégistrés au Parlement de Paris le 23 de ce mois, & le 20 d'Avril la Cour arrêta que M. le premier président, six conseillers, & le procureur général se transporteroient le 24 à l'Université, qui seroit assemblée à cet effet le premier de Mai en Sorbonne, & un autre jour en la Faculté de droit canon, pour y faire lire l'édit & la déclaration, les exhorter de continuer à enseigner la saine doctrine, & leur promettre toute la protection qu'ils pouvoient désirer. Messieurs les députés s'étant rendus aux Mathurins le jour marqué, M. de Harlay qui prit la parole, après Mr. de Novion, fit le précis des quatre articles, après quoi il parla avec beaucoup de force contre le cardinal Bellarmin, qui avoit osé appuyer les prétentions de quelques Papes, à qui la violence des passions humaines a fait, dit-il, oublier que J. C. n'ayant retenu que le Ciel pour son partage, avoit laissé aux princes la terre qu'ils possédoient avant son avènement en ce monde. M. le procureur général ne parla pas avec moins de vivacité dans le discours qu'il fit le second de Mai en Sorbonne. Il dit que la déclaration du Clergé étoit regardée avec raison comme l'ouvrage de la Faculté; puisqu'elle ne contenoit autre chose que les articles présentés au Roi en 1663, & que de plus la plupart des Prélats avoient puisé les principes de leur science dans cette fameuse Ecole; que la première partie de la déclaration concernant l'autorité des Princes Souverains, ne donne pas de bonnes nouvelles à la puissance de l'Eglise sur ce sujet, qu'elle explique seulement celles que Jesus-Christ y a mises dans son Evangile, par l'aveu que font les députés du Clergé, que l'Eglise ne peut ôter aux Rois les couronnes que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser les sujets de l'obéissance qu'ils leur doivent; qu'il n'y a rien de plus foible que les prétextes dont on a voulu fortifier l'opinion contraire; que Gregoire VII, que l'on peut regarder comme l'inventeur de ces opinions ultramontaines soutient, que la puissance que Jesus-Christ a donnée à son Eglise en la personne de saint Pierre, de lier, d'ouvrir & de fermer les portes du Ciel, met ses successeurs en droit de dépouiller les princes de leurs Etats; qu'il appuie ce principe d'un acte supposé sous le nom de saint Clement; de la pénitence que Théodose eut la piété de recevoir, comme particulier, de saint Ambroise; de l'excommunication prétendue de l'Empereur Arcade, dont l'historien de la vie de saint Jean Chrysostome n'a point parlé; d'une lettre de saint Gregoire, qu'une imprécation contre ceux qui

usurpoient les biens de l'hôpital d'Autun ; enfin de cette réponse injuste & presque incroyable que quelques anciens historiens rapportent que le Pape Zacharie fit à la consultation criminelle, dont l'habileté de l'un de nos Rois voulut se servir pour adoucir dans l'esprit des François l'horreur de leur rébellion ; que les sectateurs de ces nouveautés les ont fortifiées d'un passage de saint Bernard, & que Boniface VIII, qui seul a osé décider que les Papes avoient la puissance temporelle aussi-bien que la spirituelle, s'est fondé sur ce beau raisonnement, que Dieu n'avoit créé l'Univers que par un seul principe, qui représenteroit sans doute la puissance spirituelle ; qu'on ne peut rien conclure du quatrième Concile de Latran, puisqu'il ne nomme pas les Princes Souverains dans son troisième Canon, & que d'ailleurs le Pape Innocent III qui y présidoit, a assez expliqué son sentiment en faveur de l'indépendance de nos Rois, dans une lettre qu'il a écrite à Philippe Auguste ; que quand un autre Concile, abusant du mauvais exemple des Papes, avoit menacé de déposition les Princes qui interrompoient la tranquillité de ses délibérations, l'autorité immuable & souveraine de l'Evangile ne peut être détruite par les entreprises des hommes.

Sur la seconde partie de la déclaration, qui explique l'étendue de l'autorité de l'Eglise & de celle du Pape dans les matières spirituelles, M. de Harlay dit qu'elle n'étoit pas moins solidement établie que la première : que ce ne fut pas sur saint Pierre seul, mais sur tous les Apôtres, que Dieu répandit son Saint-Esprit, qu'il leur donna en même-temps sa mission pour le gouvernement de son Eglise, à laquelle seule il promit, & il a toujours donné son assistance ; que s'il a parlé plus précisément à S. Pierre qu'aux autres Apôtres, c'a été pour marquer l'unité indivisible de son Eglise, & pour récompenser la foi de cet Apôtre, de la primauté que nous reconnoissons encore dans la personne de ses successeurs ; qu'aussi les plus saints Papes ont assez marqué l'opinion qu'ils avoient de l'autorité des Conciles par les soins qu'ils ont pris d'en procurer l'assemblée, & l'attachement qu'ils ont eu à faire observer leurs décisions, même par leur exemple ; qu'à la vérité les difficultés survenues pour l'assemblée des Conciles avoient obligé d'accepter, & même dans ce siècle, une autre voie pour calmer les orages qui agitent les vaisseau de l'Eglise ; mais que lorsqu'étant séparée elle accepte les décisions de son Chef visible, le concours de son autorité, toujours également conduite par

1682.

le Saint-Esprit , produit le même effet que si elle étoit réunie dans le même lieu.

Le procureur Général fit un troisième discours à peu près pareil le 8 dans l'Ecole du Droit civil & canonique , où l'édit & la déclaration furent aussitôt enregistrés comme ils l'avoient été par l'Université. Les choses n'allèrent pas si vite en Sorbonne. On s'assembla le premier de Juin , & le syndic ayant présenté la relation de ce qui s'étoit passé le 2 de Mai , pour l'arrêter en la manière accoutumée , l'on entendit de tous côtés des docteurs qui se plaignoient que l'édit les assujettissoit à des choses fort onéreuses , sans qu'il en revînt aucune utilité ; sur cela on en nomma quatorze pour examiner ce qu'il y avoit à faire , & concerter les choses entr'eux. Sans doute l'article qui obligeoit le professeurs de théologie à montrer leur écrits aux procureurs généraux , gens laïques , quand ils en feroient requis , n'étoit pas celui qui faisoit le moins de peine. Le Parlement trouva fort mauvais qu'on eût balancé sur l'enregistrement : le doyen , & quelques autres docteurs ayant été mandés le 5 du mois , il leur fut ordonné de tenir une assemblée extraordinaire le 15 pour consommer entièrement la délibération. Les députés s'assemblèrent trois fois , & ils convinrent enfin des termes dont ils devoient se servir pour se conserver , en obéissant , la liberté de supplier Sa Majesté dans la suite , de soulager la Faculté des dispositions de son édit , qui paroissent blesser les immunités dont elle avoit joui jusqu'alors , & donner atteinte à la confiance dont il avoit plu à nos Rois de l'honorer ; mais un assez grand nombre de docteurs ayant jugé qu'il falloit commencer par faire de très-humbles supplications au Roi , l'enregistrement fut encore différé. Dès le lendemain 16 de Juin le Parlement défendit aux docteurs de continuer leurs assemblées , jusqu'à ce qu'il eût pourvu à la forme en laquelle on les tiendrait à l'avenir , & il ordonna au scribe d'enregistrer sur le champ l'édit & la déclaration. La discontinuation des assemblées est pour toutes les compagnies ce qu'est la faisie du temporel pour les bénéficiers , une tentation à laquelle on résiste difficilement , ou une punition qu'on supporte avec peine. Dès le 31 Juillet cent soixante & trois docteurs présentèrent requête , à ce qu'on leur rendit la liberté de continuer leurs assemblées à l'ordinaire , promettant de se conduire , ainsi que la Faculté avoit toujours fait , de telle sorte que le Roi les jugeroit dignes des grâces qu'ils attendoient de sa bonté. Le Parlement ne se rendit

pas difficile , on leur accorda ce qu'ils demandoient. Depuis ce temps-là les quatre articles on été fréquemment soutenus en France , sur-tout les premières années , pendant la chaleur des contestations avec la Cour de Rome , qui ne furent entièrement terminées qu'en 1693 quatre ans après la mort d'Innocent XI , dont le ressentiment poussé jusqu'où il pouvoit aller , & trop bien secondé par nos voisins , fit peut-être souhaiter plus d'une fois à Louis XIV de n'avoir jamais entamé l'affaire de la régale , ou de l'avoir soutenue par des voies moins capables d'irriter un Pape de l'humeur de celui qu'il avoit en tête.

La simple exposition de ces faits , qui rendront à jamais mémorable l'Assemblée générale de 1682 , est suffisante pour bien des personnes instruites de ces manières : quelques observations contribueront à en donner une légère idée aux autres. La déclaration du Clergé a deux parties essentielles , dont l'une regarde l'indépendance des Rois non féodataires ; l'autre l'autorité du Souverain Pontife dans les jugemens qu'il porte sur la Foi. Les prélats prononcent sur la première , que les Souverains ne tenant leurs Etats que de Dieu , personne sur la terre n'a droit de les leur ôter. J'ai marqué en différens endroits de ces Mémoires , que ce sentiment presque universel est appuyé sur des principes ^{très} solides , que tout ce qu'on allègue au contraire n'est pas capable de les ébranler. Les fondemens de l'obéissance que les sujets doivent à leurs maîtres , se trouvent clairement dans l'Ecriture même , la première règle de notre créance , & dans la pratique des premiers siècles , où l'on n'a point vu les Chrétiens abjurer la fidélité qu'ils devoient aux Empereurs , sur le prétexte que ceux-ci avoient perdu leurs droits en vertu d'une sentence émanée du successeur de saint Pierre. Les faits postérieurs contraires à l'usage de l'Eglise naissante , prouvent le désordre , & ne l'autorisent pas. Ainsi cette première partie de la déclaration ne souffre point de difficulté pour quiconque n'est pas prévenu des opinions ultramontaines. La seconde partie cause plus d'embarras , parce qu'il n'est pas évident qu'elle ait la même base & la même solidité : c'est de quoi l'on s'aperçoit aisément , quand on examine la matière à fond , sans consulter , comme il n'arrive que trop souvent , les préventions du pays & les préjugés particuliers. Une infinité des gens prennent parti pour ou contre dans les querelles qui s'élèvent , sans savoir pourquoi ; & dans celle-ci plus que dans aucune autre , un penchant peu éclairé , ou des ombrages mal fondés , tiennent lieu de raison & de preuve. On parle ,

1682. on raisonne , on décide sans connoissance de cause. On va moins vite , quand on craint des'égarer , & l'on marche plus sûrement. Mesurons donc nos pas , & ne précipitons point nos jugemens dans une matière où l'on ne voit goutte ordinairement dès - là qu'on croit y voir fort clair.

C'est une nécessité pour tous les hérétiques sans exception , de quelque espèce qu'ils soient , couverts ou déclarés , unis à l'extérieur avec les Catholiques , ou séparés de l'Eglise , de refuser au Pape une prérogative dont l'établissement seroit la ruine & l'extinction de leur secte. On peut être orthodoxe , comme je le dirai bientôt , & se déclarer contre l'infailibilité du Pape ; mais on ne peut être persuadé que le Pape ne sauroit faillir , lorsqu'il prononce sur le dogme , & être attaché à aucune erreur condamnée , parce qu'il n'y en a point que la Chaire de Pierre ne proscrive. Ainsi le suffrage des hérétiques doit être compté pour rien dans l'occasion présente. Celui des laïques , quoiqu'unis de communion avec cette Chaire du Chef des Apôtres , n'est guères d'un plus grand poids , de quelque dignité qu'ils soient revêtus , & quelque honneur qu'ils fassent à leur dignité par leurs qualités personnelles , parce que ce n'est point eux que J. C. a chargés du soin d'instruire les peuples de ce qu'il faut croire , bien loin de leur avoir donné le droit d'en décider ; & conséquemment ce n'est que de la bouche des Prélats , & des écrits des docteurs , qu'on peut apprendre si les décrets des souverains Pontifes en matière de foi , ont besoin d'être ratifiés par le Corps des pasteurs , pour faire la loi dans l'Eglise : mais les Prélats & les docteurs ont là-dessus des sentimens si opposés , que les obscurités viennent du centre même de la lumière , ce qui devoit fixer ou plutôt prévenir les doutes , ne servant qu'à en faire naître de nouveaux , & à augmenter les incertitudes. Les uns prétendent que le Pape consulté , & répondant comme Chef de l'Eglise , eût-il pris l'avis de son conseil & celui des Cardinaux , & de l'Eglise particulière de Rome , seroit toujours sujet à faillir , parce que c'est à tous les Apôtres en général , & non précisément à Pierre , que l'infailibilité a été promise : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam , & portæ inferi non prævalerunt adversus eam*. Les autres soutiennent au contraire , que la prérogative de son siège lui assure l'assistance du Saint-Esprit si spéciale que lorsqu'il prononce , il est hors des atteintes de l'ignorance & de la fragilité humaine , en sorte que ses décisions ne peuvent être réformées , pas même par un Concile œcuménique , *pasce oves meas , & tu aliquando conversus confirma fratres tuos*. Ainsi on dispute de part & d'autre ,

on attaque & on se défend, & ce qu'il y a de plus surprenant, on se bat avec les mêmes armes, & on cherche les mêmes appuis pour établir des propositions contradictoires. L'Ecriture & la Tradition sont en même temps & le champ de bataille & l'arsenal des combattans. Nouveau motif d'examen & de précaution contre les décisions précipitées. Véritablement, si l'on n'avoit égard qu'au nombre & à la qualité de ceux qui sont entrés en lice depuis quelques siècles, on préjugeroit bientôt en faveur de l'infailibilité du Pape, & de sa supériorité au Concile, qui en est comme une dépendance. Les Cardinaux Caietan, Baronius & Bellarmin, qu'on en regarde d'ordinaire comme les principaux défenseurs, font marcher à leur tête saint Thomas, l'Ange de l'Ecole. Il appartient à celui-là, dit ce (a) grand Docteur, de faire un symbole, à qui il appartient de déterminer finalement ce qui est de foi, afin qu'on le croie inébranlablement : or cela est du ressort du Pape, auquel on rapporte les plus grandes & les plus difficiles questions qui naissent dans l'Eglise . . . De-là le Seigneur a dit à Pierre, qu'il croit Souverain Pontife : Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne manque pas; lorsque tu seras converti fortifie tes frères. Ces paroles trop claires pour être sujettes aux équivoques & aux interprétations, font voir qu'à tort on attribue quelquefois aux passions des Ultramontains récents l'origine & le progrès de l'opinion favorable au Pape. Elle a cours dans toute l'Europe, elle a été adoptée par la plus grande partie des Prélats & des Universités, une infinité de théologiens la soutiennent. En France même elle a été enseignée par des docteurs considérables; des professeurs de Sorbonne, de savans pères de l'Oratoire, pour ne rien dire des religieux de différens ordres, dont il plaît à leurs adversaires de rejeter le témoignage, sur le prétexte qu'ils sont dévoués au Pape. L'Université de Douay se déclara formellement là-dessus dans les représentations qu'elle fit au Roi en 1683, lorsqu'on voulut l'assujettir à la doctrine contenue dans la Déclaration; enfin, pour dire quelque chose de plus fort que tout cela, la plupart des Evêques qui étoient en place dans le Royaume en 1651, 1653, 1656 & 1661, se sont exprimés dans leurs lettres à Innocent X & à Alexandre VII d'une manière qui les a fait regarder comme autant de partisans de l'infailibilité par ceux qui la soutiennent. Ils avancent tantôt que la Foi de Pierre ne défaut jamais, tantôt que l'ancienne Eglise savoit clairement, & par la promesse de Jesus-Christ faite à Pierre, & par ce qui s'étoit déjà passé, que les Jugemens des Souverains Pontifes, publiés pour servir de règle à la Foi, sur la consultation des Evê-

(a) 2. 2.

q. 3. art.

10.

1681. *ques (soit que les Evêques expliquent ou n'expliquent point leurs sentimens dans la relation, comme il leur plaît d'en user) fondé sur une autre autorité qui est également divine & suprême dans toute l'Eglise, de façon que tous les Chrétiens sont obligés par leur devoir à leur rendre une soumission d'esprit même. Voilà donc une nuée de témoins qui déposent pour l'infailibilité du Vicaire de Jesus-Christ, & sa supériorité aux assemblées œcuméniques.*

Mais d'un autre côté il y a des dépositions contradictoires, qui pour n'être pas en si grand nombre, ne laissent pas d'avoir leur poids. Un corps de troupes est toujours fort quand tous ceux qui le composent sont gens déterminés à ne pas reculer, tels sont ceux d'entre les François qui refusent au Pape l'infailibilité dans les décisions dogmatiques, & le droit de ne se pas soumettre aux décrets d'un Concile légitimement assemblé. Gerson est sans doute le plus fameux de tous. Sa députation accrédita d'abord son sentiment, qui toutefois n'étoit pas nouveau : & ce sentiment devenu dans la suite encore plus à la mode, n'a pas peu contribué à accroître sa réputation. C'est le fondement de la plupart des éloges dont le comblent aujourd'hui quantité d'écrivains, qui croient par-là le mettre de niveau avec ceux qui pensent autrement que lui, & en état de contrebalancer leur autorité, toujours très-grande, malgré les efforts qu'on a faits pour la ruiner. Le crédit de Gerson d'Almain, & des autres théologiens, tans anciens que modernes, qui les ont suivis, auroit peine après tout à entrer en comparaison avec celui des partisans du Pape, s'il n'étoit soutenu par quelque chose de plus solide que les louanges outrées que les François mal prévenus pour le Saint Siège leur donnent en toute occasion, sans considérer que ces auteurs ont été plus contraires aux prétentions des Papes, que favorables à l'autorité de nos Rois ; & il falloit sans doute d'autres raisons pour déterminer l'Assemblée du Clergé de 1682 à se déclarer pour eux. Les adversaires de l'indépendance de nos Rois s'imaginent avoir trouvé la preuve décisive de leur opinion dans le Concile de Constance, & c'est ce Concile même qui en fournit une, au moins fort spécieuse, pour établir la dépendance du Souverain Pontife à ces assemblées qui représentent toute l'Eglise. Car il paroît décider qu'elles tiennent immédiatement de Jesus-Christ leur pouvoir, auquel toute personne, sans aucune distinction, est obligée d'obéir dans tout ce qui concerne la foi, le schisme, & la réformation dans le chef & dans les membres. C'est ce que porte le premier décret de la quatrième session Il s'explique à

peu près de la même manière dans le second décret de la session suivante. *Le concile déclare pareillement, que quiconque, de quelque condition, état ou dignité qu'il soit, même Papale, méprisera opiniâtement d'obéir aux mandemens, statuts, réglemens ou préceptes de ce saint Concile faits ou à faire, ou à ceux de tout autre Concile général légitimement assemblé sur les mêmes sujets, ou sur ce qui les concerne, sera condamné à une pénitence proportionnée à sa faute, s'il ne revient à resspiscence, & puni comme il le mérite, en recourant, s'il est besoin, à d'autres moyens de droit.* Il est inutile de rapporter ici à quelle occasion ces décrets furent faits; ce que tout le monde sent d'abord, c'est qu'on en tire un argument qui renverferoit de fond en comble les prétentions des docteurs déclarés pour l'autorité suprême du Pape dans les matières de foi, s'ils avoient moins fait d'effort pour en éluder la force. Les uns avancent que la IV & la V session dont il s'agit sont de nulle autorité, parce que le Concile n'étoit pas encore œcuménique. vu qu'il n'étoit composé que des Evêques de l'obédience de Jean XXIII, soit parce qu'elles ont été réprouvées du moins équivalement par Martin V, lequel après la conclusion du Concile publia une bulle, où il établissoit qu'il n'est permis à personne d'appeler du Saint Siège ou du Pape, ni de décliner son jugement dans les causes de la Foi: les autres prétendent que ces deux décrets ne sont faits que pour le temps de trouble & de schisme, lorsqu'on ignore quel est le vrai Pape. Il y en a qui vont jusqu'à dire qu'ils ont été corrompus par les pères de Basse, qui dans l'extrait qu'ils firent faire en 1442 des décrets du Concile de Constance, ajoutèrent au premier, *ad Reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite & in membris*, paroles qui ne se trouvent point dans de fort anciens manuscrits. Ceux qui ont lu le traité historique de l'Eglise de Rome de M. Maimbourg, & la quatrième Dissertation du père Alexandre sur l'Histoire Ecclésiastique du xv siècle, seront apparemment peu satisfaits de ces réponses, qui n'étoient pas du goût des Prélats de l'Assemblée de 1682, comme il paroît par le second article de leur déclaration. C'est peut-être aussi l'endroit le plus foible du Cardinal Bellarmin, d'Emmanuel Schellstrate, & des autres défenseurs de l'autorité Pontificale, qui attaquent mieux, ce semble, qu'ils ne se défendent. C'est l'ordinaire dans les contestations où le pour & le contre sont fort probables.

Il s'ensuit de-là, sans approfondir davantage cette matière; dont l'exakte discussion demanderoit un juste volume, que l'infailibilité du Pape & sa supériorité au concile est encore un pro-

1681.

blème indécis, sur lequel chacun peut prendre parti suivant ses lumières. Vouloir, ainsi que font quelques écrivains, qu'on en parle, comme d'un point déterminé, qui exclut jusqu'au moindre doute, c'est s'arroger le droit de former un article de foi que l'Eglise ne connoît point. Les auteurs déclarés en faveur du Pape, prétendent à la vérité que leur sentiment approche fort de la foi, mais ils sont forcés de convenir, si on en excepte Suarès, & quelques autres de moindre réputation, que ce n'est point un dogme qu'on ne puisse contester, sans tomber dans l'hérésie. Pareillement les plus habiles théologiens François opposés à cette opinion, ne soutiennent la leur, que comme plus probable, & en cela les autres entrent parfaitement dans l'esprit des Evêques assemblés à Trente, où après de mures réflexions, on prit le parti de supprimer le canon qui regardoit l'autorité du souverain Pontife. Le cardinal de Lorraine fut celui de tous les Prélats qui s'opposa le plus fortement à la décision qu'on vouloit faire, parce qu'elle sembloit emporter l'infailibilité du Chef de l'Eglise, & sa supériorité au concile. Il marqua dans une lettre qu'il écrivit en 1563 au sieur le Breton, son secrétaire & son agent à Rome, que l'Université de Paris, où il avoit été nourri, censuroit comme hérétiques ceux qui mettoient le Pape au-dessus des conciles; en quoi il se trompa, au jugement des Sorbonistes mêmes les plus zélés pour le sentiment commun de leur école. Le père Alexandre en rapportant ses paroles (a) a remarqué judicieusement, qu'il y a de l'exagération; il n'y en a pas moins dans ce qu'avance Gerson, en présence de tous les pères du concile de Constance, dans un sermon qu'il leur fit le second dimanche d'après l'Epiphanie. Après avoir rapporté tout au long le décret de la quatrième session; il ajouta que quiconque s'opposoit à cette vérité, fondée sur la pierre de l'Ecriture sainte, tomboit dans l'hérésie qu'on venoit de condamner, & qu'aucun théologien, particulièrement de la Faculté de Paris, ni aucun Saint n'avoit jamais soutenue. *Huic veritati fundata supra petram sacre Scripturæ quicquid à proposito detrahit, cadit in hæresim jam damnatam, quam nullus unquam theologus, maxime Parisiensis & Sanctus asseruit.* Il est visible que le pieux & savant chancelier de l'Université étoit si prévenu de la vérité de l'opinion qu'il avoit portée à Constance, où il n'avoit rien oublié pour la bien inculquer dans les esprits, qu'il croyoit la voir clairement définie dans la quatrième session: mais ce qu'il s'imaginait voir, n'a pas même été aperçu par une infinité de docteurs, qui ont enseigné depuis le con-

(a) In
Hist. Ec-
cles. séc.
15. &
16. dis-
sert. 12.

cile , précisément le contraire de ce qui lui paroïssoit si évident. Aussi les Evêques assemblés à Paris ne donnent point la doctrine contenue dans leur déclaration , comme une règle de foi , de laquelle il ne soit pas permis de s'écarter. Ils disent simplement [a] qu'ils se sont attachés à celle qui leur a paru véritable. *Ea ratio nos impulit , ut eam aperiremus , quam veram esse arbitramur Catholicorum sententiam.* Et dans la lettre qu'ils adressèrent à tous leurs confrères , le premier de Juillet de la même année , ils s'expliquèrent dans le même sens : voici leurs paroles : & de peur qu'ils ne prennent [les calvinistes] occasion de se flatter de leur schisme , par les vaines espérances qu'ils pourroient concevoir d'une division entre les catholiques , parce que depuis peu de temps il y a eu quelques démêlés entre la Cour de Rome & l'Eglise de France ; il est bon qu'ils sachent premièrement , que le différent qui est entre les Officiers du Pape & nous , ne regarde nullement les dogmes de la foi , qui ont toujours été les mêmes à Rome & parmi nous , ni les maximes de la morale chrétienne , que l'Eglise Gallicane conserve avec autant de pureté que l'Eglise Romaine , mais simplement quelque point de discipline , laquelle , comme tout le monde sait , est sujette à prendre diverses faces. Certainement les Prélats auroient eu mauvaise grâce de parler de la sorte , s'ils avoient regardé leurs articles concernant l'autorité du Pape comme autant de points de foi , sur lesquels il n'y a pas deux partis à prendre , & il auroit été aisé de les convaincre de supercherie & de mensonge. Il est donc libre à chacun de penser comme il le juge à propos sur la question présente , pourvu qu'on se soumette aux lois de son pays , & aux édits du Prince , qui chargé de maintenir la paix & l'union dans ses états , a droit non-seulement d'en bannir les doctrines suspectes , mais encore de défendre d'y enseigner celles qu'il croit préjudiciables à son autorité , dès-là qu'elles ne sont pas autorisées par le consentement de l'Eglise. Ce que je dis ici est peut-être ce qu'il y a de plus certain sur cette matière épineuse , qu'on traite souvent avec plus de passion que de lumière & d'intelligence.

Je ne m'arrêterai point à réfuter ce qu'avance un écrivain dans un ouvrage censuré à Rome & intitulé : *l'état présent de la Faculté de Louvain.* Où est donc le Jansénisme , s'écrie l'auteur ? je vous le dirai , il est dans nos quatre articles : c'est le jansénisme du Clergé de France & de la Sorbonne. . . . Voilà le jansénisme évangélique de saint Paul , d'où vient en droite ligne celui de l'Eglise de France. Le père Quesnel voudroit faire entendre par-là , qu'on ne connoît point d'autre jansénisme à Rome & en France , que

1682.

les quatre articles : mais à qui s'imagine-t-il persuader une fausseté si manifeste ? Il n'y a nul rapport , nulle liaison , nulle affinité entre la doctrine établie dans la déclaration , & les cinq hérésies de l'Evêque d'Ypres. L'Evêque de Meaux , qui tenoit la plume dans l'Assemblée de 1682 , les députés qui la composoient , l'Archevêque de Paris qui y présidoit , ont signé les quatre articles de la même main , dont ils avoient souscrit aux constitutions apostoliques qui foudroyoient le jansénisme.

L'Assemblée du Clergé de France adresse un *Avertissement Pastoral* à ceux de la religion prétendue réformée , pour les porter à se convertir & à se reconcilier avec l'Eglise.

On a vu sous 1669 & 1680 les moyens que le Roi Très-Chrétien prenoit depuis quelques années , pour affoiblir le parti huguenot en France. Ce fut pour seconder ses pieuses intentions , en hâtant le grand ouvrage de la réunion , que les Prélats dressèrent l'*Avertissement Pastoral*. Le commencement ne pouvoit être plus tendre , ni plus touchant. Ils y marquoient dans les termes les plus pathétiques la douleur qu'ils ressentoient de voir leurs frères séparés d'eux , égarés & perdus dans l'erreur qui les avoit détachés de l'Eglise : après quoi ils leur demandoient par quelle raison ils s'étoient détachés du reste des fidèles ; puis supposant que ce n'avoit été que par le désir de réformer leurs mœurs & de mener une vie plus pure , ils montroient la vanité de ce motif , par l'exemple de Moïse , de Samuel , de Jesus-Christ même & de ses Apôtres , qui n'avoient pas fait schisme avec les Juifs , dont la conduite étoit la plus criminelle. Ils ajoutoient qu'il n'y avoit jamais eu de temps plus propre pour rappeler les brebis égarées de la communion de Rome , puisque l'Eglise catholique étoit gouvernée par Innocent XI , dont la vie & les mœurs , formées sur les plus sévères règles de la discipline chrétienne , faisoient voir à tout le monde le modèle le plus parfait d'une sainteté consommée. C'est ainsi que l'Assemblée faisoit le plus magnifique éloge du Pape , après lui avoir porté des coups , que les plus brillans panégyriques ne purent lui faire oublier , & dont il conserva le ressentiment jusqu'à sa mort. Le même jour elle écrivit une lettre circulaire à tous les Evêques , pour les avertir de faire signer l'*Avertissement* à tous les consistoires de chaque diocèse , d'ordonner des jeûnes & des aumônes , d'établir des catéchismes & des conférences , en un mot , de travailler de toutes leurs forces à pacifier les troubles de religion. Dans le même temps & dans le même volume , elle publia un mémoire con-

tenant seize méthodes pour la conversion des huguenots , tirées pour la plupart des ouvrages des cardinaux Bellarmin , du Perron & Richelieu , de M. Bossuet , Evêque de Meaux , de Gretzer , Verron & Mainbourg. Benoît [a] prétend que la méthode de proscription touchant la *perpétuité de la foi* , ni les *préjugés légitimes* que les jansénistes avoient mis au jour , ne tenoient point de rang entre ces méthodes , parce que l'Archevêque de Paris & les jansénistes ne vouloient rien emprunter des ennemis de la morale relâchée. Rien n'est plus vain que cette prétention chimérique , puisque les Jésuites n'eurent nulle part à tout ce que fit le Clergé dans cette occasion , & que d'ailleurs plusieurs d'entre eux , & beaucoup d'autres théologiens , avoient manié l'argument de la perpétuité de la foi & des préjugés , long-temps avant Messieurs Arnauld & Nicole. Les Prélats s'en tinrent aux méthodes qui leur parurent plus courtes , plus aisées , & par-là plus à la portée de la plupart des esprits , & qui d'ailleurs renfermoient essentiellement les deux autres. Pour juger de leur solidité , il n'y a qu'à les comparer avec les remarques & les divers écrits que Basnage , jeune ministre à Rouen , & le docteur Burnet publièrent contre. Le Roi joignit à toutes les pièces dont nous avons parlé , deux lettres circulaires , en date du 10 Juillet , adressées l'une aux Evêques , l'autre aux Intendans du royaume , par lesquelles il les exhortoit de contribuer de tout leur pouvoir à faire réussir le projet de l'Assemblée du Clergé. Il leur recommandoit néanmoins de ménager avec douceur les esprits de ceux de la religion , & de ne se servir que de la force des raisons , pour les ramener à la connoissance de la vérité , sans donner atteinte aux édits & déclarations , en vertu desquels leur religion étoit tolérée. Ces dernières paroles pourroient faire croire que Louis XIV n'avoit pas encore résolu la ruine entière du calvinisme , s'il n'y avoit pas toutes les apparences du monde , que le projet en étoit formé depuis long-temps , mais qu'on ne vouloit l'exécuter qu'en détail , pour ruiner insensiblement les églises prétendues réformées , & les anéantir par degrés. Cette conduite réussissoit trop bien depuis quelques années pour ne la pas continuer. Il n'y eut que celle que tinrent les calvinistes , qui obligea d'en changer le plan. Dès l'année suivante , ils s'assemblèrent pour leurs exercices ordinaires dans le Dauphiné , dans le Vivarés & dans les Cevennes , aux lieux où les édits leur défendoient de paroître. Ils prirent peu à peu les armes , & leur révolte fut presque aussitôt punie que commencée. Les

1681.

(a) Hist.
de l'Edit
de Nan-
res sous
1682.

1682.

plus coupables , parmi lesquels il y avoit plusieurs Ministres , furent exécutés à mort ; on pardonna aux autres , qui en furent quittes pour voir démolir leurs temples , & loger les soldats qui avoient servi à les réduire. Les écrivains protestans ont déclamé avec la dernière violence contre ce logement de gens de guerre , comme s'il n'avoit été mis en usage que pour tourmenter les consciences , & forcer les huguenots à changer de religion. Il est néanmoins certain que la conversion des prétendus réformés , n'entra point dans le motif qui fit envoyer ces troupes ; on ne considéra que la nécessité de soumettre & de châtier les rebelles ; il est vrai qu'on reconnut à cette occasion , qu'il n'y avoit pas de moyen plus propre pour appliquer les esprits aux instructions qu'on leur donnoit , & c'est ce qui le fit employer si généralement dans la suite. Cependant les protestans ne se manquèrent pas à eux-mêmes. Ceux d'entre leurs Pasteurs qui avoient du zèle & de l'habileté , employèrent , pour maintenir leur secte , les mêmes moyens dont on se servoit pour la détruire. Ils répandirent d'abord un déluge d'écrits , pour précautionner leurs ouailles , contre ce qu'ils appeloient la séduction , en répondant aux ouvrages de controverse , que publioient chaque jour les catholiques. On les voyoit aller de maison en maison faire des instructions , exhorter à la persévérance , fortifier ceux qui chanceloient , & tâcher de regagner ceux qui les avoient quittés. Le Roi faisoit des grâces à la plupart de ceux à qui leur conversion auroit pu porter quelque préjudice , il accordoit des privilèges aux autres. C'étoit un appât , dont bien de calvinistes avoient peine à se défendre : les Ministres tâchoient de prévenir cette espèce de tentation , en offrant aux pauvres , par ordre des consistoires , ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance , aux artisans de quoi vivre de leur métier , aux marchands ce qu'il falloit pour faire aller leur négoce , aux gentilshommes des mariages capables d'accommoder leurs affaires domestiques , ou de leur donner de la considération. Ces moyens ne suffisant pas pour arrêter les progrès que faisoient les Evêques & les missionnaires , on eut recours à tout ce qui étoit le plus capable de l'empêcher. On apprit aux parens à meconnoître leurs enfans , & à ceux-ci à désavouer leurs pères , aux femmes à se séparer de leurs maris , aux maris à quitter leurs femmes , aux amis à rompre tout commerce avec leurs amis. Un huguenot devenu catholique , devenoit l'objet de la haine de sa famille , on ne le connoissoit plus dans sa maison & dans tout le parti , que pour l'in-

sulter, l'outrager, le calomnier. Telle étoit la conduite des Ministres & des conducteurs des Eglises, qui ne laissoient pas de dire, qu'on ne devoit employer que l'instruction & la persuasion, & qui parloient de tous les autres moyens humains qu'on appelloit au secours, comme d'autant d'artifices coupables, contraires à toutes les lois divines & humaines. Malgré ces obstacles, les conversions se multiplièrent. Il y en eut d'équivoques, il y en eut de véritables. Un assez grand nombre de Ministres donnèrent l'exemple à leurs ouailles, & lurent, en plein consistoire, les motifs de leur changement. Nous verrons sous 1685 la consommation de cet ouvrage, qui a fait autant d'honneur à Louis-le-Grand parmi les vrais catholiques, que l'extirpation du paganisme en fit autrefois au Grand Constantin parmi les chrétiens. Le P. Malagola, Jacobin, cité en Sorbonne.

Ce religieux, bachelier en licence, venoit de soutenir une thèse de majeure, dédiée à saint Pierre, où il avoit mis entre autres choses dans le titre ces paroles : *Omnia liganti & solventi super terram & in cœlis, id est, tenenti apicem utriusque potestatis*. M. Pirot en avertit la Faculté le 4 de ce mois. Le bachelier cité soutint hardiment que le pouvoir de lier & de délier donné par Jésus-Christ au Chef des Apôtres, devoit s'entendre de la puissance temporelle & spirituelle. C'est le principe sur lequel s'appuye Santarelli ; aussi le Jacobin ne fut pas plus épargné que la Sorbonne, laquelle après avoir renouvelé son ancienne censure, chassa Malagola comme un parjure qui avoit violé le serment qu'il avoit prêté dans ses actes, & fit rayer son nom du catalogue des bacheliers. Le parlement de Paris, qui avoit fait paroître tant de vigueur à l'occasion des livres de Bellarmin, de Becan, de Suarés & de Santarel, où l'on avançoit la même proposition, ne jugea pas nécessaire d'entrer dans cette affaire qui étoit la première atteinte qu'on eût donné ouvertement à la déclaration récente du Clergé. Il parut plus vif l'année suivante, à l'occasion d'un décret de l'Archevêque de Strigonie, & d'un autre ouvrage à peu-près de même nature, ainsi qu'on le va voir dans l'article suivant.

ANNÉE 1683.

1683.

Arrêt du Parlement de Paris, qui renvoie à la Sorbonne l'examen d'une proposition théologique pour en avoir son sentiment.

Janvier
29. &
suiv.

On venoit de faire passer en France deux ouvrages contre la déclaration du Clergé, l'un étoit un décret de l'archevêque

1683.

de Strigonie, qui la condamnoit; il étoit daté du 20 d'Octobre; l'autre étoit intitulé, *ad illustrissimos & reverendissimos Gallicæ Episcopos Disquisitio Theologiæ juridica super declaratione Cleri Gallicani, facta Parisiis die 19 Martii 1682, per quemdam Sacræ Theologiæ Professore*m. On y avançoit entre autres choses que le privilège immuable de juger des matières de la foi, n'appartenoit qu'au saint Siège. Ce fut sur cette proposition que le parlement, à qui on la déféra, voulut prendre l'avis des docteurs, pour ne pas donner lieu de lui reprocher qu'il s'arrogeoit le droit de prononcer sur des matières purement ecclésiastiques. La Faculté nomma des députés pour examiner la proposition, & leur rapport ayant été fait le premier de Mars, on délibéra deux mois & demi de suite dans quarante-cinq assemblées; enfin le 19 de Mai la Faculté, après avoir déclaré comme elle avoit fait le 18 Janvier 1542, que l'Evêque de Rome est le seul Souverain Pontife dans l'Eglise de droit divin, auquel tous les chrétiens sont obligés d'obéir; elle prononça sur la proposition, qu'en tant qu'elle ôtoit aux Evêques, & même aux conciles généraux le pouvoir qu'ils ont reçu immédiatement de Dieu, de juger des controverses de la foi, elle étoit fautive, téméraire, erronée, opposée à la pratique de l'Eglise, contraire à la parole de Dieu, & renouveloit une doctrine autrefois réprouvée par la Faculté.

Cette censure passa à la pluralité des voix, contre le sentiment de quelques docteurs, qui prétendirent qu'elle étoit contraire aux décisions de plusieurs Papes, à celles des conciles de Vienne, & de Bâle, & enfin à la lettre que les quatre-vingt-cinq Evêques avoient écrite à Innocent X pour demander la condamnation des cinq propositions; en quoi ils se trompoient visiblement: car (pour ne rien dire ici des Papes & des conciles) il est bien vrai que les quatre-vingt-cinq Evêques, avoient déféré à Innocent X les V hérésies de Jansenius par considération pour son siège, mais ils n'avoient point reconnu qu'ils n'eussent pas droit d'en juger. Leur lettre n'en dit pas un mot. Les théologiens les plus attachés au saint Siège conviennent que les Evêques jugent dans les conciles, tant provinciaux que généraux; ils prononcent même tous les jours sur la doctrine en condamnant les erreurs qui se répandent dans leurs diocèses; cet usage est aussi ancien que l'Eglise, & les termes des souscriptions qu'on voit dans les anciens conciles particuliers sont une preuve sans réplique de l'antiquité de ce droit, qui n'a jamais été contesté par les plus célèbres docteurs. Il est vrai aussi

que le jugement des Evêques n'est que provisionnel, étant toujours sujet à la révision, tant qu'ils ne sont pas assemblés canoniquement en concile. C'est ce qu'aucun Prélat catholique ne nie en France non plus qu'ailleurs. Il seroit inutile d'appuyer ces propositions par des autorités qui ne serviroient qu'à faire montre d'une vaine érudition, puisqu'une personne ne les conteste.

Le parlement fut plus content de la censure sur laquelle il avoit bien compté, que des longueurs qu'on avoit apportées à la conclure. Le 22 de Juin les gens du Roi étant entrés dans la grand'Chambre, M. Talon portant la parole, dit que la Faculté de théologie avoit rendu son avis doctrinal sur la proposition dont on lui avoit renvoyé l'examen; & encore qu'on pût s'étonner qu'elle eût délibéré pendant près de trois mois sur une proposition dont la fausseté est, & paroît d'abord si évidente, le grand nombre de docteurs, dont plusieurs avoient donné en opinant des marques de leur érudition profonde, & recherché par une louable émulation tout ce que l'antiquité fournit de plus curieux sur cette matière, pouvoit excuser en quelque manière la longueur de leurs délibérations, dont d'ailleurs on n'avoit pas pressé la conclusion: que si quelques docteurs s'étoient efforcés par de longs discours de trouver divers sens dans cette proposition, qu'il n'appartient qu'au saint Siège seul, par un privilège divin & immuable, de juger des controverses de la Foi, il ne falloit qu'en apporter le texte pour confondre ces vaines subtilités; que d'ailleurs, de tous ceux qui avoient composé l'assemblée, il ne s'en étoit pas rencontré un seul qui n'eût avoué & soutenu que la proposition en elle-même étoit fautive, téméraire, contraire à la parole de Dieu, & à l'usage de l'Eglise, & qui n'eût en ce point souscrit à l'avis des députés; d'où l'on pouvoit conclure que sur le fond de la doctrine tous les suffrages avoient été uniformes, la vérité des bonnes & anciennes maximes solidement établie, l'erreur réfutée avec beaucoup de vigueur & de lumière; de sorte que faisant réflexion sur ce qui s'étoit passé depuis un an dans la Faculté de théologie, les Gens du Roi étoient persuadés, que si des motifs ou des prétextes de liberté & d'indépendance avoient excité du trouble dans les esprits, si l'on avoit manqué dans les formalités extérieures, & si la soumission n'avoit pas été prompte, ce n'étoit pas que cet illustre corps se fût laissé séduire ou corrompre, qu'il eût embrassé les opinions nouvelles des Ultramontains, ni renoncé aux sentimens de Gerson; & qu'on voyoit avec joie, que les petits nuages qui en avoient en quel-

1683.

que façon obscurci la splendeur , étoient entièrement dissipés. Après ce discours , dans lequel l'orateur laïque sembloit faire la leçon aux théologiens , l'avocat général demanda la suppression du décret de l'archevêque de Strigonie , & de l'autre ouvrage qui contenoit , dit-il , les mêmes erreurs , ces écrits n'ayant pour but , que d'insinuer que le Pape est en droit d'exercer une domination universelle sur toute l'Eglise , sans être obligé d'en suivre les règles anciennes , ni de se soumettre aux canons. Il ajouta que quelques méprisables que fussent ces libelles , la vigilance des magistrats devoit en arrêter le cours ; sur quoi il intervint le jour suivant un arrêt qui en ordonnoit la suppression.

1684.

A N N É E 1684.

Trêve entre la France & l'Espagne signée à Ratisbonne.

Je ne parle de ce fait , qui regarde directement l'histoire profane , que pour avoir occasion d'en rapporter un autre qui est lié à l'histoire ecclésiastique , parce qu'il servira à faire connoître la situation où se trouvoient alors les principaux défenseurs de Jansenius. La paix fourrée de Clement IX avoit fait cesser les procédures contre les Evêques réfractaires ; mais comme on ne prétendoit pas qu'elle eût donné droit à personne de se soustraire aux lois de l'Eglise , le formulaire étoit dans toute sa vigueur , & il n'y avoit ni degrés à obtenir dans les Universités , ni bénéfices à espérer pour ceux qui refusoient de le signer. Les Evêques qui avoient du zèle veilloient sur leur troupeau avec d'autant plus de soin , qu'ils savoient qu'il y avoit bien des loups couverts sous la peau de brebis , qui dogmatisoient en secret , pendant qu'ils faisoient une profession ouverte d'être soumis à l'Eglise. Le Roi Très-Chrétien , qui avoit été bien aise de procurer la paix , n'étoit pas d'humeur à souffrir qu'on en profitât pour répandre plus librement les nouvelles erreurs. Il en faisoit même examiner avec soin les partisans les plus déclarés ; ce qui les obligea de se retirer aux Pays-Bas , où ils crurent trouver plus de liberté & de parler & d'écrire. L'état avoit été fort agité jusques-là aussi-bien que l'Eglise. Toute l'Europe s'étoit liguée contre la France , & la France avoit soutenu avec succès les efforts de l'Europe liguée. La paix de Nimegue avoit rétabli le calme , mais il avoit été de peu de durée , l'on avoit vu renaître les troubles presque au même instant qu'ils avoient été apaisés. Cependant Louis XIV , qui avoit obtenu une partie de ce qu'il vouloit , envoya le comte d'Avaux à Ratisbonne , avec plein pouvoir d'admettre à une trêve de vingt ans

toutes les puissances qui voudroient y entrer. Sa Majesté n'avoit en vue que les Allemands & les Espagnols, à qui il avoit enlevé des places. Les Jansénistes songèrent à s'y faire comprendre. Pour cela ils dressèrent une lettre adressée à M. d'Avaux, qu'on trouve dans le procès (a) du père Quesnel, que M. l'Archevêque de Malines fit imprimer en 1704, c'est sans doute une pièce des plus singulières. Elle est signée, *vos très-humbles & très-obéissans serviteurs, les disciples de saint Augustin*. Ces MM. disent d'abord, que le pouvoir si ample que le Roi a donné à son plénipotentiaire, de recevoir à la trêve de vingt-années, généralement tous ceux qui voudront bien l'accepter, les porte à faire connoître qu'ils sont résolus encore d'embrasser ce moyen de se procurer un repos qui ait au moins plus de durée que celui que la paix sous Clement IX leur avoit si heureusement rendu, persuadés que Sa Majesté ne voudra pas que les disciples de saint Augustin soient traités plus mal que les pirates à qui elle a pardonné, qu'on les exclue d'une grâce qu'on offre à toutes sortes de nations, sans distinction de religion & de mérite. M. Arnauld (car c'étoit lui, dit-on, qui avoit dicté la lettre), ajoute qu'il a ordre de ceux au nom de qui il écrit, de déclarer que puisqu'il ne faut que vouloir la trêve pour l'avoir, ils la veulent & la souhaitent de tout leur cœur, ainsi qu'il est aisé d'en juger *par les conditions mêmes qu'ils ont cru devoir proposer pour ne point paroître singuliers, & pour ne rien faire contre les formes ordinaires de ces sortes de contrats publics* : que ces conditions ne sont en effet que des offres très-avantageuses, capables d'applanir toutes les difficultés, s'ils'en rencontrent, & incapables d'en faire naître de nouvelles. La première est, que tous ceux qui ont eu le malheur de déplaire à Sa Majesté par quelque endroit, seront obligés de se justifier par de bonnes apologies, dans lesquelles ils rendront raison de leur conduite, & répondront à tout ce qu'on aura pu objecter contre leur vie & contre leur doctrine : la seconde, que Sa Majesté fera très-humblement & très-respectueusement suppliée de faire cesser les voies de fait, & l'usage des lettres de cachet, qui décrivent sa justice dedans & dehors le royaume, parce qu'étant employées le plus souvent contre des personnes, dont la piété & l'innocence sont connues du peuple, cela ne peut faire qu'un fort méchant effet au préjudice de la gloire & de la réputation de Sa Majesté : la troisième, qu'elle fera encore suppliée d'accorder la liberté à ceux que la rigueur de ces voies, ou la nécessité qu'ils ont eu de les prévenir, renferme dans des prisons,

1684.

(a) Page 256.

1684.

ou oblige de vivre en exil dans des pays étrangers, ou incommodes, sans avoir égard ni à leur âge ni à leurs infirmités, ni à leur pauvreté : la quatrième, qu'ils n'importuneront jamais Sa Majesté pour avoir des bénéfices ; mais que ceux à qui on aura donné des emplois ecclésiastiques auront toute liberté d'en faire les fonctions : la cinquième, qu'ils s'obligeront de seconder Sa Majesté dans le dessein qu'elle a de ramener à l'Eglise ceux qui s'en sont malheureusement séparés, & qu'ils continueront à faire des livres & des écrits, pour convaincre leurs esprits, pendant que Sa Majesté fera des ordonnances pour les faire profiter de la vérité qu'on leur présentera : la sixième, qu'ils soutiendront toujours avec vigueur les vérités de la grâce de Jésus-Christ, prêchées par saint Paul & expliquées par saint Augustin, contre les nouvelles opinions qui sont nées dans le cerveau d'un seul homme ; qu'ils répandront leur sang pour elles, s'il est nécessaire ; & qu'ils s'exposeront avec joie à toutes les incommodes de la vie plutôt que de consentir qu'on les affoiblisse en aucune manière : la septième, qu'ils veilleront toujours avec grand soin sur les corrupteurs de la morale de Jésus-Christ, & qu'ils auront une attention toute particulière à s'opposer à la doctrine parricide des Rois, & à l'opinion séditieuse de leur déposition, sans s'endormir, sous prétexte que l'une & l'autre ont déjà été terrassées, & prosrites par des arrêts & des censures, & que ceux qui les enseignoient autrefois n'en font plus mention dans le royaume. La huitième, que comme il est très-difficile d'être entièrement à couvert de la calomnie, quelque sage, & irréprochable qu'on soit dans sa conduite, Sa Majesté seroit très-humblement suppliée de ne point tellement privilégier ceux qui se rendroient leurs accusateurs, qu'on les dispensât de prouver dans les formes ce qu'ils auroient avancé, & de subir les peines portées contre les calomniateurs, lesquelles seroient remises en vigueur. L'auteur de la lettre finissoit en disant que ces conditions loin d'être onéreuses, étoient bien plus capables d'avancer la trêve que de l'empêcher ; & en priant le comte d'Avaux de vouloir bien les appuyer de tout son crédit auprès de Sa Majesté. Sans doute qu'ils n'auroient pas été si modestes dans les conditions qu'ils propofoient s'il se fût agi d'une paix éternelle, & qu'ils remettent à en faire d'autres quand la trêve seroit expirée, & qu'elle leur auroit donné le temps d'augmenter leurs forces.

On laisse au lecteur à faire telle réflexion qu'il lui plaira sur une pièce de cette nature, qui en fournit de toutes sortes. Elle

est si extraordinaire, pour ne rien dire de plus, que si l'évidence ne coupoit pied à tous les doutes, on auroit peine à ne pas croire qu'elle a été fabriquée à plaisir. Le père Quesnel n'a eu garde de l'accuser de supposition; il savoit trop bien qu'elle étoit réelle, & qu'on étoit en état de le prouver; il avoue même que le dessein en est ridicule; mais il dit (a) qu'on n'a pas eu intention de la publier, & que ce n'est dans le fond qu'une badinerie dont on n'a jamais fait usage. Je n'ai pas de peine à croire qu'elle n'a point été envoyée, & que tout bien examiné, ceux qui l'avoient écrite trouvèrent bon de la supprimer, pour éviter le ridicule qu'elle ne pouvoit manquer de leur donner, & ne s'exposer pas à rappeler dans l'esprit des personnes qui la liroient, ces temps où les luthériens d'Allemagne, & les calvinistes de France, aussi formidables par leur nombre que par leur union, osoient traiter avec leurs maîtres, & leur proposer des conditions; mais on ne persuadera à personne que des théologiens de l'âge, & du caractère de ces Messieurs, aient formé le projet de la lettre, & l'aient exécuté uniquement pour s'amuser. L'auteur de l'anatomie prétend que c'est mal connoître M. Arnauld que de la lui attribuer, à lui, dis-je, dont l'esprit n'étoit nullement tourné à la badinerie. La justification est certainement des plus plaisantes, & vaut presque la pièce qui en fait le sujet. Le père Quesnel a peur qu'on ne regarde ses amis comme des chefs de parti, qui se croyoient assez forts pour se faire respecter, & en état d'offrir une trêve au Roi; il en donne l'idée de gens fainéans & oisifs, qui, comme des enfans, concertent une lettre sans autre vue que de la composer & de se divertir, sacrifiant ainsi leur réputation à leur réputation même: & sur le pied que ce n'est qu'une badinerie, il ne veut pas qu'on l'impute à M. Arnauld, dont la gravité ne se feroit pas abaissée à une pareille bagatelle: mais quiconque lira la lettre la trouvera très-sérieuse, & si le projet en est peu sage, elle est du moins d'un tour à ne point faire deshonneur à celui qu'on prétend l'avoir dictée au sieur Ernest. Après tout, qu'elle soit de M. Arnauld ou non, peu importe; elle a toujours été écrite par un homme qui se dit autorisé de tout le parti, & elle prouve jusqu'où ce parti porte ses pensées.

Cette lettre fut écrite à M. le comte d'Avaux, Plénipotentiaire du Roi, au sujet du traité de Ratisbonne, & non point de celui de Nimègue, comme dit un écrivain: car il ne fut point question de trêve à Nimègue, on n'y traita que de la paix. De plus, l'auteur de la lettre parle de la grâce que le

1684.

(a) Anatomie de la Sentence contre le Père Quesnel p 131. & 132.

1684. Roi avoit accordée à d'insolens & impies pirates, en quoi il fait évidemment allusion à la paix accordée tout récemment aux Algériens. Enfin le père Quesnel a marqué de sa main dans une apostille qu'il y a mise, qu'elle fut écrite vers 1684, c'étoit justement le temps qu'on négocioit à Ratisbone. Les traités de Nimègue étoient conclus depuis quelques années.

A N N E E 1685.

1685.

Juil. 24. L'Assemblée générale du Clergé de France porte des plaintes au Roi de la liberté que les ministres calvinistes se donnoient de décrier la foi de l'Eglise Romaine par les plus atroces calomnies, ce qui empêchoit le peuple de se réunir, & de profiter de l'avertissement pastoral qui lui avoit été adressé par l'Assemblée de 1682. Pour juger de la justice des plaintes que faisoient les Prélats, il n'y a qu'à jeter les yeux sur le petit ouvrage qu'ils publièrent alors sous ce titre : *Doctrine de l'Eglise contenue dans notre profession de foi, & dans les décrets du Concile de Trente, opposée aux calomnies, injures & faussetés répandues dans les ouvrages des prétendus réformés*. On y voit que nos sentimens sur l'Ecriture & la tradition, sur les sacremens, sur la justification & les mérites, sur la messe, l'adoration de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, les satisfactions, le purgatoire, les indulgences, l'invocation des saints & quelques autres articles ont été tellement défigurés par les écrivains protestans, qu'il faut ou qu'ils ne les aient pas connus, ou qu'ils se soient étudiés à les représenter avec les couleurs qu'ils ont jugé les plus propres à les décrier. En conséquence de la requête du Clergé, le Roi donna un édit qui fut enregistré au Parlement le 23 d'Août, par lequel il étoit fait défenses aux ministres & à toutes personnes de la religion prétendue réformée de prêcher & de publier des livres contre la foi de l'Eglise, d'imputer aux catholiques des dogmes qu'ils réprouvent, & même de parler directement ou indirectement de la religion catholique.

(a) Octo-
bre 22. Les calvinistes n'eurent presque pas le temps de sentir ce nouveau coup qu'on leur portoit, celui qui le suivit deux mois après étant de nature à épuiser toute leur sensibilité.

* & non
pas en
1599.
comme
le dit le
Sieur du
Pin dans
son His-
toire Ec-
cl. to. 3.
p. 346.

(a) L'édit portant révocation de celui de Nantes, enregistré au Parlement.

L'édit de Nantes contenant cent deux articles généraux, & cinquante-six articles particuliers, avoit été donné en 1598, par Henri IV, qui avoit consulté sa reconnoissance autant ou plus que la nécessité des temps, & de-là vient qu'ils sont

. fi

si favorables aux sacramentaires. A la mort de ce grand Prince, la Régente les renouvela pour prévenir tous les troubles, trop heureuse qu'on ne lui demandât pas de nouveaux avantages que la situation de ses affaires ne lui auroit peut-être pas permis de refuser. Elle fut également bien servie, & par son conseil qui étoit fort bien intentionné, & par les grands de la religion, qui faisoient toujours marcher leurs intérêts particuliers avant ceux de leur secte. A chaque mouvement qui se faisoit dans l'Etat, il falloit recommencer cette cérémonie, pour ôter aux huguenots tout prétexte de faire des querelles, ou entrer dans celles des autres. Par ce moyen ils conservèrent leur crédit & leurs places de sûreté, jusqu'à ce que leurs révoltes réitérées, & le bonheur de Louis XIII leur firent perdre l'un & l'autre. Le cardinal de Richelieu, en faisant tomber la plus grande partie des murailles de leurs villes, laissa néanmoins sur pied leurs privilèges réels, & ne toucha point ni à leurs temples, ni à leurs exercices ordinaires; content de les avoir réduits au rang des autres sujets, il ne jugea pas possible dans les conjonctures où il se trouvoit, d'employer les moyens les plus efficaces pour en faire des catholiques. Ainsi le Calvinisme subsistoit toujours; on ne lui avoit pas même ôté tout ce qu'il avoit usurpé depuis les premières déclarations, tant il paroissoit important de ne pas aigrir tout-à-fait des gens qui, sur le moindre ombrage, se portoient aux plus grandes extrémités. De-là cette forte habitude que les sectaires s'étoient faite de regarder ce qu'ils avoient obtenu d'édits, & ce que le Prince avoit cru devoir tolérer de contraventions, comme autant de lois perpétuelles & d'usages sacrés qu'on ne pouvoit plus entamer sans ébranler les fondemens de l'Etat en renversant ceux de la bonne foi & de la sûreté publique. Grotius, quoique non catholique, avoit parfaitement reconnu l'illusion de ce préjugé. *Que ceux qui prennent le nom de réformés, dit-il dans un de ses ouvrages *, se souviennent que ces édits ne sont point des traités d'alliance, mais des déclarations des Rois qui les ont portées en vue du bien public, & qui les révoqueront si le bien public le demande.* Il semble que ce savant homme qui écrivoit en 1645, prévît ce qui devoit arriver dans la suite. J'ai marqué sous les années précédentes ce que Louis XIV avoit fait pour saper la réforme. Il l'avoit tellement minée par une foule d'édits donnés l'un sur l'autre, qu'au commencement de 1684 il ne restoit guères que l'ombre & le nom de celui de Nantes. Les huguenots étoient

* Rivetiani apologet. pro schismate, contra votum pacis, facti discussio, p. 22.

1685.

exclus des charges de judicature, & de l'exercice de plusieurs professions, la plupart des temples étoient à bas, les ministres n'osoient paroître, on avoit enlevé tous les enfans qui donnoient quelque signe qu'ils vouloient être catholiques; l'espoir des récompenses, la crainte des maux qu'on envisageoit comme proches, les controverses établies dans toutes les Provinces avoient ramené au sein de l'Eglise un grand nombre d'adultes; la plupart des autres étoient si ébranlés, qu'il y avoit tout sujet de croire qu'ils ne tenoient plus à leur religion que par un reste de point d'honneur ou d'entêtement qui tomberoit bientôt. Il y en eut peu en effet qui ne cédaient à l'appréhension de voir & de loger des gens de guerre, & qui n'abjurassent une doctrine par laquelle leurs pères avoient répandu tant de sang. On avoit commencé ces expéditions militaires par le Béarn, où tout avoit ployé. Le conseil jugea les premiers jours de cette année qu'il falloit employer la même méthode dans le reste du royaume. M. le Chancelier, homme naturellement très-moderé, & le marquis de Louvois son fils, secrétaire d'Etat pour la guerre, dont l'humeur étoit moins douce, furent ceux qui agirent le plus efficacement pour faire prendre cette résolution. La conjoncture de la trêve qu'on venoit de signer avec l'Espagne & l'Empire, se trouvant favorable à ce dessein, les troupes qui étoient sur pied se répandirent dans toutes les provinces, & alors on n'entendit plus parler que d'abjurations. Elles se firent d'abord assez en général. On exigea peu après la souscription d'une formule de foi, qui contenoit nettement la doctrine de l'Eglise; enfin on obligea les maris à répondre de leurs femmes, & à mener leurs enfans à l'Eglise. On trouva par-tout très-peu de résistance. Montauban & la Rochelle, villes autrefois si attachées à l'erreur, ne montrèrent pas plus de fermeté que les autres.

Les choses en étoient-là, lorsque le Chancelier pressa le Roi de frapper le coup qui devoit couper la dernière tête de l'hydre. Son âge & ses infirmités lui annonçant une mort prochaine, il souhaitoit ardemment de donner avant la fin de ses jours la forme à l'acte qui devoit remettre la religion catholique dans tous ses droits. Sa Majesté ne voulut pas lui refuser cette consolation; & quoique les mesures eussent été prises de façon que cette affaire ne devoit être terminée qu'au commencement de l'année suivante, M. de Châteauneuf eut ordre de dresser l'Edit qui fut arrêté le 18 d'Octobre. Il portoit en substance la révocation de tout ce qui s'étoit jamais fait

en France en faveur des Calvinistes, la démolition de ce qui leur restoit de temples, une défense expresse de s'assembler dans aucun lieu ou maison particulière pour faire l'exercice de ladite religion, & un ordre précis à tous les ministres qui ne voudroient pas se convertir de sortir du royaume quinze jours après la publication du présent édit. Le Roi faisoit en même-temps des avantages considérables à ceux d'entr'eux qui abjureroient l'erreur, leur promettant exemption de tailles & de logement de gens de guerre, & de plus, leur vie durant, une pension d'un tiers plus forte que les appointemens qu'ils touchoient en qualité de ministres. Comme ceux-ci avoient ordre de quitter le royaume en cas d'obstination, il étoit défendu aux autres huguenots d'y penser, ou de transporter leurs biens & effets ailleurs, sous peine des galères pour les hommes, & de confiscation de corps & de biens pour les femmes. M. le Tellier n'eut pas plutôt mis le sceau à cet édit, que faisant éclater la joie dont le saint vieillard Simeon (a) fut saisi en prenant le Sauveur entre ses bras, il s'écria avec lui : *C'est à cette heure, Seigneur, que, suivant votre parole, vous laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de vous.* Il regarda avec justice cette dernière action, comme la plus heureuse & la plus éclatante de sa vie. Cependant, comme on avoit précipité le terme destiné à la conclusion de cette grande affaire, il fallut donner encore quelques ordonnances. Le 25 d'Octobre & le 5 Novembre il en parut deux pour défendre l'exercice de la religion prétendue réformée sur les vaisseaux, & empêcher les gens de mer de favoriser l'évasion des huguenots. Ce dernier point étoit si important, que le 17 du même mois de Novembre, on vérifia au Parlement de Paris une déclaration expédiée dès le 20 d'Août, qui donnoit à ceux qui dénonceroient la retraite des réformés, la moitié de leurs fonds dans les pays où la confiscation a lieu, & dans les autres la moitié des fruits & des revenus dont ils donneroient connoissance. Ces précautions n'empêchèrent pas que par la négligence ou l'avarice des gardes, plusieurs milliers d'hommes & de femmes ne gagnassent les côtes & les frontières, d'où ils allèrent peupler l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck & la Prusse, où la plupart à charge à leurs hôtes, & traînant leur vie dans l'indigence, ont gémi à loisir dans le secret du cœur d'une démarche dont ils se faisoient honneur au-dehors, plus courageux après-tout en cela, que leurs Pasteurs qui avoient déserté à la première vue

1685.

(a) Luc
2. 28.
29 &
30.

1685.

du péril, & préféré leur fureté particulière à la consolation de leurs ouailles. Plus de six cents ministres avoient pris la fuite dès que le tonnerre s'étoit fait entendre, se contentant d'exhorter de loin le troupeau pour lequel ils n'avoient pas eu le courage de se sacrifier. Les ouvrages qu'un assez grand nombre d'entr'eux ont publiés sur toutes sortes de matières feront éternellement regretter que des hommes si savans & si polis n'aient pas ouvert les yeux à la lumière. Il auroit été assez inutile, par rapport à la capitale, d'interdire l'exercice du calvinisme dans les maisons particulières, si celles des ministres étrangers protestans leur avoient été ouvertes; c'est pour cela que le 3 de Décembre le juge de police de Paris publia une ordonnance pour défendre aux habitans d'y aller faire aucun acte de religion. L'année suivante fut employée à faire divers réglemens. Le plus nécessaire regardoit l'instruction des enfans. Benoît (a) dit que lorsqu'ils assistoient aux catéchismes, où l'on obligeoit leur parens de les envoyer, on étoit quelquefois surpris de les entendre, sur la moindre ouverture que leur en donnoit le Catéchiste, *prouver que le Pape est l'antechrist, que l'Eglise Romaine est idolâtre, qu'elle est la mère des abominations & des paillardises spirituelles; qu'elle est l'Egypte & la Babylone mystique.* Rien ne montre plus sensiblement l'idée que les religionnaires affectoient de donner de l'Eglise pour en inspirer toute l'horreur possible. Il est étonnant que l'historien croie faire honneur à sa secte, en rapportant ces traits, qui ne peuvent que la décréditer. Ce fut pour remédier à ce mal, qu'on enleva les enfans des pères opiniâtres, pour les faire élever dans les maisons nouvellement érigées, & destinées à leur instruction.

(a) Hist.
de l'Edit
de Nan-
tes, sous
1686.

Telle fut la conduite de Louis dans cette affaire, dont la consommation lui auroit mérité le nom de Grand chez toutes les nations catholiques, quand il ne se le feroit pas acquis par d'autres titres. On ne peut nier qu'elle n'ait été le chef-d'œuvre de sa puissance, & de son amour pour la religion. Moins attaché à la foi de ses pères, peut-être n'auroit-il pas même pensé à y rappeler ses sujets égarés, dont il connoissoit l'opiniâtreté; moins absolu, il n'auroit osé le tenter; il lui falloit le zèle le plus animé, & le pouvoir le plus respecté, pour porter & faire exécuter à l'exemple de Constantin, des édits si mortels à l'hérésie. Je sai que les sentimens ont été partagés sur les moyens qu'il a employés pour purger ses Etats des erreurs que Calvin y avoit introduites. Il y

en a qui n'approuvent pas qu'on joigne la terreur à l'instruction ; pour parler comme saint Augustin , (a) , & ils appuient principalement leur opinion de l'autorité de ce père dans ses lettres , sur-tout à Cecilen & à Donat. M. de Thou , dans la préface de son histoire dédiée à Henri IV , dit que l'avis du saint docteur est que le cours de ces fortes de maux ne se doit point arrêter par la rigueur , la violence & l'autorité ; qu'on avance plus par les instructions que par les commandemens ; par la modération que par la terreur ; que si ceux qui ont le pouvoir en main sont quelquefois obligés d'user de menaces , ils ne le doivent faire qu'à regret , & n'intimider que par des passages de l'Ecriture sainte , afin de faire plutôt craindre Dieu qui menace par leur bouche , que de se rendre eux-mêmes redoutables par leur propre puissance , comme le saint Evêque d'Hyppone l'écrivit à Aurelius. Les écrivains protestans ont parlé comme M. de Thou , dans les écrits dont ils ont inondé l'Europe. Selon eux , c'est une chose aussi incuie qu'inutile d'employer la force pour convertir les ames ; c'est violenter les consciences & faire des hypocrites. Ils ajoutent que si ce moyen est condamnable en lui-même , beaucoup plus l'est-il quand on a dû en être à couvert par des déclarations & des édits , puisqu'on ne peut l'employer qu'aux dépens de la bonne foi , l'unique rempart de la société civile ; & conséquemment que l'exercice du calvinisme ayant été autorisé en France pendant près d'un siècle , on n'a pu légitimement y donner atteinte. Ainsi l'on condamne tout ce que Louis le Grand a fait & pour le fond & pour la manière. Ce Prince n'a pas manqué d'apologistes , la matière est trop importante , pour ne pas dire quelque chose de ce qu'on a publié en sa faveur. Sa justification sera celle des Souverains qui ont eu le même zèle pour la religion. Commençons par le fond , c'est-à-dire , par l'article du droit , & de la bonne foi , après nous viendrons au fait ou à la manière.

I. Personne n'ignore de quelle façon le calvinisme s'est introduit en France , & les vains efforts que nos Rois ont faits , soit pour l'étouffer dans sa naissance , soit pour l'en bannir , quand il fut devenu plus fort. L'hérésie armée se soutint malgré toutes ses pertes ; les catholiques se lassèrent de vaincre , parce que leurs victoires avoient épuisé le royaume. Ce fut le fondement des édits de pacification faits par Charles IX , Henri III & Henri IV. Ces Princes tolérèrent par prudence

1685. ce qu'ils n'étoient pas en situation d'empêcher par la force : mais ils n'en étoient pourtant pas moins convaincus que ce qu'ils permettoient , non à des étrangers , circonstance remarquable , mais à des sujets & à des enfans rebelles , étoit infiniment préjudiciable à la religion & à l'Etat. Or le premier devoir du Souverain , devoir essentiel , imprescriptible , éternel , c'est de ne perdre jamais de vue le bien de l'Etat & de la religion , & de le suivre dès qu'il peut écarter les obstacles qui en avoient arrêté l'exécution. Tous les édits qu'il porte , s'ils vont contre cette règle immuable , qui ne dépend ni de la volonté ni du caprice des hommes , ne sauroient être que conditionnels , en quelques termes qu'ils soient conçus , puisque la même raison de nécessité qui oblige à les donner en détermine la forme. De-là vient que Grotius ne regarda jamais ceux de pacification comme de véritables traités , quoiqu'ils fussent revêtus de tout ce qui pouvoit les rendre plus authentiques ; mais comme des concessions forcées , que la bonne foi ne garantissoit point , & qui ne subsisteroient qu'autant de temps qu'en dureroit le principe. On voit dans l'Histoire Ecclésiastique bien des privilèges accordés aux schismatiques , puis révoqués par des Empereurs , dont le nom n'en a été que plus vénérable à la postérité. Il s'ensuit de-là que Louis XIV a pu imiter les Constantins , les Theodoses , & ces autres pieux Monarques , que la crainte de manquer à leur parole ou à celle de leurs prédécesseurs n'empêcha point d'annuler les grâces qui ne pouvoient servir qu'à nourrir le schisme & l'hérésie. Si de la France nous voulons passer chez les nations voisines , nous y trouverons des Princes qui ont abjuré & pros crit la créance qu'ils avoient succée avec le lait , & promis solennellement de maintenir : une grande partie des Souverains d'Allemagne , la Suede , le Danemarck , l'Angleterre fourniront la preuve de ce que j'avance ; nous verrons les Hollandois , nonobstant l'union conclue à Utrecht en 1579 , entre les Provinces confédérées , & malgré la pacification de Gand , bannir enfin la religion Romaine , dont les sectateurs n'avoient pas moins contribué que les autres à assurer la liberté publique. Les protestans néanmoins n'ont donné que des éloges à ces changemens faits visiblement contre la foi des promesses les plus sacrées , parce qu'ils étoient à l'avantage de la réforme : ce qui montre que l'intérêt de la bonne foi n'est nullement le principe de ces déclamations tragiques dont tant de calvinistes ont grossi leurs ouvrages , &

qu'ils n'ont eu en vue que celui de leur secte proscrite d'un royaume où , à la vérité , elle étoit soufferte par des lois , mais qui n'avoient été portées qu'après qu'elle s'y étoit établie au mépris des lois mêmes les plus anciennes , & qu'elle s'y étoit maintenue par les armes. Voilà ce que nous apprend l'histoire , & ce qu'aucun écrivain n'a osé contester. Il n'en faut pas davantage pour justifier la conduite de Louis le Grand sur le droit. Venons au fait.

II. Que la loi nouvelle ne s'établisse point par la force & par l'épée , c'est une maxime de Tertullien adoptée par les Pères qui l'ont suivi , & par les théologiens qui sont venus après : mais il y a bien de la différence entre les payens & les hérétiques ; ceux-là sont libres , & à eux-mêmes ; ils sont encore dans la main de leur conseil , ils peuvent choisir à leur gré le bien ou le mal , la vie ou la mort : ceux-ci sont toujours dans la dépendance de l'Eglise , à qui leur rebellion n'a point ôté ses droits. Ainsi donc qu'un Prince peut employer les remèdes violens pour réduire des sujets révoltés , tout de même l'Eglise , qui est la mère commune des chrétiens , peut user des moyens qu'elle juge les plus convenables pour faire rentrer dans son sein des enfans dénaturés , qui s'en sont séparés pour courir après une étrangère , & elle s'en est servie toutes les fois qu'elle s'est vue appuyée de la religion des Empereurs. Cent constitutions ramassées dans le Code Théodosien , prouvent , qu'à la mort près , elle croyoit pouvoir mettre tout en usage pour rappeler les schismatiques à l'unité de la foi : on y voit les Ariens , les Priscillianistes , les Valentinien , les Marcionites , les Donatistes , tous les hérétiques , en un mot , livrés aux poursuites des magistrats & à l'infamie publique ; on leur ôte leurs emplois , on abat leurs temples , on leur défend toute profession extérieure de leurs erreurs , & s'ils défobéissent , on les exile , on confisque leurs biens , ce n'est pas assez : comme si l'on ne faisoit plus partie de la société civile , dès-là qu'on est retranché de celle des fidèles , on leur ôte la faculté de vendre , & d'acheter , de donner , de recevoir , de tester , d'hériter de leurs pères mêmes , & de leurs femmes : on les ruine par des amendes réitérées , on les condamne au fouet , on les chasse des villes , on brûle leurs livres , & quiconque est convaincu d'en avoir gardé quelque'un contre les défenses , est puni de mort. La raison qu'on apporte de cette sévérité , c'est qu'il faut réduire par la peur ceux que la raison ne peut gagner. C'est le principe qui a fait agir Louis XIV , mais il faut convenir que

1685.

les déclarations qu'il a données contre les calvinistes de nos jours sont infiniment moins rigoureuses que ces constitutions des premiers, & des plus grands Empereurs chrétiens. Leur conduite est son apologie, & la réfutation de tout ce qu'ont avancé quantité d'écrivains, la plupart protestans, quelques-uns catholiques. Si on vouloit d'autres exemples bien plus terribles, il n'y auroit qu'à les chercher chez les protestans mêmes. Elizabeth, reine d'Angleterre & Jeanne d'Albret, reine de Navarre, ont fait à proportion autant de martyrs que Néron & Domitien en firent de leur temps. Il n'y a peut-être pas un pouce de terre dans la grande Bretagne qui depuis deux cents ans n'ait été arrosé du sang des confesseurs de Jesus-Christ. La Suede & le Danemarck n'offrent que des gibets à ceux qui voudroient professer la religion de leurs pères; c'est un crime d'être catholique dans une partie considérable de l'Allemagne, & ce crime a été irrémissible en Boheme, en Hongrie & en Transilvanie, tandis que ces Etats ont été protestans. En France, sous Louis XIV, on n'a parlé ni de feux ni de gibets, & ce que l'auteur des *derniers efforts de l'innocence affligée*, & quelques autres déclamateurs ont avancé là-dessus, est une calomnie réfutée par les calvinistes mêmes, à qui il est resté un peu de bonne foi, & inventée pour faire illusion aux étrangers qu'on avoit intérêt d'attendrir sur des maux imaginaires; les punitions corporelles ne sont tombées que sur des rebelles qui avoient pris les armes, & sur les réfractaires aux édits qui défendoient la sortie du royaume. Les autres n'ont été attaqués que par le retranchement de quelques privilèges, & par le logement des gens de guerre qui, à la vérité, en bien des endroits, traitèrent fort mal leurs hôtes. On a donné à cela le nom de persécution; car ceux qui souffrent, trouvent toujours qu'ils sont persécutés quelle que soit la cause de leurs souffrances: après tout, cette prétendue persécution est, ainsi que je l'ai déjà dit, fort au-dessous de celle que les catholiques ont essuyée dans tous les siècles de la part des princes protestans, & qui a été exercée contre les hérétiques par les Empereurs chrétiens, dans ces temps où la religion étoit si pure dans sa doctrine, & si irréprochable dans sa discipline, au jugement de Luther & de Calvin. La voie de rigueur a donc toujours été ouverte, & regardée comme la plus propre à ramener les esprits à la vérité.

Mais S. Augustin l'a blâmée, grand préjugé qu'il ne faut point violenter les consciences. C'est ce que les calvinistes ont répété en toute occasion, sans faire attention qu'ils se faisoient

leur procès à eux-mêmes. Car enfin, si les conversions ne doivent être l'ouvrage que du glaive de la parole de Dieu, pour quoi leur Fondateur agit-il avec tant de vivacité à Geneve pour faire brûler le malheureux Servet ? Pourquoi leurs pères ont-ils allumé tant de feux, & dressé tant d'échaffauts ? Pourquoi dans ce siècle les Arminiens ont-ils été traités si durement en Hollande après la conclusion du synode de Dordrecht, qui les déclara excommuniés ? Voilà à quoi ne pensent pas ces écrivains, qui manquant de raisons ont recours aux autorités. Après tout, il s'en faut beaucoup que celle de S. Augustin ne leur soit favorable ; & il est étonnant qu'un aussi habile homme que M. de Thou, qui d'ailleurs étoit catholique, l'ait employée avec si peu de précaution & de discernement ; il cite des lettres où ce Père ne dit rien du tout qui ait rapport à la question présente, comme il est aisé de le voir en les lisant ; il en allègue d'où il ne peut tirer aucune conséquence raisonnable en faveur de son sentiment, telle est la 86e. au gouverneur de Numidie, & la 100e. au proconsul d'Afrique. Le saint docteur prie Cécilien dans la première, de réprimer les donatistes des environs d'Hyp-pone, plutôt néanmoins en réprimant leur orgueil & leur vanité sacrilège par une terreur salutaire, qui les puisse faire rentrer dans eux-mêmes, qu'en les punissant du supplice qu'ils méritoient. Dans la seconde, il demande la même chose à Donat ; puis il ajoute qu'il seroit bon qu'on les instruisît, & qu'on les convainquît par des conférences, parce que *c'est un travail plus importun que profitable, de ne réduire les hommes que par la force, au lieu de les gagner par voie d'instruction & de persuasion.* Il est évident que de cette double prière on ne sauroit inférer en raisonnant juste, que les moyens de douceur soient les seuls dont l'usage soit permis contre les hérétiques, puisque S. Augustin se borne à demander qu'on ne les fasse pas mourir, & qu'on épargne le corps pour donner lieu à la guérison de l'ame. Il faut convenir après tout, que la pensée du saint docteur fut un temps qu'on ne devoit forcer personne de revenir à l'unité de Jesus-Christ, & que pour cela il ne falloit employer d'autres armes que les discours & les raisons ; il le reconnoît dans deux des plus belles lettres qu'il ait écrites sur ce sujet, dont l'une est adressée à Vincent, Evêque Donatiste, l'autre à Boniface, tribun en Afrique ; mais il marque là-même qu'il avoit bien changé de sentiment, & qu'après avoir résisté aux raisons, il s'étoit enfin rendu à l'expérience, qui faisoit voir que l'appréhension des peines temporelles appliquoit l'esprit à la considé-

1685.

(a) Ad
Vinc.
Ep. 93.

ration de la vérité, sur laquelle sans cela on ne jeteroit pas les yeux, par l'accoutumance où l'on est de vivre dans l'erreur. La crainte (a) de ce que l'on ne veut point souffrir dissipe l'entêtement; elle fait ouvrir les yeux à la vérité; & faisant rejeter l'erreur dont on étoit prévenu, & chercher la vérité qu'on ne voyoit point, elle dispose à vouloir ce qu'on ne vouloit point.

(b) Ep.
105.

Quant à ce qu'on oppose, que les conversions opérées par ces voies de sévérité sont fausses, & ne sont que des hypocrites, c'est une objection réfutée par S. Augustin dans les mêmes endroits: *En mettant en usage tout à la fois la terreur & l'instruction*, dit il à Vincent, *afin que l'une rompe les chaînes de la coutume, pendant que l'autre dissipe les ténèbres de l'erreur, on a la consolation que nous avons présentement, d'en voir un grand nombre dans la voie du salut, qui rendent grâces à Dieu, & le bénissent avec nous de ce qu'ayant, selon sa promesse, fait plier les Rois de la terre sous le joug de Jesus-Christ, il se sert d'eux pour guérir les malades, & pour faire marcher les foibles & les paresseux. Ce Père marque à peu près la même chose à Boniface (b). Cette autorité dont ils se plaignent (les Donatistes) leur est salutaire & favorable, plutôt que contraire, puisqu'elle en a déjà ramené & en ramène encore tous les jours plusieurs, qui rendent grâces à Dieu de se voir revenus d'une fureur si pernicieuse; qui aiment ce qu'ils haïssoient; qui depuis qu'ils sont guéris se louent de la violence salutaire dont ils se plaignoient si fort dans l'accès de leur frénésie, & qui pleins de la même charité que nous avons eue pour eux, se joignent présentement à nous pour demander qu'on traite comme on les a traités ceux qui résistent encore, & avec qui ils se sont vu en danger de périr. Voilà l'expérience qui avoit fait revenir le Docteur de la grâce du sentiment qui le révoltoit d'abord, & on l'a eue en France aussi-bien qu'en Afrique. Il y a eu de véritables conversions, & il reste des opiniâtres. Mais faut-il abandonner la médecine, parce qu'il y a des malades incurables, pou-*

(c) Ad
Vinc.

vons-nous dire après ce Père [c] à Jurieu, à Bayle, à Benoît, & aux autres réfugiés: *Vous ne regardez que ceux dont la dureté est à l'épreuve de ces sortes de châtimens, & qui sont de ceux dont*

(d) Jer. 2.
10.

Dieu dit par son prophète [d]: c'est en vain que ma verge est tombée sur vos enfans, puisqu'ils ne sont point corrigés; & dont on ne

(e) Hist.
d'Angl.
sous
Jacques
II.

sauroit douter néanmoins que le châtiment n'eût eu la charité pour principe. Mais comptez-vous pour rien tous ceux que nous avons la joie d'avoir ramenés?

De Larrey [e] marque la révocation de l'Edit de Nantes au

25 d'Octobre ; c'est une méprise. L'Edit fut enregistré le 22 à la Chambre des Vacations.

A N N É E 1686.

1686:

Edit du duc de Savoye contre les Prétendus Réformés. Janv. 1

Ce Prince ne vit pas plutôt les mesures que le Roi Très-Chrétien avoit prises pour éteindre l'hérésie dans ses Etats, qu'il résolut de la bannir des siens. Les habitans des Vallées de Lucerne, de saint Martin & de la Perouse, appelés communément Vaudois, étoient infectés des erreurs de Calvin, & toutes les instructions qu'on avoit employées jusques-là n'avoient pu les ramener à la religion de leurs pères. Ils étoient fortifiés dans leur opiniâtreté par le commerce qu'ils avoient avec les François, & par la désertion de ceux-ci, qui avoient extraordinairement augmenté leur nombre : c'est ce qui engagea Victor Amedée à donner dès le mois de Novembre 1685, un ordre aux étrangers de fortir des Vallées sous quinze jours.

Cet Edit n'ayant pas remédié au mal, le Duc fit publier celui-ci, par lequel il étoit défendu, sous peine de la vie, de s'assembler pour l'exercice de la religion prétendue réformée, ou de tenir des écoles, avec injonction aux ministres & aux réfugiés qui ne voudroient pas se convertir, de se retirer dans quinze jours. Les religionnaires eurent d'abord recours aux supplications, puis ils prirent les armes pour maintenir leur secte par les mêmes voies qu'elle s'étoit établie. Ils comptoient beaucoup plus sur leurs montagnes que sur leur nombre ; mais tous les passages furent forcés. Les François & les Piémontois s'avancèrent de concert pour envelopper les rebelles, ils emportèrent leurs retranchemens, & en tuèrent plus de trois mille à un passage nommé le Pré de la Tour ; plus de dix mille furent faits prisonniers en différens endroits. Le Duc, à la recommandation des Cantons évangéliques ayant permis à ceux-ci de fortir de ses Etats, ils gagnèrent Geneve, mais en assez petit nombre, parce qu'il en étoit péri beaucoup de misère ; ils s'arrêtèrent ensuite dans la Suisse, parce que divers Etats protestans qui leur offroient une retraite n'en vouloient recevoir qu'une partie, & que ces malheureux ne vouloient point se séparer. Enfin, lorsqu'on les croyoit sur le point de se répandre dans l'Allemagne, on les vit se rassembler, & prendre la route de leurs montagnes au travers des terres de leur Souverain. Il fut aisé de s'apercevoir que cela ne se faisoit pas sans la participation du Duc. Ce Prince qui venoit de prendre d'é-

1686.

troites liaisons avec Guillaume, Prince d'Orange, jugeoit qu'il ne pouvoit opposer à la France, contre laquelle il étoit résolu de se déclarer, d'ennemis plus irréconciliables que les Vaudois. Ainsi, non-seulement il leur permit de regagner leur patrie, mais il leur rendit tous les privilèges dont il les avoit dépouillés. Tant il est naturel aux hommes de sacrifier leur religion à des vues toutes profanes, & à un intérêt purement humain.

1687.

ANNÉE 1687.

Janvier
28.

Messieurs Pirot, Saussoy, Robert Guichard & de l'Estoch, docteurs & professeur des maisons de Sorbonne & de Navarre, donnent leur avis doctrinal sur un traité de la grâce que le sieur Gilbert, professeur royal avoit dicté à Douay.

Voici la première affaire d'éclat qui soit arrivée par rapport au Jansénisme depuis la paix de Clement IX. Les partisans de l'évêque d'Ypres n'avoient pas renoncé à ses erreurs : mais s'ils les débitoient hardiment en particulier, il falloit garder plus de mesures dans les écrits publics. Aussi ne les y exprimoit-on d'ordinaire que d'une manière ambigue, & en des termes susceptibles d'une explication catholique, pour avoir lieu de maintenir toujours que le Jansénisme est une fiction forgée dans l'imagination des Molinistes, & que l'Eglise n'a foudroyé qu'un fantôme. Le docteur Gilbert fut plus hardi, mais sa hardiesse ne fut pas heureuse. Le Roi Très-Chrétien n'eut pas plutôt entendu parler de lui, qu'il chargea M. de Harlay, archevêque de Paris, de faire examiner son traité. On en avoit deux copies légalisées par des notaires. Elles furent remises entre les mains des théologiens que j'ai nommés, & qui après une exacte discussion déclarèrent qu'ils avoient reconnu que la doctrine de Jansenius, condamnée par les constitutions des Papes reçues de tous les catholiques, étoit établie dans les cahiers du professeur, *non pas d'une manière obscure & en passant, ou en peu de mots, mais ouvertement, de dessein formé, avec un empressement & une obstination extrême, sans y oublier les expressions injurieuses & pleines d'aigreur qui ressentent l'esprit des novateurs : que par des interprétations chimériques, on y éluoit les décisions des Souverains Pontifes, en les détournant à un sens étranger & entièrement éloigné de leur pensée : enfin, que ce poison aussi dangereux qu'il y en puisse avoir pour les écoles, étoit tellement répandu dans tous ces écrits, qu'il seroit impossible de les corriger, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de lever le scandale qu'ils avoient causé, que de les abjurer expressément. Ce qui nous a fait juger, ajoutent les examinateurs, qu'on ne pouvoit pas souffrir sans perdre*

Université de Douay, que celui qui les a composés continue d'y enseigner. Il n'en fallut pas davantage pour faire chasser de Douay le sieur Gilbert, qui fit sa rétractation à Lille le 27 de Juillet. Il y marqua en particulier, qu'il se repentait d'avoir dit que les sectateurs de Molina donnent dans l'erreur de Pelage, en admettant une grâce purement suffisante. C'étoit reconnoître qu'il avoit enseigné la quatrième des cinq fameuses propositions, en même-temps qu'il avoit imputé une hérésie imaginaire à des théologiens catholiques. M. de Seve de Rochechouard, évêque d'Arras, prit tout le temps nécessaire pour examiner à loisir le traité qui avoit été dicté dans son diocèse. Il le lut, & il le fit lire. Enfin, le 13 d'Août il le condamna comme contenant une doctrine fautive, téméraire, condamnée comme hérétique par les constitutions des Papes Innocent X & Alexandre VII, & plein de termes injurieux d'une aigreur contre les théologiens catholiques, très-opposée à la charité chrétienne. Ce coup sembla mettre à bout la patience du sieur Gilbert, & lui faire oublier tout ce qu'il avoit fait depuis sa déposition : il fit une lettre qu'il envoya au Père Quesnel, cachée alors à Bruxelles, & qui parut retouchée de sa main, sous le titre de *Lettre justificative de M. Gilbert, prêtre, docteur en théologie, &c.* L'auteur y dit entr'autres choses que la censure des cinq docteurs de Sorbonne, qui a été cause de celle de M. d'Arras, ne leur fera jamais beaucoup d'honneur. On a cependant vu qu'il y avoit souscrit lui-même, tant il la trouvoit juste. Mais l'orgueil est de toutes les passions celle qu'on étouffe avec le plus de peine, & qui renaît le plus vite. Après avoir donné au public une longue rétractation de ses erreurs, le sieur Gilbert soutint dans l'appel qu'il fit signifier à l'évêque d'Arras, qu'il n'y avoit aucune proposition dans tout son traité qui ne fût très-catholique. On verra sous 1691 qu'il n'étoit pas le seul de l'Université de Douay qui se fût livré aux nouvelles opinions.

Le Roi d'Angleterre signe à Londres la déclaration qui donne la liberté de conscience à tous ses sujets.

Jacques II avoit succédé deux ans auparavant à Charles II son frère, qui avoit abjuré en mourant le Calvinisme, & quelques efforts que les Presbyteriens eussent fait depuis plusieurs années pour l'exclure de la couronne en haine de la religion catholique, dont il faisoit une profession ouverte, il avoit été proclamé Roi sans aucune contradiction. Dès qu'il fut sur le trône, il songea à procurer quelque liberté à ceux qui, comme lui, adoroient Dieu en esprit & en vérité. La victoire que ses troupes remportèrent en 1685 sur celles du duc de Montmouth, qui s'étoit mis

1687.

en tête de le supplanter, lui parut une conjoncture trop favorable pour n'en pas profiter. Il proposa à son Parlement de casser l'article du Test, qui excluait les catholiques des charges publiques & des emplois militaires : mais il n'y trouva ni soumission, ni condescendance, ce qui l'obligea de porter l'affaire au banc du Roi, où après de longues discussions, il fut jugé à la pluralité des voix, qu'on ne pouvoit disputer au Prince le droit de dispenser des lois pénales sans donner atteinte à l'autorité Royale. Ce jugement ayant été confirmé par celui des douze Jurés, interprètes des Loix, Jacques crut pouvoir en venir à la déclaration dont nous parlons ici : elle fut publiée en Ecosse dès le 27 de ce mois, & le serment du Test y fut aboli avec l'approbation du Conseil privé du royaume, quoique composé de Protestans. Les archevêques de saint André & de Glasgow, qui en étoient les principaux membres, écrivirent au Roi pour le remercier de ce nouveau témoignage de bonté qu'il donnoit à ses sujets. Cette démarche de deux Prélats, considérables par leurs Sièges, devoit être fort agréable à Jacques : car le Test ou épreuve étoit un formulaire de serment introduit par le Parlement en 1672 renouvelé & étendu en 1678, par lequel on abjuroit la doctrine de la transsubstantiation dans l'Eucharistie, de l'invocation de la Vierge & des Saints, & du sacrifice de la Messe de la manière qu'ils étoient en usage dans l'église de Rome, comme pleine de superstition & d'idolâtrie. Le Conseil privé d'Angleterre jugea à propos d'user de plus de ménagement. Jacques lui représenta inutilement que les lois faites pour obliger les Non-conformistes à se réunir à l'Eglise Anglicane avoient été très-préjudiciables à la nation, & que les peines décernées contre eux n'avoient fait qu'en augmenter le nombre ; le Conseil ne fut point d'avis d'abroger ce qui s'étoit fait par l'autorité des Parlemens. Ainsi dans la proclamation faite à Londres, le 14 d'Avril, on ne fit que suspendre les sermens, & exempter des lois pénales ceux qui entreroient dans les emplois civils ou militaires sans les avoir prêtés. Comme la grâce s'étendoit généralement à tous les Non-conformistes ; le Roi en fut remercié par autant d'adresses particulières qu'il y a de différentes sectes dans la grande Bretagne ; il n'y eut que les Evêques qui en témoignèrent du chagrin, quoiqu'on les laissât en possession des Eglises qu'ils occupoient, & des biens qu'ils ont usurpés. Pour le Parlement, il trouva fort mauvais que le Roi reçût un nonce du Pape, & envoyât un ambassadeur à Rome, pendant qu'il trouvoit bon que l'Angleterre en eût un à la Porte, & qu'on reçût avec honneur celui du Roi de Maroc.

Le Prince qui croyoit devoit aller toujours son chemin , renouvela le 5 de Mars de l'année suivante la proclamation de la tolérance , & il voulut qu'elle fût lue dans toutes les Eglises du royaume , en vertu du mandement des Evêques , à qui il ordonna de l'envoyer à tous les Curés de leurs diocèses. Ce fut un nouveau sujet de plainte pour les mécontents , qui crièrent aussi haut que s'il eût été question du renversement des lois fondamentales de la monarchie. Les évêques de saint Asaph , de Bath & Vuels , de Chichester , d'Ely , de Peterborough , & de Bristol s'étant assemblés chez l'archevêque de Cantorbery , ils résolurent de ne point expédier le mandement , ce qui obligea la Cour de les citer au banc du Roi , & de les envoyer le 18 Juin à la Tour. Leur prison ne fut pas longue , car ils furent élargis huit jours après ; ils furent même absous le 9 de Juillet par une sentence des Jurés , qui ne trouvèrent pas qu'il y eût lieu de leur faire leur procès.

Cependant le Roi voulant être obéi , & faire punir ceux qui avoient refusé de lire la proclamation , ses ordres pour la publication furent envoyés aux Chanceliers des Universités , & aux Chefs des paroisses & des collèges ; mais personne n'y eut égard , tant les Pasteurs avoient pris soin d'inspirer aux peuples la haine qu'ils avoient eux-mêmes pour la religion romaine. Ainsi cette démarche fut inutile aux catholiques , & ne servit qu'à précipiter la perte de Jacques II , qui apprit bientôt qu'on cabaloit de tous côtés contre lui , & que les factieux invitoient le Prince d'Orange , son gendre , à se venir mettre à leur tête. Jugeant alors qu'il falloit s'accommoder au temps & au génie d'une nation depuis long-temps ennemie de ses Rois , dès-là qu'ils ne sont pas ennemis de Rome , il fit publier le 30 Septembre une proclamation qui assuroit la religion protestante , & excluait les catholiques de la chambre basse du Parlement ; il éloigna de plus de son Conseil ceux qui étoient les plus suspects à ses ennemis ; il cassa la chambre des commissaires ecclésiastiques , & en abrogea les actes. Tout fut inutile , l'esprit de rebellion prévalut , comme on le peut voir dans l'histoire profane. Guillaume , Prince d'Orange , ayant débarqué le 16 Novembre 1688 à Lime & aux Plages voisines , Jacques II se vit trahi par ceux de ses sujets qu'il avoit comblés de grâces , abandonné par les autres qui étoient trop foibles pour le maintenir dans une révolution si générale , réduit enfin à se sauver , & à aller chercher un asyle en France , où après diverses tentatives faites inutilement pour recouvrer sa couronne , il mourut le 16 de Septembre 1701 plein de vertus & de mérites ,

1687. plus heureux aux yeux de la foi dans ses malheurs , que l'usurpateur ne l'étoit sur son trône.

Mars 22. Sentence de M. Charles-Maurice le Tellier , Archevêque de Reims , au sujet de la confession pascale.

* Sous le 16. Sep. 1687. Nous avons déjà indiqué ce fait * dans un endroit de ces Mémoires ; il n'est pas inutile d'en donner le détail. Ce sera une espèce de supplément à ce que nous avons dit sur la même matière. Aux fêtes de Pâques 1686 les curés d'Amiens firent la lecture du Canon *omnis utriusque sexus* , & ne manquèrent pas de dire que les fidèles étoient obligés en ce saint temps de se confesser à leurs pasteurs , ou au moins de ne le point faire à d'autres sans leur permission ; en cela ils étoient autorisés non-seulement par le préjugé , qui saisit quiconque prend possession d'une cure , dont la plupart n'auroient pas moins de peine à se défaire , que de leur bénéfice ; mais encore par le rituel de la province de Reims , imprimé en 1585 , & par les statuts synodaux du diocèse d'Amiens , publiés en 1662. Le Jésuite qui prêchoit dans l'Eglise du collège ne fut pas content de cette décision , qui lui parut blesser également celles de plusieurs souverains Pontifes , & l'autorité de l'Evêque diocésain ; & afin que personne n'en ignorât , il avança en chaire , que pour la communion de Pâques on la devoit faire à sa paroisse , mais que la confession étoit libre , & que tout prêtre approuvé avoit droit de l'entendre ; les curés crièrent aussitôt au scandale , & se pourvurent pardevant l'Evêque , à qui ils présentèrent requête le 20 d'Avril , puis en conséquence du décret qui intervint , ils assignèrent le prédicateur à comparoître au palais épiscopal , pour se voir condamner à se rétracter , avec défenses de plus récidiver. Le Prélat , M. Faure , homme de naissance & de mérite , que la Reine , dont il étoit prédicateur lorsqu'il portoit l'habit de Cordelier , avoit fait élever à l'épiscopat ; le Prélat , dis-je , les parties ouïes , rendit une ordonnance le 31 de Mai , dans laquelle , après leur avoir fait des défenses respectives de renouveler la contestation , & d'en parler désormais en quelque manière que ce fût , il déclaroit , pour calmer les consciences troublées , & pour l'instruction de son peuple , que l'obligation imposée aux paroissiens de se confesser aux curés , ou de leur demander permission de se confesser à d'autres , étoit un ordre de discipline très-sagement introduit , auquel tout le monde est soumis ; que cependant la permission qu'on est obligé de demander à son curé ne détruit pas la liberté de la confession , ni la validité de celles qu'on fait aux prêtres approuvés ,

& que les fidèles qui n'ont pas demandé l'agrément de leurs pasteurs, ne sont pas pour cela excommuniés. Les curés avoient fait trop de bruit d'abord pour s'en tenir à un jugement qui, en leur imposant silence, condamnoit ce qu'ils avoient avancé si affirmativement, & le fracas qu'ils avoient excité. M. le Tellier étoit Archevêque de Reims; ils ne pouvoient désirer de métropolitain plus à leur poste dans une affaire de cette nature. Il reçut leur appel le 26 Septembre, & leur permit de faire assigner qui bon leur sembleroit, leur Evêque même, à comparoître au mois pardevant lui. M. Faure, qui auroit bien souhaité décliner la juridiction de l'Archevêque, interjeta appel de son ordonnance, tant comme de juge incompetent qu'autrement, pour les torts & griefs à déduire en temps & lieu. Le bref qu'il obtint le 16 de Novembre, par lequel Sa Sainteté commettoit l'Evêque de Meaux pour juger l'appel, lui fut inutile; car le 5 de Février de cette année, il en fut déclaré déchû, ce qui rendit Monsieur de Reims maître du champ de bataille. Le 22 de Mars, *tout considéré, & le saint Nom de Dieu invoqué*, le métropolitain prononça que l'Evêque d'Amiens avoit mal jugé; que l'obligation de se confesser à son propre curé ou de lui demander, ou d'obtenir la permission de se confesser à un autre prêtre, se devoit entendre de la confession annuelle que tous les fidèles de l'un & de l'autre sexe sont tenus de faire dans la quinzaine de Pâques, pour satisfaire au Canon du concile de Latran, *omnis utriusque sexûs*, & que les prêtres séculiers, indéfiniment approuvés, ne peuvent absoudre les fidèles qui n'auroient pas ladite permission du curé ou de l'Evêque diocésain.

La mort de M. Faure qui survint fit que cette affaire en demeura-là, & qu'elle ne fut point portée à Rome au Pape, qui n'auroit pas apparemment confirmé la sentence dans toute son étendue, si l'on en juge par ce que nous avons rapporté dans un endroit de ces Mémoires, où nous avons traité assez au long ce qui regarde la confession pascalle, pour n'avoir pas besoin de retoucher cette matière. Il suffira d'y ajouter quelques observations. 1. M. Faure put se croire en droit de n'avoir égard ni au rituel de Reims, ni aux statuts synodaux de son diocèse dans le point dont il s'agit, tant parce qu'ils déterminent la confession annuelle prescrite par le concile de Latran au temps de Pâques, ce que le concile n'a pas voulu faire, que parce qu'ils exigent la permission des curés pour la validité des confessions faites aux réguliers approuvés pour ce temps-là par le diocésain,

1687.

ce qui est contraire aux déclarations de différens Papes, pour lesquelles bien des Evêques jugent qu'ils doivent avoir autant de déférence que pour le rituel de leur province, & des réglemens de discipline faits par leurs prédécesseurs, qu'il est en leur pouvoir de confirmer ou d'abolir. 2. Tous les Archevêques de Reims n'ont pas cru que le rituel, quoiqu'imprimé de l'ordre du concile provincial, fût tellement une règle, qu'on ne pût pas s'en écarter; témoin le chapitre troisième des ordonnances publiées par le cardinal Antoine Barberin, dans son synode tenu en 1669. Voici ce qu'on y lit : *Les saints Canons ont condamné l'opinion de ceux qui assuroient que les confessions sont nulles de ceux-là que les prêtres séculiers & les religieux approuvés auroient confessés, même des malades, auxquels par conséquent les curés ne peuvent & ne doivent pas refuser le Viatique : nous disons le même de la confession pascalle, vu qu'il ne nous appartient pas d'abroger ce que tant de souverains Pontifes ont, il y a déjà long-temps & si souvent depuis, confirmé, & au su & à la vue desquels il se pratique ainsi, avec approbation devant tout le Sénat Apostolique, & s'est pratiqué paisiblement dans l'Eglise.* Il est vrai que le 18 de Juin de cette année-là le parlement de Paris reçut quelques curés de Reims, appelans comme d'abus de l'ordonnance de leur Archevêque, & ordonna que le concile provincial de 1583 seroit exécuté : mais comme les arrêts ne sauroient être au plus que des réglemens de police en ce qui concerne la doctrine de l'Eglise, celui-ci ne prouve point que le cardinal Barberin ait rien avancé de faux, ni qu'une confession faite à Pâques hors la paroisse, sans la permission du curé, soit nulle & invalide. Si nous consultons le sentiment du Clergé de France, il ne paroîtra pas favorable à la décision de M. de Reims contre l'Evêque d'Amiens. On fait ce qui se passa dans l'Assemblée de 1655, dont une autre Assemblée fort nombreuse a confirmé & fait imprimer les actes & la lettre circulaire qu'elle avoit recouvrés. Il parut en ce temps-là deux livres directement opposés pour la doctrine, intitulés; l'un *obligation des fidèles*, l'autre, *défense du Droit épiscopal* : celui-ci étoit une réfutation du premier, dont l'auteur ne se nommoit point : l'anonyme sembloit vouloir exclure le Pape & les Evêques du droit d'administrer les Sacramens ; au contraire, le P. Bagot, Jésuite, enseignoit que le privilège des réguliers est une espèce de délégation du souverain Pontife ; ce qui donna lieu à quelques personnes de penser qu'il entendoit que les religieux, en cette qualité de délégués du vicaire de Jesus-Christ, pouvoient faire toutes les fonctions de

pasteur en toutes les parties de l'Eglise universelle , sans le consentement des Evêques. L'Assemblée de 1655 ayant pris connoissance de ces deux ouvrages , traita d'erreur la proposition de l'anonyme ; qu'il y a entre les curés & leurs paroissiens , une obligation réciproque de Droit divin , en vertu de laquelle les fidèles ne peuvent demander les Sacremens qu'aux curés ; & de doctrine absurde de dire qu'il n'y a pas d'assurance de se confesser aux réguliers. D'un autre côté elle reprocha au père Bagot d'avoir parlé d'une manière propre à aliéner les fidèles de leurs paroisses , & d'avoir insinué que les malades pouvoient appeler des prêtres même non approuvés ; au lieu des curés & des prêtres de la paroisse : au lieu de se contenter d'avancer qu'on pouvoit appeler tel confesseur qu'on voudroit , pourvu qu'il fût approuvé. On n'eut pas trouvé étrange , ajoutent les Prélats , qu'il eût dit que quand les Evêques tolèrent que les réguliers qu'ils ont approuvés , confessent au temps de Pâques , on s'acquitte en s'y confessant du commandement de la confession annuelle porté par le concile de Latran. Cela est précis , mais bien contraire à ce que dit M. de Reims dans la sentence dont nous avons parlé ; & afin qu'on ne puisse pas douter quels sont les véritables sentimens de l'Assemblée , voici comme elle s'exprime sur l'article des curés dans l'instruction qu'elle fit dresser. *Les curés sont les propres prêtres à qui le concile de Latran , sous Innocent III , oblige de se confesser , mais la qualité de propre prêtre étant contenue en celle de propre Evêque , les fidèles qui se confesseroient pour la communion pascalle , non-seulement à leurs Evêques , leurs grands-vicaires & pénitenciers , mais aussi à tous prêtres séculiers ou réguliers que les Evêques auroient approuvés pour cette fonction , satisferoient au commandement de se confesser , porté par ledit concile.*

Le Pape condamne la traduction françoise des homélies ou sermons de saint Jean Chrysostome. Mai 7.

Bulle du Pape qui éteint les franchises du quartier des ambassadeurs à Rome , & excommunie ceux qui prétendent les conserver. 12. & suiv.

Les franchises avoient leurs inconvéniens , comme l'immunité ecclésiastique dont on est si jaloux en Italie a les siens. Les Eglises sont un asile inviolable pour les scélérats ; le quartier des ambassadeurs avoit joui du même privilège jusqu'au temps dont nous parlons. On ne pouvoit arrêter personne dans l'étendue & aux environs de l'hôtel des ministres des têtes couronnées. Jules III, voulant remédier à ce désordre , avoit ordonné aux officiers de justice de rechercher les coupables dans

1687.

toutes les maisons sans distinction. Pie IV , Gregoire XIII & Sixte V avoient fait des décrets semblables qui n'avoient pas été mieux exécutés : Innocent XI agit plus efficacement. A peine fut-il sur le trône pontifical , qu'il résolut de n'admettre aucun ambassadeur qui ne renonçât au droit des franchises , ce qu'il exécuta en 1680 à l'égard de l'ambassadeur extraordinaire de Pologne ; en 1683 , à l'égard de l'ambassadeur d'Espagne , & en 1686 à l'égard de celui d'Angleterre. L'empereur voulut bien subir la loi commune : il n'y eut que Louis XIV qui refusa de rien relâcher de ses prétentions dans une conjoncture où il étoit aussi peu content du Pape , que le Pape l'étoit peu de lui. Immédiatement après la mort d'Annibal, duc d'Estrées, qui arriva le 30 Janvier de cette année , le nonce Ranucci fit de nouvelles instances , & ne fut point écouté. Le Roi nomma Henri-Charles de Beaumanoir, marquis de Lavardin, pour succéder à M. d'Estrées, & lui donna ordre de maintenir les franchises. Cependant le Pape prenoit des mesures pour les abolir. Ce fut dans cette vue qu'il fit dresser la bulle dont nous parlons ici. Elle étoit différente de celles que ses prédécesseurs avoient publiées sur le même sujet, en ce que dans celle-ci on déclaroit excommunié quiconque voudroit se conserver dans la possession des franchises , au lieu que dans les autres il n'étoit fait mention que de peines temporelles contre ceux qui rechercheroient ces asiles pour éviter le châtimement de leurs crimes ou le payement de leurs dettes , & contre les juges qui useroient de connivence dans ces occasions. Il ne tint pas à la plupart de ceux qui composoient le sacré collège qu'on ne laissât les choses sur l'ancien pied , pour prévenir les brouilleries qu'on jugeoit inévitables ; mais Innocent XI ne fit nulle attention ni à leurs représentations , ni à l'avis que le cardinal d'Estrées lui donna par écrit. Cependant le nouvel ambassadeur se mit en chemin , & apprit bientôt que son arrivée ne seroit pas agréable au Pape. A peine fut-il sur les terres de Sa Sainteté , que le légat de Boulogne , & les autres gouverneurs de l'état ecclésiastique , reçurent des défenses positives de lui rendre les honneurs dus à son caractère. Dès qu'il fut près de Rome , on enjoignit aux cardinaux de n'avoir aucun commerce avec lui. Il ne laissa pas de continuer sa route , & son entrée * dans la Capitale du monde chrétien , eut plutôt l'air d'un triomphe que d'une entrée d'ambassadeur. Il étoit escorté par huit cents hommes bien armés , la plupart officiers ou gardes de la marine. Il n'étoit pas

* Elle se fit le 16 Novembre.

naturel , après ce qui venoit de se passer , de s'attendre à avoir audience. Le marquis la demanda pour la forme , & on la lui refusa. Un nouvel incident acheva d'aigrir les esprits , & l'on peut dire qu'il ne tint pas à la cour de Rome que celle de France ne portât les choses aux dernières extrémités. L'ambassadeur ayant fait ses dévotions la nuit de Noël dans l'Eglise de saint Louis , on vit le lendemain un placard affiché , qui contenoit que cette Eglise étoit interdite , parce que le curé & les prêtres avoient eu la hardiesse de recevoir à l'office divin & à la participation des Sacremens Henry de Beaumanoir, marquis de Lavardin , notoirement excommunié. L'ambassadeur n'avoit garde de convenir de cette prétendue notoriété, laquelle, à dire vrai, n'avoit nul fondement. Dès le lendemain il fit afficher dans toutes les places des protestations contre cette entreprise, & il ne changea rien à sa conduite. Il continua de paroître dans Rome avec tout l'éclat qui pouvoit accompagner un homme revêtu de son caractère, de visiter les Eglises quand il en avoit la dévotion ou la fantaisie. Quelque peu d'apparence qu'il y eût qu'on pensât à attenter à sa personne, il prit les mesures convenables pour se mettre à couvert de toutes les surprises. On faisoit exactement la garde chez lui, où il y avoit plus de monde qu'il n'en falloit pour exterminer la soldatesque du Pape; la nuit on faisoit la ronde, en sorte que son palais ressembloit plutôt à une citadelle environnée d'ennemis, qu'à un hôtel d'ambassadeur.

La nouvelle de ce qui se passoit à Rome fut bientôt portée en France. Dès le 22 Janvier 1688, M. de Harlay, procureur général, interjeta appel comme d'abus, non-seulement de la sentence du Cardinal Vicaire, du 26 Décembre, mais encore de la bulle du 12 Mai de cette année. L'acte d'appel portoit que le procureur général ayant vu des exemplaires de la bulle concernant les franchises, il n'avoit pu s'imaginer que Sa Sainteté pût concevoir le dessein de comprendre les ambassadeurs que le Roi voudroit bien envoyer vers elle dans des menaces générales d'excommunication qu'elle avoit jugé à propos d'y inférer, contre l'usage observé dans les bulles faites par d'autres Papes sur le même sujet : qu'il avoit espéré que si le souvenir, qui ne s'effacera jamais, du pouvoir souverain que les Rois prédécesseurs de Sa Majesté ont exercé dans Rome, des libéralités qu'ils ont faites au saint siège, & de la protection qu'ils ont donnée à plusieurs Papes, ne pouvoit obliger celui-ci à faire rendre au Roi dans les personnes de ses ministres, des honneurs

1687.

& des témoignages de reconnoissance proportionnés à ses bienfaits , au moins Sa Sainteté , comme chef visible de l'Eglise , ne seroit pas insensible aux prodiges que le Roi avoit faits à ses yeux pour réunir dans le sein de cette bonne mère un si grand nombre d'enfans qui en étoient éloignés ; qu'elle seroit touchée de la piété de ce Prince , & de la protection puissante qu'il donnoit continuellement aux Prélats , si elle ne l'étoit pas de ses victoires & de sa puissance , & qu'elle ne lui contesteroit pas des droits qui n'auroient pas encore reçu d'atteinte : mais qu'ayant appris la prétendue excommunication de M. de Lavardin , il ne pouvoit demeurer plus long-temps dans le silence , que cette excommunication étoit tellement nulle , qu'il n'étoit besoin d'aucune procédure pour l'anéantir , & que ceux que l'on prétendoit y comprendre n'en devoient pas recevoir l'absolution , quand même elle seroit offerte chez eux , qu'aussi il attendoit avec tous les François de la seule puissance de Sa Majesté , la réparation que méritoit ce procédé , & la conservation de ces franchises , qui ne dépendent que du seul jugement de Dieu , & qui ne peuvent recevoir de diminution que celle que la modération & la justice du Roi pourroient leur donner : que néanmoins , comme aucune chose ne pouvoit contribuer davantage à diminuer dans l'esprit des personnes foibles ou des libertins , la vénération que l'on doit avoir pour la puissance de l'Eglise , que le mauvais usage que ses ministres en peuvent faire , il se déclaroit appelant de l'usage abusif que l'on en avoit fait dans la bulle & l'ordonnance donnée en conséquence , non pas à Innocent XI , mieux informé , ainsi qu'on l'a pratiqué à l'égard de quelques-uns de ses prédécesseurs , lorsqu'ils avoient des idées véritables de leur puissance ; que leur âge leur permettant d'agir par eux-mêmes , on pouvoit espérer de leur faire connoître avec le temps la justice des plaintes qu'on portoit devant eux , & que des préventions en faveur de leur patrie , ou les partialités de ceux qu'ils honoroient de leur confiance ne prévalaient pas sur les obligations qu'impose la qualité de père commun de tous les chrétiens ; mais au premier concile général qui se tiendrait , comme au tribunal véritablement souverain & infaillible de l'Eglise , auquel son chef visible est soumis , ainsi que ses autres membres.

Quelqu'animé que soit ce discours , on peut dire qu'il est assez modéré eu égard aux circonstances , & au caractère particulier de M. de Harlay , dont la vivacité naturelle augmentoit infiniment dès qu'il s'agissoit de parler pour les droits de la cou-

ronne ou pour nos usages ; néanmoins il ne fut pas également approuvé sur tous les points de son discours ; plusieurs crurent qu'il n'avoit pas assez distingué les droits du Pape d'avec les voies de fait dont il ufoit contre M. de Lavardin , ni l'autorité séculière du saint Père , comme Potentat & Souverain de Rome , d'avec l'usage qu'il faisoit de son autorité spirituelle pour maintenir des droits purement civils & temporels. Le jour suivant 23 de Janvier , la grand'chambre & la tournelle étant assemblées , les gens du Roi requièrent d'être reçus appelans. M. Talon qui portoit la parole toucha d'abord quelque chose des affaires de la régale & de la déclaration du Clergé , qui avoit si fort irrité le Souverain Pontife , qu'il avoit refusé des bulles à tous ceux de l'Assemblée de 1682 , qui avoient été nommés à des évêchés , enforte que trente-cinq Eglises Cathédrales se trouvoient déjà destituées de pasteurs ; passant ensuite aux Franchises des quartiers ; il dit qu'on ne pouvoit concevoir qu'Innocent XI eût passé jusques à cette extrémité de les révoquer absolument , & d'ajouter à sa bulle des vaines menaces d'excommunication qui n'étoient pas capables de donner la moindre terreur aux ames les plus timides & aux consciences les plus délicates ; que c'est une maxime certaine , qui n'a besoin ni de preuve ni de confirmation , que nos Rois & leurs officiers ne peuvent être sujets à aucune censure pour tout ce qui regarde l'exercice de leurs charges ; que c'est un abus intolérable , que dans une matière purement profane , le Pape se fût servi des armes spirituelles , qui ne doivent être employées que pour ce qui concerne le salut des ames ; que la bulle de Jules III , & les décrets de Pie IV , de Gregoire XIII & de Sixte V , qui étoient autant de réglemens de police faits à l'occasion des Franchises par les Papes en qualité de Princes temporels , n'avoient pas empêché que les Ambassadeurs ne continuassent d'en jouir ; qu'ainsi Innocent XI devoit regarder le dessein d'en priver M. de Lavardin comme un projet aussi impossible qu'il étoit irrégulier ; que le Roi , que la victoire suivoit par-tout , qui par sa seule modération avoit mis des bornes à ses conquêtes , ne souffriroit jamais qu'on fit cette injure à son Ambassadeur , & qu'il n'étoit point de résolution vigoureuse qu'on ne prît pour empêcher que pendant son règne glorieux , la France ne souffrît cette flétrissure ; que la licence que se donnoient les Papes d'employer la puissance des clefs pour détruire , devoit être réprimée par l'autorité d'un concile ; que c'étoit la raison qui obligeoit les gens du Roi à y avoir recours , quoique d'ailleurs

1687.

les droits de Sa Majesté ne puissent jamais être la matière d'une controverse sujette au tribunal & à la juridiction ecclésiastique.

La vacance des Eglises étoit un point trop considérable pour que l'avocat général ne profitât pas de l'occasion de proposer de prendre les moyens d'y pourvoir. Il s'étoit plaint dès l'entrée de son plaidoyer, de la dureté avec laquelle le Pape refusoit les bulles, il dit sur la fin que ce mal n'étoit pas sans remède; qu'avant le concordat ceux qui étoient élus par le Clergé & par le peuple, & depuis par les chapitres en présence d'un commissaire du Roi, étoient ordonnés par le métropolitain, après que leur élection avoit été approuvée par le Prince, qui ne laissoit pas même toujours le choix des pasteurs au Clergé & au peuple, mais qui nommoit très-souvent lui-même aux évêchés; que rien n'empêchoit qu'on ne rentrât dans ce droit; que puisque le Pape refusoit de joindre à la nomination du Roi le concours de son autorité, l'on pouvoit présumer qu'il vouloit se décharger d'une partie du fardeau pénible qui l'accabloit, & que ses infirmités ne lui permettant pas d'étendre sa vigilance pastorale sur toutes les parties de l'Eglise universelle, la dévolution qui se fait en cas de négligence, quelquefois même du supérieur à l'inférieur, pouvoit autoriser les Evêques à donner l'imposition des mains à ceux qui seroient nommés par le Roi aux prélatures, sa nomination ayant autant ou plus d'effet que l'élection du peuple & du Clergé; que le Pape n'exécutant pas le concordat, il n'étoit pas juste de continuer de porter de l'argent à Rome pour obtenir des provisions de bénéfices ou des dispenses qui pourroient être facilement expédiées dans le royaume.

Jusqu'ici M. Talon avoit parlé d'Innocent XI comme d'un homme qui se laissant gouverner absolument, prenoit des résolutions imprudentes dont il ne prévoyoit pas les suites. Quelques autres traits qu'il lança étoient encore plus capables de le blesser jusqu'au vif, en l'attaquant par l'endroit qui lui devoit être le plus sensible. *Chose étrange*, ajouta-t-il, *que le Pape dont le principal soin doit être de conserver la pureté de la foi, & d'empêcher le progrès des opinions nouvelles, n'a pas cessé depuis qu'il est assis sur la chaire de saint Pierre, d'entretenir commerce avec tous ceux qui s'étoient déclarés publiquement disciples de Jansenius, dont ses prédécesseurs ont condamné la doctrine; il les a comblés de ses grâces, il a fait leur éloge, il s'est déclaré leur protecteur; & cette faction dangereuse, qui n'a rien oublié pendant trente ans pour dimi-*

ruer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques & séculières qui ne lui étoient pas favorables, érige aujourd'hui des autels au Pape, parce qu'il appuie & foment leur cabale, qui auroit de nouveau troublé la paix de l'Eglise, si la prévoyance & les soins infatigables d'un Prince que le Ciel a fait naître pour être le bouclier & le défenseur de la foi, n'en avoit arrêté le cours. Ce sanglant reproche fut suivi d'un autre qui n'étoit pas moins violent, savoir que le Souverain Pontife, au lieu de s'appliquer tout entier à étouffer dans leur naissance les erreurs des Quiétistes, demeurait à cet égard dans une espèce d'assoupissement & de létargie, souffrant à peine qu'on exécutât la condamnation prononcée contre l'auteur de leur secte, & ne permettant pas d'informer contre ses partisans. Ce discours aboutit à requérir que les gens du Roi fussent reçus appelans de la bulle du 12 Mai & de l'ordonnance du 26 Décembre suivant; que le Roi fût très-humblement supplié d'employer son autorité pour conserver les franchises & immunités du quartier de ses ambassadeurs à Rome dans toute l'étendue qu'elles avoient eu jusques-là; d'ordonner de plus la tenue des conciles provinciaux, même d'un concile national; si besoin étoit, ou l'assemblée des notables du royaume, & après avoir entendu leur avis, choisir les moyens qu'il estimeroit les plus convenables pour empêcher les désordres que produisoit la vacance des évêchés; enfin de défendre à ses sujets d'avoir aucun commerce à Rome & d'y envoyer aucun argent. Le parlement ne manqua pas de donner un arrêt là-dessus, qui fut affiché dans tous les lieux publics.

Il est aisé de juger de l'éclat que fit cette procédure. Un écrivain François, qui paroît être du nombre de ceux qu'Innocent XI, si on en croit M. Talon, honoroit de sa protection, soutient (a), qu'appeler de la bulle au futur concile, c'est une

(a) Justification de la Bulle.

rebellion contre la suprême autorité du saint Siège, & une illusion manifeste faite à l'Eglise, en imitant l'opiniâtreté de Luther & des autres hérétiques. Sans doute il auroit tenu un langage bien différent, s'il avoit parlé après la publication de la bulle *Unigenitus*, & la mort de Louis XIV, tant il est naturel aux hommes de faire de l'intérêt présent la règle de leurs sentimens. Il est vrai qu'avant ces derniers temps il étoit inoui qu'on eût appelé d'une constitution du Pape, reçue par le corps des pasteurs, au concile œcuménique, cet appel étant absolument illusoire, puisque c'est précisément la même chose que si on appeloit du concile au concile : mais la bulle du 12 de Mai &

1687.

l'ordonnance du 16 Décembre 1687 n'avoient pour objet qu'une affaire temporelle, & une excommunication portée en conséquence : or , nous avons plusieurs exemples d'appels formés en pareil cas qu'il est inutile de rapporter ici ; celui de Philippe-le-Bel , de son Clergé , & de l'Université de Paris , du temps de Boniface VIII , est le premier que fournit l'histoire de France ; mais il n'a pas été le dernier , nonobstant les bulles de Martin V , de Pie II , de Jules II , de Gregoire XIII , de Paul V & d'Urbain VIII , auxquelles on a donné différentes explications , où dont on n'a pas cru devoir faire beaucoup d'état. Il faut pourtant convenir que comme ces appels du Pape au futur concile sont d'un usage moderne , plusieurs théologiens croient que les Rois ont d'autres moyens plus canoniques & aussi efficaces de se mettre à couvert des entreprises que la cour de Rome pourroit faire contre leur personne ou contre leurs droits , savoir * de représenter avec force , & de résister avec prudence ; il y en a qui ne les croient permis que lorsqu'il s'agit de la foi (c'est-à-dire , si un Pape étoit notoirement tombé dans l'hérésie) ou lorsqu'il s'agit de l'extirpation du schisme & de la réforme de l'Eglise. C'est aussi le sentiment du commentateur (a) de la pragmatique sanction , que l'on croit être le président Guemier. Quoi qu'il en soit , l'usage autorise ces sortes d'appels , du moins en France , & ce n'est point Louis XIV qui a introduit cet usage. Cependant Innocent XI lui fut beaucoup plus mauvais gré de l'avoir suivi , qu'il n'appréhenda l'effet des moyens que l'avocat général avoit proposés de prendre pour remplir les sièges vacans , persuadé que le Roi n'avoit guères moins d'intérêt qui lui de maintenir le concordat. Leon X & François I qui le firent , y trouvèrent en effet chacun leur compte , & il y a apparence que si le Roi avoit cru pouvoir , sans le concours du Pape , se donner la nomination des bénéfices , il n'auroit point eu recours à ce traité , qui a ses charges aussi-bien que ses avantages. Le Roi auroit-il du moins trouvé autant de facilité à mettre en commende tant de riches abbayes , qu'à faire tomber les évêchés à des personnes qui lui fussent agréables ? Si l'abolition du concordat avoit convenu aux intérêts de Louis XIV , on peut dire qu'il ne subsisteroit plus. Ce Prince avoit un fond de religion , qui ne lui permettoit pas de regarder de sang froid , ces divisions dont il prévoyoit les suites mieux que personne. D'ailleurs il avoit besoin de la cour de Rome pour faire réussir le grand dessein qu'il avoit formé de placer le cardinal de Furstemberg sur le siège de Colo-

* *And.*
du Val-
lius de
sup.
Rom.
Pont. in
Eccl.pét.
Part IV.
quest.
ult
 (a) *Ad*
tit. de
causis ,
cc.

gne : enfin pressé de mettre ses troupes en campagne pour prévenir la ligue d'Ausbourg, il aimoit mieux terminer à l'amiable la querelle qu'il avoit avec le saint Père, que de le voir à la tête de ses ennemis. Tout cela le porta à faire des démarches dont il étoit naturel d'attendre une heureuse issue, & qui furent néanmoins inutiles ; tant le chef visible de l'Eglise étoit fortement prévenu contre celui qui en est le Fils aîné. Innocent ne voulut ni voir ni entendre une personne de confiance que le Roi lui avoit envoyée, ni lire la lettre que Sa Majesté lui avoit écrite de sa propre main. Nous verrons sous l'année suivante les procédures recommencer à Paris, où les gens de bien appréhendèrent également & l'interdit général dont on étoit menacé, & le schisme qui peut-être en auroit été la suite.

Le Pape condamne 68 propositions de Molinos, comme hérétiques, suspectes, erronées, scandaleuses, blasphématoires, & défend la lecture de ses ouvrages, en quelque langue qu'ils soient imprimés. Août 28. & suiv.

Il y avoit déjà plusieurs années que Michel Molinos, prêtre & docteur, né dans le diocèse de Sarragoce en Espagne, dogmatisoit à Rome en public & en particulier. Son air composé, ses discours qui ne respiroient que la piété, ses écrits remplis d'une spiritualité peu connue, avoient tellement prévenu les esprits en sa faveur, qu'on le mettoit au rang des Rusbrok, des Tauleres, & de ces autres pieux mystiques qui reconnoissent saint Clement d'Alexandrie pour leur maître & leur père. On comparoit sans façon *La Guide spirituelle* aux *Stromates*, & l'on disoit que le *Gnostique* de l'un étoit le contemplatif de l'autre. En effet, la *Guide spirituelle*, imprimée en 1675, a de beaux dehors, & ce n'est qu'en creusant cet abîme, qu'on en découvre les impunités. L'homme parfait de Molinos ne raisonne point, il est dans une inattention & une inaction entière ; il ne réfléchit ni sur Dieu, ni sur lui-même ; il ne désire rien, pas même son salut ; il ne craint rien, pas même l'enfer ; il oublie ses péchés, c'est le moyen sûr d'en obtenir le pardon ; tout ce qui arrive en lui ne lui fait point de peine, parce qu'il se conforme à la volonté de Dieu ; par ce principe les pensées impures, les blasphèmes, les murmures contre Dieu, la révolte contre les mystères, en un mot toutes les tentations auxquelles il succombe, ne diminuent rien de sa tranquillité ; il regarde tout cela comme un moyen dont Dieu se sert pour nettoyer notre ame, lui faire sentir sa misère, lui faire toucher au doigt le néant de toutes les passions & de tous les désirs déréglés. Ainsi l'homme

1687.

n'est point comptable au Seigneur des actions les plus criminelles, parce que son corps peut devenir l'instrument du démon, sans que l'ame, intimement unie à son Créateur, prenne aucune part à ce qui se passe dans cette maison de chair qu'elle habite. La fornication, l'adultère, le désespoir, péchés horribles à l'égard de tous ceux qui ne sont pas encore arrivés à l'état sublime où porte l'oraison de quiétude, sont des actions indifférentes par rapport aux véritables contemplatifs, qui n'en contractent aucune souillure : telles étoient les erreurs des Beguards, qui après s'être répandues dans l'Allemagne & les Pays-Bas, furent foudroyées au commencement du quatorzième siècle par le concile général de Vienne sous Clement V. Molinos ne fit que les renouveler, & l'éblouissement étoit si réel, que quelque monstrueuse que fût sa doctrine dans le fond, il étoit dangereux de l'attaquer. Le père Signeri, Jésuite, célèbre en Italie, ayant entrepris d'en découvrir le venin dans un livre qu'il publia sous le titre de *l'Accord de l'action & du repos dans l'oraison*, peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. On le regarda comme un homme jaloux, aveuglé par une basse envie, qui faisoit calomnier un saint. Son livre fut censuré, & on ne lui rendit justice que lorsque l'hypocrisie fut démasquée. Molinos, fier de sa réputation & du nombre de ses partisans, s'expliqua dans les entretiens particuliers & dans ses lettres avec moins de précaution encore qu'il n'avoit fait dans sa *Guide*. Bien des gens ouvrirent les yeux. On voit dans des lettres imprimées en Hollande *, que Louis XIV, prévenu par le père de la Chaize, son confesseur, donna ordre au cardinal d'Estrées de déferer le prêtre Espagnol au Pape & à l'Inquisition. Quoi qu'il en soit de ce fait, les protestans eux-mêmes conviennent aujourd'hui que l'accusé étoit coupable, & qu'il n'y a rien de plus affreux que ces ténèbres mystérieuses dans lesquelles il s'enveloppoit. On l'arrêta dans le palais de l'Inquisition où il demeuroit depuis plusieurs années, & on le mit dans les prisons du saint Office le 18 Juillet 1685. Son procès fut instruit avec beaucoup de soin ; il avoua encore plus d'erreurs qu'on ne lui en attribuoit, & en conséquence de la sentence prononcée contre lui, quelques jours après la censure de 68 propositions, c'est-à-dire, le 3 de Septembre, il en fit abjuration debout, & en habit de pénitent, dans l'Eglise de sainte Marie de la Minerve, en présence des Cardinaux, des Prélats de la cour de Rome & du peuple, à qui on avoit accordé des indulgences pour s'y trouver ; après quoi le commissaire du saint Office lui

* Elles
sont
jointes à
la tra-
duction
de la
Guide
spiri-
tuelle.

donna l'absolution des censures qu'il avoit encourues. Le repentir qu'il fit paroître, joint aux prières de ses amis, fut cause qu'on ne le condamna qu'à une prison perpétuelle, où il finit ses jours le 28 Novembre 1692, âgé de 65 ans. La sentence des Cardinaux Inquisiteurs généraux & le décret du 28 d'Août furent confirmés par une bulle en date du 20 Novembre, qui proscrivoit de nouveau les 68 propositions & tous les ouvrages de Molinos. L'Inquisition censura ensuite plusieurs écrits des Quétistes, par divers décrets du 5 Février, du premier Avril, & du 9 Septembre 1688, du 30 Novembre 1689, & du 19 Mars 1692. Toutes ces censures prouvent que le mal avoit gagné comme la gangrene, & que cette secte impure des prétendus contemplatifs s'étoit étrangement multipliée. On verra bientôt * ces erreurs passer en France & s'y faire des partisans : * Sous
mais la vigilance des Evêques & le zèle du Roi furent les étouffer 1684
presque dès leur enfance.

A N N É E 1688.

1688.

Le cardinal Guillaume de Furstemberg, est postulé de quatorze voix pour l'archevêché de Cologne. Juillet
19. &
suiv.

L'archevêché de Cologne étant devenu vacant le premier de Juillet, l'Empereur & le Roi Très-Chrétien se donnèrent de grands mouvemens pour faire tomber l'électorat à une personne qui fût à leur dévotion. Louis se déclara pour M. de Furstemberg, attaché depuis long-temps aux intérêts de sa Couronne, Léopold pour le prince Clement de Bavière, frère de l'électeur Maximilien, dont la maison, l'une des plus considérables d'Allemagne, avoit rendu des services essentiels à la sienne. Les deux candidats avoient réciproquement des obstacles qui les empêchoient d'être élus. Pour entendre ceci il faut savoir que quand on est Allemand de nation, & chanoine de la cathédrale de Cologne, qu'on a vingt & un an, & qu'on ne possède aucun bénéfice incompatible, on peut être élu Archevêque, & la pluralité des voix suffit pour cela : mais si quelqu'un de ces quatre chefs manque, il faut procéder par voie de *postulation* ; c'est-à-dire, qu'après la nomination, comme elle n'est pas canonique, il faut qu'à la sollicitation du Chapitre elle soit approuvée par le Pape à qui appartient le droit de confirmer l'élection. Le Prince & le Cardinal étoient tous deux Evêques, l'un de Ratisbonne & de Frisingen, l'autre de Strasbourg ; le premier n'avoit même que 17 ans ; ainsi malgré le bref d'éligibilité que le Pape lui avoit accordé en date du 19 de Juin, il

1688.

(a) Voyez un
Factum
de Mr.
de Furf-
temberg
intitulé :
*Exalta
facti spe-
cies, &c.*

postula aussi-bien que son compétiteur , qui ayant eu dispense pour être chanoine de Cologne , & évêque de Strasbourg tout à la fois , prétendoit que l'obstacle de l'incompatibilité des bénéfices étoit levé à son égard. L'Empereur tenta toutes les voies pour se faire des créatures , jusques-là , que le 14 de ce mois , le comte de Kaunits menaça en plein chapitre de l'indignation de Sa Majesté Impériale quiconque penseroit au cardinal de Furftemberg. Cependant le prince Clement n'eut que neuf voix , ou même que huit , car on prétendit (a) prouver que celle qu'Herman , marquis de Bade , lui avoit donnée par procureur étoit absolument nulle. Ainsi , tout sembloit concourir en faveur du Cardinal , l'âge propre aux affaires , la capacité , l'expérience , l'inclination du Chapitre bien marquée par la pluralité des suffrages ; mais Innocent XI qui devoit décider le procès , n'étoit nullement bien intentionné pour la France. On en a vu les raisons sous l'année précédente , où j'ai marqué qu'il ne voulut pas même recevoir une lettre que Sa Majesté Très-Chrétienne lui avoit écrite. Le Roi se plaignit hautement de l'outrage qui lui étoit fait , & de l'opiniâtreté des préventions du Pape , à la partialité duquel il attribuoit les mouvemens qui se faisoient en Angleterre au préjudice de l'Eglise & de Jacques II. Le cardinal d'Estrées eut ordre de montrer aux Cardinaux la lettre que Sa Majesté lui écrivoit là-dessus , en date du 6 Septembre , de déclarer en même-temps qu'elle vouloit que le duc de Parme son allié fût remis en possession de Castro & de Ronciglione , conformément au traité de Pise conclu avec Alexandre VII , & qu'elle étoit bien résolue de donner , tant au cardinal de Furftemberg , qu'au chapitre de Cologne , toute la protection dont ils pourroient avoir besoin pour la manutention de leurs droits. Innocent se moqua & de ces plaintes , & de ces menaces , dont il appréhendoit peu les suites , vu la disposition de la plupart des puissances de l'Europe à l'égard de la France , qui ne lui étoit pas inconnue , & le 16 du même mois de Septembre , il rejeta la postulation de M. de Furftemberg. Les protestans ont publié , aussi-bien que les catholiques , qu'il ne pouvoit ni se venger mieux du Roi , ni faire plus de tort au Siège Apostolique , parce que si la nomination du Cardinal avoit eu lieu , les princes d'Allemagne ne se seroient pas déclarés si aisément contre la France , & le prince d'Orange n'auroit osé dégarnir la Hollande de troupes pour faire son expédition de la grande Bretagne. Bayle dit (a) que *la bonne fortune des protestans a voulu qu'en 1688 le siège de Rome fût*

(a) Diſt.
hiſt. &
crit. à
l'art.
Inno-
cent XI.

occupé par un Pape ou peu éclairé sur ses intérêts, ou trop roide pour profiter des conjonctures au préjudice de ses passions particulières. Il est sûr qu'Innocent XI fut surpris & qu'il ne prévint nullement les conséquences de son dévouement pour la maison d'Autriche; car s'il n'étoit pas habile, il étoit au moins fort homme de bien, & par-là même plus aisé à surprendre. Cependant Louis XIV fit éclater son ressentiment, & dès le 7 d'Octobre, il se saisit du Comtat; mais avant que d'en venir-là, il voulut se précautionner contre tout ce qui pouvoit arriver de la part de la cour de Rome. Ce fut dans cette vue que M. le procureur-général interjeta le 27 Septembre appel au concile universel de ce que le Pape feroit au préjudice du Roi & des droits de sa couronne; que M. l'archevêque de Paris entreprit aussitôt de justifier cette procédure dans des discours qu'il fit le 30 Septembre dans une assemblée des Evêques qui étoient alors à Paris, & le 7 d'Octobre dans une assemblée des Curés, & dans une autre des chefs des Chapitres & supérieurs des Communautés. L'Université ne manqua pas aussi d'appeler ensuite d'un discours que M. le procureur-général lui fit le 8 du même mois d'Octobre. Cependant le Roi & les Prélats déclarèrent authentiquement qu'on ne prétendoit point donner atteinte à l'autorité spirituelle du souverain Pontife, ni se soustraire au respect, & à l'obéissance qui lui étoient dus; il n'en falloit pas moins pour dissiper les timides craintes des personnes zélées pour l'unité, & les criminelles espérances de ceux qui pouvoient se flatter d'un schisme, bien opposé aux intentions de Louis XIV, toujours aussi inébranlablement attaché à la chaire de S. Pierre, qu'il étoit peu content de celui qui l'occupoit. C'est sur le préjugé du ressentiment qui devoit être si naturel à ce Prince, qu'un auteur (a) romanesque qui publia des mémoires en 1712, a bâti une de ces fables qui font l'ornement & le mérite de son ouvrage. Il dit que M. de Louvois le chargea d'aller négocier une ligue contre le Pape dans toutes les cours d'Italie: qu'il se rendit d'abord à Mantoue, dont le Duc ne put résister à l'appât du subside qu'on lui offroit; que les Ducs de Parme & de Modène ne furent pas plus à l'épreuve de ce métal qui ferme & qui rompt le nœud de la plupart des alliances; mais que celui de Toscane & le Sénat de Venise plus sages, refusèrent d'entrer dans aucun engagement. Ceux qui ont lu les mémoires dont je parle, & qui sont un peu au fait des affaires, auront sans doute remarqué qu'il paroît aussi peu de jugement que de vérité dans cet ouvrage, dont l'auteur a même ignoré les prin-

(a) La Guerre d'Espagne de Bav. & de Flandres ou Mém. du Marquis D. * * *

1688.

cipales circonstances des faits publics où il prétend avoir eu le plus de part : en récompense il en imagine quantité d'autres qui ne furent jamais. Après tout, je ne doute pas que Louis XIV. n'eût été bien aisé de faire sentir à Innocent XI qu'on ne l'offensoit pas impunément ; mais il avoit trop de religion pour se livrer à une vengeance plus funeste encore à lui & à son royaume, qu'elle ne l'auroit été à Rome & au Vicaire de Jesus-Christ.

(b) Su-
plément,
10. 2.

L'auteur (b) du Journal de Verdun, dit que M. de Furstemberg eut dix-neuf voix, & que le prince Clement n'en eut que cinq. Il se trompe, comme on le peut voir dans toutes les histoires, & dans le Factum du Cardinal que j'ai cité.

1689.

A N N É E 1689.

Août

12.

Innocent XI meurt dans sa 79e. année.

Innocent étoit né à Come dans le Milanois, & conséquemment sujet de la maison d'Autriche, ce qui fit que la France eut peine à consentir à son exaltation, à quoi elle ne donna enfin les mains, que parce que le cardinal d'Estrées le cautionna envers la Cour. Il étoit d'une taille excessivement haute, & ce qui en est une suite assez ordinaire, il étoit sec & maigre. Il avoit le nez grand, les yeux vifs, l'air chagrin, les manières fières, le jugement bon, l'esprit pénétrant. Il savoit peu, parce qu'il avoit peu étudié : d'ailleurs il étoit fort homme de bien, se réglant dans la pratique sur des maximes qui étoient austères jusqu'à la dureté, mais opiniâtre dans ses sentimens, inflexible, ne revenant presque point de ses premières impressions, persuadé qu'elles étoient fondées sur la raison & sur la justice. Il en donna d'éclatantes preuves dans les affaires qu'il eût avec le Roi Très-Christien. Il se déclara d'abord avec beaucoup de vivacité pour les deux Evêques qui s'opposoient à l'extension de la régale, & il écrivit à cette occasion des brefs à Sa Majesté, & aux autres prélats où l'on trouva beaucoup de hauteur. Véritablement il étoit difficile qu'il écrivit avec moins de vigueur dans la conviction où il étoit qu'on violoit les droits les plus sacrés d'un grand nombre d'Eglises, qui ne pouvoient plus attendre de secours que du Vicaire de Jesus-Christ. Il refusa des bulles à tous ceux qui avoient été nommés aux bénéfices après les assemblées du Clergé en 1681 & 1682, en sorte qu'à sa mort il y avoit dans le royaume plus de trente Eglises destituées de Pasteurs. Il traita le marquis de Lavardin comme un excommunié, il refusa d'entrer dans toutes les voies d'accommodement

lement qui lui furent proposées de la part du Roi, dont il ne voulut pas même recevoir les lettres : Enfin il rejeta la postulation du cardinal de Furstemberg, & en faisant tomber l'archevêché de Cologne au Prince Clement de Bavière, hâta sans y penser la chute de Jacques II. C'étoit tout le mal qu'il pouvoit faire à la France, qu'il auroit sans doute plus ménagée, si Cazzoni & les autres qu'il honoroit de sa confiance eussent été un peu moins prévenus contre cette Couronne. Il n'y a point eu de Pape en nos jours que les prétendus disciples de saint Augustin aient cru plus digne de leurs éloges, tant il est naturel de régler son estime sur ses intérêts particuliers. Il n'y a point de mal qu'ils n'aient dit d'Alexandre VII, dont les mœurs étoient irréprochables, parce qu'il les regardoit comme des hommes égarés dans la foi, point de louanges qu'ils n'aient données à Innocent XI, parce qu'il n'a publié aucune constitution contr'eux & leurs sentimens. Ce n'est pas que ce Pape approuvât leur doctrine : la censure de la traduction du Nouveau Testament imprimé à Mons, leur ouvrage favori du *Pentalogus Diaphoricus*, & de la discipline qui s'observoit dans le diocèse de Sens, en est une bonne preuve ; mais enfin ils avoient trouvé le secret de le rapprocher d'eux en gagnant quelques personnes qui approchoient de lui. Ils veulent même qu'on croie (a) qu'il ne tint qu'à M. Arnauld d'être fait Cardinal, & que son humilité seule s'opposa aux bonnes intentions du Pontife. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on n'a nul intérêt d'approfondir, ç'auroit été une chose curieuse de voir revêtir de la pourpre le plus zélé aussi-bien que le plus habile partisan des opinions Janséniennes, tant de fois déclarées hérétiques par les Papes & les Evêques. Innocent XI n'auroit rien fait de plus mémorable pendant son Pontificat, ni qui eût plus fait parler de lui.

Le cardinal Ottoboni élu Pape : il prit le nom d'Alexandre VIII. Un écrivain dont j'ai déjà parlé (b), dit que M. de Louvois lui fit toucher près de trois millions de livres, dont il se servit pour acheter les suffrages du conclave, & que les bourses qu'il distribua à tous les chefs de faction, en leur demandant leur voix, firent plus d'impression sur leur esprit que les discours éloquens du père Bonaventure Recanati Capucin, qui se ruoit à leur représenter l'impartialité. J'ai marqué ailleurs le peu de fond qu'il y a à faire sur les Mémoires & sur l'auteur.

1689.

(a) Voyez le 8^e d'Août 1694.

Octob. 6.

(b) Guerre d'Espagne de Bavière & de Flandre

1690.

A N N É E 1690.

Janvier
24. &
suiv.

Décret de l'Université de Douay contre l'*Apologie historique des deux censures de Louvain & de Douay sur la matière de la grâce.*

(a) Sous
le 16. de
Septem-
bre 1678.

Le père Leonard Lessius célèbre Jésuite, eut sur la fin du siècle précédent un démêlé fort vif avec les deux Universités des Pays-Bas, qui censurèrent quelques-uns de ses sentimens. On écrivit beaucoup de part & d'autre; enfin Octave Frangipani Nonce de Sa Sainteté, commis à l'examen de cette affaire, termina les différens en 1688 par un décret qui permettoit aux parties de soutenir & d'enseigner leurs opinions sur la matière de *auxiliis*, & sur la science de Dieu. Le père Quesnel qui s'étoit retiré en Flandres à l'occasion que nous avons marquée ailleurs (a), entreprit de troubler la paix signée & exactement observée, justement un siècle après sa conclusion: car ce fut en 1688 qu'il publia l'*Apologie* dont on parle ici, sous le nom de M. Gery, bachelier en théologie. La Faculté de théologie de Douay, qui vit d'abord quel étoit le but de l'ouvrage, déclara qu'elle ne l'approuvoit point, qu'elle y désapprouvoit même plusieurs choses, lesquelles non-seulement blessent la charité chrétienne, mais sont capables de reveiller les divisions assoupies depuis cent ans, enfin qu'elle s'en tient au décret du Nonce qui les a terminées. Il est évident que l'apologiste ne pensoit qu'à les rallumer, parce que la paix qui régnoit dans l'Université étoit fort contraire à ses desseins; il espéroit que les Jésuites intéressés à se défendre de l'accusation de pélagianisme, toute surannée qu'elle est, useroient bientôt de représailles, & que les docteurs vivans épousant la querelle des morts, on verroit se rallumer la guerre dont il pourroit profiter pour gagner des partisans à Jansenius. Il fut trompé, & Rome choquée également de son dessein, & de la manière dont il l'avoit exécuté, proscrivit son ouvrage le 8 Mai 1697.

Août 14.

Décret du Pape contre l'erreur du péché philosophique.

On peut considérer tout péché, ou en tant qu'il offense Dieu, ou en tant qu'il blesse la raison. Selon le premier de ces deux regards il s'appelle péché théologique, & selon le second, péché moral ou philosophique. Mais peut-on dire qu'il y ait des péchés purement de cette dernière espèce, c'est-à-dire, des actions qui offensent la raison, parce qu'elles se font contre les lumières de la conscience, sans offenser

Dieu, parce que celui qui les commet, ou ignore Dieu absolument, ou ne pense point actuellement à Dieu ? C'est ce qui avoit été dénoncé au Pape & aux Evêques, aux Princes & aux Magistrats, comme une nouvelle hérésie, comme un point capital de la doctrine des Jésuites, enseignée tout récemment par un de leurs pères à Dijon. La thèse que le professeur avoit fait soutenir en 1686, étoit conçue en ces termes : *le péché philosophique commis sans aucune connoissance de Dieu, ou sans aucune attention à lui, n'est point une offense de Dieu, ni un péché mortel* ; ce qui paroissoit exprimer l'erreur. Mais au fond le professeur ne parloit du péché philosophique que par manière de supposition, & non pas comme d'une chose réelle & existante. M. Arnauld attaqua la thèse avec beaucoup de force ; trois ans après qu'elle eut été soutenue, lorsque personne n'en parloit, & comme jamais homme n'a été plus fécond en raisonnemens, il en fit beaucoup en écrivant sur la thèse, ou plutôt il les faisoit faire au professeur, supposant que c'étoit une suite de ses principes ; & afin que personne ne s'avisât de douter si c'étoit le texte même du théologien qu'il citoit, & dont il déclaroit avoir les écrits, ou un simple commentaire de sa façon, il les enferma entre des doubles virgules, mises à la marge, comme on fait lorsqu'on rapporte les propres paroles d'un auteur. Il se trouva malheureusement pour lui, que les raisonnemens qu'il attribuoit au professeur étoient réfutés dans les cahiers. Le père Musnier, c'est le nom du théologien, ne vit pas plutôt sa thèse attaquée, qu'il publia une déclaration dans laquelle il protestoit, 1. Que loin d'établir généralement & absolument, que faute de connoître Dieu, les péchés ne sont pas des offenses de Dieu, & que faute de se souvenir de Dieu en péchant, les chrétiens corrompus ne sont que des péchés philosophiques, dont Dieu n'est point offensé, il avoit positivement condamné & réfuté cette proposition comme une erreur pernicieuse, dans les cahiers d'où étoit prise la thèse dénoncée. 2. Qu'il n'avoit jamais entendu sa thèse que dans le sens conditionnel, ainsi qu'il paroissoit par les mêmes écrits ; savoir, que s'il commettoit des péchés purement philosophiques, ce ne seroit ni des offenses de Dieu, ni des péchés mortels, qui méritassent sa haine & les supplices de l'enfer. 3. Qu'il avoit toujours parlé du péché philosophique, & de l'ignorance de Dieu, comme d'une chose moralement impossible. 4. Qu'il n'avoit soutenu ce sens conditionnel que com-

1690.

me une doctrine publiquement reçue dans les écoles , & qu'il avoit aussi peu d'intérêt à la défendre , que quantité d'autres qui l'ont soutenue. Tous ces faits n'étant point réfutés, passèrent pour constants , & ce fut ce qui autorisa les Jésuites à se recrier si hautement contre la mauvaise foi de l'accusateur. Non contents de condamner , au nom de leur Compagnie , la doctrine désavouée par le professeur de Dijon , il fit voir non-seulement que l'erreur du péché philosophique n'avoit jamais été enseignée par aucun de leurs auteurs , interprètes de l'écriture , théologiens scholastiques , controversistes , de casuistes & canonistes , écrivains de traités spirituels , prédicateurs , philosophes mêmes ; mais encore qu'elle ne pouvoit être l'erreur de la Société , parce qu'elle est incompatible avec les principes ordinaires de leur école. En effet , la plupart de leurs théologiens posent pour un fait constant , qu'il n'y a point d'homme si sauvage , si barbare , qui ignore invinciblement la Divinité , que la terre & les cieux présentent avec des traits trop marqués pour n'être pas aperçus , & dont il trouve l'idée en soi , gravée par le doigt même de l'Etre Souverain ; les autres admettent la possibilité de cette ignorance , au moins pendant un certain espace de temps , dans quelques barbares aussi grossiers que peu instruits ; mais ils prétendent que pour qu'une action , contre la loi naturelle , mérite l'enfer , il n'est pas nécessaire que celui qui agit sache qu'il viole un commandement de Dieu ; que c'est assez qu'il agisse contre la voix de sa conscience , & les lumières de la raison , dont Dieu est essentiellement le vengeur , comme il en est l'auteur. Dans ces deux systèmes , dont le professeur sembloit avoir réuni les principes , il n'y a point de péché philosophique , qui ne soit en même-temps théologique , quelque profonde que puisse être l'ignorance de celui qui le commet. Les libertins , les pécheurs d'habitude , les endurcis sont encore bien moins excusables dans leurs crimes que les barbares. S'ils ne pensent pas actuellement à Dieu , ce qui est fort incertain , c'est l'effet de leurs désordres. Leur inadvertance a sa source dans la volonté libre , c'est-à-dire force d'agir volontairement , avec vue & réflexion , de dessein déterminé contre l'obéissance qu'ils doivent à Dieu , qu'ils ne pensent plus qu'ils désobéissent , & conséquemment point de péché qui ne leur soit justement imputé , parce qu'il est libre au moins dans sa cause. Telle est la doctrine aussi constante que catholique de la Société , qui défia le dénonciateur , de prouver qu'elle en eût jamais eu d'autre ,

M. Arnauld ne laissa pas malgré cela de faire paroître encore quelques dénonciations remplies des plus pathétiques exhortations qu'il faisoit aux Jésuites sur leur prétendu aveuglement. Pendant qu'il se battoit en prose contre son ombre, ou plutôt contre le fantôme qu'il s'étoit forgé pour combattre à son avantage, quelques-uns de ses amis le faisoient en vers. On composa sur l'erreur du péché philosophique. Ce n'étoit pas à la vérité des pièces de longue haleine, elles auroient pu fatiguer, mais des chansons sur l'air de Noël : *Or nous dites, Marie*. Il falloit bien que la farce suivît la tragédie, pour délasser le parterre. Les laquais les chantoient dans les rues, & contribuoient par-là à leur manière au triomphe de M. Arnauld, à qui, pour parler sérieusement, cette affaire ne fit pas honneur dans le monde. Ce qu'il y eut de pis pour lui, c'est qu'il ne dénonça l'hérésie apparente, qu'en en établissant de réelles & de manifestes, Il s'avança jusqu'à traiter d'erreur ce que tiennent tout les vrais catholiques : * Que Dieu ne fait jamais de commandement aux hommes sans leur donner le pouvoir de les accomplir, & qu'il seroit injuste, s'il les punissoit pour des crimes qu'il leur auroit été impossible d'éviter. En se déclarant contre cette proposition pour le grand principe de Calvin & de Janfenius, qui a été condamné & pros crit par tous les tribunaux de la terre, il s'élevoit tout de nouveau contre les Puissances ecclésiastiques & séculières, auxquelles il dénonçoit *le nouvelle hérésie*, & tâchoit d'en établir une, qui n'est pas moins pernicieuse à la religion & aux bonnes mœurs.

1690.

* Voyez Lett. à l'Aut. du libel. intitul. Nouvelle hérésie. &c.

Le décret contre l'erreur du péché philosophique, se trouve marqué au 24 de Décembre à la fin d'un écrit intitulé : *Protestation des Jésuites à l'occasion du dernier décret sur les affaires de la Chine, &c.* C'est une méprise.

Canonisation du B. Jean de Dieu, du B. Jean Capistran, de l'ordre de saint François, du B. Laurent Justinien, du B. Jean à Santo Facundo, de l'ordre des Hermites de saint Augustin, & du B. Pascal Baylon, compagnon de saint François d'Assise.

Octobre 16.

Décret d'Alexandre VIII, contre 31 propositions de morale, extraites pour la plupart des ouvrages des disciples de Janfenius.

Décembre 7.

Ces propositions avoient été déférées à Rome dès 1676 par le Père Bruno Neuffer, de l'ordre de saint François, que l'archevêque de Malines, & les autres Anti-Janfénistes des Pays-Bas y avoient député, pour représenter à Clément X le mal que cau-

1690.

soient dans l'Université de Louvain quelques docteurs attachés aux nouvelles opinions. Ce Pape étant mort peu après l'arrivée du député , qui étoit obligé de s'en retourner , le Père Seraphin de Jésus Maria, Carme , se chargea de poursuivre l'affaire. Les Jansénistes pensèrent alors à dresser une contrebatterie capable de rendre inutiles les efforts de leurs ennemis. Pour cela , ils rassemblèrent de leur côté un grand nombre de propositions , dont ils demandèrent la condamnation. Le confesseur d'Innocent XI voyant arriver des docteurs députés en 1677 , marqua assez qu'il pénétoit leur dessein : *Voilà , dit-il , des gens qu'une intrigue pleine de malice amène ici pour rendre suspecte & odieuse la juste plainte des docteurs orthodoxes.* Cependant , comme ils avoient des protecteurs puissans , ils vinrent à bout de faire censurer un grand nombre de propositions , & cela avec d'autant plus de facilité , que personne ne se mit en peine d'éloigner le jugement , parce qu'il y en a très-peu , & peut-être point du tout qui aient été enseignées , comme nous l'avons remarqué sous le mois de Mars 1679. On n'avoit pas encore entamé l'examen de celles que les catholiques avoient déferées. Le Père Porter , autorisé de la procuration de plus de cinquante des principaux du Clergé séculier & régulier des Pays-Bas , en présenta la liste le 12 Juillet de la même année à Innocent XI lui-même , qui nomma quatre théologiens pour examiner avant toutes choses , si elles n'avoient point été fabriquées ou au moins falsifiées , afin d'éviter l'inconvénient où il venoit de tomber. Les livres & les thèses d'où on les avoit extraites ayant été produits , huit théologiens furent nommés pour en dire leur sentiment au Pape , & aux Cardinaux. La lenteur avec laquelle on procédoit fut cause que l'examen pour la qualification ne commença qu'en 1682 & dura près de deux ans , au bout desquels commença le rapport , qui se fit tous les jeudis de chaque semaine , jusqu'à la découverte du Quiétisme , qui attira toute l'attention du saint Office. Cette affaire finie , Innocent XI tomba malade , en sorte qu'on ne put lui rapporter l'information sur les 31 propositions : ce qui prouve la fausseté de ce qu'ont avancé divers écrivains du parti , savoir que le Pape s'étoit toujours opposé à la publication de la censure qui avoit été portée plusieurs années avant sa mort. Ce n'est pas le seul fait notoirement faux qu'ils ont publié à cette occasion , mais la discussion qu'on en pourroit faire , meneroit trop loin , & d'ailleurs elle est inutile. Alexandre VIII avoit été un des Juges , lorsqu'il n'étoit encore que Cardinal , personne n'écoutoit avec plus d'application que lui les avis des théologiens , qui alloient tous à

la censure , si on en excepte Ricci , qui fut depuis honoré de la pourpre , malgré ses étroites liaisons avec les prétendus disciples de saint Augustin , & qui n'omit rien pour faire croire que quelques-unes des propositions n'étoient pas fidèlement citées ; ainsi la censure suivit de près son exaltation. Les 31 propositions furent prosrites , comme scandaleuses , schismatiques & hérétiques respectivement , avec défenses de les enseigner , sous peine d'excommunication encourue par le seul fait , dont le Pape se réservoît l'absolution. Il y en a qui regardent la liberté de notre état , l'ignorance invincible , la mort de Jesus-Christ , la grâce suffisante , la crainte des peines , l'ordre de la Pénitence , la Communion , le Baptême , les Confessions faites aux mendiants , la sainte Vierge ; l'autorité de saint Augustin , la bulle d'Urbain VIII contre Janfenius. Le Pape condamne ceux qui assurent (a) que pour démériter , c'est assez de la liberté pour laquelle le péché a été libre dans sa cause , c'est-à-dire dans la volonté d'Adam : ceux qui veulent (b) que l'ignorance invincible du droit naturel , s'il y en a une , n'excuse pas de péché mortel quiconque agit par cette sorte d'ignorance dans l'état de la nature corrompue ; qu'il ne soit pas permis (c) de suivre une opinion probable , même la plus probable d'entre celles qui sont probables : que Jesus-Christ (d) s'est offert à Dieu en sacrifice pour les seuls fidèles , en sorte que la volonté des autres est dénuée de tout secours & de toute grâce suffisante , grâce plus pernicieuse qu'utile , dont nous avons sujet de demander à Dieu qu'il nous délivre ; que toute action (e) humaine faite avec délibération , est ou amour de Dieu ou amour criminel du monde ; d'où il s'ensuit que l'infidèle pèche dans toutes ses actions : que c'est pécher de ne haïr le péché que pour sa laideur : qu'il n'y a point de mérite , qu'il y a même du mal à le détester , & à embrasser le bien seulement dans la vue de gagner le Ciel : en un mot , que tout ce qui ne part point d'une foi qui opère par la charité , est péché : la 16 proposition censurée porte , que l'ordre de satisfaire pour les péchés avant que d'en recevoir l'absolution , n'est point de la discipline de l'Eglise , mais une ordonnance de Jesus-Christ , fondée sur la nature de la chose. La 17 & la 18 , que l'ordre de la Pénitence est renversé par la pratique d'absoudre , aussitôt après la confession , & que l'Eglise tient pour un abus la coutume moderne , en ce qui regarde l'administration du Sacrement de Pénitence : la 19 , que l'homme doit faire pénitence toute sa vie , pour le péché originel : la 20 & la 21 , que les confessions faites aux religieux , sont la plupart , ou sacrilèges ou invalides , &

1690.

(a) C'est. la 1. des 31.

(b) C'est. la 2.

(c) C'est. la 3.

(d) C'est la 4. la 5. & la 12. & 15.

(e) C'est la 7. 8. 9. 10. 11. 13. 14. & la 6.

1690.

qu'un paroissien a droit de soupçonner que ceux qui vivent d'aumônes, imposent des pénitences trop légères, en vue des secours temporels qu'ils attendent : la 22 & la 23, qu'il faut regarder comme des sacrilèges, ceux qui prétendent avoir droit à la Communion avant que d'avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, & qu'il faut l'interdire aux personnes qui n'ont pas encore un amour de Dieu très-pur, & sans aucun mélange : la 23 & la 26, que l'offrande que fit Marie le jour de sa Purification fait assez voir qu'elle avoit besoin d'être purifiée, & que son Fils avoit eu part à la tache qu'elle avoit contractée ; que les louanges qu'on lui donne, considérée comme Marie, sont vaines : la 30, que quand une doctrine est clairement établie dans saint Augustin, on peut la soutenir, sans avoir égard à aucune bulle des Papes : la 31, que la bulle *In Eminentissimum*, est subreptice. Je passe quelques autres propositions, parce qu'elles ne sont pas particulières aux partisans de Janfenius. M. Arnauld lui seul a renfermé dans ses ouvrages la plus grande partie de celles dont j'ai donné le détail, & qui avoient été censurées dès le 3 d'Avril 1685 dans un écrit intitulé : *Pentalogus Diaphoricus*, adressé à Innocent XI, ainsi il ne faut pas s'étonner que ce décret d'Alexandre VIII ait été si mal reçu de ceux qui se donnent pour les dé-

(a) Crit. des préjugés de Mr. Jureu, second entretien d'un Abbé & d'un Jésuite.

(b) Lettre au faux Arnauld du 1. Fev. 1691.

(c) Malpaix ou Faux Arnauld, Lettre du 2. de Février 1691.

(d) Ce fait est abso- lument faux.

fenseurs de la foi & les restaurateurs de la discipline. *Il est le scandale de la Cour de Rome*, dit le Père Gerberon (a), *la honte du saint Office, & la confusion du pontificat d'Alexandre*. Il va faire triompher plus que jamais les docteurs relâchés, selon de Ligny (b), qui ne comprend rien à ces nouvelles décisions de la grâce suffisante, & qui assure qu'il n'y a personne du bon parti à Douay qui n'en ait été surpris. *Etrange catastrophe*, s'écrie un autre de ces Messieurs (c) dans un saisissement de douleur ; *lorsqu'on se flattoit ici que Rome favorisoit le parti de la vérité & de la justice, un foudre sorti du Vatican venoit fondre sur nous, s'il ne s'étoit heureusement éclaté contre les Alpes. Quel scandale & quelle frayeur pour de jeunes gens non encore accoutumés à de pareils tonnerres ! Pauvre Innocent XI qui n'a pu empêcher après sa mort, ce qu'il avoit détourné pendant sa vie, lui qui n'a jamais voulu permettre la publication (d) de ce scandaleux décret. Tout le bon parti en est affligé & dans une consternation incroyable. Le chagrin des disciples de l'Evêque d'Ypres alla jusqu'à traiter le Pape comme un excommunié. Vous n'êtes pas le seul, dit du Vaucel, autrement Walloni, dans une lettre au Père Quesnel, en date du 17 Mars 1691, qui traitez en excommunié le défunt Pape après sa mort : je ne pus me résoudre à aller à aucun des neuf services solennels que l'on fit pour lui à saint*

Pierre, & je ne saurois me souvenir de lui à l'Autel. Saint Augustin veut qu'on prie pour tout le monde, parce qu'il n'est pas possible de faire la distinction des élus & des réprouvés, dont la connoissance est réservée à Dieu seul, & voilà que les Jansénistes condamnent un Pape de leur propre autorité, parce qu'il a condamné une foule de leurs maximes. Il n'y en avoit point sans doute qui leur tint plus au cœur, que celle qui regarde l'autorité du docteur de la grâce. Censurer leur opinion sur cet article, c'étoit saper le fondement de leur doctrine, parce qu'ils prétendent ne rien avancer qu'ils ne voient très-clairement dans le saint Docteur : après quoi ils se croient plus infaillibles que l'Eglise, à laquelle ils ôtent le droit de juger infailliblement du sens des livres. Mais on leur conteste & le principe & la conséquence qu'ils en tirent. On nie que saint Augustin soit plus pour eux que pour Calvin, qui avançoit avec autant de hardiesse qu'il ne s'écartoit en rien des pensées de ce grand Docteur, & l'on soutient que le sentiment de ce Père ne doit pas prévaloir à celui de l'Eglise. Ce sont des vérités que les théologiens catholiques ont établies dans une infinité d'ouvrages, & que nous avons touchées en différens endroits de celui-ci, & particulièrement sous le 18 de Mars 1650.

La condamnation des 31 propositions est marquée au 20 de ce mois dans un petit livre intitulé, *Apologie de la véritable doctrine de saint Augustin sur la grâce*. Il est vrai que le décret ne fut affiché que le 20, mais il étoit porté dès le 7.

ANNÉE 1691.

1691.

Le Pape publie une bulle contre tout ce qu'il prétendoit s'être fait au préjudice de l'autorité du Souverain Pontife dans les assemblées du Clergé de France en 1681 & 1682, elle étoit datée du 4 d'Août de l'année précédente. Louis XIV s'étoit relâché sur les franchises, & avoit même rendu le Comtat, dans l'espérance qu'Alexandre VIII pacifieroit les choses; l'honneur en étoit réservé à Innocent XII. *

Janvier
30.

Alexandre VIII meurt dans sa 82 année.

* Voyez
Août
1693.
Février

Le sieur du Pin (a) rejette sa mort à l'onzième.

Le cardinal Pignatelli élu Pape; il prit le nom d'Innocent XII. Le sieur du Pin dit dès la première page du quatrième tome de l'Histoire Ecclésiastique du XVII^e siècle qu'Innocent XII succéda à Alexandre le 12 Janvier de cette année, & à la fin du tome précédent il avoit placé son élection en 1692, si ce sont des fautes d'impression, elles méritoient de trouver place dans

1.
(a) Hist.
Ecclef.
du XVII.
siècle
tom. 3.
Juillet
12.

1691.
(a) *Causa*
Quesnel,
art. 14.
c. 1.
(b) *Ana-*
tomie de
la Sen-
tence
contre
le P. Q.
P. 261.

l'errata. Le lendemain de l'élection, le sieur Walloni, agent des Jansénistes à Rome, écrivit (a) en France qu'on disoit, que *l'infailibilité se trouvoit alors enfermée dans la marmite.* Le procureur-fiscal de l'archevêque de Malines s'est fort récrié sur cette manière de parler, ainsi qu'on le peut voir dans le procès du Père Quesnel. Celui-ci en a fait (b) l'apologie. Il l'a trouvée agréable, parce qu'elle fait allusion aux trois espèces de marmites que les Pignatelli ont pour armes. Il n'ose dire qu'elle est grave & sublime; mais il lui trouve un air réjouissant, quiveille la conversation, & en est comme le sel. C'est, selon lui, une raillerie innocente.

M. Arnauld adresse une plainte à M. l'évêque d'Arras, pour lui demander justice du faux Arnauld. Il en adresse une seconde aux Pères Jésuites: celle-ci fut suivie d'une troisième à M. l'évêque & Prince de Liege, & enfin d'une quatrième aux Jésuites, datée du 16 Décembre.

L'affaire le méritoit, & il n'y en a peut-être jamais eu de plus singulière, ni d'un plus grand éclat. Le sieur Gilbert, dont nous avons parlé sous 1687, pour avoir rétracté ses sentimens n'en avoit pas changé dans le fond, & ses amis continuoient à les inspirer aux jeunes étudiants de Douay; mais ils marchaient avec circonspection, & publioient à leur ordinaire, que le Jansénisme est un fantôme, qui ne se trouve que dans les cervelles blessées. Un docteur de Douay chercha les moyens de les démasquer pour les faire connoître, & voici comme il s'y prit. Il écrivit au sieur de Ligny, bachelier en théologie & professeur en philosophie dans le collège du Roi, homme jeune, entreprenant, prévenu de son mérite, cherchant à se faire valoir, sensible aux louanges, & crédule sur cet article, tout propre par-là à être la dupe de quiconque voudroit l'attaquer par cet endroit. La lettre ne pouvoit être, ni plus flatteuse, ni plus tendre. L'inconnu le félicitoit sur son zèle à défendre la bonne morale, & l'appeloit son cher fils. L'écriture & le cachet de M. Arnauld n'étoient point contrefaits, car le Docteur n'avoit jamais rien vu de tout cela; ce qu'il put faire pour y suppléer, fut de signer A. A. Le style de la lettre étoit si différent de celui de l'auteur du livre de la fréquente Communion, & de beaucoup d'autres, publiés en faveur de Jansenius, des religieuses de Port-Royal, qu'il n'y avoit qu'un bon Flamand qui pût y être pris. Le bachelier le fut cependant. On croit aisément ce qu'on souhaite, & celui-ci ne voyoit rien de plus glorieux, que d'être recherché par le chef d'un parti que toute la puissance ecclésiastique & la séculière n'avoient pu abattre. Il ne

douta pas qu'A. A. ne fût le fameux M. Antoine Arnauld , qui s'étoit retiré aux Pays-Bas , il y avoit dix ans. Cette pensée absorba toutes les autres ; il n'envisagea que la distinction qu'il s'imagina qu'on faisoit de lui , & le rôle qu'il alloit jouer désormais parmi les prétendus défenseurs de la vérité. C'est ce qu'on en a jugé avec assez de vraisemblance. Pour lui , il a publié , [a] qu'il douta d'abord s'il devoit répondre à cette maudite lettre , & qu'il eut quelque soupçon de ce qui n'étoit que trop véritable. Le doute & le soupçon furent certainement bien légers , il fit du moins comme s'il n'en avoit eu aucun. Il répondit sur le champ , on lui avoit donné une adresse ; sa joie , sa reconnoissance , sa tendresse , son dévouement éclatoient dans sa réponse.

(a) Lettre de M. de Ligny à un de ses amis.

On ne joue pas la comédie avec un acteur tout seul , A. A. en chercha d'autres. Les sieurs Gilbert , Laleu , Rivette , professeurs royaux , & Malpaix chanoine de Douay , tous confidens du bachelier , lui parurent propres à mettre sur la scène. Il leur écrivit , ils répondent , on recharge des deux côtés , jamais commerce de lettres ne fit plus de plaisir de part & d'autre ; il est doux de répandre son cœur dans le sein d'un homme qu'on regarde comme son ami , son maître , son père. A. A. étoit tout cela pour ces messieurs ; & s'il se peut encore quelque chose de plus. J'ai autant de vénération (Dieu sait que je ne mens point) dit l'un (b) , pour toutes les vérités que vous défendez avec tant de générosité , qu'avoit Timothée pour l'Apôtre saint Paul . . . je suis prêt , dit (c) un autre , à faire & à souffrir toutes choses , même à me retirer d'ici , à me travestir , à demeurer inconnu en quelque endroit de la campagne près ou éloigné de vous , comme vous le trouverez bon pour le bien de l'Eglise. Un dévouement pareil auroit attendri le véritable Arnauld ; celui qui en avoit pris le masque n'en fit probablement que rire : mais il vouloit autre chose ; & la partie étoit trop bien liée pour douter du succès. Il composa une thèse , telle que Port-Royal l'auroit pu concevoir , & l'envoya à Douay , avec une lettre , dans laquelle il marquoit qu'elle avoit été soutenue à Malines , dont l'Archevêque gouverné par les Jésuites , vouloit la censurer ; mais qu'il y avoit grande apparence que le Prélat n'en feroit rien , quand on verroit le nombre prodigieux d'approbations qu'on avoit ramassées. De Ligny reçoit la thèse , la communique à ses associés , & la renvoie signée de lui , & de ses amis. Il avoit jugé à propos , aussi-bien que les sieurs Laleu & Rivette , d'y faire quelques remarques , & ils ne manquèrent pas d'en faire savoir les raisons : c'est qu'ils ne pouvoient s'expliquer d'une manière plus forte ,

(b) De Ligny Let. du 6. Août 1690.
(c) Gilbert Let. du 24. Octobre 1690.

1691.

— sans donner occasion aux ennemis de la grâce, de les accuser au moins de contradiction, parce que peu de temps après la déposition de sieur Gilbert, les deux derniers avoient été obligés de souscrire un écrit, où la grâce efficace & suffisante étoient expliquées à la façon des Thomistes. Véritablement ils ne pensoient pas comme les Thomistes, dont la grâce suffisante est, selon Port-Royal, une pure sottise; mais ils jugeoient nécessaire d'en emprunter les expressions pour mieux envelopper leurs sentimens, & ne pas donner prise à leurs ennemis, jusqu'à ce que le temps de prendre l'essor, & de parler librement comme saint Augustin, fût venu. D'ailleurs, comme la thèse, quoique très-véritable, & très-orthodoxe, sembloit néanmoins assez dure pour ceux qui n'étoient accoutumés qu'au langage des écoles, il avoit paru convenable d'apporter les explications les plus propres à en empêcher la censure. Voilà ce que ces théologiens mandèrent dans les mois d'Octobre & de Novembre à A. A. pour excuser en quelque sorte la liberté qu'ils avoient prise de faire quelques remarques sur des propositions dont il demandoit l'approbation. Ces lettres valoient bien une signature pure & simple; cependant A. A. en exigea une. Il renvoie une nouvelle thèse, & on la lui renvoie, les signatures légalisées pardevant notaire. Elle contenoit sept articles, dont voici le précis. 1. *Que la grâce efficace ne soit donnée ni toujours ni à tous les hommes, c'est ce qu'on prouve par le consentement de tous les théologiens, & par l'expérience journalière de tant de pécheurs. Que cette grâce soit nécessaire, afin que l'homme ait un pouvoir vraiment & proprement dit, de faire le bien, c'est de quoi tombent d'accord tous ceux qui sont instruits de la tradition & de la doctrine des pères.* 2. *Ceux qui veulent qu'on admette quelque sorte de grâce suffisante pour l'état où nous sommes, s'éloignent infiniment de la pensée de saint Augustin, qui depuis le péché ne reconnoît point d'autre grâce que l'efficace.* 3. *La grâce suffisante, au sens des Thomistes, paroît moins mauvaise, parce qu'on voit qu'elle renferme une expression qui exclut la suffisance de la grâce, & que d'ailleurs elle est fort propre dans ce temps de nuages & de brouillards pour cacher les mystères de la grâce Evangélique: cependant nous croyons avec raison qu'elle doit être rejetée de la théologie.* 4. *Le dogme du péché philosophique est une plante malheureuse, qui croissoit secrètement depuis long-temps dans les écoles de la morale corrompue.* 5. *De ce que le péché philosophique commis par celui qui ne connoît point Dieu est une offense de Dieu, on infere que l'ignorance, au moins du droit naturel, n'excuse pas de péché.* 6. *Il est plus conforme aux principes de*

Saint Augustin de nier absolument, que depuis le péché d'Adam on ait eu cette sorte de liberté, qui consiste dans une indifférence de la volonté à se déterminer pour ou contre, selon qu'il lui plaît, & dans un pouvoir d'agir ou de n'agir pas, qui soit dégagé de tout empêchement. 7. Lorsqu'il est question de l'état des voyageurs, nous rejetons la nécessité qui s'appelle de nature, & qui excluroit la mutabilité; pour toute autre nécessité, rien ne doit empêcher de l'admettre après saint Augustin.

Telle étoit la thèse aux sept articles. Il n'y a personne, pour peu qu'on ait d'intelligence des matières du temps, qui n'y découvre du premier coup d'œil le plus pur Jansénisme. Les dupes de Douay ne laissèrent pas de la signer le 2 de Novembre. En cela ils exprimoient leurs véritables sentimens, tels qu'il les avoient déjà exposés, & qu'ils les exposèrent depuis dans leurs lettres. *Je suis persuadé, dit (a) de Ligny, qu'ils ont manqué (les Papes) en condamnant Jansenius. M. l'évêque d'Ypres, ajoute-t-il, (b) a été condamné par une faction de bande Molinienne: & il n'a jamais tenu d'autre doctrine sur la grâce, que celle de saint Augustin. . . . nul Pape n'a jamais donné de plus évidentes marques de leur faillibilité, que dans la condamnation de ces cinq propositions, dans le sens de Jansenius.* Le docteur Gilbert pensoit la même chose, *Vous avez démêlé* disoit-il, [c] peu de jours avant la signature de la thèse, *la doctrine Evangélique de la grâce de Jesus-Christ, de la blessure que lui avoit donnée Alexandre VII par sa constitution, dont la plaie n'est pas encore resserrée.*

1691.

(a) Lettre du 1. Nov.

(b) Lettre du 23. Nov.

(c) Lettre du 24. Déc.

Il y avoit déjà un an que ce manège duroit, quand A. A. jugea qu'il étoit temps d'en venir au dénouement de la pièce. Il en imagina un qui a donné au bachelier un ridicule, qui durera autant qu'on parlera de l'un ou de l'autre. Ce fut de dépayser ce cher fils, comme si le grand air lui eût été nécessaire, & qu'à courir le monde l'on devint plus homme de bien. Il le flattoit depuis quelque temps de l'espérance d'un établissement considérable en France, auprès d'un saint Evêque, qui ne pensoit, disoit-il, qui ne parloit, qui n'écrivoit que par saint Augustin. Sur la fin de l'année 1690, il lui fit entendre qu'il étoit bientôt temps de partir, & qu'il n'avoit qu'à envoyer ce qu'il avoit de livres plus curieux avec ses lettres & ses papiers, à une auberge qu'on lui indiquoit, & qu'on les lui feroit tenir par une voie sûre chez le bon Evêque. Jamais il n'y eut de fils plus obéissant que le sieur de Ligny. Il fait son paquet, l'envoie à Valenciennes, où l'on eut soin de le ramasser, & dispose tout pour son voyage. Il ne partit pourtant pas sitôt. On lui man-

1691.

da qu'il étoit bon qu'il fit ses disputes pour sa licence, afin d'enseigner avec plus d'autorité dans le séminaire (car c'est à quoi on le disoit destiné) & on déterminâ les matières sur lesquelles il devoit le plus appuyer ; savoir , la nécessité de la grâce efficace par elle-même , l'inutilité de toute grâce suffisante , ou du moins l'erreur de celle des Molinistes , la prédestination gratuite , la fausse notion de la liberté inventée par les Pélagiens , & soutenue par les Molinistes , les désordres horribles qui sont les suites du détestable dogme de la probabilité , l'abominable doctrine du péché philosophique , l'ignorance toujours vaincue dans une personne qui transgresse la loi de nature , l'insuffisance de l'attrition dans le sacrement de pénitence. Sur tout cela on l'exhortoit à ne pas mollir , & à s'expliquer avec toute la force que demandoit le sujet ; mais on lui conseilloit pour plusieurs raisons de ne pas soutenir les quatre articles des Assemblées du Clergé de 1681 , 1682 , comme il en avoit eu le dessein , dans la vue d'affoiblir le crédit & la force que pourroit avoir le décret d'Alexandre VIII contre les 31 propositions. Il obéit ponctuellement. Enfin vers la mi-Mai 1691 , Antoine A. lui écrivit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre , & qu'il falloit partir. Il lui marqua sa route & les mesures qu'il falloit prendre , lui recommandant sur-tout de faire son voyage commodément , puisqu'on devoit le rembourser de ses frais. Rien ne pouvoit faire plus de plaisir à ce cher fils , que d'apprendre qu'il auroit la douce consolation d'accompagner son père dans le voyage , ou du moins de l'embrasser au terme. On lui en donna des assurances positives , en lui marquant néanmoins que s'il ne le trouvoit pas à saint Magloire à Paris , où il le demanderoit sous le nom de l'abbé de Puis-Laurent , il continuât sa route sans inquiétude , mais avec diligence. Il n'en falloit pas tant pour déterminer le bachelier qui n'attendoit que ses derniers ordres. Il fait de l'argent de ses meubles , qu'il jugeoit désormais inutiles. Il prend congé de ses amis , sans pourtant leur dire où il va ; on se donne toutes les marques de tendresse qu'inspire une pareille séparation , & qu'il est bien plus aisé de concevoir que d'exprimer , il part.

Le temps ne pouvoit être plus commode pour se mettre en route. On étoit au 25 de Mai , & la beauté de la saison ne permettoit pas de faire attention aux fatigues d'un voyage , dont le terme , quoique fort éloigné , promettoit quelque chose de plus doux encore. Carcassonne étoit voisin de cette terre promise , où l'on devoit voir couler le lait & le miel , mais dont

le nom étoit toujours un mystère, & de Ligny devoit s'y arrêter chez le doyen de la Cathédrale, pour lequel il avoit une lettre, jusqu'à ce que l'abbé de Valle-Dieu l'y vînt prendre, (car c'est ainsi qu'Antoine A. lui avoit dit qu'on l'appeloit dans ces quartiers-là,) au lieu qu'il se nommoit de Sainte-Croix aux Pays-Bas, & Puis-Laurent dans la capitale & aux environs. Le voyageur ne fut pas plutôt à Paris, qu'il alla à Saint Magloire, & n'y ayant point eu de nouvelles de celui qu'il cherchoit, il prit le 29 la route de Toulouse. Il arriva enfin à Carcassonne, où il alla débarquer chez le doyen, auquel il présenta sa lettre de créance, qui étoit conçue en ces termes :

Monsieur, voici cet Ecclesiastique qui vient de si loin au service de notre saint Prélat ; pour trouver une personne de son mérite, de sa vertu & de son érudition, ce ne seroit pas aller trop loin que de le chercher au bout du monde ; il est capitalement ennemi des Jésuites, il est réformé autant qu'il se peut, les cinq propositions de Jansenius ne l'incommodent guères, il sait que ce saint Prélat a été condamné par une cabale ; en un mot, c'est un homme qui a les nouveautés des Casuistes en horreur, & capable de mettre tout un diocèse dans les sentimens dont M. Pavillon, d'heureuse & de sainte mémoire l'a rempli, mais que les persécutions de quelques relâchés, ont affoiblis ; donnez-lui, je vous prie, logement chez vous, & tout l'argent dont il aura besoin, & faites-moi la grâce de me donner avis du moment qu'il sera arrivé. Je le viendrai prendre en carrosse, & je vous prierai d'être de la compagnie. Monseigneur l'attend avec empressement. Je suis parfaitement, votre, &c. Sainte Croix.

Jamais surprise ne fut plus grande que celle de M. le Doyen, si on en excepte celle où l'étonnement qu'il fit paroître, & l'accueil peu gracieux qu'il fit à son hôte, jeta le malheureux Pelerin, qui sentit enfin qu'il étoit joué ; mais la réflexion venoit un peu tard, & le mal étoit sans remède. Les plaintes font d'une foible ressource dans une pareille situation. Il fallut essuyer ses larmes & penser au retour.

Cependant Antoine A. qui continuoit son commerce avec ce qui lui restoit de correspondans, crut que pendant qu'il faisoit promener l'un, il falloit faire éclipser les autres. Il manda au sieur Malpaix qu'un misérable domestique, le plus infidèle des hommes, vient de lui voler ses papiers, ses lettres & une partie de ses livres ; qu'il ne doute pas que ce misérable ne trahisse son secret, & ne cherche à faire fortune à la Cour aux dépens de son maître, qui mourra bientôt de douleur avec le chagrin d'avoir été la cause innocente de la perte de tant d'amis

1676.

fidelles ; il le prioit ensuite de donner avis de cette trahison à Mrs. Laleu & Rivette , & d'en écrire à M. Gilbert ; il ajoutoit que le plus sûr pour eux , étoit de se cacher quelque-temps jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroit cette affaire , & s'il n'avoit point pris une fausse alarme ; qu'on fait toujours mieux ses affaires en liberté que dans une Bastille où l'on pourrit des ans & des ans sans être écouté. Voilà les Jésuites qui vont avoir beau , disoit-il en finissant. Providence de mon Dieu , que vous êtes inscrutable ! je n'en peux plus de tristesse. Le sieur Malpaix reçut cette affomante lettre , comme il l'appelle lui-même. Il répondit le lendemain qu'il l'avoit communiquée à ses amis de Douay ; & qu'il avoit envoyé un exprès à Saint Quentin au sieur Gilbert qui y étoit relégué. Après cela , il exhortoit Antoine A. à ne se pas trop affliger de ce malheur , & à se conserver pour l'Eglise , à moins qu'il ne voulût faire mourir tous ses amis avec lui. Sur l'article de la retraite , il lui marquoit qu'il ne voyoit pas de jour à s'absenter sans que cela fît du bruit , parce que Douay n'est pas Paris ; que pour lui , il s'abandonnoit absolument à la Providence. Cependant la première lettre d'Antoine A. fut suivie d'une autre , dans laquelle il apprenoit au sieur Malpaix que ses conjectures n'étoient que trop véritables , que son valet s'étoit rendu à la Cour , où l'on avoit examiné ses papiers , & qu'on trouvoit des choses horribles dans leur commerce , parce qu'on y parloit des Jésuites avec liberté , & des principes de saint Augustin sans déguisement. Après cela , il le conjuroit de sauver les débris du bon parti , en se mettant à couvert , lui & ses confidens , l'espace de quatre ou cinq semaines , pendant lesquelles on tâcheroit de conjurer la tempête. Peu après on vit paroître un écrit intitulé : *Lettre à un Docteur de Douay sur les affaires de son Université*. C'étoit la thèse , les approbations , les noms des approbateurs , & des fragmens de leurs lettres qu'on réimprima dans la suite sous le titre de *Secrets du parti de M. Arnould découverts depuis peu*. Le sieur Malpaix ne manqua pas d'en donner avis à son correspondant , & de lui marquer qu'on étoit terriblement étourdi de cette affaire. Ce fut la dernière lettre qu'il lui adressa , car enfin après un aveuglement si long , & si pitoyable , on lui désilla les yeux.

Le véritable Arnould apprit bientôt de quoi il étoit question , & il en jeta les plus grands cris. Les deux plaintes qu'il adressa , tant à M. l'évêque d'Arras , qu'à M. le prince de Liège , & ses deux lettres aux Jésuites , marquent toute sa douleur : il accusoit ceux-ci d'avoir conduit toute la pièce , s'ils n'en étoient pas

pas les seuls auteurs, & il n'y a rien qu'il ne dise contr'eux à cette occasion ; il ne parloit des docteurs de Douay, que comme d'autant d'innocentes brebis, qui avoient cru pouvoir tout signer sur la parole de celui à qui ils croyoient écrire, & d'Antoine A. que comme d'un imposteur, d'un filou, d'un fourbe, d'un menteur, d'un fripon, d'un faussaire, d'un ange de fatan, d'un organe du démon. Ce sont les noms qu'il lui donne tour à tour pour varier l'expression. Véritablement il ne lui restoit guères d'autre parti à prendre dans la conjoncture, que celui de rendre ses adversaires odieux. Il avoit beau vanter la simplicité de ses prétendus confidens. Elle étoit visible, mais il n'étoit pas moins clair que ces théologiens si simples, se moquoient insolemment de toutes les décisions de l'Eglise, & qu'ils tenoient dans le cœur la doctrine que celui auquel ils s'imaginoient avoir affaire, s'efforçoit depuis bien des années de faire passer pour un fantôme. Car il n'y avoit rien de plus vain que ce qu'on alléguoit pour leur justification, savoir, que les explications qu'ils avoient d'abord mises à la thèse, marquoient leurs véritables sentimens, puisqu'il n'y en avoit que trois qui eussent cherché à rapprocher les propositions du sens théologique, & qu'il paroïssoit encore par leurs lettres, que ce n'étoit qu'une précaution de politique qu'ils avoient cru devoir au malheur des temps qui ne permettoient pas, disoient-ils, de parler comme on pensoit.

Il étoit difficile que cette grande affaire n'eût pas d'autres suites que les écrits qu'on publioit de part & d'autre. Dès que la lettre à un docteur de Douay parut, l'Université cita ceux de ses membres dont il étoit mention, pour savoir s'ils tomboient d'accord des faits qui y étoient énoncés, & ils ne purent répondre autre chose sinon que les morceaux qu'on avoit rapportés de leurs lettres auroient un sens plus supportable, s'ils n'étoient pas détachés du corps du discours. Ce fut pour les confondre que le faux Arnauld remit tous les originaux entre les mains du père Payen, recteur du collège des Jésuites de Douay, qui les montra à qui voulut les aller voir. Sur cela M. Arnauld adressa sa plainte à M. d'Arras, pour demander qu'on employât tous les moyens de droit, pour découvrir qui étoit celui dont tant d'honnêtes gens avoient été la dupe, & l'auteur de la lettre à un docteur de Douay : le Prélat persuadé que cette affaire étoit de sa compétence, en qualité de juge de la doctrine dans son diocèse, cita les approbateurs de la thèse ; ce qui causa un conflit de juridiction contre

1691.

* Avis
doctrinal
des Pro-
fesseurs
en Théo-
logie ,
&c.

lui & l'Université de Douay ; il avoit eu la curiosité d'aller voir les pièces en original , & il auroit bien voulu s'en faire , mais quand il en parla au père Payen , elles étoient déjà à Paris. Le faux Arnould les y avoit envoyées. Il y alla lui-même peu après , il eut l'honneur de saluer le Roi qui étoit déjà parfaitement instruit de toute l'intrigue , & qui l'avoit regardée comme un stratagème de guerre. C'étoit le moyen le plus court de terminer les procédures commencées en Artois , & de finir le procès. Sa Majesté donna ordre à M. de Paris , de communiquer tous les papiers aux Professeurs en Théologie , tant de Sorbonne que de Navarre , pour savoir , *s'il y avoit * en tout cela quelque chose qui renouvelât l'erreur condamnée par les Papes Innocent X & Alexandre VII.* Les dix docteurs , après une discussion de près de deux mois , & plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble sur ce sujet , déclarèrent le 26 Décembre de cette année , que les papiers qu'on les avoit chargés d'examiner , contenoient formellement la doctrine des trois premières propositions de Jansenius , & combattoient les constitutions des Papes , *même en termes de méchante plaisanterie & très-injurieux.* La punition suivit de près le Jugement. Le sieur Gilbert étoit déjà exilé à Saint Quentin , le docteur Laleu fut envoyé au Mans , le professeur Rivette à Coutances , le chanoine Malpaix à Xaintes , & le licencié de Ligny à Tours. Deux frères du sieur Rivette , & Malpaix , curé de Brillon , frère du chanoine de Douay , eurent ordre de sortir du royaume. Ce fut là le dernier acte d'une pièce qui réjouit tous ceux qui n'avoient pas intérêt à s'en plaindre. L'événement dédommagea le principal acteur des injures qu'on lui dit , & il auroit eu tout lieu de s'applaudir du service qu'il avoit rendu à l'Eglise , si la candeur & la bonne foi n'y avoient pas été blessées. Le sieur de Ligny fut remboursé , comme on le lui avoit promis en le faisant mettre en chemin , de tous les frais de son voyage , & par-dessus cela du prix de ses livres , triste consolation dans une aventure aussi pitoyable.

1692.

A N N É E 1692.

Février
2. &
suiv.

Les Jésuites de Pekin présentent une requête à l'Empereur de la Chine , pour demander que la religion chrétienne soit approuvée dans tout l'Empire par un édit public.

Quelque crédit que les Pères de la Compagnie se fussent acquis à la Chine par leur habileté dans toutes les sciences qui sont en honneur parmi les peuples les plus policés des Indes ,

& quelque déclarée que fût la protection que leur donnoit l'Empereur, ils n'avoient encore osé faire cette démarche, parce que les suites en devoient être terribles si elle ne réussissoit pas, & ils s'étoient contentés de faire servir l'appui qu'ils avoient à la Cour à modérer le zèle que bien des Gouverneurs de Provinces avoient pour l'exécution des anciens édits qui défendoient toutes les nouvelles religions : mais la persécution qui s'éleva contre les missionnaires dans la province de Hamtchéou devint en peu de temps si violente, que les plus pressantes sollicitations des amis des Jésuites se trouvant inutiles, on eut tout sujet d'appréhender qu'elle ne s'étendît dans les autres Provinces, & que quelques mois ne ruinaient les travaux d'un siècle entier. C'est ce qui fit prendre aux Jésuites, qui étoient à la Cour, le parti de tout risquer pour s'affranchir une bonne fois des caprices des Mandarins & des Gouverneurs qui les tenoient toujours en alarme. La bienveillance dont les honoroit l'Empereur, à qui ils donnoient tous les jours des leçons de mathématiques, & qui les menoit dans tous ses voyages, les rassuroit un peu dans leurs inquiétudes, & ne servit pas peu à les déterminer. Ils crurent même pouvoir tout espérer, quand ils virent que la bonté de ce Prince alloit jusqu'à vouloir dresser lui-même leur requête pour lui donner la forme la plus propre à la faire goûter au tribunal des Rites, où elle devoit être renvoyée suivant l'ancien usage de l'Empire. La sainteté de la religion chrétienne & la pureté de sa morale, dont toutes les religions autorisées ou tolérées dans le pays n'étoient que de foibles ombres, en faisoit le fond. Les services rendus à l'Etat par les supplians, & en particulier par le fameux père Werbieft, y étoient rapportés comme un motif capable d'exciter la reconnaissance d'une nation qui se pique de gratitude. La requête ayant ainsi été concertée avec beaucoup de secret, elle fut présentée avec les formalités ordinaires, puis renvoyée aux Mandarins à qui appartenait la compétence de ces sortes d'affaires. Les Jésuites ne s'oublièrent pas alors. Ils agirent, & par eux-mêmes, & par leurs amis. Tout fut néanmoins inutile. Le tribunal des Rites répondit qu'il s'en falloit tenir aux anciennes lois, qui défendoient l'exercice de la religion des Européens. La nouvelle en fut bientôt portée aux missionnaires, qu'elle accabla de douleur. Leurs yeux, leur posture, tout leur air apprit bientôt à l'Empereur qu'elle ne pouvoit être plus grande ; il en fut touché, mais il dit que le mal étoit sans remède, & qu'il falloit prendre patience. A la Chine le pouvoir du Prince

1691.

n'a presque point de bornes, mais il se fait un capital de le régler suivant les lois. Rien ne pouvoit être plus contraire aux desseins des missionnaires que cette disposition, à laquelle en toute autre rencontre ils auroient donné des éloges. Aussi ils ne manquèrent pas de l'attaquer, pour ainsi dire, par les fondemens, en faisant comprendre à ce Prince que la première & la plus essentielle des lois étoit de ne pas interdire à ses sujets un culte que la raison même approuvoit. Soit conviction, soit envie de faire plaisir aux Pères, dont il ne voyoit l'accablement qu'avec beaucoup de chagrin, & quelque inquiétude qu'ils ne prissent le parti de repasser en Europe, il résolut de leur donner satisfaction. Pour cela il fit une seconde requête qu'il envoya aux Mandarins du Lipou; il la fit si bien appuyer, que sans avoir égard à la sentence portée quelques mois auparavant par le tribunal des Rites, ils prononcèrent un arrêt, qui autorisoit la prédication de la religion chrétienne dans toute l'Empire. Le Prince confirma aussitôt cet arrêt, & en ordonna l'exécution dans tous les pays de son obéissance. Ainsi, on doit regarder cette année comme l'époque de la liberté de la religion dans la plus vaste contrée de l'Univers. Cet événement, au reste, servira plus un jour à faire admirer les secrets ressorts & les desseins cachés de la Providence, qu'il n'a servi jusqu'ici à l'établissement de la foi; car les missionnaires n'eurent pas plutôt la liberté de répandre le bon grain, que l'homme ennemi fema la zizanie, qui fit périr les espérances qu'on avoit conçues d'une abondante récolte. C'est ce qu'on verra sous les années suivantes.

* Dict.
hist. &
crit. à
l'article
Milton.

Bayle dit * que les plus fidèles sectateurs de Milton, par un excès d'amitié pour la tolérance, sont intolérans au dernier point à l'égard des sectes persécutées; & comme le papisme est de temps immémorial, le parti qui persécute le plus, & qu'il ne cesse de tourmenter le corps & l'ame des autres chrétiens, c'est principalement à son expulsion que concluent les tolérans les plus outrés; qu'ainsi ils ne savent comment accorder l'édit de l'Empereur de la Chine avec cette haute sagesse dont on le loue; qu'un Prince sage n'eût pas accordé aux missionnaires du Pape & à leurs néophytes la liberté de conscience, avant que de s'informer quels sont leurs principes de conversion, & de quelle manière leurs prédécesseurs en ont usé. S'il eût cherché là-dessus, continue cet Ecrivain, tous les éclaircissemens que la bonne politique demandoit, il n'eût point permis aux missionnaires ce qu'il leur accorde, il eût su.

que ce sont des gens qui prétendent que Jesus-Christ leur ordonne de contraindre d'entrer ; c'est-à-dire , de bannir , d'em-poisonner , de torturer , de tuer , de dragonner tous ceux qui refusent de se convertir à l'Evangile , & de détrôner les Princes qui s'opposent à ses progrès. On ne voit point que l'Empereur de la Chine se pût laver d'une imprudence inexcusable , si sachant cela il eût néanmoins accordé l'édit. Il faut donc croire pour son honneur qu'il n'en savoit rien , & par cela même il est blâmable. Il ne s'est point informé de ce qu'il falloit qu'il fût.

Ainsi l'auteur du dictionnaire parle de l'Eglise de tous les temps. C'est, selon lui, une persécutrice de temps immémorial qui tourmente le corps & l'ame des autres chrétiens. C'est ce que l'Empereur de la Chine a eu tort de ne pas savoir. Je m'étonne que Bayle ne se reproche pas de n'avoir pas entrepris le voyage des Indes pour l'en informer , car il pouvoit bien juger qu'aucun missionnaire ne donneroit de pareilles instructions à ce Prince. Au reste il ne se dément point. Nous avons vu dans un autre endroit *, que rien ne lui fait plus de peine que la propagation de la religion. Les Souverains qui l'autorisent sont, selon lui, des hommes foibles ou insensés, qui n'ont pas les premiers principes de la bonne politique. Il ne reconnoît pour sages que ceux qui emploient le fer & le feu pour la détruire. Il ne dit point d'eux qu'ils persécutent, qu'ils torturent, qu'ils dragonnent. Les supplices les plus longs, les plus cruels, les plus affreux n'ont rien que de juste dès-là qu'ils sont employés à l'extinction du christianisme. Croira-t-on après cela qu'il n'a pas tenu à l'auteur qu'il n'ait fait une profession ouverte de ce que les sectaires appellent le papisme ? Retiré en Hollande un peu avant la révocation de l'édit de Nantes, il n'y parut pas fort sensible aux prétendus malheurs de ceux avec qui il paroïssoit uni par les liens d'une même croyance. Son *avis aux réfugiés*, qui lui fit tant d'affaires & qu'il désavoua, quoiqu'il fût véritablement de lui, en est une bonne preuve. Bien plus, il agit pour retourner en France. Il ne demandoit que la permission de faire le Journal des savans, & la liberté de demeurer dans le royaume un an avant que de faire abjuration ; mais il ne vouloit pas que M. l'Evêque de Meaux fit trophée de sa conversion, & le montrât comme l'ours. C'est ce qu'il écrivit à quelques-uns de ses amis, de qui je tiens cette particularité. Son dessein n'eut point de suite, parce qu'on

* Sous
1652.

1692.

s'obstina à la Cour à ne point souffrir en France de calviniste déclaré. On le croyoit tel alors. Ses ouvrages, & surtout son dictionnaire ont fait voir qu'il n'étoit pas plus attaché à Calvin qu'au Pape. Un des plus beaux esprits qu'ait produit l'Allemagne, & des plus savans hommes de son siècle a tenu un langage bien différent. Il dit dans la préface qu'il a mise à la tête de son livre, touchant l'édit de l'Empereur de la Chine, que ce Prince n'a autorisé la religion chrétienne dans son empire, contre le sentiment de ses tribunaux, qu'après en avoir examiné la sainteté. En quoi, ajoute ce célèbre écrivain, il a fait paroître qu'il étoit beaucoup plus éclairé que son conseil. C'est le fameux M. Leibnitz, conseiller d'Etat de la cour d'Hannover, qui parle de la sorte. Mais M. Leibnitz étoit protestant, & conséquemment chrétien, au lieu que Bayle a fait tout ce qu'il faut pour persuader, qu'au moins long temps avant sa mort il n'étoit ni l'un ni l'autre.

1693.

A N N É E 1693.

Janvier
80.

Un professeur en théologie du Collège des Jésuites de Caen, fait soutenir dans une thèse, qu'il n'est pas évident qu'il y ait au monde une vraie religion; que la religion chrétienne soit de toutes la plus vraisemblable; que la divinité de Jesus-Christ ait été manifeste aux Apôtres; que les miracles qu'on rapporte de lui soient véritables.

Tout le monde fait qu'on distingue communément deux sortes d'évidence morale, (car c'est de celle-là dont il s'agit ici) l'une parfaite & proprement dite, l'autre moins parfaite & dans un moindre degré. La première exclut jusqu'au doute indélébile, la seconde n'exclut que le doute prudent. L'une ne convient point à la religion chrétienne, puisque, comme dit M. Nicole après le torrent des théologiens, & que le montre l'expérience, Dieu n'a point voulu que les vérités de la foi fussent proposées avec tant d'évidence, qu'il n'y restât des nuages propres à aveugler les esprits superbes. L'autre convient parfaitement, car quelque obscurité qu'aient les mystères, on ne peut la considérer dans toutes ses parties, sans être forcé de la croire véritable, pourvu que la force des passions ne s'oppose point à l'impression que doivent faire naturellement dans un esprit raisonnable les motifs de crédulité sur lesquels est fondée notre créance. Il n'y a point lieu de douter que le professeur ne parlât de la première de

ces deux évidences : car il soutenoit en termes exprès , qu'il falloit être fou pour ne pas embrasser la religion chrétienne ; que hors d'elle il n'y a point de salut ; qu'elle seule a les caractères de la vraie religion , ayant Dieu pour auteur , des dogmes divins pour objet de la foi , & quelque chose de divin dans la manière dont elle s'est établie : cependant , comme il n'avoit point fait une mention expresse de l'évidence morale proprement dite , sa thèse fit d'abord du bruit , & causa du scandale. Il n'y a point de pays où il faille marcher avec plus de précaution que dans la théologie. Un pied mis sans réflexion hors du chemin battu , vous y fait regarder comme un homme égaré qui va se perdre si on ne le redresse. Quatre théologiens Jésuites chargés par leurs supérieurs d'examiner la thèse , l'ayant déclarée fausse , téméraire , scandaleuse & même impie , si l'on prenoit les termes à la rigueur , le père l'Honoré (c'est le nom du professeur) eut ordre de se rétracter publiquement , suivant le modèle qu'on lui envoya de Paris , & de faire soutenir une thèse contradictoire à la première dans tous les points qui avoient fait de la peine ; mais ce religieux étoit si prévenu de la catholicité de ses sentimens , qu'il tourna la rétractation d'une manière plus propre à insulter ses censeurs qu'à les apaiser. Il l'intitula *Pharmacum scandali accepti & non dati* , pour marquer qu'on avoit eu tort de prendre l'alarme , & que s'il y avoit eu du scandale , on ne devoit pas le lui imputer. Cette conduite choqua ses supérieurs , qui commencèrent par le retirer de son emploi , & le successeur qu'ils lui donnèrent fit soutenir deux thèses consécutives contradictoires , au moins pour les termes , à celle qui avoit révolté.

Cependant la Faculté de théologie de l'Université , sans contredire l'une des Facultés les plus célèbres du royaume , & des plus attachées à la saine doctrine , avoit pris connoissance de cette affaire. Mais comme la passion n'entroit point dans ses résolutions , elle ne chercha point à se faire un vain honneur par une censure également maligne & précipitée , que les gazettes d'Hollande auroient annoncée au monde , & que mille gens auroient préconisée. Comme elle envisagea ce qu'elle pouvoit faire pour la sûreté de la doctrine , aussi elle ne perdit point de vue ce qu'elle devoit à la charité & à la réputation du prochain : deux points que les Universités devroient toujours avoir devant les yeux , & dont l'observation ne peut qu'accréditer leurs avis doctrinaux.

1693.

Celle de Caen arrêta dans l'assemblée du second Mai, qu'on examineroit les écrits, la thèse & l'explication donnée par les professeurs, & chargea deux commissaires d'en faire leur rapport le cinquième du même mois. Ce jour-là elle conclut à demander au père l'Honoré même la rétractation de sa doctrine. Il étoit alors à la Flèche, & il ne se fit pas prier. Le 23 de Mai il écrivit au doyen une lettre latine, dont la Faculté fut très-contente, & le public fort édifié.

* C'est-à-dire
le nom
du
Doyen.

C'est ce que M. Verel * lui manda en termes exprès le 26 du mois de Juin. En effet, l'auteur, après avoir protesté avec serment qu'il n'avoit jamais douté d'aucune des vérités auxquelles il avoit paru donner atteinte, condamnoit sans restriction toutes les propositions qu'on jugeoit condamnables. La lettre fut lue le 6 Juin avec une thèse du nouveau professeur à l'assemblée de la Faculté, qui déclara que le scandale étoit parfaitement réparé, & loua en même-temps l'attention & la promptitude avec laquelle les supérieurs de la Société avoient été au-devant du mal qui ne demandoit point d'autre remède. Il y a apparence qu'on n'auroit jamais entendu parler des propositions, si l'Assemblée du Clergé de 1700 ne les avoit insérées parmi le grand nombre de celles qu'elle proscrivit, en les déclarant impies & blasphématoires, erronées & favorisant les ennemis de la religion chrétienne. Assez de gens furent surpris du silence de M. Arnauld, qui avoit accoutumé de crier haut dans ces sortes d'occasions. Je ne sai si l'affaire du péché philosophique ne le rendit point plus réservé, & s'il n'appréhenda point de donner lieu qu'on lui reprochât encore de faire dire au professeur précisément le contraire de ce qu'il enseignoit dans ses écrits. Une thèse mal conçue ne donne pas grand jeu aux déclamations, quand la doctrine des cahiers est saine. Peut-être réserva-t-il celle-ci pour quelque nouveau tome de *la Morale Pratique*, dont il venoit de publier le sixième. Quoi qu'il en soit, il ne parut aucune dénonciation de sa part ni aux Princes ni aux Evêques.

Mars 26.
& suiv.

Mandement de M. Maigrot, Prêtre du Séminaire des Missions étrangères établi à Paris, depuis Evêque de Conon, à l'occasion des cérémonies Chinoises.

* Sous
1645.
& 1656.

On a pu voir dans ces Mémoires *, qu'il y avoit eu différentes contestations entre les missionnaires de la Chine sur la signification de quelques mots, & sur l'esprit dans lequel se faisoient certaines cérémonies. Le plus grand nombre étoit

des religieux de la Compagnie de Jesus, qui n'y jugeoient rien d'idolâtrique. Leur habileté dans les livres Chinois, & le commerce qu'ils avoient avec les gens de lettres du pays, les mettoit en état de prendre parti là-dessus plus sûrement que personne. Cette raison jointe au péril qu'il y avoit d'innover, avoit déterminé la plus grande partie des missionnaires à entrer dans leur sentiment, sur-tout depuis le décret d'Alexandre VII. Il n'y eut guères que les Dominicains, & encore un petit nombre, qui crurent devoir suivre une route opposée; mais enfin, en 1669, il parut que tous les ouvriers Evangéliques alloient agir de concert, en se réunissant sur les points qui avoient fait jusques-là la matière des contestations. Ce fut le fruit de la persécution qui devint générale en 1665. Car tout ce qu'on put découvrir de Missionnaires ayant été arrêtés & conduits à Canton, ils résolurent de convenir entr'eux des articles contestés, pour garder l'uniformité, lorsqu'ils seroient de retour à leurs Eglises. On examina d'abord la signification du mot *Cham-ti*, & le père Sarper, Dominicain, dont l'histoire de son ordre parle avec beaucoup d'éloge, déclara par écrit le 9 de Mai 1667, qu'il étoit persuadé que les anciens savans de la Chine, auteurs des livres classiques, avoient honoré le vrai Dieu sous ce nom. Ce religieux, qui étoit alors persuadé que le père Martini avoit pu se tromper dans l'exposé qu'il avoit fait à Rome sous Alexandre VII par rapport aux cérémonies Chinoises, changea encore d'opinion sur ce point; quand il eut approfondi les raisons des Jésuites. Son attestation est du quatrième Août 1668. Cependant le père Navarette, un de ses confrères, pensoit tout autrement, & proposoit ses difficultés. On répondit, il répliqua; enfin le 29 Septembre 1669, convaincu par la force des raisons de ses adversaires, il se rangea à leur avis, & en passa sa déclaration, en suite de quoi les Provinciaux de l'ordre de saint Dominique défendirent à leurs inférieurs de rien mettre dans leurs livres qui fût contraire à ce que les Jésuites avoient écrit sur ce sujet.

Voilà des faits incontestables, & qui prouvent invinciblement que les Pères de la Société n'avoient pas pris légèrement leur parti. C'est sans doute par cette raison que ceux qui les ont attaqués depuis n'en ont fait nulle mention. La paix ne fut pas de longue durée. Le père Navarette, dont on a parlé avec éloge depuis les déclamations qu'il a pu

1693.

bliées contre les Jésuites , disparut de la Chine presque aussitôt qu'il eut conclu l'accord avec le père Govea leur Vice-provincial , & s'étant rendu en Espagne après avoir fait un voyage à Rome en 1673 , il publia à Madrid deux volumes , où il établit nettement le contraire de ce qu'il avoit signé à Canton , comme s'il avoit acquis en Europe des lumières qu'il n'avoit pas aux Indes. Les contradictions énormes qui se trouvent dans cet ouvrage , & en quantité , même en matière de faits , n'ont pas sans doute été aperçues par les auteurs de *la Morale pratique* , qui le comblent de louanges. L'aveuglement est la suite ordinaire de la prévention. Le premier volume de Navarette avoit été porté aux Indes (le second avoit été supprimé par le saint Office avant la fin de l'impression) il se fit un changement entier dans l'esprit des supérieurs des Dominicains , qui ne se contentèrent pas de répandre leurs premières idées , mais qui ne permirent plus à leurs inférieurs d'en avoir d'autres.

Ce changement éclata sur-tout après l'arrivée des Vicaires Apostoliques François. Ces Messieurs du Séminaire de Paris parurent pour la première fois à la Chine , sur la fin de 1684 , & le crédit des Jésuites ne servit pas peu à les y établir. Ils travaillèrent d'abord à se mettre en état d'exécuter les grands desseins que le zèle inspire à ceux qui passent les mers pour porter le nom de Jesus-Christ aux nations. Il faut commencer par se faire entendre : mais de toutes les langues la plus difficile & la plus étendue est la Chinoise , & elle l'est plus toute seule que la plupart de celles de l'Europe ensemble. C'est une mine où il y a toujours à creuser ; soit qu'on regarde le nombre des lettres , ou qu'on ait égard aux différentes significations qu'ont les mêmes mots , dont le sens est déterminé par la prononciation. Aussi assez de Missionnaires sont réduits à bégayer toute leur vie. Avec beaucoup d'esprit on se trouve souvent heureux de s'exprimer assez raisonnablement pour se faire entendre aux naturels du pays ; il n'y a qu'un génie extraordinaire pour les langues ; joint à un travail immense , qui puisse faire d'un savant Européen un habile Chinois. Toutes les relations s'accordent sur ce point , & elles conviennent pareillement , que plusieurs Jésuites sont venus à bout avec une longue étude , un commerce assidu avec les lettrés , d'écrire d'une manière capable de donner de la jalousie aux nationaux. *Les livres composés en Chinois par les Pères de la Compagnie , ne paroissent*

non-seulement bien , mais très-bien faits , dit le père Navarette dans le livre (a) même où il maltraite si fort la Société. J'en loue le travail , j'en admire l'érudition , & j'ai pour eux une reconnaissance très-sincère de ce que sans aucune peine de notre part ; nous autres Franciscains & Dominicains , nous y trouvons de quoi profiter dans les occasions où nous en avons besoin. Sans doute Messieurs des missions étrangères ne purent s'empêcher dans les commencemens de rendre ce témoignage à la vérité ; mais quelques-uns d'entr'eux s'imaginèrent bientôt en avoir assez pour pouvoir prononcer que le père Ricci & les plus estimés de ses confrères , n'avoient vu goutte dans les auteurs classiques , & s'étoient mépris dans l'intelligence des termes les plus essentiels. M. Maigrot est celui de tous , dont on a le plus préconisé l'habileté : la suite (b) fera voir ce qu'il fa- voit en ce genre ; ce fut aussi le premier qui attaqua les anciens Missionnaires , sûr du suffrage des Dominicains dont il connoissoit parfaitement les dispositions. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que simple Vicaire Apostolique dans la Province de Fokien , il entreprit , de son autorité particulière , de condamner & de défendre ce qui avoit été permis & autorisé par le Siège Apostolique même. Alexandre VII & la Congrégation de l'Inquisition avoient supposé bonnement , que l'exposé du père Martini étoit véritable. M. Maigrot le déclara faux en plusieurs choses. Le Pape & son conseil , avoient cru , sur la foi de gens consommés dans l'étude des caractères Chinois , que *Tien* & *Cham-ti* exprimoient le nom du véritable Dieu , & le Vicaire Apostolique , décidant souverainement que ces mots ne signifioient que le ciel matériel , défendit d'en employer d'autre que *Tien-chu* en parlant du Dieu du Ciel. Il ne consulta sur cela que deux lettrés qu'il avoit à son service , qui tous deux ont avoué depuis qu'ils n'avoient parlé contre les cérémonies Chinoises , que pour lui faire plaisir. L'un étoit très-peu habile , l'autre plus savant étoit de très-mauvaises mœurs. Les Jésuites lui avoient refusé le baptême , il le reçut par les mains de M. Maigrot , & il apostasia quelque temps après la publication du mandement auquel il avoit eu le plus de part.

Il y avoit alors dans le Fokien trop de missionnaires intéressés à la manutention des anciens usages , auxquels on ne pouvoit donner atteinte , sans exposer la religion à une ruine totale , pour que le mandement eût beaucoup d'effet : il ne déplut pas seulement aux Jésuites , comme l'avance un écrivain (c) qui pa-

1693.
(a) Tom.
2. pag.
6. col. 1.
n. 1.

(b) Voy.
1706.

(c) Du
Pin hist.
Eccl. du
XVII.
siècle to.
4. p. 132

1693.

roît n'avoir lu les pièces que d'une des parties, dont il rapporte le procès, mais presque à tout ce qu'il y avoit d'évêques & d'ouvriers évangéliques, qui n'avoient pas conjuré de persuader au monde que la pratique de ces Pères étoit absolument mauvaise (& c'étoit sans contredit le plus grand nombre) & la plus grande partie des néophytes beaucoup plus capables que leur Pasteur de prononcer sur un point de cette nature. Une circonstance particulière ne contribua pas peu à faire avorter l'ordonnance. Il y avoit tout sujet de douter que M. Maigrot eût droit de rien ordonner. Le Pape venoit de créer deux nouveaux Evêques titulaires à la Chine, à la nomination du Roi de Portugal; les bulles d'érection y avoient été publiées, en sorte que l'archevêque de Goa usant des droits de Métropolitain pendant la vacance du Siège, avoit envoyé des grands-vicaires pour gouverner les nouvelles Eglises. M. Maigrot soutenoit de son côté, que comme la congrégation de la propagation de la Foi lui avoit donné ses pouvoirs, c'étoit à elle à les révoquer, & conséquemment que sa commission n'étoit point finie. Ce fut pendant ce conflit de juridiction, lorsqu'il étoit presque seul, qu'il se crut en droit de faire des mandemens, qu'il jugea à propos de casser le décret d'Alexandre VII. Il y a des hardiesses heureuses. L'un réussit où mille autres échoueroient. Il se plaignit hautement du peu d'égard qu'on avoit eu à son ordonnance, & lui & ses confrères publièrent ensuite en Europe, que les Jésuites de la province de Fokien y avoient administré les Sacramens pendant plus de sept ans sans aucun pouvoir légitime. La chose exposée avec toutes ses circonstances auroit fait évanouir l'accusation.

Cette tentative ayant eu le succès qu'on en devoit naturellement attendre, M. Maigrot crut devoir profiter de la conjoncture pour commencer le procès qu'il méditoit depuis long-temps. M. Charriot, qu'il envoya à Rome, donna le 19 Mars 1697 à la congrégation du saint Office, un mémoire pour la défense du mandement, qui avoit été présenté au Pape dès 1696, avec une requête pour demander un nouveau règlement sur les cérémonies. Ce ne fut pourtant qu'en 1699 qu'on établit une congrégation pour examiner cette affaire. Ainsi nous remettrons à cette année-là à en donner la continuation.

Avr. 16.

M. de Harlay, archevêque de Paris, proscriit la *nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* du sieur Ellies du Pin, docteur de Sorbonne, dont il avoit déjà paru cinq tomes partagés en sept volumes.

Il n'y a peut-être point de dessein qui demande ni plus d'appli-

cation, ni une plus grande étendue d'érudition que celui d'une pareille bibliothèque : quelque secours qu'on puisse tirer de ceux qui l'ont déjà exécuté, avec un travail médiocre & des connoissances bornées, il n'est pas possible d'y réussir. Pour remplir ce plan d'une manière utile au public, il faut avoir blanchi sur les livres, savoir les langues savantes, le grec sur-tout, aussi-bien ou mieux que sa langue naturelle, avoir beaucoup d'esprit & de discernement, être théologien, philosophe, historien, critique. Qu'une seule de ces qualités manque à l'auteur, le public aura une mauvaise bibliothèque. Je ne fai si le sieur du Pin crut les réunir toutes dans sa personne, lorsqu'il s'engagea à ce travail, capable d'effrayer l'homme le plus laborieux & le plus savant, ou plutôt s'il ne jugea pas qu'elles ne lui étoient pas absolument nécessaires, vu le parti qu'il avoit pris, de laisser à d'autres le soin pénible de défricher ce qu'il y a de terres incultes, & de ne prendre que celui de cueillir les fleurs qui se trouveroient sur sa route. S'il s'embarqua avec cette résolution, personne n'a droit d'y trouver à redire. Un voyageur n'est pas obligé de faire des découvertes pour satisfaire la curiosité du public : c'est assez qu'au retour il n'impose pas à sa crédulité par des relations fauleuses de ses voyages ; mais c'est le point de la difficulté. Rarement rapporte-t-on les choses comme elles sont, sur-tout lorsqu'on succombe à la tentation d'en parler sans s'être donné le temps de les bien voir. C'est justement ce qui est arrivé au sieur du Pin. Non-seulement il n'a pas bien reconnu le pays dont il parle ; mais encore il en a fait une relation toute propre à tromper ceux qui voudroient le choisir pour guide dans la même course. Je ne toucherai qu'une partie des faits qui regardent la religion, laissant à part tout ce qui n'étant que de pure critique, n'influe point sur le fond de notre croyance. Il avance qu'il est douteux si les six derniers chapitres d'Esther sont canoniques, comme s'il avoit ignoré que le concile de Trente a prononcé formellement là-dessus, & que plusieurs Pères, comme saint Augustin & saint Jérôme en ont cité des passages. Il dit que les Pères des premiers siècles n'ont pas enseigné la doctrine du Purgatoire telle que nous l'avons présentement ; que le culte des images a été introduit par des gens ignorans, & fortifié par des miracles supposés, & que l'on ne pourroit pas trouver à redire à la conduite de ceux, qui pour des raisons particulières rejeteroient ce culte. Il insinue des choses sur la grâce, sur la liberté, sur le péché originel qui ne paroissent guères exactes. Il traite de civilisés & de complimens ce que saint Augustin & Théodoret ont

1693.

écrit aux Souverains Pontifes sur la grandeur de l'Eglise de Rome ; Il représente le Pape saint Etienne , comme un homme fier & emporté ; saint Gregoire de Nazianze , comme un homme léger , chagrin , railleur , aimant la satire jusqu'à n'épargner personne. Selon lui , saint Leon ne cherchoit qu'à faire valoir son autorité ; saint Paulin étoit un esprit foible , qui avoit beaucoup de penchant à croire les miracles & à honorer les reliques ; saint Epiphane n'avoit ni discernement , ni conduite , ni politique ; saint Thomas appuie sans fondement ses opinions sur l'autorité des Pères , qu'il cite sans discernement. En récompense , l'auteur loue fort plusieurs hérétiques , & il paroît quelquefois gémir du peu de ménagement dont l'Eglise a usé à leur égard. Tout l'ouvrage d'ailleurs très-superficiel est semé de traits semblables. Les plus marqués regardent le Nestorianisme , que le sieur du Pin semble avoir eu envie de renouveler dans le V tome de sa bibliothèque , aussi-bien que le sieur Fontaine ^(a) dont il a approuvé la traduction d'un grand nombre d'Homélies de saint Jean Chrysostome. Quand il parle de la sainte Vierge , il ne dit pas qu'on doit , mais qu'on peut l'appeler Mère de Dieu , & que c'est une de ces expressions *que l'usage a introduit dans l'Eglise , qui sont innocentes , & qui sont vraies en un sens*. Les plus grands ennemis de Marie n'ont jamais tenu un autre langage. *Si quelqu'un s'obstine à user de cette façon de parler , Marie Mère de Dieu , je ne m'y oppose pas* , disoit l'impie Nestorius. On diroit à entendre l'auteur de la nouvelle bibliothèque , que cet hérésiarque n'a été condamné à Ephèse que par les intrigues & la cabale de saint Cyrille , homme inquiet , brouillon , emporté , faux & mauvais politique , & pour avoir rejeté quelques expressions , dont il avoit peine à s'accommoder. On ne peut lire l'histoire qu'il fait de cette contestation , & du concile d'Ephèse , où elle fut terminée , sans être tenté de croire qu'il penche fort vers les opinions condamnées.

(a) Voy.
l'Article
suiv.

Voilà ce qui a donné tant de cours à l'ouvrage en Hollande , où les Sociniens ont fait hautement l'éloge de la sincérité de l'auteur. On peut voir de quelle manière M. le Clerc en parle dans sa bibliothèque universelle & historique. Si les louanges de ces Déistes lui firent quelque plaisir , il eut des chagrins à essuyer de la part des Catholiques. M. Bossuet , évêque de Meaux , déclama hautement contre lui ; ce qui obligea la Sorbonne de nommer des docteurs pour examiner l'ouvrage. M. de Paris , que cette affaire regardoit immédiatement , s'en saisit , & après avoir écouté dans trois séances le sieur du Pin , qui s'ex-

pliqua le mieux qu'il put, il jugea que la nouvelle bibliothèque n'étant pas susceptible d'une correction limitée, il devoit en venir à une suppression entière, & la condamner comme contenant plusieurs propositions fausses, téméraires, scandaleuses, capables d'offenser les oreilles pieuses, tendantes à affoiblir les preuves de la tradition sur l'autorité des livres canoniques, & en plusieurs autres articles de foi, injurieuses aux conciles œcuméniques, au saint Siège Apostolique, & aux Pères de l'Eglise; erronées & induisantes à hérésie respectivement. Le Prélat n'oublia pas de marquer dans son ordonnance, qu'il avoit trouvé dans le docteur une entière soumission à ce qu'on voudroit lui prescrire. En effet le sieur du Pin lui avoit remis un écrit assez long, dans lequel il expliquoit ou rétractoit une partie des propositions qui caufoient le scandale. Il y reconnoissoit entr'autres choses, qu'en rapportant les sentimens des demi-Pélagiens, il n'avoit pas assez discerné leurs erreurs d'avec quelques vérités catholiques qu'ils ont aussi enseignées, telle qu'est la mort de Jesus-Christ pour le salut de tous les hommes; qu'il lui étoit aussi arrivé en rapportant diverses propositions de saint Augustin, de se servir quelquefois de termes, qui étant pris à la rigueur, porteroient à quelque erreur; comme d'avoir pris le libre & le volontaire pour la même chose, & opposé la seule nécessité de contrainte à la liberté: ce qui cependant est fort éloigné de mes sentimens, ajoutoit-il, m'en tenant à la définition de l'Eglise, & aux constitutions de Papes reçues par elle. Il finissoit sa longue déclaration en reconnoissant que Dieu fait une grande grâce aux auteurs, quand il leur donne le moyen de rendre leurs ouvrages plus exacts par les jugemens de ceux qui les lisent: sur quoi il s'appliquoit ces belles paroles de saint Augustin tirées de son livre du don de la persévérance: Pour moi, je regarde comme une grâce de Dieu, que ceux qui lisent mes écrits me rendent non-seulement plus habile, mais encore plus exact, & c'est ce que j'attends sur-tout des docteurs de l'Eglise, si ce que je fais leur tombe par hasard entre les mains, & qu'ils daignent prendre la peine de le lire. Le sieur du Pin a eu plus d'une fois occasion de remercier Dieu à ce sujet. Il a publié un grand nombre de livres, il en a approuvé, & il y en a fort peu où son nom se trouve, qui n'aient eu des censeurs. Il faut mettre les Papes à la tête, & sur-tout Clement XI, qui dans un bref adressé à Louis XIV en 1701 le traite d'homme de mauvaise doctrine, & qui a fait plusieurs injures au Siège Apostolique. Mais ce n'est pas là ce qui le fait le moins estimer de beaucoup de gens. Ceux qui veulent le connoître par ses beaux endroits, n'ont qu'à jeter les yeux sur le dernier volume de la nou-

4693.

velle bibliothèque ecclésiastique. On trouvera là tout ce qui se peut dire à son avantage. On y parle de sa naissance, de ses études, & de ses ouvrages, d'une manière qui feroit juger, non-seulement qu'il n'en est pas l'auteur, mais qu'il s'agit d'un homme mort, dont on peut dire ce qu'on veut sans craindre que sa modestie en souffre : je m'imagine que l'appréhension seule de grossir l'article, qui étoit déjà fort long, a été cause qu'on n'y a fait nulle mention de l'ordonnance de feu M. de Harlay, qui donne une si mauvaise idée des premiers travaux de l'auteur.

Quelques-uns ont prétendu que M. du Pin n'avoit fait qu'adopter la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, & qu'elle étoit en effet l'ouvrage d'un Prélat mort avant que d'avoir pu y mettre la dernière main. On ajoute même que M. du Pin reçut une somme considérable sur la succession de l'auteur, pour rédiger ses mémoires : peut-être si l'éditeur n'y avoit rien mis du sien, y auroit-on trouvé moins de choses reprehensibles. Du reste il faut avouer, que si M. du Pin n'est pas auteur de la *Bibliothèque ecclésiastique*, il en a du moins bien soutenu le caractère dans ses propres ouvrages, où l'on remarque toujours plus de fécondité & de confiance, que de discernement & de fidélité.

Juillet
31.

Rétractation de l'auteur de la traduction des Homélies de saint Chrysostôme sur saint Paul.

Le sieur Fontaine avoit entrepris cette version, persuadé qu'il trouveroit tous les secours nécessaires pour cela dans le loisir que lui procuroit la vie retirée qu'il menoit à quelques lieues de Paris, depuis qu'il avoit cessé de servir de secrétaire à M. Arnauld, & à M. de Sacy, & dans quelque connoissance de la langue grecque. Il apprit bientôt que la traduction des ouvrages des Pères demande autre chose : car il n'y a presque point d'hérésies dont il ne fasse celui-ci coupable, contre le sens naturel du texte, auquel il ajoute, ou dont il retranche des termes essentiels, qui le font tantôt Janséniste, & tantôt Nestorien, même avant la

(a) Le P.
Daniel.

naissance du Nestorianisme. Un savant homme (a) connu par un grand nombre d'ouvrages, ayant lu par hasard dans la traduction des homélies sur l'épître aux Hébreux, qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, Dieu & l'homme, que ces deux personnes qui sont en Jésus-Christ sont subsistantes par elles-mêmes, & séparées entr'elles, il publia sur le champ une lettre touchant une ancienne hérésie renouvelée depuis peu, où il examinoit si ces propositions étoient du traducteur, ou de saint Chrysostôme. Il y badinoit sur le vacarme que M. Arnauld (b) avoit fait à l'occasion de la thèse du professeur de Dijon, & concluoit, en disant qu'il ne fatigueroit

(b) Voy.
Août 24.
1620.

point

point le public par une foule de dénonciations, convaincu que le traducteur n'étoit pas aussi Nestorien dans l'ame, que les expressions donnoient lieu de le penser. Un an après, le même écrivain fit paroître une dissertation latine intitulée : *Dissertatio de judiciis criticorum super loco D. Chrysostomi in epistolam ad Hebræos*, où il traitoit au long du sentiment de saint Chrysostôme sur le mystère de l'Incarnation. Comme à peine y parloit-il du traducteur, il y a beaucoup d'apparence que cette réserve fut cause que le sieur Fontaine ne donna pas le moindre signe de vie. Ce silence opiniâtre dans une occasion où il sembloit que tout catholique auroit dû parler, donna lieu à un théologien (a) de publier le *Nestorianisme renaissant*, l'ouvrage le plus complet qu'on pût désirer sur cette matière, & qui eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Le traducteur revint à la fin de cette profonde léthargie où il avoit été jusques-là. Le cri public le réveilla, & malgré les efforts que faisoit un des disciples de M. Arnauld [b] pour l'entretenir dans son assoupissement, ou du moins pour en cacher tout le péril aux yeux ignorans, il crut qu'il devoit s'expliquer. Sur cela il dressa la rétractation dont nous parlons ici ; il y reconnoît en termes exprès, qu'il n'est pas théologien, qu'il a pris un travail au-dessus de ses forces, & s'est égaré en beaucoup d'endroits, du sens de l'original, toujours orthodoxe, par des altérations grossières, que le dénonciateur lui a fait apercevoir. Il envoya cet acte à Paris pour être mis à la tête du cinquième & dernier volume de sa traduction, sur lequel il tomboit personnellement : mais ayant appris peu après que M. l'archevêque avoit pris connoissance de cette affaire, il le lui fit remettre, comme au juge naturel de la doctrine, avec une lettre datée du 4 de Septembre, dans laquelle il paroît pénétré du regret de sa faute. Quelqu'un de ceux qui ne trouvent pas leur compte à faire saint Jean Chrysostôme catholique sur quelques articles de notre foi, ayant fait courir un *Avertissement* pour servir d'apologie à la traduction, il le désavoua par une lettre adressée à M. de Harlay le 12 Mars 1694 où il renouveloit sa rétractation, à laquelle il donnoit même plus d'étendue, car il ne s'étoit d'abord expliqué que sur l'unité de personne en deux natures en Jesus-Christ, ici il déclare qu'il a eu grand tort de ne pas faire reconnoître à son auteur un désir sincère en Dieu de sauver tous les hommes, & en Jesus-Christ homme Dieu, de mourir pour eux tous, quoiqu'il s'en explique positivement en beaucoup de lieux ; d'avoir donné une idée de la liberté de l'état présent compatible avec la nécessité, ne l'opposant qu'à la con-

(a) Le P.
Rivière
Jés.

(b) Celui
qui a pu-
blié le
Roman
séditieux
du Nesto-
rianisme
renais-
sant, con-
vaincu de
calomnie
& d'ex-
trava-
gance.
Sic'est le
Père
Quefnel,
comme
on l'a
dit, il
faut con-
venir
qu'il n'a
jamais
publié de
plus pi-
toyable
libelle.

1693.

trainte ; de n'avoir point reconnu de résistance à la grâce ; d'avoir nié la possibilité des préceptes , de n'avoir point mis dans les réprouvés de pouvoir surnaturel & vraiment suffisant pour se sauver , tous dogmes enseignés nettement & souvent par saint Chrysostôme.

Cet aveu , qui prouve tout seul combien il y a de venin répandu dans tout l'ouvrage , contenta les catholiques. On auroit été néanmoins encore plus édifié , s'il étoit venu trois ans plutôt : mais autant qu'il est aisé à l'homme de reconnoître en général qu'il est sujet à se tromper , autant a-t-il de peine à avouer qu'il s'est trompé en effet , & cet aveu humiliant , il ne le fait que le plus tard qu'il peut. C'est par cette raison , que s'il est rare de voir l'auteur d'un mauvais livre se condamner à la face du public , quand le public indulgent ne le force pas à se condamner , il est encore plus rare de voir les approbateurs reconnoître qu'ils ont été surpris , lors même qu'on leur fait grâce en ne leur reprochant que de la négligence & de la surprise ; l'accusé a beau s'avouer coupable , aucun des complices ne veut avoir part à sa confusion. Quand le sieur du Pin dit qu'il a eu tort d'insinuer un grand nombre d'erreurs dans sa bibliothèque ecclésiastique , ceux de ses confrères qui les ont autorisées par leur suffrage se taisent : & quand le traducteur de saint Chrysostôme gémit d'avoir mis dans la bouche d'un père si catholique des propositions tout-à-fait hétérodoxes , M. du Pin qui les a jugées dignes de son éloge est muet à son tour , tant il y a peu de gens qui soient bien convaincus dans la pratique , que si *la première gloire de l'esprit de l'homme est de ne s'écarter jamais de la vérité , la seconde est d'y revenir humblement quand on s'en est écarté par malheur*. C'est la belle phrase par où M. Brisacier , supérieur des Missions étrangères , commença la revocation qu'il fit le 20 Avril 1700 , de l'approbation qu'il avoit donnée treize ans auparavant au livre de la *défense des nouveaux Chrétiens , & des Missionnaires de la Chine* , que personne n'attaquoit. Exemple rare , & qu'on pourroit proposer pour modèle , si l'on en ignoroit le principe.

Août.

Les différens entre la cour de Rome & celle de France terminés. On a marqué sous les années précédentes la cause , les progrès & les suites de ces différens. L'extension de la régale , & la nomination d'une Supérieure au couvent de Charonne leur avoit donné commencement. Les quatre articles du Clergé les avoient extrêmement fortifiés ; l'extinction des franchises du quartier des ambassadeurs , l'excommunication du marquis

de Lavardin , la postulation du cardinal Furstemberg pour l'archevêché de Cologne rejetée à Rome les auroit éternisés , si Innocent XI avoit été immortel. Ce Pape n'avoit voulu entrer dans aucune des voies d'accommodement , qui lui avoient été proposées. Alexandre VII avoit vu avec plaisir le Roi Très-Chrétien se relâcher sur l'article des franchises , nonobstant tout ce qu'avoient dit les Gens du Roi en l'haranguant à cette occasion (a) au parlement de Paris ; mais il s'étoit défendu d'accorder les bulles sur ce que l'injure faite au saint Siège en 1682 n'étoit pas encore réparée. C'étoit la pierre de scandale , il fallut la lever. Les Cardinaux d'Éstrées & de Janson , chargés de ménager l'accommodement , réglèrent que les nommés aux évêchés depuis le commencement des contestations écrivoient une lettre de soumission au Pape , pour lui marquer la douleur qu'ils avoient de ce qui s'étoit passé , ce qui fut fait , ensuite de quoi ils eurent leurs bulles.

On a parlé fort diversement de la conclusion de cette affaire , qui attiroit depuis long-temps l'attention de l'Europe. On l'a regardée dans tous les pays étrangers , comme une abjuration expresse de tout ce qui s'étoit fait en 1682. Le ministre Jurieu , qui la met mal à propos sous Alexandre VII , suppose que tous les Evêques qui avoient été de l'Assemblée du Clergé , écrivirent au Pape , & cependant il n'y eut que ceux qui n'avoient point leurs bulles , encore le firent-ils séparément , quoique ce fût précisément la même lettre qu'ils signoient. Ce ministre donne un fragment de la lettre fort altérée. Il y fait avouer aux Prélats , qu'ils avoient fait des décisions contre l'Eglise , *contra Ecclesiam* , & ce mot , à l'occasion duquel il leur reproche de confondre l'Eglise avec le Pape , n'y étoit point. De ce que le Clergé n'écrivit point en corps , on en conclut en France que la lettre ne doit point être prise pour une révocation des quatre articles ; il n'y a pas même l'ombre de rétractation , si on en croit le fleur du Pin (b) , qui la rapporte toute entière en latin & en françois. Véritablement ceux qui entendent la langue des anciens Romains trouvent la traduction très-propre à appuyer son sentiment , mais peu conforme à l'original dans le point décisif. Voici le latin. *Ad pedes Beatitudinis Vestrae provoluti , profitemur & declaramus nos vehementer quidem , & supra omne id quod dici potest ex corde dolere de rebus gestis in Comitibus prædictis , quæ Sanctitati Vestrae , & ejusdem prædecessoribus , summopere displicuerunt , ac proinde quicquid in iisdem Comitibus circa ecclesiasticam potestatem , pontificiam autoritatem ;*

(a) Voyez le 12 de Mai 1687.

(a) Traité hist. sur la Théologie mystique. Part. IV.

(b) Hist. Eccl. du XVII. siècle tome 3. pag. 744.

1693.

decretum cenferi potuit , pro non decreto habemus , & habendum esse declaramus. Præterea pro non deliberato habemus illud quod in præjudicium jurium Ecclesiarum deliberatum cenferi potuit. Cela veut dire mot à mot : Prosternez aux pieds de Votre Béatitude , nous professons & nous déclarons que nous sommes extrêmement fâchés , & plus qu'on ne sauroit dire , de ce qui s'est fait dans lesdites Assemblées , & qui a infiniment déplu à Votre Sainteté & à ses prédécesseurs. Ainsi , tout ce qui a pu être censé ordonné dans ces Assemblées , au regard de la puissance ecclésiastique , & de l'autorité pontificale , nous le regardons comme n'ayant point été ordonné , & déclarons qu'il doit être regardé sur ce pied-là. De plus , nous tenons pour non délibéré tout ce qui a pu être censé avoir été délibéré au préjudice des Eglises.

Ce texte , pris dans le sens naturel qui se présente d'abord , forme une proposition absolue. Le fleur du Pin la tourne en conditionnelle , & veut que les Prélats n'aient rien marqué à Innocent XII , sinon qu'ils tenoient pour non ordonné le décret de 1682 , s'il pouvoit être interprété comme fait au préjudice de l'autorité du saint Siège , & qu'ils étoient fâchés qu'on l'eût pris à Rome en mauvaise part. Cette interprétation paroîtra forcée à bien des gens qui jugent que la lettre porte toute une autre idée dans l'esprit. Les nommés aux évêchés , disent expressément , qu'ils tiennent pour non fait tout ce qui a pu être regardé comme donnant atteinte à l'autorité du Pape , & aux droits des Eglises : or , il est évident que ce sont les quatre articles du Clergé , & ce qui avoit été réglé au sujet de la régale , qui avoit pu être interprété comme ordonné au préjudice de la puissance du Vicaire de Jesus-Christ & des droits des Eglises : c'est donc tout cela que les nouveaux Prélats défavouent , & veulent qu'on tienne comme non avenu. Je crois devoir cette remarque à la fidélité de l'histoire , qui ne permet aucune altération. Toute l'Europe a jugé que le Roi Très-Chrétien avoit voulu , pour le bien de la paix , donner au Pape une satisfaction capable de lui faire oublier les aigreurs passées , & la traduction peu fidelle d'un écrivain ne lui fera pas changer de sentiment. Il est vrai aussi , je l'ai déjà dit , que le Clergé en corps n'a fait nulle démarche. Le parlement de Paris a toujours agi sur le fondement que les quatre articles étoient si essentiels à nos libertés , qu'on ne pouvoit s'en écarter. Enfin , depuis ce temps-là , les quatre articles ont été soutenus en différentes occasions , & dans des livres & dans des thèses du vivant de Louis XIV , preuve qu'il n'avoit pas prétendu y renoncer.

Décret du Pape touchant la signature du Formulaire qu'on exigeoit en Flandres. Janvier
28. &
suiv.

Les Evêques des Pays-Bas voyant que plusieurs Jansénistes, peu scrupuleux ne se faisoient pas une affaire de signer le Formulaire, prétendant que leur serment tomboit sur les propositions, & non sur le livre de l'Evêque d'Ypres, ils avoient concerté une addition au Formulaire qui coupoit pied à toutes les évasions. Cette précaution alarma si fort ceux que M. Arnauld appelloit *les honnêtes gens* du parti, qu'ils résolurent de faire une députation à Rome. Ils y avoient déjà un agent : mais comme il y a des conjonctures où les princes sont obligés d'employer des Envoyés, ou des Ambassadeurs extraordinaires, les nouveaux disciples de saint Augustin crurent en devoir user de même dans cette occasion, & ils n'oublièrent rien pour mettre leur Envoyé en état de soutenir l'honneur du corps qu'il représentoit. Pour cela on fit de grandes quêtes en France, & sur-tout en Flandres, où chacun se cottisa. Le sieur Hennebel étant arrivé à Rome, présenta en 1693 différens mémoires, où l'on avoit ramassé tout ce qui s'étoit jamais dit ou en faveur de l'Augustin, ou contre le Formulaire. Le 7 de Mai, il demanda par une supplique, qu'il fût permis aux Lovanistes, par l'autorité du saint Siège, de continuer à enseigner la doctrine de leurs prédécesseurs, contenue dans le livre des censures de Louvain & de Douay, & de déclarer que la doctrine de la grâce efficace par elle-même, & de la prédestination avant la prévision des mérites, n'avoit été affoiblie par aucun des décrets apostoliques, & qu'on pouvoit la défendre jusqu'à ce que le saint Siège en eût autrement ordonné. Ce fut sur cela qu'Innocent XII donna le décret dont nous parlons ici, & par lequel il fait défenses de donner aucun autre sens au Formulaire, que celui qui vient à tout le monde, & que les termes présentent d'eux-mêmes à l'esprit. Le 6 de Février il fit dresser deux brefs, qui furent envoyés avec le décret, l'un pour la Faculté de Louvain, l'autre pour les Evêques des Pays-Bas. Dans le premier, après avoir loué la soumission des docteurs, il rapportoit ces paroles de la lettre du Pape saint Celestin aux Evêques des Gaules : *A l'égard des questions plus profondes, & plus difficiles, qui se rencontrent sur les matières de la grâce, que ceux qui ont combattu les hérétiques ont traitées plus au long, comme nous n'osons pas les mépriser, nous ne croyons pas aussi qu'il soit*

1694.

nécessaire de les définir. Puis il ajoute qu'il ne croit pas qu'il soit à propos de continuer à présent l'examen des questions *de auxiliis*, persuadé que pour confesser la grâce de Jesus-Christ, à l'opération & à la miséricorde de laquelle il ne faut rien ôter, il suffit de croire ce qui est enseigné dans les décrets du saint Siège. Il finissoit en les avertissant de quitter tout esprit de contention, pour s'appliquer à l'étude de la sagesse céleste, qui est pacifique, & de tenir, comme ils disoient qu'ils avoient toujours fait, la doctrine de saint Augustin & de saint Thomas: dans le bref aux Prélats, le Pape leur marquoit que, s'attachant inviolablement aux constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, il vouloit qu'elles demeurassent dans toute leur force: puis venant au Formulaire, il disoit que comme ceux qui prêtent le serment, sont obligés de le faire sincèrement, sans aucune distinction, restriction ou explication, condamnant les propositions *extraites du livre de Jansenius* dans le sens qui vient d'abord à tous, & qui se présente à l'esprit, eu égard aux termes dont elles sont composées, qui est le sens que les souverains Pontifes ont condamné; aussi il ne faut rien exiger au-delà du Formulaire qui est proposé, & des paroles prescrites par la constitution apostolique.

Ce décret & les brefs ne parurent pas plutôt en Flandres; que les prétendus Augustiniens publièrent que le Pape étoit content qu'on signât en condamnant le sens des propositions qui se présente à l'esprit, sans toucher au livre dont elles sont le précis, & il est incroyable combien ils triomphèrent: mais ce qui paroît moins croyable peut-être, c'est qu'ils chantoient victoire, tandis qu'au fond ils étoient dans la dernière désolation, & qu'ils faisoient des assemblées pour délibérer sur les mesures qu'ils pourroient prendre. Aussi le sieur du Vaucel écrivoit-il (a) en ce temps-là à M. Arnauld: *Nous ne sommes pas peu mortifiés d'un décret qui a été affiché ces jours passés . . . toute cette conduite de l'Inquisition & de la cour de Rome fait pitié . . les brefs touchant le Formulaire ne valent pas mieux que le décret. Ce qu'il y a de mauvais, est qu'on autorise l'introduction du Formulaire en Flandres, en obligeant de le signer sans exception, ni explication, in sensu obvio quem ipsius verba exhibent . . Vous avez vu maintenant le décret imprimé, & peut-être aussi les deux brefs. Plus je les relis, plus j'en suis mal satisfait, par rapport sur-tout au Formulaire. Je ne suis pas surpris, lui dit-il, dans une autre lettre du 20 Mars, de la consternation où vous êtes, du décret touchant la signature du Formulaire in sensu obvio. . Ce sera*

(a) Lettres du 6.
du 13. &
du 21. de
Février.

encore pis quand vous aurez vu les brefs. Ces Messieurs tiennent le même langage dans leurs lettres particulières, qu'ils ne s'imaginoient pas alors devoir tomber un jour entre les mains de M. l'Archevêque de Malines; & cependant ils insultent en public à leurs adversaires, comme s'ils avoient cause gagnée, & qu'Innocent XII eût rétracté les constitutions de ses prédécesseurs. Un de ces écrivains, mais des plus médiocres, à en juger par son livre (a) ose même avancer, que s'il y a dans le bref *encore quelque chose qui semble faire contre Jansenius; ce n'est que par récit, ou historiquement, parce que toute l'autorité des constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII y est formellement restreinte au droit.* C'est ainsi que les gens du siècle cachent souvent le désordre de leurs affaires sous les dehors trompeurs d'une confiance affectée: mais je laisse au lecteur à décider si ces artifices conviennent à des ministres de Jesus-Christ en matière de religion. Il est évident que le triomphe de ces Messieurs ne pouvoit être plus vain, & qu'ils chantoient le *Te Deum* après leur défaite: car le Pape marque expressément que ceux qui prétent le serment, le doivent faire *sincèrement, sans aucune distinction, restriction ou explication*: or, le Formulaire porte en termes exprès, qu'on rejette les cinq propositions tirées du livre de Cornelius Jansenius, & qu'on les condamne dans le sens de cet auteur, comme le saint Siège apostolique les a condamnées. Il n'y a rien de plus formel. Aussi Clement XI, dans sa bulle du 15 Juillet 1705, regarde comme un excès d'impudence dans les Jansenistes, d'employer pour la défense de leur erreur ces brefs d'Innocent XII. *Comme si notre prédécesseur, dit-il, eût voulu tempérer, restreindre ou en quelque façon changer les constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, dans le même bref où il déclaroit en termes formels qu'elles avoient été, & qu'elles étoient en vigueur, & qu'il demeurait fermement attaché à ces décisions.* Cependant, comme la joie que ces Messieurs affectoient au dehors, leurs discours, & encore plus leurs écrits, étoient capables de faire de mauvaises impressions, & de séduire les personnes peu instruites, les Evêques des Pays-Bas se plaignirent au Pape du sens pervers qu'on donnoit à ses brefs; ce qui obligea Innocent XII de leur adresser un nouveau bref en date du 24 Novembre 1696. On peut juger de ce qu'il contenoit par ce que Walloni, ou le sieur du Vaucel, écrivit le 8 Décembre suivant au Père Quesnel. *Dans le bref envoyé, on parle encore du benoît Formulaire, comme subsistant dans toute sa force, & comme devant être signé sans distinction, explication, &c. Ce benoît de For-*

1694.

(a) Réflexions sur les Const. & les Brefs de nos saints Pères les Papes, Innocent X. Alex. VII. Innoc. XII.

1674.

(a) Inst.
Théol.
to. 5.

mulaire est admirable. Voilà comment ceux qui se donnent pour les défenseurs de l'Eglise pensent & parlent entr'eux de ses Ordonnances. Ils les éludent, ils s'en moquent, ils les tournent en ridicule. Le père Juenin (a) de l'Oratoire parle des deux brefs adressés aux Evêques de Flandres d'une manière qui a paru aux catholiques convenir mal à un ouvrage fait à l'usage des séminaires. Il dit, sur le premier, qu'Innocent X prescrivit ces règles sur la signature du Formulaire : qu'on doit en le souscrivant condamner les propositions dans le sens qui se présente d'abord à l'esprit, comme les souverains Pontifes l'ont ordonné ; & qu'on ne doit exiger de ceux qui signeront aucune déclaration, interprétation, ni explication. En parlant du second bref, il dit en général qu'il a confirmé le premier ; que dans la pratique il faut s'en tenir à ces deux brefs ; c'est-à-dire, qu'on ne doit exiger de ceux qui souscrivent le Formulaire aucune déclaration, interprétation, ni explication, & que ceux qui le signent doivent condamner les cinq propositions dans le sens qui se présente d'abord à l'esprit. Il ne faut pas être fort clairvoyant, pour s'apercevoir que le père Juenin a cherché par tout ce discours à mettre le sens de Jansenius à couvert, puisqu'on peut condamner le sens qui s'offre à l'esprit, sans condamner les propositions dans le sens de l'Evêque d'Ypres : c'est dans cette vue qu'il a supprimé ce qu'il y a de plus essentiel par rapport à l'affaire présente dans l'un & l'autre bref ; savoir, qu'il faut s'en tenir aux constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, confirmées spécialement par le premier bref, & auxquelles Innocent XII a toujours entendu demeurer inviolablement attaché. Cette prévarication n'a pas échappé à M. l'Evêque de Meaux, aujourd'hui M. le Cardinal (b), & c'est une des preuves qu'il a employées pour montrer la conformité des sentimens du théologien de l'Oratoire avec ceux de Jansenius, dans la condamnation qu'il fit de ses institutions théologiques le 16 d'Avril 1710.

(b) M. le
Cardi-
nal de
Bissy.

Voilà à peu près ce que produisit la députation du sieur Hennebel, lequel après cela ne fit pas une si grande figure à Rome. Le sieur du Vaucel, ou plus économe, ou jaloux peut-être de ce qu'on ne lui fournissoit pas de quoi se mettre sur le même pied, se plaignit plus d'une fois des dépenses inutiles de son collègue. Il est vrai qu'elles étoient grandes, & que celles de l'équipage seul alloient fort loin, puisqu'on auroit pu épargner sept ou huit pistoles par mois, en ne se servant de carrosse que dans le besoin. C'est ce qui fut mandé au père Quesnel (c) ;

(c) Let-
tre de du
Vaucel
du 1.
Mai
1700.

afin qu'en qualité de chef du parti depuis la mort de M. Arnauld, il y apportât le remède convenable. Mais il n'y a rien à quoi l'on s'accoutume plus aisément qu'à faire de la dépense, & rarement est-on ménager du bien d'autrui. Cependant les finances commencèrent à manquer, & l'affaire du Formulaire étant terminée, personne ne se pressa de payer sa taxe. Les plus dévoués à l'Ordre * s'excusèrent qui sur une raison, qui sur une autre. La plus commune étoit qu'on ne pouvoit suffire à tout, & qu'il valoit encore mieux assister un nombre infini de pauvres qui périssoient de misère, que de donner au sieur Hennebel de quoi éclabouffer les passans dans les rues de Rome. Cette raison n'étoit point du tout du goût du père Quesnel, & il s'en plaignit (a) amèrement au sieur Anselme Brigode, son ami particulier. Chacun, dit-il, allègue qu'il y a beaucoup de pauvres. Ainsi il semble que la charité, qui est toujours si unie à la vérité, lui soit contraire en cette occasion, & lui dérobe les secours nécessaires pour pouvoir se délivrer de l'injustice & de l'artifice de ses ennemis : Ab homine iniquo & doloso erue me. C'est ce que la vérité crie à ceux qui peuvent la secourir, en soutenant ceux qui la défendent auprès de la chaire de l'unité, & elle pourroit dire à ceux qui croient devoir préférer les pauvres : Pauperes semper habebitis vobiscum, me autem non semper habebitis. On a toujours les occasions d'exercer la charité envers les pauvres, ils sont exposés aux yeux de tout le monde; mais l'occasion qu'on a aujourd'hui de servir la vérité, est une occasion unique, qui ne se présentera pas toujours... un pauvre, un hôpital, une famille à qui on manquera de donner, pourra trouver ailleurs du secours; mais si le petit nombre des amateurs de la vérité, qui en connoissent le prix, qui n'ignorent pas ses besoins, ne fait un effort dans cette occasion passagère, elle n'a aucune ressource ailleurs. J'espère que Dieu qui inspire la charité de la vérité, fera aussi que la vérité de la charité touchera les cœurs de ceux à qui vous vous adresserez. Il paroît que les espérances du père Quesnel furent assez vaines, & que ni la charité de la vérité jansénienne, ni la vérité de la charité ne firent pas grande impression sur les cœurs; car l'Envoyé extraordinaire fut obligé de diminuer son train, puis d'aller à pied, enfin de quitter Rome presque tout nu, faisant pitié à ceux qui l'avoient vu figurer avec les Ambassadeurs; il arriva en Flandres fait comme un vrai pèlerin.

M. Arnauld meurt en Flandres âgé de près de 83 ans.

Il n'y a point d'homme dont on ait plus parlé ni plus différemment; mais il n'y a qu'une voix sur son esprit & son érudition,

1694.

* Le
Parti de
Jans.

(a) Let-
tre du 2.
Novem-
bre
1697.

Août 8.

1694.

dont il donna des marques éclatantes dès sa plus tendre jeunesse. Les objections qu'il fit au célèbre M. Descartes, & ce qu'il a écrit depuis contre le père Malbranche de l'Oratoire, prouve qu'il étoit grand philosophe. Ce qu'il a publié en cent autres occasions, montre combien il étoit versé dans l'étude de la théologie & dans la lecture des Pères. Peu des gens étoient capables de rendre autant de service à l'Eglise, si ses préventions ne l'avoient pas aveuglé. Il devint bientôt le chef de la cabale jansénienne, il en fut le Pape, car c'étoit le nom que lui donnoient les directeurs de Port-Royal, comme on le peut voir dans la réponse de M. Chamillart aux raisons que les religieuses de P. R. apportoitent contre la signature du Formulaire. Dans le parti on l'appeloit communément *le Père Abbé*, & le titre lui a été tellement affecté, qu'on l'a supprimé après sa mort, le père Quesnel qui lui succéda dans la direction des affaires de l'Ordre, ayant bien voulu se contenter de celui de *Père Prieur*, qu'il avoit lorsqu'il n'étoit qu'en second. Comme après la paix fourrée de Clement IX il ne trouva pas à Paris toute la liberté qui lui étoit nécessaire, parce que le commerce qu'il entretenoit avec ses partisans étoit toujours suspect au Roi Très-Chrétien, il prit en 1679 la résolution de se retirer en Flandres, où il vécut presque toujours caché pour éviter toutes les surprises, & continuant d'écrire pour donner de la vigueur à son parti, que les décisions réitérées de l'Eglise y avoient extrêmement affoibli. Le père Gerberon l'accuse (a) d'avoir adouci son système peu d'années avant sa mort, sur la notion de la liberté de l'homme, & d'avoir passé du camp de saint Augustin à je ne sais quel autre; ce sont les termes; & il ajoute, que la désertion du docteur doit être attribuée à la foiblesse d'un esprit abattu sous le poids des années. Si le reproche étoit bien fondé, il n'auroit pu que faire plaisir aux catholiques: mais tout bien examiné, il paroît qu'on s'en doit tenir au *Testament spirituel* de M. Arnauld, où il fait profession de vouloir mourir dans ses anciens sentimens. C'est là, qu'il prend Dieu à témoin, que long-temps avant la publication de l'*Augustin* de l'évêque d'Ypres, il avoit soutenu sa doctrine avec l'applaudissement du Clergé & de la Sorbonne, ce qui peut être vrai en un point. L'abbé de saint Cyran avoit été son maître, & l'on sait que cet Abbé ne pensoit point autrement sur la liberté & sur la grâce que son ami Jansenius. Ainsi le docteur peut bien avoir soutenu le système du Prélat Flamand, avant que d'avoir vu son Livre. Pour l'applaudissement du Clergé & de

(a) *No-*
ziones
brevissi-
mæ in
notio-
nem hu-
manæ li-
bertatis,
ab Ant.
Arnaldo
Doctore
Sorboni-
cæ deli-
neatam
Per Hu-
bertum
S. F. Li-
centiatum

la Sorbonne, c'est sur quoi la suite nous a beaucoup mieux instruits, que ne fait le testament. M. Arnauld avoit si grande peur d'être reconnu en Flandres, & qu'on n'exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Eglise, que sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du père Quesnel son disciple, qui lui administra le Viatique & l'Extrême-Onction, quoiqu'il n'eût pas les pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'Ordinaire. Conduite bien extraordinaire, & que je doute qu'il eût excusée dans un autre. Il mourut un peu après minuit, dans une maison du père de Hordt de l'Oratoire, dans le diocèse de Malines. La nouvelle secte perdit en lui sa plus ferme colonne, & son principal appui. C'est ce que le fameux Abbé réformateur de la Trape manda quelque-temps après à l'abbé Nicaise, chanoine de Dijon : *Enfin voilà M. Arnauld mort, disoit-il, après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on en dise, voilà bien des questions finies. Son érudition & son autorité étoient d'un grand poids pour le parti : heureux qui n'en a point d'autre que celui de Jesus-Christ !* Ces expressions sont véritablement outrageantes, sur-tout dans la bouche d'un homme en faveur de qui ces Messieurs avoient épuisé tous les lieux communs des panégyriques, & qui les connoissoit lui-même à fond ; aussi en furent-ils infiniment piqués, comme je le dirai ailleurs *.

Pendant que l'abbé de Rancé maltraitoit ainsi M. Arnauld, ses partisans en publioient les plus pompeux éloges, où ils le font aller de pair avec ce que l'Eglise a eu de plus grand & de plus saint. Plusieurs le comparent à Origene & à Tertullien, & l'on ne peut disconvenir que la comparaison ne soit assez juste presque en toutes choses, au moins entre Tertullien & M. Arnauld. Comme eux, il défendit avec succès des points capitaux de la foi ; comme eux, il eut le malheur de s'écarter de cette même foi dans les articles essentiels. L'imagination, le feu, l'éloquence, le savoir, ont été à peu près égaux, l'obstination & l'entêtement ont été pareils. On lit dans une lettre, (a) ou plutôt dans un panégyrique fait après la mort du Docteur, & daté de Rome, qu'un des plus célèbres professeurs en théologie & en éloquence, ayant à faire une harangue d'éclat au collège de la Sapience, il tourna tout son discours sur l'éloge de cet illustre mort, dont il dit les plus belles choses du monde, & entr'autres, que ce seroit un moindre mal pour l'Univers que le soleil se fût éteint, & eût retiré de nous ses rayons de lumière qui

* Sous
le 17.
d'Oct.
1709.

(a) Recueil des pièces concernant l'origine, la vie, & la mort de Mr. Arnauld.

1694

nous éclairent, que d'avoir perdu M. Arnauld. Voilà ce qui s'appelle favoir les figures de rhétorique, & parler, sinon en théologien, du moins en professeur d'éloquence au collège de la Sapience. L'auteur de la lettre entre ensuite dans le détail des vertus du défunt, & selon lui, jamais homme ne fut plus doux, plus modeste, plus dé-fintéressé, & afin que personne ne s'avise de s'inscrire en faux, le panégyriste marque à la marge qu'il n'y a que les protestans & les Jésuites qui n'en conviennent pas. A Dieu ne plaise que nous cherchions à décrier les morts, & que nous pensions à troubler leurs cendres; puisse-t-il avoir plus d'égard à leurs intentions qu'à leurs œuvres; mais comme la charité nous interdit les jugemens téméraires, qui n'ont d'autre fondement que la passion ou la malignité naturelle, aussi ne nous oblige-t-elle pas à nous boucher les yeux & à nous aveugler jusqu'au point de voir & d'honorer des vertus, où il n'en paroît pas la moindre trace. Monsieur Arnauld pourroit avoir été tout ce que l'on dit, & quelque chose de plus encore, sans que les décisions de l'Eglise en souffrissent le plus léger préjudice, puisqu'on voit dans ses fastes, des hommes dont elle n'auroit garde d'adopter tous les sentimens. Ce n'est point précisément l'erreur qui nous retranche de son corps, c'est l'opiniâtreté: mais malheureusement il n'y a point eu d'homme plus opiniâtre, ni plus attaché à son sens que M. Arnauld. Les constitutions des Papes, les décisions du corps des Evêques, les jugemens des Universités, tout cela n'a pas été capable de l'ébranler. Il s'est cru plus éclairé que l'Eglise, & la confiance qu'il a eue en ses lumières ne lui a pas permis d'apercevoir le précipice. C'est-là déjà un grand préjugé contre les vertus qu'on a fait tant valoir. Je doute que beaucoup de gens lui fassent honneur de sa modestie & de sa douceur. *Le caractère de l'Auteur*, dit un écrivain (a) célèbre, *s'y produit par-tout. On voit qu'il est Janséniste, qu'il est violent jusqu'à la fureur, plein d'amour-propre, & d'une fierté qui n'a pas d'exemple, & qu'il y a d'ailleurs de l'habileté. Toutes ces qualités jointes ensemble ne se trouvent aujourd'hui que dans un seul sujet connu de tout le monde, par les démêlés qu'il a eus avec toute la terre, & que toute la terre a eus avec lui: car on peut dire que son orgueil, sa violence & sa mauvaise humeur lui ont mis sur les bras des gens de tout ordre & de toute religion.*

(a) L'esprit de Mr. Arnauld, tome 1. p. 6.

Ainsi parle de M. Arnauld le ministre Jurieu, l'homme du monde qui devoit avoir plus de penchant à pardonner sur ce point à ses adversaires; tant il est ordinaire qu'on fasse justice aux autres sans se la faire à soi-même, parce qu'on épuise son

attention à étudier leurs défauts, & que toutes les réflexions font pour eux. Jurieu étoit protestant, il est vrai : mais il ne s'est pas moins que sur l'article en question, il a parlé comme toute la terre. Personne n'ignore, quelque chose qu'en disent le professeur du collège de la Sapience, & quelques autres écrivains, qui semblent vouloir se jouer de la crédulité du public ; personne n'ignore, dis-je, qu'il falloit avoir beaucoup de patience pour vivre avec le Docteur, qui faisoit passer de fâcheux momens à ses meilleurs amis. Tout le monde fait que jamais homme ne s'est plus répandu en invectives, & qu'il fustoit de combattre ses sentimens pour être accablé d'injures. *C'étoit*, dit l'auteur de sa vie, tout aussi emporté que lui, *c'étoit un effet de sa simplicité & de sa charité, qui faisoit qu'on le voyoit ordinairement peu appliqué à ces petits ménagemens de paroles si étudiées par la plupart des autres, ayant d'ailleurs le meilleur cœur du monde, incapable d'amertume & de fiel pour les plus ouverts de ses adversaires.* Je crois tout cela. Je veux que ce fût par simplicité & par charité, sans fiel & sans amertume, qu'il traitoit en toute occasion des prêtres & des docteurs séculiers & réguliers, d'une doctrine & d'une piété reconnue, d'étourdis, d'ignorans, de fous, d'extravagans, de fots, d'impertinens, d'insensés, de calomniateurs, d'hommes perdus, sans pudeur, sans honneur, sans conscience : après tout, le monde a attaché l'idée de douceur à ces ménagemens qu'on est forcé d'avouer qu'il ignoroit, & qui n'étoient cependant pas ignorés par le Docteur de la grâce, dont il se regardoit comme le plus zélé défenseur. C'est assez que S. Jérôme se formalise d'une lettre où il se croit attaqué, pour que S. Augustin (a) lui fasse les plus amples excuses de l'avoir écrite, & qu'il lui en demande pardon. S'il s'étoit échappé jusqu'à outrager quelqu'un, croira-t-on qu'il eût perdu le temps à prouver géométriquement qu'il est permis de dire des injures ? Les disputes, même de religion les plus indispensables, lui faisoient de la peine, parce qu'il voyoit que la charité en souffroit toujours. Monsieur Arnauld n'épargne ni amis ni ennemis, & on voudroit nous persuader que c'est un effet de sa charité. Il faut convenir néanmoins que tous ses amis n'eurent pas sujet de se plaindre de lui, du moins dans le public, & dans les choses essentielles, lui qui faisoit un bruit effroyable pour un mot échappé ou omis mal à propos, quand il étoit question d'un Jésuite, dissimuloit avec une patience étonnante les erreurs les plus palpables & les plus criminelles dans ses partisans : témoin le système de M. Bourdaille censuré par l'Assemblée du Clergé de 1700. Système qui

(a) Lettre 67.
& 82.

ouvre la porte à toutes sortes de dérèglemens, en faisant con-
 1694. sifter l'état de la grâce dans la charité habituellement dominante, n'y ayant aucun précepte qu'on ne puisse transgresser actuellement sans cesser d'être juste, parce que la cupidité passagère n'empêchera pas que la charité ne soit dominante. M. Arnauld envisagea ces suites horribles, & vit la liaison qu'elles ont essentiellement avec le principe, ainsi qu'il paroît par deux lettres qu'il écrivit le 8 de Novembre 1686 à M. le Feron, l'un des approbateurs de la *Théologie Morale de saint Augustin* : mais content de blâmer en secret cet ouvrage pernicieux qu'il voyoit entre les mains de tout le monde, il n'éclata point en public, & son zèle ordinairement si animé, se trouve glacé en cette occasion. Témoin le système de M. Cailly sur l'Eucharistie, qui détruit la transsubstantiation. Le Docteur le vit encore, & demeura muet. Témoin le poète Despreaux, qui se glorifie à juste titre de l'avoir pour approbateur de ses cruelles satyres, puisqu'il en cite une longue lettre, qui est une apologie en forme de tout ce qu'il a écrit d'outrageant en prose & en vers contre différens particuliers. Je pourrois dire encore, témoin mademoiselle Perrette des Lyons, qu'il soutint jusqu'à sa mort contre un père & un oncle, malgré l'irrégularité de sa conduite; cela parce qu'elle avoit été sa pénitente, & qu'il espéroit qu'elle feroit du bien à Port-Royal. Bayle reconnoît (a) que ce n'est pas le plus beau trait de la vie du directeur, ni celui qui donne une plus grande idée de son désintéressement : après tout, il prouve que M. Arnauld, naturellement si vif, si ardent, si emporté, savoit quelquefois se modérer quand il étoit question de ses amis.

(a) Dict.
 Hist. &
 critique
 à l'art.
 Arnauld.

On peut juger de l'humilité de M. Arnauld par sa douceur : car on est véritablement doux à proportion qu'on est humble, & réciproquement on ne peut être humble, sans avoir de la douceur, suivant la parole de celui qui a bien voulu nous servir de maître & de modèle : *Discite à me quia mitis sum & humilis corde*. La résistance du Docteur à tant de décrets de l'Eglise, l'âcreté qui règne dans ses écrits, cette hauteur & ces caprices qu'avoient à essuyer ceux qui étoient obligés de vivre avec lui, cette préoccupation qui ne lui permettoit pas de reconnoître qu'il s'étoit trop avancé, & qu'il avoit tort, même dans les occasions, où c'étoit lui faire grâce de ne l'accuser que de s'être laissé surprendre, & d'avoir été trop vite, tout cela ne forme pas un préjugé qui lui soit bien avantageux. Il faut convenir pourtant, que s'il

refusa effectivement la pourpre, il a fait une fois en sa vie un acte héroïque d'humilité, qui lui doit tenir lieu de bien d'autres. Ses amis, & M. Nicole en particulier, nous parlent (a) de ce refus comme d'un fait dont il n'est pas permis de douter. Avec cela, le dirai-je ? Je ne puis m'empêcher de former des doutes. Ces Messieurs disent bien des choses qu'on n'est pas obligé en conscience de croire : celle-ci me paroît du nombre. Il est fort étonnant, en effet, que le chef d'une secte, qui de tout temps a joué tant de personnages, & fait des dépenses si excessives, pour se ménager des patrons dans le Sacré Collège, ait refusé de s'y asseoir lui-même, & de se mettre en lieu d'où il lui eût été aisé de conjurer les tempêtes, & d'arrêter la foudre qui tomboit si souvent sur son parti. M. Arnauld cardinal, n'auroit-il pas mieux servi ce qu'il appelloit la vérité, que ne pouvoit faire M. Arnauld Liégeois, Flamand ou Hollandois ? Mais, je l'ai déjà dit, je ne parle que suivant les apparences que l'homme voit, & je laisse à Dieu, qui fonde les cœurs, à juger de ses vertus. On est encore obligé à ses partisans de ne lui avoir attribué ni un don sublime d'oraison, ni celui de prophétie & de miracle. Il n'y a rien que de bien naturel dans sa vie, publiée par le père Quesnel.

J'ai dit que cet Oratorien avoit reçu ses derniers soupirs, & ce fut par son ordre qu'on porta le cœur du défunt à Port-Royal, des Champs. La communauté le reçut en corps le 9 de Novembre, avec les sentimens qu'on peut s'imaginer. Celui qui étoit chargé de ce précieux dépôt fit (b) un discours tout propre dans sa brièveté à la toucher & à l'attendrir. *C'est, dit-il, c'est le cœur de votre père, dans lequel il n'a jamais cessé de vous porter, & dans lequel vous avez été touchés, ou presque toutes enfantées en Jesus-Christ. C'est ce cœur qui vous a tant aimé, où vous avez toujours été, pour ainsi dire, si magnifiquement logés.* A ces tendres paroles, il n'y eut pas une de ces bonnes filles qui ne fondit en larmes. Il fallut du temps pour calmer leur douleur, & elles ne se consolèrent que par la pensée qu'elles avoient au ciel un protecteur qui rétablirait les ruines d'Israël, & soutiendrait leur maison contre toutes les attaques que lui pourroient livrer les Puissances. Quelque dévotion au reste qu'on ait pour le cœur, ce n'est que la petite relique, le corps est la grande ; mais tout le monde ne fait pas où il repose. On en tient le lieu fort secret, sans doute pour empêcher la multitude des pèlerinages qui

1694.

(a) *Præf. causæ Arnald.*(b) *Recueil de Pièces concernant l'origine, la vie & la mort de Mr. Arnauld.*

1694.
Oktobre
16 &
suiv.

s'y feroient faits, & dont les suites auroient été à craindre : M. de Harlay archevêque de Paris, condamne trois livres : le premier, latin intitulé : *Orationis mentalis analyfis*, &c. *Per patrem Dom. Franciscum de la Combe* ; les deux derniers François, intitulés ; l'un, *Moyen court & très-facile de faire l'oraison* ; l'autre, *Cantique des Cantiques de Salomon*, interprété selon le sens mystique, comme contenant une mauvaise doctrine, condamnée en bien des chefs par les conciles de Vienne & de Trente, & tout-à-fait pernicieux, qui va non-seulement jusqu'à rendre ridiculement la contemplation commune à tout le monde, même aux enfans de quatre ans ; mais encore donne atteinte à des vérités essentielles de la religion, par l'extinction de la liberté dans les contemplations ; par l'innapplication à quoi elle porte ; par le mépris qu'elle inspire pour les mortifications extérieures, & pour les austérités réglées ; par la persuasion illusoire qu'elle établit d'un affranchissement de toute règle, & de tout moyen, de tout exercice de piété, &c. par l'indifférence qu'elle prescrit à l'égard de ce qui seroit le plus capable de contribuer à la sainteté & au salut ; par l'assurance imaginaire qu'elle insinue, qu'on possède Dieu dès cette vie en lui-même & sans aucun milieu, qu'on l'y connoît sans espèces, même intellectuelles ; que la vue intuitive de Dieu dont les Saints jouissent, ne fait pas la bonté essentielle, &c.

A ces traits on reconnoît le caractère du quiétisme qu'on répandoit alors en France, comme Molinos avoit fait en Italie ; il est vrai qu'il ne paroît pas que le père de la Combe, Barnabite, auteur de l'analyse de l'oraison mentale, & de quelques autres traités pareils, ait donné dans les abominations du prêtre Espagnol. Il se fit une illustre disciple qui le passa bientôt, & qui après avoir été sa fille, devint sa mère. C'est la fameuse Madame de Guyon, auteur du *Moyen court* & de l'explication du *Cantique des Cantiques*, où elle tient le même langage que son directeur & Molinos : car le premier des traités n'est qu'une explication de la *Guide spirituelle*, que le docteur avoit fait paroître en 1675, & dont nous avons donné une idée en parlant de lui. On ne voit dans ces ouvrages qu'abandon total, indifférence à tout, même au salut. Elle s'expliquoit d'une manière encore plus forte dans les manuscrits, & qui feroient juger qu'elle a adopté toute la spiritualité du docteur Arragonois. Un des plus pernicieux est intitulé *les Torrens*. Elle y enseigne que l'abandon

l'abandon parfait qui est la clef de tout l'intérieur, ne réserve rien, ni mort, ni vie, ni perfection, ni salut, ni paradis, ni enfer; qu'on vaut si peu que ce n'est pas la peine de s'inquiéter fort si l'on ne se perdra point; que Dieu ôte quelquefois à l'ame parfaite tout don, toute grâce, toute vertu, & pour toujours, enforte que le monde qui l'estimoit tant autrefois, commence à en avoir horreur; que la fidélité de l'ame dans cet état consiste à se laisser ensevelir, enterrer, écraser, à souffrir sa puanteur, & se laisser pourrir dans toute l'étendue de la volonté de Dieu, sans aller chercher de quoi éviter la corruption; qu'enfin cette ame commence à ne plus sentir la puanteur, à s'y faire, à y demeurer en repos, sans espérance d'en sortir jamais, sans pouvoir rien faire pour cela, & que c'est alors que commence l'anéantissement; qu'elle n'a plus d'horreur de son extrême misère; qu'au lieu qu'autrefois elle craignoit la communion, de peur d'infecter Dieu, à présent elle y va comme à table, tout naturellement; qu'elle n'a point de peine que les autres le voient avec horreur, qu'elle est même ravie que Dieu ne la regarde plus, qu'il la laisse dans la pourriture, & qu'il donne aux autres toutes les grâces; qu'elle s'accuse par obéissance, se confessant sans douleur ni repentir, n'ayant plus de conscience, & tout étant tellement perdu en Dieu, qu'il n'y a plus chez elle d'accusateur.

Ne voilà qu'une petite partie de la doctrine contenue dans les *Torrens*, où la peinture qu'on fait d'une ame livrée au désordre, abandonnée de Dieu, & absolument endurcie dans le crime, est donnée pour le caractère du plus sublime état, où la grâce puisse élever. M. l'archevêque de Paris, ne condamne que les deux premiers traités de Madame Guyon, parce que celui-ci ne paroïssoit point. Par la même raison M. Bossuet Evêque de Meaux, & M. de Noailles Evêque de Châlons ne voulurent point en parler dans leurs instructions pastorales du 16 & du 25 d'Avril 1695. Mais M. Paul Godet Desmarets Evêque de Chartres l'ayant déterré dans son diocèse, il le comprit dans la censure qu'il fit des livres des nouveaux quietistes le 21 Novembre de la même année.

Ce sont-là des erreurs horribles. Les autres manuscrits de Madame Guyon étoient remplis d'extravagance. Elle fait la prophétesse dans son explication de l'Apocalypse, elle prédit l'avenir, elle raconte des visions, & il y en a qu'on ne pourroit rapporter, sans salir l'imagination la plus pure, quoiqu'elle dise qu'après cela elle avoit l'esprit si net, qu'il ne lui

1694.

restitoit nulles pensées que celles que notre Seigneur lui donnoit. Comme elle se croyoit favorisée de toutes les grâces qui ont si fort distingué sainte Thérèse, elle voulut bien, à l'exemple de cette Sainte, écrire sa vie par obéissance pour son directeur. Là, nouvelles révélations, nouvelles impiétés, ou plutôt nouvelles folies. Elle dit qu'elle voyoit clair dans le fond des âmes, sur lesquelles elle recevoit une autorité miraculeuse, aussi-bien que sur les corps; que Dieu l'avoit choisie en ce siècle pour détruire la raison humaine, & établir la sagesse de Dieu par la destruction de la sagesse du monde : *Ce que je lierai, ajoute-t-elle, sera lié, ce que je délierai sera délié : je suis cette pierre fichée par la croix sainte, rejetée par les architectes.* Elle étoit venue à un point de perfection, qu'elle ne pouvoit plus prier les Saints, ni même la sainte Vierge; & la raison de cette impuissance, *c'est que ce n'est pas à l'épouse, mais aux domestiques de prier les autres de prier pour eux.* Comme épouse, elle étoit remplie de grâces, non-seulement pour elle, mais encore pour les autres. Elles en étoit quelquefois si pleine, que sa vie étoit en danger. Il falloit promptement la délayer & la mettre sur un lit, encore son corps en crevoit-il en plusieurs endroits. Elle seroit morte un jour, si une Dame charitable ne lui avoit rendu ce bon office. Ce n'étoit pourtant qu'un léger soulagement. Le remède souverain étoit de s'asseoir auprès d'elle en silence. Alors de *ce réservoir divin où les enfans de la sagesse puisoient incessamment ce qu'il leur falloit*, se faisoit un dégoût de grâces, dont chacun recevoit selon son degré d'oraison. Après cela elle ne laissoit pas d'être pleine elle-même; mais comme elle n'avoit plus que la grâce qui lui étoit destinée en propre, elle n'étoit point incommodée. Telles sont à-peu-près les rêveries qu'on lit dans les écrits d'Antoinette Bourignon, cette fameuse fanatique des Pays-Bas, publiés en près de vingt volumes par un nommé Poiret son disciple. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Madame Guyon ait composé ces écrits qui paroissent le fruit d'un libertinage outré, & d'une corruption totale à peine à demi cachée, sous la foible écorce de quelques paroles de piété sans avoir donné lieu d'attaquer ses mœurs; c'est qu'elle ait avancé tant d'extravagances ayant autant d'esprit qu'elle en avoit; car tous ceux qui l'ont connue avouent qu'il est difficile d'en avoir davantage, & que personne ne parloit mieux des choses de Dieu. Ce fut par là qu'elle surprit l'estime des plus gens de bien, & des plus

éclairés, dont quelques-uns eurent bien de la peine à revenir de leur prévention. Ils la mettoient au nombre de ces mystiques qui portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, véritablement aussi savans dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude & la précision que demande la théologie. Nous aurons une nouvelle occasion de parler d'elle sous l'année suivante, à l'occasion de la rétractation qu'elle fit de ses erreurs; & l'on verra que si elle pense mal, il y a lieu de croire qu'elle fut plutôt trompée, qu'elle ne pensa à tromper.

1694.

A N N É E 1695.

1665.

M. Humbert Guillaume de Precipien Archevêque de Malines, défend la lecture de plusieurs livres, la plupart publiés par des disciples de Jansenius. Janvier 15.

Ce fut à cette occasion que le père Quesnel composa sa *très-humble remontrance* à M. de Malines qui fut brûlée par la main du bourreau, tant elle fut jugée, non-seulement peu humble, mais éloignée du respect qu'on doit aux puissances ecclésiastiques. Toute la pièce n'est qu'un tissu d'injures, & une déclaration perpétuelle contre le primat des Pays-Bas. A peine y a-t-il un seul livre censuré par le Prélat, dont on ne fasse l'apologie. Le père Quesnel assure positivement qu'il n'y a rien dans la *défense de l'Eglise Romaine contre les protestans*, qui soit contraire à la foi ou aux bonnes mœurs: cependant elle fut condamnée à Rome le 11 Mai 1704, mais les deux ouvrages, dont la proscription échauffe le plus sa bile; c'est la *méthode de remettre & de retenir les péchés*, composée en latin par le sieur Huygens (a) docteur de Louvain, son ami particulier, & le livre de la *Fréquente Communion*. La méthode avoit été publiée en 1674, & censurée par l'Inquisition de Tolède le 28 Août 1681, comme contenant des propositions condamnées dans Jansenius, & une doctrine également pernicieuse, & aux fidèles qui approchent du sacrement de pénitence, & aux confesseurs qui l'administrent. Le père Quesnel épargne les Inquisiteurs, il n'en veut qu'à l'archevêque de Malines, l'ennemi implacable de sa secte, & il lui soutient qu'il donne mal à propos pour un poison dangereux une nourriture très-salutaire. Comme il met ces deux ouvrages dans le même rang, en assurant qu'ils contiennent la même doctrine, & que c'est, pour ainsi dire, le même livre sous deux titres différens, il suffira de dire ici quelque chose de celui de

(a) Methodus remittendi & retinendi peccata.

1675.

La Fréquente Communion qui est beaucoup plus répandu, & sur lequel les sentimens sont fort partagés.

(a) *Re-
liques de
l'Abbé
de saint
Cyran.*

Un écrivain (a) prétend que cet ouvrage est du fameux abbé de saint Cyran, quoiqu'il ait paru sous un autre nom. Il se peut faire qu'il ait été composé sur les mémoires de cet Abbé; mais tout le monde y reconnoît le style de M. Arnauld. Le public le lui a attribué, & il s'en est toujours fait honneur. Il le publia en 1643 pour réfuter un écrit que le père de Ses-Maisons avoit mis entre les mains de madame la Princesse de Guymené, pour la détourner de la conduite de l'abbé du Verger de Hauranne. Cet écrit étoit une compilation du livre de l'instruction des prêtres de Molina célèbre Chartreux. Le docteur qui l'ignoroit peut-être ne malt aita que le Jésuite. Le grand nombre d'approbations respectables, dont on avoit eu soin de revêtir son ouvrage, n'empêcha pas qu'il ne trouvât beaucoup de contradictions. M. de Raconis Evêque de Lavaur, le père Yves Capucin, le père Seguin Jésuite, le savant père Petau de la même Compagnie l'attaquèrent avec beaucoup de force, & on le défendit avec une égale vivacité. L'affaire fut bientôt portée à Rome, & les Prélats approbateurs se faisant un point d'honneur de soutenir leur première démarche, ils écrivirent le 5 d'Avril 1644 à Urbain VIII, & lui envoyèrent en même-temps une déclaration que l'auteur leur avoit remise, signée de sa main le 24 de Mars, par laquelle il se soumettoit au jugement de l'Eglise Romaine & du Vicaire de Jesus-Christ, soumission que tout le monde fait qu'il n'a pas eue, quand il a été question dans la suite de ses autres ouvrages, ou de celui de Jansenius. Urbain étant mort sur ces entrefaites, les Evêques écrivirent de nouveau à Innocent X son successeur; & de plus ils envoyèrent le sieur Bourgeois, l'un des docteurs de Sorbonne qui avoient joint leur approbation à celle des Prélats, pour défendre la cause commune. Il arriva à Rome le 30 d'Avril 1645. Dans cet intervalle M. Arnauld ne s'oublia pas. Il publia en 1644 pour réponse au père Petau, le traité de *Tradition de l'Eglise sur le sujet de la Pénitence & de la Communion représentée dans les plus excellens ouvrages des saints pères Grecs & Latins*. Il n'y a que l'épître dédicatoire à la Reine, & la préface, l'une & l'autre fort longues qui soient de lui: le reste qui ne consiste guères que dans une traduction d'un grand nombre d'endroits de différens pères, & un ramas d'exemples tirés de l'histoire ecclésiastique, & des sentimens de quelques modernes, étoit de la façon de M. le Maître. Le docteur soutient fortement dans la préface, qu'il n'a

prétendu qu'arrêter le débordement des mœurs corrompues, qu'il n'a jamais eu le dessein de combattre la participation fréquente de la sainte Eucharistie, qu'il n'en reprend que le mauvais usage, qu'il soutient qu'on peut différer quelquefois l'absolution, mais non pas qu'on doive la différer toujours : qu'il n'a point pensé à rétablir la pénitence ancienne & publique, quoiqu'il reconnoisse que ceux qui se portent volontairement à en pratiquer quelque partie, sont plus dignes de louange que de blâme, qu'il ne fait pas une loi pour tout le monde de l'ancienne coutume de faire pénitence, qu'il la propose seulement aux pénitens volontaires : enfin qu'il ne condamne point la coutume présente de l'Eglise de donner l'absolution avant l'accomplissement de la pénitence.

On peut voir par-là ce qui révoltoit dans le livre de la Fréquente Communion. Il s'en faut bien que ceux qui l'attaquoient, ne tombassent d'accord que l'auteur n'eût point eu d'autre dessein que celui qu'il exposoit. Ils avançoient que, selon lui, la pratique autorisée par l'Eglise dans le sacrement de Pénitence est un abus, une corruption, un désordre & un dérèglement, que celui qui a commis un péché mortel, de quelque nature qu'il soit, doit accomplir la pénitence qu'on lui impose, avant que de recevoir l'absolution, & que cet ordre est immuable & indispensable, sinon dans l'impossibilité de l'observer, qui n'est autre que l'extrémité de la maladie, & pour justifier l'accusation, ils alléguoient divers passages de l'auteur. Celui-ci leur paroissoit sans réplique. Il est tiré de la 11 partie chap. 11. *Dieu veut selon les lois de sa justice, que les péchés commis contre lui soient expiés par une satisfaction convenable, & selon la règle de sa sagesse, que cette satisfaction soit interposée entre la reconnaissance du péché & l'absolution du Prêtre.* Ce qui est selon la règle de la sagesse de Dieu, disoient-ils, est immuable : donc, s'il est selon cette règle que la satisfaction précède l'absolution, l'Eglise ne peut sans une prévarication visible, permettre qu'on réconcilie le pécheur avant qu'il ait expié son péché. Ceci regarde l'absolution. Les adversaires de M. Arnauld lui reprochoient de plus, que tout son système alloit à abolir l'usage de la Communion, puisqu'il en prive non-seulement ceux qui sont remplis de l'amour d'eux-mêmes, mais aussi ceux qui n'ont pas encore l'amour divin, pur & sans aucun mélange ; non-seulement ceux qui sont si attachés au monde que de merveille, mais tous ceux qui ne sont pas encore parfaitement unis à Dieu seul, & entièrement irréprochables. Ce sont ses paroles au chapitre 4 de la 2 partie, où il prétend ne

faire que copier l'auteur de la hiérarchie ecclésiastique.

1695.

Pendant qu'on se battoit là-dessus en France, on examinoit à Rome les propositions, dont on avoit demandé la censure. Les Inquisiteurs s'assemblèrent plusieurs fois ; & enfin ils conclurent à ne rien prononcer sur le livre. C'est le grand argument, dont on s'est servi depuis pour le justifier. Cependant les choses ont assez changé dans la suite pour le rendre inutile. En 1647 Innocent X condamna la proposition des deux chefs qui n'en font qu'un.

* Sous le
24 Jan-
1647.

On le trouve dans la préface de *La Fréquente Communion*, & j'ai marqué ailleurs * qu'elle y avoit été inférée par de Barcos. Voici quelque chose de plus fort qui regarde le corps de l'ouvrage, & conséquemment M. Arnauld. Alexandre VIII dans son décret du 7 Décembre 1690 défend d'enseigner, que l'ordre de faire précéder l'absolution des péchés par la satisfaction soit de l'ordonnance de Jesus-Christ ; que l'ordre de la pénitence soit renversé par la pratique d'absoudre immédiatement après la confession ; que ceux-là sont sacrilèges, qui prétendent avoir droit à la communion, avant que d'avoir fait pénitence de leurs péchés ; qu'il faut éloigner de la sainte table ceux qui n'ont pas encore un amour de Dieu très-pur & sans aucun mélange : or, il paroît que c'est-là tout le système du livre de *La Fréquente Communion*. Je fais que M. Arnauld & ses amis ont crié à l'imposture, lorsqu'on a dit que ces propositions étoient extraites du livre, parce qu'elles n'y sont peut-être pas en termes formels : mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Des cinq fameuses propositions de Jansenius, tout le monde convient qu'il n'y a que la première qui soit mot à mot dans l'Augustin, les autres n'y sont qu'équivalement, fort allongées & en d'autres termes. Tout un ouvrage peut se réduire à quelques points capitaux, qui en font la matière & le précis. Un auteur auroit

* Voici
la Prop.
Arcendi
sunt à
siera
Commu-
nione,
quibus
nondum
ineff amor Dei
purissi-
mus &
omnis
mixtio-
nis ex-
pers.

mauvaise grâce de dire qu'on lui impose, dès-là qu'on ne lui attribue que ce qui résulte naturellement de son texte pris dans toute sa suite. Ce ne sont point ordinairement les mots & l'expression qui sont l'objet principal des censures, c'est la pensée & le sentiment. C'est donc chicaner que de dire, par exemple, que la 23. Proposition * des 32 condamnées en 1690, n'est point de M. Arnauld, parce qu'on a ajouté à la proposition un superlatif, changeant le mot de *pur* en celui de *très-pur* : *quibus nondum ineff amor Dei purissimus*. Ce changement ne fait point une différence presque infinie, comme l'avance le docteur, ou celui de ses amis qui publia en 1692 les *avis importants au révérend père recteur du collège des Jésuites de Paris*, puisqu'un amour

sans aucun mélange est nécessairement un amour très-pur. Le donneur d'avis veut que par cet amour divin pur & sans mélange, on entende fort bien un amour de Dieu dominant, supérieur à tout autre amour dans le cœur de l'homme, & qui le détache de la créature qu'il aimoit auparavant plus que Dieu. Il cite là-dessus ces paroles de saint François de Sales (a) : *C'est cet amour qui doit prévaloir sur tous nos amours, & régner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu demande de nous, qu'entre tous nos amours le sien soit le plus cordial, dominant sur tout notre cœur ; le plus affectionné, occupant toute notre ame ; le plus général, employant toutes nos puissances ; le plus relève, remplissant tout notre esprit ; & le plus ferme, exerçant toute notre force & vigueur.*

J'ose dire que cet auteur se trompe fort, s'il prétend persuader sérieusement ce qu'il dit : car à qui fera-t-il croire, qu'un théologien qui éloigne du banquet de Jésus-Christ, non-seulement ceux qui sont si attachés au monde que de merveille, mais tous ceux qui ne sont pas encore parfaitement unis à Dieu seul, & entièrement irréprochables, n'exige que l'amour dominant & de préférence, sans lequel il n'y a point de vraie charité selon toute l'école ? A qui se flatte-t-il de faire croire que ce docteur de Sorbonne pense sur la Fréquente Communion comme saint François de Sales ? M. Arnauld paroît toujours demander comme une disposition essentielle pour participer au corps de Jésus-Christ qu'on n'ait nulle imperfection, au moins avouée, & le saint Evêque de Genève veut que les imparfaits, les foibles & les malades le reçoivent souvent, *afin de pouvoir justement prétendre à la perfection, afin qu'ils deviennent forts, afin d'être guéris* : C'est ce qu'il dit en termes exprès dans le 21 chapitre de la seconde partie de son Introduction à la vie dévote ; aussi personne jusqu'ici ne s'est avisé de trouver la condamnation des sentimens du saint Prélat dans le décret d'Alexandre VIII & les plus déclarés partisans de M. Arnauld, ont avoué dans leurs lettres particulières, que la 23 des propositions censurées est tirée de son livre de la Fréquente Communion. C'est ce qu'on peut voir dans le procès du père Quesnel (b), où l'on en rapporte une de l'agent du parti à Rome qui le dit formellement. Je pourrois ajouter que cette doctrine, concernant tant le délai de l'absolution que les dispositions requises pour recevoir dignement le corps du fils de Dieu, est celle des disciples de M. Arnauld. Grand préjugé contre le maître. Je n'en citerai que deux, le père Gerberon & le sieur de Ligny si connu par ses tristes aventures. Le premier dit dans la traduction des essais de la théologie morale du

1695.

(a) *Traité de l'Amour de Dieu* l. 10. c. 6.

(b) *Pag.* 452.

père Gabriellis, dont nous avons rapporté la censure, que pour
 1695. recevoir (a) l'Eucharistie, il faut être non-seulement net de tout péché
 (c) §. 18. mortel, mais encore détaché des péchés véniels : que c'est (b) une vé-
 (b) §. 31. rité constante que l'homme ne se peut rendre digne de recevoir le plus
 (c) §. 9. auguste de nos sacremens que par un établissement ferme & immobile
 dans les vertus chrétiennes : que la raison [c] qu'ont apporté les saints
 pères à ne donner l'absolution, qu'après qu'on avoit fait une pénitence
 proportionnée à ses crimes, étoit que la guérison spirituelle d'un pé-
 cheur ne demande pas moins de temps selon les règles ordinaires, que
 la guérison corporelle d'un malade, mais qu'elle en demande davan-
 tage. Ce Bénédictin appelle morale diabolique, celle qui permet
 d'absoudre les pénitens immédiatement après la confession, &
 je ne crois pas qu'il vienne à l'esprit de personne qu'il en crût
 le chef du parti coupable. Pour l'autre, je veux dire le sieur de
 Ligny, il marque en deux mots bien expressifs les sentimens qu'il
 fait gloire d'avoir puisés dans les ouvrages du docteur. C'est un
 (d) Let- abus intolérable, dit-il, que [d] d'absoudre les pénitens, avant que
 tre au faux Ar. l'amendement ait précédé..... Les confesseurs bien instruits doivent
 naud. du 21. Oïto. retrancher l'usage fréquent de la Communion. Le bachelier de Douay
 bre 1690. ne parloit pas en cela conformément aux principes de S. Charles
 Borromée & de saint François de Sales, mais il suivoit les prin-
 cipes qu'il croyoit voir solidement établis dans le livre de la
 Fréquente Communion. Il est aisé de voir que je n'attaque point
 ici directement cet ouvrage si vanté d'une part, & si décrié de
 l'autre ; ce qui ne pourroit se faire sans entrer dans la question
 de la pénitence publique, & dans la discussion d'un grand
 nombre de passages qui nous meneroit trop loin. Je vais
 me borner à quelques réflexions sur le délai de l'absolution
 & sur l'usage de la communion qui font tout le fond du livre,
 dont elles pourront servir à en faire prendre une juste idée.

1. Il faut supposer que quand l'Eglise auroit observé autre-
 fois de ne point réconcilier le pécheur avant qu'il eût satisfait
 à ses péchés, il ne s'ensuivroit pas que la pratique contraire,
 introduite sous ses yeux & de son consentement, fût un abus,
 puisqu'il n'en est pas de la discipline comme du dogme, lequel,
 invariable en foi, n'est susceptible d'aucun changement. M.
 Arnauld en est convenu bien formellement, car nonobstant l'é-
 vidence, au moins apparente, de son texte, il nie qu'il ait ja-
 mais rien enseigné de pareil. Cela posé, je dis qu'un homme
 coupable d'un péché mortel, ou même de plusieurs, peut ab-
 solument être admis à la réconciliation immédiatement après
 l'accusation qu'il en a faite : c'est une conséquence du principe

que nous venons d'établir : mais pour cela il faut que le Prêtre ait une assurance morale que le pénitent est véritablement touché de repentir des fautes dont il s'accuse ; car cette disposition est essentiellement requise pour la validité du sacrement. Je demande présentement , s'il est toujours aisé d'avoir cette assurance ? Je ne parle pas ici des usuriers , des concubinaires publics , de ceux qui retiennent le bien d'autrui qu'ils sont en état de restituer , des magistrats qui conservent une charge dont leur incapacité les rend indignes , des femmes dont le temps est le moindre des sacrifices qu'elles font au jeu , des ecclésiastiques mal pourvus de leurs bénéfices , qui en ont d'incompatibles sans une dispense légitime , ou qui ne résident point sans de bonnes raisons. En un mot , je ne parle pas de tous ceux qui sont actuellement engagés dans l'occasion prochaine du péché , & qui ne font nul effort pour en sortir. Il est visible , comme l'observent le rituel romain & saint François de Sales dans son Instruction aux confesseurs , que ces personnes n'ayant nul repentir suffisant de leurs désordres , leur accorder l'absolution , ce seroit la prostituer , & encourir à pure perte la malédiction divine suivant cette parole du prophète [a] : *malheur à vous qui justifiez l'impie*. Je parle de ceux en qui la grâce paroît véritablement agir , qui reconnoissent leurs foiblesses , qui les accusent , qui les détestent. Je sai que des confesseurs , qui dans le besoin pourroient s'appuyer de quelques Casuistes , croient ne risquer rien en comptant sur les promesses de celui qu'un esprit de pénitence amène à leur tribunal , & fait prosterner à leurs pieds. Pour moi je suis persuadé , je l'avoue , que généralement parlant , pour s'assurer du cœur d'un pénitent , il faut d'autres gages que ses yeux & sa langue. Les promesses , les soupirs , les larmes même sont des signes équivoques auxquelles on n'est que trop souvent surpris. Ce n'est pas que le pénitent veuille tromper , c'est qu'il est trompé lui-même. Il se croit converti sans l'être , l'imagination est frappée , les sens sont remués , tout l'homme est ému , & l'homme n'est point changé. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin [b] que la rémission des péchés dépend bien moins des paroles que des œuvres. *La pénitence* , dit pareillement saint Gregoire , *se connoît* [c] *beaucoup mieux par le fruit que par les feuilles ou par les branches* , & que sont les paroles de la confession , sinon les feuilles ? Les confesseurs , [d] dit encore saint Bonaventure , *seront avertis de différer l'absolution , jusqu'à ce qu'ils voient du changement dans ceux dont ils jugeront probablement qu'ils retourneront à leurs péchés quelques protestations qu'ils fassent*. C'est

(a) *Isai.*

4.

(b) *Serm.*
17. de
Temp.

(c) *Lib.*
6. in 1.
Reg. c.
15.

(d) *Inst.*
aux Conf.
part. 4.

1695.

la règle établie par Jesus-Christ même, il me paroît donc qu'il est souvent nécessaire de mettre un intervalle raisonnable entre la grâce de la réconciliation & la connoissance des péchés, sur-tout quand ce sont des rechutes; des plaies rouvertes veulent être traitées avec ménagement. La précaution convient également & au malade, & au médecin. Je dis un intervalle raisonnable : mais je n'ai garde de le fixer, puisqu'il dépend absolument de la disposition de celui qui se confesse, & de la prudence du confesseur qui ne sauroit être trop grande. L'expérience montre que si l'absolution est précipitée, le pécheur ne fait point du crime, & que si elle est trop long-temps différée, il s'y réplonge de nouveau. Trop d'indulgence lui donne une malheureuse sécurité qui l'endort; trop de rigueur le lasse, le fatigue, le désespère. En tâchant de guérir le mal il faut prendre garde de l'irriter. Tout cela demande beaucoup d'habileté & d'attention dans le ministre du Sacrement. Heureux le pénitent à qui le Seigneur ménage un de ces hommes rares qu'il ne donne que dans sa miséricorde. Voilà ce qui regarde le délai d'absolution presque toujours indispensablement nécessaire pour les grands pécheurs, & souvent très-utile pour les autres qu'il précautionne, & dont il excite la vigilance, comme on le pourroit montrer s'il s'agissoit de faire un traité dans les formes sur le sujet de l'absolution. Si l'auteur du livre qui nous donne lieu de parler de cette matière n'avoit point paru sortir des bornes dans lesquelles nous nous renfermons, sans doute il se seroit bien épargné de la peine, & il en auroit beaucoup épargné aux autres. Le père Petau, le plus savant homme de son temps ne

(a) De la Pénitence publique & de la Préparation à la Communion.

l'auroit point accusé (a) de former une nouvelle cabale; d'introduire une secte de pénitenciers pleine de témérité; de vouloir détruire & renverser le royaume de Jesus-Christ par des erreurs & des attentats: comme il n'auroit point eu de censeurs, il n'auroit pas eu besoin d'apologie.

2. Ce n'est pas assez de guérir le malade, & de fermer si bien ses plaies qu'il y ait sujet d'espérer qu'il ne restera que le souvenir de ses blessures, il faut le fortifier par la participation du Corps de Jesus-Christ, & lui régler l'usage de ce pain des Forts qui doit faire sa nourriture. Cet article n'est pas moins délicat que le précédent. Etablissons donc des principes dont il soit aisé de tirer les conséquences. Je dis d'abord que Jesus-Christ n'a établi le sacrement de son Corps & de son sang, qu'afin que les hommes y participent: sa parole y est expresse; je dis plus, qu'afin qu'ils y participent souvent, la pratique de

l'Eglise naissante, & les décisions du concile de Trente sont une preuve sans réplique de cette intention. Le fruit qu'on en doit retirer, & qu'on en retire en effet quand on n'y met point d'obstacle, en est une seconde aussi efficace. Mais ce n'est pas assez de communier, il le faut bien faire. Malheur à quiconque néglige de se nourrir de ce pain des Anges sous quelque prétexte que ce soit; & malheur aussi à celui, lequel confondant ce pain divin avec la nourriture ordinaire, la reçoit sans y être dignement préparé. Voilà deux sentimens qui ne doivent jamais être séparés dans le cœur de l'homme, un désir vif de manger la chair du Fils de Dieu, une crainte salutaire de la manger indignement. C'est ce que les écrivains & les ministres sacrés qui traitent cette matière ne doivent jamais perdre la vue, suivant le sage conseil que leur donne Innocent XI dans son décret du mois de Février 1679, dont nous avons donné le précis. Se contenter d'inviter les pécheurs à approcher des autels, c'est s'exposer à en faire de lâches profanateurs; ne leur parler que du danger qu'il y a à s'en approcher sans les dispositions requises, ou exagérer ces dispositions, c'est vouloir ne faire que de timides & de lâches déferreurs de la table de Jesus-Christ. Ces vérités sont si palpables, qu'il n'y a pas lieu de craindre que personne veuille les contredire, & d'un si grand usage, qu'il n'y a point de chrétiens à qui elles ne puissent tenir lieu d'une instruction solide. Faisons-en maintenant l'application au livre dont il est ici question. Qu'on le lise, on y trouvera véritablement des préservatifs efficaces contre les mauvaises communions : tout y tend à faire sentir la grandeur du maître qui veut bien s'abaisser à venir dans une vile créature, & le péril qu'il y a à le recevoir sans s'y être bien préparé : mais aussi on n'y trouvera rien qui n'inspire de la frayeur, qui ne fasse trembler, qui n'éloigne du banquet du père de famille. Le ministre des Marés prétend que son dessein a été d'abroger l'usage de la fréquente Communion introduit principalement par les Jésuites, & il l'en félicite [a] : à Dieu ne plaise que je forme le même jugement, & que je ne pénètre dans ses intentions : mais enfin tout y porte à une séparation entière des saints mystères, les principes qu'il pose, les maximes qu'il établit, les autorités qu'il allègue, les passages qu'il cite. Saint François de Sales, ainsi que je l'ai déjà remarqué, veut que les parfaits & les imparfaits, les forts & les foibles, les sains & les malades communient très-souvent ; il avertit les Curés & les confesseurs de son diocèse d'inspirer cette pratique aux fidèles, qui se mettent sous leur conduite :

1695.

(a) Voyez
le 16.
Octobre
1650.

1695.

saint Charles Borromée leur prescrit la même chose dans les conciles provinciaux de Milan, aujourd'hui si respectés en France, & il ordonne qu'on interdise le ministère de la parole à tous ceux qui s'opposeroient directement ou indirectement au rétablissement d'un usage conforme aux exemples de la première Eglise, autorisé par ses pères, par le catéchisme romain, & par le concile œcuménique de Trente : mais un homme bien persuadé ne doit prétendre à la grâce de la réconciliation, qu'après qu'il aura fait une pénitence proportionnée à ses fautes, selon l'esprit de la tradition qu'on lui représente, & que la plus solide partie de cette pénitence consiste à demeurer privé du corps de Jesus-Christ, hâtera-t-il son absolution, ou aura-t-il un grand empressement d'approcher souvent de la sainte table ? Je n'en dis pas encore assez. Un homme convaincu que pour communier dignement, il faut être entièrement irréprochable, pur jusqu'à n'avoir aucune attache à la moindre imperfection, mort au monde & à soi-même, parfaitement uni à Dieu ; cet homme, dis-je, communiera-t-il jamais ? Plus il aura de lumières, plus il apercevra en lui de faiblesses, son humilité croîtra avec son amour, & la crainte de profaner les saints mystères s'augmentera à proportion qu'il en concevra une plus haute idée. J'entends Cassien [a] dire que la vue de notre misère, loin de nous éloigner de la sainte table, doit nous y faire courir, comme à un remède salutaire, parce qu'on n'en approcheroit pas même une fois l'année, s'il falloit pour cela être saint & sans tache, comme se le persuadent quelques moines qui ne considèrent pas, que c'est à la participation de ce divin sacrement, que Dieu veut que nous devions notre sainteté : & M. Arnauld nous assure [b] qu'il y a des âmes qui seroient ravies de témoigner à Dieu le regret qui leur reste de l'avoir offensé, en différant leur communion jusqu'à la fin de leur vie. Tel est en effet le sentiment que produit la lecture de son ouvrage. Je ne suis point surpris que les communions soient devenues autrefois si rares à Port-Royal. On ne peut entrer dans l'esprit du livre de *la Fréquente Communion*, & se résoudre à une action, dont on se reconnoît nécessairement indigne, & qu'on ne peut faire cependant avec indignité, sans se rendre coupable de la plus horrible profanation. Si on le fait, c'est qu'un reste d'éducation ou que le respect humain l'emporte sur les principes, & sur la conviction intérieure.

Je demanderois ici volontiers à l'auteur, à Huygens & à leurs partisans, s'ils croient ce que les actes des Apôtres &

(a) Coll.
p. 2. c. 21.

(b) Pré-
face de la
Fré-
quente
Commu-
nion.

L'Histoire Ecclésiastique rapportent de la pratique des premiers siècles, ou s'ils sont véritablement persuadés que ces premiers fidèles engagés dans le mariage, occupés du négoce, embarrassés des soins domestiques & des affaires inséparables de leurs professions, hommes enfin comme nous, eussent tous, sans exception, cette pureté extrême, ce détachement entier, cette union intime & continuelle avec Dieu que le livre de *La Fréquente Communion* exige en général pour communier ? Cependant ils le faisoient tous les jours, non par une simple tolérance, mais par un usage si général & si établi qu'il y auroit eu du scandale à s'en dispenser. S'ils revenoient aujourd'hui préparés comme ils étoient, revêtus de la même justice & de la même innocence, ils ne trouveroient pas certainement la même indulgence dans nos nouveaux maîtres de la vie spirituelle que dans les Apôtres & leurs disciples. Un peu d'amour d'eux-mêmes, quelque attache au monde & à ses biens passagers, une légère imperfection consentie, les feroient exclure de la sainte table : un des plus illustres disciples de M. Arnauld (a) ne permet à un Chanoine très-homme de bien & très-fervent de dire la messe que trois fois la semaine. Encore est-ce une grâce qu'il lui fait en considération d'un état, où l'on n'offre pas le sacrifice seulement pour soi, mais encore pour le peuple. Dans quelles bornes resserroit-il un laïque qui, en communiant, ne satisfait qu'à sa dévotion particulière ? Tout cela fait voir, qu'en voulant aller au-devant d'un abus, on tombe dans un autre qui peut être funeste à un grand nombre d'ames : c'est sans doute ce qui engagea la Faculté de théologie de Louvain à se déclarer en 1705, contre la lecture du livre de *La Fréquente Communion* ; c'est ce qui a porté un grand nombre d'Evêques, avant & depuis M. de Malines, à le proscrire de leurs diocèses, & sur-tout à ne lui pas donner entrée dans les monastères des filles où il ne pouvoit faire que de pernicious effets. Obligées par leurs règles à s'unir souvent à leur divin époux par la manducation réelle de son Corps, combien de scrupules viendroient s'opposer à cette sainte union ? Quelques fidèles qu'elles fussent à la pratique non-seulement des préceptes, mais encore des conseils & des plus menues observances du cloître, elles se croiroient bientôt plus en danger de commettre un sacrilège en approchant des saints mystères, qu'assez bien disposées pour en profiter ; bientôt elles seroient tentées, à l'exemple de ces bonnes ames, dont parle l'auteur du livre ;

(a) L'Abbé du Guet dans son Traité de la Préparation aux saints Mystères.

1695. de témoigner le regret qu'elles ont de leurs péchés , en différant leur communion jusqu'à la mort : une longue séparation produiroit l'insensibilité. C'est ce qu'éprouva à Port-Royal la mère Agnès sœur de M. Arnauld. *Je pense que j'ai le cœur endurci* , écrivoit-elle à l'abbé de Saint-Cyran son directeur , *n'ayant aucun sentiment de contrition , ni d'humiliation de me voir privée des sacremens , & je passerois bien ma vie comme cela , sans m'en mettre en peine.*

Avril 15. & M. l'Evêque de Meaux.

suiv. J'ai parlé de cette femme & de ses égaremens sous l'année précédente. Quelque grand que fût le nombre de ses admirateurs , elle ne laissoit pas d'être suspecte à beaucoup de gens qui ne jugeoient pas de ses livres par ses paroles , mais de ses paroles par ses livres. Ses discours mêmes ne fortifioient que trop les soupçons , parce qu'elle disoit ingénuement bien des choses d'elle , toutes propres à scandaliser les personnes peu crédules. Les bruits qui couroient sur son chapitre lui étant revenus , elle prit la résolution , par le conseil de M. l'abbé de Fenelon , alors Précepteur des Enfans de France , & depuis archevêque de Cambray , de remettre au jugement de M. de Meaux son oraison & ses livres. Elle ne pouvoit choisir de juge moins prévenu en sa faveur ; car ce Prélat avoit déclaré ses sentimens plus d'une fois en pleine Sorbonne , lorsque dans des thèses on défendoit le pur amour qu'il regardoit comme une chimère , persuadé que dans tous nos actes il entre de l'intérêt propre. M. Bossuet accepta le parti qu'on lui proposoit , & Madame Guyon lui ayant remis ses ouvrages , tant imprimés que manuscrits sur la fin du mois de Septembre 1693 , il les emporta dans son diocèse. On peut penser quel fut son étonnement , quand , en lisant la vie de cette femme composée par elle-même , elle y vit toutes les rêveries , dont nous avons parlé. Il ne douta pas un moment qu'elle ne fût dans la plus pitoyable illusion. De retour à Paris au commencement de 1694 , il eut quelques conférences avec elle , où elle lui déclara qu'il étoit contre la nature de son oraison de rien demander à Dieu , sur quoi il lui défendit de s'approcher des sacremens : mais elle fit paroître tant de docilité & de soumission , que cette défense n'eut point de suite. Cependant , comme on faisoit courir de mauvais bruits dans Paris , elle écrivit au mois de Juin à Madame de Maintenon , pour la supplier de demander au Roi

des Commissaires avec pouvoir d'informer & de prononcer sur sa vie, insinuant que si elle n'étoit pas purgée des crimes dont on l'accusoit, on entreroit avec trop de prévention dans l'examen de sa doctrine. Sa prière ayant été sans effet, parce qu'on jugea l'information de vie & de mœurs inutile, elle se borna à demander que M. de Noailles Evêque de Châlons, & M. Tronson supérieur général de la Congrégation de saint Sulpice fussent associés à M. de Meaux pour la décision des points, sur lesquels on prétendoit qu'elle étoit dans l'erreur. La discussion dura sept à huit mois à diverses reprises ; les conférences se tinrent à Issy, maison du Séminaire de saint Sulpice, où l'on recommença à lire tous les écrits de la Dame, & ceux que faisoit l'abbé de Fenelon, qui, s'intéressant peu pour les écrits de la personne accusée, avoit peur qu'on ne donnât atteinte aux sentimens des vrais mystiques. M. de Meaux qui n'avoit jamais lu Thaulere, Rusbrok, Bloisius, saint François de Sales, le B. Jean de la Croix, Balthasar Alvarès, Louis du Pont & tous les auteurs de ce caractère, l'avoit prié d'en faire des extraits, & l'Abbé s'étoit chargé de ce travail d'autant plus volontiers, qu'à l'esprit le plus beau, le plus élevé & le plus étendu il joignoit une tendre piété. Les trois examinateurs convinrent enfin de trente-quatre articles qu'ils jugèrent propres à confondre l'erreur, sans porter de préjudice aux vérités catholiques. M. de Fenelon y fit faire quelques changemens, après quoi ils les signèrent à Issy, & les examinateurs & lui le 10 de Mars 1695.

Ces articles portoient en substance, que tout chrétien en tout état est obligé de conserver l'exercice des vertus théologiques, & d'en produire des actes : d'avoir la foi explicite en Dieu tout-puissant, Créateur du ciel & de la terre, Remunérateur de ceux qui le cherchent ; en Dieu Père, Fils & Saint-Esprit ; en Jésus-Christ Dieu & homme comme médiateur, & à faire des actes de cette foi en tout état, quoique non à tout moment ; de vouloir, de désirer, de demander explicitement son salut éternel, comme chose que Dieu veut, & qu'il veut que nous voulions pour sa gloire ; de demander expressément la rémission de ses péchés, la grâce de n'en plus commettre, la persévérance dans le bien, l'augmentation des vertus, la force contre les tentations ; tout chrétien étant obligé à cela par la foi : qu'il n'est pas permis à un chrétien d'être indifférent pour son salut, ni pour les choses qui y ont rapport : que les actes mentionnés ci-dessus ne dérogent point

1695.

à la plus grande perfection ; qu'il n'est pas besoin pour s'y exciter d'attendre une inspiration particulière, la foi suffisant pour cela, en supposant toujours le secours de la grâce : que dans la vie & l'oraison la plus parfaite tous ces actes sont unis dans la seule charité, en tant qu'elle anime toutes les vertus, & en commande l'exercice : que les réflexions sur soi-même, sur ses actes, & sur les dons qu'on a reçus, qu'on voit pratiqués par les Prophètes & par les Apôtres, sont proposées pour exemple à tous les fidèles, même aux plus parfaits : que les mortifications conviennent à tout état du christianisme, & y sont souvent nécessaires : que l'oraison perpétuelle ne consiste pas dans un acte perpétuel & unique qu'on suppose sans interruption, mais dans une disposition & préparation habituelle à ne rien faire qui déplaît à Dieu, & à faire tout pour lui plaire : qu'il n'y a point de traditions apostoliques que celles qui sont reconnues par toute l'Eglise, & dont l'autorité est décidée par le Concile de Trente : que l'oraison de simple présence de Dieu, ou de remise & de quiétude, & les autres oraisons extraordinaires, même passives approuvées par saint François de Sales, & les autres spirituels reçus dans toute l'Eglise ne peuvent être rejetées : que sans ces oraisons on peut devenir un très-grand saint : que c'est une erreur dangereuse d'exclure de l'état de contemplation les attributs, les trois personnes divines, & les mystères du Fils de Dieu incarné, sur-tout de la croix & de la résurrection : qu'on ne doit pas attacher le don de prophétie ou l'état apostolique à un certain état de perfection & d'oraison : que les voies extraordinaires sont très-rare, & sujettes à l'examen des supérieurs ecclésiastiques.

Voilà ce qu'il y a de plus essentiel dans les 34 articles d'Issy. Quand on les signa, Madame Guyon s'étoit retirée volontairement pour six mois à Meaux dans le couvent des Filles de sainte Marie, où elle n'avoit commerce avec qui que ce fût que deux religieuses & le confesseur que M. Bossuet lui avoit nommé. Ce Prélat la visitoit quelquefois lui-même pour l'instruire dans l'intervalle des conférences, & il la trouva toujours également docile. Elle signa sans peine les articles, & même les censures que Messieurs de Châlons & de Meaux publièrent de ses livres. Dans l'acte que celui-ci dicta le 15 d'Avril, elle déclara, sans préjudice de la présente soumission, qu'elle n'avoit jamais eu intention de rien avancer qui fût contraire à l'esprit de l'Eglise Catholique, à laquelle elle faisoit

1695.

faisoit profession d'avoir toujours été, & d'être toujours soumise. Peu après quelques infirmités l'obligeant d'aller aux eaux, le même Prélat lui donna une attestation, datée du premier de Juillet, dans laquelle il assuroit qu'il ne l'avoit trouvée compliquée en aucune sorte dans les abominations de Molinos. Son voyage fut une nouvelle source de chagrin pour elle. On l'accusa bientôt de n'avoir pas tenu la parole qu'elle avoit donnée de ne plus dogmatiser, & sur cette accusation elle fut enfermée. Sa prison ne fut pas longue. On lui permit de se retirer à Blois, où un Jésuite fut chargé de la conduite de son ame. Avant son départ, M. de Noailles, qui venoit de passer de l'Evêché de Châlons à l'archevêché de la Capitale, lui fit faire le 28 d'Août 1696 un nouvel acte de soumission, où elle dit encore qu'elle doit ce témoignage à la vérité, qu'elle n'a jamais prétendu insinuer par aucune de ses expressions aucune des erreurs qu'elles contiennent, n'ayant point compris que personne se fût mis ce mauvais sens dans l'esprit, & ayant toujours été dans la disposition de mourir plutôt que de s'exposer à donner aucun ombrage là-dessus. Ainsi l'on peut dire que ces deux actes sont autant de témoignages de l'innocence de Madame Guyon & de l'intégrité de sa foi, & que si les expressions ont été mauvaises, le cœur a été droit & l'intention bonne. Rien n'est plus capable de justifier ceux qui l'avoient estimée jusqu'alors. Car enfin si Messieurs de Paris & de Meaux, qui avoient lu tous les manuscrits où elle se dit la femme enceinte de l'apocalypse, & l'épouse de Jesus-Christ préférée à la mère, Prophétesse, Apôtre, fondatrice d'une nouvelle Eglise; si ces Prélats, dis-je, convaincus par leurs propres yeux du fanatisme de cette femme, lui ont fait rendre à elle-même le témoignage qu'elle n'avoit prétendu enseigner aucune erreur, il est bien naturel que ceux qui ne la connoissoient pas par ces mauvais endroits, estimaient effectivement ce qu'il y avoit d'estimable en elle. C'est la réponse que M. de Cambray fit (a) depuis à M. de Meaux dans une affaire qui fut une suite malheureuse de celle-ci, & dont nous parlerons sous 1699.

(a) Réponse de M. l'Archevêque de Cambray à l'écrit de M. de Meaux intitulé Relation sur le Quétisme.

Madame Guyon ne se contenta pas d'avoir rendu ce témoignage si avantageux à sa foi, dans le cours de ses épreuves & de ses tribulations; elle le renouvela plusieurs années après dans un temps où sa conduite pouvoit avoir effacé toutes les anciennes impressions, & où elle ne devoit plus envisager que Dieu,

1695.

devant qui elle alloit paroître. Sur le point de mourir, elle fit son testament, à la tête duquel elle mit sa profession de foi, que ceux qui écriront un jour l'histoire des Quiétistes n'oublieront pas sans doute, & sur laquelle je laisse au lecteur à faire ses réflexions.

Je proteste, dit-elle, que je meurs fille de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine; que je n'ai jamais voulu m'écarter de ses sentimens; que depuis que j'ai eu l'usage parfait de la raison, je n'ai pas été un moment sans être prête, au moins de volonté, de répandre pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours protesté en toute occasion & en toute rencontre, comme je l'ai toujours signé & déclaré tout autant de fois que je l'ai pu, ayant toujours soumis & en tout temps les livres & écrits que j'ai faits à la sainte Eglise ma mère, pour laquelle j'ai toujours eu, ai & aurai avec la grâce de Dieu un attachement inviolable & une obéissance aveugle, n'ayant point d'autres sentimens, n'en voulant point admettre aucun autre que les siens, condamnant sans nulle restriction tout ce qu'elle condamne, ainsi que je l'ai toujours fait. Je dois à la vérité, & pour ma justification protester avec serment qu'on a rendu de faux témoignages contre moi, ajoutant à mes écrits, me faisant dire & penser ce à quoi je n'avois jamais pensé, & dont j'étois infiniment éloignée; qu'on a contrefait mon écriture diverses fois; qu'on a joint la calomnie à la fausseté, me faisant des interrogatoires capiteux, ne voulant point écrire ce qui me justifioit, & ajoutant à mes réponses, mettant ce que je ne disois pas, supprimant les faits véritables: je ne dis rien des autres choses, parce que je pardonne tout & de tout mon cœur, ne voulant pas même en conserver le souvenir.

Septem-
bre 17.

Le Pape fait mettre à l'Index le livre de la dévotion à la sainte Vierge & du culte qui lui est dû, & l'année Chrétienne.

Le traité de la dévotion à la sainte Vierge est du sieur Baillet, & dans le caractère de ses autres ouvrages. Ceux qui ont lu son Jugement des Savans, ses *Anti la Vie de Descartes*, celle des Saints mêmes, qui est ce qu'il a fait de plus raisonnable, savent quel goût & quel talent il avoit pour écrire. Son esprit & son langage répondoient parfaitement à ses manières. La bibliothèque que & le commerce de M. l'avocat-général de Lamoignon * n'avoient pu polir ni l'un ni l'autre. Comme il étoit d'un grand travail, il lisoit beaucoup: s'il ne pensoit pas, au moins il ramassoit, il compiloit ce qu'on avoit dit avant lui, & il en faisoit part au Public. L'art qu'il avoit trouvé pour se faire valoir, & qui pouvoit suppléer en effet au mérite dans lui comme dans beaucoup d'autres, étoit de s'attacher ceux qui aimoient les

sieur
étoit
biblio-
thécaire
de M. de
Lamoi-
gnon.

nouveautés par les louanges qu'il leur donnoit , quand il le pouvoit faire fans s'exposer trop , ou par le choix des opinions auxquelles il s'attachoit. Avec cela , il trouvoit des approbateurs qui rendoient à ses livres , peut-être sans les avoir lus , un témoignage rarement justifié par le suffrage des connoisseurs. M. Hideux , docteur de Sorbonne , connu par un grand nombre d'approbations données à de mauvais ouvrages , dit de celui-ci qu'il peut être d'un grand usage *pour défendre l'Eglise Catholique contre les faux reproches des Prétendus Réformés*. Il faut avouer que ces Messieurs seroient bien difficiles s'ils n'en étoient pas contens. Bayle dit (a) que le sieur Baillet a traité de la dévotion à la sainte Vierge , *aussi raisonnablement qu'une personne de sa profession le puisse faire* : c'est-à-dire , en bon françois d'une manière qui ne révolte point les plus grands ennemis de Marie. Il a dû leur être agréable en effet , d'entendre dire à un prêtre que l'Ange de l'Apocalypse ne voulut pas que S. Jean se prosternât devant lui , parce que *se prosterner (b) est une sorte de respect & de soumission qui n'est due qu'à Dieu*. L'on ne peut condamner plus formellement la pratique de tous les fidèles qui se mettent si souvent à genoux devant les images des Saints , & particulièrement de la Mère de Dieu. L'auteur prétend que le culte que nous rendons à Marie est fort inutile ; & à elle , parce qu'elle n'en retire aucune gloire ; & à la plupart des hommes , parce qu'elle a en horreur les prières des pécheurs , & qu'elle ne prie que pour les Elus. Ce n'a pas été là le sentiment de S. Bernard & de tant d'autres Saints , qui n'ont rien oublié pour inspirer aux plus grands pécheurs la confiance dans l'intercession de cette puissante médiatrice , mais c'est celui de nos réformateurs.

(a) *Dict. hist. & crit. à l'art. Nestorius*;

(b) *Baillet p. 93.*

Après avoir attaqué cette dévotion par les fondemens , il anéantit les titres & les prérogatives que l'Eglise attribue à Marie. Si on l'appelle Mère de miséricorde , ce n'est pas parce que touchée de nos malheurs , elle emploie son crédit en notre faveur , mais parce qu'elle est mère de celui qui est l'unique auteur de la grâce & de la miséricorde. Nous la nommons Notre-Dame , par la même raison que les bonnes gens appellent un saint Monsieur , & une sainte Madame ; Reine des Anges , comme on dit , le Roi des Astres , la Reine des fleurs ; & comme s'il craignoit d'en avoir encore trop dit , il ajoute que la plupart des titres d'honneur qu'on donne à Marie sont nouveaux , outrés , pleins d'hyperboles ; que l'Eglise ne fait que les tolérer , & qu'il vaudroit beaucoup mieux s'en abstenir. Après les titres viennent les fêtes que le sieur Baillet ne traite pas mieux. Elles ont été ,

dit-il, établies en partie par les Princes séculiers qui se sont mêlés de les prescrire, & en partie par divers particuliers dont le zèle a entraîné l'Eglise. Il parle sur la conception en homme qui fait aussi peu de cas des décrets & des censures des souverains Pontifes, que du sentiment presque unanime des Docteurs & des Universités. Un écrivain de ce caractère n'étoit pas d'humeur à approuver la fête de l'Assomption, ni à adopter ce qu'on pense communément sur cet article, il dit qu'on a voulu conjecturer que son corps étoit monté au Ciel, & que pour appuyer cette conjecture on a fait venir des révélations au défaut des témoignages humains; mais que l'Eglise n'a pas jugé à propos d'arrêter le zèle & l'industrie de ceux qui introduisoient des opinions nouvelles; pourvu qu'elles fussent édifiantes & pieuses. Voilà ce que le sieur Hideux appelle écrire d'une manière propre à défendre l'Eglise contre les faux reproches des Prétendus réformés: n'est-ce pas plutôt autoriser toutes leurs déclamations? Il seroit inutile d'entreprendre ici de justifier le sentiment des fidèles sur tous les articles qu'attaque l'auteur plus que demi-calviniste en ce point. On l'a fait dans un grand nombre de livres. Pour ce qui regarde l'Assomption de Marie au Ciel, on peut voir ce qu'on en a dit dans un des premiers Journaux de Trevoux à l'occasion du premier volume de l'Histoire Ecclésiastique de M. l'abbé de Choisi. J'y ajouterai le témoignage d'un homme que le sieur Baillet ne peut guères récuser: c'est celui de l'abbé de saint Cyran dans son *Petrus Aurelius* (a) si vanté par tous les novateurs. Que la sainte Vierge, dit-il, soit montée dans le Ciel en corps & en ame, c'est une doctrine indubitable, autorisée du consentement de l'Eglise. Cette doctrine cependant n'est pas une vérité de foi entièrement catholique, de sorte que celui qui la niéroit ne seroit ni hérétique, ni opposé à la parole de Dieu qui n'en dit rien; mais il seroit coupable d'erreur.

Il étoit difficile que l'*Année Chrétienne* évitât la censure, puisque ce n'est qu'une traduction du Bréviaire, jointe à celle du Missel proscrite en 1660 (b). Cet ouvrage a été & est encore fort à la mode parmi les femmes d'une certaine dévotion. Celles qui ne se piquent pas de beaucoup d'esprit en font leur lecture la plus ordinaire, & admirent ce qu'elles y trouvent d'instructions; les autres en font l'ornement de leurs bibliothèques. Une douzaine de volumes bien reliés a quelque chose qui plaît à la vue. On peut juger par-là du chagrin que la censure auroit donné aux femmes, si les femmes s'embarassoient en France de ce qu'on dit & de ce qu'on fait à Rome. Le père Quesnel en

(a) Tom. 2 édit. in-4. p. 176.

(b) Voy. le 7. Décembre. 1660.

fut fort scandalisé, comme il paroît par ces paroles d'une lettre que lui écrivoit de Rome son ami le sieur du Vaucel en date du 29 Octobre de cette année : *Je n'ai pas été surpris de vous voir jeter feux & flammes sur le fait du décret qui condamne l'Année Chrétienne.* Le dépit de ces Messieurs aboutit à en procurer une nouvelle édition, dont le dernier tome étoit sous la presse, lorsque le sieur Brigode, qui en étoit chargé, fut arrêté à Bruxelles, comme nous le dirons dans la suite. Quelque cours que l'on ait donné à cet ouvrage, ceux qui ont connu le sieur Tourneux, ont sujet de s'étonner que l'écrivain qui a ajouté un dixième livre au *Rationarium Temporum* du père Petau, le mette au rang des savans distingués de son temps, & de niveau avec les Thomassin, les le Coignes, les Arnaulds, les Ducange, les le Vallois, les Hardouins, &c. on ne s'aviserait guères de les aller chercher sur la même ligne. On est docte à bon marché, quand on fait s'étayer de gens qui ont l'art de se faire réciproquement réputation, & qui se sont donné le crédit de décider de celle des autres. On ne manque point de panégyristes. Quelques pieuses réflexions qui ne content guères à l'esprit, & qui ne vont guères au cœur, vous font trouver place dans le catalogue des Savans. Le continuateur du *Rationarium Temporum*, court risque de s'y trouver un jour.

L'Inquisition d'Espagne condamne les quatorze volumes des *Actes des Saints* des mois de Mars, d'Avril & de Mai, publiés par les Jésuites d'Anvers, comme contenant plusieurs propositions erronées, hérétiques, périlleuses dans la foi, scandaleuses, impies, &c. Novembre 14. & suiv.

Tout le monde sait qu'il y a eu des Carmes qui ont fait remonter leur origine jusqu'à Enoc qui vivoit avant le déluge : mais la plus commune opinion parmi eux, est qu'ils descendent d'Elie en droite ligne. Tout ce qu'il y a eu de Patriarches & de Prophètes en Judée, de Sages & de Philosophes dans les différentes parties du monde ont été de leur institut. Pythagore, tout payen qu'il étoit, les Druydes mêmes ont été Carmes, ainsi qu'on le peut voir dans les fameuses thèses soutenues à Beziers dans un chapitre provincial en 1682, & censurées à Rome le 25 de Janvier 1684. Les savans Jésuites d'Anvers, qui travaillent depuis tant d'années avec une application infatigable à examiner les actes qui nous restent de la vie des saints, pour purger la légende d'une infinité de faits fabuleux & apocryphes qu'on y a inférés, & de rectifier l'histoire & la chronologie, ne crurent pas devoir donner dans les opinions qu'ils ju-

1695.

geoient fausses , & qu'ils n'auroient pu défendre sans devenir la risée de tout ce qu'il y a de personnes en Europe qui ont quelque érudition : mais aussi comme ils ne pensoient pas à chagriner les Pères Carmes, dont ils connoissoient la délicatesse sur ce point , ils ne dirent rien pour réfuter leurs prétentions. Ils se contentèrent d'établir sous le 6 & sous le 29 de Mars que le B. Berthold étoit le premier général de l'Ordre , dont ils fixoient par-là l'origine au douzième siècle. Il n'en fallut pas davantage pour aigrir les esprits de quelques-uns de ces Religieux , qui croyoient véritablement qu'on leur faisoit tort de retrancher plus des trois quarts de leur généalogie. Ils murmurèrent , ils se plaignirent , ils menacèrent avec une hauteur qui prouvoit seule combien ils étoient persuadés que l'injustice qu'on leur faisoit étoit réelle & évidente : ils écrivirent , & la Flandres fut bientôt remplie de libelles beaucoup plus chargés d'investives que de raisons : c'est sur quoi il n'y a pas deux sentimens : mais les Carmes des autres pays prirent peu de part à cette querelle , ou parce qu'ils étoient moins prévenus , ou parce qu'ils étoient convaincus que le mérite d'un religieux ne consiste pas à porter l'habit dans une congrégation ancienne , non plus que celui d'un soldat à être enrôlé dans un vieux régiment. Dans le monde , la noblesse est d'autant plus belle que la source en est plus éloignée ; & par un malheur inévitable à la fragilité humaine , les Ordres monastiques ne sont presque jamais plus estimables , que quand ils touchent à leur origine , parce qu'ils ne sont jamais plus fervens & plus réguliers. Ainsi la guerre ne se fit que dans les Pays-Bas : encore les Jésuites furent-ils assez long-temps sans se mettre sur la défensive , trop sûrs du suffrage du public pour chercher à se l'assurer aux dépens d'un temps qu'ils employoient plus utilement pour son service ; il n'y eut que leurs adversaires , qui ne pénétrant pas la véritable cause de ce profond silence , imputèrent à faiblesse ce qui étoit l'effet d'une sage modération qui ne cherchoit point à insulter à des ennemis déjà défaits. Mais enfin , le père Papebrok fut attaqué personnellement avec tant de violence & d'emportement , qu'il fut obligé de parler , ses associés le secondèrent.

Le père Sebastien de saint Paul , plus distingué dans son Ordre par ses emplois que par sa doctrine , publia en 1693 un gros volume , dans lequel il reprochoit aux auteurs des *Acta Sanctorum* un nombre infini d'erreurs : par exemple , d'avoir regardé comme supposé les décrétales qu'on attribue aux Papes qui ont précédé Sirien , le baptême de Constantin par saint Sylvestre ;

les donations de cet Empereur à l'Eglise de Rome: d'avoir douté que la face de Notre Seigneur ait été imprimée sur le mouchoir de sainte Véronique, & même qu'il y ait jamais eu une sainte de ce nom; d'avoir cru que Jesus-Christ a vécu 37 ans. Toutes les erreurs prétendues étoient de la même force, & il semble que les accusateurs eussent entrepris de faire l'éloge de la critique & de l'érudition de ceux qu'ils accusoient. Cependant, pour en faire mieux sentir toute l'horreur, ils disoient bonnement que ces funestes opinions avoient été puisées dans les ouvrages des hérétiques, auxquels ils donnoient pour adjoints le père Alexandre, Jacobin, & le sieur de Launoy, docteur de Sorbonne, mal noté à Rome. Cet argument leur paroissoit sans réplique. Les personnes instruites de ces matières s'imaginent aisément qu'il ne fut pas difficile aux Jésuites de détruire de pareilles objections. On voit dans leurs répliques à quel excès l'envie de descendre des premiers Patriarches a porté des Religieux plus gens de bien qu'éclairés, & combien cette fantaisie leur a fait avancer de pauvretés, bien plus capables de ruiner leur réputation, qu'une antiquité de quatre à cinq mille ans bien prouvée, ne pourroit leur donner de lustre.

Pendant qu'on se battoit aux Pays-Bas avec le plus de vigueur; on vit tout à coup entrer dans la lice un combattant auquel on ne pensoit guères, & qui se mit sur les rangs pour disputer de l'ancienneté. C'étoit un religieux de la Congrégation de S. Jean de Dieu, nommé F. Paul de saint Sébastien, lequel trouvant fort mauvais que les Carmes se donnassent pour les plus anciens moines du monde, écrivit en 1696 de l'hôpital d'Antiquera à son Général en Espagne, pour se plaindre de cette prétention invinciblement réfutée par les titres que produisent les Frères de la Charité, dont il soutenoit que l'ordre avoit neuf ans d'antiquité sur celui des Carmes. La preuve en est claire. Car Abraham a été leur premier Général. Ce grand Patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré en faisant de sa maison un hôpital; & non content de ce premier établissement si utile au public, il en alla faire un autre dans les lymbes non moins avantageux, pour y recevoir les enfans morts sans baptême. Le Père Paul de saint Sébastien défioit quiconque de le contredire après une démonstration de cette nature, & de lui opposer ni bulle ni concile. On peut voir sa lettre entière dans la réponse latine [a] du Père Papebrock au Père Sébastien de saint Paul. Des pièces de ce caractère méritent d'être transmises à la postérité. Mais cet événement n'arriva qu'après que *les Actes* eurent été proscrits en Espagne. Toute

(a) *Act*
16. n.
10.

1695.

L'Europe savante fut étonnée que la vérité qui se montrait si à découvert, n'eût pas été aperçue par les Inquisiteurs ; ou qu'ils eussent sacrifié leur réputation avec leurs lumières à des vues peu dignes de personnes qui sont en place. Les moins affectionnés à l'institut des éditeurs, regardèrent comme une plaie faite non-seulement à la république des lettres, mais encore à la religion, la flétrissure imprimée à un ouvrage qui faisoit tant d'honneur à l'un & à l'autre. Ce fut ce qui engagea l'Empereur Leopold, & un grand nombre de Princes & d'Evêques à s'intéresser pour les *Actes*, & à prier le Roi Catholique d'interposer son autorité, afin que ses Etats ne fussent pas privés du fruit d'un travail entrepris pour l'utilité commune de l'Eglise, & reçu avec l'applaudissement des savans, qui faisoient éclater de toutes parts leur indignation contre le décret qui l'avoit pros crit. Ces représentations ne furent pas inutiles, puisqu'un nouveau décret de l'Inquisition d'Espagne permit aux Pères Henschenius & Papebrock de fournir leurs défenses. Les Pères Carmes firent alors un dernier effort ; & comme il falloit tout risquer pour vaincre, ils dénoncèrent à l'Inquisition la lettre de l'Empereur comme hérétique & schismatique. Il est vrai que pour ménager en quelque sorte l'honneur de Sa Majesté Impériale, ils voulurent bien supposer qu'elle n'étoit pas de lui. Cependant Rome prit connoissance de cette affaire, & les volumes arrêtés y reçurent leur passeport, à la réserve du *Propilaum* du mois de Mai, contenant l'histoire chronologique des Papes dont les éditeurs ont dit une grande partie de ce qu'en ont publié les historiens. L'onze de Juin 1697, l'Inquisition d'Espagne défendit tous les livres qui concernoient ce différent. Celui du père Sebastien de saint Paul n'y fut pas oublié, non plus que sa supplique à Innocent XI le 8 de Mars 1698. La congrégation du concile donna un décret qui défendoit sous les plus rigoureuses peines de traiter de l'institution primitive, & de la succession de l'ordre des Carmes par les prophètes Elie & Elisée. Le 20 de Novembre le Pape donna un bref en conformité. Enfin le 20 Décembre 1715, le cardinal del Giudice, Inquisiteur général d'Espagne, fit publier un décret qui annuloit la défense faite le 25 d'Octobre 1678 par l'archevêque de Valence, alors Inquisiteur général, de lire les *Acta Sanctorum*. Ainsi a fini cette fameuse querelle désagréable pour les parties contestantes, mais utile au public, parce qu'elle a donné lieu de développer plusieurs faits intéressans.

M. Lefevre, ſyndic de la Faculté de théologie de Paris, défère une vie de la ſainte Vierge, traduite de l'Eſpagnol de Marie de Jeſus, abbeſſe du couvent de l'Immaculée Conception, de la ville d'Agreda.

Les parens de Marie Coronel ayant fondé ce couvent de l'ordre de ſaint François à Agreda petite ville d'Arragon, leur fille ainée ſ'y fit religieuſe, & fut élue ſupérieure en 1627, quoiqu'elle n'eût que 25 ans. C'eſt de-là qu'on l'appelle communément Marie d'Agreda. Les grâces dont on la croyoit dès-lors favorifée du Ciel eurent beaucoup plus de part au choix que ſes ſœurs firent d'elle pour les gouverner, que la conſidération qu'on avoit pour ſon père. A peine fut-elle en place, qu'elle ſe ſentit vivement preſſée de compoſer la vie de la ſainte Vierge. Ses révélations étoient les mémoires ſur leſquels elle devoit travailler, mémoires bien ſuſpects dans le ſiècle où nous ſommes. Quelque forte que fût l'inspiration, elle réſiſta dix ans, & il fallut que ſon confeſſeur ſe mit de la partie pour l'engager à ce travail. Quand un directeur parle, une fille du caractère de la Mère Marie de Jeſus ne trouve rien difficile. Elle commença donc à écrire en 1637. Le moment de la naiſſance eſt le premier qu'on remarque dans la vie des hommes, dont on tranſmet les actions à la poſtérité, & tout ce qu'on en dit juſqu'à un certain âge, c'eſt qu'ils ont vécu. Il n'y a point là-deſſus de différence entre le héros chrétien ou profane, & l'homme le plus vulgaire. Marie d'Agreda crut ſavoir une bonne partie de ce que la ſainte Vierge a fait dans le ſein de ſa Mère, & elle nous l'a appris: elle marque le nombre des Anges qui furent occupés à la ſervir dès qu'elle fut au monde: il y en avoit plus de neuf cents tirés de tous les chœurs de ces eſprits bienheureux, à la tête deſquels étoit ſaint Michel, le chef de la milice céleſte. Elle raconte les entretiens d'Anne & de Joachim avec cette fille bien ainée, juſqu'au moment qu'elle ſe retira dans le Temple à l'âge de trois ans. On peut juger par cet échantillon, que jamais vie n'a été plus détaillée, ni mieux circonſtanciée. Mais il étoit de la deſtinée de cet ouvrage d'eſſuyer des contradictions. Quand il fut achevé, le confeſſeur, par l'ordre duquel il avoit été entrepris, n'étoit plus à Agreda, un autre avoit pris ſa place. Celui-ci loin d'entrer dans les vues de ſon prédéceſſeur, n'en approuva ni le deſſein, ni l'exécution, & la pénitente toujours ſoumiſe jeta au feu la vie de la ſainte Vierge avec quelques autres écrits

1696,

qu'elle avoit composés sur différens sujets. Le premier directeur étant venu reprendre son ancien poste, il n'apprit qu'avec une peine extrême, qu'un moment avoit consumé le fruit d'un travail de plusieurs années. Les religieuses qui le furent bientôt en firent encore plus de bruit, & on ne cessa de gronder que quand on eut tiré parole de la supérieure, qu'elle feroit si bien que son obéissance passée ne préjudicieroit ni à la Mère de Dieu, ni au public. Comme Marie de Jesus n'avoit donné cette parole qu'en conséquence des ordres exprès qu'elle avoit reçus du Ciel, elle ne différa pas à s'acquitter de sa promesse. Ce fut le 8 Décembre 1655 qu'elle reprit la plume. Les nouvelles lumières qu'elle reçut alors lui donnèrent lieu de faire des additions considérables, & elle eut enfin tout sujet de croire que la curiosité du public seroit satisfaite. L'ouvrage parut.

Quoiqu'il n'y ait point de pays où l'on donne plus à l'imagination qu'en Espagne & en Portugal, & que ce soit de-là que nous viennent la plupart de ces sortes de productions, celle-ci n'enchantait pas tellement tous les esprits par ce qu'elle a de singulier & d'extraordinaire, qu'elle ne trouvât des censeurs; elle en eut en Allemagne & en Italie, où l'on fit tant de bruit, que le Pape nomma des Cardinaux pour examiner l'ouvrage. Les choses en étoient là, lorsque le syndic de Sorbonne déféra à la Faculté la traduction françoise, que le Père Grosset, Recolet, en venoit de publier à Marseille. Les députés pour l'examen rapportèrent 68 propositions qu'ils jugèrent mériter la censure. On s'assembla malgré les oppositions que forma le Père Meron, Cordelier, qui pensoit, non sans quelque raison, qu'il étoit contre la bienséance d'entrer dans la discussion d'une affaire dont le Pape étoit saisi. On harangua long-temps & vivement dans vingt-neuf séances consécutives, car Marie d'Agreda trouva des Apologues; on disputa avec chaleur dans la dernière qui se tint le 17 Septembre: enfin après bien des contestations & du tintamarre, on opina à la pluralité des voix à proscrire un grand nombre de propositions, qu'on déclara respectivement condamnées comme téméraires, contraires à la sagesse des règles que l'Eglise prescrit, ressassant la fable & les rêveries des auteurs apocryphes, & exposant la religion catholique au mépris des impies & des hérétiques. Le lendemain messieurs Duflos & Dumas, anciens conseillers au parlement, protestèrent de nullité contre tout ce qui s'étoit fait; ce qui engagea le syndic & les députés à dresser une autre censure qui fut lue le premier d'Octobre, où ils avoient ajouté quelques nouvelles propositions, & en

avoient retranché de celles qui avoient été condamnées. Ce fut le dernier acte de la pièce qui occupa assez long-temps le public. Il ne faut pas oublier qu'on voit à la tête de l'avis doctrinal une protestation, que fait la Faculté d'honorer la sainte Vierge comme Mère de Dieu, de se tenir au sentiment de ses Pères touchant la Conception immaculée, & de croire son Assomption au Ciel en corps & en ame.

On lit dans un petit (a) imprimé qui fut publié l'année suivante, que la censure fut une affaire d'intrigue & de cabale. Cela peut être, mais après tout il faut avouer qu'il seroit à souhaiter que le premier directeur de Marie de Jesus fût entré dans les vues du second par rapport à l'ouvrage, qui ne contribuera pas à faire canoniser cette fille à Rome, & qui a donné lieu à Bayle [b] de débiter bien des sottises. Il dit entr'autres que de l'épithète de Mère de Dieu, il n'y a point de conséquence qu'on n'ait tirée, & que l'on ne puisse tirer en raisonnant conséquemment; que cependant le système des catholiques n'est pas encore d'une figure régulière. *Il y manque, ajoute-t-il, la divinité de Marie au sens littéral, puisque, selon l'ordre, la Mère de Dieu doit être Déesse, & univoquement de même nature que son Fils. Elle le seroit si l'on vouloit adopter l'imagination du cavalier Borri... un jour viendra peut-être qu'on en connoitra la nécessité, & qu'on quar-rera par ce moyen la figure irrégulière. C'est le vœu, croit-on, de beaucoup de gens. Un Arien déclaré, ne parleroit pas autrement. La qualité de Mère de Dieu n'est, selon lui, qu'une épithète, & il est clair que s'il en étoit cru, elle seroit bientôt retranchée; un homme persuadé de la divinité de Jesus-Christ ne s'exprimeroit pas assurément de la sorte. Si Jesus-Christ est Dieu, Marie sa Mère, est nécessairement Mère de Dieu. Il faut nier ouvertement le principe, quand on veut contester le conséquent. On a vu sous 1693, quels reproches s'est attiré le sieur du Pin pour avoir dit en plusieurs endroits du V tome de sa bibliothèque ecclésiastique, que la sainte Vierge peut être appelée Mère de Dieu, sans dire qu'elle doit être ainsi appelée; on le traita de Nestorien dès que son ouvrage parut, & il n'y eut que la censure & une rétractation formelle capable de faire cesser le scandale.*

Le Moreri, imprimé à Paris en 1704, met la censure de Marie d'Agreda par la Sorbonne en 1697, c'est une méprise.

La Faculté de théologie de Douay condamne un ouvrage du père Quesnel intitulé : *Mémoires importants pour servir à l'histoire de la Faculté de théologie de Douay, comme un libelle capable de*

1696,

(a) *L'af-faire de Marie d'Agreda & la manière dont on a cabalé en Sorbonne. Sa condamnation.*
(b) *Dict. hist. & crit. à l'art. Agreda.*

Janv. 148

4696.

corrompre les esprits, renouvelant en partie les dogmes profcrits par Innocent X & Alexandre VII, traitant avec autant de témérité que de fausseté le jansénisme de fantôme, & ouvrant un chemin aisé pour renouveler les propositions de Baïus. L'auteur vouloit à toute force persuader aux docteurs de Douay que leurs pères avoient été jansénistes avant la naissance de Jansenius. C'est dans cette vue qu'il avoit composé l'apologie historique, dont nous avons parlé sous le 24 Janvier 1690; & quelque malheureuse qu'eût été son entreprise, il avoit cru devoir faire une nouvelle tentative. La censure le piqua vivement, & il exhala sa bile contre les docteurs dans une autre pièce intitulée : *Suite des Mémoires importants*. On peut penser de quelle manière il les traite, puisque l'agent (a) du parti à Rome lui en fait ce compliment. *La seconde partie des Mémoires est tres-belle, & les chérifs Docteurs de Douay y sont traités comme ils le méritent.*

(a) La
lettre est
du 6
Oct. de
cette an-
née.

Aôût 10.

Ordonnance & instruction pastorale de M. de Noailles, Archevêque de Paris, portant condamnation d'un livre intitulé, *Exposition de la Foi, touchant la Grâce & la prédestination*.

On peut distinguer deux parties dans cette ordonnance. Dans la première, le Prélat dit d'abord qu'il y avoit eu lieu de se promettre que les erreurs qui avoient excité tant de troubles dans l'Eglise de France finiroient après le jugement solennel qui avoit été rendu; mais qu'il y avoit encore des esprits inquiets & ennemis de la paix qui répandoient dans le public des livres qui pourroient troubler le repos de l'Eglise, tel que l'*Exposition de la Foi*: que personne n'ignore le bruit qu'ont excité les cinq fameuses propositions tirées du livre de Jansenius, profcrites par les constitutions des Papes, acceptées unanimement avec toute sorte de respect & de soumission par les Evêques de France, ce qui avoit été suivi du consentement de toute l'Eglise catholique: que ç'en étoit assez pour détruire une doctrine si pernicieuse: mais que comme l'orgueil ne cesse de s'élever quoiqu'abattu, on voyoit avec douleur renaître l'hérésie dans un livre nouvellement imprimé, avec d'autant plus de péril, qu'étant composé en langue vulgaire, il pouvoit être lu des simples & des ignorans, comme des savans. M. de Paris marque ensuite, qu'ayant long-temps examiné lui-même & fait examiner cet ouvrage, il lui avoit été facile d'y reconnoître tout le venin du dogme de Jansenius: que la première proposition, qui est comme la source & le fondement de toutes les autres, y est renouvelée comme une vérité de foi: après quoi le saint

nom de Dieu invoqué , il condamne l'Exposition , comme contenant des propositions respectivement fausses , téméraires , scandaleuses , impies , blasphématoires , injurieuses à Dieu , & dérogeantes à sa bonté , frappées d'anathème & hérétiques ; enfin , comme renouvelant la doctrine des cinq propositions de Jansenius , avec une témérité d'autant plus insupportable , que l'auteur ose donner , comme étant de foi , non-seulement ce qui n'en est pas , mais même ce que la foi abhorre , & ce qui est détesté par toute l'Eglise. La seconde partie est une instruction sur la matière de la Grâce. Le Prélat établit d'abord cette vérité , dont on a soin d'instruire les enfans aussitôt qu'ils sont en état d'apprendre leur catéchisme , que nous ne pouvons rien pour le salut sans la grâce de Jesus-Christ ; mais que Dieu ne commande rien d'impossible ; qu'il nous avertit de faire ce que nous pouvons ; de demander ce que nous ne pouvons pas , & qu'il nous aide afin que nous le puissions. Puis il ajoute que dans les prières qu'on adresse à Dieu , ce n'est pas le seul pouvoir , mais encore l'effet que l'on demande ; que quelque pouvoir que nous sentions en nous de refuser notre consentement à la grâce , même la plus efficace , la foi nous apprend que Dieu est tout-puissant , & qu'ainsi il peut faire ce qu'il veut de notre volonté , & par notre volonté. La fin est un éloge court , mais énergique de saint Augustin , & une défense d'accuser personne de jansénisme sur des soupçons vagues & mal fondés. *Nous nous opposerons* , dit M. de Paris , *aussi fortement que nous le devons à tous ceux qui auront la témérité d'en renouveler la doctrine , & de parler ou d'écrire directement ou indirectement contre les constitutions des Papes , mais nous ne souffrirons pas aussi que des gens sans autorité , comme sans charité , s'ingèrent de juger de la foi de leurs frères , & donnent atteinte à leur réputation sur de légers soupçons.*

Nous apprenons du fleur du Vaucel de qui étoit l'Exposition , l'estime qu'on en faisoit dans le parti : voici comment il en parle (a) à l'Archevêque de Sebaste. *Je m'assure qu'il [le père Gerberon] fera réimprimer l'Exposition de la foi , & qu'il changera dans la Préface certains faits qui ne sont pas conformes à la vérité. Je voudrois aussi qu'il marquât dans la même Préface , que l'auteur qui étoit très-habile dans la théologie & la controverse (c'étoit l'Abbé de saint Cyran le neveu , dont le nom étoit de Barcos *) a voulu expliquer les vérités de la grâce selon les expressions des anciens Pères , & que si on y prend garde , ses réponses aux demandes qu'il propose ne sont presque qu'une traduction de ce que saint Augustin , saint Fulgence , saint Prosper & les autres saints défenseurs de la*

1696.

(a) La
Lettre
est du 7.
Juin
1698.

* Jurieu
dans son
Traité
hist. sur
la Théolo-
giemyf-
tique p.
343. dit
que l'ex-
position
est de M.
Pavillon
Evêque
d'Alès.

1696.

grâce ont dit dans leurs ouvrages contre les Pélagiens & les demi-Pélagiens. Cela serviroit à faire recevoir certaines expressions qui pourroient paroître un peu dures en les examinant par rapport aux scolastiques, & même aux canons & aux décrets du concile de Trente. L'aveu que fait ici l'auteur de la lettre est considérable, quoiqu'il paroisse compter pour rien la censure faite à Paris, aussi-bien que celle de Rome, car l'Exposition y avoit été condamnée dans le temps qu'il écrivoit. Ses amis en faisoient encore moins de cas, & ils jouèrent à cette occasion un personnage auquel le lecteur donnera tel nom qu'il lui plaira. Un [a] d'eux dit que M. de Noailles se trouva engagé à condamner l'ouvrage par certaines raisons particulières, & en même-temps par les intrigues de ses ennemis... que plusieurs théologiens croient que les propositions censurées comme jansénistes se réduisent à la doctrine de la grâce efficace.... que ceux qui n'avoient pas sujet de se louer de la condamnation du livre de l'Exposition, eurent sujet d'être contents du reste; qu'aussi l'on disoit communément dans Paris que la seconde partie de l'ordonnance étoit un préservatif contre la première. Un faiseur de réflexions [b] dit pareillement que si M. de Paris semble d'un côté ne se point déclarer pour Jansenius, il laisse de l'autre de quoi le justifier, & que s'il s'est servi de quelques expressions désavantageuses à M. d'Ypres, c'est qu'il ne les a pas assez contrepesées avec sa doctrine qu'il vouloit établir dans la seconde partie de son ordonnance; qu'après tout, son bon cœur n'a voulu plaire qu'à Dieu... en établissant dans son diocèse la bonne doctrine touchant la grâce; que dans la vérité, en faisant semblant d'abandonner Jansenius, pour adoucir un peu les esprits aigris, il n'y a rien que cet Archevêque ne fasse pour le justifier. Il est inutile de faire observer combien ce que disent ces écrivains est injurieux à M. de Noailles, à qui ils attribuent la plus honteuse duplicité, & peu raisonnable, puisqu'ils veulent que ce Prélat pense comme l'Evêque d'Ypres, dans le temps qu'il déclare ses opinions pernicieuses & hérétiques. C'est, sans doute, sur des hommes de ce caractère, plus que sur tout autre, que tombe la fin de l'ordonnance pastorale qui défend d'attribuer le jansénisme à personne sur de légers soupçons.

Tous, au reste, n'ont pas parlé de l'Instruction en termes si radoucis, le sieur du Guet ayant fait un magnifique éloge de la censure dans une lettre au docteur Boileau, où il soutient néanmoins, contre l'évidence des termes, qu'elle ne porte aucun préjudice à la doctrine de Jansenius. Un historien [a] fronda aussitôt ce panégyrique, & il avança que prétendre que les avan-

(a) *En-*
retiens
sur le Dé-
cret de
Rome
contre le
Nouv.
Test. de
Châlons
p. 17. &
suiv.

(b) *Ré-*
flexions
sur les
Const. &
les Brefs
de nos
SS Pères
les Pa-
pes, &c.
p. 114.
& suiv.

(c) *Hist.*
abrégée
du Jans-
énisme,
& remar-
que sur
l'Ordon.

pages que l'Eglise retire de la seconde partie doivent faire oublier ce qu'il y a de dur dans la première ; c'est vouloir retenir les mouvemens qu'inspire la charité , qui , selon l'Apôtre , ne se réjouit point de l'injustice. Le P. Gerberon qui avoit publié l'Exposition n'étoit pas d'humeur à se taire dans une pareille conjoncture. Il ne tarda pas à publier des remarques sur l'ordonnance. Il y soutient [a] qu'on doit avoir peu d'égard au commencement qui condamne un livre , lequel ne contient pas une autre doctrine que celle qu'on suppose à la fin , comme la foi de toute l'Eglise. Il me semble , ajoute-t-il , que j'entends la voix d'un pasteur qui instruit dans cette seconde partie avec la charité d'un père pour ses enfans , au lieu que je ne vois dans la première que les préventions , & les entêtemens d'un étranger , dont je ne reconnois point la voix , que je ne puis suivre sans m'égarer. Voilà comment ces Messieurs accusent hautement M. l'Archevêque de Paris d'être tombé dans une contradiction palpable & affectée. Ce qu'il y a de plus inconcevable , c'est que le père Gerberon ayant été arrêté en 1703 , il déclara (b) qu'il n'avoit publié ces remarques que du consentement du Prélat , comme il étoit aisé de le justifier par la lettre que le docteur Boileau avoit écrite à Delorme , libraire d'Amsterdam. Voilà un de ces faits sur lesquels il est difficile de prononcer , qu'il est même dangereux d'approfondir en de certaines conjonctures. Pour moi , je penche beaucoup plus à croire que le docteur , qui ne haïssoit pas le parti , aura écrit de son chef , qu'à penser que M. de Noailles fût capable d'une conduite si peu digne d'un homme de son rang & de son caractère. En effet , il fut très-choqué de la liberté de l'auteur des remarques : mais comme tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher confpiroient à le tromper , on prit bientôt des mesures pour l'adoucir. M. Couet écrivit le 6 Février 1698 au père Quesnel , qu'il étoit : propos de faire une lettre au frère Germain , [c'étoit le nom de guerre du sieur Boileau] qu'on pût montrer à l'archevêque & qui condannât nettement l'impudence & les emportemens du faiseur de remarques. Il paroît que le chef du parti ne pouvoit faire cette démarche. Il avoit écrit à l'abbé Couet lui-même qu'il trouvoit l'ouvrage très-fort & très-moderé , & sur le point de recevoir sa lettre , il en avoit écrit une autre au sieur de Villart , dans laquelle il parloit de la publication de l'ordonnance comme d'une faute énorme , capable d'arrêter toutes les bénédictions du ciel. Je suis surpris , disoit-il , que le R. P. Dom Antoine de saint Bernard [c] prenne des résolutions si préjudiciables à sa réputation , cet homme-là gâte tout

(a) p.
146. &
suiv.

(b) Voyez son
Procès
ch. 2. p.
30.

(c) C'est
un des
noms que
le Parti
donnoit à
M. l'Ar-
chevêque
de Paris.

1696.

il est important qu'une personne qui a commis cette faute dans une place si sainte & si élevée, la connoisse dans toute son étendue, ne s'endorme point dans la prévention qui lui fait croire qu'il a fait une bonne œuvre; que ses yeux soient ouverts sur sa faute, qu'il en prévienne les suites par la pénitence; qu'il s'en humilie, qu'il en soit humilié en cette vie. Puis il ajoutoit: A-t-on fait quelque chose

(b) Autre sur cela pour aider le Général [b] à sortir du mauvais pas où il s'étoit engagé? J'ai bien peur que non; on l'a étourdi de louanges dans des Epîtres dédicatoires, & si on y a glissé quelque petit mot, on l'a étouffé sur le champ par les ronces & les épines de la flatterie:

(c) Le P. Gerberon, & si un religieux [c] zélé, qui a peut-être compassion de son Supérieur, entreprend de lui faire connoître sa faute, parce que c'est un bon homme qui n'est pas accoutumé aux ménagemens des gens du siècle, & qui dit les choses un peu grossièrement, aussitôt on lui courre sus, & on le charge d'injure.

Telle étoit la disposition du père Quesnel, quand il reçut la lettre de son ami qui lui demandoit un mensonge en faveur de la cause commune; & le désir de ménager un Prélat puissant qu'on se flattoit d'avoir mis dans ses intérêts, l'emportant sur l'honneur & la conscience, il écrit au docteur Boileau, qui menoit toute l'intrigue, que l'ouvrage en question n'a passé par ses mains que comme un éclair, & qu'il est très-fâché que l'auteur, quel qu'il soit, qu'il ne connoît point, & avec qui il n'a aucun commerce, aucune liaison, se soit avisé d'une telle entreprise, & l'ait exécutée d'une manière si contraire à l'autorité épiscopale: qu'au reste, on ne le soupçonnera pas d'user d'équivoque ni de restriction mentale, que ce sont des drogues dont il n'a jamais tâté. L'abbé Boileau fit de cette lettre l'usage qu'il jugea convenable au parti. Cependant celui qui l'avoit écrite manda le 22 Mai suivant au sieur de Willart, qu'il ne trouvoit rien à reprendre dans les remarques, au moins pour le fond, & qu'il auroit dû s'en expliquer plus nettement, mais qu des personnes des plus zélées pour la vérité avoient cru qu'il d'voit parler comme il avoit fait, qu'il avoit cédé à leurs cris contr son inclination. Telle est la conduite de ces apôtres du nouvel évangile, de ces réformateurs de la morale, que leurs livres de dévotion font regarder comme des saints par ceux qui s'en tiennent aux dehors & à l'écorce, sans pénétrer dans le fond de ces sépulchres blanchis, où les yeux éclairés n'aperçoient que de la corruption & de la pourriture.

M. Le Tellier, Archevêque de Reims, M. de Noailles, Archevêque de Paris, M. Boffuet Evêque de Meaux, M. de Seves de Rochechouart, Evêque d'Arras & M. Feydeau de Brou, Evêque d'Amiens, écrivirent au Pape pour lui déferer le livre du Cardinal Sfondrat intitulé, *Nodus Prædestinationis dissolutus*, imprimé l'année précédente à Rome avec la permission du saint Office. Les Prélats se plaignoient, entr'autres choses, que le Cardinal avance, qu'on ne doit pas trouver malheureux le sort des enfans morts sans baptême, parce qu'ils ont eu le bonheur de ne pas offenser Dieu, lequel de son côté, en les excluant du paradis, ne les a pas privés de toute sorte de félicité. Les Evêques n'étoient pas moins choqués, de ce que Sfondrat paroît établir que les infidèles qui ne connoissent pas Dieu, ne l'offensent point; ce qui est positivement contre le décret d'Alexandre VIII, du 24 Août 1690.

Février
21. &
suivant

La doctrine du *Nodus* étoit trop opposée à celle des partisans de Janfenius, pour qu'ils gardassent le silence. Ils avoient crié bien haut, même avant que les Prélats eussent parlé; & on voit par leurs lettres le mouvement qu'ils se donnoient pour la faire dénoncer au Pape, aux Evêques & aux Universités. Toute la faction se mit en mouvement pour faire réussir ce dessein qui échoua absolument, Innocent XII n'ayant point voulu prononcer sur le livre après l'avoir fait examiner, le père Gabrieli Feuillant, depuis Cardinal, en entreprit la défense; mais les principaux du parti ne changèrent pas de sentiment par rapport à Sfondrat & à son ouvrage. Ce Cardinal, dit (a) le père Gerberon, étoit un très-pitoyable théologien, je n'ai jamais rien lu de plus téméraire, de plus artificieux, ni de plus pernicieux que cet ouvrage, qui me paroît en beaucoup de choses plus que pélagien, & par-tout très-injurieux à la grâce de Jesus-Christ. Ces Messieurs ne pouvant venir à bout de faire condamner le *Nodus* à Rome, ils ramassèrent tout ce qu'on avoit écrit contre, dont ils firent un gros recueil qu'ils résolurent de présenter au Clergé de France sous ce titre : *La doctrine Augustinienne de l'Eglise Romaine débarrassée du nœud du cardinal Sfondrat par plusieurs disciples de saint Augustin, dédiée à l'Assemblée générale du Clergé de France, qui doit se tenir bientôt au château de saint Germain*: mais ils apprirent bientôt que cette tentative seroit inutile, & qu'elle tourneroit à leur honte. Ce fut pour prévenir, s'il étoit possible, le coup dont

(a) Voyez son
Procès c.
3. p. 57.

1697.

le parti étoit menacé, que le père Quesnel adressa une *lettre à un député du second ordre*, où il soutient que le Jansénisme ne se trouve que dans les cervelles blessées, qu'on le traite de fantôme à Rome, dans des écrits imprimés avec la permission du maître du sacré palais... que l'exemple de la chimérique inséparabilité du fait & du droit, qui sera éternellement la honte des assemblées précédentes, doit faire craindre aux Evêques d'aujourd'hui de s'attirer une semblable confusion dans les siècles à venir. *Je m'assure*, ajoutoit-il, *que vos Prélats ne feront rien, qu'après y avoir bien pensé; la matière est délicate, ils ne doivent pas risquer l'honneur du Clergé de France, en faisant quelque chose qu'on seroit obligé de révéler.* L'Assemblée ne fit rien en effet qu'après y avoir bien pensé; mais il ne lui fallut pas de longues délibérations pour se déterminer, jamais affaire ne demanda moins de discussion. La seule préface du recueil faisoit sentir un novateur qui ne pensoit qu'à affoiblir, ou plutôt à ruiner l'autorité des constitutions apostoliques contre les cinq propositions. On y disoit nettement, 1. Que le Jansénisme est un fantôme. 2. Que la constitution d'Innocent X n'a fait que renouveler & aigrir les disputes, qu'Alexandre VII s'est laissé entraîner à faire des choses peu convenables à son devoir; qu'Innocent XII s'est exprimé d'une manière ambigue; enfin que les Evêques de France ont agi contre les Libertés Gallicanes sous prétexte de les établir en recevant la constitution d'Innocent X contre Jansenius. 3. Que le Pape avoit paru apporter quelque remède au mal par son bref du 6 Février 1694, mais que celui du 24 Novembre 1696 avoit renversé en partie le bien qu'on pensoit qu'avoit fait le premier. 4. Qu'il faudroit faire des disputes réglées sur l'affaire du Jansénisme devant des juges nommés par le Pape ou par le Roi; que la mort n'avoit pas encore enlevé tous ceux qui favoient que les délibérations que les Evêques suivent aujourd'hui comme leur règle, seront éternellement la honte du Clergé de France. L'Assemblée condamna le 4 Septembre ces propositions comme fausses, téméraires, scandaleuses, injurieuses au Clergé de France; aux souverains Pontifes & à l'Eglise universelle, schismatiques & favorisant les erreurs condamnées. Ce fut tout le fruit que ces Messieurs retirèrent des mouvemens infinis qu'ils s'étoient donnés pour faire condamner le livre du cardinal Sfondrat; auquel l'Assemblée ne toucha point, moins encore par respect pour la pourpre dont l'auteur avoit été revêtu, & pour le S.

Siège auquel on l'avoit déferé, que par un juste sentiment d'indignation contre les novateurs, qui n'attaquoient la doctrine du *Nodus* que pour établir celle de l'Evêque d'Ypres. Ils s'en vengèrent par des libelles, où ils qualifièrent le jugement du Clergé de malheureuse censure qui renouveloit les contestations.

M. l'Archevêque de Rouen condamne un petit livre intitulé : *Difficultés proposées à M. l'Archevêque de Rouen, par un* Mars 28.
ecclésiastique de son diocèse, sur divers endroits des livres dont il recommande la lecture à ses Curés.

M. Colbert avoit été fort long-temps ami des Jésuites, que son père, l'un des plus habiles ministres que la France ait eu pour les Finances, avoit toujours protégés. Quelques mécontentemens que le Prélat crut avoir eu d'un de leurs professeurs en théologie, sur quoi les supérieurs ne lui donnèrent pas la satisfaction qu'il souhaitoit, en éloignant de Rouen ce religieux, homme de condition & de mérite, affoiblirent d'abord cette bonne intelligence. Le livre des *Difficultés* la rompit absolument : En voici l'histoire en deux mots. Le Prélat, ou plutôt M. de Scaucourt, l'un de ses Grands-Vicaires, & celui qui faisoit tout, dans un écrit qui contenoit les sujets dont les prêtres du diocèse devoient traiter dans leurs conférences, avoit jugé à propos de marquer les livres que les ecclésiastiques devoient consulter particulièrement, & sur lesquels il souhaitoit qu'ils formassent leurs décisions dans les cas de conscience. Le rituel d'Alet, la morale de Grenoble, les résolutions de M. de Sainte-Beuve, & la théologie dogmatique du père Alexandre Jacobin, tenoient la première place dans ce catalogue ; l'Archevêque qui en fut averti, ne crut pas devoir rien changer à ce qu'avoit fait son Grand-Vicaire. Le petit livre des *Difficultés* parut peu après. On prétendoit y faire voir que les auteurs favoris de celui qui avoit dressé l'*ordonnance* n'étoient pas des guides sûrs en matière de morale : l'on prenoit sur-tout à tâche de réfuter le père Alexandre, dont on soutenoit que les opinions sont communément fort outrées, & plus propres à faire réputation au casuiste dans un temps où tout ce qui s'appelle morale sévère est à la mode, qu'à former de justes décisions. Un Jésuite nommé le père Buffier, avoit contribué à répandre l'ouvrage dans le diocèse de Rouen : M. l'Archevêque non content de l'interdire, s'adressa aux supérieurs pour lui faire signer dix propositions contraires aux erreurs qu'il trouvoit dans les *Difficultés*

propofées, & un défaveu qui réparât l'injure faite à fa grandeur. Il trouva dans eux une foumiffion pour l'Epifcopat dont il avoit dit (a) qu'il fut édifié, mais le *rebelle* défobéit à leurs ordres, & ils le punirent avec toute la févérité que méritoit fa révolte. Il fut envoyé à Quimper-Corentin, où il ne devoit avoir aucun commerce au dehors : *Peine*, difoit le père Ayraut Vice-provincial, dans fa lettre au Prélat, *la plus grande qu'il foit en mon pouvoir de lui imposer*. Il y a apparence que fi le Jéfuite refufa la fignature qu'on exigeoit, ce n'eft pas qu'il trouvât de la difficulté dans la plupart des propofitions qui n'en fouffrent aucune. Il pouvoit même être édifié de voir un Archevêque, l'un des plus riches de l'Eglife, qui aimoit le jeu & la mufique, & foutenoit fon rang auffi-bien qu'aucun grand Seigneur du royaume, perfuadé (b) que toute action pour être vraiment chrétienne & méritoire doit avoir l'amour de Dieu, au moins habituel, pour principe, & s'y rapporter comme à la fin dernière : que c'eft ambition, parlant en général, que de demander un Evêché, & que la feule demande en rend indigne, &c. Mais il eft toujours trifte d'en venir à des fignatures particulières en matière de foi ou de morale. C'eft reconnoître qu'on s'eft égaré. Le père Buffier auroit fans doute été bien fâché de donner lieu de croire qu'il avouoit avoir enseigné l'erreur du péché philofophique. Nous apprenons néanmoins du père Alexandre (c), que ce *rebelle* ouvrant les yeux à la vérité & le cœur à la grâce, figna enfin tout ce qu'on voulut. Il n'en fit pas moins le voyage de Baffe-Bretagne : mais la peine fut courte, fon Général l'en tira, avec ordre de le mettre à Paris, où il a publié depuis divers ouvrages.

Quelque fatisfait que M. Colbert fût des fupérieurs de la Société, il ne crut pas devoir manquer l'occafion de faire une lettre pastorale par rapport aux points de la morale qu'il jugeoit que l'auteur des difficultés avoit renverfés. Ils fe réduifent à la probabilité, à l'amour de Dieu & au péché philofophique. Sur le premier chef, le Prélat affure que pour peu qu'on faffe d'attention aux maximes les plus certaines de la doctrine des mœurs, on fe convainc aifément que nous fommes toujours obligés, fous peine de péché, de préférer l'opinion qui nous paroît en même-temps la plus probable & la plus fûre, à celle qui fe trouve & moins fûre & moins probable. On peut voir par ce que nous avons dit fous 1656, à l'occafion des lettres Provinciales, qu'il faut que bien des

1697.
(a) Lettre pastorale. F. 5.

(b) C'est la 5. & la 8. des Propofitions, dont M. de Rouen demandoit la fignature.

(c) Voyez l'appendix de fa Théologie.

Saints & bien des docteurs n'aient pas fait la moindre attention aux maximes les plus certaines de la doctrine des mœurs. Il n'est pourtant pas vraisemblable que la cupidité ait été en cela la règle de leur conduite. Ils ont blâmé l'abus qu'on peut faire de la probabilité ; ils n'en ont pas jugé le fond aussi dangereux que fait M. de Rouen : aussi raisonnent-ils sur d'autres principes, & ils ne regardent nullement comme certain ce qui lui paroît indubitable. La plupart n'avoueront pas ce qu'il leur impute, & soutiendront qu'on leur impose pour les combattre avec plus d'avantage. C'est ce qui n'arrive que trop souvent dans les disputes théologiques. Du reste, un Prélat est toujours louable d'exhorter les peuples confiés à ses soins de suivre dans la pratique ce qui est le plus probable & le plus sûr : il n'y a point de risque à prendre ce parti, au lieu qu'en bien des occasions l'autre peut conduire au précipice. C'est un grand préjugé contre la probabilité qu'on attaqueroit, ce me semble, avec plus de succès si on donnoit plus à la raison qu'aux déclamations. Sur le second article, M. de Rouen établit d'abord ce que personne ne sauroit nier, que tout homme doit aimer Dieu habituellement, c'est-à-dire, être toujours dans la disposition de le servir & de lui plaire ; puis il ajoute que le pécheur ne sauroit être justifié dans le sacrement de Pénitence sans un amour au moins commencé. C'est le sentiment d'un grand nombre de théologiens & de l'Assemblée du Clergé de 1700, ainsi que je l'ai remarqué en parlant du décret d'Alexandre VII, sur l'attrition : mais ce décret même est une preuve que le Pape ne regardoit point le sentiment qui exige de l'amour comme la *vérité la plus constante de l'écriture & de la tradition, & la plus évidente par elle-même*. Après tout, c'est le plus probable, au moins le plus sûr, & conséquemment celui auquel il faut se tenir dans la pratique : mais je doute que tout le monde accorde à M. de Rouen que la crainte de l'enfer ne peut changer le cœur, & qu'un pécheur conduit par ce motif seul ne sauroit haïr véritablement le péché. Il me paroît que voilà une de ces suppositions qu'on nie tout aussi aisément qu'on les fait, parce qu'elles sont destituées de preuves. Il est bien vrai que s'il n'y avoit point de supplices à craindre, assez & trop d'hommes coupables ne penseroient pas même à rentrer dans les voies de justice ; mais il ne s'ensuit pas de-là que l'appréhension des peines ne puisse produire dans le cœur l'aversión du crime qui nous en rend dignes.

1697. Il est naturel de haïr, de détester, de fuir tout ce qui nous peut rendre éternellement malheureux. Ce n'est pas-là non plus l'argument sur lequel s'appuyent les docteurs, qui exigent un amour au moins commencé dans le sacrement de Pénitence. Mais je me suis trop étendu ailleurs sur cette matière pour la retoucher ici. Le dernier point concerne l'attention nécessaire afin qu'une action soit imputée à péché, sur quoi M. de Rouen établit, qu'il n'est pas besoin de penser que ce qu'on fait est mal, quand il s'agit du droit naturel, pour être coupable du mal qu'on fait, & que c'est du sentiment opposé qu'est né le dogme monstrueux du péché philosophique. Je ne crois point qu'il vienne dans l'esprit à personne que l'auteur des *Difficultés* ait prétendu justifier tout ce qu'il y a de libertins ou d'athées ; mais il n'y a personne qui ne voie à quel dessein le Prélat ramène le péché philosophique. Il dit que toute l'Eglise s'est soulevée contre une doctrine si insensée & si pernicieuse ; il pouvoit ajouter, pour l'édification des fidèles, que cette doctrine n'avoit peut-être pas un seul défenseur dans tout le monde chrétien (a).

(a) Voy.
le 24.
d'Avr.
1690.

Voilà de quelle manière M. Colbert punit l'auteur des *Difficultés*. Cependant cette querelle en produisit une autre qui intéressa toute l'école. Le père Alexandre ne se crut pas assez vengé par la lettre pastorale, & il jugea que le libelle, tout pros crit qu'il étoit dans le diocèse de Rouen, trouveroit encore des partisans là & ailleurs s'il ne le réfutoit avec cette plume qui a grossi leur bibliothèque d'un si grand nombre de volumes. Pour faire les choses avec plus d'éclat, il se donna de gaieté de cœur un adversaire, en attribuant les *Difficultés* au père Daniel Jésuite, qu'il attaqua (b) encore sur la doctrine des équivoques & des restrictions mentales, dont il vouloit que ce savant écrivain se fût déclaré le défenseur dans le petit traité qu'il en a publié à la fin de sa réponse aux Provinciales. Le fondement de cette supposition est que l'auteur y fait sentir tout le ridicule qu'il y a à n'excuser l'artifice dont usa Jacob pour surprendre la bénédiction d'Isaac, qu'en le faisant aller à la chassie dans une étable. C'est précisément ce qu'a fait le docte Jacquin dans

(b) Eclaircissement des prétendues Difficultés &c.

(c) 10. 9. sa théologie dogmatique & morale (c) Le père Daniel ne crut pas devoir demeurer sans réponse. Sa lettre au P. Alexandre est datée du premier Janvier de l'année suivante. La contestation s'échauffa bientôt. Une femme savante ou supposée, comme il n'y a guères lieu d'en douter, ou réelle,

par. 3.
sect. 4.
dis. 43.

comme il s'en trouve beaucoup en France à la gloire du sexe, dit (a) galamment le père Serri Dominicain, entra dans la lice pour servir de second au père Alexandre ; & avança que les Jésuites, bien différens des Pharisiens, vivoient bien, mais qu'ils enseignoient mal sur les matières de la grâce & de la morale. Cela donna occasion au Jésuite d'examiner à fond ces deux articles. Il soutient sur le dernier, que la Société n'a jamais eu d'autre doctrine que les Jacobins, & que si quelqu'un de son Corps s'est égaré dans quelque point, fût-ce sur la probabilité, ç'a toujours été à la suite d'une foule de thomistes. On reconnoît que les deux écoles sont fort opposées sur le premier article, de manière qu'on voit bien qu'il n'est pas d'humeur à devenir prédéterminant. Il emploie cinq lettres à faire le parallèle de la science moyenne & de la prémotion physique, toutes écrites avec netteté & une précision qui répand la lumière sur les manières les plus obscures, & les rend intelligibles à quiconque est capable d'entendre quelque chose. La querelle se pouvoit avec trop de chaleur pour espérer qu'elle finit sitôt : cependant elle se termina tout-à-coup. Le père Serri avance dans la préface de son histoire des congrégations *de auxiliis*, que les Jésuites voyant que leur prophète n'étoit pas en état de faire tête à l'Achille des Dominicains, ils firent en sorte que le Roi imposa silence aux deux partis. On lit au contraire dans la préface des lettres du père Daniel, qu'on a soupçonné quelque ami du Jacobin d'avoir agi auprès de M. le Chancelier pour faire cesser un combat, où il étoit fort mal mené. Dans les différens scholastiques, ainsi que dans les politiques, il est rare de voir les battus tomber d'accord de leur défaite. Il en coûteroit trop à l'orgueil d'un savant de s'avouer vaincu, c'est au public instruit & capable de juger, de faire justice aux parties. Sans entrer dans le fond de la question, il est aisé de reconnoître que le père Alexandre avoit perdu ici tout l'avantage que lui a donné une grande lecture dans les disputes qu'il a entreprises contre les hérétiques : car il s'agissoit de raisonner, & non pas de citer des canons & de coudre des passages.

Innocent XII condamne l'apologie historique des deux censures de Louvain & de Douay sur la matière de la grâce ; deux disquisitions latines sur la prédestination gratuite, & la grâce efficace par elle-même ; les ouvrages de Baïus, l'exposition de la foi catholique.

1697.
(a) Préface de
l'Hist. de
la Cong.
De Auxiliis.

Mai 8.

1697.

Nous avons parlé du premier de ces ouvrages sous 1690; & du dernier sous 1696, le second étoit de la façon du père Gerberon, lequel ayant appris qu'on l'avoit flétri à Rome, le fit réimprimer sous ce nouveau titre : traités historiques sur la grâce & la prédestination. C'étoit lui encore qui avoit publié les ouvrages de Baius pour les répandre en France, en Hollande & dans les Pays-Bas, quoique Pie V eût condamné dans le siècle précédent 79 propositions de cet auteur qui les avoit humblement rétractées, & que la censure eût été confirmée par les Papes suivans. Mais le père Gerberon prétend que les opinions de Michel de Bay n'ont point été véritablement prosrites; que les propositions ont été compilées & dénoncées de mauvaise foi par les Frères Mineurs, qu'on en a plutôt condamné les termes que le sens; que les censures faites par les universités d'Espagne & celle de Paris sont impertinentes & indignes de théologiens; que le jugement porté à Rome ne leur fait aucun tort, qu'il est plus propre à augmenter les troubles qu'à les apaiser; en un mot, qu'elles ne contiennent que la pure doctrine de saint Augustin, & que plus on lit les ouvrages de Baius, plus l'on est en état de comprendre la véritable doctrine de ce père. Il y a quelque chose de prodigieux dans la conduite des partisans de Jansenius. Ils veulent que le fond de la religion consiste à bien entendre saint Augustin, & selon eux, il n'y a que ceux qui ne pensent pas comme l'Eglise qui en aient l'intelligence. Ainsi la véritable Eglise se trouve réduite à à un petit nombre de théologiens sans aveu, sans mission, sans chef.

Mai 24.

Ordonnance de M. le Tellier Archevêque de Reims, pour l'approbation des réguliers dans son diocèse.

Le Prélat commence par dire que dès qu'il avoit été appelé au gouvernement de sa métropole, il avoit pensé sérieusement à se rendre exact dans l'exercice de sa charge : qu'ayant souvent réfléchi sur les moyens qui le pouvoient rendre fidelle dans son ministère, & lui donner une assurance moralement certaine de la probité & de la bonne conduite de ceux auxquels il jugeroit à propos de confier la dispensation des saints mystères, il n'en avoit point trouvé de plus sûr pour les séculiers, que de les faire élever dans son séminaire, moyen qui lui avoit parfaitement réussi par la singulière protection de Dieu : que pour les réguliers, après un examen sérieux, il ne leur avoit jamais donné que des approbations limitées à un certain temps, afin de les faire repasser souvent sous ses yeux, & les exciter

par-là à s'observer de plus-en plus, ce qu'il ne manqueroit pas de continuer à faire : mais qu'il avoit reconnu que le témoignage que les supérieurs rendent des mœurs de ceux qui sont sous leur conduite est quelquefois fort équivoque ; qu'il y avoit été surpris lui-même , & qu'il avoit vu des religieux forcés de sortir de son diocèse pour leur mauvaise vie , être ensuite placés honorablement dans d'autres maisons de leur ordre , & être employés à l'administration des sacremens , ce qui ne seroit pas arrivé si l'Evêque du lieu avoit été informé de leur vie criminelle ; que l'unique moyen de remédier à ce désordre , étoit de prendre avec les réguliers les mêmes précautions qu'on prend avec les séculiers conformément aux canons. Tout le monde fait que l'Eglise en a fait pour les Evêques & pour les Prêtres. Il y en a qui défendent aux Prélats de sortir de leur diocèse sans une nécessité pressante , attestée par les lettres de leurs confrères , de prendre aucun emploi à la cour sans y être forcé , de séjourner dans la ville Impériale , & d'y donner le spectacle d'un train & d'un équipage qui sent plus le Prince de la terre que le successeur des Apôtres. M. de Reims ne parle point de ceux-là dont il n'étoit pas question , & auxquels il auroit apparemment trouvé des réponses , si on l'avoit mis sur la défensive ; il se borna à établir qu'il est d'usage & d'un usage très-ancien , que les Prêtres qui sortent du diocèse de leur naissance , ne soient point admis dans un autre à faire les fonctions de leurs ordres , s'ils ne représentent à l'Evêque du lieu où ils vont , des lettres expédiées en bonne forme par leur Evêque , qui rendent témoignage & du rang qu'ils tiennent dans l'Eglise , & de leur bonne conduite. Le Prélat recherche l'origine de ces lettres , & il y a bien de l'apparence , dit-il , que la pratique en a été établie en conséquence du cinquième canon du concile de Nicée. Il marque ensuite les endroits où l'on trouve les formules , c'est-à-dire , la manière dont elles doivent être dressées : c'est dans le décret de Burchard I , 2. cap. 227 , & dans celui d'Yves de Chartres par. 6 , cap. 434 & 435. Après ce trait d'érudition , venant au fait , il ordonne que tous les religieux venant d'ailleurs , qui seront présentés par leurs supérieurs locaux , seront tenus d'apporter des lettres testimoniales de leurs provinciaux , contenant une attestation en bonne forme de leur vie & mœurs , & de plus un certificat de l'Archevêque ou Evêque dans le diocèse duquel ils auront fait leur séjour , ou de leurs Vicaires-Généraux , ce certificat portant témoignage de leur bonne conduite , & du bon usage que ces réguliers auront fait des pouvoirs qui

1697.

leur auront été confiés, faute de quoi ils ne doivent pas compter d'être employés dans le diocèse. M. de Reims finit en disant qu'il est persuadé que les religieux gens de bien ne trouveront point à redire à son ordonnance, & qu'il n'y aura que les indociles & mal vivans qui crieront, à la nouveauté.

Il n'y a personne qui ne voie que M. de Reims avoit imaginé là un moyen tout propre à tenir les réguliers dans une extrême dépendance. J'ai oui dire qu'il avoit dès-lors dans la tête un dessein beaucoup plus avantageux à l'épiscopat, & capable de le conduire à un pouvoir presque despotique sur le Clergé, savoir de se rendre maître de toutes les cures, en rendant les Curés amovibles ; mais que l'exécution ne dépendant pas d'une simple lettre pastorale, l'affaire devoit être traitée à la prochaine Assemblée du Clergé, mais que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit fermé la bouche au Prélat sur ce point, dont la seule proposition ne pouvoit manquer de soulever tout le Clergé subalterne. Pour revenir aux réguliers, il se trouva que ceux dont la conduite étoit la plus irréprochable, au jugement de M. de Reims, furent les premiers & les plus fermes à s'opposer à l'exécution de l'ordonnance. Comme il ne dépendoit pas d'eux néanmoins de la faire révoquer, le parti qu'ils prirent fut de faire le moins de changement qu'ils purent dans leurs maisons ; on en étoit-là quand le Clergé s'assembla en 1700, M. de Reims crut que pour donner la dernière forme à son règlement, il le falloit faire approuver par l'Assemblée, ou du moins l'engager à quelque chose d'équivalent. Il en étoit président. Il y avoit un grand nombre d'amis, MM. de Rouen, de Noyon, d'Arras & d'Amiens avoient fait des ordonnances semblables à la sienne, l'affaire paroïssoit intéresser tous les autres Evêques : ainsi le succès ne sembloit pas douteux. Il proposa donc dans la séance du 22 de Juin de faire la lecture de sa lettre pastorale qu'il estimoit si utile à l'Eglise : on la fit le jour suivant ; après quoi il dit que si les supérieurs de tous les ordres religieux avoient une aussi grande attention à ne point souffrir parmi eux les sujets qui donnent du scandale, qu'il en avoit toujours remarqué dans les Congrégations des Bénédictins de saint Maur & de saint Vanne, la Société des Jésuites, les religieux de sainte Geneviève, & quelques autres, il n'auroit pas été poussé par le devoir de sa conscience de faire cette ordonnance, qu'il pouvoit dire qu'il ne l'avoit faite qu'après avoir pesé au poids du sanctuaire, d'un côté les inconvéniens, de l'autre la nécessité ; que les ordres envoyés aux Jésuites par leur général de ne point

prendre des lettres testimoniales, l'empêchoient contre son inclination d'employer tous ces religieux dont il estimoit la vertu & la capacité; que les Capucins avoient été les plus opposés à l'exécution de son ordonnance; que le chapitre général des Prémontrés réformés avoit aussi défendu à ses religieux de s'y conformer: que comme sa seule vue avoit été le bien de l'Eglise & de son diocèse, il n'hésitoit pas à dire à la compagnie, que si elle croyoit qu'il y eût quelque tempérament à prendre pour concilier la délicatesse des réguliers avec le devoir d'un Evêque, dans un article aussi essentiel pour la discipline, il se feroit un plaisir de marquer à l'Assemblée l'inclination qu'il auroit toujours de se conformer à ses sentimens.

Il paroît par ces paroles que le Prélat ne se croyoit pas trop sûr de faire entrer ses confrères dans ses sentimens, ou qu'il croyoit ce compliment si modeste tout propre à les y engager. La conclusion fut que l'ordonnance seroit remise aux commissaires des réguliers. Le 21 d'Acût M. de Meaux, chef de la commission, ayant pris le bureau, il dit qu'à regarder le droit & les canons, il n'y avoit rien de mieux établi que la disposition de la lettre pastorale. M. le Tellier n'avoit cherché les lettres testimoniales que dans l'histoire ecclésiastique, son ami & son oracle les trouva dans les épîtres de saint Paul qui demandoit aux Corinthiens, *avons-nous besoin de lettres de recommandation auprès de vous?* Et qui ne vouloit confier les aumônes qu'on devoit porter à Jérusalem qu'à ceux que les fidèles auroient approuvé par leurs lettres, *quos probaveritis per Epistolas*. Voilà des textes bien décisifs pour les lettres testimoniales, & il est surprenant que M. de Reims n'y eût pas fait attention. Cependant, malgré l'évidence de ces beaux passages, M. Bossuet opina à s'en tenir à un règlement que les commissaires avoient dressé, & qui fut envoyé à tous les Prélats du royaume. Il portoit 1. Que chaque régulier que son supérieur immédiat jugeroit à propos de présenter à l'Evêque pour recevoir de lui ou de son grand-Vicaire, une approbation pour prêcher ou pour confesser, seroit porteur d'un certificat en bonne forme, signé de son provincial, qui rendroit témoignage de sa vie & mœurs, & marqueroit de plus dans quel diocèse ce régulier auroit fait sa dernière demeure pendant un temps considérable. 2. Que lorsque les supérieurs desdits réguliers feroient sortir un de leurs inférieurs d'un diocèse, de concert avec l'Evêque, pour fautes commises par ledit inférieur, & connues par l'Evêque, le supérieur immédiat des réguliers, seroit tenu de déclarer au-

1697.

dit Evêque en quelle maison de son ordre le provincial auroit jugé à propos d'envoyer ce régulier, & qu'en ce cas ledit Evêque étoit exhorté d'avertir celui de ses confrères, dans le diocèse duquel il fauroit que ce régulier auroit été envoyé.

Voilà ce qui fut réglé en 1700, & il ne paroît point par le procès-verbal de l'Assemblée, que personne se soit déclaré pour les lettres testimoniales. Il est visible en effet que la pratique en est non-seulement très-embarrassante en elle-même, mais encore sujette à bien des inconvéniens. Que plusieurs ordres refusent de s'y soumettre, comme il arriva dans l'occasion dont nous parlons, les voilà exclus de l'exercice de leurs fonctions, & conséquemment les fidèles privés du secours qu'ils avoient accoutumé d'en tirer : pour un Evêque qui sera bien aise de voir les réguliers renfermés dans les exercices du cloître, vingt mieux prévenus en leur faveur ou plus attentifs au besoin de leurs peuples, se feront scrupule de les laisser inutiles. Bien plus, si de pieux & savans religieux ont le malheur de déplaire à un Prélat ou à son grand-Vicaire, ils n'auront point d'attestation favorable, les voilà notés. En ce cas, l'Evêque dans le diocèse duquel ils passeront par ordre de leurs supérieurs, se trouvera réduit contre son gré, ou à voir éternellement de bons ouvriers sans travail, ou à les employer contre le gré de son confrère. C'est apparemment pour cela que les lettres testimoniales ont fait si peu de fortune. La plupart des Prélats les ont regardées comme un assujettissement très-génant de part & d'autre; & maîtres de limiter les approbations, de les révoquer même en cas de besoin, ils ont jugé que généralement parlant, il n'y a pas plus de danger à confier le ministère à des réguliers examinés par eux pour la doctrine, & munis du témoignage de leurs supérieurs pour la conduite, qu'aux Prêtres séculiers répandus dans les différentes villes de leurs diocèses qu'ils ne connoissent guères que sur ce qu'en disent les curés. L'honneur & la conscience doivent engager ceux qui sont à la tête des communautés à ne se pas exposer au reproche d'avoir répondu d'un sujet indigne. *Quo in testimonii genere, dit le quatrième concile provincial de Milan, ipse videat ne quid testificando admittat quod religiosæ conscientiae suæ fraudi sit, labemve afferat.*

15. Juillet M. l'archevêque de Reims condamne deux thèses de théologie soutenues sur la fin de l'année précédente dans le collège des Jésuites de Reims. L'ordonnance qui étoit fort grosse, fut distribuée en pleine assemblée de Sorbonne, envoyée à Rome, en Flandres, à tous les Evêques, & dans toutes les villes du

Royaume, avec une profusion digne de celui qui en faisoit les frais. Il est vrai qu'il n'avoit pas pris la peine de la composer ; un pareil ouvrage demandoit beaucoup de doctrine & un grand travail. On voit dans le Journal des Savans (a) de Paris que M. Witasse, docteur & professeur de Sorbonne y avoit eu grande part : mais enfin il y avoit mis son nom, & il en fit tous les honneurs. 1697.

Il est difficile de contenter tout le monde : assez peu de gens furent satisfaits de l'ordonnance. On y canonisoit le thomisme ; mais on mettoit une différence très-réelle entre cette doctrine & celle de Jansenius. Ce Prélat étoit maltraité, & ses disciples encore plus. On les représentoit comme des présomptueux qui croient entendre mieux saint Augustin que le reste des catholiques. Ces traits empoisonnoient le plaisir que l'ordonnance auroit pu donner d'ailleurs. Le père Quesnel ne put s'empêcher de témoigner (b) que ceux qui avoient été chargés de la dresser avoient peu ménagé la réputation de M. de Reims, à qui la postérité rendroit justice sur la manière dont il avoit flétri la mémoire de l'évêque d'Ypres. Il ajoutoit que ce Prélat ne devoit pas exiger la créance du fait, après avoir déclaré dans une lettre à M. Vivant qu'il étoit persuadé en son particulier que les cinq propositions sont de Jansenius, mais qu'il est ridicule d'exiger que les autres entrent dans ce sentiment. Pour ce qui regarde ce dernier point, supposé que la lettre soit réelle, il faut convenir que le père Quesnel raisonnoit juste. Le père Gerberon, aussi vif & moins capable de ménagement, s'exprima d'une manière beaucoup plus forte : *Tout le monde conclura, dit-il (c), que M. l'archevêque de Reims est donc cet enflé d'orgueil dont parle S. Paul ; ce Docteur qui ne sait rien de la science des Saints, & ce possédé d'une maladie d'esprit d'où naissent les envies, les médisances, les mauvais soupçons, & des disputes pernicieuses.* Les Jésuites ne furent guères plus patients : c'étoit pour eux que l'ordonnance étoit faite. L'on ne parloit de Jansenius que pour tomber à plomb sur leur doctrine qu'on traitoit de nouvelle, dangereuse, suspecte & erronée. La science moyenne étoit effectivement l'aversión de M. de Reims, & il avoit pour eux une antipathie qu'il n'avoit pu vaincre ; aussi ne s'étoit-il guères fait de violence pour la combattre. Le Professeur de Reims avoit soutenu, 1. que la science moyenne ayant passé par les plus fortes épreuves, elle en est sortie plus pure, & qu'elle n'est pas plus pélagienne que calviniste. 2. Qu'il n'y a rien de plus constant dans la doctrine de S. Augustin que la prédestination tout

(a) Jour-
nal du
17. Janv.
1698.

(b) Cause
Quesnel.
P. 171.

(c) Let-
tre d'un
Théol. à
M. l'Ar-
chev. de
Reims.

1697.

à fait gratuite. Le Prélat prétendit que la première de ces deux thèses alloit jusqu'à mettre la doctrine de Molina sur la matière de la grâce au-dessus de celle de S. Augustin ; que la seconde n'en disoit pas , & qu'il falloit ajouter que le sentiment qu'elle établissoit étoit un dogme de foi. Ce fut le fondement & de la censure & des plaintes des Jésuites. Vers la saint Martin on vit paroître un libelle auquel on a donné le nom de *Maurolique* , parce que l'auteur y fait un petit parallèle de cet Abbé & du Prélat qui l'avoit peu ménagé dans son ordonnance. Il avance que bien des gens lui ont soutenu que l'autorité de M. de Reims mise en balance avec celle de Maurolicus seroit en danger d'avoir le dessus : *Mais Dieu sait* , ajoute-t-il , en poussant la raillerie jusqu'où elle peut aller , *comme je leur fermois la bouche. Maurolicus* , disoient-ils , étoit un savant homme & fort considéré dans son temps ; & M. l'archevêque de Reims , leur répondois-je , est le premier Pair de France & fort redouté dans son diocèse. *Maurolicus* , poursuivoient-ils , étoit un homme d'une piété édifiante & d'une conduite très-régulière ; & M. l'archevêque de Reims , repartois-je , est Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit , & Maître de la Chapelle du Roi. *Maurolicus* , ajoutoient-ils , étoit un homme de qualité de l'ancienne maison des Marulles : & M. l'archevêque de Reims , répliquois-je , est proviseur de Sorbonne. A cela , Monseigneur , ils n'avoient pas le mot à dire. Cette pièce & quelques autres qui la suivirent , sont remplies de traits pareils , & de certains faits qui donnent vogue à une satyre , mais peu convenables à la charité chrétienne & au respect qu'on doit à un homme vivant qui occupe un si grand poste. Plusieurs étoient de main de maître , & on a publié que quelques-unes venoient de gens qui tenoient un rang fort considérable dans le monde. L'envie de médire , quand on le fait faire avec esprit , est un grand attrait pour entrer dans les querelles d'autrui. L'air brusque & les manières peu polies que M. de Reims conserva jusqu'à la mort , quoiqu'il fût éternellement avec des femmes , ne prévenoient pas en sa faveur. Plus de cent mille écus de rente dont il jouissoit tant en patrimoine qu'en bénéfice , & dont il trouvoit le bout avec celui de l'année , lui faisoient peut-être encore plus d'ennemis. La cupidité ne met point de bornes au désir des richesses , ce désir est commun à tous les hommes , & par une secrète malignité enracinée dans leur cœur , il arrive presque toujours qu'ils haïssent ceux qui sont excessivement riches.

Les satyres en prose & en vers qui couroient Paris , pouvoient bien chagriner M. de Reims , mais elles n'étoient pas ca-

pables ni de le détromper , ni de justifier la thèse. Ce fut ce qui engagea un Jésuite , qu'on a vu depuis être le père Daniel , à publier une réponse adressée à l'Archevêque lui-même , sous le titre de *Remontrance* , où il se faisoit fort d'être avoué par les supérieurs de sa Compagnie. On tombe généralement d'accord qu'il s'est fait peu de pièces plus vives , plus respectueuses & plus polies tout à la fois , & qu'on y défend les deux thèses censurées , d'une manière qui ne souffre point de réplique ; l'auteur fait voir sur la première , que le professeur loue la doctrine de la science moyenne , mais sans la comparer à aucune autre , que conséquemment on n'a eu nul sujet de dire , comme on fait dans l'ordonnance , qu'on la représente adroitement comme la seule qui soit autorisée dans l'Eglise & même au-dessus de celle de *S. Augustin*. Il n'y a pas un mot dans la thèse qui ait pu faire naître cette pensée. Si le théologien a dit que la science moyenne , attaquée par de puissans adversaires , examinée avec tant d'exactitude en présence des souverains Pontifes , éprouvée comme l'or dans la fournaise , en a été trouvée plus pure , ainsi que parle l'abbé Maurolique , c'est un fait certain & qui n'est contesté que par ceux qui croient avoir un intérêt essentiel à obscurcir cette vérité. Il s'ensuit delà qu'on ne peut condamner la science moyenne , comme favorisant les erreurs de Pelage. Aussi les Papes ont-ils défendu de la noter d'aucune censure , & c'est s'oublier sans doute que de l'appeler suspecte & erronée. Elle est précisément sur le même pied que la prédétermination physique. Soit approbation , soit simple tolérance ; les choses sont parfaitement égales ; Rome a prononcé de la même manière sur l'une & l'autre : ce qu'il y a eu de plus célèbres professeurs en Sorbonne n'en ont pas porté un autre jugement , plusieurs d'entr'eux se sont déclarés hautement pour la science des conditionnelles de Molina qu'on n'attaque dans l'ordonnance que par des argumens qui n'ont nulle force , & auquel on impose d'une manière qui ne fait pas honneur à une pièce de ce caractère. L'auteur de la Remontrance fait voir ensuite que la seconde thèse n'auroit pas pu être censurée , quand même le professeur auroit enseigné la prédestination conséquente & postérieure à la prévision des mérites , doctrine très-commune , & autorisée dans la plupart des Ecoles & des Universités catholiques : qu'elle le devoit beaucoup moins être , puisqu'elle établit la prédestination gratuite , conformément à l'opinion de saint Augustin ; que vouloir que le professeur eût ajouté que c'est un dogme de foi , c'est demander qu'il se fût rendu ridicule en

1697:

faisant de sa tête un article de foi inconnu à toute la théologie; qui a toujours regardé la question de la prédestination à la gloire, dont il s'agit dans la thèse, comme une question problématique.

La remontrance fit tout l'effet que l'auteur en pouvoit espérer, & M. de Reims ne fut pas le dernier à l'apprendre. Il pensa d'abord à la réfuter; mais ses amis lui ayant conseillé de ne pas mettre au jour ce qu'il avoit fait là-dessus, il chargea deux docteurs de Sorbonne d'entrer en lice contre l'apologiste inconnu. Leur travail alla si lentement, qu'il résolut enfin d'avoir justice par une autre voie. Il étoit difficile d'attaquer les Jésuites sur le fond, il les attaqua sur l'irrégularité de la procédure. Il prétendit qu'une remontrance faite à un Archevêque étoit une insulte dans toutes les formes, qu'il falloit prendre les voies canoniques, s'adresser à lui avant que de sonner le tocsin, & implorer humblement sa justice avant que d'en appeler à celle du public. Il s'adressa d'abord au Roi, à qui il demanda des commissaires pour connoître de cette affaire, & il lui nomma quatre Prélats qu'il en jugeoit très-capables. Lui accorder ce qu'il souhaitoit, c'auroit été lui donner gain de cause; Sa Majesté le renvoya au Parlement. On prit aussitôt des avocats des deux côtés, on présenta des requêtes, on visita ses Juges. Tout Paris se faisoit une fête d'entendre les plaidoyers qui ne pouvoient manquer d'être des plus curieux. Les Avocats ne se feroient pas apparemment si bien renfermés dans l'état de la question, qu'ils n'eussent fait quelques excursions. Ces Messieurs aiment les épisodes, ils en auroient eu à choisir. Les intéressés pouvoient voir qu'ils alloient défrayer le parterre: mais il étoit dur à l'Archevêque de mettre en quelque sorte le sceau à l'approbation qu'avoit eu la remontrance, en ne faisant rien contre elle, & les supérieurs de la Société aimoient mieux courir le risque de se voir condamnés pour avoir manqué à une formalité, que de désavouer une pièce qui leur assuroit le point capital, savoir, la justification de la thèse. Ainsi on se préparoit des deux côtés ou à attaquer, ou à se défendre, lorsque M. de Harlay, magistrat d'une prudence, d'une intégrité, & d'une habileté consommée, représenta au Roi que l'affaire n'étoit pas d'une nature à être plaidée en plein Parlement. Un écrivain (a) homme d'esprit, dit qu'il y avoit lieu de craindre que si M. de Reims perdoit, l'Episcopat n'en souffrît, ou que si les Jésuites avoient du dessous, leur général n'appelât l'affaire à Rome, & ne commît le Parlement avec le Pape. Parler de la sorte, c'est connoître peu nos usages. Il ne s'agissoit point d'examiner la doctrine

(a) *Histoire du procès gagné depuis peu par M. l'Archevêque de Reims contre les Jésuites.*

doctrine , mais de prononcer sur la procédure , ce que les Parlemens font tous les jours. La remontrance , quoique nécessaire peut-être parce que les autres moyens de justification avoient de grandes difficultés , étoit néanmoins contre les formes , & comme telle pouvoit être supprimée , sans que Rome pensât même à y trouver à redire. Le Roi entra dans les vues du premier Président , & comme il souhaitoit que les parties fussent contentes , il le chargea lui-même de terminer le différent , dont il voulut qu'il fût seul arbitre. Les Jésuites s'offrirent d'abord à rendre visite à M. de Reims , à reconnoître qu'ils avoient manqué à quelques formalités dans la manière dont ils s'étoient défendus , & qu'ils n'y manqueroient plus dans la suite , à lui protester qu'ils n'avoient pas prétendu le chagriner , enfin à lui demander son amitié. Le Prélat compta ces avances pour rien (c'étoit en effet bien peu de chose) , & il demanda que son ordonnance fût reçue avec respect , que les quatre supérieurs des Jésuites de Paris allassent lui faire satisfaction chez lui , qu'ils défavouassent la remontrance comme un libelle injurieux à l'Episcopat , qu'ils en déclarassent & qu'ils en punissent l'auteur. Un arrêt définitif n'en auroit apparemment pas tant donné au Prélat , M. de Harlay , sur-tout , n'étant pas un de ces juges qui feroient perdre la meilleure cause du monde pour un manque de formalité. De plus , dès-là qu'on met une affaire en arbitrage , il faut se résoudre à sacrifier quelque chose de ses droits. Ce fut sur ce principe que M. le premier Président arrêta au mois de Janvier de l'année suivante , que les supérieurs des Jésuites iroient chez M. de Reims lui demander l'honneur de son amitié , & lui marquer qu'ils étoient sensiblement fâchés d'avoir encouru sa disgrâce ; qu'ayant cru être obligés de faire connoître les plaintes qu'ils prétendoient avoir lieu de faire au sujet de son ordonnance , ils avoient laissé paroître une remontrance sans nom d'auteur & sans permission , contre la forme des procédures qui sont seules légitimes dans le royaume , pour se pourvoir contre les ordonnances de Nosseigneurs les Prélats , & auxquelles ils ne manqueroient pas dans la suite s'ils se trouvoient en de pareilles occasions. Cet arrêté fut signé , & le lendemain on alla faire la visite au Prélat , qui parut avoir oublié tout le passé , tant il fit de caresses aux Jésuites. Voilà quelle fut l'issue de cette affaire qui fit un grand éclat , & dont les suites auroient été plus grandes si les passions avoient eu leur cours libre. L'autorité royale qui les suspendit ne les étouffa pourtant pas. Il est bien plus aisé de sacrifier

1697. ses intérêts à la volonté d'un maître absolu , que ses ressentimens à un ennemi par qui on croit avoir été outragé. La politique fait faire l'un , pour l'autre il faut avoir bien de la religion.

(a)p. 17. L'ordonnance de M. de Reims se trouve marquée au 15 de
& 247. Juin dans deux endroits différens [a] du P. Q. C'est une méprise.

Décem- Déclaration du Roi Très-Chrétien au sujet des Prétendus-
bre 12. Réformés. Quelque succès qu'eût eu Louis XIV dans la guerre qu'il avoit soutenue contre la plus grande partie des puissances de l'Europe , les Calvinistes s'étoient toujours flattés que la paix procureroit aux réfugiés le retour en France , & à tous les sectaires une entière liberté de conscience. Ils se trompèrent. La paix générale fut conclue à Rîfwik le 20 de Septembre , sans qu'on y fit aucune mention d'eux. Les plénipotentiaires de quelques Princes protestans avoient à la vérité présenté le 18 un mémoire en faveur des Eglises prétendues réformées de France , mais on n'y avoit fait nulle attention , & Guillaume Prince d'Orange , trop content de se voir reconnu Roi d'Angleterre s'étoit peu intéressé pour ceux de sa religion. Un assez grand nombre de calvinistes du royaume , ayant perdu toute espérance de ce côté-là , pensèrent à aller chercher la liberté de conscience dans la Principauté d'Orange qu'on rendoit au Roi Guillaume par un des articles du traité. Ce fut pour prévenir cette désertion que le Roi donna la déclaration dont nous parlons. Il étoit défendu aux protestans , sous peine de la vie , de s'aller établir dans cette Principauté , & enjoit à tous ceux qui s'y étoient retirés , de revenir chez eux dans le terme de six mois. Si cette déclaration fit concevoir aux prétendus réformés mal convertis qu'ils s'étoient trompés dans leurs espérances , celle dont nous allons parler , acheva de les en convaincre,

1698.

A N N É E 1698.

Décem- Déclaration de Louis XIV qui ordonne l'exécution de l'édit
bre 13. de révocation de celui de Nantes : le Roi y dit qu'il apprenoit avec beaucoup de déplaisir , que quelques ministres & quelques autres de ses sujets endurcis dans leurs erreurs , profitant de la conjoncture de la guerre pour abuser de la foiblesse & de la légèreté des autres , les avoient flattés de vaines espérances qui en avoient fait relâcher quelques-uns des bonnes dispositions où ils étoient auparavant ; qu'ainsi il croyoit devoir détromper ses sujets des illusions dont on avoit tâché de les abuser , & em-

ployer les moyens les plus efficaces pour les ramener solidement & véritablement dans le sein de l'Eglise catholique : que pour cela , il défend de nouveau tout exercice de la religion prétendue réformée , tout commerce avec les ministres , toute assemblée sous quelque prétexte que ce puisse être ; il enjoint aux Evêques de travailler efficacement à l'instruction des nouveaux convertis ; il exhorte ceux-ci d'assister le plus exactement qu'il leur sera possible au service divin , d'observer les Commandemens de l'Eglise , d'honorer les Prélats & les Prêtres. Il leur ordonne d'observer dans les mariages les solennités prescrites par les saints canons , & notamment par ceux du dernier concile , & par les ordonnances ; de faire baptiser leurs enfans dans l'Eglise paroissiale dans l'espace de vingt-quatre heures , à moins qu'ils n'aient une permission expresse de l'Evêque de différer le Baptême. Les autres articles de la déclaration concernent l'instruction des enfans , qui sont maintenus dans leurs biens en satisfaisant aux devoirs de la religion.

1698.

A N N É E 1699.

1699.

Arrêt du Parlement de Paris qui condamne au feu un libelle intitulé : *Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Bouleau de l'archevêché de Paris : à qui l'on doit croire de M. Louis Antoine de Noailles , évêque de Châlons en 1695 , ou de M. L. A. de N. archevêque de Paris en 1696.* Janv. 191

M. de Noailles étant évêque de Châlons , approuva le 23 de Juin 1695 , les réflexions morales sur le Nouveau Testament que le P. Quesnel lui avoit dédiées , & qui ont depuis causé tant de troubles dans l'Eglise. Dans le mandement qu'il publia pour engager ses ecclésiastiques à les lire , il assure que l'auteur y a ramassé tout ce que les saints Pères ont écrit de plus beau & de plus touchant , & en a fait un extrait plein d'onction & de lumière : Que les difficultés y sont expliquées avec netteté , & les plus sublimes vérités de la religion traitées avec cette force & cette douceur du Saint-Esprit qui les fait goûter aux cœurs les plus durs : qu'on y trouvera de quoi s'instruire & s'édifier : Que les ecclésiastiques y apprendront à enseigner les peuples qu'ils ont à conduire , qu'ils y verront le pain de la parole , dont ils doivent les nourrir , tout rompu & tout prêt à leur être distribué : Que ce livre leur tiendra lieu d'une bibliothèque , qui les remplira de l'émillante science de Jesus-Christ , & les mettra en état de la communiquer aux autres. On ne peut rien ajouter à cet éloge. Le Prélat qui avoit la réputation d'une grande piété , & dont la

1699.

famille étoit dans la plus haute faveur , passa peu après de la chaire de Châlons à celle de la capitale du royaume , & le 20 d'Août 1696 , il condamna *l'exposition de la foi catholique* , comme contenant une doctrine fautive , téméraire , scandaleuse , impie , blasphématoire , injurieuse à Dieu , frappée d'anathème , & hérétique. Il traitoit ceux qui l'avoient composée , d'esprits inquiets & ennemis de la paix , dont l'orgueil ne cesse de s'élever quoiqu'abattu , c'est ce qui fait le sujet du *Problème*. L'auteur y fait un parallèle des réflexions morales , & de l'exposition , & prétend qu'il n'est pas possible d'accorder ensemble l'Evêque & l'Archevêque , parce que les deux ouvrages sont si semblables , qu'on ne peut censurer ou approuver l'un , que la censure ou l'approbation ne retombe sur l'autre. Il n'y trouve presque de différence que pour la manière , en ce que l'exposition est en forme de catéchisme par demandes & par réponses , au lieu que dans le livre du P. Quesnel , les dogmes sur la grâce sont tournés en forme de considérations spirituelles , & il le fait voir par la confrontation d'un assez grand nombre de passages. Du reste , il ne prononce point sur le fond de la doctrine ; il paroît ne prendre aucun parti ; il demande seulement qu'on lui dise à qui des deux il faut croire , de l'évêque de Châlons approuvant avec éloge le Nouveau Testament du Père Quesnel , ou du même Prélat , archevêque de Paris , censurant l'exposition comme un livre pernicieux.

Quoique l'auteur ne découvre point son intention , il est manifeste que dans quelque disposition qu'on fût à l'égard de M. de Noailles , le problème ne pouvoit que porter un coup mortel à sa réputation , puisqu'on en conclut nécessairement qu'il souffre le froid & le chaud en matière de religion , louant & censurant précisément les mêmes choses. Il ne faisoit que de commencer de paroître dans Paris , quand les gens du Roi le déférèrent au Parlement. M. Daguesseau alors avocat général , & depuis procureur général , & enfin chancelier de France , en parla comme d'un libelle diffamatoire , & d'une pièce dont le titre seul étoit une injure. Il dit avec autant de force que d'élégance , que l'auteur appeloit en jugement , non-seulement la foi & la religion , mais la raison même & la sagesse du Prélat : qu'il l'accusoit tantôt d'hérésie , & tantôt de variation : que d'un côté il insinuoit qu'on le devoit envisager comme un archevêque , qui méritoit d'être mis au nombre des hérétiques convaincus d'une doctrine abominable & impie , comme un des plus déclarés Jansénistes qui aient jamais été , digne d'être placé à la tête de cette secte ; que

de l'autre il le représentoit comme un Prélat d'une doctrine chancelante, incertaine, contraire à elle-même, comme un Juge qui approuve ce qu'il doit condamner, & qui condamne ce qu'il a approuvé, hérétique quand il approuve, téméraire quand il condamne, également incapable de constance dans le parti de l'erreur & dans celui de la vérité. M. l'Avocat Général ajouta que quelque respect que les gens du Roi eussent pour la personne du Prélat traité avec tant d'indignité, ils ne craindroient point de dire qu'un intérêt encore plus pressant & plus élevé excitoit leur zèle en cette occasion : que le public demandoit par leur bouche qu'on réprimât la licence criminelle que l'on se donnoit depuis quelque temps de semer adroitement des écrits injurieux à la dignité épiscopale, des libelles séditieux tendant à diviser le pasteur & le troupeau, à décrier l'un, à révolter l'autre, & à rompre ces liens de respect, d'estime, de confiance qui sont un des plus solides fondemens de la puissance ecclésiastique ; libelles qu'on envoyoit dans des paquets cachetés où l'on distribuoit le poison tout préparé, qui étoit avidement reçu par les hommes foibles, prévenus, ou mal intentionnés : qu'on ignoroit quels étoient les auteurs & les complices de ce mystère d'iniquité, & que tout ce qu'on en pouvoit dire, étoit qu'un Archevêque du caractère de celui qui étoit l'objet d'une si noire calomnie, ne pouvoit avoir d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. Ce fut sur ce réquisitoire que l'ouvrage fut condamné à être lacéré & brûlé devant la principale porte de l'Eglise de Paris, ce qui fut exécuté le 15. Un écrivain (a) des plus minces qu'on puisse imaginer dit, que le problème ne méritoit pas d'autre solution que celle-là, & l'on en verra bientôt la raison. Il n'a pas été suivi en cela par un autre de son parti beaucoup plus connu & qui parle (b) ainsi : *Enfin ce n'est pas par la déclamation d'un Avocat Général mal informé, ni par un arrêt donné sans autre instruction que les savans croient qu'on doit juger d'un livre.* Il y a là quelque chose de vrai : mais aussi le Parlement veut simplement réprimer la licence d'écrire, & non pas fixer la croyance des savans. Jurieu, dans son traité historique sur la théologie mystique, parle à peu près comme le P. Gerberon. *Cet écrit, dit-il, (le problème) est composé avec un grand sens, beaucoup de solidité & sans emportement. On ne répond pas à ces sortes d'objections, avec un arrêt du Parlement, un bourreau & un feu.* Il ajoute que ces manières odieuses feront haïr l'archevêque de Paris, en quoi tout le monde fait qu'il n'a pas été bon prophète.

Il ne paroît point d'ouvrage de la nature de celui-ci dont on

(a) *Solution de divers Problèmes très-importans pour la paix de l'Eglise.*
(b) *Procès du Père Gerberon. c. 6. p. 6.*

ne veuille aussitôt savoir qui en est le Père. Il a beau se cacher ;
 1699. on prétend le démasquer. On conjecture, on devine, on croit
 bientôt le connoître. C'est ce qui est arrivé dans l'affaire du pro-
 blême. Le petit auteur dont j'ai (a) parlé, convaincu qu'il im-
 portoit à son parti qu'on ne prit pas le libelle pour un fruit Jan-
 (a) So- sénéiste, en publia un autre où il s'efforce de montrer que le pro-
 l'en de blême ne peut venir que d'une main Moliniste ; & la première
 divers Problèmes, &c. raison qu'il en apporte, c'est que les Pères de la Société ont eu
 seuls intérêt à décrier l'instruction pastorale de M. de Paris.
 Cela supposé, il faut convenir que ces Pères ont eu bien peu de
 soin de leurs intérêts, ou qu'ils ont constitué les partisans de
 Janfenius leurs procureurs en cette cause, & qu'ils en ont été
 bien servis. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire ce que j'ai
 rapporté sous le 20 d'Août 1696. Il est notoire que ces Messieurs
 sont les seuls qui aient écrit contre l'ordonnance qui proscrivoit
l'exposition de la foi, & qu'ils l'ont fait avec la dernière violence.
 Elle la proscrivoit comme contenant tout le venin du Jansénisme,
 & l'Œdipe de divers problèmes, dit qu'il n'y avoit que la
 Société qui eût intérêt à écrire contre. Où est la pudeur & le bon
 sens ? L'auteur ajoute deux autres preuves, l'une de conjecture,
 l'autre de fait ; il reconnoît, dit-il, dans le problème ecclésiasti-
 que le caractère d'esprit, le tour, le style & la témérité d'un
 Jésuite, le secrétaire de sa Compagnie, le fameux avocat des
 équivoques & des restrictions mentales. Il indique le père Daniel,
 aussi estimé que connu dans le monde savant. Par malheur celui-
 ci déclara dans une lettre qu'il écrivit à M. de Noailles, & qui
 a été rendue publique, qu'il étoit prêt d'affurer avec serment
 qu'il n'avoit jamais lu ni les réflexions morales, ni l'exposition
 de la foi ; il en fut cru sur sa parole, quoique selon ce pitoyable
 écrivain, un Jésuite ne mérite point de créance, quelque chose
 qu'il dise, & quelques sermens qu'il fasse. L'autre preuve est
 plus spécieuse. C'est un Jésuite d'une famille distinguée en Ar-
 tois, nommé le père de Souarre qui a fait imprimer le problème.
 On ne le peut nier : c'est donc sûrement un Jésuite qui l'a com-
 posé ; la conséquence paroît assez naturelle : il n'est pourtant pas
 difficile de faire voir qu'elle est fautive. Cette discussion ne peut
 faire que plaisir à un lecteur curieux.

L'accusateur fournira la première preuve, assurément contre
 son intention. *L'on fait très-certainement*, dit-il, *que le problème*
ecclésiastique est venu de Paris à Lille, & de Lille à Bruxelles, pour
y être imprimé. On fait qui est le Jésuite qui a été chargé de cette
commission, il se nomme le P. de S. du pays d'Artois, mais qui de-

meuroit à Lille , où il étoit le grand distributeur des libelles de la Société. Il alla exprès à Bruxelles au mois de Septembre de l'année dernière 1698. Certaines personnes l'y virent & l'observèrent. On le vit d'abord chez un Libraire le jour de saint Michel . . . il alla chez un autre . . . Il fut chez un troisième . . . ce fut-là qu'il parla du mystère , & qu'il mit la copie du Problème entre les mains de celui qui l'a imprimé ou fait imprimer. L'auteur ajoute qu'il n'est pas nécessaire de tout dire tout d'un coup , que quand il en fera temps il pourra en dire davantage , & conseille au Père , en attendant , de ne se fier ni à dévots , ni à dévotes , ni à ceux de sa communauté. Le conseil est fort sage ; mais je me trompe fort , ou il n'y a point d'homme de bon sens à qui ce grand détail ne fasse tirer une conclusion directement opposée à celle qu'en tire le faiseur de *Problèmes très-importans* , & qui ne voie que c'est ici une pièce faite peut-être sur le modèle de celle du faux Arnould , & dont le P. de Souatre fut la dupe. Car comment est-on si bien instruit des démarches de ce religieux ? Il est suivi de ville en ville , de maison en maison , de boutique en boutique. On éclaire ses démarches , on compte tous ses pas , on ramasse toutes ses paroles , précisément dans le temps qu'il est muni du fatal Problème ecclésiastique , & que cet ouvrage est encore secret. Chaque Jésuite a-t-il donc toujours un espion à ses côtés aux gages de ces Messieurs ? Pourquoi celui-ci est-il si bien examiné alors , si ce n'est parce qu'on lui avoit envoyé le manuscrit , dans l'espérance qu'il y feroit pris , & qu'on avoit intérêt de savoir s'il en feroit l'usage qu'on s'étoit promis ? L'accusateur a donc eu raison d'avancer qu'il pourroit nous apprendre d'autres particularités sur cette affaire. Il est clair qu'il en étoit parfaitement instruit ; mais un homme sage & attentif en auroit beaucoup moins dit , ou auroit gardé la parole qu'il avoit si solennellement donnée de tout dire quand il en seroit temps : ce temps vint très-peu d'années après , ainsi qu'on le va voir , & notre écrivain si hardi ne dit mot.

Seconde preuve. Lorsque Dom Thierry de Viaixne , Bénédictin , fameux janséniste , fut arrêté en 1703 , on trouva dans ses papiers une copie du Problème écrite de sa main. Ne pouvant nier le fait , il se retrancha à dire qu'il avoit eu la curiosité de le transcrire sur un exemplaire qui étoit tombé entre ses mains. Bien des gens n'ont pas cru faire un jugement téméraire en pensant qu'il en étoit l'auteur. Ce n'est pas tout. Pendant que le parti croit que rien n'étoit plus insolent , plus infame , plus monstrueux que ce libelle qu'il attribuoit à la So-

1699.

ciété , le père Gerberon , le plus déterminé & en même temps le plus sincère janséniste qui fût jamais , crut devoir sacrifier à l'amour de la vérité le plaisir que ses amis goûtoient de voir les Jésuites intrigués dans cette affaire. Il composa trois conférences de Dames savantes , dont les deux premières attaquent le père Alexandre , Dominicain , & la troisième est employée à prouver que le Problème est l'ouvrage d'un Augustinien. Il en fit ensuite l'apologie , avec sa solution véritable contre la *Solution de divers Problèmes* , & il reconnut dans un des interrogatoires qu'il subit en 1704 , qu'il avoit composé cet ouvrage uniquement pour montrer qu'on avoit tort d'attribuer le Problème ecclésiastique aux Jésuites. Il étoit persuadé qu'en cela on leur faisoit , non pas une injustice , mais trop d'honneur. Ainsi voilà des jansénistes , la plupart sans nom , qui attribuent le libelle à la Société , contre laquelle ils vomissent à cette occasion un torrent d'injures , & un autre janséniste , l'une des plus fermes colonnes de la secte qui révendique l'ouvrage comme une pièce digne d'un zélé disciple de saint Augustin. C'est peut-être la première fois qu'on ait vu un des chefs du parti refuser les écrits du parti même , dans une occasion où il s'agissoit de justifier la Société dans l'esprit d'un grand Archevêque , aussi attentif à tout ce qui pouvoit venir de ce côté-là contre lui , qu'insensible à tout ce que les autres avoient publié , dès qu'il avoit fait un pas hors du sentier par lequel ils vouloient le voir marcher. Les Jésuites n'ont pas manqué de faire valoir à leur décharge ce témoignage du père Gerberon. C'étoit le temps où le faiseur (a) de *Problèmes importants* devoit , pour acquitter sa parole , produire tout ce qu'il savoit contre les Jésuites par rapport à cette affaire. Son silence ne permet guères de douter , ou que ceux qui l'ont mis en besogne , ne lui ont confié qu'une partie du mystère , ou qu'il a parlé lui-même contre sa conscience , en attribuant le Problème ecclésiastique aux Jésuites , & en faisant entendre qu'il savoit bien des choses qu'il ne disoit pas pour lors , mais qu'il découvreroit dans la suite.

(a) *Solution de divers Problèmes très-importans.*

Le Problème ne fût guères plus heureux à Rome qu'il l'avoit été à Paris : car il fut pros crit par un décret du saint Office le 2 de Juillet 1700. M. de Noailles a dit depuis dans une lettre à M. l'Evêque d'Agen , qu'on regarda ce décret comme une approbation du moins indirecte & tacite du livre des *Réflexions* du père Quesnel que le Problème attaquoit. La suite fera voir ce que le Vicaire de Jesus-Christ a pensé de cet ouvrage.

L'auteur des *Hexaples sur la Constitution Unigenitus*, marque l'arrêt du Parlement au 15 de Janvier, mais ce n'est pas pour cette fausse date que le Clergé de France censura ce livre au mois d'Octobre 1613, comme contenant une doctrine injurieuse au saint Siège & aux Evêques, scandaleuse, erronée & hérétique.

1699.

Innocent XII condamne vingt-trois propositions extraites d'un livre intitulé, *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*, par M. François de Salignac Fenelon, Archevêque Duc de Cambray.

Ce livre a fait tant de bruit en France, qu'on ne peut se dispenser d'en rapporter l'histoire, qui fera un morceau considérable dans celle de l'Eglise. Il faut d'abord se rappeler ce que nous avons dit ailleurs * de Madame Guyon, parce que cette * *Sous* affaire est une suite de l'autre. M. l'Abbé de Fenelon l'avoit 1695. vue & estimée, & croyoit savoir par expérience que, quoiqu'elle fût ignorante & incapable de s'exprimer dans la précision & la justesse de l'école, on pouvoit, avec un cœur pur & droit, apprendre beaucoup avec elle sur les voies intérieures. Il ne laissa pas de l'engager à soumettre son oraison & ses livres au jugement des Evêques de Meaux & de Châlons, & de M. Tronfon. Nous avons vu ce qui en arriva. M. Bossuet, dans son Instruction Pastorale du 16 Avril 1695, en avoit promis une plus ample sur les états d'Oraison. L'ayant composée, il pria M. de Fenelon, qui venoit d'être sacré Archevêque de Cambray, de joindre son approbation à celle de deux de ses confrères. Le nouveau Prélat, qui étoit sur le point de partir pour son diocèse, ne fit qu'en parcourir les marges & les titres, après quoi il déclara qu'il ne pouvoit approuver un ouvrage fait exprès pour diffamer une femme qu'on savoit qu'il avoit estimée & laissée estimer à des personnes considérables qui avoient confiance en lui : que son nom à la tête du livre ne serviroit qu'à rappeler les liaisons qu'il avoit eues avec elle, dont il jugeoit beaucoup plus à propos de laisser perdre le souvenir : qu'il s'intéressoit peu, ainsi qu'il avoit paru, à la personne & aux écrits de la Dame, mais qu'il devoit à sa propre réputation de ne pas reconnoître authentiquement qu'elle avoit enseigné des erreurs monstrueuses & dignes du dernier supplice, étant très-convaincu que ce n'avoit jamais été son intention, comme elle l'avoit déclaré elle-même en souscrivant les articles d'Issy, & les Instructions Pastorales faites à son occasion. Une autre raison le retencit encore. Il lui revenoit de divers en-

1699.

droits que M. de Meaux faisoit entendre à ses confidens qu'il l'avoit obligé à renoncer à ses erreurs, & que sous le nom spécieux d'une approbation, il en alloit tirer une rétractation plus formelle & plus solennelle que la signature d'Iffly. Il n'en falloit pas tant pour tenir en garde le Prélat, auquel il ne convenoit nullement qu'on publiât dans le monde que M. Bossuet l'avoit attaché à son char de triomphe. Ainsi, celui-ci eut beau dire qu'il alloit paroître que l'épiscopat étoit divisé, & que le public alloit pénétrer la cause de cette désunion, dont il seroit scandalisé, M. de Fenelon demeura ferme dans sa première résolution. Il est clair que le refus de l'approbation ne pouvoit laisser entrevoir aucun signe de méfintelligence, puisqu'étant secret, il n'y avoit qu'à ne le point divulguer. Mais M. de Meaux ne fut maître ni de son ressentiment, ni de ses paroles. Voilà la première cause des brouilleries.

L'auteur de la préface qu'on voit à la tête du *Telemaque*, ce roman si ingénieux & si élégant que M. de Fenelon avoit composé pour l'instruction de M. le Duc de Bourgogne, va la chercher dans la jalousie de M. de Meaux. Selon lui, ce Prélat n'avoit pu souffrir un rival comme M. de Fenelon dans la recherche empressée qu'il avoit faite de la charge de premier Aumônier de Madame la Duchesse de Bourgogne, & quoiqu'il l'eût emportée, la vue d'un concurrent de ce caractère lui faisoit toujours de la peine. Il l'avoit vu, outre cela, se démettre d'une abbaye considérable en devenant Archevêque, ce qui lui reprochoit tacitement la pluralité des bénéfices qu'il possédoit. La réputation d'esprit, de savoir & de vertu que le précepteur des Enfants de France s'étoit acquise, augmentoit encore son chagrin, tout cela l'avoit fait son ennemi dans l'ame, & il ne lui manquoit qu'une occasion pour éclater. C'est ce qu'avance cet écrivain, & ce qu'assez de gens ont publié sur des conjectures qui n'ont apparemment point d'autre fondement que la malignité du cœur de l'homme, toujours porté à juger mal des intentions même les plus droites; quoi qu'il en soit, car je m'en tiens à ce que les deux partis ont publié, pour ne rien avancer de faux ou d'incertain, M. Bossuet fut très-irrité du refus de l'approbation, il ne le dissimule pas dans sa relation du Quiétisme.

Le chagrin du Prélat auroit abouti à fort peu de chose, si l'envie de justifier les mystiques dont la doctrine étoit fort inconnue à la plupart des théologiens scholastiques souvent occupés de spéculations creuses & stériles, n'avoit fait venir la pen-

fée à M. de Cambray de composer un livre pour expliquer à fond le système des voies intérieures. Ce dessein qu'il exécuta a été la source de tous ses malheurs, pour m'exprimer comme on fait d'ordinaire dans le monde, ou pour parler plus juste, de ses tribulations & de ses épreuves, persuadé que Dieu infiniment aimable en lui-même, pouvoit continuellement être aimé ici-bas de sa créature uniquement pour lui, sans aucune vue ni de crainte ni d'intérêt; il le voulut persuader aux autres, & il fut la victime & le martyr du pur amour, qui, dans le fond ne convient qu'à ceux qui voient & qui jouissent, c'est-à-dire, qu'aux bienheureux. L'amour sans desirs & sans espérance ne peut être le partage des hommes sur la terre, trop intéressés à parvenir au ciel, pour ne le désirer ni ne le demander par rapport à eux-mêmes. M. de Cambray donna son manuscrit à lire à M. de Paris & à M. Tronson, qui changèrent & retranchèrent ce qui leur causoit de l'embarras; mais il ne jugea pas à propos de le communiquer à M. de Meaux, n'étant pas naturel qu'il le fît, après le refus qu'il avoit fait d'approuver l'instruction de ce Prélat. Ce fut une nouvelle source de plaintes. Le livre parut au mois de Janvier 1697. Ce ne furent alors que clameurs de toutes parts. Cinq cents bouches répandirent de concert que cet ouvrage étoit le Quiétisme tout pur, mais masqué & déguisé, & une artificieuse justification des écrits de Madame Guyon; que l'auteur n'avoit fait que revêtir de belles couleurs l'exclusion de l'espérance & du désir du salut, & tous les autres excès de cette femme fanatique, dont il avoit pris à tâche, dans un article fait exprès, de dépeindre l'intérieur, en couvrant ses défauts visibles; qu'il étoit le Montan de cette nouvelle Priscille. *La Ville, la Cour*, dit M. Bossuet (a), *la Sorbonne, les Communautés, les savans, les ignorans, les hommes, les femmes, tous les ordres sans exception furent indignés de l'audace d'une décision si ambitieuse, du raffinement des expressions, de la nouveauté inouïe, de l'entière inutilité & de l'ambiguïté de la doctrine.* Cette peinture représente parfaitement l'horrible fracas qui se fit tout-à-coup: mais elle semble prouver aussi qu'il ne fut pas trop naturel, & qu'une infinité de gens ne crièrent que parce qu'on les fit crier. Car on peut assurer que les ignorans entendoient très-peu de choses à ce livre, & que la spiritualité outrée qui y règne, est plus propre à imposer aux simples qu'à les scandaliser. M. de Meaux continue ainsi. *Ce fut alors que le cri public fut venir aux oreilles sacrées du Roi ce que nous avons si soigneusement ménagé. Il apprit par cent bouches que Madame Guyon avoit*

1699.

(a) Relation sur le Quiétisme.

1699.

trouvé un défenseur dans sa cour, dans sa maison, auprès des Princes ses enfans, avec quel déplaisir ? On le peut juger de la piété & de la sagesse de ce grand Prince. Nous parlames les derniers : chacun fait les justes reproches que nous effuyames de la bouche d'un si bon maître, pour ne lui avoir pas découvert ce que nous savions. De quoi ne chargeoit-il pas notre conscience ? Cependant M. de Cambray, dans un soulèvement si universel, ne se plaignoit que de nous, & pendant que nous étions obligés à nous excuser de l'avoir trop utilement servi, & qu'il fallut enfin demander pardon de notre silence qui l'avoit sauvé, il faisoit & méditoit contre nous les accusations les plus étranges.

Il est vrai que M. de Cambray fut persuadé que le soulèvement général qui se fit d'abord contre lui, étoit l'effet des efforts que M. de Meaux faisoit jouer. Il savoit que ceux qui n'avoient pas lu son livre élevoient la voix encore plus haut que les autres, & en parloient avec le dernier emportement. Il prétend que, comme M. Bossuet lui avoit fait dire qu'il lui enverroient ses remarques, si au lieu de demander pardon à Sa Majesté, ce qui ne servit qu'à l'alarmer infiniment, il lui avoit dit qu'il avoit pris des mesures avec son confrère pour réformer dans l'ouvrage ce qui avoit besoin d'être retouché, le Roi auroit été tranquille & le bruit auroit cessé. Tout cela est assez vraisemblable.

Il n'y a personne qui ne sente que l'inquiétude du Prince dut être extrême, quand il vit un Evêque, fort distingué par sa capacité, lui demander pardon à genoux de ne lui avoir pas déclaré plutôt que le précepteur des enfans de France étoit un vrai Quiétiste. Louis trembla à la seule pensée qu'il avoit confié l'éducation des Princes, & la conduite d'une Eglise considérable à un autre Molinos, & l'on ne fit rien pour calmer ses inquiétudes. Un mot auroit apparemment suffi ; M. de Meaux étoit ou trop piqué ou trop prévenu pour le dire. Cependant on parla de prendre des mesures pour arrêter le mal. M. de Cambray s'offrit à retoucher ce qu'on jugeroit avoir besoin d'explication ; mais il ne voulut pas que celui qu'il regardoit comme sa partie déclarée, & l'ennemi de tous les mystiques, fût du nombre de ses juges. Il proposa de s'en rapporter aux théologiens du Pape, & comme le Roi avoit paru souhaiter qu'il écrivît à Sa Sainteté, il le fit le 3 d'Août 1697. Il marqua dans sa lettre, qu'en écrivant sur la vie ascétique & sur l'amour contemplatif, il avoit condamné l'acte permanent, & qui n'a jamais besoin d'être réitéré ; qu'il établissoit la nécessité indispensable de l'exercice distinct de chaque vertu ; qu'il rejetait

une contemplation perpétuelle & sans interruption qui exclueroit les péchés véniels, la distinction des vertus & les distractions involontaires; qu'il rejetoit pareillement une oraison passive qui exclueroit la coopération réelle du libre arbitre pour former les actes méritoires; qu'il n'avoit admis aucune autre quiétude ni dans l'oraison, ni dans les autres exercices de la vie intérieure, que cette paix du Saint-Esprit avec laquelle les âmes les plus pures font leurs actes d'une manière si uniforme, qu'ils paroissent aux personnes sans science une simple & permanente unité avec Dieu; qu'il s'étoit particulièrement appliqué à montrer, qu'en quelque degré de perfection qu'on soit, il faut toujours conserver dans son cœur l'espérance par laquelle nous sommes sauvés. Quelques jours après il envoya à Innocent XII son ouvrage traduit en latin, avec un recueil manuscrit des sentimens des Pères & des Saints des derniers siècles sur le pur amour des contemplatifs.

M. de Meaux écrivit de son côté à Rome, où il envoya * *Il est* même l'abbé Bossuet son neveu *, & il fut appuyé par Sa *aujourd'hui* Majesté, qui donna ordre à M. le cardinal de Bouillon de *d'hui Evêque de Troyes.* presser le jugement. On auroit pu terminer l'affaire de cette sorte sans de nouveaux éclats. Mais il est difficile que des esprits aigris se contiennent dans les bornes d'une juste modération. Les uns se croient en droit d'attaquer pour justifier leur jugement au public; les autres croiroient se manquer à eux-mêmes s'ils ne se défendoient pas. Voilà comment des disputes particulières on en vient à une guerre ouverte. M. de Meaux commença les premières hostilités dans celle-ci, où il fut secondé par Messieurs de Paris & de Chartres, qui néanmoins gardèrent beaucoup plus de mesures par rapport à la personne, & ne s'engagèrent pas tout-à-fait à soutenir la même doctrine. Il est sûr au moins que M. de Chartres ne donna point lieu de l'accuser de ruiner la charité, pour mieux établir l'espérance. C'est le reproche qu'on fit à M. de Meaux, qui nia dès le commencement de la dispute la possibilité non-seulement d'un état où l'on aime Dieu précisément pour lui-même, sans aucune vue mercénaire, mais encore des actes du pur amour, prétendant que la charité dans ses propres actes n'a point d'autre motif d'aimer que celui de l'espérance même. En cela il fut abandonné par presque tous les théologiens de l'école, & par M. de Chartres en particulier, comme on le peut voir dans sa lettre pastorale du 10 Juin 1698. Ce prélat n'étoit pas d'humeur à traiter de *pieux excès*, ainsi

1699.

que son confrère, les souhaits vifs & ardens de saint Paul & de Moyse en faveur de leurs frères, ni d'*amoureuses extravagances* les tendres expressions de tant de Saints qui ont cru Dieu assez aimable en soi pour devoir être aimé de sa créature, quand même elle n'en attendroit rien. Il est vrai que M. de Meaux parut changer de langage dans le cours de la dispute, & parler autrement dans son *Myfici in tuto* qu'il n'avoit fait dans son Instruction sur les états d'oraison. Ici il regarde les mystiques comme des visionnaires, qui se sont livrés à la chaleur de leur imagination ; là il les traite presque avec autant de respect que faisoit M. de Cambray, & peu s'en faut qu'on ne le prenne lui-même pour un véritable contemplatif. On veut encore que le sacrifice conditionnel du salut éternel qu'il admet dans les âmes peînées, retombe dans le sacrifice absolu, dont il a fait un crime à son confrère : mais c'est ce que nous n'entreprendrons point d'examiner ici, parce que la discussion en seroit également longue, inutile & ennuyeuse. Ce que je dois observer, c'est que si l'un alla trop loin en attaquant, l'autre se défendit en apportant des correctifs & des adoucissements à quelques unes des propositions qu'on attaquoit, qui les mettoit, à la vérité, hors de toute atteinte, mais qui paroissoient venir trop tard, & ne pas s'accorder assez avec le texte qui avoit fait naître la dispute. Ce pouvoit être le sens de l'auteur ; ce n'étoit point celui du livre où l'on expliquoit *les maximes des Saints sur la vie intérieure*.

M. de Meaux, non content d'écrire, tira douze propositions du livre, & les fit censurer par un assez grand nombre de docteurs de Sorbonne. Il obtint la censure comme certains auteurs obtiennent des approbations. On alla de porte en porte la solliciter ; on commença par les plus jeunes, sans oublier ceux qui, n'ayant point encore fait leur *Resumpte*, n'étoient point admis aux délibérations de la Faculté ; on gagna quelques anciens. Les autres refusèrent de signer la formule qu'on leur présentait toute dressée, ou parce qu'ils n'étoient pas d'âge à souffrir qu'on leur fît ainsi la leçon, ou parce qu'ils ne croyoient pas pouvoir prononcer sur le champ & sans aucun examen sur des propositions dont la plupart demandoient une profonde méditation, & une grande connoissance des livres ascétiques. M. de Cambray se plaignit (a) vivement de ce procédé, lequel, tout irrégulier qu'il étoit, pouvoit avoir des suites contre lui, mais qui n'en eut point ; la cen-

(a) Troisième
Lettre de
M. de C.
à M. de
Meaux,

sure ayant été supprimée par M. de Meaux, qui la jugea inutile dès que la mine fut éventée. Il s'étoit déjà fait un changement presque général dans les sentimens du public. M. Bosluet, qui ne l'ignora pas, nomme ce temps un temps de tentation & d'éblouissement. *Les affaires*, dit-il [a], *parurent ensuite se brouiller un peu. C'est la conduite ordinaire de Dieu contre les erreurs. Il arrive à leur naissance au premier abord une éclatante déclaration de la foi : c'est comme le premier coup de l'ancienne tradition, qui repousse la nouveauté qu'on veut introduire. L'on voit suivre après comme un second temps que j'appelle de tentation. Les cabales, les factions se remuent ; les passions, les intérêts partagent le monde ; de grands corps, de grandes puissances s'émeuvent, &c. C'est ainsi que chacun tourne les choses à son avantage. Bien des gens jugent que s'il y eut un temps d'éblouissement, ce fut celui où l'on fit un éclat si universel & si prodigieux contre le livre des maximes. On avoit vu tout récemment des écrivains avancer les propositions les plus téméraires, des opinions déjà condamnées, des hérésies formelles, renouveler le Nestorianisme, leurs écrits avoient été profcrits sans fracas. Très-peu de personnes avoient lu les *Maximes*, fort peu étoient capables de les entendre ; s'il y avoit du venin, il étoit presque imperceptible. Mais M. de Meaux, ses amis qui étoient en grand nombre, les Prélats les plus accrédités à la Cour, publièrent en même-temps à son de trompe que M. de Cambray étoit un quiétiste outré qui alloit perdre l'Eglise ; le Roi alarmé gémit, tout le monde gémit avec lui. Voilà ce qu'on pourroit, ce semble, appeler les jours de séduction. Avec le temps chacun revint à soi. Ceux qui n'ont jugé que sur ce qu'ils ont entendu dire, veulent voir par leur yeux ; & il arrive souvent qu'on est d'autant plus favorable à l'accusé lorsqu'on l'examine, qu'on l'avoit condamné avec plus de rigueur sur le rapport d'autrui, sur-tout quand on a tout sujet de croire qu'il n'est pas à beaucoup près aussi coupable qu'on se l'étoit persuadé ; que s'il erre, ce n'est pas sur des articles évidemment décidés par l'Eglise, & enfin quand on le voit malheureux & accablé. C'est ce qu'on vit arriver dans l'occasion dont nous parlons. M. de Cambray n'eut pas plutôt publié quelques lettres pour sa défense, qu'on tomba généralement d'accord qu'il n'avoit fait que suivre les sentimens des mystiques les plus estimés, & qu'il n'étoit pas même allé aussi loin que ces pieux contemplatifs, dont il avoit rectifié les idées & amolli les sentimens*

(b) Rel.
sur le
Quiet.

1699.

en bien de choses. Ceux qui en jugèrent avec plus de lumière, crurent qu'il étoit allé encore trop loin, & qu'il auroit été même à souhaiter qu'il eût mis dans son livre tous les correctifs qu'il employoit dans ses défenses; mais qu'après tout un excès de charité faisant tout son crime, il pouvoit être redressé, sans mériter pour cela l'infamie dont on avoit tâché de le couvrir. Son malheur augmenta la compassion, & ce sentiment fut universel. Le Roi qui l'avoit extrêmement considéré avant l'accusation du quiétisme, s'étoit déclaré contre lui, ses parens avoient été privés de leurs emplois, ses amis réduits, les uns à quitter la Cour, les autres à prendre ouvertement parti contre lui. Les plus affectionnés étoient ceux qui, par un fond d'estime qu'il n'étoit pas possible de leur arracher, gémissaient en secret & gardoient un profond silence au dehors. Personne n'osoit entretenir commerce avec lui, tant le danger de se perdre étoit éminent, & il n'osoit paroître penser à qui que ce fût, pour ne perdre personne. Tel fut l'état où se trouva M. de Cambray les premiers mois de sa disgrâce. Ceux qui s'intéressèrent les premiers pour lui, ne purent avoir en vue que de participer à ses humiliations. Si dans la suite le nombre de ses partisans grossit & l'emporta de beaucoup sur celui de ses adversaires, c'est qu'il est difficile qu'avec autant de mérite & de piété, un Archevêque persécuté, malheureux, ne force pas enfin le public à lui rendre justice.

Pendant que cette affaire se pouffoit avec tant de vivacité en France, on l'examinait à Rome avec la maturité qu'exigeoit l'importance du sujet. Le Roi pressoit la décision pour calmer son royaume : M. de Cambray la demandoit précise pour savoir en quoi il avoit péché, & il promettoit de plus une obéissance prompte & sans bornes : M. de Meaux la souhaitoit d'une nature à répondre à l'idée qu'il s'étoit efforcé de donner du livre en Italie, aussi-bien qu'en deçà des Alpes : tout concouroit à un jugement final, mais les Cardinaux & les docteurs n'en allèrent guères plus vite, suivant le génie de cette Cour, où l'on discute les matières avec d'autant plus de phlegme, que la décision doit avoir plus d'autorité dans le monde chrétien. Le Roi à qui on fit entendre que le jugement étoit retardé par les artifices de M. de Cambray, renouvela ses instances par une lettre très-forte qu'il écrivit au Pape le 23 Décembre 1698. Enfin le 12 Mars de cette année Innocent XII prononça sur le livre en général, & en particulier

particulier sur vingt-trois propositions, dont seize qui peuvent se réduire à deux, tendent à établir la réalité d'un état où l'on aime Dieu ici-bas pour lui uniquement, & le sacrifice absolu du paradis & de son salut dans le temps des dernières épreuves. On peut dire des sept autres qui ont différens objets, qu'elles servent à montrer qu'on ne vouloit faire nulle grâce à tout ce qui pouvoit être tant soit peu ambigu & équivoque, ou susceptible d'un mauvais sens. Le Pape déclare que, par la lecture & par l'usage du livre, les fidèles pourroient être insensiblement induits dans des erreurs déjà condamnées, & que les propositions, soit dans le sens des paroles, tel qu'il se présente, soit eu égard à la liaison des principes, sont téméraires, scandaleuses, malsonantes, offensives des oreilles pieuses, pernicieuses dans la pratique, & même erronées respectivement. Les partisans de l'auteur ne manquèrent pas de faire observer qu'on n'avoit point touché à plusieurs des propositions qu'on avoit attaquées en France, & qu'aucune n'étoit taxée comme impie & hérétique, quelques efforts qu'on eût faits pour que cette qualification flétrissante ne fût pas oubliée : ils remarquèrent encore que le silence qu'on avoit gardé à Rome dans une pareille conjoncture sur ses défenses qu'on y avoit vues, étoit un grand préjugé en faveur de ses sentimens. Pour lui, il ne fut pas plutôt que le Pape avoit pros crit son livre, qu'il adhéra au jugement de Sa Sainteté simplement, absolument & sans aucune restriction. Ce sont les termes du mandement qu'il publia dès le neuf d'Avril.

Je ne sai si Innocent XII s'embarraffoit beaucoup que la condamnation qu'il avoit faite du livre fût reçue en France : ce qui est sûr, c'est qu'il fit tout ce qui auroit suffi pour la rendre inutile dans tout autre temps. Il ne disoit point que les Evêques avoient volontairement porté cette affaire à son tribunal en première instance : il ne parloit point des sollicitations réitérées de Sa Majesté Très-Chrétienne. La constitution n'étoit qu'en forme de bref, elle n'étoit point adressée aux Evêques du royaume ; les termes *nulli ergo, &c. si quis autem* usités en de pareils jugemens pour les rendre plus authentiques y manquoient encore ; enfin le Pape déclaroit qu'il condamnoit l'ouvrage de son propre mouvement, & il défendoit à quiconque de le lire, même à ceux qui ont besoin d'une mention expresse. Tout le monde sait que le *motu proprio* ne se souffre guères en France, & que nous avons de plus

1699. pour maxime, qu'il y a des personnes qui ne sont jamais comprises, ni dans les décrets du saint Siège, ni dans les canons des conciles, si elles n'y sont nommément & expressément désignées. On vit tout cela, sans doute avec chagrin; mais on avoit trop souvent répété au Roi qu'il n'y avoit que la sentence définitive du Souverain Pontife qui pût calmer les troubles excessifs que le livre des *Maximes* avoit excités dans les consciences, pour que ce religieux Prince renvoyât le bref en Italie. Il en reçut un exemplaire par les mains du nonce Delphini, & le 6 d'Avril il écrivit de sa propre main à Sa Sainteté, pour la remercier des soins qu'elle avoit apportés à terminer cette affaire. Le 22 il envoya ordre à tous les Archevêques d'assembler au plutôt leurs suffragans pour l'acceptation de la constitution; ce fut-là sans doute l'acte le plus sanglant de cette longue tragédie. Le Corps Episcopal en mouvement dans toutes les Provinces devoit naturellement donner aux peuples une idée bien affreuse des sentimens de M. de Cambray, & fait regarder son livre comme l'ouvrage le plus pernicieux qui eût été publié depuis plusieurs siècles. On en usa dans les synodes bien ou mal à l'égard de ce Prélat, selon qu'il s'y trouva plus ou moins d'Evêques attachés à la Cour & à son principal adversaire. Les uns affectèrent de rappeler le souvenir de ses erreurs; les autres, & ce fut le plus grand nombre, se bornèrent à faire l'éloge de sa soumission sans bornes. Nulle part il ne fut plus maltraité que dans son propre palais par ses suffragans. Quoiqu'il eût marqué en termes exprès dans son mandement qu'il adhéroit absolument au jugement du Pape, & qu'il vouloit donner à son troupeau, jusqu'au dernier soupir de sa vie, l'exemple d'une soumission sincère, & d'une docilité sans réserve pour conserver la simplicité de l'obéissance; on prétendit que ces paroles ne marquoient pas un acquiescement intérieur, & que laissant à l'auteur du livre une porte pour revenir de cette soumission quand il le jugeroit à propos, il falloit supprimer tous les écrits faits pour sa défense. Ces écrits n'avoient point été censurés, & les Evêques n'étoient point assemblés pour examiner le mandement. C'est ce que l'Archevêque ne manqua pas de représenter. Cependant, par déférence pour ses suffragans, il voulut bien conclure comme président au nom de l'Assemblée, à la pluralité des voix, que le Roi seroit très-humblement supplié d'ordonner par ses lettres-patentes, que les ouvrages faits pour défendre l'*Explica-*

tion des maximes des Saints demeureroient supprimés. Ce fut ainsi qu'il but le calice tout entier. 1699.

En conséquence de tous ces Synodes où le bref avoit été accepté suivant sa forme & teneur, le Roi donna le 4 d'Août ses lettres-patentes pour son entière exécution, & la suppression tant du livre que de ce qu'on avoit publié pour sa justification. Le tout fut enregistré le 14, après que M. Daguesseau eût fait les protestations ordinaires contre les clauses contraires à nos libertés. Ce Magistrat dit dans son plaidoyer, que jamais les deux Puissances suprêmes que Dieu a établies pour gouverner les hommes, n'avoient concouru avec tant de zèle & de bonheur : que le Roi mettoit le dernier sceau à la délibération des Evêques, en ordonnant que la constitution acceptée par les Eglises de son royaume fût reçue & publiée dans ses Etats : que la vérité n'avoit jamais remporté une victoire si complète & si célèbre sur l'erreur. *Nous adhérons*, ajouta-t-il, *à cette doctrine si pure que le Chef de l'Eglise, que le successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jesus-Christ, que le Père commun des fidèles vient de confirmer par sa décision.* C'est à peu près le langage que les Evêques avoient tenu dans leurs Synodes. Véritablement la victoire que la vérité remporta en cette occasion fut complète, grâce à l'humble docilité de celui qui avoit paru s'en écarter. Il ne s'amusa point à chicaner en distinguant le fait & le droit : il ne dit point que son livre n'avoit pas d'autre sens que celui des explications qu'il avoit données, & que ces explications étant demeurées hors de toute atteinte, son livre étoit justifié : qu'on avoit frappé d'un seul coup vingt-trois vérités dans les vingt-trois propositions : qu'on avoit pros crit le langage de la piété & les expressions des Saints : que sa condamnation étoit l'ouvrage de l'intrigue & de la cabale, le fruit des sollicitations des Puissances séculières, la preuve la plus évidente de l'ignorance ou de la prévention des examinateurs : que le bref étoit la honte de la Cour de Rome, & la ruine de nos libertés. Ainsi s'expriment l'orgueil, l'amour-propre, l'erreur. L'humble Prélat ne voulut rien voir, rien entendre que ce qui le conduisoit à la plus parfaite soumission. Dieu qui le destinoit à être une des plus brillantes & des plus fermes colonnes de son Eglise, ne permit pas qu'il ouvrît un moment les oreilles aux conseils séducteurs de ceux qui vouloient l'entraîner dans leur révolte : il se crut, & il s'avoua coupable dès le moment qu'il se vit condamné : plus grand & plus glorieux par cette conduite qui auroit tant coûté à un homme ordinaire, qu'il ne l'auroit été

1699.
[a] Voyez
son pro-
cès. c. 6.
p. 21.
(b) Tr.
hist. sur
la Théo-
logie my-
styque ,
part. iv.
art. 19.
[c] Ac-
complis-
sement
des Pro-
phéties ,
tome 3.

s'il avoit triomphé de ses ennemis. Le père Gerberon (a) ne l'approuva pas ; Jurieu (b) y trouva de la petitesse d'esprit & de la bassesse d'ame : c'est le génie de l'hérésie également féconde en erreurs & opiniâtre dans ses égaremens. Jurieu a déclamé encore plus fortement contre le bref du Pape & l'acceptation qu'en firent les Evêques. Il avoit une raison particulière d'en agir de la sorte. Devenu tout à coup prophète , il avoit (c) annoncé que la décadence du papisme commenceroit environ l'an 1690 , & qu'en 1710 ou 1715 au plus tard , à peine resteroit-il en France quelque trace de l'ancienne religion. Mais ce qu'il avoit cru voir clairement dans l'Apocalypse se trouvoit encore plus clairement réfuté par l'événement. Il voyoit ses prophéties s'en aller en fumée & mises au rang de celles de Nostradamus par la concorde des Prélats , & leur attachement au centre de l'unité. Ce fut ce qui lui fit élever la voix , & déplorer la perte de sa réputation trop légèrement hasardée sous le vain prétexte de gémir sur la perte des libertés de l'Eglise Gallicane , dont je laisse à penser si un homme comme lui devoit être naturellement fort touché.

Avril
28.

La congrégation extraordinaire établie par le Pape pour examiner les affaires de la Chine , s'assemble pour la première fois. Elle étoit composée des cardinaux Casanatte , Ferrari , Noris , & Marefcotti.

On a vu sous les années précédentes , & particulièrement sous 1693 , combien il s'étoit élevé de disputes entre les missionnaires de la Chine : la liberté que s'étoit donnée M. Maigrot de condamner de sa propre autorité les cérémonies usitées dans le pays , & le commencement du procès intenté aux Jésuites à Rome. Ces Pères ignorèrent pendant un temps fort considérable ce qui se tramait contr'eux , & ils ne l'apprirent que vers la mi-Octobre de cette année , lorsque le Pape ordonna qu'on leur communiquât un écrit intitulé : *Quæsitæ in causâ Rituum Sinenfium* , qui avoit été dressé sur les mémoires de M. Maigrot & de M. de Leonissa , & qu'il croyoit qu'on avoit dressé de concert avec eux. Ils présentèrent aussitôt un mémorial à Sa Sainteté , dans lequel ils protestoient qu'ils n'avoient pu lire sans une extrême horreur ce qui étoit énoncé dans l'exposé de Messieurs des Missions étrangères , & qu'ils ne balanceroient pas un moment à condamner les cérémonies établies pour honorer Confucius & les morts , si elles étoient de véritables sacrifices : mais c'étoit précisément l'état de la question. Il se fit alors une espèce de ligue générale contre la Société. Tout ce qu'elle avoit d'enne-

mis cachés & ouverts prirent les armes à la fois, & commencèrent de concert & à frais communs une des plus rudes guerres qui se soit faite dans l'Eglise. Il n'y a rien de plus violent que la lettre au Pape qui fut publiée en 1700, au nom du supérieur & directeur du Séminaire des Missions étrangères de Paris. Le ministre Jurieu n'auroit pas gardé moins de mesures avec la Société, & M. Arnauld ne l'a pas plus maltraitée dans son VI. tome de la Morale Pratique qui roule sur ce sujet. On prétend cependant que ces Messieurs avoient des raisons particulières d'honneur & de reconnoissance, qui demandoient de leur part au moins un peu plus d'honnêteté, peut-être en avoient-ils d'autres plus pressantes & plus cachées pour ne rien ménager. Du moins M. de Benaventé, évêque d'Ascalon, autrefois de l'ordre de S. Augustin, écrivit le 27 de Novembre 1700, de la ville de Nan-chan-fou aux Cardinaux de la propagation de la foi, qu'il avoit entendu dire à l'évêque de Pekin, quoique leur ami particulier, qu'il craignoit bien qu'en attaquant le sentiment des Jésuites on ne donnât peut-être beaucoup à la chair & au sang. Les soupçons du Prêlat se feroient certainement beaucoup fortifiés, s'il avoit été témoin de la violence avec laquelle on attaquoit en Europe, non plus le sentiment, mais la personne de ces Pères; car la lettre fut suivie d'un déluge d'écrits, où on les traitoit ouvertement de fauteurs de superstitions & d'idolâtrie, comme s'il avoit été évident que les cérémonies fussent mauvaises, & que les seuls Jésuites les eussent permises. Ces Pères ne se manquèrent pas dans cette occasion; ils firent face de tous les côtés, & tout ce qu'on publia contre eux fut réfuté. Bayle écrivoit (a) le 3 d'Août 1602, qu'il avoit déjà vu un recueil en cinq tomes de ce qu'ils avoient publié, & il y a là, ajoute-t-il, des traités dont le tour est fort adroit. Cette adresse consiste en ce qu'ils avoient fait voir à quiconque avoit des yeux. 1. Qu'ils n'avoient nul intérêt à justifier les cérémonies si elles étoient telles qu'on le disoit. Cela est trop clair pour avoir besoin de preuves. 2. Qu'ils n'avoient pas pris légèrement leur parti, & que tout ce qu'on pouvoit imaginer de préjugés parloit en leur faveur. C'est ce que nous avons marqué en peu de mots sous 1693. 3. Que leurs adversaires n'avoient ni agi ni parlé conséquemment, la conduite de plusieurs d'entr'eux ayant démenti leurs écrits, & leurs écrits justifiant contre leur intention ce qu'ils condamnoient. Voilà comme on l'a prouvé dans le procès. Ces Messieurs soutiennent en Europe que *Tien & Chamti* ne signifient qu'une substance corporelle;

1699.

(a) Lettres choisies, let. 206.

1699.

(a) Vo-
yez le 8.
d'Avril
1703.

(a) Dis-
punctio
quorum-
dam le-
corum.

qu'il est aussi constant à la Chine que les cérémonies qu'on per-
met aux chrétiens à l'égard de Confucius & des morts sont ido-
lâtriques, qu'il est constant que la Seine passe à Paris, & qu'il
y a dans cette Capitale un collège nommé la Sorbonne; cepen-
dant ils ont employé eux-mêmes les mots de *Tien & de Xam-ti*
pour signifier le Dieu du Ciel; ils ont permis les cérémonies,
M. Maigrot les a autorisées, (a) il les a pratiquées. Ce sont des
faits qu'il n'a pas été possible de nier, parce qu'ils étoient no-
toires, & qui démontrent que les accusés ne sont nullement
coupables, ou que leurs accusateurs le sont encore plus qu'eux.
Voilà pour ce qui regarde le premier article: venons au second,
je veux dire aux écrits. Les adversaires des Jésuites, forcés par
l'évidence de la vérité, ont reconnu que Confucius & les an-
cêtres ne sont point honorés comme des Divinités par les let-
trés de la Chine. Ces Pères, dit M. Charmot (a), agent de M.
Maigrot à Rome, *imputent au révérendissime seigneur Maigrot &*
à moi, des choses fausses & absurdes à dessein de nous insulter &
de nous décrier comme des gens qui seroient convaincus par le juge-
ment de leur propre conscience. Jamais nous n'avons dit que Confu-
cius & les ancêtres fussent honorés par les lettrés de la Chine comme
des Divinités. Nusquam diximus Confucium à Sinis litteratis ut
Deum, majores ut numina coli. Que s'ensuit-il de cet aveu si for-
mel? Que les cérémonies chinoises ne sont point idolâtriques.
MM. des Missions étrangères n'ont pas voulu avouer la consé-
quence, mais elle est trop bien liée au principe pour pouvoir
l'en détacher. Dans toute bonne logique il n'y a point d'ido-
lâtrie sans idole, de culte religieux sans divinité: car comme
dit saint Augustin au quatrième chapitre du premier livre de la
Cité de Dieu, *qui s'est jamais imaginé qu'on dût sacrifier qu'à*
celui ou qu'on a su, ou qu'on a cru, ou qu'on a feint qui étoit
Dieu?

Pour finir cette matière, j'observerai que jamais congré-
gation établie par les Papes n'a dû être plus embarrassée que celle-
ci, parce que jamais procès n'a été de plus difficile discussion.
Il rouloit non sur des faits dogmatiques & sur le sens du texte
d'un théologien, dont tous ceux qui en peuvent être les juges
naturels entendent la langue, mais sur la signification de quel-
ques mots très-barbares à notre égard, & sur l'esprit dans lequel
des peuples éloignés de trois mille lieues pratiquent leurs céré-
monies. Il n'y avoit guères que les Missionnaires qui avoient
blanchi dans le pays qui pussent prononcer sur ces matières, &
c'étoit eux qui partagés de sentimens, & plus encore d'incli-

nations venoient chercher en Europe des lumières que les Européens ne pouvoient tirer que du fond de l'Asie. On aperçut bientôt à Rome, comme par-tout ailleurs, que l'autorité souveraine pouvoit donner des décisions, mais non pas prononcer sur la nature des articles contestés. Aussi le souverain Pontife maître de la discipline a-t-il réglé le point de police sans toucher au fond où ses yeux ne pouvoient pénétrer, ainsi qu'on le verra sous les années suivantes.

On attaque le X. Tome de la nouvelle édition de saint Augustin faite par les pères Bénédictins de la congrégation de saint Maur. Mémo
année.

Le premier ouvrage qui fit du bruit, fut une lettre dont l'auteur se disoit abbé dans le fond de l'Allemagne. Les écrivains anonymes ont le pays & la qualité qu'il leur plaît de prendre. C'est un usage auquel le public est tout accoutumé & qui ne tire point à conséquence. L'Abbé avança deux choses terribles mais incontestables. *Vous n'avez rien fait dans votre édition, dit-il en adressant la parole aux pères Bénédictins, de ce qu'auroient fait dans les circonstances, des catholiques qui sont convaincus que la condamnation de Jansenius est juste, que ses sectateurs sont de vrais hérétiques, & que S. Augustin n'a jamais enseigné leurs erreurs. Vous avez fait au contraire tout ce qu'auroient pu faire des esprits artificieux résolus d'appuyer le jansénisme, sans dire toutefois ouvertement : on a eu tort de condamner Jansenius, & on ne devoit pas le regarder comme un auteur qui s'est éloigné des principes & de la doctrine de S. Augustin.* Il prouve ce qu'il appelle la première vérité, sur-tout en faisant remarquer que les Bénédictins n'ont fait nulle note sur les endroits où S. Augustin établit la grâce suffisante, & l'essence de la liberté dans l'indifférence active, qu'ils n'en n'ont pas même fait mention dans l'*Index*; au lieu qu'ils ont grand soin de faire valoir les endroits où ce Père paroît favoriser l'opinion des novateurs, qui prétendent que Dieu ne veut sincèrement sauver que ceux qui sont prédestinés, & que toute grâce qui n'est point efficace n'est point la grâce de Jesus-Christ. On fait des annotations, des sommaires marginaux, des renvois à tout ce qui a rapport au décret & à la grâce efficace, on les présente au lecteur, on les lui fait apercevoir d'un seul coup d'œil, & tout cela est négligé quand il est question d'appuyer le dogme catholique. Ce n'est pas ainsi qu'en usèrent les docteurs de Louvain lorsqu'ils donnèrent l'édition de ce Père. La secte de Calvin ravageoit l'Eglise : cet hérésiarque s'appuyoit de l'autorité du docteur de la grâce dont il pré-

1699.

tendoit suivre les sentimens, les Lovanistes attentifs aux intérêts de l'Eglise, eurent soin de remarquer les passages dont les théologiens orthodoxes se servent pour appuyer le dogme catholique & confondre les sectaires.

L'abbé Allemand, pour prouver sa seconde proposition, insiste extrêmement sur une note des Bénédictins. Il s'agit d'un passage tiré du septième chapitre du livre de la *Correction & de la Grâce*, où S. Augustin répondant à ceux qui lui demandoient pourquoi serons-nous damnés, nous qui ne recevons pas cette grâce, avec laquelle seule on persévère ? Il leur réplique : *Vous persévèreriez si vous vouliez : Perseverares si velles* : comme s'il disoit, Dieu vous donne la grâce qui suffit : si vous êtes infidèle, c'est que vous êtes rebelle. Les nouveaux éditeurs, dit l'abbé Allemand, n'ont pas voulu voir ce sens si naturel, ils n'ont pas même voulu qu'on l'aperçût. Plus hardis que Jansenius, qui n'avoit osé produire ce passage qui emporte par une conséquence nécessaire l'existence d'une grâce suffisante, ils l'éluent à l'exemple de M. Arnauld par une interprétation forcée, & qui rend la proposition de S. Augustin illusoire & absurde : *Vous persévèreriez si vous vouliez*, ne signifie rien, selon eux, *sinon vous persévèreriez si vous aviez toujours la même volonté*. Ce qui est faire dire à S. Augustin vous persévèreriez si vous persévériez. L'Abbé n'est pas moins choqué de la manière dont on explique ces paroles, *Dieu ne commande rien d'impossible. C'est*, dit-on, *que rien n'est impossible à la charité*. Jansenius admet cette explication : mais dans le sentiment de l'Eglise les commandemens sont possibles, non pas précisément parce que Dieu peut donner une grâce suffisante pour les accomplir, mais parce qu'il la donne effectivement ; & c'est ce que les éditeurs n'ont pas fait sentir. Bien loin de-là, ils renvoient dans leurs notes à des passages où il n'est fait mention que de la grâce efficace, en sorte qu'il paroît qu'ils n'en reconnoissent point d'autre, & qu'ils rappellent à celle-là tous les textes dont les catholiques se servent pour prouver la grâce suffisante. L'accusateur relève beaucoup d'autres endroits, où il soutient que les nouveaux éditeurs ont prévariqué. Il paroît fort indigné, sur-tout de ce qu'ils ont fait imprimer l'analyse que M. Arnauld a donné du livre de la *Correction & de la Grâce*, du même caractère que leurs préfaces, sur le même papier que le reste de l'édition, & qu'ils l'aient insérée à la tête de ce livre. Comme cette analyse renferme le jansénisme le plus outré, il se croit en droit de dire que les Bénédictins donnent lieu de penser qu'ils ne mettent nulle diffé-

rence entre les sentimens de S. Augustin & ceux de l'évêque d'Ypres. Ce dernier argument n'étoit pas celui qui devoit le moins embarrasser les éditeurs : aussi se retranchèrent-ils d'abord à nier le fait, parce qu'ils avoient pris leurs mesures, de sorte que l'analyse pouvoit s'inférer dans le livre ou s'en ôter sans qu'il y parût, & que d'ailleurs ils ne l'avoient pas mise dans tous les volumes : mais la supercherie fut bientôt découverte. Nous apprenons d'une lettre de M. Simon, que dom Thomas Blampin ayant été sollicité par Messieurs de Port-Royal, qui lui avoient fourni des remarques pour son saint Augustin, d'ajouter au livre de la Correction & de la Grâce l'analyse de M. Arnauld, il l'avoit refusé d'abord parce qu'il en prévoyoit les conséquences ; mais qu'enfin il n'avoit pu tenir contre les menaces qu'on lui avoit faites de faire tomber l'édition qu'on avoit tant vantée jusqu'alors. Le poëte Santeuil qui n'avoit que de la verve pour les vers, & un peu de latin, conduisit toute cette intrigue. Un auteur est à plaindre, quand il en est réduit à soutenir son ouvrage par des voies qui rendent justement sa foi suspecte. C'est en payer bien cher le succès & le débit.

L'accusation étoit trop publique & trop énorme pour ne pas faire d'abord un grand éclat. Les Bénédictins se défendirent. Je laisse juger à ceux qui ont lu ce qu'ils publièrent s'ils ont satisfait aux objections. Cependant l'affaire tomba tout à coup. Il n'y avoit point de dénonciateur au moins connu, point de parties. On n'attaque pas volontiers à découvert ceux qui ont ce qu'on appelle les nerfs de la guerre, & ce qui fait remuer les grandes machines. Ce que gagna l'Abbé Allemand, ce fut de faire naître des soupçons, de precautionner les personnes d'humeur à se mettre en garde contre les nouveautés, puis de voir sa lettre mise à Rome dans l'*Index* des livres défendus. Le père Germon Jésuite habile, a donné depuis une petite attaque indirecte à la nouvelle édition. Il prétend (a) que les manuscrits auxquels on a donné la préférence, ne sont ni les plus corrects, ni les plus sûrs. Hincmarc Archevêque de Reims, par exemple, avoit convaincu les partisans de Gothescalque moine d'Orbec, d'avoir corrompu le traité contre les cinq hérésies, communément attribué à saint Augustin, & il en avoit donné des preuves si évidentes en présence du Roi & dans un synode, qu'il avoit fermé la bouche à celui qui avoit produit le manuscrit : c'est ce manuscrit cependant que les nouveaux éditeurs ont suivi, sans avertir même qu'il étoit contredit par

(a) De arte discernendi ant. Diplom. vera à falsis disc. 111

1699.

d'autres auxquels Jean Amerbach, Erasme, & ceux qui ont présidé aux deux premières éditions des ouvrages de saint Augustin faites à Paris, ont cru avec raison devoir s'attacher. Les pères Bénédictins ont fait grand fond sur les manuscrits du monastère de Corbie : mais ceux qui ont quelque teinture des ouvrages d'Hincmarc, ne peuvent s'empêcher de les tenir pour fort suspects. Ratramne a passé ses jours au monastère de Corbie : c'est beaucoup dire.

1700.

ANNÉE 1700.

Avril 18.
& suiv.

M. Maigrot Evêque de Conon, est insulté par les nouveaux Chrétiens.

On a dit sous 1693, qu'Alexandre VII ayant créé pour la Chine, outre l'Evêque de Macao, deux autres Evêques titulaires à la nomination du Roi de Portugal, savoir ceux de Pekin & de Nankin, l'Archevêque de Goa nomma des Grands-Vicaires pour gouverner les deux nouvelles Eglises pendant la vacance du Siége. Alors la plupart des missionnaires furent persuadés que les pouvoirs des Vicaires apostoliques avoient cessé, & les Jésuites du Fokien firent signifier à M. Maigrot qu'ils ne le reconnoissoient plus en cette qualité. Pour lui, non-seulement il n'en tomba pas d'accord, mais pour faire voir que sa juridiction n'avoit jamais été plus étendue, il publia le fameux mandement qui abrogeoit le décret d'Alexandre VII. Les choses étant demeurées sur ce pied-là quelques années, Innocent XII démembra des nouveaux évêchés qui étoient d'une étendue immense, plusieurs Provinces qu'il assigna aux Vicaires apostoliques. Le Fokien resta à M. Maigrot, qui fut nommé peu après Evêque de Conon. Le premier acte de juridiction qu'il exerça fut d'interdire les Jésuites Portugais de son district, procédure fort extraordinaire en ce pays-là, & qui irrita infiniment les peuples les plus intraitables de toute la Chine, qui avoient déjà beaucoup d'aversion pour M. Maigrot. La semaine de Pâques arriva. Il n'y avoit à Fot-cheou capitale de la Province que quatre Prêtres, M. Maigrot, le père Croquer Dominicain, les pères Gozani & de Sà Jésuites Portugais : mais ceux-ci n'ayant plus les pouvoirs, refusèrent de confesser, en représentant à leurs Néophytes l'obligation où sont tous les fidèles de se soumettre à leurs Pasteurs. Les nouveaux Chrétiens s'assemblèrent le 17 au nombre d'environ quarante, & sans en rien dire au père Gozani, il allèrent trouver M. de Conon qu'ils supplièrent les larmes aux yeux de vouloir bien permettre à ceux qui les

avoient enfantés en Jesus-Christ de leur rendre les services ordinaires. Larmes & prières, tout fut inutile. Le Prélat répondit qu'il n'approuveroit point les pères de la Société, à moins qu'ils ne lui donnaient parole d'exécuter son mandement. Le père Croquer l'étant venu voir ensuite, ils rirent tout à leur aise de l'interdit des Jésuites. La joie fut courte. Les Chrétiens, quoique déjà extrêmement irrités, résolurent le lendemain de faire une dernière tentative, se prosternèrent à la porte de la chambre de M. de Conon en demandant avec de grands cris, au nom de Jesus-Christ crucifié, qu'on leur permit de se confesser à leurs pères. M. l'Evêque sortit enfin de sa chambre; mais ce fut pour traiter les Néophytes d'enfans, de gens grossiers & d'ignorans. Les Chinois sont le peuple du monde le plus fier & le plus délicat sur le point d'honneur, & sur cet article ceux de Fokien sont plus Chinois que tous les autres.

La manière dont on les traitoit les fit tout à coup passer dans une espèce de fureur, & quelques-uns s'emportèrent jusqu'à dire qu'ils aimeroient mieux aller en enfer que de se confesser au Prélat ou au Dominicain. Non contents de reprocher au premier qu'il n'avoit pas même salué le crucifix qu'un d'eux tenoit en sa main, ils le saisirent & le contraignirent de se mettre à genoux, & jetèrent son bonnet par terre. Le père Croquer étant survenu, un bachelier le prit à la barbe, & lui dit qu'il la lui arracheroit s'il ne faisoit obtenir aux Chrétiens ce qu'ils demandoient; le Dominicain ne se perdit point, & répondit que c'étoit pour cela qu'il venoit, que si l'on se retiroit les choses s'accommoderoient. Ces paroles dites avec douceur apaisèrent ces furieux qui se retirèrent: le Prélat ne fut pas plutôt hors de leurs mains, qu'il publia qu'un de ces Néophytes avoit tiré un couteau pour le tuer, & que les Jésuites avoient infailiblement part à cette révolte; on lui fit voir qu'il avoit pris un chapelet pour un couteau, & que l'assassin prétendu n'en avoit point, les gens du peuple comme lui n'ayant pas coutume d'en porter: il n'y a pas de prisme qui métamorphose autant les objets que le trouble & la peur. L'attestation de soixante & deux Chrétiens en date du 10 Octobre de cette année a pleinement justifié les Jésuites sur le second chef de l'accusation intentée contre eux avec aussi peu de charité que de vérité. On ne fau- roit lire ce qu'on a publié de part & d'autre en Europe, depuis le commencement de ces contestations, sans être forcé d'avouer qu'il n'y a guères de faussetés & de calomnies qu'on n'ait avan-

cées dans la vue de décrier la Société. Tout a paru bon dès qu'il a pu servir à cet usage.

Dès le lendemain M. de Conon se retira à trois journées de Fot-cheou, & le père Croquer se cacha auprès de la ville. Cette retraite apprenant aux Néophytes qu'on les avoit joués, ils écrivirent une lettre violente contre le Prélat à tous les Evêques & Vicaires apostoliques de la Chine. Un nouvel incident augmenta leur colère, une femme chrétienne tomba malade. Les Chinois qui ne savoient pas que les Jésuites pussent confesser en ce cas pendant leur interdit, s'adressèrent aux domestiques du père Croquer qui n'en fut pas averti, ou ne jugea pas à propos de sortir de sa retraite. Ils s'adressèrent encore aux domestiques de M. Maigrot pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Son portier & son catéchiste répondirent que le Prélat avoit dit en partant, que s'il y avoit des malades pendant son absence, ils n'avoient qu'à réciter cinq fois *Pater* & *Ave*, & que cela suffiroit. La femme mourut sans sacrement, les Chrétiens en furent outrés, quelques-uns apostasièrent, les autres voulurent aller mettre le feu à l'Eglise & à la maison de M. de Conon; il y en eut qui dressèrent une requête pour aller accuser le Prélat, & M. le Blanc son Provicaire devant les Mandarins de ce qu'ils vouloient faire ôter de leur Eglise l'inscription royale de *King-tien*. C'étoit un tableau où l'Empereur avoit écrit de sa main ces paroles Chinoises qui signifient adorez le Ciel, & qu'il avoit donné aux Jésuites pour leur servir de sauvegarde. Il n'en falloit pas davantage pour ruiner absolument la religion. Le père Gozani qui en fut averti détourna le coup avec beaucoup de peine. Enfin M. Maigrot ayant rendu tous les pouvoirs aux missionnaires le 15 de Mai, pour éviter des scandales pareils à celui qui venoit d'arriver, comme il est dit dans l'approbation donnée de son ordre par le Provicaire, les Chrétiens lui députèrent deux d'entre eux pour lui demander pardon & l'inviter à revenir à Fot-cheou.

Voilà en abrégé l'histoire de l'insulte faite à M. Maigrot, sur quoi on a fait depuis un dilemme qui se présente naturellement à l'esprit : ou M. Maigrot croyoit que les cérémonies Chinoises étoient essentiellement mauvaises, ou il ne le croyoit pas. S'il ne les croyoit pas mauvaises, pourquoi en a-t-il défendu la pratique par un mandement, au péril évident de ruiner la religion ? Et s'il les jugeoit illicites, comment permit-il aux Jésuites de réconcilier leurs Néophytes sans leur interdire l'usage des cérémonies ? Il ne faut pas être grand dialecticien pour sentir la

force de cet argument, qui convainc M. Maigrot ou d'une imprudence extrême d'avoir fait un pareil mandement, ou d'une lâche prévarication d'avoir laissé participer aux sacremens des hommes qu'il traitoit d'idolâtres. Sa conduite donne lieu de juger qu'il ne savoit trop à quoi s'en tenir sur cette matière, & qu'il étoit pour ou contre les cérémonies suivant les occasions. en voici une preuve des plus singulières. Un Mandarin étant mort à Fot-cheou le 17 de Novembre 1699, sa famille lui rendit pendant sept jours, selon la coutume, les honneurs prescrits par les lois du pays; le corps étoit exposé dans une salle. Devant le cercueil on voyoit le petit tableau avec l'inscription ordinaire Xin-guey, qui, comme on le prétend, signifie *le siège de l'ame*. Ce tableau étoit posé sur une table ornée en forme d'autel, avec un retable, des chandeliers, des fleurs & des odeurs. M. Maigrot va dans la maison, non par nécessité comme les parens & la famille, mais par civilité le 25 du même mois en habit de deuil, il s'approche de la table, il offre devant le petit tableau des bougies & des pastilles qu'il pose ensuite sur la table; puis il fait quatre génuflexions, frappe quatre fois la terre de son front, & se retire. Ce sont précisément les mêmes cérémonies qu'on pratique deux fois l'année en l'honneur des ancêtres. Les Néophytes de Fot-cheou ne manquèrent pas de reprocher ce fait à M. Maigrot le 18 d'Avril dans l'insulte qu'ils lui firent; il soutint que ce culte étoit purement civil: il ne se souvenoit plus que les Dominicains & lui l'avoient déferé à Rome comme idolâtrique. M. l'abbé de Cicé agit plus conséquemment tout le temps qu'il fut à la Chine; car quoiqu'il fût du séminaire des Missions étrangères de Paris, il se conforma toujours à la pratique des Jésuites, toute superstitieuse que la jugeoient la plupart de ses confrères.

L'assemblée générale du Clergé de France, tenue à Saint Germain-en-Laye, condamne quatre propositions tendantes à favoriser le Jansénisme, que nous avons rapportées sous le 23 de Février 1697. Deux sur la grâce, comme propres à renouveler le semi-pélagianisme; neuf concernant les vertus théologiques & la foi; dix touchant l'amour de Dieu & du prochain; cent deux sur différens sujets. La plupart avoient déjà été censurées par Alexandre VII & Innocent XI.

La censure fut suivie d'une déclaration touchant l'amour de Dieu, requis dans le sacrement de pénitence, & touchant la probabilité. M. l'archevêque de Reims qui présidoit le 26

Septembre 4.

1700.

Juin, en proposant de former une Commission pour la doctrine & la morale, avoit parlé avec son feu ordinaire contre les opinions probables : cependant après beaucoup de réflexions, le Clergé se borna à condamner les propositions que Rome avoit prosrites sur cette matière, & à marquer le sentiment qu'il jugeoit le plus conforme à la vérité. Sur le premier point, il enseigne que comme la charité parfaite qui réconcilie l'homme, même avant qu'il fasse usage du sacrement, n'est pas essentiellement nécessaire pour recevoir le baptême, & s'approcher du tribunal de la pénitence : il ne faut pas se croire non plus en sûreté, si outre les actes de foi & d'espérance, on ne commence à aimer Dieu comme source de toute justice ; pour les opinions probables, le Clergé avertit de suivre ces règles prescrites par le droit ; que dans le doute, lorsqu'il s'agit de l'affaire du salut, & que les motifs paroissent également forts de part & d'autre, on suive le plus sûr, ou ce qui est uniquement sûr dans le cas où l'on se trouve ; que dans les autres occasions on prenne le parti le plus conforme au sentiment des saints & des docteurs modernes, conformément à une parole du concile de Vienne, bien entendu que les théologiens recus ne s'écarteront en rien de la doctrine des pères. Rien n'est plus sage que cet avis : mais comme il est de la destinée des hommes de disputer éternellement, il n'a pas mis fin aux contestations. Les *Attritionnaires* prétendent que l'Assemblée du Clergé n'a rien décidé contre eux, & les probabilistes croient marcher sur les traces d'un grand nombre de saints & de docteurs modernes. Ce qu'on peut pourtant dire des saints avec vérité, c'est que s'ils ont cru dans la spéculation que dans le concours de deux opinions on pouvoit suivre la moins probable & la moins sûre, ils ont raisonné tout autrement dans la pratique, & dans leur conduite ordinaire.

Innocent XII meurt âgé de 85 ans.

La Faculté de théologie de Paris censure cinq propositions extraites des livres intitulés : *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine ; histoires de l'édit de l'Empereur de la Chine, & lettre sur les cérémonies de la Chine.*

C'est ici une suite du procès des Jésuites & de messieurs du Séminaire des Missions étrangères, & depuis la fameuse affaire de M. Arnould, il n'y en a point eu en Sorbonne qui ait fait plus de bruit. Il s'y passa même des scènes comiques qui réjouirent tout à fait le public. Messieurs du Séminaire firent paroître au mois d'Avril une grande lettre adressée au Pape, en daté du 20

du mois, & signée d'eux tous. C'étoit une invective perpétuelle, & des plus violentes contre la Société. Dans cette lettre on déferoit au saint Siège quelques propositions tirées des livres que nous venons de nommer, & qui avoient eu un succès prodigieux, sur tous les *Mémoires* dont on avoit fait un très-grand nombre d'éditions, & qu'on avoit traduits en diverses langues, Le premier Juillet M. Prioux l'un des directeurs du Séminaire, défera les mêmes propositions à la Faculté, à laquelle il en présenta un extrait qu'il accompagna d'un discours dont il ne seroit jamais sorti, s'il n'avoit eu la sagesse de se précautionner d'un souffleur. On nomma aussitôt huit députés. MM. Boileau [a] Rouland, le Fevre & le Breton, professeurs de Navarre, du Pin & Vitasse étant du nombre, il fut aisé de juger que la Société ne seroit guères ménagée. Cependant, elle prit une précaution qui auroit pu parer le coup qu'on se préparoit à lui porter, si l'on avoit gardé quelques mesures avec elle, ce fut de faire publier des éclaircissemens au nom du père le Comte, auteur des *mémoires* & de la lettre, & du père le Gobien, auteur de l'histoire de l'édit. Le 2 du mois d'Août M. Boileau présenta les propositions que voici.

(a) C'est celui qu'on a surnommé le petit Flagellant, à cause de sa taille & de l'histoire des Flagellans, Livre plein d'ordures & de mauvaises Propositions.

1. Le peuple de la Chine a conservé près de deux mille ans la connoissance du véritable Dieu, & l'a honoré d'une manière qui peut servir d'exemple & d'instruction même aux chrétiens.

2. Si la Judée a eu l'avantage de consacrer un Temple à Dieu, plus riche & plus magnifique, sanctifié même par la présence & par les prières du Rédempteur, ce n'est pas une petite gloire à la Chine, d'avoir sacrifié au Créateur dans le plus ancien Temple de l'univers.

3. La morale des Chinois parut aussi pure que la religion..... la Chine a pratiqué les maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe, & presque tout le reste du monde étoit dans l'erreur & dans la corruption..... La connoissance du vrai Dieu qui avoit duré plusieurs siècles après le règne de l'Empereur Kan-Van, & même fort probablement long-temps après Confucius, ne se conserva pas toujours dans cette première pureté, &c.

4. Quoi qu'il en soit, dans la sage distribution des grâces que la Providence divine a faite parmi les nations de la terre, la Chine n'a pas sujet de se plaindre, puisqu'il n'y en a aucune qui en ait été plus constamment favorisée.

5. Qu'au reste il ne falloit pas que Sa Majesté (Chincife) regardât la religion Chrétienne comme une religion étrangère,

1700.

puisque'elle étoit la même dans ses principes & dans ses points fondamentaux , que l'ancienne religion dont les sages & les premiers Empereurs de la Chine faisoient profession , adorant le même Dieu que les chrétiens adorent , & le reconnoissant aussi-bien qu'eux , pour le Seigneur du Ciel & de la terre.

Le docteur dit que ces propositions lui avoient ébranlé le cerveau qui est un cerveau chrétien, *cerebrum meum, cerebrum christianum commoverant* ; qu'elles étoient téméraires, erronées, impies, fausses, scandaleuses, hérétiques, &c. Il tomba ensuite sur les Jésuites, & après avoir avancé que la Faculté avoit affaire à une secte de gens lettrés, entre les mains de qui elle avoit toujours regardé, comme une chose horrible & terrible, d'avoir quelque chose à démêler, il finit en disant qu'ils avoient alaité le Roi de leur malice & les Princes de leurs mensonges. L'insolence de ce discours ne surprit nullement ceux qui connoissoient le docteur. Le syndic ayant ensuite proposé de délibérer si on opineroit sur l'extrait des députés & les qualifications arrêtées par eux, M. du Mas forma une opposition verbale à la conclusion du premier de Juillet, disant que la délibération avoit été faite sur ce que M. Prioux avoit assuré que les propositions n'avoient point été déferées au Pape : que ce fait étoit évidemment faux, ainsi qu'il paroïssoit par la lettre adressée le 20 d'Avril à Sa Sainteté, & conséquemment que la délibération étoit nulle. Le lendemain il renouvela son opposition, & la fit signifier par deux Notaires. Mais à la pluralité des voix, il fut résolu qu'on n'auroit point pour le Pape la déférence de lui laisser le jugement de cette affaire. Après cela les assemblées continuèrent, & on opina dans plusieurs avec si peu de gravité & de modestie, que le syndic fut obligé de s'en plaindre dans celle du 30 d'Août. C'étoit assez que quelqu'un parlât contre le sentiment des députés, pour qu'il fût interrompu par des huées, & quelquefois par des injures. Plusieurs le firent cependant avec beaucoup de force & d'érudition, & toutes les clameurs de messieurs Boileau & Rouland, & du P. Chauffemer, Jacobin, ne les empêchèrent pas de se faire entendre. Le 15 d'Octobre M. Leulier, grand-maître du collège du cardinal le Moine, & quelques autres ayant représenté qu'il étoit inoui dans la Faculté qu'on eût condamné un auteur non suspect lorsqu'il avoit donné un sens orthodoxe à ses propositions, le syndic répondit que les Pères le Comte & le Gobien n'avoient point adressé leurs éclaircissmens à la Faculté. Sur cela les Jésuites les firent signifier le 18 à sept heures du matin ; mais le syndic, auquel on avoit fait la signification, n'en dit pas un mot dans

dans l'assemblée de ce jour-là où la censure fut conclue. Ce docteur n'attendit pas même le futur *prima mensis*, suivant la coutume pour faire confirmer cette censure : il indiqua l'assemblée au lendemain, & quand l'ouvrage fut consommé, alors il parla de l'acte qui lui avoit été signifié.

La première proposition fut déclarée *fausse, téméraire, scandaleuse, erronée, injurieuse à la sainte Religion Chrétienne*. La seconde, *fausse & téméraire*. La troisième, *fausse, téméraire, scandaleuse, impie, contraire à la parole de Dieu, hérétique, renversant la foi & la Religion Chrétienne, rendant inutile la vertu de la Passion & de la Croix de Jesus-Christ*. La quatrième, *fausse, téméraire, erronée, & contraire à la parole de Dieu*. La cinquième, *fausse, téméraire, scandaleuse & erronée*.

En jetant les yeux sur les propositions, Il est aisé de voir qu'elles se réduisent à ceci : Que la connoissance du vrai Dieu ayant été portée à la Chine par un des enfans de Noé, les Chinois ont rendu à Dieu un culte extérieur & intérieur, ils ont eu un temple, le sacerdoce, le sacrifice, la foi, l'humilité, la plus pure charité, la sainteté, les miracles. La Religion s'est conservée très-long-temps parmi eux, & enfin le ténèbres succédant à la lumière, le dérèglement à la pureté des mœurs, l'idolâtrie & le libertinage s'y sont introduits. Voilà ce que la Sorbonne, à la pluralité des voix, déclare faux, scandaleux, hérétique, &c. Un assez grand nombre des plus célèbres docteurs ne purent goûter cette censure ; car premièrement ce sont des faits tirés de l'histoire de la Chine, & rien n'étoit plus plaisant que de voir M. Dupin prouver sérieusement qu'ils n'étoient pas conformes à cette histoire. M. le Sage ne jugea pas devoir l'en croire sur sa parole ; il dit agréablement en opinant, que la difficulté roulant sur ces faits que l'éloignement de la Chine rendoit fort obscurs, son sentiment étoit que la Faculté nommât douze docteurs des plus robustes pour aller vérifier sur les lieux. Le principal argument des députés étoit que les Juifs seuls avoient eu la connoissance du vrai Dieu ; mais la fausseté de cette supposition fut démontrée par MM. le Caron, Boucher, Marion, Tourneil, le P. Frassen, Cordelier, & quelques autres dont on peut voir les harangues dans un ouvrage bien écrit qui a pour titre, *Journal historique des Assemblées tenues en Sorbonne, pour condamner les mémoires de la Chine*. Aussi Gollius, Genébrard, le père Beurrier abbé de sainte Geneviève, le Père Rapine, les pères Thomassin, Mauduit & Lamy, prêtres de l'Oratoire, M. Bossuet dans son discours sur l'histoire universelle, M. Huet dans sa dé-

1700.

monstration évangélique, & quantité d'autres savans écrivains ont établi comme un dogme, ou supposé comme une chose certaine ce que les deux Jésuites ne font que raconter historiquement. Voilà donc bien des personnes également doctes & vertueuses plus coupables qu'eux. Jusques-là qui que ce soit n'avoit aperçu les erreurs bien loin d'en être scandalisé: l'honneur d'une pareille découverte fut réservé à l'année 1700. & il falloit que le siècle finît pour qu'on donnât comme une vérité de foi, contre l'évidence manifeste du texte de l'Ecriture, que la connoissance & le culte du vrai Dieu a été un privilège particulier de la Nation Juive. C'étoit encore à cette année qu'il étoit réservé d'apprendre que les mémoires du père le Comte, qui disent le contraire, conduisent au déisme & au spinosisme, & qu'ils favorisoient le Pélagianisme. Si quatre ou cinq docteurs en avoient été crus, on auroit ajouté ces qualifications aux autres pour donner plus de poids à la cens. c. On fut surpris avec raison que le sieur Boileau n'eût point été de ce sentiment, lui à qui la simple vue des propositions avoit ébranlé le cerveau: sans doute il lui parut trop outré, mais les partisans des *Mémoires* n'ont pas trouvé celui qu'il a suivi beaucoup plus raisonnable, & ils prétendent que quand on pourroit prouver, ce qui n'est pas, la fausseté des faits rapportés dans les livres dénoncés, la censure n'en seroit pas pour cela moins téméraire, ni moins ni mal entendue. Car il ne suffit pas qu'une proposition soit avancée sans fondement ou même contre la vérité pour être condamnée juridiquement, même comme fausse, par des théologiens, il faut de plus qu'elle regarde la foi ou les mœurs. Nier ce principe, c'est vouloir que les contes des Fées ou les aventures du fameux Dom Quichote de la Manche deviennent l'objet des délibérations d'une Faculté de théologie, & la matière d'une censure. Or il est clair que parmi les propositions du père le Comte il y en a qui ne font point en matière de foi & de mœurs; la seconde par exemple, qui assure que ce n'est pas une petite gloire à la Chine d'avoir sacrifié au Créateur dans le plus ancien Temple de l'univers, qui oseroit dire sérieusement qu'elle attaque une vérité révélée ou la pureté des mœurs? C'est ce qu'on objecta d'abord aux censeurs, & le sieur du Pin qui se vante dans son Histoire

(a) 10. 4. Ecclésiastique (a) du XVII^e siècle d'avoir mis fin à la contestation par le livre qu'il publia sur cette matière, se flatte un peu s'il croit, comme il paroît vouloir l'insinuer, que tout ce qu'il avance soit sans réplique. La hardiesse des décisions qui impose aux simples n'emporte pas le suffrage des personnes éclairées. Un au-

teur (a) qui est si éloigné de faire grâce aux propositions, qu'il accable d'injures tous ceux qui en prirent la défense, avoue que ce docteur, après avoir harangué long-temps d'un ton aigre & perçant, prouva à la fin très-peu de chose. Il en dit tout autant des autres députés, & mettant pour principe qu'on ne peut nier absolument la possibilité des faits racontés par le père le Comte, il sappe la censure par les fondemens, & en fait retomber la honte sur les censures. Cet écrivain ajoute avec une hardiesse étonnante, que depuis que la Sorbonne a retranché M. Arnauld de son Corps, Dieu l'a livré à un esprit de vertige qui l'empêche de rien faire de raisonnable. Si cela est, quel fond faudra-t-il faire sur ses censures, & en particulier sur celle dont nous parlons ici.

Pour achever de donner une idée de toute cette affaire, il faut ajouter que les Jésuites se sont plaints que les députés & bien d'autres s'étoient donné une infinité de mouvemens pour gagner des suffrages; qu'ils avoient fait venir de loin des docteurs dont ils dispoient, qu'ils n'avoient rien oublié pour intimider les autres, & les empêcher au moins de se trouver aux assemblées s'ils ne pouvoient les réduire à opiner pour la censure. Après tout, cela ne regarde que la procédure & non pas le fond, c'est simplement un préjugé que les propositions ne paroissent pas si scandaleuses & si impies, puisqu'on a cru avoir besoin de tant de machines pour les faire trouver telles; mais ce n'est pas une démonstration qu'il n'y eût rien à redire. Ces pères ont encore publié que la Faculté auroit beaucoup mieux fait d'examiner diverses propositions évidemment scandaleuses & mauvaises qu'ils lui avoient déferées, & dont les auteurs étoient de son Corps, que de chercher avec tant d'empressement dans des livres faits par des étrangers, des erreurs que personne n'y apercevoit: & il paroît bien que M. Marion, savant professeur de Navarre, étoit de cette opinion; car en opinant le vingt-cinquième de Septembre, la quatrième raison qu'il apporta contre la censure fut le scandale qu'elle ne manqueroit pas de causer: Scandale, dit-il avec beaucoup de véhémence, parce que nous ne touchons pas à nos propres erreurs; scandale, parce que nous négligeons de réformer les erreurs des autres, à moins que ce ne soit des Jésuites... Ne voyez-vous donc pas que notre Compagnie va être le jouet du public, si nous laissons faire les députés? on dira à l'un de nous, *Médecin guérissez-vous vous-même.* Luc. 4: On dira à l'autre, *un poids & un poids est quelque chose d'abominable aux yeux de Dieu.* On dira à celui-ci: *vous voyez une paille*

1700.
(a) Lettre d'un Docteur sur ce qui se passe dans les Assemblées de la Faculté de Théologie de Paris.

— dans l'œil de votre frère , & vous ne voyez pas une poutre qui est
 1700. dans le vôtre. Malheur à vous , dira-t-on à la Faculté , guides
 Mat. 7. aveugles , qui en buvant vous servez du tamis pour ne pas avaler un
 3. moucheron , & qui avalez un chameau. Voilà le scandale que nous
 Ib. 23. devons prévoir , & qu'il ne tient encore qu'à nous d'éviter ,
 24. cela est vif sans doute & bien pathétique. Mais enfin vouloir
 réduire la Faculté à purger les mauvaises humeurs qui sont dans
 son Corps avant que de s'employer à la cure des maladies étran-
 gères , ce seroit vouloir qu'il y eût toujours quelque livre , quel-
 que thèse , quelque approbation de docteurs sur le bureau , &
 conséquemment demander ce qui est moralement impossible. On
 feroit un volume des erreurs avancées depuis trente ans , ou au-
 torisées par différens docteurs de la Faculté.

Dom Armand-Jean Bouthillier de Rancé abbé de la Trappe
 meurt dans sa soixante & seizième année.

Oao- L'abbé de Rancé avoit aimé le monde étant jeune , & il avoit
 bre 27. tout ce qu'il faut pour lui plaire , de la naissance , de la faveur ,
 de l'esprit , de l'enjouement , l'espérance d'une grande fortune
 dans l'Eglise. Ayant renoncé à tout pour suivre Jesus-Christ par
 la voie la plus étroite , il ne se contenta pas d'introduire en 1662.
 des religieux de l'Etroite Observance de Cîteaux dans son ab-
 baye qu'il avoit trouvée dans un état déplorable , il y établit en
 peu de temps le silence perpétuel , & une austérité dont on a peine
 à trouver des exemples dans l'histoire des premiers Solitaires.
 On regarda bientôt la Trappe comme une nouvelle Laure , &
 l'Abbé , comme un autre saint Bernard , devint le conseil , l'oracle
 & le guide d'un grand nombre de personnes de la première qua-
 lité , qui pensoient à entrer dans les voies de Dieu , ou qui vou-
 loient s'y fortifier. La liberté qu'il se donna , à l'exemple de ce
 Saint , de recevoir des religieux des autres Ordres qui aspiraient
 à une vie plus parfaite , lui fit des ennemis. Son traité de la
 sainteté & des devoirs de la vie monastique augmenta infiniment
 le nombre & le chagrin des mécontents. Il y parle en effet de la
 manière du monde la plus propre à décrier les moines qui étu-
 dient , & , selon lui , dans les anciennes Congrégations , même
 les plus réformées , on voit à peine quelque trace de l'ancienne
 piété. Le savant P. Mabillon Bénédictin étoit trop intéressé à
 prendre la défense des études monastiques , pour les abandonner
 (a) Traité à la discrétion d'un adversaire qui les livroit à la haine publi-
 des étu- que , en les représentant comme la source funeste de la cor-
 des Mo- ruption des cloîtres. Il en fit (a) donc l'apologie : mais
 nassi- ques. sans rien perdre de ses avantages , il fut ménager ce qu'il de-

voit à celui qu'il réfutoit , & ce qu'il se devoit à lui-même. — L'Abbé répondit , Dom Mabillon répliqua (a) ; mais avant que ses réflexions fussent imprimées , on vit paroître quatre Lettres qui auroient pleinement justifié ce que l'Abbé avançoit touchant les études des moines , si celui qui les déchiroit avec une espèce de fureur avoit été avoué de ses supérieurs, ou qu'il n'y eût pas eu plus de charité & de justice dans les autres particuliers. Le P. Denis de Sainte Marthe Bénédictin écrivit aussitôt à M. de la Trappe pour s'en disculper ; mais il y avoit trop de preuves contre lui pour le croire en cette occasion sur sa parole , & M. Thiers nous apprend (b) , que sa déposition de la charge de prieur de Saint Julien de Tours fut la juste punition de l'outrage fait l'Abbé. Ce savant Curé , qui étoit des amis de Dom Armand , le défendit avec beaucoup plus de vivacité qu'il ne se feroit défendu lui-même ; son ouvrage est une satire contre tous les Bénédictins en général , & contre le père de Sainte Marthe en particulier , à qui il dit tout ce qu'il y a de plus capable de mortifier un homme qui se pique d'esprit & de naissance. Il prétend que le traité des Etudes Monastiques , & les réflexions sur la réponse ne sont pas de Dom Mabillon seul ; qu'il n'en a été que l'entrepreneur & le principal architecte , & que plusieurs de ses confrères ont travaillé sous lui : *chacun* dit-il (c) , *y a apporté quelque chose du sien , lords & milords , grands & petits , moines & moineaux se sont fait un mérite de donner un coup de bec à M. de la Trappe.* Il y a là bien du burlesque ; je ne fais s'il y a autant de vérité , car Dom Mabillon n'avoit guères besoin de secours , & dans le fond la thèse de l'Abbé , prise dans toute l'étendue qu'il lui avoit donnée d'abord , étoit absolument insoutenable. Un de ses historiens (d) assure qu'il avoit fait une seconde réponse , mais que le crédit des pères Bénédictins l'étouffa dans sa naissance , & l'empêcha de voir le jour. Je ne doute pas qu'il n'y eût beaucoup de feu , d'imagination & d'élégance dans cette pièce. C'est ce qui domine dans les ouvrages de Dom Armand , personne n'exprime plus noblement une pensée , & ne la tourne en plus de manières différentes , mais il ne pense pas toujours comme il s'exprime. Content , ce semble , de bien parler , il ne médite pas assez les choses , & ne fait souvent qu'effleurer les matières ; personne n'a plus maltraité les casuistes , & suivant toutes les apparences , personne ne les avoit moins lus : attribuer , ainsi qu'il fait dans sa lettre au Maréchal de Bellefonds , le dérèglement de la plupart de ceux qui s'alloient jeter entre ses bras , au relâchement de ses auteurs ; c'est une illusion pitoyable.

1700.
(a) Réflexions sur la réponse, &c.

(b) Apologie de M. l'Abbé de la Trappe.

(c) ch. 30.

(d) M. de Maupeou.

1700.

ble, dont il y a lieu de s'étonner qu'un bel esprit comme lui ait été capable. Nos désordres sont le fruit de la corruption de notre cœur, plus que de nos lectures.

Dom Armand se fit un point capital de ne prendre aucune part aux divisions qui troubloient l'Eglise, & de ne se déclarer pour aucun des partis. Sa grande raison étoit que n'ayant ni mission, ni caractère pour parler, la voie la plus assurée étoit de demeurer dans le silence. Il auroit été aisé de lui montrer qu'un grand nombre de saints Solitaires célèbres dans l'Histoire Ecclésiastique, ont cru en de certaines occasions devoir passer par-dessus les règles ordinaires, & secourir la foi quand ils la voyoient en péril : Peut-être crut-il que le grand nombre de pasteurs éclairés, & de zélés docteurs qui vivoient dans le dix-septième siècle pouvoient lui être un titre légitime pour se rendre ferme dans les bornes de sa profession. Il ne s'y contint pas néanmoins si bien qu'il ne marquât quelquefois ses sentimens en des termes assez forts, & la neutralité qu'il affecta sans la garder trop exactement, lui attira tous les partis. Il ne se défia jamais des préventions qu'il avoit prises contre ce qu'on appelle les molinistes, & il faisoit gloire (a) de ne point penser comme eux pour ce qui regarde la grâce de Jesus-Christ, la prédestination de ses saints & la morale de son Evangile. On peut dire, sans faire tort à sa mémoire, qu'il connoissoit peu leurs sentimens; mais il croyoit avoir lieu de s'en plaindre, & les accusations qu'on lui avoit rapporté qu'ils formoient contre lui, fortifioient ses anciennes idées. *Comme ils ne sauroient attaquer mes mœurs, dit-il dans une lettre à M. le Duc de Brancas, ils attaquent ma foi & ma créance, & trouvent dans les règles de leur morale & dans la fausseté de leurs maximes qu'il leur est permis de dire contre moi tous les maux que l'envie & la passion leur peut suggerer . . . Ma conduite n'est pas conforme à la leur; mes maximes sont exactes; les leurs sont relâchées. Les voies dans lesquelles j'essaye de marcher sont étroites; celles qu'ils suivent sont larges & spacieuses. Voilà mon crime, cela suffit. Il faut m'opprimer & me détruire.* Ces expressions si fortes feroient naturellement croire que l'Abbé avoit de grandes liaisons avec les Jansénistes; & qu'il leur étoit dévoué. Il les avoit effectivement connus, il les avoit estimés, il n'y a point de louanges qu'ils ne lui aient données un temps, & cependant il ne pensoit point du tout comme eux, & ils lui firent une guerre ouverte sur la fin de ses jours. Non seulement il avoit signé le Formulaire purement & simplement, mais il déclaroit hautement & en toute rencontre, qu'on devoit

(a) Lettre à M.
le Duc de
Brancas,
du 14.
d'Aôut
1676.

se soumettre aux décisions du Saint Siège Apostolique dans les doutes & les difficultés qui regardent la foi & la religion, ce n'étoit pas le compte de ces Messieurs : il raconte (a) qu'une des premières choses qui lui rendit leur conduite suspecte, fut la proposition que lui fit un d'eux, quand il pensa à quitter ses bénéfices, de les garder pour en distribuer les revenus au parti qui étoit dans la persécution. *Il est vrai, ajoute-t-il, que je ne pus goûter ni comprendre que des gens qui vouloient passer pour être entièrement détachés de toutes les choses d'ici-bas, fussent capables de faire paroître un sentiment aussi intéressé que celui là.* Il ne laissa pas de garder des mesures de bienfaisance & d'honnêteté avec les plus considérables qui lui envoyoient leurs ouvrages, qu'il ne manquoit pas de payer d'un compliment fort gracieux. Ce commerce de politesse dura jusqu'à la mort de M. Arnauld. C'est l'époque fatale de l'éclat & des divisions. L'Abbé, ainsi que je l'ai dit sous 1694, n'eut pas plutôt appris que le Docteur n'étoit plus, qu'il écrivit en ces termes à un chanoine de Dijon, *Enfin voilà M. Arnauld mort. Après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoiqu'on en dise, voilà bien des questions finies, son érudition & son autorité étoient d'un grand poids pour le parti ; heureux qui n'en a point d'autre que celui de Jesus-Christ, & qui mettant à part tout ce qui pourroit l'en séparer & l'en distraire, même un moment, s'y attache avec tant de fermeté, que rien ne soit capable de l'en dépendre.* Le chanoine montra la lettre, tout le parti en frémit, & désavoua à l'instant les louanges qu'il lui avoit prodiguées. Le père Quesnel lui en écrivit, & du ton de maître qu'il commençoit à prendre parmi les prétendus disciples de saint Augustin, il lui demanda une rétractation dans les formes qu'il n'obtint point. On peut juger des termes de sa lettre par cet endroit de la réponse. *J'oublie, Monsieur, tous les sujets que j'aurois de me plaindre de vous, & de la dureté avec laquelle vous me traitez dans votre lettre. Vous m'avez attaqué d'une manière si injurieuse & si vive, avant que de m'avoir demandé un mot d'éclaircissement, que si vous y faites réflexion, il est impossible que vous ne vous aperceviez que vous êtes allé trop vite ; & c'est à quoi je ne me serois jamais attendu d'un Prêtre de Jesus-Christ qui est en possession depuis si long-temps de nous donner des leçons d'une morale exacte.* Voilà justement ce qui avoit séduit Dom Armand. Il avoit jugé des Jansénistes par leur morale, & de la morale des prétendus Molinistes par les écrits des partisans de Jansenius, ce qui l'avoit jeté dans une double erreur, aussi favorable aux uns que désavantageuse aux autres. M. le Nain de Tillemont avoit

1700.
(a) *Projet de lettre à M. de Tillemont.*

1700.

été trop ami de M. Arnauld pour se taire en cette occasion ; mais comme il étoit non-seulement beaucoup plus savant, mais infiniment plus doux, plus modeste, plus humble, quoiqu'à peu près également prévenu que le P. Quesnel, il parla tout d'une autre manière. Il fit l'éloge du Docteur & de son parti, il sollicita, il pressa l'Abbé de lui rendre justice, & de déclarer d'une manière aussi publique que l'avoit été la lettre à M. Nicaise, qu'il honoroit M. Arnauld comme un homme d'une foi pure, grand dans l'Eglise & grand devant Dieu ; mais il n'employa ni termes satyriques, ni menaces, ni traits indécens. Avec cela il ne gagna rien. Dom Armand dicta aussitôt une réponse, dans laquelle, après s'être justifié sur quelques faits que M. de Tillemont avoit allégués, il parle des Jansénistes en général d'une manière qui ne donne pas une idée avantageuse de leur bonne foi, de leur candeur, de leur honnêteté & de leur désintéressement. Pour M. Arnauld, voici comment il s'expliquoit sur son sujet. *Je l'ai toujours regardé comme un grand personnage, comme un homme d'une doctrine & d'une érudition profonde. Cependant, quand je fais réflexion à la résistance qu'il a faite aux ordres de l'Eglise, & à la manière dont on a combattu ses décisions, il n'en faut pas davantage, Monsieur, pour m'obliger à former de lui des sentimens & des idées bien différentes de celles que vous prétendez que j'en ai dû avoir. Néanmoins toutes ces considérations ne m'ont jamais porté à m'expliquer contre. Au contraire j'ai toujours témoigné à ses amis, aussi-bien qu'à lui-même quand j'en ai eu l'occasion, particulièrement lorsqu'on fit la paix de l'Eglise, que j'avois beaucoup d'estime pour son mérite. Je suis néanmoins demeuré ferme dans mes sentimens, sans qu'aucune raison ait été capable de m'en dépendre.*

L'Abbé n'envoya point cette lettre, pour ne pas irriter davantage des gens qui faisoient déjà beaucoup de bruit & gardoient peu de mesures dans leurs ressentimens. Ces Messieurs ayant su après sa mort qu'on l'avoit trouvée parmi ses papiers, il firent jouer bien des ressorts pour empêcher qu'elle ne devînt publique, dès qu'elle fut imprimée, ils publièrent qu'elle ne faisoit tort qu'à sa mémoire. Cependant tout le monde n'en jugea pas de la sorte. Le nom de l'Abbé étoit en vénération dans le Royaume, & personne n'ignoroit qu'il devoit connoître les Jansénistes mieux que personne. Un écrivain, qui joint beaucoup d'élégance à beaucoup de solidité, dans un ouvrage (a) où il s'est proposé de faire bien connoître les personnes & la doctrine des Novateurs de ce siècle, dit (b) qu'il n'est pas permis de s'inscrire en faux contre l'exemplaire sur lequel les copies ont été tirées.

(a) *Le véritable esprit des nouveaux disciples de saint August.*

(b) *Tom. 3 page 1163. imprimé en 1705.*

Aussi personne ne l'avoit-il fait jusqu'alors : mais l'année même qu'il imprimoit , on n'oublia rien pour rendre suspect le projet de la lettre. On publia à cette occasion un petit livret (a) dont l'Auteur se donne la torture pour faire croire qu'il fait nuit en plein jour. Il trouve dans la lettre des duretés , dont il prétend que les plus modérés d'entre les ennemis des Jansénistes ont été choqués. Il faut qu'il ait l'oreille bien délicate , & sur ce pied-là on ne lui conseillera pas de lire la plupart des ouvrages de l'Abbé de saint Cyran , de M. Arnauld ; du père Quesnel & de leurs élèves. Il soutient que la plupart des faits qui y sont allégués sont faux , & il apporte pour preuve des témoignages que personne ne s'avisera jamais de mettre en compromis avec celui de l'Abbé. Enfin il veut qu'elle ait été écrite dans un temps , où Dom Armand avoit l'esprit & la mémoire également affoiblis. C'est sa dernière ressource. Mais la seule lecture de la lettre démontre le contraire. Elle est entièrement dans le goût des autres qu'on a de l'Abbé , & ce n'est pas assurément une des moins belles. De plus , les deux historiens (b) de sa vie remarquent que cet affoiblissement prétendu est une chimère inventée par ceux qui avoient intérêt de la décrier. Le censeur ajoute : qu'il eût été à souhaiter pour l'Abbé de la Trappe qu'il eût pu être long temps sous la main d'un excellent Supérieur qui l'eût aidé à dompter un naturel vif & ardent , & à amortir le feu d'une imagination vive & dominante. Voilà comment parlent aujourd'hui ceux qui ont fait tant de fois son apothéose. Heureux sans doute le censeur lui-même , s'il avoit eu le bonheur d'être quelque temps sous la main de ce saint solitaire , auquel la postérité ne reprochera guères de préventions ; que celles qu'il eut long-temps en faveur de ces Messieurs & contre leurs adversaires.

Le Cardinal Jean-François Albani & élu Pape , & prend le nom de Clément XI. Le Roi Très-Chrétien avoit donné l'exclusion au Cardinal Marescotti qui avoit paru en plusieurs occasions fort opposé aux intérêts de sa Couronne.

Déclaration de l'Empereur de la Chine au sujet des cérémonies du pays , & de la tablette qu'il avoit donnée aux Jésuites plusieurs années auparavant , dans laquelle il avoit écrit de sa propre main King-tien.

Les Jésuites de France ayant écrit à ceux de Pekin pour leur apprendre où en étoit le procès que M. Maigrot avoit suscité en Europe à la Société , leur marquèrent en même-temps qu'il seroit bon d'avoir le témoignage le plus certain , le plus juste & le plus juridique de l'esprit dans lequel on pratique à la

1700.

(a) Il a pour titre : Lettre de M. le Nain de Tillemont au R. P. Armand Jean Bouthillier de Rancé Abbé de la Trappe & les réponses de cet Abbé.

(b) M. l'Abbé Massolier, M. Meaulpeou.

Novembre 23.

Novembre 30.

1760.

Chine les cérémonies à l'égard de Confucius & des ancêtres. Il n'y avoit que celui de l'Empereur même qui pût avoir toutes ces qualités : car non seulement ce Prince est très-versé dans l'intelligence des livres de sa Nation, mais c'est lui qui examine les docteurs, il est le chef de la Secte des lettrés, le Juge souverain du sens des lois, des cérémonies & des coutumes. Ainsi son suffrage étoit décisif de quelque côté qu'il se tournât. S'il déclaroit que *Tien* signifioit le Dieu du Ciel, que le culte qu'on rendoit au docteur de la nation & aux morts étoit purement civil, qu'on ne leur demandoit rien, qu'on n'attendoit rien d'eux, la question paroissoit décidée. Le point étoit de ne pas laisser entrevoir qu'il y avoit là-dessus des disputes entre les Missionnaires, & qu'il y en avoit qui défendoient l'usage des cérémonies, comme superstitieuses & idolâtriques. Ceux-ci n'auroient pas été long-temps à la Chine. C'étoit sans doute le plus grand bien qui pût arriver aux Jésuites dans les circonstances; mais ils eurent peur qu'il n'en coûtât trop à la Religion; tant les vues des hommes sont courtes. C'est ce qui leur fit dissimuler & les contestations & la peine qu'on leur faisoit à Rome. Ils se contentèrent de dresser une explication des cérémonies, & de marquer dans quel esprit elles se faisoient selon eux. Ils n'oublièrent pas de dire que le *Cham-ti* est le souverain Seigneur du Ciel & non pas le Ciel matériel & visible, & que *King-tien*, écrit de la main du Prince sur une tablette, signifioit *adorez le Seigneur du Ciel*. Après quoi ils firent présenter le 30. de Novembre cette explication à l'Empereur, en le priant de vouloir bien leur apprendre si elle étoit conforme à la vérité, pour en rendre compte à de sçavans Européens qui avoient souhaité d'être éclaircis sur ce point. L'Empereur répondit que tout ce qui étoit dans l'écrit étoit très-bien & très-conforme à la grande doctrine, c'est-à-dire à la doctrine de Confucius; qu'il n'y avoit rien que de vrai, rien qui eût besoin d'être corrigé. Cette déclaration fut signifiée à M. Maigrôt, puis envoyée au Pape, & répandue dans toute l'Europe. Ceux qui ne cherchoient que le bien de l'Eglise, jugèrent que quand les cérémonies auroient eu jusques-là quelque chose d'équivoque, il n'étoit plus permis de les condamner de superstition après la manière dont l'interprète des lois du pays venoit de s'expliquer; les autres mirent tout en œuvre pour persuader qu'on n'en pouvoit tirer cette conséquence. Il y en eut qui ne rougirent pas de dire que la déclaration étoit supposée, ou que du moins elle avoit été falsifiée. Il n'y a point d'excès auxquels ne porte une passion à laquelle on s'est livré sans réserve. L'aveuglement, qui en est une suite néces-

faire empêche de les voir , ou fait qu'on les justifie. L'éblouissement commence & finit avec elle. Personne aujourd'hui ne pense à révoquer en doute l'autenticité de ce décret de l'Empereur de la Chine , parce que personne n'a plus d'intérêt à en douter.

A N N É E 1701.

1701.

M. de Nesmond , Evêque de Bayeux , condamne un livre intitulé : *Durand commenté, ou l'accord de la Théologie avec la Philosophie touchant la transsubstantiation de l'Eucharistie.* Mars 30.

Le sieur Cailly , Curé de saint Martin à Caen , auteur de ce livre , avoit l'esprit bon & de l'étude , mais il n'étoit pas théologien. Son vrai métier étoit la philosophie. Il l'avoit enseignée long-temps , & ce temps joint à son attachement pour les nouvelles opinions , lui avoit fait un nom assez considérable dans son pays. Il s'en seroit tenu là , s'il avoit connu ses forces : mais la fantaisie d'imprimer est une tentation terrible , & la qualité d'auteur est bien souvent funeste à la réputation. Le cours de philosophie du sieur Cailly n'a pas donné une grande idée de sa pénétration & de son génie. C'est pourtant son grand ouvrage : Le *Durand commenté* est si peu de chose que rien. Le commentaire n'exprime pas même toujours parfaitement la pensée de l'original. Ce qu'il y a de plus considérable , c'est la manière dont il explique la transsubstantiation dans l'Eucharistie. Tout le mystère , selon lui , consiste en ce que la matière qui fut du pain & du vin est unie avec l'ame & la divinité de Jesus-Christ , & par-là devient son Corps & son Sang. Dans ce système , tous les miracles s'évanouissent , tout ce qui révolte la foible raison de l'homme disparoît. On n'y parle ni d'accident qui subsiste sans sujet , ni de cette pénétration des parties qui semble si incompréhensible. Par malheur , loin d'établir la transsubstantiation , il la détruit absolument : car le pain ne cesse pas d'être du pain , & le vin ne cesse pas d'être du vin pour être unis à l'ame de Jesus-Christ ; cette union n'emporte point le changement de substance : elle ne fait point que ce qui étoit du vin devienne du sang , que ce qui étoit du pain devienne cette même chair qui a été attachée à la Croix , & qui est maintenant glorifiée. C'est ce que le sieur Cailly parut reconnoître dans la rétractation qu'il fit le 21 d'Avril de cette année. Au reste , ce système n'est point de son invention , mais de celle du célèbre M. Descartes , comme on le peut voir dans une de ses lettres au père Meiland , Jésuite , qu'on trouve toute entière dans sa vie. Le sieur Baillet qui l'y a insérée parle de cette manière d'expliquer le mystère

1701.

de l'Eucharistie , en des termes si ambigus , que l'on ne fait ce qu'il veut que l'on en pense. Il est très-probable qu'il ne savoit pas trop qu'en penser lui-même. Il la loue & il la blâme : elle est téméraire dans un sens , raisonnable dans un autre ; contraire aux principes ordinaires des théologiens de l'école , conforme au sentiment de plusieurs Papes , & même aux définitions du concile de Constance. En un mot , elle est tout ce qu'on veut. Si l'historien avoit bien prouvé cette conformité , certainement personne n'auroit mieux mérité de la nouvelle philosophie à laquelle il épargneroit les reproches qu'on lui fait tous les jours de donner plus à la raison qu'à la foi , & de regarder comme des vérités incontestables des opinions qu'on a bien de la peine à accorder avec nos mystères. Mais le sieur Baillet a tout compilé , excepté les Pères , & d'ailleurs il étoit trop peu philosophe pour pouvoir parler juste de la conformité de leurs sentimens avec ceux de M. Descartes.

Juillet
20. &
suiv.

Cas de conscience décidé par quarante Docteurs de la Faculté de théologie de Paris.

(a) Hist.
Eccl. du
xxvi. l.
siècle 10.
4. page
405.

Le sieur du Pin , parlant (a) de cette affaire qui a fait tant d'éclat dans l'Eglise , dit qu'on ne fait point certainement d'où vint la consultation , ni par quel motif on la fit. Sans doute il avoit oublié tout cela dans le temps qu'il écrivoit ; mais on lui feroit tort de croire qu'il ignorât dix ans auparavant ce que savoit parfaitement une infinité de gens qui n'avoient pas les mêmes relations avec ceux qui avoient dressé le cas & qui ne l'avoient pas signé comme lui. Les auteurs furent bientôt connus , le dessein se manifesta à la première lecture de la pièce. On voit dans deux lettres (b) de Dom Thierry de Viaixnes , Bénédictin , que le cannevas en fut envoyé par M. Perrier , chanoine de Clermont en Auvergne , & neveu du célèbre M. Pascal , que MM. Rouland & Anquetille y travaillèrent , & qu'on l'imprima à Liège. Voilà les premiers ouvriers : mais ils ne furent pas les derniers. Ils y avoient inséré la nécessité de la grâce suffisante des Thomistes , cela déplut à leurs confrères *Augustiniens* , & engagea M. Petitpied à changer cet endroit du cas qui , par ce moyen , devint *beaucoup plus net & plus spirituel*. En voici le plan. C'est un confesseur de province qui a quelque difficulté au sujet d'un ecclésiastique auquel il a donné long-temps l'absolution sans scrupule , le croyant un homme de Dieu , mais qu'on lui a dit avoir des sentimens nouveaux & singuliers. L'ecclésiastique qu'il a examiné sur différens articles lui a répondu : 1. Qu'il condamne les cinq propositions dans tous les sens que

(b) Cause
Quest.
P. 405.

l'Eglise les a condamnées & même dans le sens de Janfenius , en la manière qu'Innocent XII les a expliquées dans son bref aux Evêques des Pays-Bas ; mais que sur le fait , il croit qu'il lui fustit d'avoir une soumission de silence & de respect , & que tant qu'on ne le pourra convaincre juridiquement d'avoir soutenu aucune des propositions , on ne doit point l'inquiéter , ni tenir sa foi pour suspecte. 2. Qu'il est persuadé que la prédestination est gratuite , & la grâce efficace par elle-même. 3. Qu'il croit qu'étant tous obligés d'aimer Dieu par-dessus toutes choses & en toutes choses comme notre fin dernière , les actions qui ne sont pas rapportées à Dieu , au moins virtuellement , & qui ne se font point par l'impression qui doit venir de quelque mouvement d'amour , sont des péchés , faute d'une fin bonne & droite. 4. Qu'il croit que l'attrition doit renfermer un commencement de charité actuelle , pour pouvoir être justifié dans le sacrement de pénitence. 5. Que son sentiment est que celui qui assiste à la messe avec la volonté & l'affection pour le péché mortel , sans aucun mouvement de pénitence , commet un nouveau péché. 6. Qu'il ne croit pas que la dévotion envers les Saints , & principalement envers la Sainte Vierge consiste dans tous les vains souhaits & pratiques peu sérieuses qu'on voit dans certains auteurs. 7. Qu'à la vérité , il ne croit pas la Conception de Marie immaculée , mais qu'il se donne bien de garde de rien dire contre l'opinion de ceux qui pensent autrement. 8. Qu'il lit le livre de la fréquente Communion , les lettres de saint Cyrille , les heures de Dumont , la Morale de Grenoble , les Conférences de Luçon & le Rituel d'Alet , mais qu'il croit tous ces livres bons & approuvés , qu'il porte le même jugement des traductions du Nouveau Testament en langue vulgaire , même de celui de Mons qu'on peut lire dans les diocèses , où les Prélats ne l'ont point proscrit. C'est sur ces réponses que le confesseur demande s'il peut donner l'absolution à son pénitent. Quarante Docteurs répondirent affirmativement que les sentiments de l'Ecclésiastique ne sont ni nouveaux , ni singuliers , ni condamnés par l'Eglise , ni tels enfin qu'on doive exiger de lui qu'il les abandonne.

Cette décision fut tenue secrète assez long-temps ; car ce ne fut qu'environ un an après qu'on la rendit publique en imprimant le cas à Paris , où il s'en fit d'abord plusieurs éditions. Le fracas fut bientôt aussi grand que l'étoit le scandale. Un écrivain (a) du parti assure que M. le Tellier , Archevêque de Reims , répéta plusieurs fois dans un entretien qu'il eut avec M. l'abbé

(a) *Hist. du cas de conscience.*

1701.

d'Argentré, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût prêt de signer. Le Prélat ne faisoit pas apparemment réflexion que le premier point du cas où l'on établit qu'Innocent XII a interprété le Formulaire autrement qu'il n'avoit été entendu par Alexandre VII, & que sur le fait on n'est point obligé à la croyance intérieure, tend à ruiner l'autorité des Constitutions apostoliques reçues par l'Eglise entière, & tout ce qui s'est fait dans l'affaire de Jansenius.

[a] Procès
du Père
Quesnel,
p. 405.

C'est ce que voyoit le sieur du Vauzel, lorsqu'il écrivoit [a] que la réponse des Docteurs subsistant, le jansénisme s'en iroit en fumée : c'est ce que tout le monde vit comme lui, & ce fut ce qui fit élever la voix à toutes les personnes bien intentionnées. Le père Quesnel n'entendit pas plutôt gronder le tonnerre, qu'il écrivit à plusieurs Prélats pour les engager à protéger les quarante Docteurs, sur lesquels il voyoit que l'orage alloit fondre. Ses lettres furent inutiles. Messieurs de Chartres & de Meaux furent les premiers qui foudroyèrent le cas. Celui-ci se donna ensuite beaucoup de mouvemens pour engager les Docteurs à prévenir leur condamnation par une humble rétractation, & en

(b) p. 88.

cela, dit l'historien [b] du cas de conscience, il fit paroître *en bon disciple de M. Cornet un zèle merveilleux pour ne point souffrir qu'on donnât la moindre atteinte à la signature du Formulaire.* Tout le monde sait que dans le langage des prétendus Augustiniens, être disciple de M. Cornet & Moliniste ou Pélagien, c'est la même chose. Quelques années après ces Messieurs firent l'Evêque de Meaux janséniste & le comblèrent de louanges. Le sieur Fouilloux ne ménagea pas plus M. l'abbé Bossuet qui secondoit les intentions de son oncle. *Cette démarche, dit-il, lui attira de la part de quelques-uns de ces Docteurs des reproches assez vifs sur son ambition & son désir d'être Evêque, à quoi ils attribuèrent tout le mouvement qu'il se donnoit.* M. l'Archevêque de Paris ne s'en donnoit pas moins, & son autorité devoit être de tout un autre poids. L'écrivain que j'ai cité ose avancer que ce Prélat avoit vu le cas avant qu'on le rendit public, & qu'il avoit permis à quelques Docteurs de le signer, pourvu qu'ils ne le commissent point. Comme le fait paroît incroyable, vu la conduite que tint son Eminence dans toute cette affaire, l'auteur s'efforce de le rendre probable par la manière dont il suppose qu'elle s'est gouvernée en différentes occasions. J'ai marqué sous le 20 d'Août 1696, que ces écrivains ont mis tout en usage pour décrier la bonne foi de M. de Noailles dès qu'il s'est déclaré contre eux. Le public ne juge point des hommes en place par leurs intentions qu'il ne pénétre point, ou par quelques paroles

qui peuvent leur échapper , mais par ce qui éclate au dehors , par ce qui est authentique & solennel. Toutes les démarches que fit M. l'Archevêque de Paris prouvent que la décision n'étoit nullement de son goût. Il parla à une partie des docteurs qui l'avoient donnée , & plusieurs déclarèrent qu'ils avoient signé sans en prévoir les conséquences. Cela pouvoit être ; car parmi es quarante , il y en avoit dont le titre de très-sage maître faisoit presque tout le mérite. Le père Alexandre , Jacobin , n'étoit pas assurément de ceux-là. Un grand nombre de gros volumes lui ont fait un nom considérable parmi les théologiens qui le regardent comme un excellent compilateur , dont le travail abrège bien du chemin à ceux qui entrent dans la même carrière. Dans un de ses volumes , il enseigne en termes exprès [a] que l'Eglise , éclairée par l'esprit de vérité , ne se peut tromper en prononçant sur les textes des livres dogmatiques , & la grande preuve de ce qu'il avance , est que si elle étoit capable d'erreur dans ces occasions , il lui manqueroit quelques avantages nécessaires pour nourrir , guérir & conduire les fidèles : comme on ne pourroit pas dire d'un pasteur qui ne sauroit pas toujours distinguer les bons pâturages d'avec les mauvais , qu'il fût propre à faire paître des brebis : d'un médecin capable de prendre du poison pour de l'antidote , qu'il fût sage de lui confier des malades : d'un capitaine qui auroit quelquefois la vue si mauvaise , jusqu'à ne pouvoir reconnoître de quel parti seroient des soldats , qu'il fallût le mettre à la tête d'une armée. Ce sont les comparaisons dont se sert le père Alexandre : cependant il fut un de ceux qui signèrent le cas , où l'on établit nettement qu'on n'est pas obligé de s'en tenir au jugement de l'Eglise sur les textes. Cette contradiction dans un point d'une si grande conséquence ne lui fit peut-être guères moins de peine que les frayeurs qu'on voulut lui donner sur la pension qu'il tiroit du Clergé. Quoi qu'il en soit , il battit la chamade le premier. On voit en lisant sa lettre à M. de Noailles , en date du 8 Janvier 1703 , que ce pas lui coûta infiniment , il se tourne & retourne de tous les côtés , il explique en quel sens il a signé , en bon françois il se rétracte. Celui-là rendu , la capitulation fut bientôt réglée avec la plupart des autres , & dans la suite il n'y eut que le sieur Petitpied que l'exclusion de la Sorbonne & l'exil ne purent ébranler. Tous marquèrent , comme avoit fait leur chef , qu'ils n'auroient jamais donné leur signature , s'ils avoient cru que la décision dût venir publique , & qu'ils se feroient contentés de répondre verbalement. Sur quoi on pourroit leur de-

(a) In
Historia
Eccles.
sæc. vi.
dist. v.

1701.

(a) Ep. ad
Etesiph.
adv. Pelag.
lag.

mander , ce me semble , depuis quand il est permis de dire de vive voix sur une matière aussi grave ce qu'on n'ose mettre par écrit. Ce sont ces réserves que saint Jérôme reprochoit [a] aux Pélagiens comme un artifice dont ils se servoient , & trop heureusement , pour séduire les fidèles. *Sola hæc hæresis est , quæ publicè erubescit loqui quod secretè docere non metuit ideo crevit vestra hæresis & decepistis plurimos.*

Les choses ayant été ainsi disposées , on vit paroître l'ordonnance de M. de Paris , datée du 22 Février 1703. Le Prélat condamnoit la décision du cas , comme contraire aux constitutions des Papes , tendante à renouveler les questions décidées , favorisant la pratique des équivoques , des restrictions mentales & même des parjures. Il ajoutoit que les savans savent que ce n'est pas seulement dans ces derniers siècles que l'Eglise a obligé de souscrire à la condamnation des auteurs & de leurs écrits comme à celle de leurs erreurs , ainsi qu'il paroît par le concile de Calcedoine. En cela l'ordonnance s'accorde parfaitement avec celles qui furent faites à cette occasion. Ce qu'elle eut de singulier , c'est qu'après le cas on condamnoit tous les écrits publiés contre les Quarante , comme injurieux , scandaleux , calomnieux & détruisant entièrement la charité , & qu'on y renouveloit les défenses de se servir de l'accusation vague & odieuse du Jansénisme pour décrier personne , s'il n'étoit constant par voie légitime qu'il fût suspect d'avoir enseigné de vive voix ou par écrit quelque une des propositions condamnées. Le P. Quesnel ne fut point content de ces ménagemens : il ne put lire l'ordonnance sans verser des larmes : c'est du moins ce qu'il demanda à un Evêque [b]. Dans le fond il étoit bien affligeant pour lui de voir une affaire qui devoit être d'une si grande ressource au parti , échouer tout à coup après de si heureux commencemens , & devenir non-seulement inutile , mais funeste à ceux qui l'avoient préparée & conduite avec tant d'art & de succès par le soulèvement général des catholiques. Les larmes ne vont guères sans quelques plaintes : aussi prit-il la liberté de déclarer à M. le cardinal de Noailles , qu'il eût été à souhaiter que son Eminence eût écouté les conseils des personnes plus éclairées : que les enfans de la paix gémissaient de la plaie mortelle que la paix de l'Eglise venoit de recevoir de sa main ; que cette paix ne pouvoit plus subsister , puisque l'ordonnance en arrachoit le fondement ; que l'expérience de cinquante ans n'avoit que trop fait connoître qu'on n'auroit jamais la

paix,

(b) Voyez son
procès ,
p. 412.

paix , qu'on n'eût délivré les consciences droites & qui craignent Dieu , du joug insupportable de la créance intérieure du fait , qu'on leur vouloit imposer. Venant ensuite à la rétractation des docteurs dont M. de Paris disoit dans son ordonnance , qu'elle l'avoit extrêmement consolé dans la douleur que lui avoit causé leur égarement , il assure que *c'est une soumission forcée , un mensonge public & scandaleux , un faux témoignage arraché par une crainte humaine à des docteurs , à des prêtres contre leur lumière & leur conscience ; un déguisement criminel , une honteuse prévarication , une lâcheté indigne de ceux qui ont promis à la face des Autels de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de leur sang.* Voilà l'honneur que le P. Quesnel fait aux docteurs qui s'étoient hasardés à suivre son parti. Ce sont des fourbes , des lâches , des hypocrites , des parjures scandaleux qui sacrifient leur conscience à des vues humaines. Après tout , puisqu'ils l'avoient reconnu pour leur chef en signant le cas , il étoit , ce semble , en droit de les traiter comme on fait les défecteurs. Ce fut pour les convaincre , & le reste du monde chrétien avec eux , qu'ils avoient grand tort de s'être rétractés , puisque l'Eglise ne peut exiger la créance des faits , qu'il imprima une pièce intitulée , *Lettre d'un Evêque à un Evêque , ou consolation sur le fameux cas de conscience* , qui fut condamnée à Rome le 11 Mars 1704. Il y soutient , comme il a fait dans cent libelles , que c'est dégrader la raison humaine , que de vouloir imposer à un homme éclairé le joug d'une créance aveugle à l'égard d'un autre homme dont la raison est aussi capable , & peut être plus capable de se tromper que la sienne. Après quoi il fait dire ces jolies paroles à son Prélat : *Ne nous flattons point , mon cher Seigneur , en matière de raisonnement , la mitre & la crosse n'y font rien , & une raison croisée & mitrée est toujours une raison humaine sujète à se tromper ; & d'autant plus que la mitre & la crosse nous engagent à tant d'occupations différentes que souvent nous n'avons pas le temps d'étudier.* Je ne m'arrêterai point à relever ce qu'il y a d'indécent dans ces paroles ; ce qu'on doit observer , c'est que l'auteur prend ici le change , ou qu'il cherche à le donner aux autres : car il n'est point question de savoir si un Evêque , si dix , si vingt peuvent se tromper , tout le monde en convient ; mais si tout le Corps peut s'égarer en décidant sur un fait dogmatique ; c'est ce que nient les catholiques , & ce qu'on ne peut avancer sans sapper les fondemens de la religion. Chaque Evêque pris sépa-

1701.

rément se peut tromper sur le sens d'un livre, & on ne lui doit tout au plus qu'une soumission de respect & de silence; mais tous ensemble, sur-tout lorsqu'ils ont leur chef à leur tête, ne peuvent confondre le faux avec le vrai, approuver ce qui est hétérodoxe, proscrire ce qui est catholique, parce que c'est au Chef & au Corps en général qu'est attachée l'assistance spéciale promise dans les écritures, & conséquemment on leur doit la soumission de créance.

(a) *Hist.*
du cas de
conf. to.
1. p. 319

Pendant que cela se passoit dans le royaume, on agissoit ailleurs contre le cas de conscience. Dès qu'il parut en Flandres, il fut censuré par plusieurs Prélats & par les Universités, comme manifestement contraire aux saintes écritures, à la tradition constante, à saint Augustin en particulier, & comme tendante à renverser toute la religion. Il est aisé de concevoir que cette décision des Facultés de théologie de Louvain & de Douay choqua vivement le parti. Il ne tarda pas à s'en venger. Le sieur Fouilloux se chargea de la punition (a). La première, selon lui, n'est composée que de huit jeunes Docteurs qui, à la réserve d'un ou deux, ont mérité ces places, par la hardiesse & l'insolence avec laquelle ils se sont élevés contre les quatre articles du Clergé de France, & par la profession publique qu'ils ont faite d'être attachés à l'infailibilité du Pape. L'autre, c'est-à-dire celle de Douay, n'est composée que de quatre Docteurs d'une capacité très-mince, & qui ont tous été mis de la main des Jésuites. Voilà ce qu'on dit pour décréditer leur jugement: ce qu'il y a de consolant pour ces Universités, c'est qu'elles n'ont été que l'écho d'un grand nombre de Prélats, & même du Pape dont la décision leur a servi de règle. La censure des Docteurs de Louvain est du 10 Mars 1703, & dès le 12 Février précédent, Clement XI avoit pros crit le cas. Le souverain Pontife ne se contenta pas de flétrir la décision, il crut devoir demander qu'on châtiât si sévèrement ceux qui l'avoient donnée, que leurs confrères ne fussent pas tentés de commettre de pareilles fautes. C'est le sujet du bref qu'il adressa au Roi le 13 Février, & d'un autre qu'il écrivit à M. de Paris dix jours après. Ces brefs firent dire au sieur Brigode: *Que Dieu*

(b) *La répand de plus en plus des ténèbres sur les Princes de l'Eglise, & au sieur Prawels Pasteur (b) à Amsterdam que le bref au Roi témoignoit une ame de tigre. M. du Vaucel écrivit de son côté de Rome, qu'Olibro (c'est ainsi que ces Messieurs appellent le Pape) étoit content de ses brefs, & croyoit que Sa*
lettre ad-
dressée au
S. Brigo-
de est du
19. A-
vril 1703.

Sainteté avoit fait en cela une belle & bonne chose ; que c'étoit une preuve de sa prévention , de son entêtement & de son ignorance sur toutes ces matières. Il seroit difficile de s'exprimer plus fortement. Il faut convenir que le Vicaire de Jesus-Christ s'étoit expliqué d'une manière bien dure en écrivant à Louis XIV sur la résolution du cas. Ce sont, disoit-il, des gens qui semblent nés pour troubler sans cesse la paix de l'Eglise & de l'Etat , des esprits turbulens qui ne mettent point de fin à leurs chicanes.... des gens dont l'audace tend à rendre inutiles tant de soins & de travaux qu'on a pris pour exterminer une hérésie infiniment contagieuse & maligne ; des esprits inquiets à qui il faut imposer silence ; des insolens qu'il faut réprimer ; des rebelles qu'il faut réduire ; dompter , abattre. Des expressions de cette nature dans la bouche d'un Pape aussi homme de bien & aussi habile que Clement XI, auroient de quoi effrayer ceux dont il parle, si soixante ans d'une guerre continuelle, soutenue contre l'Eglise ne les avoit accoutumés à ce langage terrible des successeurs du premier des Apôtres & des Vicaires de Jesus-Christ.

1701.

Le Pape eut bientôt une nouvelle occasion d'écrire au Roi Très-Chrétien. On persuada à ce Prince qu'il y avoit danger que les anciennes contestations ne se renouvelassent , & qu'il falloit les prévenir par une défense expresse de rien publier sur les matières du temps. L'arrêt fut donné le 5 de Mars 1703. Comme il paroissoit par les termes qu'on interdisoit également à tous le Partis d'écrire , Clement XI adressa un bref à Sa Majesté , en date du 10 d'Avril , par lequel il la prioit de donner là-dessus une déclaration qui fit voir que son intention n'étoit point de fermer la bouche aux défenseurs de la vérité. Il la remercioit en même-temps d'avoir exilé le sieur Ellies du Pin , *homme, dit le Saint Père , d'une très-mauvaise doctrine , & qui a fait plusieurs injures au Siège Apostolique.* Il y a apparence que ce bref porta coup. On voit dans une fameuse lettre écrite en 1718 par M. de Mailly Archevêque de Reims à M. le Duc Régent , & si maltraitée par le Parlement de Paris , que le Roi ôta dès-lors sa confiance à celui qui l'avoit engagé à donner l'arrêt du Conseil , & de plus la Sorbonne s'assembla pour donner son avis doctrinal sur la décision des quarante Docteurs, qui fut déclarée le premier de Septembre, téméraire , scandaleuse , injurieuse aux Souverains Pontifes & aux Evêques de France , contraire à la censure du 31 Janvier 1696 , contre la proposi-

1701.

tion de M. Arnauld, donnant occasion de renouveler la doctrine de Janfenius, & favorifant le menfonge & le parjure. On ordonna de plus, que fi quelque membre de la Faculté étoit convaincu d'avoir dit, écrit ou publié quelque chofe contre cette censure, il en feroit exclus; & qu'à l'égard des deux qui n'avoient pas voulu jufqu'alors révoquer la fufcription qu'ils avoient faite du cas de confcience, s'ils ne le faifoient dans un mois ils feroient exclus *par le feul fait*; & privés de tous les droits du doctorat. Louis XIV fit quelque chofe de plus; car il appuya les lettres par lesquelles plusieurs Evêques du royaume & le Roi d'Espagne fupplioient le Pape de renouveler les conftitutions de fes prédéceffeurs fur le Jansenifme, & de prononcer fur l'infuffifance du silence refpectueux d'une manière plus authentique. En effet, les brefs, quelque forts qu'ils fuffent, n'avoient point la forme d'une conftitution propre à être acceptée par le Corps des Pafteurs, & le décret du 12 Février étoit encore moins de nature à être reçu en France. Cependant dès qu'il y parut, les Evêques de Clermont, de Poitiers, d'Apt & de Sarlat le publièrent, ce qui fit fupprimer leurs mandemens par les Parlemens de Paris, de Pirvence & de Bourdeaux, dans le refort defquels font fitués ces diocèfes. Les défenfeurs du silence refpectueux continuèrent à répandre quantité d'écrits, où ils prétendoient montrer les nullités de tout ce qui s'étoit fait contre la décifion des Quarante. On verra fous le 15 Juillet 1705, les fuites & la fin de cette affaire.

Décem-
bre 5.

Le Pape nomma M. Charles Thomas Maillard de Tournon, Patriarche d'Antioche, & Vicaire Apoftolique à la Chine & dans les royaumes circonvoifins, avec le pouvoir de Légat *à latere*. Sa Sainteté déclara dans le difcours qu'elle fit aux Cardinaux à ce fujet qu'elle l'envoyoit aux Indes, pour informer le Saint Siège de l'état véritable de ces mif-fions, & de la conduite de ceux qui y travailloient. Le nouveau Patriarche s'étant embarqué l'année fuivante, n'arriva à la Chine qu'en 1705, & n'eut fon audience dans les formes qu'en 1706. Ainfi nous remettons à ce temps-là à parler des fruits de fon voyage.

1702.

A N N É E 1702.

Mai 7.
& fuiv.

M. Codde Archevêque de Sebaſte, Vicaire Apoftolique en Hollande, eft fufpendu de fes fonctions.

M. de Neercassel Evêque de Caſtorie étant mort en 1686,

M. Codde, qui, comme lui, avoit été de l'Oratoire, fut choisi pour être son successeur dans le Vicariat des Provinces-Unies. Le refus qu'il fit à son sacre de signer le formulaire, donna lieu de juger d'abord qu'il ne s'écartoit pas des sentimens & de la conduite de son prédécesseur. Dès ce temps-là il étoit lié d'amitié & d'intérêts avec les principaux défenseurs des nouvelles opinions, & il n'oublia rien pour les répandre. Sous lui les choses furent portées à un point qu'on vit des prêtres administrer des sacremens en langue vulgaire, & réciter en Flainand toutes les prières du Rituel Romain, ce qui excita les plaintes d'un grand nombre de catholiques, & mit beaucoup de troubles dans la mission. Le père Quesnel (a) dit que le père Domain Jésuite étant venu en Hollande sous la protection du Comte de Crecy Plénipotentiaire de Sa Majesté Très-Chrétienne pour la paix de Ryfwik, il y sonna la trompette de la division & de la persécution, par un détestable mémoire plein de calomnies terribles qu'il distribua en Latin & en François aux Ambassadeurs & Envoyés des Princes, & qu'il envoya à Rome, où ses confrères le firent valoir par leurs moyens ordinaires. Il est pourtant certain que long-temps avant l'arrivée du Jésuite François dans les Provinces-Unies on avoit porté des plaintes au Pape de ce qui se passoit dans ce pays-là. Nous apprenons même par une lettre du sieur du Vaucel (b) au père Quesnel, en date du premier Décembre 1691, qu'un Dominicain y ayant été envoyé secrètement par l'Internonce qui en avoit reçu ordre de Rome, la relation qu'il en avoit faite étoit fort défavantageuse au Clergé. L'Archevêque d'Ancyre, Vicaire Apostolique du Mogol, s'étant rendu quelques années après en Hollande pour les affaires de sa mission, fut tellement frappé de ce qu'il y vit, qu'il jugea le mal presque incurable. Innocent XII. qui en fut informé, établit une congrégation de dix Cardinaux pour vaquer à l'examen de cette affaire. M. de Sebaſte ne fut pas abandonné, & il ne s'abandonna pas lui-même; il travailla & on travailla pour lui en France & aux Pays-Bas, tandis que le sieur du Vaucel se donnoit à Rome tous les mouvemens nécessaires pour faire reculer les congrégations. Dans la première qui se tint le 25 de Septembre 1699, il fut résolu de donner ordre à M. de Sebaſte de venir se justifier en personne. Le Prélat effrayé de ce début songea d'abord à différer son voyage, puis à ne le point faire du tout. Il écrivit sur cela des lettres très-pressantes à la Congrégation & à

1702.

(a) Lettre à M. de Beauvais.

(b) Procès du P. Q. P. 105.

1702.

l'Internonce de Bruxelles, mais il n'eut point d'autre réponse, sinon que s'il ne partoît incessamment on nommeroit un autre Vicaire. Ses amis jugèrent alors qu'il devoit obéir, & sacrifier les répugnances particulières à l'intérêt de la cause commune, & à sa propre réputation. Il partit donc au mois de Septembre 1700, accompagné du père Delbecque Jacobin, zélé Janséniste. En passant par Bruxelles il ne voulut pas voir le père Gerberon, pour pouvoir dire à Rome qu'il n'avoit aucun commerce avec lui. Un peu de politique ne gâte rien dans les affaires. Une visite (a) que lui rendit à Padoue le père Serry, & l'estime que ce célèbre Dominicain fit paroître pour M. de Fresne [b] & toute la sainte famille, lui firent espérer qu'il trouveroit de la protection; mais ce qui le fit mieux augurer de son voyage, fut l'élection du cardinal Albano qui venoit de succéder à Innocent XII.

(a) Lettre
du Sr. du
Vaucel
au P. Q.
du 20.
Novem-
1700.

(b) Le P.
Quesnel

Le nouveau Pape le reçut effectivement avec de grands témoignages de bienveillance, comme le public l'apprit par la gazette d'Hollande. M. de Sebaſte eut une seconde audience le 31 de Janvier 1701 & le Gazetier bien payé en fit encore un article dans ses nouvelles. Le 18 de Mars il eut une autre espèce d'audience des cardinaux Marescotti, Ferrari & Tanata, députés pour l'examen de sa cause, dont il ne fut pas à beaucoup près si content. On l'avoit interrogé d'une manière qui l'avoit mortifié & abattu (c). Les congrégations continuèrent; & il se flattoit quelque temps que les affaires prendroient un bon train. Cependant on lui remit les chefs d'accusation rédigés en 26 articles, sur lesquels on lui ordonna de fournir ses défenses, ce qu'il fit fix mois après. La dernière congrégation se tint en présence du Pape le 7 de Mai de cette année, & toutes les voix allèrent à suspendre M. de Sebaſte. Nous apprenons d'une lettre que le sieur du Vaucel écrivit le 12 d'Août, que le Prélat auroit pu se tirer d'affaire s'il n'avoit point fait paroître tant de répugnance à signer le formulaire d'Alexandre VII. Sa fermeté en ce point ne fut pas généralement approuvée dans le parti, car plusieurs étoient d'avis, ajoute du Vaucel, qu'on auroit pu & dû le faire avant même les brefs du feu Pape; d'autres n'étoient pas de ce sentiment, qui alloit à condamner la conduite des évêques d'Alet, de Pamiers, de Beauvais & d'Angers, & des *Orphelins de la Vienne* (d).

(c) Du
Vaucel,
lettre du
19 Mars.

(d) Les-
Religieu-
ses de
Port-
Royal.

Les principaux du Clergé de Hollande ne furent pas plutôt ce qui se passoit à Rome, qu'ils prirent des mesures pour faire chanter la palinodie au Pape. Ils s'adressèrent pour cela à M. Heinsius,

Pensionnaire de Hollande , & aux Bourguemestres d'Amsterdam , qu'ils intéressèrent d'autant plus aisément dans l'affaire de M. de Sebaſte , que trois de ceux-ci étoient ses neveux. Les Etats-Généraux y entrèrent à leur sollicitation , & défendirent le 17 d'Août à M. Cock que le Pape avoit nommé Vicaire par *interim* , d'en faire aucunes fonctions jusqu'à ce que le Prélat eût été rétabli dans les siennes. Ce fut un coup de partie pour les prétendus Augustiniens : du moins ils le regardèrent ainsi , & sous la protection des puissances séculières & hérétiques , ils se crurent en droit de braver le saint Siège. *L'usage que j'ai de la Cour Romaine , & du génie monacal* , dit un d'entr'eux (a) , apostat d'un ordre solitaire en France , me fait juger qu'on n'en aura raison que par la hauteur & le fracas , & si on ne peut pas les réduire par cette voie , elle servira de justification à la postérité. La postérité jugera en effet si l'on prenoit des voies bien régulières pour amener le Pape au point qu'on souhaitoit. Pour le fracas , il ne pouvoit être plus grand , mais il étonna peu Rome , & quelque bonne mine que fissent ces Messieurs en Hollande , ils ne laissoient pas d'être fort intrigués. Le sieur Van-Huffen avoit été interdit de ses fonctions de Provicaire , & doutoit s'il devoit garder l'interdit. Le père Quesnel consulté , répondit le 8 Janvier 1703 qu'il falloit aller son chemin sans s'embarrasser de ce qui avoit été fait à Rome. La raison qu'il en apporte est que M. de Sebaſte suffisamment justifié par ses réponses , a été condamné contre toutes les règles de l'équité , & qu'il appartient aux Etats-Généraux de connoître de son affaire. Il repète la même chose dans un ouvrage (b) où il se donne la torture pour affoiblir l'horreur qu'inspire d'abord une décision si scandaleuse. Après cela on ne songea plus qu'à soutenir le peuple par quelque écrit vigoureux contre la terreur des *soudres* (c) : On ne pouvoit le faire plus efficacement , qu'en insinuant que Rome pense bien plus à établir sa domination que la religion , & que sûrement *l'Antechrist sera un Romain* [d]. Ces Messieurs favoient que les ministres calvinistes de France n'avoient point trouvé de meilleur secret pour rendre leur troupeau irréconciliable avec le siège de saint Pierre , que de débiter que le Pape étoit l'Antechrist , c'est ce qui leur fait avancer d'un ton de prophète que l'Antechrist sera Romain. Sera-t-il Pape ? C'est sur quoi ils n'osent s'expliquer du moins en termes exprès , car il ne faut pas beaucoup raisonner pour voir ce que pense le sieur Van-Hamme ; la conséquence touche au principe. Ce n'est que l'envie de dominer qu'il trouve dans la Cour de Rome qui lui fait juger que la ville de Rome aura l'honneur de porter l'An-

1702.

(a) *Le Sr. Driot , lettre au P. Q. du 12. Nov.*

(b) *Idee générale du procès du P. Q.*

(c) *Lettre de Driot du 8. de Mars 1703.*

(d) *Lettre du Sr. Van-Hamme.*

1702.

techrist ; mais dans cette Cour , qui est principalement jalouse d'étendre ses droits , d'affujettir toute la terre à sa domination , font-ce les Cardinaux ou le Souverain Pontife ? Les lettres de ces Messieurs en font foi.

(a) Let-
tre du
19. Avril
1703.

On se flattoit toujours que le fracas horrible qu'on faisoit obligerait Clement XI à renvoyer M. de Sebaſte avec son caractère , ou du moins à le lui rendre bientôt. *Son caractère lui sera renvoyé ici ou l'y précédera* , écrivoit le sieur Driot [a] : *Bon Dieu que coûte un aveu de foiblesse à un Pape qui en est autant pétri qu'un autre homme ! Il se trompa . . . Sa Sainteté ayant été informée du procédé odieux qu'avoit tenu le Clergé , elle écrivit aux catholiques des Provinces-Unies & des Pays voisins pour les exhorter à l'obéissance , & à ne se laisser pas séduire par les auteurs des troubles. Ce sont des brouillons , disoit le saint Père , ce sont des aveugles , & plaise au Ciel que leur aveuglement ne soit pas l'effet de leur malice . . . Ce sont des Pasteurs étrangers qui tâchant de diviser le troupeau , montrent que leur dessein est plutôt de l'égorger & de le perdre que de le garder. A la vérité ils affectent à l'extérieur une conduite plus réformée , & ils sont bien aises de passer pour les docteurs de la morale sévère : mais tout homme sage pénétrera aisément leurs vrais sentimens & leurs desseins.* Le Pape ajoutoit qu'il renvoyoit M. de Sebaſte en Hollande , mais qu'il ne devoit pas espérer d'être rétabli dans l'exercice du vicariat. Ce bref mit les partisans du Prélat dans une espèce de fureur. Ils en parlèrent comme d'une pièce infame & séditeuse , & ils le déférèrent comme tel aux Etats , à qui ils en demandèrent la suppression. Cependant M. de Sebaſte arriva en Hollande , où il fut à peine , qu'on apprit qu'il avoit été absolument déposé du vicariat par un décret du 3 d'Avril 1704 qu'on n'avoit rendu public à Rome qu'un mois après son départ. On vit alors paroître une foule de nouveaux libelles plus insolens les uns que les autres , où l'on decidoit sans pudeur que M. Codde , nonobstant sa déposition , jouissoit de la pleine autorité attachée à l'emploi dont Innocent XI l'avoit revêtu. Et pour apprendre à tout le monde chrétien , qu'en dépit du Pape on le regardoit encore comme Vicaire Apostolique , ses amis firent frapper une médaille dont la légende étoit : *Non sumit , aut ponit honores arbitrio popularis auræ. Il ne reçoit point les dignités de la main de la populace , & son caprice ne les lui fait point quitter.* On en grava dans la suite quelques autres dont le dessein ne pouvoit être avoué que par des ennemis déclarés de l'Eglise , tant il est difficile de garder des mesures quand on a une fois passé certaines bornes. On ne se contenta pas de louer M. Codde , on en vint jusques à

le canoniser. C'est ce qu'on fit dans une estampe où saint Pierre étoit représenté le recevant dans le Ciel. L'inventeur l'avoit ornée de quelques vers Flamands, qui sans doute n'ont pas toute la délicatesse de ceux d'un Sidonius, mais qui ont toute une autre énergie. *L'ignorante Rome*, disoit le Poète entr'autres choses, *croit que les Jansénistes suivent la voie large, parce qu'ils accordent avec joie, même aux laïques, la liberté de lire l'Ecriture sainte. Les Jansénistes sont sincères, le Pape est un orgueilleux hypocrite.* Le Prélat mourut le 18 Décembre 1710. Je ne sai si saint Pierre lui ouvrit le Ciel : mais le Pape défendit de prier pour lui comme étant mort dans son obstination & dans ses erreurs.

1702.

M. le cardinal de Noailles condamne une traduction du Nouveau Testament qui paroissoit dans le diocèse de Paris, mais imprimé à Trevoux sans nom d'auteur & sans permission de l'ordinaire.

Septembre 15

Le Prélat commence par alléguer le passage de saint Pierre (2. Petr. 3. 16.) qui avertit qu'il y a dans les saintes écritures des endroits difficiles à entendre, que les hommes légers & ignorans détournent en un mauvais sens, & dont ils abusent à leur propre ruine. Il cite ensuite saint Jérôme (Ep. ad Paulin.) qui dit que tout le monde se croit habile dans l'intelligence de l'Ecriture, qu'une vieille causeuse, un vieillard radoteur, un sophiste discoureur, toute sorte de gens enfin ont la présomption de l'expliquer. Ces deux passages qui servent à entrer en matière, contiennent un grand fond d'instruction pour un nombre considérable de catholiques à qui on les appliqueroit plus naturellement qu'à l'auteur de la traduction, car M. Simon n'étoit ni radoteur, ni sophiste, ni ignorant. C'étoit un Rabin de profession, il savoit le grec comme l'hébreu, il avoit lu tous les interprètes de l'Ecriture; & pour parler plus juste, il avoit tout lu. Comme les savans d'un certain ordre pensent quelquefois autrement que les autres; ils sont sujets à avancer des opinions qui paroissent hardies & dangereuses en matière de religion : voilà de quoi on a accusé M. Simon par rapport à son histoire critique du Nouveau Testament, où il y a d'ailleurs beaucoup d'érudition, & c'est ce qui fait dire à M. de Paris que son nom porte avec soi son reproche. Ce Prélat l'accuse d'affoiblir l'autorité de la Vulgate dans sa version; d'interpréter les paroles sacrées au lieu de les traduire, mettant son sens à la place de celui qu'elles ont naturellement; d'altérer le texte pour adoucir certaines expressions qui lui paroissent trop fortes; d'affoiblir les passages qui établissent le péché originel,

1702.

la prédestination , la nécessité de la grâce pour faire le bien , la résurrection des morts , le Baptême , l'Extrême-Onction , & même la Divinité de Jesus-Christ ; de réduire l'avantage du célibat aux commodités qu'il y a de vivre sans femme , & hors des embarras du mariage ; de favoriser la doctrine de la première proposition condamnée par les constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII. On peut voir parmi les ouvrages de l'auteur , comment il se défend de la plupart de ces accusations , en répondant à M. de Meaux qui censura son ouvrage à peu près dans le même temps. La dernière de ces accusations est une preuve qu'on ne sauroit trop mesurer ses paroles en traitant le dogme , car tout le monde fait que l'auteur ne fut jamais suspect de Jansénisme ni ami des chefs du parti. M. de Paris lui reproche encore des expressions basses qui se trouvent dans les notes , & il faut avouer qu'elles conviennent peu à la majesté de l'Ecriture. Il s'en faut bien que la traduction entière ne soit aussi exacte & aussi pure pour le langage que celle des pères Bouhours , & le Tellier , Jésuites , contre laquelle l'auteur avoit écrit , avant que de publier la sienne. Aussi n'a-t-elle pas fait fortune , & aux savans près qui ramassent tous les ouvrages où il y a de l'érudition , assez peu de gens lui ont donné cours.

1703.

A N N É E 1703.

Mai 5. M. de Seves de Rochechouart , évêque d'Arras , condamne en général un livre intitulé : *Synopsis theologiæ practicæ* , &c. aut *Joan. Bapt. Taberna* , & en particulier treize propositions qu'il en avoit extraites sur différens points de morale. On vit aussitôt paroître des apologies , où chacune des propositions censurées dans le sens de l'auteur étoit soutenue par des raisons , & appuyée de l'autorité d'une foule d'écrivains , dont quelques-uns n'ont pas la réputation d'être relâchés. Ce fracas n'aboutit qu'à une nouvelle censure d'un casuiste Allemand , dont nous parlerons bientôt. M. d'Arras étoit alors fort irrité contre les Jésuites Flamands. Un Jacobin ayant mis dans une thèse qui devoit être soutenue le 15 Mars 1700 que les confesseurs ne devoient point refuser ou différer l'absolution précisément à cause de la rechûte , *propter relapsam præcisè* , le Prélat entreprit de faire condamner cette proposition par celui-là même qui l'avoit avancée , & par tous ceux qui pourroient l'enseigner. Le Dominicain se rendit après bien des difficultés , & substitua le terme de *toujours* à celui de *précisément*. Les Jésuites soutinrent que la thèse n'avoit rien de mauvais , & que le sentiment contraire étoit dangereux ; rien

ne fut capable de les faire changer là-dessus , & le Prélat eut la mortification de voir les Universités de Louvain & de Douay se déclarer pour eux. L'opposition que M. d'Arras trouva dans ces théologiens enflamma son zèle qui avoit toujours été assez vif , & il ne manqua depuis aucune occasion de leur faire sentir combien il est dangereux de se mettre sur les bras ceux qui ont l'autorité en main.

Le père Pasquier Quesnel , le père Gabriel Gerberon , & le sieur Arnould Joseph Brigode arrêté à Bruxelles.

Nous avons marqué ailleurs [a] à quelle occasion le P. Quesnel passa aux Pays-Bas Il se rendit d'abord à Bruxelles, où il demeura quelques années avec M. Arnould. Ensuite sur un ordre, ou sur un avertissement du marquis de Castanaga , gouverneur des Pays-Bas , ils se retirèrent en 1690 à Leyde où ils ne furent pas long-temps , parce que M. de Sebaſte eut peur que s'ils étoient découverts , cela ne fit tort à la Mission. La nécessité les obligea de chercher d'abord une retraite dans le château de Jehai au pays de Liège , d'où ils retournèrent secrètement à Bruxelles. La solitude dans laquelle ils vivoient étoit fort grande , & ils employèrent leur loisir à composer un grand nombre d'ouvrages. Ceux du père Quesnel , pour ne parler ici que de lui ont , été flétris pour la plupart à Rome , en Flandre & en France , plusieurs ont été brûlés par la main du bourreau. Ses occupations augmentèrent après la mort de M. Arnould , parce qu'il se trouva chargé des affaires du parti qui le regardoit depuis long-temps comme le successeur futur de ce Patriarche du Jansénisme. S'il lui étoit inférieur en naissance , il ne lui cédoit guères dans tout le reste. Il avoit de la santé , de la lecture , du feu , de la facilité pour écrire , & tout son attachement aux nouvelles opinions. Plus hardi que lui à inveſtiver contre les puissances ecclésiastiques & les séculières , plus libéral de louanges envers ceux qu'il jugeoit à propos de ménager , plus souple & plus dissimulé que le Docteur , assez peu capable de s'accommoder adroitement aux temps ; il avoit de ce côté-là un avantage sur lui qui compensoit ce qui lui pouvoit manquer d'ailleurs. Ainsi le parti ne s'aperçut presque pas que M. Arnould fût mort. Son successeur ne fut pas plutôt revêtu de son emploi qu'il en eut toute l'autorité. Il entretenoit d'étroites correspondances avec les Jansénistes répandus dans les différentes contrées de l'Europe , dans les Cours , dans les Universités , dans les Ordres Religieux , dans les Communautés séculières. Il fortifia les anciens amis , il en fit de nouveaux , il travailla à attacher à sa personne bien des gens qu'il n'auroit pu

1703.

Mai 10.
& suiv.(a) Sous
le 16. de
Septem-
bre 1687.

1703.

espérer de gagner à son parti, & les disposa par-là à lui devenir plus favorables dans la fuite. Il pensa à les rendre au moins neutres s'il ne pouvoit en faire de fidèles alliés. Ce fut dans cette vue qu'il donna tous ses soins à la révision de l'histoire de la congrégation *de auxiliis* du père Serry, Jacobin, & qu'il épousa si vivement la querelle de Messieurs du séminaire des Missions étrangères de Paris, qui empruntèrent sa plume pour décrier les cérémonies Chinoises & les Jésuites. La politique, qui fait dérober ces sortes de bienfaits au public, ne permet pas qu'on les oublie; & plus ils demeurent secrets, plus la reconnaissance de ceux qui les reçoivent en est assurée. Souvent même elle est d'autant plus efficace qu'elle se trouve forcée de prendre des voies détournées pour se produire. Si le père Quesnel n'avoit pas eu le malheur d'être arrêté, le monde ignoreroit les obligations que lui ont les adversaires de la Société & le principe qui a formé les nœuds qui les unissent.

La multitude des libelles qui se répandoient dans les Pays-Bas fit penser M. l'archevêque de Malines à en arrêter le cours. Il déséra en 1702 les pères Quesnel & Gerberon à la congrégation du saint Office; mais Rome pouvoit peu de choses contre des hommes qui faisoient profession de braver les foudres du Vatican, & qui insultoient ouvertement le Successeur du chef des Apôtres. Ainsi le Prélat crut que le plus sûr & le plus court étoit de s'en saisir. Sa Majesté Catholique, à laquelle il s'adressa pour cela, étant entrée dans ses vues, on expédia des ordres au marquis de Bedmar, qui commandoit en Flandres en l'absence de M. de Bavière, pour s'assurer de leurs personnes. Ils se croyoient fort en sûreté à Bruxelles, malgré les avis réitérés qu'on leur avoit donnés d'en sortir au plutôt, & ce fut là qu'on les prit. Les officiers du Roi & ceux de l'Archevêque s'étant transportés au domicile du père Gerberon l'arrêtèrent d'abord. Ils allèrent ensuite au refuge de Forest, où le père Quesnel occupoit un appartement retiré. Le sieur Brigode qui ouvrit la porte refusa de dire où étoit le criminel qu'on cherchoit: il fit même tant de bruit, que celui-ci averti du péril eut le temps de s'évader: mais il n'alla pas loin. Faisant réflexion qu'il abandonnoit beaucoup de papiers qu'il lui étoit important de sauver, il revint sur ses pas pendant qu'on emmenoit Brigode en prison. Il ne fut pas plutôt dans sa chambre, qu'il aperçut quelques officiers de M. de Malines qui y étoient demeurés, & qui le serrèrent de si près, qu'il n'eut que le temps de se cacher près d'un tonneau derrière un paravent; on le trouva, & on lui de-

manda s'il n'étoit pas le père Quesnel. On ne le connoissoit guères, & l'habit séculier qu'il portoit servoit encore à le déguiser. *Le Paul de nos jours*, comme on l'a appelé dans quelques écrits, ne parut pas alors aussi soumis aux ordres de la Providence, que l'avoit été Paul, l'Apôtre de Jesus-Christ : il répondit qu'il s'appeloit de Rebek, & l'on n'en put tirer autre chose. De Rebek, de Fresne, le père Prieur, étoient ses noms de guerre, & on lui donnoit tantôt l'un, tantôt l'autre, pour faire plus aisément prendre le change à ceux qui le suivoient à la piste. On ne laissa pas de le conduire à l'Archevêché. Dès qu'il y fut, il détacha du plomb des vitres de sa chambre, avec quoi il traça ce billet.

Ne soyez pas en peine de moi, je suis logé de bel air sur la cour des écuries. Une fenêtre regarde sur le jardin d'une hôtellerie ou auberge qui est entre l'Archevêché & les Dominicains. Voilà tout ce que je puis vous dire, n'ayant ni plume ni papier. Tout à vous. L'inscription étoit : *Pour M. Ernets, Chanoine de sainte Gudule.*

Ce billet fut trouvé dans un coin de ses draps, mais il est bien probable qu'il fut en faire tenir quelqu'autre pareil, quoiqu'il proteste en plus d'un endroit de ses libelles qu'il a été tiré de prison par une espèce de miracle, & sans avoir eu aucune part au complot formé pour sa délivrance. On devoit bien s'attendre qu'on mettroit tout en œuvre pour le sauver. Que les enfans n'auroient-ils point tenté pour ravoir leur père ? Un Gentilhomme François fort gueux, qui crut sa fortune faite s'il le leur rendoit, fut l'Ange qui délivra le prisonnier. Il commença avec un second, la nuit du onze au douze de Septembre, à percer la muraille de l'Archevêché, & ils continuèrent tous deux ce travail la nuit suivante avec tant de succès, qu'à une heure après minuit la prison étoit vide. La joie auroit été complète, si les lettres & les papiers du P. Quesnel avoient passé par le trou qui avoit servi à son évasion ; mais on ne les lui avoit pas donnés à garder. Le premier fruit de sa liberté fut son *Motif de droit*, qui fut brûlé à Bruxelles par la main du bourreau, avec deux de ses lettres adressées, l'une au vicaire général de Malines, l'autre au père de la Chaize, confesseur du Roi Très-Chrétien. Ceux qui ont connu ce Religieux, avouent qu'il n'est pas reconnoissable au caractère qu'en fait l'auteur de la lettre qui y a passé, à son ordinaire, toutes les bornes de l'honnêteté & de la bienfaisance. Saint Pierre tiré du cachot où l'avoit fait mettre Herodes, ne pensa certainement jamais à

1703.

rien écrire de pareil. Comme le P. Q. ne répondoit que par un torrent d'injures aux sommations que l'archevêque de Malines lui avoit fait faire le 13 de Février & de Mars 1704, de venir répondre en personne aux chefs d'accusation intentée contre lui, on instruisit son procès par contumace; & par sentence rendue le 10 de Novembre, il fut déclaré excommunié, condamné de plus à se retirer dans un monastère pour y vaquer à la prière & gémir devant Dieu, jusqu'à ce qu'il eût satisfait au saint Siège & qu'il en eût reçu l'absolution, avec défense de rentrer dans le diocèse, & d'y rien imprimer sous peine de prison perpétuelle. Le criminel s'est vengé de cette sentence ignominieuse, par le mépris qu'il en a fait & qu'il a su inspirer à tous ceux dont il est l'oracle. Selon lui (a), son procès qu'on rendit public, est un libelle diffamatoire qu'on peut appeler sans exagération avec le Poëte, *monstrum horrendum, informe, ingens*; ce n'est qu'un tissu de faussetés, de déguisemens & de calomnies. Il n'ose après tout nier la vérité des extraits qu'on a faits de ses papiers, & qui ont servi de fondement à sa condamnation. Ce sont des témoins qu'il ne peut récuser, & qui déposent néanmoins contre lui des choses affreuses. Pour répondre à ce témoignage accablant, il fait un grand lieu commun sur la liberté que chacun a de jeter sur le papier toutes les sottises qui lui viennent à l'esprit, & il trouve fort à propos un passage de S. Jérôme, qui se plaint qu'on lui a volé la traduction qu'il avoit faite d'une lettre de S. Epiphane. C'est le fond & la meilleure pièce de sa justification, d'où l'on peut juger de sa solidité. On pourroit lui répliquer par un autre passage d'un Père, dont l'autorité lui paroît sans doute de tout un autre poids, car c'est S. Augustin (b) *debet palam redargui quod in occulto nocet*. Il faut reprendre publiquement & mettre au jour ce qui nuit secrètement & dans les ténèbres. Après cela, le P. Quesnel se donne la torture, il se tourne de tous côtés, il se plie & replie en tout sens pour donner une interprétation supportable à ses écrits & à ses lettres. On lui reproche que jamais homme ne foula aux pieds avec plus de hardiesse l'autorité des Puissances légitimes; qu'il a parlé avec la dernière indignité des Rois & de leurs ministres, des Papes, des Cardinaux, des Evêques, des Docteurs, des Religieux, qui ont été opposés à ses sentimens; qu'il les traite tous d'ignorans ou d'ambitieux, d'esprits foibles ou corrompus, d'esclaves ou de tyrans, & il répond que ce sont des paroles un peu libres qui sont échappées en parlant en confiance de quelques personnes & de

(a) Idée
du libelle
intitulé
procès du
P. Q.

(b) Lib.
de unic.
Bapt.
contra
Petil. c.
1.

quelques affaires publiques. Avec cela il ne doute pas que tout le monde ne soit content : comme si ces airs de confiance & de hauteur pouvoient imposer aux personnes qui font usage de leur raison. Le procès tel qu'on le voit imprimé fera la règle sur laquelle la postérité jugera , & elle s'étonnera sans doute qu'un homme convaincu des plus grands égaremens , & d'une duplicité égale à sa révolte contre l'Eglise , ait pu se faire tant de partisans.

Le P. Gerberon & le sieur Brigode ne furent pas aussi heureux que leur complice. Nous verrons sous l'année suivante quelle fut la destinée du premier. Pour l'autre , il se trouva si mâté après six mois de prison , qu'il y eut tout sujet de croire que l'affliction lui avoit défilé les yeux. Il présenta au mois de Décembre une requête à son Archevêque , dans laquelle , après avoir avoué que son principal emploi depuis plusieurs années avoit été de veiller à l'impression & à la distribution des livres du parti , il en demandoit humblement pardon , dans la confiance que le Prélat , à l'exemple de Dieu , dont il tenoit la place , suivroit plutôt les mouvemens de la miséricorde que de sa justice , & qu'il voudroit bien appliquer au pécheur pénitent cette règle de S. Augustin : *Cur adhuc deputamus peccatores quos pœnitentia credimus sanatos ?* Pourquoi traitons-nous encore de pécheurs ceux que nous croyons guéris par la pénitence ? *J'ai la confiance* , disoit-il à la fin de la requête , *que celui qui a commencé en moi l'ouvrage de ma conversion , l'achevera jusqu'au jour de Jesus-Christ , & que par la grâce je ne donnerai ni à votre Grandeur , ni aux autres supérieurs , aucun sujet de se plaindre de ma conduite.* M. de Malines touché de ces beaux sentimens , lui rendit la liberté , à condition qu'il feroit sa profession de foi , & signeroit le formulaire d'Alexandre VII , sans aucune distinction ni restriction , qu'il donneroit cinquante florins par aumône à quelques pauvres monastères de filles , & que cinq jours après il se transporterait à une Chartreuse , pour y faire les exercices spirituels l'espace de quinze jours , qu'il s'y confesserait généralement , & qu'il ne remettroit jamais le pied dans l'archevêché de Malines. Le pénitent promit tout & ne tint rien.

M. d'Arras condamne un ouvrage intitulé : *R. P. Georgii Gobati Societatis Jesu Theologi Opera Moralia , Duaci , &c.* & en particulier trente-deux propositions concernant divers sujets.

Août 1711

Jamais censure ne fut moins sujette à contradiction : car la plupart des propositions sont si insoutenables , que le nom de Gobat ne seroit pas moins célèbre que celui d'Escobar , si les

amis de M. Paschal avoient détérré ce casuiste Allemand , qui
 1703. ne cède en rien à l'Espagnol. Il est étonnant qu'on ait pensé à le réimprimer sans en avoir retranché les propositions prosrites par Innocent XI , & quelques autres qui choquent également le bon sens & la religion. La nouvelle édition s'étoit faite à Cologne , & le Libraire de Douay qui étoit entré en société avec celui de ce pays-là s'avila de faire imprimer la première page à la tête des exemplaires qu'il avoit pris pour son compte , & il y mit son nom & celui de la ville de Douay , enforte qu'on pouvoit croire que l'édition entière s'étoit faite dans le diocèse d'Arras. C'est ce que suppose le Prélat , & ce qu'il apporte pour motif de sa censure. Il se plaint d'abord des écrits publiés contre lui à l'occasion de la théologie du P. Taverne (a) ; puis il proteste que son zèle n'en fera que plus vif & plus pur , *trop heureux* , ajoute-t-il , *d'être traité comme le prince des Pasteurs*. Toute la pièce est une excellente preuve de la vivacité de ce zèle , car la fin en est pour le moins aussi animée que le début est dévot. M. d'Arras assure que sans remonter à des temps éloignés , il ne faut que jeter les yeux sur la censure faite en 1700 , par l'Assemblée du Clergé de France , pour voir les décrets d'Innocent X & d'Alexandre VII , touchant les cinq propositions de Janfenius méprisées , le semi-pélagianisme renouvelé , l'amour de Dieu presque réduit à rien , aussi-bien que celui du prochain dont il est la source , le précepte de la sanctification des fêtes , celui du jeûne & de l'aumône éludés & presque anéantis par de vaines subtilités , la liberté donnée de l'homicide ; de l'avortement ; du duel ; l'impureté ; les occasions prochaines , le mépris de l'autorité du Prince , la calomnie , la simonie , le larcin , l'usure , les faux témoignages permis ; le mensonge & le parjure autorisés sous le nom d'équivoques & de restrictions mentales ; les plus grands pécheurs rendus innocens , & les péchés les plus énormes excusés ou justifiés même par le dogme affreux du péché philosophique ; enfin ce qu'il y a de plus mauvais , approuvé , pourvu qu'il se puisse couvrir d'une fausse probabilité. Mais à peine (c'est M. d'Arras qui parle) cette censure avoit été portée , que l'erreur & le mensonge n'osant plus paroître dans le royaume où ce dernier coup les avoit couverts de confusion , & ne leur laissoit plus aucune ressource , semblèrent venir chercher dans notre diocèse un refuge , pour y attendre peut-être un temps plus favorable , & reparoître un jour comme auparavant.

On doit juger par ces paroles qu'autant que l'Assemblée du Clergé

Clergé de 1700 fit de bien au royaume, s'il est vrai qu'elle le purgea du jansénisme, du semi-pélagianisme & du relâchement de la morale, autant causa-t-elle de mal au diocèse d'Arras, puisque cette malheureuse engeance s'y retira comme de concert. Véritablement on auroit peine à croire que cette triple peste, dont le génie est si opposé, dont les principes & les effets sont si différens, eût choisi la même retraite, si le Prélat n'en étoit un garant qu'on ne peut, ce semble, récuser. Sa censure le dit en termes exprès. Ainsi il ne paroît pas qu'on en puisse raisonnablement douter. Peut-être s'imaginera-t-on après cela que M. d'Arras foudroie tout à la fois ces trois ennemis réconciliés en quelque sorte, & réunis pour l'aller insulter chez lui : c'est la conclusion qu'on tire naturellement d'un discours fait pour attendrir le lecteur sur le sort d'un diocèse, devenu tout-à-coup la proie de l'erreur & du mensonge : cependant il n'est question que d'un seul ; l'on ne touche point à l'hérésie, l'on n'en veut qu'au relâchement. Il ne s'agit que de Gobat, dont l'ouvrage n'étoit ni janséniste, ni semi-pélagien, mais contenoit diverses décisions inexcusables. C'est sur lui que tombe la foudre, & par contre-coup sur toute la Société, qu'on représente comme une pépinière où s'élèvent des hommes destinés à ravager la vigne du père de famille. Les Jésuites qui avoient été si vifs à défendre Taverne, changèrent un peu de ton sur le fait de Gobat, qu'ils avouèrent avoir enseigné des propositions condamnées depuis par le saint Siège ; & si la censure n'avoit attaqué que cet Allemand, il paroît qu'ils l'auroient abandonné à sa mauvaise destinée, car ils s'attachèrent principalement à défendre le Corps en général, sans prétendre justifier absolument le particulier. On peut voir l'apologie qu'ils adressèrent (a) à cette occasion à M. l'évêque d'Arras. L'auteur après avoir découvert d'abord qui ont été les premiers ennemis de sa Compagnie, & les artifices dont ils se sont servis pour la décrier, établit quelques propositions générales qui tendent à montrer que la doctrine des Jésuites a toujours été la doctrine commune des écoles, & que quand un de leurs théologiens s'est égaré, ce n'a été qu'à la suite de plusieurs autres non Jésuites, & presque jamais après que l'opinion qu'il défend a été condamnée par l'Eglise ou par le saint Siège. La vérité de ces propositions est demeurée incontestable, comme je l'ai dit ailleurs (b). Puis il entreprend de les justifier sur trois points en particulier, le précepte de l'amour de Dieu, le péché philosophique & les opinions probables, points capitaux & d'une grande étendue dans

1703.

(a) *Apol. pour la doctrine des Jés. envoyée à M. l'Evêque d'Arras.*

(b) *Sous le 13. de Septem- bre 1656.*

la morale , sur lesquels il prétend qu'on n'a cessé de calomnier sa Compagnie. Voici le précis de ce qu'il avance.

1. On publie hautement que les Jésuites ont passé jusqu'à cette impiété de soutenir que l'acte intérieur d'amour de Dieu n'étoit que conseillé & non point commandé. Une accusation aussi atroce devoit être appuyée sur des preuves si fortes & en si grand nombre , qu'elles ne souffrissent point de réplique : elle ne porte cependant que sur le sentiment d'un ou deux écrivains de la Société fort obscurs , qui ont cru après plusieurs docteurs , que le premier précepte n'oblige point par lui-même à faire des actes formels d'amour , & qu'on l'accomplit en remplissant de point en point les obligations imposées dans le reste du décalogue : mais écrivains réfutés par une foule d'auteurs de la Société , & par ce qu'elle a eu de plus grands hommes , Bellarmin , de Lugo , Suarés , Molina , Layman , Becan , Gregoire de Valence , Salien , pour ne rien dire des plus récents qui enseignent unanimement que le précepte d'aimer Dieu par-dessus toutes choses , nous impose l'obligation de produire de temps en temps des actes d'amour envers lui , quoiqu'on ne puisse pas déterminer précisément le temps de cette obligation.

2. Les ennemis des Jésuites & M. d'Arras après eux , parlent du péché philosophique comme d'une hérésie actuellement existante , quoiqu'elle ne subsiste , je ne dirai pas que dans les *cervelles blessées* , c'est une expression du père Quesnel en parlant du Jansénisme , mais que dans l'esprit de gens , ou très-malins , ou très-peu instruits. On peut consulter sur cet article ce que j'ai dit sous le 24 d'Août 1690.

3. L'apologiste après avoir établi nettement la notion qu'on doit avoir de la probabilité , & que n'ont pas la plupart de ceux qui en parlent , propose la fameuse question , si dans le concours de deux opinions probables opposées on peut suivre celle qui est la moins probable & la moins sûre , & il explique ensuite ce que l'on pense communément là-dessus dans sa Compagnie. Il reconnoît d'abord qu'une grande partie des théologiens Jésuites se sont déclarés pour l'affirmative , de quoi il apporte la raison , savoir que ce sentiment étoit le plus commun quand ils sont venus au monde. Si on demande pourquoi la Société , qui permet à ses professeurs de le combattre , ne leur défend pas absolument de le soutenir : il répond. 1. Qu'elle ne croit pas pouvoir s'attribuer l'autorité que se donnent en France une infinité de particuliers , souvent très-ignorans , de condamner une doctrine qui a été celle de toutes les universités catholiques , &

qu'Innocent XI n'a pas cru devoir proscrire, quoiqu'il en fût vivement sollicité par des personnes à qui il déferoit beaucoup.

1703.

2. Qu'il y a des matières très-importantes où la pratique ordinaire, même des plus gens de bien, semble ne pouvoir être justifiée que par la doctrine de la probabilité, & qu'ainsi il n'appartient guères qu'à l'Eglise de prononcer là-dessus. La pluralité des bénéfices par exemple, & les contrats de constitution tels qu'ils se font en France, ne peuvent être soutenus qu'à la faveur du sentiment qui permet de suivre l'opinion la moins probable. On ne voit pourtant pas que personne se fasse aucun scrupule, sur-tout par rapport au dernier article. L'usage tient lieu de règle. Assez peu de gens même savent ce que l'on pourroit opposer à cet usage, pour prouver qu'il est illégitime. Que dira-t-on des contrats que font les tuteurs pour faire valoir les deniers de leurs pupilles, & des autres si communs dans le négoce & parmi les gens d'affaires? L'Assemblée du Clergé de 1700 en ayant examiné quelques-uns n'osa rien décider. Tout cela, dit l'apologiste, montre que les Jésuites ont raison de ne pas aller si vite, & de ne se pas déclarer avant qu'une autorité supérieure & infaillible ait prononcé. Peut-être seroit-il à souhaiter qu'on suivît cette règle dans tous les corps sur tous les points non décidés. On ne sauroit plus ce que c'est qu'opinion d'ordre, & les particuliers uniquement assujettis à ce qui est de foi, penseroient avec liberté sur-tout le reste, & ne seroient point forcés d'adopter les imaginations de ceux qui les gouvernent, ni d'enseigner comme vrai ce qui leur paroît faux; mais ce n'est pas de quoi il est question ici.

A N N É E 1704.

1704.

Nov. 29.

La Congrégation de la Propagande déclare les cérémonies Chinoises superstitieuses, suivant l'exposé de Messieurs des Missions étrangères, & déclare qu'on ne peut se servir pour signifier Dieu des mots *Tien* & *Xam-ty*, supposé que dans la secte des Lettrés ces termes ne fassent entendre autre chose que le ciel matériel, ou une certaine vertu qui y est insus.

Voici le premier décret rendu dans la grande affaire des cérémonies Chinoises. Le Pape pouvoit en toute sûreté les condamner absolument. Le père Alexandre Jacobin, & le sieur Ellies du Pin & plusieurs autres docteurs de Paris lui en avoient envoyé une permission en bonne forme, datée du 8 Mai 1700. Nous jugeons, disoient-ils dans un écrit signé de leur main, que

1704.

le siège apostolique peut les condamner comme fausses, erronées, téméraires, scandaleuses, favorisant l'idolâtrie, &c. Le suffrage du père Alexandre & du sieur du Pin ne pouvoit manquer d'être d'un grand poids à Rome, où le catalogue des livres défendus fait foi que leurs noms & leurs ouvrages sont fort connus. Ils décidoient sans façon que l'exposé fait par le père Martini en 1656 étoit faux, & que par le mot *Tien* on n'entend à la Chine que le ciel matériel. On ne peut pas douter que ces Messieurs ne fussent parfaitement les coutumes & la langue de la Chine, sans quoi il y auroit eu du ridicule à parler si affirmativement ; & il est clair d'ailleurs qu'ils ne pouvoient avoir cette connoissance que par infusion. Pour la Congrégation, elle ne parle pas si affirmativement. Elle déclare que le saint Siège n'a point accoutumé de prononcer sur la vérité des exposés. Aussi est-il certain qu'il ne le peut faire sur les exposés qui sont de la nature de celui-ci. Le décret fut tenu très-long-temps fort secret, & on ne le vit en Europe qu'après divers événemens arrivés à la Chine, dont nous parlerons dans la suite. Dès qu'il parut on ne fut trop qui avoit gagné ou perdu, ou plutôt on jugea que Messieurs du séminaire des Missions étrangères avoient succombé. En effet, quelque bonne mine qu'ils fissent, on fut qu'ils n'en étoient guères contents, & à dire vrai ils n'avoient pas lieu de l'être. 1. Toutes les cérémonies grandes & petites étoient déclarées superstitieuses suivant l'exposé : or, M. Mairot avoit cru qu'on pouvoit tolérer les petites, en quoi il n'avoit pas raisonné conséquemment, comme ses adversaires l'avoient fait voir : car si les unes sont idolâtriques, les autres ne peuvent être innocentes, puisqu'elles se pratiquent dans le même esprit. 2. Le décret défendoit expressément de traiter de fauteurs d'idolâtrie ceux qui avoient permis l'usage des cérémonies. Cette défense étoit une censure visible de toutes les injures que ces Messieurs avoient dites aux Jésuites. 3. Enfin la Congrégation déclaroit que le saint Siège ne prononçoit point sur la vérité des exposés : d'où il résulte manifestement que les réponses étant relatives aux demandes de Messieurs des Missions étrangères, le décret ne renfermoit qu'un jugement conditionnel qui ne décidoit que le point de droit, & conséquemment que les Jésuites & ceux qui suivoient leur pratique étoient maintenus dans leur possession. C'est ce que le bon sens tout seul dicte, quoique M. Brisacier & ses adjoints l'aient voulu faire passer pour un paradoxe. Ils soutinrent que le décret étoit absolu, & il ne l'est visiblement que par rapport à ceux qui soutenoient la

vérité de l'exposé. Ainsi l'usage des cérémonies, du *Tien & Xam-ty* n'étoit proprement interdit qu'à ces Messieurs qui le jugeoient idolâtrique : mais la conduite que M. de Tournon tint à la Chine fit changer les choses en Europe ; & le Pape qui crut devoir soutenir ce qu'avoit fait son légat, défendit absolument les cérémonies, sans décider néanmoins qu'elles fussent véritablement superstitieuses.

Sentence de M. l'Archevêque de Malines contre Dom Gabriel Gerberon Bénédictin. Novembre 24.

Ce religieux de la Congrégation de saint Maur, qui avoit commencé à se faire connoître en France par divers libelles favorables à l'hérésie, s'étoit sauvé en 1682 du monastère de Corbie sur le point d'y être arrêté par un Exempt des Gardes que le Roi y avoit envoyé à ce dessein, sur la dénonciation de trois faux frères, ainsi que le père Gerberon les appelle (a). Il se retira d'abord en Hollande, & il se fit naturaliser à Rotterdam sous le nom d'Augustin Kergré. Depuis ce temps-là il erra dans les Provinces-Unies & en Flandre, où il répandit un déluge d'écrits sur les matières de la grâce. Le Jansénisme n'a point eu de plus ardent défenseur, & on pourroit le mettre au rang des Patriarches de l'Ordre, si son inflexible droiture par rapport à ses opinions, ne l'avoit fait juger peu propre à être mis à la tête d'un parti qui ne pouvoit se soutenir & se fortifier que par le déguisement. Gerberon si accoutumé à altérer les faits les plus notoires dès qu'ils sont un peu honorables, ou préjudiciables à sa secte, ainsi qu'on le peut voir dans son histoire générale du Jansénisme, étoit incapable de déguiser ses opinions, & ne faisoit point de livres où il n'enseignât à découvert les opinions condamnées. Il avance sans détour en différens endroits de ses ouvrages, que Jesus-Christ n'a pas offert son sang (b), afin que ceux qu'il savoit que son père avoit destinés à la damnation, fussent sauvés... qu'en mourant (c) il a offert son sang & sa mort pour le salut éternel de tous ceux qu'il savoit que son père avoit choisis & résolu de sauver, & non pour le salut de ceux qu'il savoit que son père n'avoit pas dessein de sauver.... qu'il est mort (d) seulement pour les élus, afin qu'ils soient sauvés.... que tous ceux que Dieu a résolu de sauver (e), & pour le salut de qui l'excès de son amour leur a donné son Fils, seront infailliblement sauvés... qu'autant qu'il est sûr que tous les hommes ne sont pas sauvés, autant est-il sûr que Jesus-Christ (f) n'a ni voulu le salut généralement de tous les hommes, ni offert ses mérites, ni donné sa vie généralement pour le salut de tous,

(a) *L'Eglise de France affligée* p. 134.

(b) *La Vérité cathol. victorieuse contre le Triomphe, ou grand Catéchisme du P. Hajart.*

(c) *Défense de l'Eglise Romaine contre les calomnies des Prot.*

(d) *Adumbrata Eccl. Rom. Cathol. que veritatis de Gratia,*

(e) *Remontrance charitable à M. Louis de Cîné, &c.*

(f) *La*

1704.
confiance
chrét.ap.
puyée sur
quatre
principes
inébr.

(a) A-
dumbra-
ta Eccl.
Rom. &c.

mais seulement de ceux qui seront effectivement sauvés... que toute grâce médicinale (a) est efficace par elle-même, & qu'il n'y a aucune grâce universelle suffisante qui soit donnée à tous, & avec laquelle ils pourroient se convertir s'i's vouloient. On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter en détail les autres propositions du père Gerberon sur la grâce, sur la possibilité des commandemens, & sur la liberté. C'est le système de Janfenius tout pur & développé sans aucun ménagement.

Cette conduite attira plus d'une fois au Bénédictin des reproches de la part de ceux qui étoient dans les mêmes sentimens, mais qui souhaitoient qu'on les exposât avec plus d'art & de circonspection, pour être toujours en état de leur donner au besoin une interprétation catholique; quelques-uns même d'entre eux voulurent qu'on écrivit contre lui, pour persuader au monde que tous les prétendus disciples de saint Augustin ne pensoient pas de la même manière. Le Moine n'en devint ni plus réservé, ni plus disposé à se couvrir du manteau des Thomistes: il continua de publier que les Jacobins ne connoissoient pas la doctrine de saint Augustin, & d'écrire avec la même violence contre les Papes & toutes les puissances. Il est vrai que ses amis n'avoient pas lieu de lui faire de grands reproches sur ce dernier article, leur exemple étoit une leçon beaucoup plus efficace que leurs discours, & d'ailleurs il étoit convaincu que c'étoit retenir la vérité captive dans l'injustice que de l'exprimer en des termes ambigus, susceptibles de tous les sens qu'on leur vouloit donner. Il ne fut content ni de M. Arnauld, ni du père

(b) Lett. du 19. de Decemb. 1700. *ance le chef d'une nouvelle bande, dit le père Gerberon (b), ceux qui croient aimer plus sincèrement la vérité, & à qui Dieu a donné quelque connoissance, seroient bien marris de s'y enrôler, & ne sont pas disposés à se soumettre à ses sentimens ni à ses ordres. Cependant on cachoit avec soin ces différens au monde à qui la mé-*

(c) Let-
tre au
Père la
Chaise.

ne fut pas même plutôt condamné, que le père Quesnel en parla [c] comme d'un savant Théologien qui n'avoit rien publié sur la grâce que de très-catholique. On peut juger par-là des

sentimens de cet écrivain qui a fait depuis tant d'efforts pour persuader qu'il n'enseigne rien de ce qu'on lui reproche, dans ses réflexions sur le nouveau testament. J'ai marqué sous l'année précédente comment ils furent arrêtés tous deux. 1704.

L'Archevêque de Malines bien informé des intentions du Pape par le bref qu'il en avoit reçu en date du 14 Juillet 1703, & assuré de la protection des Rois de France & d'Espagne, permit à ses officiers d'instruire le procès des coupables. Le père Gerberon ne voulut point d'Avocat pour plaider sa cause : il demanda uniquement qu'on le jugeât sans délai, assurant qu'il se remettait uniquement à la clémence de M. de Malines, & qu'il étoit prêt de se soumettre à toutes les peines qu'on voudroit lui imposer. Il subit plusieurs interrogatoires jusqu'au 29 de ce mois que la sentence fut portée. On la lui prononça le 7 Décembre, & ceux qui ont lu les charges qui sont au procès, sont bien éloignés de la trouver aussi violente & aussi injuste que l'ont publié ses partisans, accoutumés à outrager toutes les puissances qui leur sont contraires. Convaincu d'avoir enseigné hautement l'hérésie, sur-tout depuis qu'il eut substitué un habit séculier à celui de saint Benoît, & d'avoir déchiré la réputation des Papes, des Princes, & de tous ceux qu'il regardoit comme les ennemis de sa secte, il fut condamné à faire profession de foi, à signer le formulaire, à abjurer la doctrine des cinq propositions, pour être ensuite renvoyé à son abbaye où ses supérieurs prendroient garde qu'il ne retomât dans ses fautes, le tenant enfermé jusqu'à ce qu'il eût satisfait au saint Siège sur la doctrine. Voilà le contenu de la sentence, plus douce peut-être & plus modérée qu'aucun Evêque de France n'en porteroit en pareil cas.

Il ne tint qu'au coupable de retourner dans son monastère : mais il refusa de se rétracter sur rien, & de souscrire sans restriction au formulaire. Cette opiniâtreté obligea le Roi Très-Chrétien de le redemander comme son sujet, & de le faire enfermer d'abord dans la citadelle d'Amiens, ensuite au château de Vincennes. La prison & la solitude, sans parler des autres incommodités qui suivent la perte de la liberté, ne furent pas capables les premières années d'amollir le cœur ou d'ouvrir les yeux de ce vieillard octogénaire, & l'on ne doutoit plus qu'il ne dût mourir dans l'hérésie impénitent & excommunié, lorsque par une grâce des plus spéciales il se sentit changé & converti. Il demanda avec empressement à signer le formulaire, ce qu'il fit le 18 d'Avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses livres, & té-

1704.

moignant beaucoup de douleur de l'attachement opiniâtre qu'il avoit eu aux erreurs condamnées. On le mit en liberté, & le 30 du même mois rendu à ses frères, il ratifia de son plein gré dans l'abbaye de saint Germain des Prés, ce qu'il avoit fait à Vincennes. Trop heureux que la mort qui l'enleva le 25 de Janvier de l'année suivante l'ait trouvé parfaitement soumis à l'Eglise après une rebellion de plus d'un demi-siècle. Il n'y a pas lieu de douter qu'au moins à l'approche du dernier moment, il n'ait été frappé de la crainte qui saisit si violemment le fameux Berenger à la vue du jugement qu'il alloit subir. D'un côté la rétractation sincère de ses erreurs lui inspirèrent une douce confiance dans les miséricordes du Seigneur ; de l'autre, la vue de tant d'ames qu'il avoit séduites le remplissoit d'une juste terreur. *Jesus-Christ va m'apparaître*, dit-il, en jetant un profond soupir,

(a) Il mourut le jour de l'Epiphanie de l'an 1118.

(b) Wilhelms Malsburgensis. l. 3.

*en ce jour, qui est celui de son apparition (a), ou comme je l'espère à cause de mon repentir pour me faire part de sa gloire, ou pour me punir à cause des autres, comme j'ai sujet de l'appréhender. Voilà ce qui rend la condition des écrivains hérétiques plus déplorable encore que celle des autres pécheurs. Celui-ci, ajoute l'historien Anglois (b) qui rapporte ce fait, put bien reprendre le bon chemin, mais il ne lui fut pas possible d'y ramener ceux qui l'avoient pris pour guide dans ses égaremens, tant il est dangereux d'être une occasion de chute à ses frères. Le péché d'autrui vous chargera peut-être lorsque le vôtre sera effacé : *Ad hoc pessimum est alios exemplo vel verbo à bono infirmare, quia fortassis peccatum te gravabit alienum cum deletum fuerit tuum.**

1705.

ANNÉE 1705.

Juil. 16.

Constitution de Clement XI sur les cinq propositions, & sur la créance qu'on doit aux jugemens de l'Eglise, lorsqu'elle prononce sur les faits dogmatiques.

Cette bulle fut publiée à l'occasion du cas de conscience dont nous avons parlé sous 1701. Le Pape qui ne s'étoit exprimé qu'en général dans ses brefs sur la décision des quarante docteurs, jugea à propos de marquer plus distinctement & plus précisément jusqu'où les fidèles doivent porter l'obéissance pour les constitutions reçues de toute l'Eglise. Après avoir rapporté celle d'Innocent X & d'Alexandre VII, il déplore l'opiniâtreté de ces hommes qui n'acquiescent point à la vérité, qui cherchent des faux-fuyans pour éluder, & ce qui est de plus mauvais encore, ne rougissent point d'employer pour la défense de leur erreur les décrets mêmes du Siège Apostolique, faits pour condamner leurs sentimens

corrompus ; ce qu'ils ont fait principalement , dit le saint Père , — pour la Lettre en forme de bref de Clement IX du 19 Janvier 1669 ^{1705.}
 [a] aux quatre Evêques de France , & pour les deux d'Innocent XII (a) Vo-
 aux Evêques des Pays-Bas , l'une du 16 Février 1694 , & l'autre ^{yez le 19}
 du 24 Novembre 1696. Comme si Clement qui déclaroit dans ce même ^{Janvier.}
 bref qu'il s'attachoit fermement aux constitutions d'Innocent X & d'A-
 lexandre VII , qu'il exigeoit de ces quatre Prélats une véritable &
 absolue obéissance , & qu'il avoit voulu qu'ils souscrivissent sincère-
 ment au Formulaire d'Alexandre VII , avoit réellement admis dans
 une affaire si importante quelque exception ou restriction , lui qui pro-
 testoit qu'il n'en auroit jamais admis aucune ; & comme si Innocent
 XII , en déclarant avec sagesse & précaution que les cinq proposi-
 tions extraites du livre de Jansenius ont été condamnées dans le sens
 naturel que le texte offre d'abord , avoit voulu parler , non du sens
 qu'elles forment dans le livre , ou que Jansenius a exprimé , & qui
 a été condamné par Innocent X & Alexandre VII , mais de quel-
 qu'autre sens différent , & comme s'il eût voulu tempérer , restreindre ,
 ou en quelque façon changer les constitutions d'Innocent X & d'A-
 lexandre VII , dans le même bref où il déclaroit en termes formels
 qu'elles avoient été & qu'elles étoient en vigueur , & qu'il demeurait
 fermement attaché à ces décisions. Le souverain Pontife attaque
 ensuite ce qu'on appelle le silence respectueux , & fait obser-
 ver que sous le voile de cette doctrine , qui apprend qu'il n'est
 pas nécessaire que chacun condamne intérieurement comme hé-
 rétique le livre de Jansenius , on ne quitte point l'erreur , mais
 on ne fait que la cacher ; on couvre la plaie au lieu de la guérir ;
 on n'obéit pas à l'Eglise , mais on s'en joue ; on ouvre aux en-
 fans de désobéissance un large chemin pour fomenter l'hérésie.
 On a vu même , ajoute le Pape , que quelques-uns se sont portés jus-
 qu'à un tel excès d'imprudence , qu'oubliant les règles non-seulement
 de la sincérité chrétienne , mais encore de l'honnêteté naturelle , ils
 n'ont pas craint d'affirmer qu'on peut licitement souscrire au Formu-
 laire prescrit par Alexandre VII notre prédécesseur , quoiqu'on ne
 juge pas intérieurement que le susdit livre de Jansenius contient une
 doctrine hérétique , &c. Après cela il prononce qu'on ne satisfait
 nullement par le silence respectueux à l'obéissance qui est
 due aux constitutions apostoliques.

Il n'y a guères de bulle qui ne paroisse obscure aux nova-
 teurs : du moins ils le disent pour se conserver la liberté de
 disputer éternellement. Dès que celle-ci parut , on vit courir
 une lettre écrite sous le nom d'un curé du diocèse de Paris à un
 docteur de Sorbonne , où l'auteur disoit bonnement qu'ayant lu

1705.

& relu la nouvelle bulle , il n'y avoit rien trouvé qui décidât la question contestée. Il n'y a personne qui ne voie qu'il faut s'aveugler volontairement ou avoir perdu toute pudeur pour parler de la sorte. La décision est si nette , si précise , si évidente , que le fameux père Gerberon reconnut lui-même qu'elle ne pouvoit l'être davantage , ainsi qu'on le peut voir dans le procès-verbal de sa rétractation , & que le sieur de With , ancien licencié en théologie dans l'Université de Louvain , déterminé janséniste , avoua que Rome ne laissoit ni subterfuge , ni ressource à son parti. Il est vrai que ce ne fut pas pour lui une raison de se rendre. Plus la constitution lui parut nette & décisive , plus la jugea-t-il pernicieuse. Il la regarda comme un ouvrage de ténèbres [1] digne que l'antechrist y mît le comble en l'adoptant & en la prêchant , ce sont ses paroles , tout propre à anéantir la tradition , à détruire la vraie grâce de Jesus-Christ & à établir le pélagianisme. Ce fut sur ce pied-là qu'il la dénonça solennellement à toute l'Eglise qui eut horreur de son attentat.

(a) Dé-
noncia-
tion so-
lennelle
de la
Bulle de
Clement
XI.

Le Roi Très-Chrétien ayant reçu la bulle , il l'envoya à l'Assemblée du Clergé qui se tenoit alors à Paris , & le premier de Septembre à la Faculté de théologie , où elle fut reçue en la manière accoutumée. Dès la veille , c'est-à-dire le 31 d'Août , Sa Majesté ayant fait expédier les lettres-patentes pour l'enregistrement , elles furent présentées le 4 Septembre au parlement , & M. Portail , un des Avocats Généraux , fit un très-beau discours , dans lequel il donna la plus juste idée & de la bulle & de l'erreur qu'elle attaquoit. Il dit , entre autres choses , que le Roi avoit jugé digne de sa sagesse de demander au Pape une dernière décision capable d'épuiser le venin d'une fausse doctrine qui se reproduisoit tous les jours sous des faces nouvelles , & de dissiper pour jamais les foibles restes d'une erreur , qui n'osant plus paroître à découvert , se fortifioit de plus en plus à l'ombre des subtilités captieuses : que la nouvelle constitution dont on requeroit l'enregistrement , decidoit que les enfans de l'Eglise doivent rejeter de cœur & d'esprit tout ce que l'Eglise condamne , & qu'il ne leur est jamais permis d'approuver par leurs signatures des vérités que leur cœur défavoue : que c'étoit dans ce même esprit que la bulle prononçoit , que Sa Sainteté nous représentoit comme un fantôme d'illusion & de mensonge ; comme un tour suspect & artificieux , dont les esprits indociles & rebelles se servoient pour imposer à la religion , comme un dernier retranchement où l'erreur proscrire & fugitive cherchoit sa sûreté , comme un asile toujours ouvert à la plus fausse doc-

trine pour se sauver impunément en paroissant ne se plus défendre, & échapper à la plus juste censure en cessant de combattre : qu'elle condamnoit ce mystère équivoque d'un silence purement extérieur & souvent de mauvaise foi, qui ne va ni jusqu'à toucher le cœur, ni jusqu'à soumettre l'esprit : plus propre à couvrir le mal qu'à le guérir, à perpétuer l'erreur qu'à la détruire, qui n'affecte d'en cacher le venin que pour le répandre plus librement dans les conjonctures plus favorables, & qui ne fait consister l'obéissance due aux oracles prononcés par l'Eglise, qu'à ne pas contredire en public des vérités que l'on se réserve le droit de censurer en secret. La bulle ayant été enregistrée, le Roi l'adressa le 16 à tous les Prélats du royaume avec une lettre, par laquelle il les assuroit de sa protection dans tout ce qui pourroit concerner l'exécution de la bulle qui fut publiée dans tous les diocèses. Il n'y eut que l'Evêque de Saint-Pons qui s'avisa de justifier les vingt-trois Prélats, qui en 1667 se déclarèrent pour le silence respectueux. Son mandement fut condamné à Rome le 17 de Juillet 1709, avec une lettre & une réponse qu'il avoit adressée à M. de Cambray.

Nous avons vu sous 1701 que la Faculté de théologie de Louvain avoit censuré le cas de conscience dès qu'il avoit paru en Flandres. Elle n'eut pas plutôt reçu la bulle, qu'elle travailla à porter un second jugement contre le cas qu'elle attaqua en détail presque dans toutes ses parties. 1. Elle soutint que l'Ecclesiastique dont il y est parlé, se contredit en disant qu'il condamne les propositions extraites du livre de Jansenius dans le sens qui se présente d'abord à l'esprit, & en même temps n'affirmant point qu'elles soient de Jansenius. Les Docteurs prononcent que l'Eglise a droit de juger infailliblement du sens des livres. 2. Ils avouent sur le point de la grâce efficace & de la prédestination gratuite, que ce sentiment est celui de plusieurs écoles célèbres & le leur ; mais ils remarquent qu'on peut le soutenir, ainsi que font les jansénistes, d'une manière hérétique, comme il arrive à ceux qui n'admettent pas une grâce suffisante à laquelle l'homme résiste réellement, grâce qui ne manque point aux justes dans le besoin, & qui leur rend actuellement possible l'accomplissement du précepte. Les Lovanistes observent sur cela que l'Ecclesiastique, auquel les quarante Docteurs de Sorbonne ont déclaré qu'on ne pouvoit refuser l'absolution, n'assure point que cette grâce est donnée à tous les hommes, & n'attribue à la grâce qu'ils peuvent avoir, qu'un pouvoir éloigné que Jansenius & les hérétiques ne lui

1705.

refusent pas. 3. Ils reconnoissent l'obligation qu'il y a de rapporter virtuellement toutes ses actions à Dieu : mais ils improuvent le sentiment de ceux qui établissent un précepte particulier, de rapporter chaque action à Dieu par l'impression d'un amour actuel. 4. Ils déclarent que l'opinion de ceux qui demandent la contrition parfaite dans le Sacrement de pénitence, ne leur paroît conforme ni aux principes de la foi, ni à la nature du Sacrement même. 5. Ils se déclarent contre le sentiment de ceux qui veulent qu'assister à la Messe en péché mortel soit un nouveau péché mortel. 6. Ils croient que l'Ecclésiastique dont il s'agit, ainsi que les autres partisans de Jansenius, paroît peu favorable au culte de la Sainte Vierge & à sa Conception immaculée. 7. Ils blâment la lecture des livres de la fréquente Communion de M. Arnauld, des lettres de saint Cyran, des heures de Port-Royal par Dumont, & le rituel d'Alet. 8. Enfin la Faculté réproouve les versions de l'Ecriture en langue vulgaire, particulièrement celle du Nouveau Testament de Mons.

Le Pape approuva extrêmement ce qu'avoit fait la Faculté, & lui marqua sa satisfaction par un bref en date du 10 de cette année, où il dit que Dieu l'a établie pour être l'appui de la religion orthodoxe, & l'ornement des Eglises Beligiques. Il exhortoit en même temps les Docteurs à éloigner entièrement de leur Académie la diversité d'opinions, & les doctrines étrangères auxquelles quelques-uns, présumant trop d'eux-mêmes, s'étoient malheureusement laissé emporter.

(a) Hist.
Eccl. du
xvii.
siècle to.
4. page
499.

Sa Sainteté ne parut pas à beaucoup près si contente de l'Assemblée du Clergé de France, quoiqu'elle eût accepté la bulle *Vineam Domini Sabaoth*. Le sieur du Pin assure (a) qu'on fait que M. le cardinal de Noailles, dans le discours qu'il y prononça, ne crut point offenser l'Eglise Romaine qui l'avoit revêtu de la pourpre, en déclarant que cette Eglise ne prétend point être infallible dans la décision des faits, même dogmatiques qui ne sont point révélés : nous ne dirons rien de ce fait, parce que le discours n'ayant point été inféré dans le procès-verbal, ne peut être censé avoir été adopté par les Prélats. Il paroît seulement par le procès-verbal que les commissaires, à la tête desquels étoit M. Colbert, archevêque de Rouen, établirent dans les séances du 21 & du 22 Août que les constitutions des Papes obligent toute l'Eglise, lorsqu'elles ont été acceptées par le Corps des Pasteurs, & que cette acceptation de la part des Evêques se fait par voie de jugement. Ces maximes qui furent approuvées par l'As-

semlée , pouvoient être interprétées d'une manière peu favorable à l'autorité du souverain Pontife , & c'est apparemment ce qui fit que Clement XI se persuada qu'on s'étoit écarté de la conduite que les Assemblées précédentes avoient gardée en pareilles occasions. Il adressa là - dessus un bref au Roi , en date du 21 Août 1706 , dans lequel il se plaignoit *que les Evêques ne s'étoient pas tant assemblés pour recevoir sa constitution , que pour resserrer l'autorité du saint Siège ou plutôt l'ancéantir.* Tout le bref a paru si malhonnête à un écrivain (a) du parti , qu'il n'a pas fait difficulté de dire que le style en est *de la façon de quelque Régent de collège qui ne fait pas vivre.* Ces Messieurs sont toujours polis & gracieux lorsqu'ils parlent des Papes & de ce qui vient de Rome. Celui-ci s'exprime à peu près dans les mêmes termes sur le bref que Sa Sainteté adressa aux Evêques sur le même sujet. Quelque idée que forme cet honnête homme , Sa Majesté voulut qu'on satisfît le Pape , & ce fut dans cette vue que M. le cardinal de Noailles , qui avoit présidé à l'Assemblée de 1705 six autres Archevêques & cinq Evêques qui avoient eu part à toutes les délibérations , signèrent à Paris le 10 Mars 1710 une explication de quelques expressions du procès-verbal , & des maximes qui avoient choqué le Pape. En conséquence de cette explication , M. de Noailles écrivit à Clement XI le 29 Juin 1711 une lettre qui fut vue & approuvée par MM. de Pontchartrain & Daguesseau , dont alors l'un étoit Chancelier de France & l'autre Procureur Général du Parlement de Paris. Il disoit dans cette lettre qu'il avoit appris avec douleur , que Sa Sainteté jugeoit que sa constitution contre les erreurs janséniennes n'avoit pas été reçue avec le respect & la soumission qu'on lui devoit ; qu'il déclaroit 1. Que dans l'Assemblée de 1705 , le Clergé avoit prétendu l'accepter avec le même respect & la même obéissance & soumission qu'on avoit reçu les bulles de ses prédécesseurs , données sur la même matière. 2. Que quand l'Assemblée a dit que les constitutions des souverains Pontifes obligent toute l'Eglise , lorsqu'elles ont été acceptées par le corps des Pasteurs , elle n'a point voulu établir qu'il fût nécessaire que cette acceptation soit solennelle , pour que de semblables constitutions du saint Siège soient regardées par tous les fidèles comme des règles de leur créance , aussi-bien que de la manière dont ils doivent s'expliquer : qu'elle ne s'est exprimée comme elle a fait , que pour forcer les jansénistes dans leurs derniers retranchemens , & leur fermer les faux-fuyans , par lesquels ils tâchent de s'échapper , en en-

(a) *Entretien sur le Décret de Rome contre le Nouveau Test. de Châlons ; p. 65.*

1705.

ployant contre eux une maxime dont ils conviennent eux-mêmes.
 3. Qu'elle n'a point prétendu que les Assemblées du Clergé aient droit d'examiner les décisions des Papes pour s'en rendre les juges, en les soumettant à son tribunal : qu'elle a seulement voulu y confronter les sentimens qu'elle a sur la foi, & qu'elle y a reconnu avec une extrême joie qu'elle a toujours pensé, & cru de la même manière que Sa Sainteté s'y est expliquée, ainsi que l'écrivoient autrefois les Evêques de France au grand saint Leon. 4. Que l'Assemblée avoit été très-persuadée qu'il ne manque aux décrets des Papes contre Jansenius, rien de ce qui est nécessaire pour qu'ils obligent toute l'Eglise ; qu'on ne peut en appeler en aucune façon, & qu'on ne peut pas attendre qu'il s'y fasse aucun changement, & qu'elle auroit déclaré la même chose sur les bulles contre Baïus, Molinos, & le livre intitulé *les Maximes des Saints*, s'il en eût été question. Son Eminence supplioit ensuite le Pape de vouloir bien penser de l'Eglise Gallicane comme saint Bernard qui écrivoit à Innocent II qu'elle étoit ferme dans la foi, paisible dans l'unité, toujours soumise à ses ordres & disposée à le servir. *Ce sont encore-là aujourd'hui les dispositions de tous nos Evêques*, disoit M. de Noailles en finissant ; *pour moi, je serai toujours le premier à marquer à V. S. l'obéissance qui lui est due. La religion, la reconnaissance & le respect que je me sens au fond du cœur pour l'Eglise Romaine, me feront souvenir des obligations que j'ai au saint Siège Apostolique, & il ne sera pas besoin pour m'affermir dans ces sentimens d'une parfaite soumission que je jette les yeux sur la pourpre, dont j'ai l'honneur d'être revêtu.*

Cette lettre qui marque si clairement les respectueux sentimens que les Evêques de France ont eu de tout temps pour le saint Siège, prouve que les Prélats ne prétendent point juger les jugemens du premier Pasteur, conformément à ce qu'écrivoit autrefois le Pape Zozime aux Evêques d'Afrique : *Quoique la tradition des Pères, leur disoit-il, ait attribué au Siège Apostolique une si grande autorité, que personne ne dispute sur son jugement ; vous devez comme Evêque le savoir : cependant, quoique notre autorité soit si grande que personne ne peut retoucher notre jugement, &c.* Mais il ne s'ensuit pas de-là, comme on se le pourroit persuader, que les Prélats ne soient pas les juges de la doctrine sur laquelle le Pape a prononcé. Sa décision ne leur fait rien perdre de leurs droits, comme celles qu'ils peuvent faire, ne lui ôtent rien des siens. Ce sont différens tribunaux qui s'expliquent en suivant les mêmes rè-

gles, l'Ecriture & la tradition ; & l'autorité de leurs jugemens se mesure sur celle que Jesus-Christ leur a donnée.

1705:

Le Roi Très-Chrétien approuva la lettre de M. de Noailles, & en écrivit en même-temps une autre à Sa Sainteté, datée de Marly, dans laquelle il la supplioit de croire qu'il employeroit toujours avec plaisir son autorité à maintenir la vénération due au Chef de l'Eglise, & au Vicaire de Jesus-Christ sur la terre. On verra sous 1709 l'usage que Sa Majesté fit de cette puissance souveraine pour réduire les religieuses de Port-Royal à se soumettre à la constitution.

Arrivée de M. de Tournon à Pekin.

Décem-
bre 4. &
suiv.

Le Patriarche des Indes avoit pris terre à la Chine dès le 8 d'Avril, porté sur un vaisseau parti exprès des Philippines pour l'y conduire. Quoique le Pape eût déclaré dans son discours aux Cardinaux le 5 Décembre 1701, qu'il ne l'envoyoit que pour informer le saint Siège de l'état véritable des missions, il agit d'abord en homme qui s'en croyoit parfaitement informé. Il ne fut pas plutôt à Canton, qu'il insinua aux Missionnaires qu'il falloit interdire aux chrétiens l'usage des cérémonies du pays à l'égard des morts & de Confucius, faisant entendre que Sa Sainteté les avoit condamnées, & qu'il étoit venu pour faire exécuter son décret. Il ajouta néanmoins en parlant à ceux qui lui représentèrent les suites funestes de cette interdiction, qu'il n'y changeroit rien s'il trouvoit des raisons suffisantes pour les tolérer : mais il étoit aisé de juger par ses discours que son parti étoit pris, & qu'on ne l'en feroit pas revenir, car il disoit souvent que les Jésuites n'avoient pas pris la vraie manière de planter la foi, & que leur sentiment n'étoit suivi que de ceux qui les craignoient ou qui en espéroient quelque chose. Il le croyoit ainsi bonnement sur la parole de ceux à qui il avoit donné toute sa confiance : c'étoient Messieurs du Séminaire de Paris. Comme leur crédit étoit petit à la Chine, il fallut s'adresser aux Jésuites pour obtenir au Patriarche la permission d'aller à la Capitale. Ces pères la demandèrent, & furent refusés deux fois. L'Empereur leur dit, qu'il étoit dangereux de faire venir à la Cour le Légat qui n'avoit nulle connoissance des coutumes de l'Empire : ils apercevoient le danger ; mais ils voyoient en même-temps qu'on ne manqueroit pas de les rendre responsables du refus : ainsi ils renouvelèrent leur instances, & M. de Tournon ayant obtenu ce qu'il souhaitoit, partit de Canton le 9 Septembre.

1705.

Les honneurs qu'il reçut à Pekin, fort au-dessus de ceux qu'on avoit accoutumé de rendre aux Ambassadeurs, lui firent espérer une heureuse issue de son voyage. Il ne se proposoit rien moins que d'établir dans la Capitale un Nonce, pour être le supérieur de tous les Missionnaires, & établir une espèce de correspondance entre le Pape & Sa Majesté Impériale. Ce dessein étoit grand & beau en apparence, dans le fond chimérique, d'une exécution presque impossible, eu égard au pays, & très-dangereuse pour la religion, au sentiment des plus expérimentés Missionnaires, supposé qu'il eût réussi. Le Légat en ayant fait l'ouverture par le moyen d'un Prêtre Piémontois de la Congrégation de la Mission, nommé Antoine Appiani, & des Gentilshommes que l'Empereur avoit chargé de le visiter tous les jours, peut-être autant pour l'épier que pour lui faire honneur, il fut absolument refusé. Les plaintes qu'il fit, & la manière dont il parla des Jésuites à cette occasion, ne donnèrent pas une grande idée de sa modération à la Cour, où l'on fut généralement persuadé qu'il y avoit du mystère dans son voyage, & qu'il étoit à propos d'éclairer toutes ses actions. L'Empereur très-moderé naturellement & grand maître dans l'art de dissimuler, cacha son mécontentement, & voulut bien même lui expliquer les raisons qu'il avoit eues de ne pas accorder ce qu'il lui avoit demandé. Ce fut dans une espèce d'audience qu'il donna le 31 Décembre au Légat, qu'il reçut avec des marques de distinction dont on n'avoit point d'exemple à la Chine. Une incommodité ayant mis le Patriarche hors d'état de faire les prosternemens & les autres cérémonies ordinaires, on l'en dispensa pour cette fois, & son audience en forme fut différée. Il l'eut le 29 de Juin de l'année suivante, ainsi que nous l'allons dire. Au reste, ce que nous rapporterons ici de sa conduite n'est tiré ni des écrits de Messieurs du Séminaire de Paris & de leurs adhérens, qui n'ont eu garde d'en rien dire, ni de ceux des Jésuites, dont le témoignage pourroit paroître suspect, mais d'une lettre écrite de Canton le 7 Décembre 1707 au Roi Catholique par M. D. Alvare de Benaventé de l'ordre de saint Augustin, Evêque d'Ascalon, & Vicaire Apostolique de la Province Kiang-si, qui déplore amèrement les malheurs que les préventions du Légat ont attiré sur cette Mission.

Le Patriarche d'Antioche a son audience en forme de l'Empereur de la Chine.

Le Légat marqua au Prince qu'il n'avoit entrepris un si long voyage que pour le remercier au nom du chef des chrétiens des grâces dont il combloit les Missionnaires, & de la protection qu'il donnoit à leur sainte religion. Ce compliment donna occasion à l'Empereur de lui dire que les Européens ne pouvoient assez pénétrer le sens des livres Chinois & l'esprit de leurs cérémonies ; qu'il feroit à craindre que le Pape mal instruit par des gens ignorans ne fit quelque règlement, qui étant fondé sur de fausses informations, attireroit infailliblement la ruine du christianisme dans son Empire ; que pour prévenir cet inconvénient, il vouloit revoir les informations qu'on enverroient en Europe pour les rectifier, & en corriger les erreurs. Sur cela le Patriarche lui parla de M. Maigrot, suivant les idées qu'il s'en étoit formées. Il le croyoit très-habile dans les sciences Chinoises, & plus capable que personne d'entretenir Sa Majesté sur les cérémonies de l'Empire. Le Prince profitant de cette ouverture, dit à M. le Patriarche qu'il feroit venir incessamment en Tartarie où il alloit faire un voyage, l'Européen dont il vantoit si fort le mérite. L'Evêque de Pekin fut étrangement déconcerté de ces mesures prises contre son avis : car il en prévoyoit les suites aussi-bien que les autres Missionnaires, qui jugeoient M. de Conon également incapable d'instruire l'Empereur sur les usages du pays, & de profiter de ses leçons. Leurs craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées. M. Maigrot ayant été conduit en Tartarie, parut devant le Monarque, mais si ignorant que de quatre caractères qui étoient au-dessus de la tête du Prince, il n'en put lire que deux fort communs, encore ne les entendoit-il pas. Il lui fallut un interprète même pour expliquer un écrit Chinois qu'il avoit présenté. L'Empereur marqua sa surprise de voir un homme dont on lui avoit fait tant d'éloges muet & sans paroles, & le Prélat n'eut rien à répliquer, sinon que si M. le Patriarche avoit vanté son habileté, c'est qu'il ne le connoissoit pas. Il avoua encore qu'il n'avoit jamais lu le livre où le père Matthieu Ricci traite de cérémonies de la Chine : cependant dans son fameux mandement de 1693, il avoit prétendu réfuter pied à pied ce que ce Jésuite avance, & il en avoit donné une idée affreuse. Cet aveu humiliant ne se rendit pas plus

Juin 29.
& suiv.

1706. docile. S'il ne put ni appuyer ni défendre son sentiment, il fut y demeurer ferme. L'Empereur lui dit inutilement que *Tien* signifie précisément la même chose que *Tienchu* ; deux heures consacrées à son instruction ne servirent qu'à convaincre le Prince que tous les hommes sont capables de prévention, & qu'il y en a qui n'en reviennent jamais.

Voilà quelle fut l'issue de cette audience, dont on s'étoit promis de si grandes choses pour l'abaissement des anciens Missionnaires, & l'exécution des projets formés de concert avec leurs adversaires. En voici les fruits. Dès que M. de Conon eut été congédié, l'Empereur fit expédier deux décrets, l'un pour cet Evêque, l'autre pour Légat. Le premier daté du second jour d'Août, & signifié le même jour, étoit un abrégé de ce qui s'étoit passé dans l'audience. L'Empereur y rappeloit au Prélat son ignorance, & la manière dont il avoit biaisé sur un article, en répondant qu'il ne savoit si les chrétiens dont il avoit soin, pratiquoient les cérémonies ordinaires. *Il est clair*, disoit l'Empereur en finissant, *que vous me déguisez la vérité. Ainsi vous n'êtes pas tant venu à la Chine pour y prêcher la loi chrétienne que pour y brouiller. Les Chinois qui jusqu'ici ont embrassé votre loi, l'ont fait, parce qu'ils voyoient que tous les Missionnaires pensoient & parloient les uns comme les autres. Maintenant qu'il y en a parmi vous qui, suivant leur caprice, & sans consulter la raison, conduits par le seul désir de l'emporter sur les autres, les accusent témérairement d'expliquer mal nos cérémonies, c'est faire naître des difficultés capables d'empêcher les Chinois de se faire Chrétiens. C'est chercher, non pas à étendre votre religion, mais à la ruiner de guieté de cœur, & à m'obliger de vous chasser de la Chine.* Le second décret, donné le troisième jour d'Août, contenoit à peu-près les mêmes choses, avec un ordre au Patriarche de penser à son retour en Europe. On le lui intima le 21, & la manière peu mesurée dont il répondit, lui attira un commandement précis de sortir de Pekin le 28. Cet ordre n'avança point son voyage, car il l'avoit fixé à ce jour-là. Il partit sans faire la moindre satisfaction à l'Empereur, qui en fut si irrité, qu'il fit aussitôt revenir de Canton les présens qu'il avoit destinés pour le Pape. Cependant il ne rejeta point sur Sa Sainteté les démarches de son Légat. *Par toute la terre*, dit-il un jour, *il se trouve des Ministres qui aiment mieux suivre leur propre sens, que de bien faire les affaires de leur maître. Ils se croient en quelque sorte souverains & indépendans.*

Un nouvel incident gâta beaucoup les affaires. M. Maigrot qui étoit resté à Pekin écrivit deux lettres à un Ecclésiastique qui l'avoit accompagné dans son voyage de Tartarie, & qu'on y avoit retenu pour faire une montre au Prince héréditaire. Il s'appeloit Guetti, meilleur horloger que missionnaire, car il savoit assez peu de Chinois. L'Empereur qui en fut averti voulut voir les lettres, persuadé qu'elles pourroient lui donner des lumières sur les vues & les desseins du Patriarche. Guetti eut le courage de les mettre en morceaux, mais il perdit la tête dès le commencement de l'interrogation qu'on lui fit subir. Il déclara que le Pape se plaignoit que les Jésuites n'obéissent pas à ses ordres, en tolérant les cérémonies de la Chine, & l'usage de *Thien* : que c'étoit pour les réduire qu'il avoit envoyé un Légat aux Indes ; que M. Maigrot étoit chargé d'étudier à fond les livres Chinois qui traitent des cérémonies, & d'envoyer ses extraits à Rome où ils seroient examinés ; qu'on assembleroit ensuite les parties intéressées pour les entendre, & porter après cela une sentence définitive. Il y a là une contradiction palpable, puisqu'on suppose qu'il n'y avoit point encore de décret, & que néanmoins le Pape se plaint de la désobéissance des Jésuites : mais le premier effet de la peur est d'ôter le jugement. Guetti fit voir dans la suite de l'interrogatoire qu'il n'en avoit plus. Il dit entr'autres choses, que les Jésuites n'étoient pas bien aises que d'autres qu'eux vinsent à la Chine, & que tous les autres ordres religieux se plaignoient en Europe de ce que ces religieux se faisoient appeler *de la Compagnie Jesus* : qu'après tout, ces ordres ne sont que les branches de l'arbre dont les Prêtres séculiers sont la racine. Il finit en nommant les deux gradués qui avoient instruit l'Evêque de Conon dans les sciences du pays. Ils comparurent, & ce ne fut que pour attester que le Prélat n'avoit jamais voulu les écouter sur les matières contestées, parce qu'ils ne donnoient pas dans son sens, ce que le timide Guetti ne manqua pas de confirmer. On interrogea ensuite le sieur Appiani interprète de M. le Patriarche, qu'on avoit arrêté dans sa barque même, & quelques autres personnes de sa suite. M. Maigrot fut cité à son tour le 12 de Décembre ; mais l'Empereur ne voulut pas qu'on le pressât trop, parce que, suivant la rigueur des lois, il n'auroit pu s'empêcher de le condamner à mort. L'accusé ayant demandé quelqu'un des Jésuites de Pekin pour lui servir d'interprète, on en nomma deux dont il

1706.

eut tout sujet de se louer. Ne pouvant nier les faits trop bien prouvés d'ailleurs, il ne pensa qu'à les adoucir. On le pressa fort sur ce qu'il faisoit paroître tout à la fois, & tant d'achèvement à son sens, & tant d'incapacité. Ses réponses furent mises par écrit. Cependant l'Empereur revint le 16 à Pekin, & l'affaire ayant été rapportée devant lui par le Prince son fils & par l'Assesseur qu'il lui avoit donné, il prononça le lendemain un arrêt qui bannissoit l'Evêque de Conon & les sieurs Mezza, Falcé & Guetti comme des gens factieux, capables d'exciter des troubles & de mettre la division à la Chine. Il étoit en même-temps ordonné à tous les Européens qui voudroient rester dans l'Empire de venir incessamment prendre des lettres-patentes de Sa Majesté qui examineroit leurs sentimens, faute de quoi ils seroient honteusement chassés par les Gouverneurs des Provinces. Cet arrêt fut signifié le jour suivant aux Jésuites. Leurs prières & leurs larmes n'y firent rien changer. Le Prince se plaignit même de ce qu'ils lui avoient caché la conduite que M. Maigrot avoit tenue dans le Fokien, dont il n'avoit été instruit que par l'imprudence de Guetti. On peut dire que tout contribuoit alors à les accabler, & qu'ils n'avoient de ressource que dans le témoignage de leur conscience. Ils voyoient les malheurs qu'ils avoient prévus & prédits tant de fois, arrivés enfin, & apparemment sans remède : le Monarque & les sujets instruits des scandaleuses divisions qui régnoient entre les Missionnaires, la religion livrée à la dérision des infidèles, & pour surcroît de maux, le Patriarche qu'ils avoient si bien servi contre leur propre intérêt, dans une espèce de fureur contr'eux. Cette fureur avoit éclaté lorsqu'on lui avoit signifié l'ordre de sortir de Pekin, & il s'étoit emporté jusqu'à dire que les démons de l'enfer ne pourroient pas faire pis qu'ils avoient fait, & qu'il leur conseilloit à tous de sortir de la Chine. Il ne les traita pas mieux dans une lettre qu'il leur écrivit de Nankin le 18 Janvier de l'année suivante, puisqu'il rejetoit encore sur eux tout ce qui s'étoit fait contre M. de Conon. On peut voir la réponse que lui fit (a) le père Thomas, qui, sans s'éloigner des termes du respect dû à son caractère, lui marque nettement qu'il se doit imputer à lui même tout ce qui est arrivé, & se regarder comme l'unique cause des maux qui vont affliger l'Eglise. La lettre est très-curieuse, & l'on y trouve un grand nombre de faits importants auxquels le sieur du Pin n'a pas jugé à propos de donner place dans son his-

(a) On la trouve dans un écrit intitulé : l'état présent de l'Eglise de la Chine, & ailleurs.

toire ecclésiastique du dix-septième siècle, quoiqu'il y détaille, même en parlant de cette affaire, beaucoup de circonstances bien moins curieuses. Ce que nous rapportons ici pourra servir de supplément. Finissons ce qui regarde ce triste sujet par l'article suivant.

A. N. N. É. E. 1707.

1707.

Mandement de M. de Tournon donné à Nankim pour interdire aux nouveaux chrétiens l'usage des cérémonies Chinoises en l'honneur de Confucius & de leurs ancêtres, & celui de *Kim-Tien* pour signifier Dieu. Janvier 25, & suiv.

Le Légat en donnant ce mandement ne publia point le décret du Pape, comme il étoit naturel qu'il le fît, sans doute afin qu'on ne s'aperçût pas que Sa Sainteté n'avoit pros crit les cérémonies, que supposé qu'elles fussent superstitieuses & idolâtriques, ainsi qu'on l'avoit représenté à la congrégation. Il est vrai que Messieurs du Séminaire de Paris ont répandu en France que M. le Patriarche s'étoit abstenu de faire mention du décret pour ne pas irriter l'Empereur prévenu par les Jésuites, mais cette raison se détruit d'elle-même, puisque le décret étoit beaucoup moins opposé aux déclarations de l'Empereur que le mandement, dont le Prince fut si irrité, qu'il dépêcha le 17 de Mai de la ville de Guchinfu où il étoit alors, un de ses officiers pour aller porter un ordre à M. de Tournon, qui étoit à deux cents lieues de-là dans les Provinces du Sud, de passer à Macao, & pour le mettre sous la garde des Portugais, avec défense de le laisser partir. Le mandement n'embarassa pas moins les Missionnaires qu'il avoit choqué la Cour. La plupart avoient déjà pris des lettres-patentes. Evêques & Religieux des différens Ordres, tous à fort peu près étoient persuadés que le Légat s'étoit laissé surprendre, & que son mandement alloit entraîner la ruine entière de la Religion dans le plus vaste Empire de l'Univers. C'est ce qui les obligea à interjeter appel au saint Siège de l'exécution du mandement & de l'excommunication dont ils étoient menacés. Il n'est pas aisé de prononcer si M. de Tournon ne s'étoit écarté en rien de ses instructions secrètes, ou si Sa Sainteté, persuadée dans le fond qu'il étoit de la sagesse d'abolir des usages sur lesquels les Missionnaires se trouvoient partagés, crut devoir soutenir les démarches de son Légat. Quoi qu'il en soit, le 25 de Septembre, Clement XI, sans avoir égard à l'appel, approuva le mandement, en déclarant néanmoins encore qu'il n'ajoutoit rien au décret

1707.

de la sacrée Congrégation du 20 Novembre 1704, suivant lequel le saint Siège ne prononce point sur la vérité des exposés. Enfin, le 11 d'Octobre le Pape fit écrire par l'Assesseur du saint Office aux généraux des Dominicains, des Augustins, des Franciscains & des Jésuites, qu'ils fissent savoir à leurs religieux de la Chine, que son intention étoit qu'ils se conformassent à l'ordonnance du cardinal de Tournon. Sa Sainteté l'avoit revêtu de la pourpre, mais cette dignité ne l'avoit pas mis à couvert de l'indignation de l'Empereur & du ressentiment des Portugais; il en avoit même joui assez peu de temps.

J'ai dit qu'on avoit signifié un ordre aux Portugais de le garder. Ils obéirent non-seulement par nécessité, mais encore par inclination, parce que pendant que M. de Tournon étoit à Pekin il avoit fait présenter à l'Empereur, on ne sauroit dire par quel motif, une accusation capitale contre toute leur nation, qui ne tendoit à rien moins qu'à la faire chasser de tout l'Empire & à ruiner Macao. Ainsi ils n'eurent pas beaucoup d'égards pour lui ni pour les personnes de sa suite, qui ne sortoient jamais sans être accompagnés par quelques Chinois qui veilloient de près sur leur conduite. Ils lui signifièrent de plus de la part du Viceroi de Goa, de l'Archevêque de la même Ville & de l'évêque de Macao, une défense de faire aucun acte de juridiction en qualité de Visiteur & de Légat à latere dans tous les lieux dépendans du Portugal. Il s'en vengea en faisant afficher pendant la nuit des excommunications contre l'évêque de Macao, le Provincial des Jésuites, le Capitaine général, l'Auditeur, un Capitaine, & deux ou trois autres Portugais. Si cette conduite n'ajouta rien à ses maux, elle ne contribua pas au moins à les adoucir. Enfin, il mourut au mois de Juin 1710 dans les sentimens de piété qu'il avoit toujours fait paroître. Comme on ne peut pas dire que sa mémoire soit précieuse à la Chine, aussi il faut convenir qu'on n'a rien oublié pour la rendre respectable en Europe. Le saint Père en fit un magnifique éloge le 14 Octobre 1711, en présence de tous les Cardinaux, & un Italien prononça son oraison funèbre, qui a paru traduite en François, enrichie d'un grand nombre de notes. L'Orateur y dit des choses admirables du zèle, de la candeur, de la charité & de la douceur de son Héros. Il en fait un homme parfait, un saint à canoniser. Puissé le Seigneur en avoir jugé de même; lui auquel seul il appartient de fonder les cœurs. L'amertume du zèle dans les gens de bien, ne procède que de sa trop grande

vivacité, & Dieu qui connoît la droiture de leurs intentions, ne leur fait pas un crime de la foiblesse de leurs lumières. Je ne fai si je dois dire ici qu'un écrivain (a) a reproché aux Jésuites qu'ils s'étoient couverts du sang du Légat aux yeux de l'Europe, faisie d'étonnement & d'effroi. Ces paroles donnent manifestement à entendre que M. de Tournon a été martyrisé, & que les Jésuites ont été ses bourreaux; mais ne pourroit-on pas dire que l'Europe est faisie d'étonnement & d'effroi en lisant une pareille calomnie? Les Missionnaires se sont plaints du Légat, mais sans manquer à ce qu'ils devoient à sa dignité; ils ont vu le christianisme renversé par ses préventions, mais il faut avoir perdu toute pudeur pour les accuser d'avoir trempé leurs mains dans son sang. L'auteur *du témoignage de la vérité*, qui ne consultoit en écrivant que son imagination échauffée, a avancé beaucoup d'autres faussetés dans son pernicieux ouvrage.

1707.
(a) *Du témoignage de la vérité dans l'Eglise, &c.*
P. 131.

Décision des Docteurs Luthériens d'Helmstad en faveur de la Religion Catholique. Avr. 28.

La princesse Elizabeth-Christine de Wolfembutell étant sur le point d'épouser l'Archiduc Charles d'Autriche, aujourd'hui Empereur, jugea à propos pour la tranquillité de sa conscience de s'informer des Luthériens mêmes si elle pouvoit abandonner la confession d'Ausbourg en considération de ce mariage. Elle leur fit donc demander si les Catholiques errent dans le fond ou principe de la foi, & si leur doctrine est telle qu'on puisse se sauver en la suivant. Les Docteurs assemblés à Helmstad répondirent que les Catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, & qu'on peut se sauver dans leur religion, 1. parce qu'ils ont le même principe de la foi que les Luthériens, croyant en Dieu le Père qui nous a créés; au Fils de Dieu le Messie & Sauveur, & au Saint-Esprit qui nous a éclairés; ayant le même décalogue & faisant les mêmes prières. 2. Parce que l'Eglise catholique est véritable Eglise, étant une assemblée qui écoute la parole de Dieu, & qui reçoit les Sacremens institués de Jesus-Christ, de même que les Protestans. C'est ce que personne ne peut nier, ajoutent les Docteurs, autrement il faudroit dire que tous ceux qui ont été, & qui sont encore dans l'Eglise Catholique seroient damnés, ce que nous n'avons jamais dit ou écrit, non plus que Melancton qui montre dans son Abrégé de l'examen que l'Eglise Catholique a toujours été la vraie Eglise. L'Eglise Catholique, dit-il, enseigne qu'on ne peut être sauvé que par Jesus-Christ, médiateur entre Dieu & les hommes, que les péchés ne peu-

1707.

vent être remis que par ses mérites & par sa passion. A l'égard de la pénitence & des bonnes œuvres, je crois que les Protestans & les Catholiques conviennent de toutes ces choses, & ne diffèrent que dans la manière de s'exprimer. La conclusion de tout ceci est que la Princesse peut épouser Charles d'Autriche, & embrasser sa religion.

Assez de Luthériens ont voulu se scandaliser de cette décision, & même Pictet, ministre de Genève, dans un ouvrage imprimé en 1714, & intitulé : *Le religion des Protestans justifiée d'hérésie*, avance que la consultation des théologiens de l'Université d'Helmstad est une pièce supposée, sur quoi il produit le certificat de quelques Luthériens. Le fait ne laisse pas d'être certain, & après tout ces Docteurs ont eu autant de raison de dire que les Catholiques n'errent pas dans les points fondamentaux, que les Calvinistes ont eu d'établir que les Luthériens n'errent pas dans ces mêmes points; ainsi qu'ils firent il y a plus d'un demi-siècle dans le fameux synode de Charenton où ils les reconnurent pour frères, & les admirèrent à leur communion. Les théologiens d'Helmstad pouvoient citer non-seulement Melancton, mais Luther lui-même qui parle de la sorte dans ses ouvrages (a) : Nous savons que dans la papauté se trouve la vraie Ecriture Sainte, le vrai Baptême, les vrais Sacremens, le vrai pouvoir des clefs pour remettre les péchés, le vrai ministère de la parole de Dieu, la vraie mission pour l'annoncer, le vrai catéchisme, le véritable christianisme, bien plus, le noyau du vrai christianisme.

(a) To. 4.
p. 320.

Septem-
bre 1.

Traité de Raenstadt conclu entre l'Empereur & le Roi de Suède.

L'Empereur s'engagea à rétablir dans la Silesie l'exercice de la religion protestante, conformément à la paix d'Osna-bruc, & à rendre aux Luthériens les Eglises & les Collèges, qu'ils occupoient alors, & qu'on leur avoit enlevés dans les duchés de Lignits, de Brig, & d'autres endroits. Il étoit permis à leurs ministres d'aller dans les lieux catholiques y donner la communion & rendre les derniers devoirs à ceux de leur secte. On convint de plus que les Consistoires qui se tenoient en Silesie avant & depuis la paix de Westphalie seroient rétablis, & que ces assemblées auroient plein pouvoir d'examiner, & de décider les différends de religion, sauf l'appel au Souverain.

L'on peut voir dans l'Histoire Profane que le Roi de Suède étoit alors en état de tout demander & de tout obte-

mir. Son expédition en Moscovie, qui suivit de près la conclusion de ce traité, ruina ses affaires & déconcerta celles des Luthériens, qui ne rentrèrent dans leurs Eglises qu'en donnant une somme considérable à l'Empereur, encore leur nombre se trouva-t-il si peu considérable, que la plupart des ministres furent obligés d'aller chercher de l'emploi ailleurs. Les Calvinistes prétendirent être compris sous le terme général de ceux qui professent la religion d'Ausbourg, mais ils n'obtinent rien nonobstant l'intercession de la reine d'Angleterre qui s'intéressa pour eux.

1707.

A N N É E 1708.

1708.

Décret du Pape contre le Nouveau Testament en François, avec des réflexions morales sur chaque verset. Juillet 13.

Voici l'ouvrage qui ait paru de nos jours, le plus fameux par les troubles qu'il a excités dans l'Etat & dans l'Eglise. Ce n'étoit presque rien dans son origine, lorsqu'il fut approuvé par M. Felix Vialart, évêque de Châlons. Les sieurs Hideux & du Pin l'approuvèrent en 1687. Le succès fit multiplier les éditions, & avec elles le nombre des réflexions. L'abbé du Guet les retoucha, & en 1693 elles parurent en quatre volumes, dédiés à Monsieur de Noailles, alors évêque de Châlons, qui les honora d'un magnifique éloge. Il s'en fallut bien que ceux qui n'étoient pas dans les mêmes dispositions à l'égard de l'auteur, en portassent un jugement si favorable. Ils prétendirent que le P. Quefnel s'étoit appliqué particulièrement à deux choses, 1. à faire des allusions perpétuelles à ce qui s'est passé de notre temps dans l'affaire de Jansenius, & à représenter les partisans de ce Prélat comme des martyrs de la vérité persécutée par toutes les Puissances, 2. à insinuer en cent manières différentes les dogmes pros crits de son parti sur la grâce, la pénitence & la discipline. Dans le fond, il ne falloit pas être fort clair-voyant pour porter ce jugement qui naît de lui-même à la simple lecture de l'ouvrage, pour peu qu'on ait de connoissance de l'histoire & des matières du temps. Le bruit que firent les critiques, parmi lesquels il y avoit des personnes considérables par leur rang & leur capacité, étant parvenu jusqu'à M. de Noailles, qui avoit passé du siège de Châlons à celui de la Capitale, il prit le parti de charger quelques théologiens d'examiner le livre de nouveau, & de voir ce qu'il seroit nécessaire d'y corriger. Le P. Quefnel lui écrivit (a) aussitôt, que comme il étoit très-capable de faire des fautes, il ne rou-

(a) La
Lettre est
du 17.
Mars
1699.

1708.

giroit pas de les reconnoître, de les voir effacer, de les rétracter publiquement lui-même. Cette disposition d'esprit, rare dans la plupart des auteurs, presque toujours idolâtres de leurs ouvrages, n'étoit pas trop sincère dans celui-ci, comme il paroît par la lettre qu'il écrivit le 23 d'Avril suivant à un de ses amis au sujet de quelques corrections qu'on avoit projetées sans les lui communiquer. *Je laisse faire*, disoit-il, *le bon abbé dom Antoine de saint Bernard, car comment faire pour l'empêcher ? Je suis bien-aise de n'être point consulté. Ce qui sera bien, sera avoué ; s'il y a quelque chose qu'on ne puisse approuver, on en sera quitte pour dire qu'on n'y a point de part. Pourvu qu'on ne touche pas aux endroits notés, cela ira bien ; mais je souhaite bien que cela se termine bientôt pour une bonne fois : je sais qu'il avoit dit à des gens qu'il avoueroit sous le nom de sa première Abbaye les 4. ff. & il le devoit faire pour repousser l'insolence des contredisans ; mais je vois bien qu'il saigne du nez.* Nous avons déjà observé que dans le langage de ces Messieurs, l'Abbé de saint Bernard c'est M. de Noailles. Sa première Abbaye c'est l'évêché de Châlons, les quatre frères, ce sont les quatre tomes des Réflexions morales.

Pendant qu'on s'appliquoit à purger l'ouvrage de ce qui paroïsoit visiblement trop favorable aux nouvelles opinions, M. de Meaux travailloit à en faire l'apologie : rien n'étoit plus capable de l'autoriser & de lui donner cours que le suffrage d'un apologiste regardé depuis long-temps comme une des plus grandes lumières de l'Eglise & le fléau des hérétiques, de plus, ami particulier de M. de Chartres, le prélat de France le plus déclaré contre le Jansénisme. C'est sans-doute ce qui fit rechercher son approbation. Ses liaisons avec M. de Paris ne lui permettoient guères de la refuser, pour peu que son honneur & sa conscience fussent à couvert. Il essaya donc en 1699, immédiatement après la publication du fameux *problème ecclésiastique*, si moyennant six-vingt cartons qu'on lui promit de mettre, il ne pourroit point donner un air de vérité à un assez grand nombre d'autres propositions captieuses & les rappeler au sens catholique : mais comme on ne fit qu'une très-petite partie des corrections dont on étoit convenu, il demeura persuadé que l'ouvrage n'étant plus susceptible des interprétations qu'il s'efforçoit de lui donner, il devoit supprimer le sien. Ainsi l'on n'en entendit parler qu'après sa mort que le sieur le Brun Queneliste passionné, en ayant recouvré une copie, l'envoya à un chanoine de Lille qui le fit imprimer en Hollande. Le parti n'eut pas de honte alors de faire va-

loir cette pièce, comme le témoignage d'un des plus savans Prélats du royaume en faveur du livre, quoique peu de personnes ignorassent à la cour & à la ville quels avoient été les sentimens de feu M. Bossuet. Les Jansénistes ne les ignoroient pas eux-mêmes; mais il ya des conjonctures où l'on croit pouvoir faire usage de tout. Comme tout le monde n'est pas toujours ni assez instruit, ni assez en garde contre les surprises, il y a d'ordinaire beaucoup de gens pris pour duppes. Le sieur Vialart écrivant dès le 30 Janvier 1700 au père Quesnel, lui marque qu'il venoit d'apprendre que M. de Meaux parloit mal comme bien d'autres *des quatre frères*, & voici comment s'exprimoit à peu près dans le même temps l'abbé Couet, dans une lettre adressée au Prélat lui-même, qui pressoit dans l'Assemblée du Clergé la censure de cette proposition; le Jansénisme est un fantôme. *On connoît des personnes à qui vous avez dit que les cinq propositions sont dans le livre du père Quesnel... Vous n'aurez pas apparemment oublié, Monseigneur, que vous avez encore avoué depuis peu à un Archevêque de l'Assemblée, que l'on trouvoit dans ce livre le pur Jansénisme.* Ainsi parloient alors hautement les hommes les plus dévoués au parti, parce que le fait étoit notoire. La bonne foi vouloit qu'on s'en tint là, pour ne pas s'exposer au juste reproche d'avoir cherché contre sa conscience à imposer à la crédulité du public.

Rien ne justifie mieux le jugement de M. de Meaux par rapport aux réflexions morales, que le succès qu'eurent les corrections faites par l'ordre de M. de Paris. Quelque soin qu'eussent pris les réviseurs d'adoucir, de changer même on de retrancher les propositions où le Jansénisme se montroit trop à découvert, il y en resta des traits en grand nombre, & si bien marqués qu'il n'étoit pas possible de ne les pas apercevoir. Il y a des ouvrages dont on ne peut ôter le venin par une correction limitée, & qu'il faudroit refondre tout entiers pour les rendre catholiques, suivant la remarque de M. de Harlai, archevêque de Paris au sujet de la bibliothèque ecclésiastique du sieur du Pin. On continua donc à se plaindre du livre & à l'attaquer: c'est ce qui engagea le Pape à le faire examiner. Les Cardinaux & les Théologiens furent d'avis, après une exacte discussion, qu'il en falloit interdire la lecture, parce que le texte s'y trouvoit corrompu en plusieurs endroits, altéré, semblable à la version de Mons, & que les notes & les réflexions offroient à chaque page une doctrine séditieuse, téméraire, pernicieuse, erronée, déjà condamnée, & manifestement Jansénienne. Ce fut le fondement du décret dont nous parlons, par lequel le Pape ne se contente pas de défendre l'impres-

1708.

sion, le débit & la lecture du livre sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, mais ordonne de plus d'en porter les exemplaires aux ordinaires des lieux ou aux Inquisiteurs, pour être brûlés sur le champ.

(a) Jour-
nal du
mois
d'Octo-
bre 1708.

Dès que ce décret parut en France (a) l'auteur de la *clef du cabinet des Princes* ou du *Journal de Verdun* imagina un secret pour sauver l'honneur du père Quesnel & de ses approbateurs. Ce fut de dire que ceux-ci prétendoient qu'on avoit falsifié plusieurs pas-

(b) En-
tretiens
sur le Dé-
cret de
Rome
contre le
nouveau
Testam.
de Châ-
lons, im-
primé en
1709. &
condam-
né l'an-
née suiv.
à Rome,
comme
Schisma-
tique &
Héréti-
que.

sages dans les différentes éditions qui se sont faites du livre dans les états protestans, ce qui leur fournissoit de légitimes moyens de justifier leur conduite & de révoquer le sentiment favorable qu'ils en avoient porté. Ce secret déplut fort (b) à un écrivain du parti, & le mit de très-mauvaise humeur contre le Journal, qu'il appelle une rapsodie de nouvelles dont le titre est tout-à-fait fanfaron, & il lui déclare qu'on n'a jamais imprimé les *Réflexions morales* dans aucun pays protestant. Il les justifie donc d'une autre manière: c'est en disant que la cour de Rome est le théâtre des passions humaines autant & plus que les autres cours, & que ses décrets ne sont recevables que lorsqu'on ne voit rien dans les circonstances du jugement qui puisse faire soupçonner qu'elles soient l'effet de l'intrigue & de la passion: en un mot, lorsqu'ils ressemblent à celui qui fut porté contre le livre des *Maximes des Saints* dont l'auteur (ce sont les paroles de celui-ci, qui prouvent comme il étoit au fait sur cette matière) *n'étoit odieux ni à la cour de France ni à celle de Rome, qui au contraire étoit très-agréable à l'une & à l'autre.* Il n'en est pas de même, selon lui, de ce décret. *Il est le fruit du chagrin de la cour de Rome contre l'Assemblée du Clergé de France de 1705, tout s'est fait furtivement & dans les ténèbres par la faction du cardinal Fabroni, favori du Pape, & plus Jésuite que les Jésuites mêmes... On ne peut regarder une telle conduite que comme un attentat scandaleux qui blesse l'épiscopat dans le cœur... Un ouvrage de ténèbres, & l'entreprise d'une horrible cabale.* Ceux à qui les grands mots font peur ne sauroient manquer d'être effrayés en lisant cette véhémence déclamation: mais ils n'en auroient pas moins de peine à comprendre comment la censure d'un ouvrage si suspect à la plupart des Evêques, peut être le fruit du chagrin de la cour de Rome contre une assemblée du Clergé.

Comme le Pape ne condamnoit le livre qu'en général sans noter aucune proposition en particulier, il parut à Paris une lettre adressée à Sa Sainteté en date du 10 Septembre, dont l'auteur se donne le nom de *Guillaume, françois, prêtre en France.* Ce

prêtre en France supplioit humblement Clement XI de confidérer la plaie profonde que son décret faisoit à l'Eglise, de ne toucher point au livre des réflexions, de présider en personne au nouvel examen qu'il en feroit faire, & de censurer en particulier chaque proposition condamnée, s'il y en trouvoit quelques-unes. Il ne paroît pas que ces Messieurs se flattassent que la lettre dût avoir un fort effet; car l'auteur des entretiens sur le décret avertit (a) le public que ce n'est plus à Rome *la mode de révoquer des jugemens injustes*. Il tâche cependant d'adoucir un peu les Censeurs qu'il pourroit avoir aigris par tant d'invectives, & il trouve un moyen de les disculper. Il prétend, après l'auteur de quatre lettres imprimées à l'occasion du Problème ecclésiastique, qu'il pourroit être arrivé que les dénonciateurs ennemis de la personne du P. Quesnel, & même de la saine doctrine, pour rendre odieuse l'une & l'autre, auroient substitué des exemplaires par eux falsifiés & altérés, à ceux qui sont imprimés par les ordres, & de l'autorité de M. l'archevêque de Paris. Le dénouement est curieux, & mieux imaginé sans comparaison que celui du Journal de Verdun frondé par le faiseur d'entretiens.

Quoique le décret de Rome ne fût point reçu en France, il ne laissa pas de réveiller l'attention ou de fortifier le courage des Prélats. Plusieurs proscrivirent les *Réflexions morales*. D'autres marquèrent assez que la seule considération de M. le cardinal de Noailles suspendoit leur zèle, & leur faisoit garder le silence. Après divers événemens, dont le simple détail demanderoit une histoire particulière, le Roi Très-Chrétien entrant dans cette affaire, qui devenoit tous les jours plus sérieuse, il supplia le Pape de prononcer sur le livre des réflexions de la manière la plus authentique, & ne pouvant obtenir de son Eminence de retirer l'approbation qu'il y avoit donnée, il y suppléa en quelque sorte par un arrêt du Conseil d'Etat du 11 Novembre 1711, par lequel il en défendit la réimpression & le débit.

Les institutions théologiques du P. Juenin de l'Oratoire pros- Septem-
crites à Rome par un décret. bre 25.

Monsieur le cardinal de Noailles en avoit ordonné la correction dès 1706. Monsieur de Chartres les condamna le 25 Juin 1708. M. le cardinal de Bissy le 16 Avril 1710 les évêques de Leon, d'Amiens, Soissons & quantité d'autres ont pareillement censuré cet ouvrage où le Jansénisme n'est pas si bien déguisé qu'on ne reconnoisse l'intention de l'auteur au travers des voiles dont il tâche de se couvrir. On a vu sous 1678 les ravages que les nouveautés avoient déjà faits dans l'Oratoire malgré les pré-

1708,

(a) p.
176.
177.

1708.

cautions des supérieurs, & l'exemple des plus sçavans d'entr'eux particuliers. Il seroit à désirer que le mal qui gagne comme la gangrène n'eût pas pris de nouvelles forces depuis ce temps-là, & qu'un corps si pur & si saint dans son origine n'en fût pas présentement infecté. Sa réputation seroit moins grande sans doute, mais il auroit au moins la consolation de ne la devoir pas aux novateurs.

1709.

ANNÉE 1709.

Novembre 5.

Les religieuses de Port-Royal des Champs sont transférées & dispersées en différens monastères en vertu d'une bulle du Pape, & d'un ordre du Roi.

On a vu dans la suite de ces mémoires jusqu'où ces filles avoient porté l'attachement aux nouvelles opinions. Elles avoient pratiqué à l'égard de la constitution donnée en 1705, ce qu'elles avoient fait à l'égard des autres qui proscrivent la doctrine de Jansenius : c'est-à-dire qu'elles en avoient refusé opiniâtement l'acceptation pure & simple. Elles persistoient de plus à ne vouloir pas reconnoître l'abbesse du Port-Royal de Paris pour leur supérieure, quoique Sa Sainteté par une bulle du 27 Mars 1708, eût réuni leur maison à celle de la ville, & que Sa Majesté eût autorisé cette réunion par des lettres-patentes en date du 14 Novembre. Cette opiniâtreté si constante fit juger qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de les séparer, & de les distribuer dans des couvens où elles apprissent l'obéissance qu'elles devoient à leurs supérieurs & à l'Eglise. La part que Monseigneur l'Archevêque de Paris eut à ce dessein, lui attira un torrent d'injures, & de reproches les plus outrageans, qu'on n'a cessé de lui faire que quand on l'a vu sur le point de rompre avec Rome à l'occasion du Nouveau Testament du père Quesnel, & refuser d'accepter purement & simplement la constitution *Unigenitus*. Il s'en consola alors par le succès de l'entreprise. Car quelque soin qu'on eût pris de prémunir ces filles contre ce qu'on appeloit la séduction, par des oraisons, des litanies, & des portraits des Saints de l'Ordre [a], il apprit dans peu de temps que la plupart s'étoient soumises. Quatre ans après cette dispersion, il n'y en avoit qu'une qui n'eût pas abjuré ses erreurs, & Port-Royal des Champs ne subsistoit plus. On fait que ceux qui étoient regardés comme les Pères de ce monastère ont fait sur la ruine de ses murs les mêmes lamentations que M. de Rohan & les autres Calvinistes firent le siècle passé sur la ruine des remparts de la Rochelle, le Port-Royal de leur parti.

(a) Le parti Janséniste.

ANNÉE 1710.

Ordonnance & instruction pastorale des Evêques de Luçon & de la Rochelle , portant condamnation du nouveau testament du père Quesnel. M. l'Evêque de Gap fit dans le même temps un mandement pour proscrire cet ouvrage.

1710.
Juil. 15.

Nous ne parlons ici de l'instruction pastorale qu'à cause des suites qu'elle eut , & dont nous dirons quelque chose sous les années suivantes. Les deux Prélats l'avoient concertée deux ou trois ans durant avant qu'elle parût , & c'est une espèce de traité sur la grâce. Dans la première partie on s'applique à faire voir que les cinq fameuses propositions sont clairement contenues dans les livres de Janſenius , & que le père Quesnel les a toutes renouvelées dans les réflexions morales. La seconde partie est employée à prouver que leur doctrine est entièrement éloignée de celle de saint Augustin , dont on donne un précis exact avec l'explication des textes sur lesquels s'appuyent les Novateurs. Comme les deux Prélats ne fondent pas l'exposition qu'ils font des sentimens de ce père sur le système de la grâce efficace par elle-même , & des décrets prédéterminans , ils ont la précaution de déclarer dès l'entrée de l'instruction qu'ils ne prennent parti contre aucune des écoles , laissant les docteurs qui les composent , dans la possession où ils sont , & marquant les points décidés sans vouloir entrer dans les questions que l'Eglise a bien voulu jusqu'ici abandonner à la discussion des Théologiens.

ANNÉE 1711.

Ordonnance de M. le Cardinal de Noailles contre l'instruction pastorale de MM. de Luçon & de la Rochelle , & le mandement de M. de Gap.

1711.
Avril 28.
& suiv.

Son Eminence dit d'abord qu'il lui a été représenté par plusieurs curés & supérieurs des communautés de Paris , que ces ouvrages contenoient plusieurs choses contraires à la foi & à la pureté de la morale. Que l'instruction voulant combattre les erreurs de Janſenius , favorise la troisième des cinq propositions , & renouvelle les vingt-sixième & vingt-huitième propositions condamnées dans Baius ; que le mandement au lieu de porter les ecclésiastiques à respecter l'autorité de saint Augustin sur les matières de la grâce , parle de ce saint docteur avec tant de mépris , qu'il paroît vouloir détourner de lire ses ouvrages , comme dangereux ; que si ces ordonnances avoient cours plus long-temps , les pécheurs d'habitude croiroient de-

1711.

voir être absous sans être éprouvés; que sous prétexte d'une ignorance invincible on excuseroit les crimes directement opposés à la loi naturelle; que les endurcis prétendroient, parce que la justice de Dieu peut les abandonner quelquefois à eux-mêmes, se livrer impunément aux désirs corrompus de leur cœur. Enfin, que bientôt on verroit renouveler par les défenseurs de la mauvaise morale, toutes les propositions si justement censurées par les Papes, & par l'assemblée générale du Clergé tenue en 1700. Après ce préambule vient la défense de lire & de garder lesdits imprimés, qu'on veut bien supposer n'être pas des Evêques sous le nom desquels on les débite. M. de Noailles n'oublie pas de faire remarquer, que sans acception de personnes, il a pros crit toutes les nouveautés qu'on a voulu introduire dans son diocèse, & il rapporte ce qu'il a fait en 1696 contre l'*exposition de la foi*, contre le Quiétisme en 1699, contre la morale relâchée en 1700, contre le cas de conscience en 1703, contre les institutions théologiques du père Juenin de l'Oratoire en 1706, & tout récemment contre les religieuses de Port-Royal des Champs.

Un écrivain du parti qui a fait des remarques sur l'instruction pastorale de M. de Chartres, portant condamnation des institutions théologiques du père Juenin, & un autre qui se dit (a) docteur de Sorbonne, avancent que les canons ne permettent pas aux Prélats d'entreprendre sur ce qui regarde leurs illustres confrères. Nous avons vu encore, à l'occasion du rituel d'Alet, que le faiseur d'entretiens sur le décret de Rome contre le nouveau testament du père Quesnel, soutient que, soit que les Evêques écrivent eux-mêmes, ou qu'ils empruntent une plume étrangère, leurs collègues dans l'épiscopat, en quelque rang qu'ils soient, quelque éminent que soit leur siège, ne peuvent condamner les instructions qu'ils donnent à leurs peuples, les rendre suspectes d'erreur ou d'hérésie, ni en interdire la lecture, sans faire voir distinctement, clairement, & dans un jugement canonique les erreurs qu'ils prétendent y découvrir. Il est évident que M. le Cardinal de Noailles a été bien persuadé du contraire. Aussi un autre écrivain (b) également zélé pour l'honneur de son Eminence, mais qui se trouvoit dans des conjonctures différentes, n'a pas suivi la route que lui avoient tracée ceux qui ont attaqué le Pape & les Evêques sur leurs censures. Comme il avoit à défendre précisément ce qu'ils condamnoient, il lui a fallu établir d'autres principes. Il distingue donc entre juger des écrits, & juger les personnes qui en sont les auteurs,

(a) Lettre d'un Docteur de Sorbonne sur l'Ordonnance de M. le Cardinal de Noailles.

(b) Réflexions sur les Ordonnances & Instructions Pastorales de MM. les Evêques de Luçon, de la Rochelle & de Gap, pag. 7.

auteurs, & il décide que tout Evêque peut & doit connoître des écrits qui contiennent des erreurs dans toute l'étendue de son diocèse, soit que leurs auteurs soient ses égaux ou ses inférieurs. Si ce principe justifie bien des décrets des souverains pontifes & des proscriptions des livres, faits sans les formalités que les auteurs ou leurs partisans ont voulu exiger, il met aussi à couvert l'ordonnance de M. de Noailles du côté de l'autorité & de la juridiction. Si on la regarde par rapport au fond, on conviendra qu'il faut que le venin du Jansénisme, & du Baïanisme, soit bien subtil s'il s'est glissé jusques dans l'instruction pastorale de M^M. de Luçon & de la Rochelle, dressée uniquement pour le faire connoître aux fidèles & leur servir de préservatif. C'est la première réflexion qui vient naturellement à l'esprit. Cependant voilà plusieurs curés & supérieurs des communautés de Paris, dont l'œil pénétrant y découvre la troisième des cinq propositions, & deux autres de Baïus qui y ont un rapport direct & essentiel. Il est vrai que les deux Prélats ont prétendu qu'on n'auroit point vu ce qu'on s'est imaginé voir, si on avoit lu leur ouvrage avec d'autres yeux, & que s'il y a eu du scandale, c'est qu'on l'a bien voulu prendre. Ceux qui aiment à s'instruire parfaitement des faits, peuvent voir la réponse qu'ils ont faite à la remontrance & à la dénonciation adressée à cette occasion à M. le Cardinal de Noailles. Elle ne fut publiée qu'en 1714. Des ordres supérieurs les avoient empêchés de parler plutôt, car le Roi étoit entré dans cette affaire, l'une des plus singulières qui se soient passées de notre temps, & qui a produit la bulle *Unigenitus* si connue aujourd'hui dans tout le monde chrétien. Les plus grands événemens ont quelquefois des causes bien légères.

Dès que les exemplaires de l'instruction pastorale eurent été tirés à la Rochelle, l'Imprimeur en envoya un certain nombre à Paris pour y être distribués, ainsi que font tous les Libraires de Province. Son correspondant fit annoncer l'ouvrage par des affiches publiques. On en mit dans toutes les places, au coin des rues, à la porte des Eglises, même à celle du palais archiépiscopal : c'est l'usage ; mais usage qu'on auroit suivi avec plus de précaution, si l'on avoit fait plus d'attention aux circonstances, & qu'on eût prévu ce qui arriva. L'ouvrage ne pouvoit être du goût de M. le Cardinal de Noailles, puisqu'on y en proscrivoit un autre, qu'il avoit consacré par ses éloges jusqu'à le proposer aux fidèles comme le pain des forts, & le lait des foibles. Il regarda comme une insulte l'affiche posée aux portes de son

1711.

palais : rien n'étoit plus naturel. On accusa deux abbés neveux des deux Prélats de l'y avoir fait mettre. Soit que son Eminence le crût ou non, les premiers effets de son imagination tombèrent sur eux. Le directeur du séminaire de saint Sulpice eut ordre de les renvoyer, quoiqu'ils y véussent avec édification, & l'unique raison qu'on en apporta, fut qu'on étoit mécontent de leurs oncles. M. de Paris ne pouvoit pas effectivement en apporter d'autre qui fût valable : car le bruit qui avoit couru sur leur compte étoit absolument faux. M. d'Agen, dans une lettre imprimée ne laisse pas de le supposer vrai ; tant il est naturel d'ajouter foi aux bruits les plus mal fondés, sur-tout quand on est éloigné de la source. Cet événement joint à l'ordonnance portant défense de lire l'instruction pastorale, fit juger aux deux Evêques que M. de Paris étoit déterminé à soutenir par toutes sortes de voies l'approbation qu'il avoit donnée au livre du père Quesnel, & qu'il n'y avoit que l'autorité souveraine capable de le détacher des intérêts de l'auteur. Sur cela, sans s'amuser à proscrire eux-mêmes l'ordonnance chacun dans son diocèse, ils s'adressèrent directement au Roi par une lettre commune, dans laquelle, après avoir protesté qu'ils auroient gardé le silence, si l'injure qu'ils avoient reçue ne touchoit que leur propre personne ou celle de leurs parens, ils parloient ouvertement de M. de Paris, comme d'un fauteur des novateurs & des hérétiques. Ils disoient que les nouveautés en matière de religion n'ont jamais prévalu dans les états, qu'autant qu'elles ont été appuyées par des Evêques puissans & redoutables à leurs confrères, & que les plus plus grands maux de l'Eglise sous les Empereurs Chrétiens sont venus des Evêques des villes impériales qui abusoient de l'autorité que leur place leur donnoit. La lettre devint bientôt publique, & alors on vit paroître sur la scène grand nombre d'acteurs, qui ménagèrent peu les deux Prélats. Le plus illustre sans doute est M. l'Evêque d'Agen, qu'on dut être d'autant moins surpris de voir entrer dans cette affaire qu'il paroît, par ce qu'il publia lui-même, que toute sa vie il a été grand homme d'intrigue & de négociation. Ses lettres sont foi, que s'il est partisan zélé de M. de Noailles, il ne l'est ni de Jansenius, ni du père Quesnel. Du reste, il ne tient pas à lui que la conduite de ses deux confrères ne paroisse infiniment odieuse, car il la peint avec les couleurs les plus noires. Peut-être auroit-il parlé autrement, ou du moins auroit-il gardé le silence, s'il les avoit consultés sur la vérité des faits qu'il avance avant que de les traduire au tribunal du public, qui reçoit d'ordinaire avec avidi-

te ce qu'on lui présente d'abord, mais qui ne laisse pas de se prêter dans la suite aux accusés, & de vérifier les accusations, quelquefois avec d'autant plus de soin qu'il les a crues plus légèrement. Dès que Sa Majesté eut permis aux deux Prélats de se justifier hautement, ils firent tout ce qui étoit nécessaire pour que M. d'Agen se dérompât parfaitement sur bien des articles, & en particulier sur la publicité de leur lettre au Roi, & les auteurs de leur instruction pastorale, à laquelle il avoit bien voulu supposer qu'ils n'avoient fait que prêter leur nom. Leur réplique est datée du 29 Septembre 1712, la solidité & la modération qui y règnent répondent parfaitement à la réputation de vertu & de capacité qu'ils se sont acquise.

Cependant on discutoit leur affaire à la cour, aussi-bien que celle de M. de Gap qui étoit entré en cause. Sa Majesté avoit nommé monseigneur le Dauphin duc de Bourgogne, l'Archevêque de Bourdeaux, l'Evêque de Meaux, & quelques personnes laïques de la première considération pour en prendre connoissance, & la terminer s'il se pouvoit à l'amiable. Après bien des conférences, on convint (a) que le Cardinal de Noailles permettroit la lecture des mandemens, & agiroit contre le livre du père Quesnel; ce qui étant regardé comme une preuve qu'il ne favorisoit nullement le parti, les deux Evêques lui écrivoient une lettre de satisfaction sur celle qu'ils avoient écrite contre lui au Roi. Ce projet auroit terminé le différent : mais il donnoit visiblement le dessous à M. de Paris, lequel aussi ne voulut pas s'en tenir à ce qui avoit été projeté. Par-là il choqua la cour, & mit de son côté tout ce que le père Quesnel avoit de partisans. Ses parties adverses portèrent aussitôt le procès à Rome, du consentement du Roi, qui non content de supprimer le privilège accordé pour l'impression des réflexions morales, en demanda la condamnation au Pape.

(a) *Mémoire de M le Dauphin pour N. S. P. le Pape.*

A N N É E 1712.

Arrêt du parlement de Paris, qui condamne au feu un libelle, qui avoit pour titre : *Réflexions sur un écrit intitulé : Mémoire de M. le Dauphin pour notre saint Père le Pape, imprimé par ordre exprès de Sa Majesté, avec une déclaration du père Quesnel sur ce Mémoire.* L'arrêt fut exécuté le jour suivant.

Environ deux mois avant la mort de M. le Dauphin qui arriva le 18 Février de cette année, ce Prince fut informé par des lettres écrites de Rome, qu'on y debitoit diverses faussetés sur son sujet; par exemple, qu'il s'étoit entièrement déclaré

1712.
Juin 17.

3712.

contre les évêques de la Rochelle & de Luçon, dont le procès de l'avoit extrêmement indigné; qu'il étoit disposé à favoriser hautement les jansénistes qui trouveroient dans lui un protecteur, d'autant plus éclairé qu'il possédoit parfaitement les Pères & sur-tout S. Augustin; qu'il avoit fait une forte réprimande au père le Tellier, confesseur du Roi, après l'avoir convaincu qu'un ouvrage que ce Jésuite lui avoit présenté contre celui du P. Quesnel étoit plein de fausses suppositions, & de passages tronqués ou altérés. Il apprit en même-temps que ces bruits faisoient impression sur le peuple, & alarmoient la Cour de Rome. Sur cela il se détermina, avec l'agrément du Roi, à composer un Mémoire pour l'envoyer au Pape. Il y nie précisément tous les faits allégués, & voici en particulier comme il s'explique sur le jansénisme. *Quoique je ne sois pas bien profond dans la théologie, je sais assez que la doctrine de Jansenius rend quelques commandemens de Dieu impossibles aux justes; qu'elle établit une nécessité d'agir selon la domination de la grâce intérieure, ou de la concupiscence, sans qu'il soit possible d'y résister: se restraignant à la seule exemption de contrainte pour l'action, soit méritoire ou non: qu'elle fait Dieu injuste lui-même, puisque contre la décision expresse du concile de Trente, elle le fait abandonner le premier les justes, lavés dans le Baptême de la tache du péché originel & réconciliés avec lui; en sorte que tout pardonné qu'est ce péché, Dieu en conserve encore assez la mémoire, pour, en conséquence leur refuser la grâce nécessaire pour pouvoir ne pas pécher. Ce qui établissant une contradiction manifeste en Dieu, va directement contre sa bonté & sa justice: qu'elle détruit entièrement la liberté & la coopération de l'homme à l'œuvre de son salut, puisqu'il ne peut résister à la prévention de la grâce, ni pour le commencement de la foi, ni pour chaque acte en particulier, lorsqu'elle lui est donnée, & que Dieu alors agit en l'homme, sans que l'homme y ait d'autre part que de faire volontairement ce qu'il fait nécessairement: que ce système réduit la liberté de l'homme au seul volontaire depuis le péché d'Adam, & qu'il mérite ou démérite nécessairement; ce qui ne peut être un véritable mérite ni démérite devant Dieu toujours infiniment juste: enfin, qu'il enseigne que de tous les hommes Dieu ne veut le salut que des seuls élus, & que Jesus-Christ, en répandant son sang, n'a prétendu sauver que les seuls élus. Je sais que tout ce système supposant en Dieu de l'injustice & de la bizarrerie, si j'ose ainsi m'exprimer, porte l'homme au libertinage par la suppression de sa liberté. Je sais aussi que les jansénistes, après avoir soutenu hautement le droit de la véritable doctrine des cinq propositions, & ayant été condamnés, se sont rejetés sur la*

question de fait du livre de Jansenius : qu'ayant encore perdu ce point , ils en sont venus à la suffisance du silence respectueux , & que forcés dans ce retranchement par la dernière constitution de notre saint Père le Pape , ils ont recours à mille subtilités scholastiques , pour paroître simples thomistes , mais qu'ils gardent dans le fond tous les mêmes sentimens ; qu'ils sont schismatiques en Hollande : & que soit qu'ils soutiennent ouvertement la doctrine , soit qu'ils se retranchent sur le fait , soit qu'ils s'en tiennent au silence respectueux , ou à un prétendu thomisme ; c'est toujours une cabale très-unie , & des plus dangereuses qu'il y ait jamais eu , & qu'il y aura peut-être jamais. Je crois qu'en voilà bien assez , dit le Prince en finissant , pour détruire les soupçons que l'on a répandus si mal à propos sur mon sujet ; mais dont je ne saurois être que très-alarmé , puisqu'ils sont arrivés jusqu'aux oreilles du Chef de l'Eglise. Je voudrois être à portée de les pouvoir dissiper moi-même , & d'expliquer , plus au long que je ne fais ici , ma soumission à l'Eglise , mon attachement au saint Siège , & mon respect filial pour celui qui le remplit aujourd'hui. C'est donc afin qu'il connoisse mes sentimens que j'ai cru devoir donner ce Mémoire , où répondant article par article aux choses que l'on a avancées sur mon chapitre , j'espère qu'ils ne demeureront plus douteux , & que non-seulement par mes discours , mais par toute ma conduite , on me verra suivre exactement les traces du Roi mon grand-père , au témoignage duquel je puis m'en rapporter , s'il en est besoin.

Le Prince étoit sur le point d'envoyer cet écrit à Rome lorsqu'il tomba malade ; après sa mort , on le trouva parmi les papiers de sa cassette , tout de sa main , avec des renvois & des ratures qui ne permettoient pas de douter qu'il n'en fût l'auteur. Le Roi , pour suivre les pieuses intentions du Prince , fit présenter le Mémoire au Pape par M. le cardinal de la Tremoille , & Sa Sainteté marqua dans son bref à Sa Majesté , en date du 4 de Mai , qu'elle l'avoit reçu avec plaisir , lu avec empressement , & qu'en répandant des larmes de joie , elle avoit rendu grâces au Très-Haut d'avoir inspiré au Prince de si beaux & de si religieux sentimens , pour maintenir la pureté de la saine doctrine , & la soumission due aux constitutions apostoliques : qu'on pouvoit lui appliquer avec justice , ce qui a été dit autrefois d'un grand Monarque : *il s'est expliqué comme l'auroit pu faire , non pas un Empereur , mais un Evêque.* Le Pape ajoutoit que quoique les personnes équitables n'eussent jamais eu le moindre sujet de douter que la foi de M. le Dauphin ne fût pure & sans tache , il étoit néanmoins très-important pour la doctrine orthodoxe

1712.

que le Mémoire dissipant tous les nuages, découvrit l'artifice & les tromperies de ceux *qui semoient des discours pleins d'imposture* : que cet écrit seroit un monument plus durable que l'airain , un monument éternel de la pitié & de la gloire du Prince.

Il est aisé de s'imaginer que ceux dont on attaquoit la doctrine dans le Mémoire , souffrirent fort impatiemment qu'il fût devenu public par l'ordre exprès de Sa Majesté. Aussi mirent-ils tout en usage pour le faire tomber dès qu'il parut , & c'étoit le but du libelle qu'on voit à la tête de cet article. Comme il y auroit eu de la folie à le prendre sur le ton dédaigneux, en parlant du Prince , après les louanges qu'on lui avoit données à toute occasion , & qu'on sentoît malgré soi qu'il méritoit dans toute leur étendue , l'auteur prit le parti de le combler de nouveaux éloges , mais ce ne fut que pour en conclure qu'il n'avoit nulle part au Mémoire qu'on supposoit peu convenable à sa dignité & indigne de lui. C'étoit , disoit-on , l'ouvrage de la cabale molinienne qui avoit tâché de lui inspirer ses frayeurs , & qu'il n'avoit fait que transcrire , encore d'une manière qui prouvoit qu'il n'entendoit pas ce qu'il écrivoit ; en sorte qu'il eût été à désirer pour son honneur que l'écrit n'eût jamais paru. Voilà comment l'auteur , après avoir parlé de M. le Dauphin comme d'un Prince qui avoit l'esprit infiniment pénétrant & élevé , le représente aussitôt comme un homme foible ou plutôt imbécille , qui ne fait ce qu'il dit ni ce qu'il fait. M. Joly de Fleury , l'un des Avocats-Généraux , ne manqua pas de faire sentir cette contradiction , en requérant l'arrêt qui condamna le libelle à être lacéré & brûlé par la main du bourreau.

1713.

A N N É E 1713.

Mars 24.

Arrêt du parlement de Paris , qui supprime un livre qui a pour titre : *Historia Societatis Jesu pars V. Tomus posterior , &c. Autore Josepho Juvencio Societatis ejusdem Sacerdote.*

Cet ouvrage avoit été imprimé à Rome en 1710. Ceux qui ne cherchent dans une histoire que des endroits bien touchés , & une grande beauté de style , eurent tout lieu d'être satisfaits. Jamais homme ne posséda mieux l'art oratoire & la langue latine , que l'auteur qui écrit comme on faisoit à Rome du temps d'Auguste. Mais en composant son histoire , il n'avoit pas assez songé qu'il étoit né François , & qu'en passant les monts elle tomberoit sous les yeux de gens , qui sur certains articles , n'attendent pas comme les censeurs commis par le maître du sacré

Palais. A peine parut-elle à Paris que les curieux la parcoururent avec d'autant plus d'avidité, que le commencement même leur offroit en partie ce qu'ils y cherchoient. Le P. Jouvençy, faisoit en deux mots l'éloge de Grégoire XIV, lui tient compte comme d'une bonne action, des secours qu'il donna aux catholiques armés contre Henri IV, alors Huguenot, d'où l'on conclut qu'il approuvoit la Ligue. Venant ensuite à ces temps où la Société fut si maltraitée en France, il examine, il discute la plupart des arrêts portés par le parlement de Paris contre le corps en général & contre quelques particuliers. Ceux du 29 Décembre 1594 & 7 Janvier 1595, ouvrent sur-tout un grand champ à l'éloquence de l'historien, qui décrit le bannissement des Jésuites & le supplice honteux du P. Guignard d'une manière qui attendrit le lecteur, pour peu qu'il soit capable de pitié. On peut aisément s'imaginer qu'on ne donne pas ici une grande idée de la droiture & de l'équité des Juges, qu'on ménage néanmoins autant que le sujet le peut permettre, moins sans doute par considération pour eux, que par respect & par reconnaissance pour ceux qui occupent aujourd'hui leur place. Après tout, comme l'auteur ne parle là que d'après le chancelier de Chiverny & nos meilleurs historiens, il y a apparence qu'on ne lui auroit pas fait un crime de ses plaintes, s'il avoit été plus réservé sur d'autres points qui intéressent directement nos maximes. Il paroît que le P. Jouvençy ne les a pas connues ces maximes, lorsqu'il parle de la *Défense de la Foi* de Suarès, comme d'un ouvrage qui ne fut mal reçu en France que par les intrigues du Prince qu'il attaquoit. On a pu voir dans ces Mémoires sous le 27 Juin 1614, que ce Théologien traite de la puissance du Pape sur le temporel des Rois, suivant les principes ultramontains, qu'on ne souffre point dans le Royaume. Ce seul article suffisoit pour faire condamner l'histoire, & le Parlement ne se seroit pas borné à une simple suppression s'il s'en étoit tenu au sentiment de quelques magistrats, ou que l'autorité souveraine ne fût pas intervenue : mais Sa Majesté ne voulut pas qu'on pûssât plus loin cette affaire, content de la déclaration faite & dressée à ce sujet par les Jésuites, après laquelle le Roi, dit l'Avocat général M. Joly de Fleury dans son plaidoyer, *les a jugés plus dignes que jamais de la protection dont il les honore*. Le Provincial de la Province de France, & les Supérieurs de leurs maisons de Paris portèrent cette déclaration au Parlement, lorsqu'il étoit assemblé pour prononcer sur le Livre. Elle portoit en substance que les Jésuites eux-

1713.

mêmes ont reconnu qu'il est échappé à leur historien de se servir d'expressions susceptibles d'un mauvais sens, & qui présentent à l'esprit une idée favorable à un parti, dont on ne doit parler qu'avec horreur; qu'il excuse ou diminue la faute des auteurs justement condamnés en 1610 & les années suivantes, & qui donnent lieu de croire à ceux qui ne le connoissent pas, qu'il en approuve la doctrine: qu'en décrivant les tristes événemens des années 1594 & 1595, il attaque la justice des arrêts de la Cour: donne atteinte à la réputation de ceux qui les ont rendus, en répandant des couleurs favorables sur les accusés, & odieuses sur les Juges. Après cela les Jésuites faisoient profession de leur attachement inviolable aux lois, aux maximes, aux usages du royaume sur les droits de la puissance royale qu'ils reconnoissent ne dépendre ni directement ni indirectement d'aucune autre puissance qui soit sur la terre. C'est ce que le P. Coton & ses confrères avoient déclaré dès l'année 1626 à l'occasion du livre de Santarelli, ainsi que nous l'avons dit en son lieu.

Septem-
bre 8.
& suiv.

Clement XI condamne cent & une propositions extraites des réflexions morales du père Quesnel sur le Nouveau Testament, & défend d'en soutenir aucune, d'en traiter même par manière de dispute en public ou en particulier, si ce n'est pour les combattre, sous peine d'encourir *ipso facto* les censures ecclésiastiques.

Le Pape dit qu'après avoir donné toute son application à découvrir la raison qui a fait donner tant de cours aux livres du père Quesnel, & avoir fait sur ce sujet de mûres & sérieuses réflexions, il a reconnu très-distinctement que le progrès dangereux qu'a fait cet ouvrage, & qui s'augmente tous les jours, vient principalement de ce que le venin en est très-caché, semblable à un abcès dont la pourriture ne peut sortir qu'après qu'on y a fait des incisions. Il déclare ensuite qu'il a été pressé d'arrêter le cours du mal, non-seulement par la sollicitude pastorale, mais encore par les plaintes fréquentes des personnes qui ont un vrai zèle pour la foi orthodoxe, sur-tout par les lettres & les prières d'un grand nombre d'Evêques de France & les instances réitérées du Roi Très-Chrétien; que c'est pour entrer dans des vues si saintes, qu'il a fait examiner les différentes éditions de l'ouvrage d'abord par des Docteurs en théologie, en sa présence & en celle de deux Cardinaux, puis d'un plus grand nombre, enfin dans plusieurs congrégations tenues à cet effet. Après cela il marqué les propositions

qu'on avoit jugé contenir plus clairement les erreurs ou nouvelles, ou déjà condamnées. La plupart des propositions qui concernent la grâce paroissent visiblement renfermer le dogme de Jansenius. Il y en a d'autres qui regardent la pénitence, la lecture des livres sacrés, les excommunications dont la fausseté est moins palpable à ceux qui ignorent la liaison qu'elles ont avec les principes de l'auteur. Nous n'en dirons pas davantage là-dessus, parce que le détail nous meneroit trop loin s'il étoit exact, & seroit inutile s'il étoit superficiel, vu le nombre prodigieux de libelles qu'on a répandus pour faire illusion aux simples & aux ignorans, incapables de démêler le faux qu'on a su envelopper & couvrir des voiles de la vérité. Nous allons voir la constitution *Unigenitus* reçue par le corps des Prélats, à un petit nombre près qui en suspendent d'abord l'acceptation, & qui la rejettent ensuite : mais nous ne dirons rien ou bien peu de choses du soulèvement qui se fit à son occasion, parce que les grands écarts & les excès qui ont scandalisé & fait gémir le monde chrétien, ne sont arrivés qu'après la mort de Louis XIV, où nous terminerons cet ouvrage.

A N N É E 1714.

1714.

La constitution *Unigenitus* acceptée par les Evêques assemblés à Paris. Janvier
23. &
suiv.

Aussitôt que la bulle fut arrivée en France, le Roi convoqua un grand nombre d'Evêques dans la capitale pour procéder à l'acceptation, & il laissa à M. le cardinal de Noailles, qui fut fait Président de l'Assemblée, le choix des commissaires, marquant seulement qu'il souhaitoit que M. le cardinal de Rohan en fût le chef. La plupart des Evêques étant très-unis de sentimens, l'affaire auroit été bientôt amenée à sa conclusion, si M. de Paris avoit voulu dire : Pierre a parlé par la bouche de Clement, comme il avoit dit quelques années auparavant à l'occasion du bref contre le livre des Maximes des Saints : Pierre a parlé par la bouche d'Innocent. *Petrus per Innocentium locutus est.* Mais soit prévention, soit quelqu'autre motif qui le fit agir, il ne crut pas devoir s'en tenir au jugement de ses confrères. Il reconnut à la vérité dans quelques-unes des conférences que sa simplicité, ce sont ses paroles, avoit été surprise dans l'approbation qu'il avoit donnée aux *Réflexions Morales* : d'autres fois il s'écria en examinant les propositions condamnées dans le père Quesnel : *Le Misérable ! il veut être hérétique à toute force : avec cela il ne put vaincre ses répugnances, & on ne put le faire*

1714.

revenir à l'unanimité , non plus que MM. de Tours , de Verdun , de Châlons-sur-Marne , de Senés , de Boulogne , de saint Malo & de Bayonne qui lui demeurèrent constamment attachés , & qui signèrent le douze de ce mois un projet de protestation contre ce qui se feroit , en déclarant néanmoins qu'ils étoient très-éloignés de vouloir favoriser le livre des Réflexions , qu'ils étoient résolus de proscrire dans leurs diocèses. Les autres Prélats , au nombre de quarante , furent aussi réduits à accepter la constitution indépendamment d'eux. Ils dressèrent en même temps un mandement commun qu'ils renfermèrent sous la même signature , pour marquer l'uniformité des sentimens par celle des expressions , prévenir les abus & les fausses interprétations. Il n'y a rien de plus sage ni de mieux entendu que ce mandement , où suivant la bulle pied à pied , on fait voir qu'il n'y a pas une proposition condamnée qui ne soit erronée , captieuse ou hérétique ; & conséquemment qui ne mérite quelqu'une des qualifications. La précaution étoit nécessaire pour prémunir les fidèles contre la séduction des libelles qu'on répandoit toujours de toutes parts. On en avoit même adressé à l'Assemblée sous le titre de Mémoires , où le père Quesnel ne faisoit pas difficulté de dire que le temps étoit venu où l'on devoit , à l'exemple des Apôtres , *s'élever au-dessus de toutes les craintes , & au-dessus des menaces du Grand-Prêtre , & de tous ceux de la race sacerdotale* : que le Pape dans les cent & une propositions avoit frappé d'un seul coup cent une vérités , dont *plusieurs sont essentielles à la religion ; des vérités qu'on ne peut nier sans renoncer à la foi , étant clairement établies dans l'Ecriture & dans la tradition*. Ses partisans tenoient le même langage , & tous de concert se déchaînoient contre Rome & le Pape avec une fureur qui n'auroit point d'exemple , si Luther n'avoit jamais écrit contre la bulle de Leon X qui le condamna.

Les Evêques écrivirent au Pape le 5 de Février pour lui marquer , qu'animés de l'esprit de leurs prédécesseurs aussi-bien que de leur zèle pour le Siège apostolique , & se conformant à leurs exemples , ils avoient reçu la dernière bulle avec la même déférence & la même vénération ; qu'ils avoient arrêté un modèle uniforme d'Instruction pastorale , pour ôter aux esprits remuans & avides de nouveautés toute occasion de dispute & de chicane sur les propositions qui contiennent les erreurs ; qu'ils avoient eu le soin & l'attention d'exhorter par une lettre circulaire les autres Prélats du royaume de vouloir adopter cette instruction , & la faire publier chacun dans leur diocèse , étant

juste & même nécessaire que ceux qui sont unis par les mêmes sentimens, & par le même attachement à la foi de l'Eglise romaine, s'expliquent de la même manière, & tiennent ouvertement le même langage. Ils ajoutaient qu'on peut dire avec vérité que Sa Sainteté a terrassé sans ressource & avec éclat la doctrine des novateurs de ce temps, & qu'elle n'a pas moins apporté de soin à découvrir leurs erreurs, qu'ils avoient employé d'adresse, à les déguiser & à les répandre imperceptiblement. La lettre étoit signée par le cardinal de Rohan, Evêque de Strasbourg, par les Archevêques de Bourges, de Reims, de Bourdeaux, de Rouen, d'Aix, de Toulouse & d'Auch, par les Evêques de Coutance, de Tullés, de Soissons, de Vannes, d'Avranches, de Meaux, de Clermont, de Cahors, de Viviers, de Laon, de Langres, de Blois, de Vence, de Troyes, d'Orléans, d'Auxerre, de Toul, de Nevers, d'Angers, d'Amiens, d'Arethuse, de Noyon, de Chartres, de Sées, d'Evreux, d'Autun, de Xaintes, de Rennes, du Mans, d'Alais, de Beauvais, de Saint-Pons, de Lavaur & de Riés. Celle que les opposans concertèrent le même jour, étoit d'un style fort différent : après avoir fait valoir leur zèle pour combattre les erreurs, celle de Jansenius en particulier, & leur amour pour la défense de la vérité, pour la conservation de l'unité & l'honneur du Siège apostolique, en quoi ils prétendoient être supérieurs à leurs collègues dans l'épiscopat, quoiqu'ils leur fussent inférieurs pour le nombre, ils témoignaient leur disposition à proscrire le livre censuré : mais ils avançaient que la constitution donnoit de l'audace aux hérétiques, qu'elle ébranloit la foi des nouveaux convertis, qu'elle alarmoit beaucoup de personnes d'une haute piété, qu'elle troublait les consciences tendres, & que tous les corps, tant de l'Eglise que de l'état, étoient plus portés à s'en offenser, que disposés à s'y soumettre. Ils marquaient ensuite qu'ils alloient dresser une liste de tout ce qui faisoit de la difficulté, & rédiger par ordre toute la discipline de leurs Eglises, avec la doctrine qui leur avoit été transmise par leurs prédécesseurs. On voit que ces Prélats n'osoient encore dire qu'ils ne vouloient point de la constitution ; le temps de parler si haut n'étoit pas venu ; ils se contentoient de demander des explications, bien persuadés qu'on ne leur en donneroit pas, ou qu'elles ne seroient jamais si précises qu'elles ne pussent former de nouvelles difficultés, & y en ajouter d'autres à l'infini. Le Roi ne voulut point que cette lettre fût envoyée, & dès le 14 il donna ses lettres-patentes

pour la publication de la bulle & la suppression du livre condamné & de tous les écrits faits pour sa défense.

2714.

Ce fut M. Joly de Fleury , Avocat général , qui , le jour suivant , porta la parole au parlement pour requérir l'enregistrement des lettres-patentes. Après avoir loué le zèle du Roi , *toujours attentif depuis le commencement de son règne à détruire les anciennes erreurs , & à arrêter le progrès des nouvelles* , il dit qu'on ne trouveroit point dans la forme extérieure de la constitution , ni la clause du propre mouvement du Pape , ni les autres contre lesquelles les magistrats avoient été obligés de s'élever tant de fois ; qu'on y faisoit même une mention honorable des instances répétées du Roi qui ont donné lieu à la constitution : que cependant , malgré le retranchement de ces clauses , on pourroit encore abuser , soit de la qualité du jugement , soit de quelques expressions générales qui y sont répandues ; qu'ainsi il ne pouvoit se dispenser de proposer qu'on employât dans l'enregistrement la réserve générale & ordinaire des droits de la couronne , & des libertés de l'Eglise Gallicane , du pouvoir & de la juridiction des Evêques. De la forme extérieure passant aux propositions prosrites , il dit qu'on pourroit abuser de celles qui regardent les excommunications , si sous ce prétexte on vouloit ou refuser aux Evêques le pouvoir des clefs , ou soutenir que les excommunications injustes , que les menaces même d'une injuste censure , pourroient suspendre l'accomplissement des devoirs les plus essentiels & les plus indispensables. Il est visible que M. l'Avocat général vouloit prévenir les conséquences fausses que des personnes ou ignorantes ou mal-intentionnées auroient voulu tirer de la condamnation de cette

(71) C'est la 9^e. proposition (a) la crainte d'une excommunication injuste de nous doit jamais empêcher de faire notre devoir. Car ce grand Magistrat étoit trop éclairé pour croire que Sa Sainteté eût pensé à donner atteinte à l'indépendance des Souverains ou à la fidélité des sujets , en faisant appréhender les excommunications même injustes , & pour ne pas voir qu'elle attaque seulement la doctrine des novateurs qui ne cherchent qu'à rassurer les fidèles contre la crainte des foudres dont l'Eglise menace ceux qui refuseroient de signer le Formulaire sous le vain prétexte qu'il est de leur devoir de n'en rien faire , & qu'ils ne pourroient agir autrement sans trahir la vérité.

Le dernier sceau de l'autorité royale ayant été mis à la bulle pour l'enregistrement , on vit paroître une foule de mandemens en faveur de la constitution , plus de soixante Evê-

ques s'étant unis aux quarante qui l'avoient d'abord acceptée ; l'Archevêque de Cambrai fut un des premiers qui signala son zèle dans cette occasion , & il démontra que les novateurs ne peuvent se récrier contre la constitution acceptée par le plus grand nombre des Evêques de France , & non contredire par les autres Eglises, puisque le père Quesnel lui-même dans son livre *de la tradition de l'Eglise Romaine* (a), a établi pour un principe incontestable , que tout jugement dogmatique où l'autorité du Saint Siège se trouve accompagnée de l'acquiescement positif d'une partie notable des Eglises de sa communion , avec l'acquiescement tacite des autres, est censé le jugement de l'Eglise entière. Il a plu à un écrivain (b) des plus accrédités du parti de dire que ce n'est là qu'un misérable sophisme : mais il n'en sera apparemment cru que par ceux à qui il persuadera que le Prélat commence à devenir dans la république des lettres un auteur sans conséquence, à qui désormais il sera permis de tout écrire. L'argument est sans réplique, aussi vrai dans son principe, avoué par les sectaires, que dans la conséquence qui est évidente. M. de Cambrai ne pouvoit alors faire valoir l'acceptation expresse de toutes les Eglises de l'Europe ; assez peu avoient encore parlé, parce que les erreurs censurées n'y avoient pas pénétré, & il n'y a que la hardiesse avec laquelle on a publié qu'elles ne vouloient point de la bulle *Unigenitus* qui les ait fait penser à rompre le silence. M. de Cambrai étoit aussi touché des insultes qu'on faisoit chaque jour à Rome & au Saint Siège, que de l'obstination avec laquelle on défendoit les erreurs prosrites. *O Eglise Romaine*, s'écrie-t-il dans les mouvemens d'une juste douleur, ô cité sainte, ô chère & commune patrie de tous les vrais chrétiens ! il n'y a en *Jesus-Christ* ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni Juif, ni Gentil. Tout est fait un seul peuple dans votre sein, tous sont concitoyens de Rome, & tout catholique est Romain.... mais d'où vient que tant d'enfans dénaturés méconnoissent aujourd'hui leur mère, s'élèvent contre elle & la regardent comme une marâtre ? D'où vient que son autorité leur donne tant de vains ombrages ?... *O Eglise* d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais ! que ma langue se sèche en mon palais, & qu'elle devienne immobile, si vous n'êtes pas jusques au dernier soupir de ma vie le principal objet de ma joie & de mes cantiques ! Ainsi parloit assez peu de temps avant sa mort (c) un Prélat dont le parti auroit préconisé la ver-

(a) *Tome*

1. p. 217.

(b) *Prélat*

face du

Témoi-

gnage de

la vérité.

(c) 11

mourut

le 7 Jan-

vier

1715.

1714.

tu & les éminentes qualités s'il avoit voulu seulement garder une espèce de neutralité entre lui & l'Eglise. Il n'a cessé d'être bel esprit, savant & théologien, que parce qu'il a consacré ses talens à la défense de cette mère des fidèles. On sait que tous ceux qui ont embrassé la même cause n'ont pas été plus ménagés, tandis qu'on a donné les autres pour autant d'Athanasés & d'Augustins; comme si de superbes éloges pouvoient suppléer au petit nombre. Au reste, si l'auteur des *Entrétiens* publiés en 1709 contre le décret de Rome qui proscrivoit le Nouveau Testament du père Quesnel vivoit en 1714, il ne tint qu'à lui de se détromper sur plusieurs points où il parloit sans être assez instruit. Il assuroit (a) que beaucoup d'Evêques joindroient leur approbation à celle que M. le cardinal de Noailles a donnée aux réflexions morales, surtout M. de Bissy Evêque de Meaux, homme docte, dit-il, aussi-bien que docteur. On verra bientôt les Evêques opposans proscrire le livre des réflexions, pour commencer, ainsi qu'ils s'exprimèrent dans leurs lettres au Roi, à s'unir avec le Pape dans le principal objet de sa constitution, & tout le monde sait que personne ne s'est déclaré plus hautement contre l'ouvrage que M. l'Evêque de Meaux; aujourd'hui Cardinal. M. de Strasbourg & lui ont toujours été à la tête de cette grande affaire, même depuis la mort du feu Roi; tous deux ont pris la cause commune en main, & ménagé ses intérêts auprès du Prince Régent, malgré la faveur des anti-constitutionnaires; tous deux sont devenus l'objet de la haine, & s'il se peut, du mépris de ceux qui, à l'exemple des anciens hérétiques, ne voient rien de saint & de savant que parmi eux.

Février 25. Lettre pastorale & mandement de M. le cardinal de Noailles au sujet de la constitution *Unigenitus Dei Filius*.

Son Eminence déclare d'abord qu'elle ne s'est déterminée au parti qu'elle a pris à l'égard de la dernière constitution, qu'après s'être convaincue qu'il étoit le plus respectueux pour le Saint Siège, le plus propre à conserver la vérité, & à donner à ses diocésains une paix qu'elle désiroit depuis si long-temps, & qu'elle voudroit acheter aux dépens de sa vie: qu'après tout ils ne doivent point se laisser abattre par les apparences de division, ou plutôt par la diversité des sentimens qui se trouvent entre les Evêques, cette diversité ne touchant point la substance de la foi, & ne rompant point les nœuds sacrés de la charité; que nul Evêque dans l'As-

Assemblée n'a pris le parti de l'erreur, nul s'est déclaré contre la vérité. M. de Paris ajoute qu'il a cru que le parti le plus sage étoit de recourir au Pape, de lui proposer ses peines & ses difficultés, & de le supplier de donner les moyens de calmer sûrement les consciences alarmées, de soutenir la liberté des écoles catholiques, & de conserver la paix dans les Eglises. Ensuite il se recommande fort affectueusement aux prières des bonnes ames, & après avoir renouvelé la condamnation qu'il avoit faite du Nouveau Testament du père Quesnel le 28 Septembre de l'année précédente, il défend à toutes personnes Ecclésiastiques, sous peine de suspension encourue par le seul fait, d'exercer aucunes fonctions, ni actes de juridiction à l'égard de la bulle, & de la recevoir indépendamment de son autorité.

Voilà en substance le fameux mandement qui a été, sans doute contre l'intention de l'auteur, comme le tocsin de la révolte contre la plus authentique décision qui ait été faite dans l'Eglise hors des conciles. M. de Paris est peut-être le premier Evêque du monde qui ait jamais défendu sous peine de suspension (a) de recevoir une constitution dogmatique acceptée par une foule d'Evêques, revêtue de l'autorité du Roi & enregistrée dans les Parlemens. Plus l'action est extraordinaire, plus il y a lieu de penser que son Eminence la jugeoit indispensable. Ce qu'on ne peut omettre ici, c'est que ceux qui se sont rangés de son côté, ou dont elle a embrassé les intérêts, ne l'ont pas crue sur tout ce qu'elle avance dans son mandement, ni suivi les conseils de paix qu'elle leur donne. 1. M. de Paris déclare en termes exprès qu'aucun des Evêques de l'Assemblée n'a donné dans l'erreur : cependant les quénelistes ont représenté ces Prélats comme des hommes sans foi & sans religion, & la bulle qu'ils ont reçue purement & simplement, comme une pièce monstrueuse qu'on ne pouvoit accepter sans tomber dans l'apostasie. 2. M. de Paris recommande aux fidèles de ne s'écarter jamais du respect & de la vénération qui sont si légitimement dus au Chef de l'Eglise, & toute la terre a gémi des outrages faits en France au Saint Siège par des hommes qui n'auroient rien à reprocher à Luther s'ils s'étoient avisé de brûler la constitution de Clement XI, comme il brûla autrefois la bulle de Leon X. Par-tout c'est le même esprit, la même audace, le même emportement, la même fureur. Les Prélats anti-constitutionnaires feroient bien fâchés sans doute qu'on les soupçonnât

1714.

(a) Voyez
sous le 4.
Mai

1676.

ce que le
Roi dit
dans un

Arrêt,
de la sus-
pense

dont M.
Arnauld
Evêque
d'Angers
avoit

menacé
l'Uni-
versité
qui exi-
geoit la

signature
pure &
simple de

Formu-
laire,

seulement d'avoir pensé à accréditer ce fanatisme : puisse le
 1714. Seigneur les juger selon la droiture de leurs intentions , &
 non pas selon l'iniquité des œuvres de ceux qui cherchent
 dans l'autorité de l'Épiscopat divisé de quoi autoriser leur re-
 bellion à l'Eglise !

Mars 7. La constitution *Unigenitus* enregistrée en Sorbonne.

& suiv. Nous ne faisons de cet événement un article particulier ,
 que parce qu'il a eu quelque chose de singulier dans ses cir-
 constances & dans ses suites. Nous parlerons peu des suites ,
 tant pour ne passer pas les bornes que nous avons cru de-
 voir nous prescrire dans cet ouvrage , que pour ne pas re-
 nouveller l'idée du plus étrange spectacle qu'ait donné la
 Sorbonne depuis sa fondation. Puis , le détail entraîneroit
 incessamment des réflexions que les intéressés , dans la posses-
 sion ou ils sont actuellement de faire la loi au Pape & aux
 Evêques , ne manqueroient pas de regarder comme un at-
 tentat punissable dans un particulier , & digne de toute la fé-
 vérité de leurs censures. Les notes de fausseté , d'injure , de
 calomnie , de scandale paroîtroient peut-être trop foibles pour
 bien faire sentir l'énormité du crime que nous aurions com-
 mis , & quelque éclatante que fut la peine , je doute qu'on le
 crût encore assez expié. Tenons-nous donc aux faits qui ont
 précédé la mort de Louis XIV , ou qui ont une liaison es-
 sentielle avec eux. Ce fut le dernier de Février que M. le
 cardinal de Rohan remit au Syndic la lettre par laquelle Sa
 Majesté enjoignoit à la Faculté de faire insérer la constitution
 dans ses registres , en se conformant entièrement à ce qui
 avoit été pratiqué dans l'enregistrement de la bulle *Vineam*
Domini Sabaoth , contre la faiblesse du silence respectueux.
 Le lendemain premier de Mars on s'assembla dans la grande
 salle de Sorbonne , & un colporteur distribua aux Docteurs ,
 à mesure qu'il entroient , le mandement par lequel M. le car-
 dinal de Noailles défendoit sous peine de suspension de recevoir
 la constitution , pendant que le Roi ordonnoit qu'elle fût re-
 çue & publiée dans ses Etats , après l'acceptation qui en avoit
 été faite par les Prélats du royaume. La démarche ne pou-
 voit être plus hardie , elle ne s'accordoit même nullement
 avec la prière que son Eminence avoit faite la veille à M. le
 cardinal de Rohan , de lui rendre la main pour l'aider à sortir
 du mauvais pas où elle étoit engagée : mais il y a des con-
 jonctures délicates où l'homme le plus sage se prend à tout &
 ne fait à quoi se tenir. La conscience , l'honneur , l'intérêt ,
 toutes

toutes les passions remuées à la fois agitent l'esprit & le cœur, souvent contraires l'un à l'autre. On veut sans vouloir, on se détermine à ce qui déplaît, on exécute ce qu'on n'a qu'à demi résolu, & ce qu'on voudroit ensuite n'avoir pas fait. On se tient au parti qui s'est offert le dernier, parce que l'impression en est plus récente, & que par-tout on ne voit qu'embarras, qu'écueils, que précipices. M. de Paris crut sans doute qu'il feroit sa condition d'autant meilleure avec le Roi & le Pape, qu'il marcheroit escorté d'un plus grand nombre de docteurs, & ce fut pour affermir les-uns & ébranler les autres qu'il leur fit distribuer son mandement. Il y en eut en effet plusieurs qui s'en servirent pour colorer le refus qu'ils firent de recevoir la bulle : ils ne vouloient pas, disoient-ils, s'exposer à encourir la suspension, peine très-sensible à une Compagnie toute composée de Prêtres. Cependant le plus grand nombre ne crut pas devoir s'arrêter à ce scrupule, si cependant c'en étoit un, & non pas un simple prétexte. Leur raison fut que le mandement n'avoit pas été signifié à la Faculté, qui d'ailleurs est un corps libre & indépendant pour ses fonctions, de la juridiction des Archevêques de Paris, par les mains duquel elle n'a jamais reçu aucune bulle. M. le cardinal de Noailles étoit si parfaitement instruit de cette prérogative, qu'ayant appris ce qui venoit de se passer en Sorbonne, il déclara que son intention n'avoit point été de la comprendre dans son mandement.

Le Roi fut informé le soir même des obstacles que quelques membres de la Faculté mettoient à la réception de la bulle, & il en auroit fait sur le champ un exemple, si M. le cardinal de Rohan n'avoit pris soin de rejeter leur défobéissance sur l'appréhension qu'ils avoient eue d'encourir les censures dont ils se croyoient menacés par leur Archevêque. Sa Majesté se contenta donc de faire expédier de nouveaux ordres qui furent communiqués à l'Assemblée du troisième de Mars, où les opinions ne laissèrent pas d'être encore partagées, les uns se déclarant pour l'acceptation pure & simple, les autres pour n'enregistrer qu'avec certaines modifications. Il est aisé de juger que la plupart des Docteurs qui avoient signé le fameux cas de conscience, que le sieur Habert, dont la théologie avoit déjà été dénoncée & proscrite par quelques Evêques comme favorisant le jansénisme, en un mot, que tous les partisans du P. Quesnel ne se déterminoient pas volontiers à souscrire la condamnation d'une doctrine que la seule crainte du châtement les empêchoit d'appuyer ouverte-

1714.

ment de leur suffrage. Cette crainte étoit si vive qu'on en vit parmi eux changer jusqu'à trois & quatre fois d'avis, & opiner enfin pour l'enregistrement, qui fut fait dans l'Assemblée du 5 ; malgré les clameurs des opposans dont le nombre étoit trop petit pour arrêter la conclusion qu'on revit le 9 chez le Doyen, & que la Faculté confirma le jour suivant sans aucune contestation. L'Assemblée du 4 Avril ne fut pas si tranquille, quelques Docteurs ayant voulu remettre l'affaire de la conclusion sur le tapis. On s'échauffa, & il y eut du tumulte ; ce qui obligea le Roi à reléguer les sieurs Habert, Witasse, Bidal & Bragelone, & à interdire l'entrée des assemblées aux sieurs Garson, Desmoulin, Courcier, Navarre & Begon. Cet acte de sévérité n'empêcha pas le sieur Hullot de protester le 2 de Mai contre la conclusion. Cette procédure étoit trop tardive pour être de quelque utilité, & l'on eut assez de charité pour ne la pas relever.

Ainsi se termina l'affaire de l'enregistrement de la bulle dans la Faculté, où tout fut tranquille jusqu'à la mort du Roi. Alors recommencèrent les scènes, & l'on en vit des plus tragiques. Louis XIV fut peint par quelques suppôts de l'Université, avec des couleurs qui ne conviennent qu'à un tyran qui opprime la liberté publique ; le syndic Ravechet préconisa les exilés comme des martyrs de la foi ; & , ce qui fait particulièrement à notre sujet (car nous passons le reste à dessein) on attaqua le décret par lequel la bulle avoit été reçue dans la Faculté, mais sans aucune délibération préalable, on le déclara faux, corrompu, supposé, & les Docteurs (a) qui se recrièrent contre cette prévarication, & en appelèrent comme d'abus, furent accablés d'injures, puis exclus des assemblées de la Faculté. Il est cependant bien aisé de vérifier que la Faculté consentit à la réception & à l'enregistrement. Jamais fait ne fut d'une plus facile discussion. Le plunitif, ou la feuille volante sur laquelle on écrit les suffrages, fait foi que la pluralité fut pour l'acceptation : le Doyen prononça la conclusion en ces termes : *Censet Facultas Constitutionem suscipiendam cum reverentia, & commentariis una cum duabius litteris Regiis inscribendam.* La Faculté est d'avis de recevoir la bulle avec respect, & de l'insérer dans les registres avec les deux lettres d'attache du Roi. Le 10 Mars cette conclusion fut approuvée sans que personne réclamât. Enfin, le 14 du même mois, douze Docteurs députés allèrent à Versailles assurer le Roi qu'ils avoient obéi à ses ordres. Ces faits sont avérés : on laisse au lecteur à en tirer la conséquence.

(a) Ces Messieurs sont au nombre de 22, la plupart très-connus & très-estimés. Ceux qui leur sont amis de sentimens se trouvent peu aux Assemblées où leur présence est également onéreuse & inutile.

Il en conclura vraisemblablement qu'on a eu tort de publier que la pluralité des voix fut de mettre seulement *inscribendam*, sans parler d'acception aucune. On a été étonné avec raison de voir le sieur Hydeux se rendre garant de ce fait, qu'il n'a pu avancer sans se déclarer lui-même prévaricateur, puisqu'étant chargé de vérifier les suffrages en qualité de Conscripteur, il auroit imposé à ses confrères, en laissant passer une conclusion contraire à la vérité; car elle porte, ainsi qu'on l'a dit, les mots *d'accepter & d'enregistrer*: il paroît même que le premier étoit assez inutile; car dans l'usage ordinaire enregistrer une loi, c'est consentir à son acceptation, à moins qu'on n'en fasse une exception formelle. Aussi l'auteur du *témoignage de la vérité*, ne pouvant en disconvenir, a-t-il été réduit à avancer (a) que la Faculté avoit fait cette exception, en quoi il est contredit par les propres termes de la conclusion. Cet Ecrivain, dénué de preuves sur le point capital qui faisoit l'objet de la contestation, s'est jeté sur le défaut de liberté, & sur la violence prétendue qu'on avoit faite aux opinans, d'où il conclut que le décret de la Faculté doit être censé nul & invalide. Foible ressource, & toute propre à décrier le Corps qu'on veut défendre. Les Docteurs font serment sur les autels & devant les reliques des martyrs, lorsqu'ils prennent le bonnet, de soutenir la vérité jusqu'à l'effusion de leur sang; & l'on veut ici que la crainte de sortir de Paris les ait fait consentir à enregistrer un acte qui renverse de fond en comble la foi, la religion & les mœurs. Quelle idée nous donne-t-on de la Sorbonne, & ne vaudroit-il pas mieux passer doucement sur ce qu'il peut y avoir eu d'irrégulier dans sa conduite, que de la défendre de la sorte? Une justification mal concertée fait la conviction du crime & la honte des coupables. Il est donc aussi évident que la Faculté a reçu & enregistré la bulle sous Louis XIV, qu'il est certain qu'elle a défavoué l'acceptation sous Louis XV.

Décret de la sacrée Congrégation, porté par ordre exprès du Pape contre les mandemens de M. le cardinal de Noailles & de M. l'archevêque de Tours au sujet de la bulle *Unigenitus*. Mars 26.

M. de Tours avoit publié son mandement dès le 15 de Février. Comme il n'y étoit point fait mention de peines contre ceux qui accepteroient la constitution, il ne fut proscrit que comme au moins captieux, scandaleux, téméraire & injurieux au saint Siège. Celui de M. de Paris du 25 de Février, fut de plus qualifié comme sentant le schisme, & portant au schisme.

1714.
Avril 17.
& suiv.

Edit du conseil souverain de Sicile, qui défend d'exécuter aucun rescrit étranger, sans la permission des officiers préposés pour les examiner.

C'est ici une suite de l'une des plus grandes contestations qui se soient élevées depuis plusieurs siècles entre le Pape & les Souverains, & qui doit sa naissance à un événement bien bizarre. L'évêque de Lipari donna en 1711 des pois-chiches à vendre à un Grenetier. Les Magistrats furent bientôt que le Prélat faisoit grand bruit de ce qu'on avoit pris le droit ordinaire, faute d'avoir su qu'il étoit le premier vendeur, & firent rendre ce qu'on avoit exigé. Cela ne calma pas l'Evêque, qui nonobstant les civilités que lui firent les Jurés & le Gouverneur, excommunia ceux qui avoient levé le droit. Les Magistrats s'adressèrent aussitôt au tribunal de la Monarchie, qui leur donna l'absolution *cum reincidentia* ou *ad cautelam*, ainsi que nous l'appelons. L'évêque de Lipari s'étant rendu à Rome, y obtint de la Congrégation de l'Immunité deux lettres, une du 5 Août 1711, adressée à lui, l'autre du 16 Janvier 1712, adressée à tous les évêques de Sicile, dans lesquelles la Congrégation déclaroit que ni les Cardinaux, ni les Légats à latere n'avoient l'autorité de donner l'absolution *cum reincidentia*, ou de connoître des censures décernées par les ordinaires, ce droit étant réservé au Pape. L'archevêque de Palerme, l'évêque de Parti & le vicaire-général de Mont-Réal envoyèrent la lettre circulaire au Ministre Royal; l'archevêque de Messine, & les évêques de Syracuse & de Céphalie représentèrent en même-temps à Rome les suites que pouvoit avoir la déclaration; mais les évêques de Mazzara, de Catane & d'Agrigente jugèrent à propos de la publier, prétendant que les deux lettres, traitant d'une matière dogmatique, elles n'étoient point sujettes au *Paratis* royal. Le Viceroi convaincu que cette conduite tendoit à abolir les privilèges de la monarchie de Sicile, accordés, dit-on, par Urbain II à Roger & à ses successeurs, ordonna aux Prélats de révoquer la publication qu'ils avoient faite de la lettre, & sur leur refus, il déclara le 22 de Mars 1713 la lettre & toute autre qui pourroit être publiée à l'avenir, nulle & de nul effet. Cette déclaration ayant été publiée à Catane, l'Evêque du lieu en donna une toute contraire, ce qui lui attira le 18 d'Avril un ordre de sortir du royaume. Il obéit, mais en partant il interdit son diocèse, & excommunia les deux Officiers qui lui avoient signifié l'ordre du Viceroi. L'archevêque de Messine & l'évêque d'Agrigente furent aussi

obligés peu après de se retirer ; le dernier fit en sortant ce qu'avoit fait l'évêque de Catane , & on emprisonna les trois Vicaires-Généraux qu'il avoit nommés pour gouverner le diocèse en son absence , parce qu'ils paroissent bien plus disposés à suivre ses intentions que les vues des Officiers Royaux. Les affaires en étoient-là , lorsque le duc de Savoye prit possession de la Sicile. Ce fut le 10 d'Octobre 1713 , le Pape ne pouvoit ignorer que le nouveau Roi n'étoit pas d'humeur à mollir dans une occasion où il s'agissoit d'un des plus beaux droits de la Couronne. Voulant néanmoins profiter de la conjoncture , pour abolir , s'il pouvoit , le tribunal de la monarchie de Sicile , il fit publier une bulle contre l'ordonnance qui avoit déclaré nul l'interdit fulminé par l'évêque de Catane , & on trouva moyen de la faire afficher à Catane , même peu après l'arrivée de Victor Amedée en Sicile. Dès le 13 Octobre on vit paroître à Palerme deux monitoires de l'Auditeur de la Chambre , l'un contre ceux qui avoient porté l'ordre à l'archevêque de Messine & à l'évêque d'Agrigente de sortir du royaume , l'autre contre le Juge de la Monarchie. Au mois de Novembre le Secrétaire de la Congrégation de l'Immunité fit appeler les Procureurs-Généraux des Ordres Religieux , pour leur enjoindre d'écrire à ceux de leur institut , qu'ils eussent à observer l'interdit , sous peine de suspension *à divinis* & de privation de toute dignité. Un grand nombre crut devoir obéir , & passa en Italie où le Pape pourvut à leur subsistance , d'autres crurent pouvoir en conscience rester dans leur pays en se conformant aux édits du Prince. Celui du 17 Avril de cette année n'irrita pas peu la Cour de Rome.

Cependant on négocioit un accommodement , & le Roi de Sicile n'omit rien pour terminer ces différends. M. le cardinal de la Tremoille , à qui il avoit remis ses intérêts , eut là-dessus plusieurs audiences ; il présenta des Mémoires , il sollicita , il pressa , mais ses offices furent inutiles. Le cardinal Paulucci lui écrivit le 26 de Juillet qu'il falloit observer les interdits , après quoi Sa Sainteté feroit ce qu'elle jugeroit convenable pour la défense du saint Siège , de l'immunité , liberté & juridiction ecclésiastique. Comme c'étoit-là précisément la matière du procès , ç'auroit été le perdre que d'accepter ces conditions générales , qui d'un côté maintenoient ce que les Evêques avoient fait , & de l'autre mettoient Sa Majesté Sicilienne à la discrétion du Pape sur le point capital de la contestation. Aussi furent-elles rejetées. Enfin , le 11 de Janvier 1715 , Clement

1714.

XI donna une bulle contre l'édit rendu le 17 d'Avril, dans laquelle il établit pour maxime que les décrets du saint Siège doivent être exécutés sans aucun examen. Il en publia une autre le 19 Février pour abolir le droit de légation du Roi de Sicile & le tribunal de la Monarchie : puis, il excommunia le Juge, les Officiers de ce Tribunal, & les Ecclésiastiques séculiers & réguliers qui ne s'étoient pas soumis à l'Interdit. Le Procureur-Général du Roi de Sicile interjeta le 20 Mars appel de tout ce qui s'étoit fait, du Souverain Pontife mal informé au Souverain Pontife mieux informé, au saint Siège Apostolique, & à tous ceux à qui on peut recourir suivant la disposition des Canons. Il parut alors une foule d'écrits sur cette contestation, où les auteurs ont suivi les principes & les maximes de leur pays, & parlé selon leur humeur ou leurs intérêts. Le sieur du Pin est un de ceux qui a traité la matière plus au long (a), & , comme chacun se l'imagine aisément, il n'a pas travaillé pour le Pape. On a parlé de son ouvrage sous 1610, à l'occasion du tome XI, des Annales de Baronius, lequel n'est pas le premier qui ait donné atteinte au Tribunal de la Monarchie de Sicile. Des Papes, avant lui, avoient trouvé assez étrange qu'un Prince séculier exerçât les fonctions de Légat, & que ses Officiers relevassent des censures. Baronius a attaqué l'authenticité de la bulle d'Urbain II, par des argumens qui ont paru solides aux Ecrivains François, tant que les Espagnols ont été nos ennemis. L'union des deux Nations a fait évanouir la force des preuves contraires au privilège, tant le cœur a d'influence sur nos pensées & nos jugemens. Cependant M. l'Abbé Fleury (b) n'a point voulu prononcer sur ce point, & il se contente de dire qu'on prétend à Rome que la bulle est supposée ou qu'elle a été révoquée : c'est en effet à quoi se réduit la dissertation de Baronius. Au reste, la décision de ce procès ecclésiastique ne dépend plus de l'authenticité seule de la bulle d'Urbain II, quand on aura prouvé que Luc Barberius n'en est pas le père, qu'il l'a copiée d'après Geoffroi Malaterre, auteur contemporain, & que celui-ci ne l'a pas non plus supposée. Quand on aura montré qu'elle a subsisté dans la suite nonobstant le traité passé entre Frederic Roger & Innocent III, qui s'y réserve les appellations, & la liberté d'envoyer des Légats en Sicile, il restera à faire voir qu'un privilège accordé par un Pape ne peut être révoqué par ses successeurs ; faute de quoi la bulle du 11 Janvier 1715, fera censée annuler celle du 5 Juillet 1698, eût-elle été en

(a) Défense de la Monarchie de Sicile contre les entreprises de la Cour de Rome.

(b) Histoire Eccl. sous l'an 1707.

vigueur jusqu'à ce jour. La question une foi réduite à ce point-là, les Romains ne manqueront pas d'alléguer que les Souverains dérogent tous les jours à ce qu'ont fait leurs prédécesseurs; bien plus, qu'ils cassent, qu'ils renversent ce qu'ils ont fait eux-mêmes en faveur des particuliers, principalement quand on en abuse ou que le public en souffre; & on leur répondra apparemment que le Souverain Pontife ne doit pas traiter les Potentats de la même façon que ceux-ci traitent leurs sujets, qu'ils méritent de tous autres égards; que c'est outrager les Couronnes que de disputer les grâces qu'on leur a une fois accordées, & que s'il y a de l'abus dans l'usage, il faut en demander la réformation & non pas abolir le privilège. De cette sorte, l'on disputera toujours, & l'on se flattera des deux côtés d'avoir la raison de son parti. La négociation fera sans doute à la fin ce que ne sauroient faire les disputes, & les Ecrivains qui se sont épuisés à faire valoir la cause qu'ils ont embrassée, seront peut-être étonnés de voir tout à coup les parties d'accord sans qu'on ait eu beaucoup d'égard à l'érudition qu'ils avoient étalée.

Ordonnance du Vicaire Général du saint Office de Thurin, Avril 26. pour notifier la bulle *Unigenitus* à tous les fidèles. Elle y fut publiée sans aucune opposition. Le Sénat de Chambéry avoit enregistré peu de jours auparavant le mandement de M. l'Evêque de Grenoble du 18 Avril. Dès l'année précédente la constitution avoit été publiée dans les formes, & reçue sans contradiction dans l'archevêché de Cologne, & dans les évêchés de Liège, de Ratisbonne, d'Hildesheim, de Spire, de Virtsbourg, &c. On verra sous le 8 de Mai qu'elle le fut cette année ou les suivantes dans toutes les contrées de l'Europe catholique, après quoi chacun tirera les conséquences qu'il jugera convenables. Il est seulement bon d'avertir ici que le père Quesnel qui avoit enseigné (a), ainsi qu'ont fait plusieurs de ses partisans, que lorsqu'une décision du Pape est acceptée par une Eglise, le silence des autres doit passer pour un consentement général, ne s'en tint pas à ce principe quand il vit la censure de ses Réflexions Morales fulminée à Rome, reçue en France, & non contredite par-tout ailleurs. Alors il jugea que l'acceptation positive de toutes les Eglises, au moins de la partie du monde que nous habitons, étoit nécessaire pour rendre un jugement du saint Siège final, infaillible, irrévocable, & il demanda (b) les preuves de cette acceptation. Personne n'ignore aujourd'hui qu'on les lui a fournies dans la meilleure forme qu'il pouvoit les défi-

(a) Dans son liv. de le Trad. de l'Egl. Rom.

(b) Dans l'avertissement de son 7. Mém.

1714.

rer, & que condamné par l'Eglise dispersée, il en appelle à l'Eglise assemblée : le temps nous apprendra si ce secret lui réussira mieux qu'aux Pélagiens dont il est en ce point le finge & le copiste.

Mai 6.

On affiche à Rome un décret contre les lettres pastorales des Evêques de Châlons sur Marne, de Bayonne & de Boulogne au sujet de la dernière constitution.

M. de Châlons, dans son mandement du 15 Mars, commençoit par adopter celui de M. le cardinal de Noailles dans toutes ses parties, en protestant néanmoins que ce n'étoit pas la chair & le sang qui l'avoient engagé à préférer le sentiment de son frère à celui des quarante Evêques acceptans, mais l'amour de la vérité & de la justice, étant tous deux moins unis par le cœur & l'inclination, que par la conformité de vues & de sentimens. Il défendoit ensuite la lecture du Nouveau Testament du père Quesnel, non comme un mauvais livre, car ses diocésains en avoient, selon lui, retiré jusqu'alors un grand fruit, parce qu'ils le lisoient avec simplicité, mais comme capable de scandaliser après les condamnations qui en avoient été faites. Il ajoutoit que l'histoire de l'Eglise nous fournit plusieurs exemples de livres qui ont été approuvés dans un siècle & rejetés dans un autre, de quelques-uns même qui avoient passé pour canoniques, & qu'on avoit lu long-temps dans les Eglises avec beaucoup d'édification. M. de Bayonne, dont le mandement est du 22 de Mars, ne paroît pas si bien disposé en faveur de l'ouvrage, car il déclaroit que par rapport à l'objet principal de la constitution, c'est-à-dire, la condamnation des *Réflexions Morales*, il n'y avoit eu nul partage, nulle diversité de sentimens dans les délibérations des Evêques assemblés; que tous animés d'un zèle égal contre le jansénisme, & contre les ouvrages qui pouvoient en renouveler les erreurs, ils n'avoient pas balancé à proscrire celui-ci; que la diversité d'opinions ne s'étoit trouvée que dans la manière de dresser des explications qui pussent prévenir la malignité des interprétations des hérétiques, ce qui ne faisoit souffrir aucune altération au dépôt de la foi. Le mandement de M. de Boulogne étoit du 12 du même mois. Ce Prélat y donne la condamnation qu'il fait des *Réflexions Morales* comme une marque nouvelle de son zèle pour l'extirpation du jansénisme : mais il dit que lui & les autres opposans avoient trouvé de l'ambiguïté dans plusieurs des propositions condamnées, & de l'obscurité en quelques endroits de la constitution qu'il ne pouvoit accepter pour ces raisons.

Le Pape adresse un bref au Roi pour lui marquer la peine qu'il a de voir que l'obéissance due à sa constitution eût été si long-temps différée ou plutôt refusée, nonobstant l'indignation que Sa Majesté en avoit témoigné, par quelques Evêques qui veulent, dit le souverain Pontife, *savoir plus qu'il ne faut*, & qui aiment mieux enseigner que s'instruire. Il loue ensuite le zèle du Roi qui, appliqué sans relâche à exterminer de ses états la doctrine corrompue & proscrire, avoit commencé par punir les contredisans; *ces hommes inquiets & infiniment audacieux qui ne veulent point encore se rendre*. Après quoi il le conjure de se joindre à lui pour travailler fortement à faire recevoir la bulle *Unigenitus*, ne s'agissant pas de l'intérêt particulier du saint Siège, mais de la cause de Dieu, de la cause de la foi & de l'unité catholique qui ne peut subsister en son entier, à moins que les Eglises ne demeurent soumises à l'autorité d'un seul chef sur la terre.

Dès le 17 de Mars, Clement XI avoit adressé un bref à M. le Cardinal de Rohan & à tous les Prélats qui avoient assisté à la dernière Assemblée du Clergé, en réponse de la lettre qu'ils lui avoient écrite le 5 de Février. Il y marquoit combien il étoit mécontent des Evêques qui s'étoient séparés de leurs confrères, *sous le vain prétexte de demander de nouvelles explications. Ils diffèrent*, disoit-il, *en cherchant à faire naître des questions sans fin, de nous rendre l'obéissance qui nous est due*. Il finissoit en protestant qu'il étoit résolu de maintenir l'unité de la foi en son entier, par tout ce qui dépendroit de lui, la sollicitude pastorale de toutes les Eglises ne lui permettant pas de souffrir qu'on lui donnât la moindre atteinte.

Mandement de M. l'Evêque de Namur pour la publication de la constitution *Unigenitus*. Elle fut publiée dans tous les Pays-Bas, excepté le seul diocèse d'Arras, & dans les trois électorats ecclésiastiques avant la fin du mois de Juillet de cette année. La plupart des Evêques de l'Europe catholique ne se contentèrent pas dans la suite de ne pas réclamer contre; ils crurent qu'en égard au fracas qu'on faisoit en France, ils devoient l'accepter de la manière la plus authentique. C'est ce qu'on peut voir dans le second avertissement de M. l'Evêque de Soissons à ceux de ses Curés qui ont appelé au concile, où ce Prélat aussi bel esprit que grand théologien prétend démontrer d'une manière palpable, que de ne pas adhérer à la constitution, c'est se séparer de l'Eglise universelle, dire insensément que cette Eglise n'a pas connu la vérité, ou qu'elle l'a trahie, réduire

Même
jour.

1714.

la véritable Eglise à quatorze Evêques François sans chef, quelques prêtres révoltés pour la plupart contre leurs pasteurs, à des femmes aussi entêtées qu'ignorantes, à des laïques séduits & abandonnés par le plus grand nombre de leurs compatriotes qui gémissent avec les fidèles des autres nations, d'un égarment si inexcusable.

Août 3.

Déclaration de la Faculté de théologie de Douay sur la constitution *Unigenitus*.

Les Docteurs déclarent qu'ils reçoivent la constitution purement & simplement, sans aucune distinction, explication & interprétation; que tous les fidèles sont obligés en conscience, & sous peine de commettre un péché très-grief de schisme & d'hérésie, de s'unir dans cette même foi; que la bulle, à l'égard des théologiens & des enfans dociles de l'Eglise, n'est pas moins claire que celles qui furent faites autrefois contre Wiclef, Jean Hus, Luther, Baïus, Jansenius, Molinos & les Casuistes relâchés; que pour eux, ils sont prêts de mourir pour soutenir l'équité, la vérité, & l'autorité de ladite constitution: quant à ceux qui ne la veulent recevoir qu'après l'avoir expliquée, ce n'est pas la constitution qu'ils reçoivent, mais leurs explications propres, conformes à leurs préjugés, qu'ainsi ils n'obéissent point à la voix du pasteur, mais à leurs propres sentimens. Le 17 les Docteurs firent une collection des passages des conciles & des Pères, qui démontrent la nécessité où sont les fidèles d'être unis dans la foi avec saint Pierre & ses successeurs. Le 22 de Juin de l'année suivante, ils écrivirent à la Faculté de théologie de Louvain, pour l'exhorter à confondre les novateurs qui publioient en France qu'elle avoit rejeté la constitution. La réponse, datée du 8 Juillet, fut que la Faculté étoit persuadée que tout s'est fait légitimement & selon l'ordre & le droit dans l'affaire concernant le livre des Réflexions Morales; que toutes & chacune des propositions condamnées étoient vraiment condamnables, & ont été légitimement condamnées. Les Docteurs, non contents de ce témoignage public, acceptèrent authentiquement la constitution en 1718. La Faculté de théologie de Cologne fut la première qui imita l'exemple de celle de Douay le 11 Janvier 1715. Quoique l'erreur n'ait point pénétré en Lorraine, l'Université de Pont-à-Mousson en fit autant le 20 Juillet 1716; non contente de déclarer que la constitution est un jugement irréfragable, & une règle dogmatique entièrement immuable, elle dressa un Formulaire pour être souscrit par tous les Docteurs & membres de la Faculté,

pour être assurée de leur soumission à la bulle. L'Université de Coimbra , après avoir délibéré les 7 & 9 Janvier & 4 Février 1717 , crut devoir prendre la même précaution. Voici en quels termes est conçu le serment prêté par les Professeurs & tous les membres des Facultés de théologie , droit canon & médecine , & tous ceux qui composent les différens collèges agrégés à cette Université : *Je me sou mets en tout à la constitution apostolique de N. S. P. Clement XI , du 8 Septembre 1713 , qui commence par ces mots Unigenitus Dei Filius. Je rejette , condamne & anathématise toutes les propositions qui y sont condamnées , & dans le sens qu'elles sont condamnées. Je le jure ainsi. Ainsi Dieu me soit en aide & ses saints Evangiles.* Ce Formulaire fut souscrit par 103 Docteurs ou Professeurs en théologie , par 12 Professeurs en droit canon , 10 Professeurs en droit civil , 7 Professeurs en médecine , & 9 députés de l'Université. On ne vit point là de Maître-ès-Arts , de Régens de basses classes s'élever contre les Docteurs. Les sentimens furent unanimes & l'acceptation uniforme. Comme il n'y a pas une seule Université en Italie , en Espagne , en Pologne , en Allemagne où l'on ne pense de la même manière sur la bulle , ceux qui ne l'acceptent pas en France sont réduits à se donner pour les seuls qui aient de la lumière ou de la probité , pour les seuls catholiques. On ne fauroit trop inculquer cette réflexion honteuse pour notre nation dont elle manifeste l'orgueil , vraie cependant & qui peut être salutaire.

1714.

Le mandement de M. l'Evêque de Metz , censuré à Rome Août 22. comme étant au moins scandaleux , présomptueux , téméraire , injurieux au saint Siège , propre à conduire au schisme & à l'erreur. Celui de M. de Mirepoix eut ensuite le même sort , à cela près , qu'outre les qualifications dont nous venons de parler , il fut noté comme injurieux à l'Assemblée du Clergé , & à la doctrine de quelques écoles catholiques.

M. de Metz condamnoit les Réflexions Morales du père Quesnel comme contenant *des propositions très-dangereuses , & sur-tout tendantes à renouveler l'hérésie des cinq propositions* , mais il n'acceptoit la constitution que relativement au sens qu'il donnoit aux propositions censurées , & il défendoit de leur donner aucune autre interprétation. Dès le 5 de Juillet , un arrêt du Conseil d'Etat avoit supprimé le mandement comme contraire à l'acceptation de la bulle faite par l'Assemblée des Prélats auxquels s'étoient conformés la plupart de leurs confrères. Les théologiens ont observé à cette occasion que quelques Evêques par-

1714.

ticuliers ne font pas en droit de restreindre à un certain sens des propositions condamnées par une bulle acceptée , parce que comme ces restrictions sont arbitraires , le sens auquel on limiteroit les propositions pourroit être différent de celui que le Pape & le corps des Pasteurs auroit eu en vue , l'un en faisant la constitution , l'autre en la recevant. Que penseroit-on d'un Evêque qui ne voudroit recevoir les canons d'un concile général que relativement aux explications qu'il jugeroit à propos de leur donner ?

M. de Mirepoix n'avoit point fait proprement d'instruction pastorale : ce n'étoit qu'un projet de mandement , mais qui avoit été répandu dans tout le royaume , & où le saint Siège & la dernière Assemblée du Clergé étoient également maltraités : le Prélat y avançoit que la constitution mettoit la foi en danger : Que des propositions censurées , les unes étoient claires & paroissent conformes à la tradition , à l'Ecriture , aux Pères ; les autres étoient obscures , & que la qualification en étoit outrée : que les Evêques acceptans n'en avoient pas pris le sens , & qu'ils avoient fait un dogme du Molinisme. Le projet ne parut pas plutôt en France qu'il fut réfuté d'une manière invincible par un écrivain (a) qui ne crut pas devoir garder beaucoup de ménagemens pour un Evêque qui en avoit eu si peu pour le souverain Pontife & un si grand nombre de ses confrères. Il fit voir que les quarante avoient beaucoup mieux entendu le père Quesnel que n'avoit fait son Apologiste qui ne le défendoit qu'en falsifiant le texte des écritures & des Pères qu'il alléguoit , ou en étalant une foule de passages qui ne prouvent rien du tout. Le théologien avançoit ensuite que M. de Mirepoix soutenoit sa propre cause , en se déclarant pour les Réflexions Morales , puisque dès l'année 1699 il avoit publié un catéchisme où il établissoit manifestement le jansénisme , en disant , page 181 , que la grâce actuelle n'est en nous , *que quand nous faisons quelque bonne action pour notre salut*. Il n'y a personne qui ne voie que cette proposition renferme tout le système des cinq fameux articles de Jansenius.

A cette occasion je crois devoir faire deux observations , sur lesquelles les théologiens & les évêques constitutionnaires ont fort appuyé. La première , c'est que tous ceux qui comme M. de Mirepoix ont cherché les cent-une propositions dans les Pères , ont donné dans le même écueil , je veux dire qu'ils ont mis dans la bouche des saints Docteurs des paroles ou fort inutiles au sujet , ou qui ne furent jamais d'eux. Témoin le plus fameux au-

(a) Lettre d'un Docteur à M. de M.

teur des Hexaples qui a commis tout ce qu'on peut imaginer d'infidélités plus criantes en ce point , jusqu'à ajouter des paroles essentielles qui ne furent jamais dans le texte , & à les faire imprimer en gros caractère pour imposer plus sûrement aux lecteurs. De plus, ce n'est point par la conformité des passages qu'on doit juger du sens des auteurs , puisqu'il n'y a jamais eu d'hérétiques qui n'en aient assez ramassé pour faire croire aux ignorans que la tradition est pour eux. Julien autorisoit autrefois le Pélagianisme du suffrage de saint Chrysostome , & saint Augustin fera Calviniste & Baianiste si l'on en croit Calvin , Michel de Bay ou Jansenius. Enfin quand des propositions seroient en propres termes dans quelques Pères ou dans des livres de piété généralement approuvés , il ne s'ensuivroit pas que l'Eglise ne seroit pas en droit de les proscrire : car outre que les mêmes termes détachés peuvent avoir une signification très-différente dans les ouvrages dont ils sont tirés , il y a encore des temps où certaines expressions sont innocentes , qui dans d'autres deviennent dangereuses par l'abus qu'en font les novateurs , & alors l'Eglise ne peut rien faire de plus sage que de les interdire à ses enfans. Tout cela se prouve par des exemples de l'histoire ecclésiastique , & sans remonter bien haut combien de propositions dans Molinos & dans le livre des *Maximes des Saints* auroient échappé à la censure s'il n'y avoit jamais eu de Quiétistes ? La seconde observation est que M. de Mirepoix , le P. Quesnel & tous les défenseurs des réflexions morales ne s'accordent nullement avec les évêques opposans à l'acceptation de la bulle. Ceux-là jugent qu'elle détruit la foi en anathématisant cent-une vérités capitales : ceux-ci sont convenus unanimement qu'entre les cent-une propositions il y en a qui tendent à favoriser les erreurs condamnées. Nous avons même remarqué que M. le cardinal de Noailles a avancé dans son mandement du 25 de Février , qu'aucun des évêques acceptans ne s'étoit écarté de la vérité ; ses adhérens ont tenu le même langage : la constitution ne met donc pas la foi en péril , elle ne la ruine pas au jugement de ces Prélats qui est ici décisif , puisqu'on ne peut recevoir une constitution qui renverse la foi , ou même qui ne fait que l'obscurcir & la mettre en danger , sans embrasser l'erreur & cesser d'être catholique. Ajoutez que si M. de Mirepoix & ses confrères opposans s'accordent à dire que parmi les cent-une propositions , il y en a d'obscures & d'ambigues , ils sont réfutés par l'auteur & ses amis particuliers qui les trouvent toutes sans exception aussi claires qu'orthodoxes. Il s'ensuit de-là que la constitution *Uni-*

1714. *genitus* a beaucoup plus d'adversaires que le livre du P. Quesnel n'a de partisans. C'est une réflexion qu'on ne sauroit trop faire, ni trop souvent inculquer. Une infinité de gens se persuadent que le Nouveau Testament de Châlons a autant d'approbateurs dans l'épiscopat qu'il y a d'évêques qui résistent au Pape : c'est sur ce faux préjugé qu'est fondée l'estime qu'ils font de l'ouvrage ; préjugé qu'ont soin d'entretenir adroitement ceux à qui il est favorable.

Novem- Décret du Pape pour la canonisation du B. Stanislas Kostka
bre 13. de la Compagnie de Jesus. La cérémonie n'en a pas encore été faite à Rome.

1715.

ANNÉE 1715.

Février Arrêt du parlement de Paris, qui ordonne la suppression d'un
21. libelle, ayant pour titre, *du témoignage de la vérité dans l'Eglise, dissertation théologique, où l'on examine quel est ce témoignage, tant en général qu'en particulier au regard de la dernière constitution, pour servir de précaution aux fidèles, & d'apologie à l'Eglise Catholique, contre les reproches des Protestans.*

C'est ici peut-être de tous les écrits publiés contre la constitution, celui qui a fait plus de bruit, & en même temps qui a fait moins de tort au décret qu'il attaque. Jamais on ne vit plus de feu, plus de brillant, plus d'imagination : jamais aussi moins de justesse, moins de solidité, moins de jugement. Le but de l'auteur est de ruiner tout à la fois l'autorité de la bulle & la réputation du Souverain Pontife qui l'a donnée, des évêques qui l'ont acceptée, des Jésuites, qui selon lui, l'ont procurée. Il exécute le dernier article en se répandant en une infinité d'injures & d'invectives : le premier, en établissant un système impie copié d'après Luther, Calvin, & de Dominis, d'où il tire des conséquences aussi fausses que le principe est monstrueux. Ce système consiste à rendre les jugemens des évêques, essentiellement dépendans de l'aveu du corps des fidèles, à rappeler de toutes les décisions à la notoriété publique, en un mot à faire le peuple juge de la foi, & arbitre de la créance catholique. Comme l'auteur voyoit bien qu'une doctrine aussi nouvelle dans l'Eglise révolteroit naturellement les esprits, il a employé tout l'artifice imaginable pour la revêtir de couleurs capables de faire disparaître ce qu'elle a de monstrueux regardée de près, & en elle-même. Il l'entortille, il l'embarresse, il ne la montre que par parties, il ne s'explique clairement que quand après une longue suite de raisonnemens fortifiés de quelques traits de l'histoire

ecclésiastique, il croit que le lecteur est entré dans sa pensée, avant même qu'il la lui ait entièrement développée. Ce principe prouvé comme il peut l'être, l'auteur en tire cette conclusion : que le cri public étant contre la constitution *Unigenitus* on ne doit pas la recevoir. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de sophisme plus puérile, & de paralogisme plus évident, puisqu'on suppose comme démontré ce qui seroit précisément l'état de la question, s'il étoit vrai que la voix & le consentement des fidèles fût la règle de notre foi. Car comment prouve-t-on que cette voix, ce consentement dépose contre la constitution ? Toute l'Europe catholique la respecte ou la reçoit positivement, elle n'est contredite qu'en France : en France même elle a une infinité de partisans, la multitude des Evêques, presque toutes les Facultés de Théologie des Universités, la plupart des curés & des communautés séculières & régulières, la plus grande partie des peuples. Il faut donc que l'auteur restreigne le terme de fidèles à ceux de son parti, & alors il n'y a personne qui ne soit frappé de l'absurdité de son raisonnement que voici : le cri public est la grande règle de la foi : or nous autres Quénelistes nous croyons, nous déclamons de toutes nos forces contre la constitution : donc la constitution est contraire à la règle de la foi.

Tout ce qu'il y a jamais eu d'hérétiques sont certainement obligés à l'auteur de leur avoir ouvert une voie si facile de se défendre contre les définitions de l'Eglise. Il n'y en a point qui ne se tirent d'affaire à la faveur d'un pareil raisonnement, & qui ne montrent que le cri public dépose contre les décisions qui les condamnent. Voilà ce que tout le monde découvre d'abord dans le prétendu *Témoignage de la vérité*, & ce qui a fait juger avec raison que l'auteur est aussi peu philosophe que théologien. Ce qu'on y aperçoit encore, mais dont la fausseté ne peut être connue que des personnes instruites, c'est une grande hardiesse à avancer que les évêques n'ont pas été libres, & que leur acceptation est le fruit de la crainte qu'ils avoient d'encourir l'indignation du Roi. Cette supposition téméraire faite avec une hardiesse inconcevable, peut éblouir bien des gens naturellement portés à croire d'autrui tout le mal dont il est capable, & qu'on en dit ; mais pour la réfuter on n'a besoin que du témoignage des protestans mêmes. Il faut dire les choses comme elles sont, dit le savant M. Bafnage (a) dans un ouvrage fait contre la constitution & contre le *Témoignage de la vérité*, on n'a point vu à Paris l'autorité royale plus dominante qu'à Nicée . . . ou bien si on veut que le Roi en déclarant ses intentions a fait un excès de violence, qui a ôté si visi-

(a) L'unité, la visibilité, l'autorité de l'Eglise & de la vérité renversée par la Constitution, &c. p. 78.

1715.

blement la liberté aux Prélats, qu'ils ne pourroient se soutenir sans miracle ; on pourra dire la même chose de Constantin à Nicée. Ce fait est certain , & l'auteur du *Témoignage*, à qui il importe qu'on croie le contraire , n'appuye ce qu'il avance que d'un grand lieu commun sur le penchant qu'on a toujours de se conformer aux volontés du Souverain ; & qu'en supposant ridiculement que dans tout le royaume il n'y a eu que huit ou neuf évêques qui aient eu le courage de résister à cette violente tentation ; mais en cela il est démenti par les évêques mêmes dont il prétend faire l'éloge. M. le cardinal de Noailles opinant dans l'assemblée du 22 Janvier dit que *Sa Majesté étoit très-cloignée de vouloir prévenir leurs suffrages , & qu'elle leur laissoit une entière liberté*, & ce n'étoit point un vain compliment qu'il faisoit là. M. le Chancelier Voisin lui en avoit donné des assurances positives dans une lettre qu'il lui avoit écrite la veille par ordre de Sa Majesté , & qu'on peut voir dans la préface même des Hexaples. Aussi son Eminence & ses adhérens n'ont-ils jamais dit qu'on leur eût fait violence , pas même dans la protestation secrète qu'ils firent où il étoit si naturel d'en parler , supposé qu'il y eût eu quelque fondement. Pour achever de ruiner la chimère de l'écrivain, il ne faut que faire attention à ce qui s'est passé depuis la mort de Louis XIV. Alors on devint libre sans doute , à moins qu'on ne veuille que les vues d'intérêt étouffent & anéantissent la liberté ; mais en ce cas tous les suffrages devoient se réunir , & s'expliquer en faveur de M. de Noailles qui étoit le maître des grâces. Cependant les évêques tentés , sollicités , pressés , ont ratifié l'acceptation qu'ils avoient faite de la bulle , preuve évidente que la crainte & l'oppression ne l'ont point extorquée. Personne n'ignore les contradictions que plusieurs d'entr'eux ont essuyées , les outrages que quelques-uns ont soufferts : les mauvais traitemens n'ont servi qu'à affermir & à prouver de la manière la plus authentique l'unité de l'épiscopat inébranlable dans son attachement à la bulle.

Voilà pour ce qui regarde le fond de l'ouvrage : je ne dirai rien du reste. Il y a seulement lieu de s'étonner que l'auteur [a] ait pris dans cet écrit un caractère si opposé à celui qui règne dans quelques autres qu'on a de lui. Là c'est la plus tendre pitié qui parle ; ici c'est la plus violente passion qui s'exhale en termes injurieux & en reproches outrageans ; là c'est un vertueux Directeur qui donne les plus touchantes leçons de la douceur , de la charité , de la patience qui convient aux chrétiens ; ici c'est une bête féroce , un lion rugissant qui déchire & met en pièces tout ce

(a) L'Abbé du Gué.

ce qu'il rencontre ; là humble à l'excès il écrit [a] à une demoiselle de ses dévotes qu'il est à ses pieds dans le temps qu'il ose lui écrire ; il proteste qu'il aime mieux lui découvrir la lèpre dont il est dévoré , que de laisser la moindre tache sur le visage de sa fille en Notre-Seigneur ; il la conjure de prier pour lui , qu'il devienne *bon Juif pour le moins* , s'il n'est pas encore en état d'être un vrai Chrétien : il lui confesse ses faiblesses en général, en l'assurant que sa sincérité iroit bien plus loin , si pour son bonheur elle avoit le pouvoir des Ministres de Jesus-Christ ; ici soulevé contre les premières puissances , il attaqua le Pape & les Evêques ; tantôt par de sanglantes railleries , tantôt par les plus infamantes accusations d'ignorance & de prostitution. Il s'épuisa à représenter un corps de religieux avec les couleurs qu'emploie une bile enflammée , & à faire le plus affreux portrait du Confesseur de Louis XIV. Certainement le zèle de la maison de Dieu ne porte point à ces excès.

Il étoit difficile qu'un ouvrage de la nature de celui-ci échappât à la censure. Si M. l'Archevêque de Paris eut ses raisons pour ne le pas proscrire , tout injurieux qu'il est à l'épiscopat , le Parlement eut les siennes pour le supprimer , & l'on peut dire qu'aucun théologien n'a mieux connu le venin qu'il renferme dans le point capital , que M. Joly de Fleury avocat général , qui en requit la suppression. *L'infailibilité de l'Eglise* , dit il , après avoir fait le précis , *reconnue par l'auteur comme un des principaux fondemens de la religion , comme la base , l'appui & la colonne de la vérité , ne seroit plus dans son effet qu'un fondement incertain & toujours prêt à s'ébranler , dès qu'elle dépendroit d'une certitude appuyée sur le sentiment des peuples , sur une notoriété qui paroît souvent évidente aux uns , pendant que le contraire paroît souvent évident aux autres , dès que pour décider en faveur du plus grand ou du plus petit nombre , il faudroit consulter , comme la règle la plus sûre de la vérité , la notoriété des circonstances extérieures , que la disposition des différens esprits envisage presque toujours si différemment. Ainsi ce que chaque particulier trouveroit notoire & évident , décideroit de ce qui devroit être la règle de sa foi ; & le témoignage infailible de la vérité , qui doit être une dans l'Eglise , seroit soumis au jugement si faillible & si différent de chacun des fidèles. Par-là notre foi , dont le caractère est d'être établie sur la soumission , ne seroit plus fondée que sur une évidence arbitraire ; par-là nous n'aurions plus de règle sûre & invariable ; les peuples divisés dans leurs sentimens , suite presque inévitable de la division des Evêques ,*

1715.
(a) Lettres sur divers sujets de Morale & de piété, pag. 191. 213. 214. 258.

1715. quelque inégalité qu'il y ait dans le nombre de leurs suffrages, ne nous fourniroient plus rien qui pût nous déterminer. M. l'Avocat général ajouta; que s'il s'agissoit d'un point de doctrine qui fût susceptible du moindre doute, il auroit été du respect que les magistrats séculiers doivent à l'Eglise, d'attendre qu'elle se fût expliquée sur le livre, mais que le principe qu'on attaquoit, étant un premier principe, & comme le fondement de toute l'autorité de l'Eglise en matière de foi; & le système de l'auteur étant si ouvertement contraire à la doctrine de l'Eglise en général, & à celle du Clergé de France en particulier, il ne restoit rien à désirer pour demander la condamnation d'un ouvrage également contraire à la paix de l'Eglise & à la tranquillité de l'Etat.

L'arrêt du Parlement qui défendoit le débit du libelle, & d'écrire rien contre la constitution ou en faveur des propositions condamnées, fut bientôt justifié par l'examen (a) qu'un théologien fit du *Témoignage de la vérité*. Jamais réfutation ne fut plus complète ni plus humiliante pour un auteur. Il en parut en même-temps une autre en Hollande, où M. Bafnage faisoit voir de son côté que l'écrivain s'étoit absolument écarté des principes de l'Eglise Romaine. La conviction fut si générale, que ceux même en faveur de qui principalement l'écrit avoir été publié, se crurent obligés d'en désavouer hautement la doctrine. Ainsi cet ouvrage si vanté d'abord, si couru, si applaudi par les esprits superficiels qui se laissent imposer par la vivacité & le brillant des expressions, tomba tout à coup, & fut presque hors d'état de nuire, au moins à la religion. Les Prélats assemblés à Paris lui portèrent les derniers coups après la mort de Louis XIV. Envain des personnes puissantes s'intéressèrent en sa faveur, la censure fut consommée au mois d'Octobre, & l'ouvrage pros- crit aussi-bien que les Hexaples. Cependant comme il n'y a guères d'hérésie qui ne se renouvelle & qui ne trouve des défenseurs, sur-tout quand elle flatte la cupidité de l'homme, nous apprenons (b) que les sieurs Davolés & Philippe & un Jacobin nommé Maygance ont récemment soutenu en Sorbonne ce système impie, lequel, pour me servir des termes de M. Joly de Fleury, dégrade les juges de la foi, en faisant dépendre essentiellement leur jugement de l'aveu des peuples, & la fureté des promesses, non du jugement des Evêques, mais du témoignage unanime de tout le corps des fidèles.

(a) Examen du livre intitulé du *Témoignage de la vérité* &c. par le P. D. J.

(b) Examen du Mém. présenté à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans Régent du Royaume pour la défense de l'Université.

Déclaration du Roi concernant les Jésuites qui sortent de la Compagnie, donnée à Marly. 1715.

Personne n'ignore que l'institut des Jésuites, approuvé par un grand nombre de Papes & par le saint Concile de Trente, a cela de particulier, qu'on peut être religieux plusieurs années par l'émission des vœux simples, & cesser de l'être, en se retirant avec l'agrément du Général. C'est sur ce pied-là qu'on s'engage. Le fondateur ne liant point sa Compagnie à ceux qui y entrent, jusques à la profession solennelle, il n'étoit pas raisonnable de les dépouiller des droits de leur naissance. Aussi veut-il qu'ils conservent leurs biens tant qu'ils ne sont pas profès, n'en disposant néanmoins que sous le bon plaisir des supérieurs. Un Jésuite qui fait le vœu simple de pauvreté ne s'interdit donc que l'usage libre de ses biens, il n'en abdique ni la propriété ni la jouissance. C'est de cette sorte qu'en usent en France Messieurs de saint Lazare & les filles de l'Union Chrétienne, qu'une bulle du Pape pourroit faire passer de l'état séculier à l'état régulier, si les parties le jugeoient à propos; & qui pourroient ne changer rien à leurs anciens usages si le Prince le permettoit. Les Souverains de toutes les parties de l'Europe catholique ont appelé ou reçu la Compagnie, & l'ont autorisée à suivre ses constitutions. Il en a été de ce royaume comme des autres, jusques à ce que le malheur des temps obligea les Jésuites d'en sortir. A leur retour, la jurisprudence à leur égard reçut une atteinte, & un changement assez considérable. Henri IV, vivement sollicité de les réduire à la condition commune, crut devoir donner quelque chose aux raisons ou à l'importunité de leurs ennemis. Il leur ôta la faculté de recevoir des successions directes ou collatérales: mais il déclara (a) en même-temps que ceux qui seroient congédiés rentreroient dans tous leurs droits. (a) Art. V. Telle est la disposition de l'édit du mois de Septembre 1603, par rapport à cet article.

Le Parlement de Paris eut assez de peine à vérifier l'édit, ainsi qu'on l'a marqué sous le 2 de Janvier 1604. Il obéit à la fin, & il arrêta en même-temps que le Roi seroit supplié de pourvoir par une déclaration à ce que ceux qui auroient été quelque-temps en la Société ne pussent être reçus aux partages pour le trouble qu'ils apporteroient aux familles. C'est ce qu'on peut voir dans l'original de l'arrêt de vérification, & ce que n'avoit pas vu sans doute un auteur (b) de Palais, qui fait dire, contre toute vérité à M. l'Avocat gé- (b) Bar- det dans son Recueil des Arrêts du Parlement, tom. 1.

1715.

néral Bignon, que la Cour avoit fait *prudemment un arrêté par lequel, après deux ans de noviciat & les vœux qui ont accoutumé d'être faits, alors ceux de cette Compagnie sont déclarés incapables de toutes successions.* Le Roi n'ayant point fait de déclaration particulière sur le cinquième article de son édit, il est évident qu'il subsiste dans toute sa force, & qu'en ce point il doit régler notre jurisprudence. Après cela il y a tout sujet de s'étonner que différens écrivains, de la profession de celui dont nous venons de parler, aient avancé les uns, que les Jésuites congédiés après les deux années de probation sont inhabiles à succéder; les autres, qu'ils le sont après cinq ans depuis l'émission de leurs premiers vœux. Une simple lecture de l'édit de 1603 leur auroit épargné ces erreurs de fait qu'ils appuient quelquefois par des arrêts qui ne font rien à la question, & s'ils avoient bien connu l'état des Jésuites après leur sortie de la Société, Dufresne (a), Bardet (b) & Ricard (c) n'auroient point fondé leur opinion sur ce qu'ils sont encore religieux, quoiqu'ils soient rentrés dans le monde. La plupart des écrivains, & sur-tout les compilateurs se copient. Le premier qui s'égare fait bientôt perdre la route à ceux qui le suivent. La vérité est donc, que nulle loi n'ôte à un Jésuite le droit que lui donne la nature de reprendre ses biens auxquels il n'a pas renoncé, quand en changeant de situation, il recouvre celui d'en disposer, & même de se marier. Ce droit a incontestablement subsisté sans aucune atteinte véritable jusques à l'affaire du sieur le Picart d'Aubercourt, qu'on peut regarder comme la première source de la déclaration dont nous parlons.

(a) *Journal des Audiences.*

(b) *Recueil des Arrêts du Parlement.*

(c) *Traité des Donations.*

Ce Gentilhomme ayant quitté l'habit de la Société, à la réquisition de sa famille, fut obligé de demander au Parlement de Paris l'exécution de l'édit de 1603 en sa faveur. Les Magistrats persuadés qu'ils ne pouvoient prononcer à son préjudice, à moins que d'y être autorisés par l'autorité souveraine, donnèrent le 10 Mars 1701 un arrêt portant, que Sa Majesté feroit très-humblement suppliée d'expliquer ses intentions sur l'observation du cinquième article de l'édit, & de fixer le temps, après lequel ceux qui auroient fait les premiers vœux dans la Société ne pourroient être reçus à parage, pour le trouble qu'ils apporteroient aux familles. Le Roi, par arrêt du Conseil du 8 Octobre suivant, nomma des commissaires pour examiner les mémoires, titres & pièces qu'on avoit produites. Néanmoins il ne jugea pas à pro-

pos de prononcer définitivement, & il donna ordre au Parlement de juger la cause, en rendant aux parties la justice qu'on croiroit leur être due. Sur quoi le sieur d'Aubercourt fut débouté de ses demandes le 7 Mai 1703. Les plus fameux Avocats de Paris s'étoient déclarés pour lui. C'étoit une foible consolation : mais il trouva une ressource dans l'espérance de voir casser un arrêt donné contre la disposition expresse des ordonnances. Le Parlement de Paris en donna un autre le 15 Juillet 1712, contre le sieur Boudart de Cousturelle, gentilhomme d'Artois, qui avoit été maintenu dans ses droits par sentence du Conseil de sa Province, rendu le 21 Mai 1711. Cependant il faisoit parler pour lui non-seulement l'édit d'Henri IV, mais encore les articles de la capitulation d'Arras, avec les déclarations & lettres-patentes de Sa Majesté, enregistrées au Parlement même de Paris, en faveur des Jésuites de Flandres.

Jusqu'ici la Société n'avoit point paru dans cette affaire. Peut-être avoit-elle cru qu'il n'étoit pas de son intérêt de faciliter la retraite à ses sujets, & de fortifier les tentations que la cupidité, le chagrin, l'ennui de son état peuvent faire venir à de jeunes gens, en leur laissant apercevoir qu'ils pouvoient reprendre ce qu'ils avoient quitté, & que s'ils avoient des ressources dans le monde avant que de l'abandonner, ils n'en manqueroient pas quand il leur plairoit d'y retourner. Mais enfin cette considération céda à d'autres plus fortes. Chaque corps aime à suivre ses lois fondamentales. Saint Ignace a regardé comme un point essentiel à sa Compagnie, que tous les membres qui la composent ne se dépoulassent point de leurs biens jusques à la profession solennelle. Si par-là elle s'expose à perdre quelques bons sujets qui se dégoutent, elle se procure la liberté de se défaire avec moins de peine des mauvais ou des inutiles qui l'incommodent. Ainsi des avantages réels compensent des inconvéniens incertains. Les Jésuites se joignirent donc à ceux qui se croyoient lésés par les derniers arrêts, & prièrent le Roi de faire une décision générale qui assurât à l'avenir leur état & leurs droits. Sur quoi Sa Majesté, après avoir demandé & reçu au mois de Septembre 1714, l'avis du premier président, des avocats & procureurs généraux signé de leur main, nomma par arrêt du 8 Octobre de nouveaux commissaires des plus qualifiés de la cour & du conseil pour finir cette affaire. Quoique les Jésuites dans leur requête, représentassent au Roi qu'il seroit de la justice de les laisser jouir & disposer de leurs

biens suivant leurs constitutions, & ce qui se pratique dans le reste de la chrétienté, il est aisé de voir qu'ils songeoient plus à pourvoir aux besoins de ceux qui quittent la Compagnie, qu'aux avantages des autres qui y restent. Le mémoire qu'ils publièrent avec la requête contient deux parties. Dans la première on prouve que l'édit de 1603 subsiste encore; dans la seconde, que l'intérêt public ne demande point qu'on les réduise sur le pied des autres religieux. Que l'édit subsiste, c'est ce qu'on ne peut nier, comme nous l'avons fait voir. Que son exécution ne préjudicie pas à beaucoup de familles, c'est un point dont il est difficile de faire convenir ceux qui s'y trouvent intéressés. Un frère, une sœur, un cousin saisis du bien d'un homme qui s'est fait religieux, ont un violent penchant à croire qu'il est de l'intérêt de la république qu'ils ne le relâchent pas. Après tout, l'intérêt public est le même dans tous les états; cependant en nul endroit du monde on ne dispute aux Jésuites le droit de disposer de leurs biens, même dans la Compagnie, quand ils n'y ont pas pris le dernier engagement. Ce qu'on dit aujourd'hui, on le dit il y a plus d'un siècle à Henri IV, & ce Prince après avoir tout écouré, jugea qu'il étoit criant & contre l'humanité de traiter les innocens en coupables, & de leur enlever leur patrimoine lorsqu'ils ne vouloient pas y renoncer: il paroît même qu'il étoit bien résolu de remettre insensiblement les Jésuites sur le pied où ils étoient avant leur exil, puisqu'en 1606 & 1609, il permit à deux d'entre eux, actuellement revêtus de l'habit de la Société, de recueillir une partie considérable de la succession de leurs parens, & que le 27 Août 1606, il donna une déclaration par laquelle il assuroit à la Société le droit de succéder depuis les premiers vœux, moyennant sa permission portée par des lettres-patentes. Mais, dit-on, tandis que les Jésuites n'ont pas fait leurs derniers vœux, on est incertain dans les familles s'ils ne reviendront point, ce qui empêche des établissemens considérables. Par ce principe, on devrait obliger un père veuf qui marie un fils unique, à lui céder tout son bien ou renoncer à un second mariage, car le fils s'en marieroit mieux. Par ce principe, il faudroit obliger tous les ecclésiastiques, les pères de l'Oratoire & de la Mission, les chevaliers de Malte qui diffèrent si long-temps leur profession, en un mot tous ceux qui gardent ou sont censés garder le célibat, de sacrifier ce qu'ils ont, à l'établissement de leurs familles.

Le Jésuite congédié, ajoute-t-on, jette le trouble dans les familles s'il revient à partage. A cela on répond qu'il n'y a qu'à

le regarder comme absent, jufques à fes derniers vœux; à ne fe pas approprier fon bien; à envifager ce bien comme un dépôt dont on rendra compte. En revenant au fiècle, il ne trouble pas plus fa famille que feroit un homme qui au retour d'un long voyage dans les pays étrangers, où on l'auroit cru mort, viendroit demander fa légitime; que fait un enfant, lequel vient au monde bien des années après fon aîné, qui fe flattoit d'être unique. Les uns & les autres ont tort, fi l'on veut, celui-ci d'être né; ceux-là de n'être pas reftés où ils étoient: après tout, s'il y a du trouble quand ils paroiffent, il ne faut s'en prendre qu'à la cupidité des héritiers.

Voilà en abrégé les raifons des Jéfuites qui firent impreflion fur l'efprit des commiffaires. Tous convinrent qu'il falloit ordonner l'exécution de l'édit de 1603, & fixer un temps, après lequel les religieux de la Société feroient incapables de toutes fuccelfions; ce qui feroit cefler les inconvéniens qui naiffent de l'incertitude du temps de leur profeflion, fans donner atteinte à la forme de leur inftitut. Mais les avis ne furent pas uniformes fur la limitation du temps. Cependant comme les religieux de la Société ne font admis d'ordinaire à la profeflion folennelle qu'à trente-trois ans accomplis, la pluralité des voix alla à leur laiffer jufques à cet âge la faculté d'exercer à l'avenir, en prenant l'habit féculier, les droits que leur donne la naiffance, fans aucune reftitution de fruits, & le Roi fe rangea de ce côté-là. Pour ceux qui avoient été congédiés jufques-là de la Compagnie, la déclaration ne les autorife à reprendre leurs biens qu'en cas qu'ils euflent intenté leurs actions aux termes & en conféquence de l'édit de 1603, faute de quoi ils font cenfés y avoir renoncé, & réfervés feulemment aux fuccelfions qui pourroient leur échoir dans la fuite. Cette déclaration a été enregistrée dans tous les parlemens du Royaume.

Louis XIV meurt âgé de 77 ans, cinq jours moins.

Septembre 1.

Nous ne marquons ici la mort de ce Prince, que parce que c'est le terme de cet ouvrage. Ainfi nous ne répéterons point ce que nous en avons dit dans l'hiftoire profane, où nous croyons en avoir donné en peu de mots une affez juftte idée. Une fimple lecture de ces mémoires perfuadera aifément qu'il a mérité autant ou plus qu'aucun autre Souverain le titre de *défenseur de la Foi* que faint Remi donnoit autrefois au premier de nos Rois qui a embraffé le christianisme: & celui d'*Evêque extérieur* dont Eufebe a cru pouvoir honorer le Grand Conftantin. Jamais Prince ne fut plus attaché à fa religion, plus fen-

1715.

fible à ses progrès ou à ses pertes , plus jaloux de l'étendre au dehors , & de la conserver au dedans pure & entière. Le calvinisme succomba sous un seul de ses édits. Le Jansénisme plus adroit & plus caché se déroba autant qu'il put à ses yeux , il se voila , il se masqua ; mais Louis ne l'eût pas plutôt découvert qu'il le poursuivit à toute outrance ; & cette hérésie seroit tombée sous ses coups , si Dieu n'en avoit autrement disposé pour punir l'orgueilleuse opiniâtreté de ceux qui s'y sont livrés , & pour éprouver ses élus. Il avoit demandé la dernière constitution , pour faire périr par la condamnation du livre des *Réflexions Morales* , l'idole du parti , le peu qui restoit d'espérance & de ressource aux novateurs. Les premiers pasteurs avoient secondé son zèle , les parlemens du royaume étoient entrés dans ses intentions : sa mort prématurée dans la conjoncture l'empêcha de consommer son ouvrage , & les suites ont fait douter assez de gens s'il n'auroit point été avantageux à la religion qu'il ne l'eût pas commencé. Mais ce n'est point la bulle qui a produit le mal , elle n'a fait que le découvrir comme la sonde qu'on porte dans un abcès en fait sortir le pus qui y étoit caché. Il étoit de la destinée de Louis le Grand de ressembler encore par cet endroit au Grand Constantin. Durant la vie de l'un , les plus déterminés Ariens n'osèrent attaquer la consubstantialité du Verbe : pendant le règne de l'autre , personne ne se déclara impunément disciple de l'évêque d'Ypres ; ont-ils expiré , l'erreur se montre , elle se fortifie , elle marche tête levée , elle insulte hautement à la vérité. Puisse le Dieu de vérité toucher fortement les cœurs de ceux qui lui résistent ! Puisset-il inspirer aux ouailles un respect sincère pour leurs pasteurs , à tous ceux qui portent encore le nom de Catholiques , une soumission entière pour les décisions de l'Eglise son Epouse & leur Mère !

F I N.



TABLE DES MATIERES.

A

A B B E S S E d'Annonay, insulte au Commissaire Apostolique délégué pour la réformation de son Ordre an. 1667. Avril 4.

Abraham : s'il est Fondateur des Frères de la Charité, 1695. Novembre 16.

Abolition : l'opinion qui dit qu'elle n'est que déclaratoire censurée, 1667. Mai 5. à quelle condition un homme coupable de plusieurs péchés mortels peut la recevoir immédiatement après l'accusation, 1695. Janvier 15. Doit-elle être refusée ou différée précisément à cause de la rechute, 1703. Mai 5.

Abus : peut-on appeler ainsi ce que l'Eglise pratique aujourd'hui ; parce qu'elle ne le pratiquoit pas autrefois ? 1693. Janvier 15.

Accord de la Théologie avec la Philosophie. Voyez Cailly.

Acceptation de Bulles se fait par voie de jugement, 1705. Juillet 16.

Actes des Saints publiés par les Jésuites, condamnés, puis rétablis par l'Inquisition d'Espagne : justifié à Rome excepté le Propylæum, & pourquoi, 1695. Nov. 14.

Agén. L'Evêque de cette Ville insulte à Messieurs de Luçon & de la Rochelle en faveur de M. le C. de N. 1711. Avril 28.

Agnès (la Mère) sœur de M. Arnauld auroit passé volontiers toute sa vie sans communier, 1695. Janv. 15.

Agréda (Marie) ses écrits & leur sort, ses illusions, sa docilité pour ses Confesseurs, 1695. Mai 20.

Albani (le Cardinal Jean-François) élu Pape sous le nom de Clement XI. 1700. Nov. 23.

Alcoran. Ce qu'en dit le livre intitulé Testament de M. de Colbert, 1681 Mai 19.

Alet. Voyez Appel.

Alexandre VII. Pape meurt : Caractère de ce Pape : Nonciatures qu'il avoit remplies, 1667. Mai 22. Libelles publiés contre lui en France, & dans les Pays-Bas. *ibid.*

Alexandre VIII. élu Pape 1689. Octobre 6. Sa mort 1691. Février 1. condamne tout le système du livre de la fréquente Communion, 1695. Janv. 15.

Alexandre (le Père) Jacobin, auteur

de plusieurs volumes, attaque le Père Daniel Jésuite, qui des deux eut l'avantage, 1697. Mars 28.

Signe dans le cas de conscience le contraire de ce qu'il avoit établi dans ses livres : serétracte, 1701. Juillet 20.

Altieri (le Cardinal) élu Pape sous le nom de Clement X. y consent avec peine, 1670. Avril 29.

Ambassadeur. Les Anglois trouvent mauvais que leur Roi en envoie un à Rome, & approuvent qu'il en ait un à la Porte, 1687. Février 12.

Amour de Dieu, le premier & le plus grand des préceptes. Auteurs relâchés sur ce précepte, épargnés dans les Provinciales, 1679. Mars 2.

Amour de Dieu habituel, tout homme doit l'avoir, 1697. Mars 28. Déclaration du Clergé sur l'amour de Dieu, 1700. Septembre 4. M. Bossuet nie la possibilité du pur amour, est abandonné, 1699. Mars 12.

Ancyre Voyez, Vicaire.

Année Chrétienne ; livre mis à l'Index, 1695. Septembre 17.

Ante-Christ, ce qu'il sera selon le sieur Van-Hamme Janséniste, 1702. Mai 7.

Antoine (Dom) de saint Bernard, qui c'est, 1708. Juil. 13.

Apocalypse. Les Prophéties qu'y trouve Jurieu contre l'Eglise Romaine, 1699. Mars 12.

Apologie des deux censures de Louvain & de Douay condamnée à Rome, 1697. Mai 8.

Apologie pour la doctrine des Jésuites. Précis de cet Ouvrage, 1703. Août 17.

Apologie des Réflexions Morales donnée sous le nom de M. de Meaux après sa mort, 1708. Juil. 13.

Appel de M. l'Evêque d'Alet, de la Sentence de M. l'Archevêque de Narbonne au Pape, 1688. Mars 19.

Appel interjeté par le Procureur Général du Parlement de Paris de la Bulle d'Innocent XI. au Concile Général au sujet des Franchises : motifs de cet Appel, discours de M. le Procureur Général, 1687. Mai 12.

Appels du Pape Concile, frondés par un Auteur, 1687. Mai 12.

Appel interjeté du Mandement de M. de

Tournon par les Missionnaires Chinois, 1705. Janv. 25.

Approbations données au livre de la fréquente Communion : combien elles furent utiles, 1695. Janv. 15.

Archives : des anciens Moines qui dispoient tout, ont su conserver & faire valoir leurs Archives, 1671. 15.

Arnauld (Antoine) ses injures horribles contre M. Malet : compose pour s'en justifier une Dissertation, ne répond pas au Livre du P. le Teillier, 1667. Nov. 22. M. Arnauld étoit à Paris, le jour auquel M. l'Evêque d'Angers son frère attestoit qu'il étoit à Saumur, demeure complice de cette fausseté, 1688. Sept. 1.

Ses mouvemens pour défendre la Lettre du Père Gabrielis, 1679. Octobre 12. Ses plaintes & ses injures contre le faux Arnauld, 1691. Juillet 22. meurt en Flandres, âgé de près de 83. ans ; reçoit à la mort les Sacremens de la main du P. Quefnel : sa grande érudition, son autorité dans le parti ; s'étoit relâché sur la fin, touchant l'article de la liberté : Paroles de M. l'Abbé de la Trappe sur sa mort : Eloges bien opposés qu'en firent les disciples du défunt : Comparé avec Origene & Tertullien ; étoit-il doux, humble, & imitateur de S. Augustin : y a-t-il apparence qu'il ait refusé le Cardinalat. Son cœur porté à Port-Royal des Champs : lieu de sa sépulture inconnu, 1694. Août 8. est-il auteur du livre de la fréquente Communion, & de celui de la Tradition de l'Eglise, 1605. Janv. 15. Ce que M. l'Abbé de la Trappe a écrit touchant sa mort, 1700. Octobre 27. se retire au pays de Liège, 1603. Mai 30. accusé par le Père Gerberon, 1704. Novembre 24.

Arnauld (...) Evêque d'Angers défend à l'Université d'Angers de faire signer le Formulaire, sans distinguer le fait d'avec le droit. L'Université est soutenue par Arrêt du Conseil : suite de cette affaire : M. d'Angers rétracte son Ordonnance sous prétexte d'y donner des éclaircissemens, 1676. Mai 4.

Arnauld (la Comédie du faux) les Acteurs, l'intrigue, les épisodes, le dénouement & le succès de la pièce, 1691. Juillet 22.

Arras. Voyez, Seves.

Arrêt du Parlement de Paris qui renvoie à la Faculté de Théologie l'examen d'une proposition de l'Archevêque de Strigonie : le Parlement ne paroît pas content des longueurs de la Facul-

té dans ses déclarations, 1683. Janv. 20. *Arrêt* du Conseil qui défend de publier aucun écrit sur les affaires du temps, 1701. Juillet 20. Autre Arrêt pour défendre de débiter & réimprimer le livre des Réflexions Morales, 1708. Juillet 13. Autre Arrêt contre le Mandement de M. de Metz, 1714. Août 22. *Arrêt* du Parlement qui supprime un livre intitulé *Historia Societatis Jesu*, 1713. Mars 24. Autre Arrêt contre le libelle du *Témoignage de la vérité*, 1715. Février 21. *Arrêt* de l'Empereur de la Chine portant bannissement de Monsieur Maigrot & de quelques autres Européens, 1706. Juin 24.

Assemblée du Clergé au sujet des différens survenus entre le Pape Innocent XI. d'une part, & le Roi, & le Clergé de l'autre ; est recue diversément du public, 1681. Mars 19. porte au Roi ses plaintes contre les calomnies atroces des Ministres Protestans, Juillet 14.

Assemblée de Prélats au sujet de la Constitution *Unigenitus* 1614. Janvier 23.

Assemblées Provinciales, Voyez Fénelon.

Assomption de la sainte Vierge : ce que la Faculté de Théologie de Paris en croit, 1696. Mai 20.

Attestation de plusieurs savans, touchant quelques Manuscrits au sujet du livre de l'Imitation de Jesus-Christ, 1671. Août 15.

Attrition, suffit-elle dans le Sacrement : quels caractères elle doit avoir. Divers sentimens de divers Auteurs à ce sujet, 1667. Mai 5.

Aubarede, Chanoine Régulier, & grand-Vicaire de Pamiers excommunie ceux qui avoient été pourvus par le Roi des Bénéfices vacans en Régale, est exilé, 1681. Mars 19.

Audience. Voyez Tournon.

Avertissement Pastoral du Clergé de France à ceux de la Religion P. R. signifié à tous les consistoires, 1682. Juin 1.

Augustin (Saint) selon les Jansénistes : le fond de la Religion consiste à bien entendre ses Ouvrages, 1697. Mai 8. Le 10. tome des Ouvrages de ce Père de l'édiction des Bénédictins attaqué, 1699.

Augustin Kergré. Voyez Gerberon.

Avis salutaires de la B. V. M. à ses dévots indiscrets : ce libelle est suspendu par l'Inquisition de Rome, condamné par l'Université de Mayence, & par l'Inquisition d'Espagne, 1674. Juin 19.

Aumône, on est obligé de la donner du superflu, & quelquefois du nécessaire : c'est la doctrine de Vasquez, 1679. Mars 2. Voy. *Pauvres*.
Auxiliis, Histoire de la Congrégation de *Auxiliis* du père Serri Jacobin, revue par le père Quesnel, 1703. Mai 30.

B

BAILLET, son goût & son talent pour écrire ; attaque le fondement de la dévotion à la sainte Vierge, 1695. Septembre 17. parle pour & contre le système de Descartes expliqué par le sieur Cailly, 1701. Mars 30.

Bannez Auteur Dominicain a tenu en effet des sentimens que les Provinciaux imputent fausement à d'autres Auteurs, 1679. Mars 2.

Bargellini Nonce en France, concerte la paix de l'Eglise avec les amis des quatre Evêques : il connive à leur mauvaise foi, 1668. Septembre 1.

Basnage, célèbre Protestant, réfute divers sophismes du prétendu *Témoignage de la vérité*, 1715. Fév. 21.

Bayle n'étoit pas plus attaché à Calvin qu'au Pape : offrit de se faire Catholique ; ce qui empêcha l'exécution : se déchaîna contre l'Eglise Romaine : se contredit, 1692. Fév. 2. Son témoignage sur le livre de la dévotion à la sainte Vierge, 1695. Septembre 17. Ses impiétés sur le titre de Mère de Dieu, 1696. Mai 20.

Bayus. Ses ouvrages condamnés par le Pape, 1696. Mai 8.

Bénaventé Evêque d'Ascalon : sa lettre aux Cardinaux de la Propagande, 1699. Avril 28.

Bénédictins de saint Maur éditeurs des ouvrages de saint Augustin. Voyez *Edition*.

Bénéfices. Voyez *Rancé*.

Béranger ; Ses frayeurs à l'heure de la mort, 1704. Nov. 24.

Berthold (le bienheureux) premier Général des Carmes, 1695. Nov. 14.

Bibliothèque (nouvelle) des Auteurs Ecclésiastiques par M. Ellies du Pin, proscrite par M. de Harlay, Archevêque de Paris, l'Auteur obligé de se rétracter. Caractère de cet Ouvrage, 1693. Avril 16.

Bien : en quel sens on donne un bien spirituel pour un bien temporel, ou un bien temporel pour un bien spirituel, 1679. Mars 2.

Bissy (M. le Cardinal de) Témoignage que lui rendoient les Jansénistes avant qu'il eût écrit contre eux, 1614. Janv. 23.

Blasphémateurs : Déclaration du Roi

contre les blasphémateurs ; peines décernées par les anciens Canons, & par la déclaration, 1666. Juillet 30.

Bossuet Evêque de Meaux, fait l'ouverture de l'Assemblée du Clergé par un discours éloquent, 1681. Mars 19. n'avoit jamais lu les Mystiques, lorsqu'il examina les ouvrages de Madame Guyon, 1695. Avril 15. trouvoit dans les Epîtres de saint Paul la nécessité des lettres testimoniales que M. de Reims exigeoit des Réguliers, 1697. Mai 24. demande pardon au Roi à genoux de ne lui avoir pas découvert plutôt que M. de Fénelon étoit Quétiste : accusé d'une erreur opposée à celle de son adversaire, 1699. Mars 12. à quel motif le parti attribua ses mouvemens contre le *Cas de conscience*, 1701. Juillet 20. Tente en vain de justifier le livre des *Réslex. mor.* 1708. Juil. 13.

Boileau (le Docteur) député pour examiner quelques propositions sur les cérémonies de la Chine. Discours qu'il fit à ce sujet, 1700. Octobre 18.

Bourgeois Approbateur du livre de la Fréquente Communion, & député à Rome pour le défendre, 1695. Janv. 15.

Bourdaille : son système dissimulé par M. Arnauld, 1694. Août 8.

Bourdoulou (le Père) Jésuite, occasion & dessin du Sermon qu'il a fait sur la dévotion à la sainte Vierge, 1564. Juin 19.

Bourignon Fanatique des Pays-bas : Mère spirituelle du père Cort de l'Oratoire, 1678. Nov. 18.

Bref du Pape au sujet du *Cas de conscience* : ce qu'ont dit les Jansénistes de ces Brefs, 1701. Juillet 1. Autres Brefs au sujet de l'acceptation de la Bulle *Vineam Domini Sabaoth*, 1705. Juillet 16. Autres touchant la Constitution *Unigenitus*, 1714. Mai 8.

Brigode (Arnould Joseph) arrêté à Bruxelles. Elargi à certaines conditions. S'il les exécuta, 1703. Mai 30.

Buffier (le Père) Jésuite, envoyé par son Vice-Provincial à Quimper, & pourquoi. Appelé par son Général à Rome, 1697. Mars 28.

Buhi (le Père) Carme de la place Maubert soutient une Thèse contraire à la Cour de Rome : le Parlement le protège, 1681. Décembre 4.

Bulle du Pape qui condamne les délibérations & Assemblées du Clergé de 1681. & 1682. 1691, Janvier 30.

C

CAJETAN (le Cardinal) Dominicain relâché sur le précepte de l'amour de Dieu, 1679. Mars 2.

- Cailly* Auteur du livre intitulé : *Accord de la Théologie avec la Philosophie* : s'il est Auteur du système qu'il enseigne , 1701. Mars 30.
- Calomnies* atroces des Ministres protestans contre l'Eglise Romaine , 1685. Juillet 24.
- Calvinistes* : diverses Déclarations du Roi pour les affoiblir : ce que dit Larrey à cette occasion , 1682. Juin 10. Prennent les armes : mouvemens & pratiques des Ministres pour retenir leurs sectateurs , 1682. Juin 11.
- Cambray* : Archevêque de Cambray trompé par les Jansénistes , approuve le Nouv. Testament de Mons , 1667. Novembre 22.
- Canons* au sujet des Evêques , 1697. Mai 24.
- Cantique des Cantiques* interprété selon le sens mystique. Livre de Mad. Guyon condamné , 1694. Octobre 16.
- Carmes*. Descendent-ils d'Enoch ou d'Elie. Leurs écrits à ce sujet contre les Jésuites d'Anvers , 1695. Nov. 4.
- Carthésianisme*, la sixième Congrégation générale de l'Oratoire , défend à tous ses sujets de l'enseigner , 1678. Fév. 16.
- Cas de conscience* envoyé de Clermont , imprimé à Liège , décidé par 40. Docteurs de la Faculté de Paris : condamné en France , à Rome & ailleurs , 1702. Juillet 20. Condamné par la Faculté de Louvain , 1705. Juill. 16.
- Cassien*. Sa doctrine sur l'usage de la sainte Communion , 1695. Janvier 15.
- Castorie*. Voyez Neercassel.
- Casuites*. L'idée qu'en avoit M. de la Trappe étoit-elle juste , 1700. Oct. 20.
- Catholiques-Romains* font sauvés en professant leur Religion de l'aveu des Luthériens , 1707. Avril 28.
- Censures* : Recueil de diverses pièces concernant les censures de la Faculté de Théologie de Paris condamné au feu par le Parlement de , 1666. Mai 19.
- Censure* portée par la Faculté de Théologie de Paris contre les écrits des pères le Comte & le Gobien. Ce qu'en a dit un Auteur non suspect , 1700. Oct. 18.
- Cérémonies* Chinoises : les Missionnaires partagés à ce sujet , se réunissent , se divisent de nouveau , & comment. M. Maigrot prétend décider la question , sur la foi de qui , & sur quel fondement : ses plaintes contre les Jésuites , étoient-elles justes , 1693. Mars 26. examinées à Rome : difficulté de l'examen 1699. Avril 28. déclarées superstitieuses conditionnellement pour les uns & absolument pour les autres , 1704. Novembre 20. M. de Tournon tâche de les abolir , 1705. Décembre 4. en défend l'usage , Janvier 25.
- Cerle*, Chanoine Régulier , & Grand-Vicaire de Pamiers , casse les Sentences du Métropolitain ; excommunie les Grands-Vicaires qu'il avoit nommés , est condamné à être traîné par les rues , décapité , 1681. Mars 19.
- Chapelet* pris pour un Couteau , 1700. Avril 18.
- Charité* (les Religieuses de Notre-Dame de la) confirmées par le Pape , 1666. Janvier 2.
- Charité* (les Frères de la) écrivent contre les Carmes : prétendent descendre d'Abraham , 1695. Novembre 14.
- Charles Borromée* : la Doctrine du Saint touchant la Fréquente Communion , 1695. Janv. 15.
- Charrone* : différent survenu au sujet des Religieuses de Charrone entre la Cour de Rome & celle de France , 1681. Mars 19.
- Chaulnes* (M. le Duc de) Ambassadeur de France à Rome , fait élire Pape le Cardinal Altieri ; & exclure le Card. Elci du Pontificat , 1670. Avril 29.
- Chine*. La Religion Chrétienne y est approuvée par un Edit solennel de l'Empereur à la requête des Jésuites , 1692. Février 2. Voy. Cérémonies.
- Chinois* : Peuple fier , 1700. Avril 18.
- Cicé* (Monsieur l'Abbé de) Prêtre des Missions étrangères se conforma toujours à la pratique des Jésuites à la Chine , 1700. Avril 18.
- Clement IX.* trompé par les 4. Evêques , leur rend ses bonnes grâces ; il crut qu'ils agissoient de bonne foi , il dut le croire , 1668. Sept. 1. meurt , 1669. Décembre 9.
- Clement X.* Son éléction au Pontificat , 1670. Avril 29. Sa mort , 1676. Juil. 22.
- Clément XI.* Pape , grand homme de bien & fort habile , 1701. Juillet 20.
- Cock* Vicaire Apostolique en Hollande par *interim*. Les Etats lui défendent d'exercer aucune fonction & pourquoi , 1702. Mai 17.
- Codde* Vicaire Apostolique en Hollande -condamné à Rome , canonisé par son parti : le Pape défend de prier pour lui après sa mort , 1702. Mai 7.
- Colbert*. Voy. Testament.
- Colbert* (Monsieur) Archevêque de Rouen comment il s'aliéna des Jésuites , 1697. Mars 28.
- Combe*. (le Père de la) Auteur du livre intitulé : *Orationis mentalis analysis* , &c. 1694. Octobre 16.

Commissaires nommés par le Pape à la prière du Roi pour faire le procès à quelques Evêques, 1667. Janvier 18.

Commissaires Réguliers délégués par le Pape à la prière du Roi, pour réformer les Ordres Mendians; refusent les Collègues que le Parlement leur avoit donnés, 1667. Avril 4.

Communautés quelquefois incommodes au public, & pourquoi, 1666. Déc.

Communautés établies à la Flèche & à Angers, dissipées par Ordre du Roi, 1676. Mai 4.

Communion de tous les jours, & sous de plus grandes ou plus petites espèces: Décret du Pape à ce sujet, 1679. Fév.

Communion: le Livre de la Fréquente Communion attaqué & défendu vivement: Précis de l'ouvrage, 1695. Janvier 15.

Compilateurs: ne font que se copier les uns les autres, 1715. Juillet 16.

Conception. L'Office de l'Immaculée Conception condamné par le père Capisucci Jacobin; Maître du sacré Palais: éloges que donnent les Jansénistes à cette censure, 1678. Fév. 17.

Conditions. Voy. Trêve.

Conférences de Dames savantes: Ecrit du P. Gerberon, 1699. Janvier 10.

Confession des péchés véniels à un Prêtre non approuvé. Décret du Pape à ce sujet, 1679. Février.

Confession Pascale; ils s'élève à Amiens une dispute à ce sujet, & comment. Requête présentée par les Curés à Mr. l'Evêque d'Amiens: Son Jugement, infirmé par le Métropolitain; Suite de cette affaire, 1687. Mars 22.

Constitution de Clement XI. sur la créance que l'on doit aux décisions de l'Eglise touchant les faits dogmatiques, 1705. Juillet 16.

Constitution *Unigenitus* publiée à Rome, 1713. Septembre 8. acceptée par les Evêques assemblés à Paris, 1714. Janvier 23. enregistrée en Sorbonne, Mars 5. reçue en divers endroits de l'Europe, Avril 29. par la plupart des Evêques Catholiques, Mai 8.

Contradictions des ennemis de la Constitution *Unigenitus*, 1714. Août 22.

Contrition. Quel en est le motif. Est-elle si difficile à concevoir? Moyen de l'inspirer aux Pénitents: En quoi elle diffère de l'attrition, 1667. Mai 5. quelles en font les marques sûres ou équivoques, 1695. Janv. 15.

Cordeliers Observantins ont un Général particulier, refusent de reconnoître la Jurisdiction d'un Commissaire du Corps

des Conventuels, 1667. Avril 4.

Cornet Docteur: ce que c'est qu'être son Disciple, 1701. Juillet 20.

Cort, Supérieur de l'Oratoire de Malines, fils spirituel de la Bourignon; achète l'Isle de Noordstrand, & pour quoi: Censuré par Mr. l'Evêque de Cassorie, comme adonné à la boisson, & suspect d'avoir perdu la chasteté, 1678. Novembre 18.

Couet (Monsieur l'Abbé) écrit au P. Quesnel pour obtenir de lui une Lettre qu'il puisse montrer à l'Archevêque, 1696. Mai 20. Ecrit à Monsieur de Meaux au sujet du Livre des *Réflexions Morales*, 1708. Juillet 13.

Crainte de l'Enfer peut-elle changer le cœur, 1697. Mars 28.

Croquer Dominicain tire Monsieur de Conon d'intrigue, 1700. Avril 18.

Cures: Monsieur le Tellier Archevêque de Reims avoit voulu les rendre amovibles, 1697. Mai 24.

D

DANIEL (le Père) Jésuite: ses Lettres au père Alexandre Jacobin, 1697. Mars 28. Auteur de la Remontrance à Monsieur de Reims, Juillet 15.

David Docteur de Sorbonne. Son Livre opposé à celui du sieur Gerbais examiné. Le Clergé y trouve à redire. Se contente des explications de l'Auteur, 1680. Décembre 18.

Dauphin (Monseigneur le) nommé par le Roi pour terminer le différent de MM. les Evêques de Luçon & de la Rochelle avec M. le Cardinal de Noailles, 1711. Avril 28. caïomnié par les Jansénistes, 1712. Juin 17.

Décision faite par des Docteurs pour demeurer secrète, 1701. Juillet 20.

Décision des Docteurs Luthériens favorable à la Religion Catholique, 1707. Avril 28.

Déclaration du Roi concernant les Prétendus Réformés, 1669. Février 1.

Déclaration du Clergé sur la Puissance Ecclésiastique, suivie d'un Edit du Roi pour la faire enregistrer. Discours de Mr. le Pr. Président & de M. le Procureur Gén. à ce sujet, 1682. Mars 19.

Déclaration du Roi au sujet des Prétendus Réformés, 1698. Décembre 11. Autre Déclaration concernant les Jésuites, 1715. Juillet 16.

Déclaration de la Faculté de Douay touchant la Constitution *Unigenitus*, 1714. Août 3.

Décret du S. Office qui proscriit quelques Ouvrages, 1676. Juin 22.

- Décret* de la Faculté de Douay contre l'Apologie historique de deux censures, &c. 1690. Janvier 24.
- Décret* affiché à Rome contre les Lettres Pastorales de MM. les Evêques de Châlons, de Bayonne & de Boulogne, 1714. Mai 6.
- Défense* de l'Eglise Romaine contre les Protestans condamnée par M. de Malines & à Rome, 1695. Janvier 15.
- Défenseur* de la Foi, titre donné à Clovis, mérité par Louis le Grand, 1715. Septembre 1.
- Délai* de l'Absolution. Voy. Absolution.
- Descartes*. Voyez, Cailly.
- Desmarests* Ministre protestant, ce qu'il dit du Livre de la Fréquente Communion, 1695. Janvier 15.
- Dévotion* à la sainte Vierge: Livre du sieur Baillet sur cette matière mis à l'Index & pourquoi, 1695. Sept. 17.
- Dieu ne commande rien d'impossible*: comment les Bénédictins expliquent ce passage de Saint Augustin 1699.
- Différens* entre la Cour de Rome & la Cour de France terminés, comment & sous quel Pape. Le Roi, le Clergé, le Parlement n'ont point rétracté leur sentiment, 1693. Août.
- Difficultés proposées* à M. l'Archevêque de Rouen, condamnées par ce Prélat, 1697. Mars 28.
- Dilemme* sur la conduite de M. Maigrot, 1700. Avril 8.
- Discipline*. Défense de la discipline observée à Sens pour l'imposition de la pénitence publique. Condamnée à Rome, 1679. Septembre 19.
- Dispositions* nécessaires pour la Communion, 1695. Janvier 15.
- Disquisitions* latines sur la Prédestination condamnées à Rome, 1697. Mai 8.
- Dissertation* de Mr. Arnauld selon la méthode des Géomètres pour la justification de ceux qui emploient en écrivant dans de certaines rencontres des termes que le monde estime durs, 1647. Novembre 22.
- Docteurs* exilés pour leur désobéissance à la Constitution, préconisés comme Martyrs, 1714. Mars 5.
- Docteurs* exclus de Sorbonne au nombre de 22. pour avoir soutenu la Constitution, 1714. Mars 5.
- Doctrines* de l'Eglise Catholique, horriblement défigurée par les Ecrits des Auteurs Calvinistes, & justifiée par ceux du Clergé de Fr. 1685. Juil. 14.
- Doctrines* Augustinienne &c. livre censuré par l'Assemblée du Clergé, 1697. Fevr. 23.
- Dominicains* de la rue S. Jacques à Paris rebelles au Commissaire de leur Ordre délégué par le Pape. Soumis par l'autorité Royale, 1667. Avril 4.
- Notes* des Religieuses. Arrêt du Parlement, qui défend d'en recevoir. Reques sous un nom emprunté ou sans quittance. Déclaration du Roi contraire à l'Arrêt du Parlement, 1667. Avril 4.
- Douc* (le Père) Jésuite, fut-il le premier à porter ses plaintes au Pape contre M. de Sébaste, 1702 Mai 7.
- Dugué*. Ce qu'il a écrit au sujet de l'Ordonnance de M. de Paris contre l'Exposition de la foi, 1696. Mai 20. Voyez Messe & témoignage de la Vérité.
- Dupin* (Ellies) Docteur de Sorbonne. Sa Bibliothèque condamnée, 1699. Av. 6. v. Bibliothèque. Approbateur de la Traduction des Homélies de S. Jean Chrysostôme. 1693. Juillet 3. Déguise les faits au sujet de la soumission faite au Pape par les Evêques, 1693. Août. Ses raisonnemens sur les affaires de la Chine, 1700. Oct. 18. Exilé pour avoir signé le Cas de conscience, 1701. Juil. 20. Approbateur du Livre des Réflex. mor. 1708. Juillet 13.
- Dupont*. v. Pontanus.
- Durand* commenté. Voyez, Cailly.

E

- E**CLAIRCISSEMENTS signifiés par les Jésuites au Syndic de la Faculté de Théologie de Paris, & par lui supprimés, 1700. Octob. 18.
- Edit* du Roi vérifié au Parlement touchant l'usage de la Régale. Favorable au Clergé, 1682. Janvier 24.
- Edit* portant défense aux Calvinistes de prêcher ou publier aucuns Livres contre la Foi de l'Eglise Catholique, 1685. Juillet 14.
- Edit* de Nantes favorable aux Calvinistes, confirmé par la Reine Régente sous la minorité de Louis XIII. Révoqué par celui de Louis XIV. 1685. Oct. 22.
- Edit* du Duc de Savoye qui bannit les Vaudois, & les Calvinistes étrangers de ses Etats, & leur interdit les Assemblées sous peine de la vie. Suite de cette affaire, 1683. Février 1.
- Edit* de Nantes. Sa révocation confirmée, 1698. Décembre 13.
- Edit* du Conseil de Sicile touchant les Rescrits étrangers, 1714. Avr. 17.
- Edition* de S. Aug. par les Docteurs de Louvain digne de Docteurs Catholiques, 1699.
- Elie*. Est-il fondateur des Carmes, 1695. Novemb. 14.
- Empereur*, écrit au Pape au sujet de l'Of.

fice de l'Immaculée Conception. Réponse de Sa Sainteté, 1678. Fév. 17.
Empereur écrit au Roi d'Espagne en faveur du Livre intitulé *Acta Sanctor*. Sa Lettre dénoncée comme hérétique, 1695. Novemb. 14.
Empereur de la Chine. Sa modération, sa politique, 1705. Décemb. 4.
Enoch. Voyez *Elie*.
Enregistrer une Loi, ce que c'est, 1714. Mars 5.
Epreuve du Congrès abolie par Arrêt du Parlement, 1677. Février 18.
Estante de M. de Sebaſte, 1702. Mai 7.
Etudes monastiques attaquées, par M. l'Ab. de la Trappe, 1700. Oct. 27.
Eudes (le Père) fondateur de la Mission. Grand-homme de bien, 1666. Janv. 2.
Evêchés érigés à la Chine, 1700. Avr. 18.
Evêques de France au nombre de 19, écrivent au Pape en faveur des quatre Evêques qui refuſoient de ſigner ou faire ſigner le Formulaire. Peut-on les concilier avec eux-mêmes. Si leurs Lettres amenèrent le calme, ou ſi elles groſſirent l'orage, 1667. Décembre 1.
Evêques. Le Pape peut-il les juger en première inſtance en vertu du Concile de Trente, 1668. Avril 16.
Evêques (les 4.) écrivent à tous les Evêques du Royaume, pour les inviter de ſ'unir à eux contre le Pape, 1668. Avr. 16. Ecrivent au Pape qu'ils ont enfin ſouſcrit & fait ſouſcrire aux Conſtitutions Apoſtoliques : ſuivant les intentions du S. Siège. Cela étoit-il vrai, 1668. Septembre 1.
Evêques d'Alet & de Pamiers ſe déclarent contre la Régale, 1673. Fév. 10.
Evêques d'Angleterre rebelles aux Ordres du Roi. Arrêtés, élargis, 1687. Février 12.
Evêque extérieur : titre donné à Conſtantin, mérité par Louis le Grand, 1715. Sept. 1.
Expoſition de la Foi condamnée par M. le Cardinal de Noailles. Caractère que fait S. E. des Auteurs & des Partifans de cet Ouvrage, 1696. Mai 20. condamnée par le Pape, 1697. Mai 8.

F

FACE. Voyez *Veronique*.
Faculté de Théologie de Louvain. Voyez *Cas de Conſcience*.
Faits dogmatiques décidés par l'Egliſe ; ce qu'en dit M. le C. de Noailles 1705. Juil. 16.
Fénélon (François de) Archevêque de Cambrai. Son eſprit & ſa piété ; fait des extraits des Myſtiques, 1695. Avril 15. Auteur du livre des *Maximes des*

Saints, condamné à Rome, ſe ſoumet ſans nulle reſtriſtion, 1699. Mars 12.
 Ce qui l'a rendu odieux au Parti, 1714. Janv. 23.
Ferdinand III. Roi de Caſtille & de Leon canonisé, 1671. Février 4.
Fêtes preſcrites par l'Egliſe. Ordre aux Huguenots de les garder extérieurement, 1669. Février 1.
Fontpertuis (Madame de) à la tête des Dames de la Grâce. Mr. Nicole lui donne ſa part de l'Iſle de Noordſtant, 1678. Septembre 16.
Formulaire dont les Evêques de Flandres exigeoient la ſignature. Ajoutoit quelque choſe à celui de Rome & pourquoi. Le Pape ordonne de ſe conformer à celui d'Alexandre VII. Ce que l'on jure par le ſerment du Formulaire, 1694. Janvier 28.
Formulaire dreſſé par l'Univerſité de Cologne au ſujet de la Conſtitution *Unigenitus*, 1714. Août 3.
Formule de censure dreſſée par M. Boſſuet contre M. de Fénélon : ſupprimée & pourquoi, 1699. Mars 12.
Fouilloux. Ce qu'il dit de M. le Cardinal de Noailles & des Univerſités des Pays-Bas, 1701. Juil. 20.
Fouquet (Mr.) Evêque d'Agde exilé à Villefranche de Rouergue. Défend aux Oratoriens de ſon diocèſe de ſigner le Formulaire ſans ſon conſentement, 1678. Septembre 16.
Franchiſes du Quartier des ambassadeurs à Rome éteintes par la Bulle du Pape Innocent XI. contre l'avis du Sacré Collège, 1687. Mai 12.
François (le Bienheureux) de Borgia de la Compagnie de Jeſus canonisé. 1671. Avril 12.
François (Saint) de Sales. Sa doctrine ſur la ſainte Communion, 1695. Janvier 15.
Fuſtemberg (le Cardinal Guil. de) poſtulé de 14. voix contre 8. ou 9. qui poſtuloient le Prince Clement de Bavière pour l'Archevêché de Cologne. Perd ſon procès devant Innocent XI. Fables débitées à ce ſujet par un Auteur, 1688. Juillet 19.

G

GABRIELIS (le Père) du Tiers-Ordre de S. François. Son Ouvrage condamné à Rome, 1676. Octobre 12.
Gabrielis (le P.) Feuillant, depuis Cardinal, écrit en faveur du *Nodus Prædeſtinationis*, 1697, Février 23.
Gaetan (le Bienheureux) Fondateur des Théatins. Canonisé, 1671. Avril 12.
Gerbais Docteur de Sorbonne. Son Li

vre des *Causés Majeures* condamné à Roine. Le Clergé de France se déclare pour cet Ouvrage a quelques expressions près, 1680. Décembre 18.

Gerberon, v. *Miroir*.

Gerberon Moine, Bénédictin de la Congrégation de saint Maur, soutient la doctrine du livre de la *Fréquente Communion*, 1695. Janvier 15. Ce qu'il écrit contre M. le Cardinal de Noailles, 1696. Mai 20. Ce qu'il dit du Père Gabrielis Feuillant, 1697. Février 23. Auteur de divers ouvrages condamnés, Mai 8. Ce qu'il dit de M. de Reims, Juillet 15. Écrit pour révéndiquer le *Problème* dont il étoit auteur, 1699. Janvier 10. N'approuve pas la soumission de M. de Cambrai à la Bulle d'Innocent XII. Mars 12. Arrêté à Bruxelles, 1703. Mai 30. Peu propre à être à la tête du Parti & pourquoi, 1704. Novembre 24.

Germon (le Père) Jésuite prouve au père Mabillon Bénédictin que son Art Diplomatique porte à faux, 1671. Août 15. Attaque indirectement l'Édition de S. Augustin faite par les Bénédictins, 1699.

Gerjon. Ce qu'il pensoit des Traductions de l'Écriture en Langue vulgaire, 1667. Novembre 22. n'est point Auteur du livre de l'Imitation, 1671. Août 15.

Gessen ou *Gerffen* Abbé de Verceil : est-il Auteur de l'Imitation ? Est un homme supposé selon divers Critiques, 1671. Août 15.

Gilbert. (le Docteur) Son Traité de la grâce dicté à Douay. Avis des Docteurs sur ce Traité. L'Auteur chassé de l'Univ. se rétracte : son Traité condamné par M. l'Evêq. d'Arras. L'Auteur écrit contre ce prélat & appelle de son Jugement, 1687. Janv. 28.

Gobat : son livre condamné par M. d'Arras, abandonné par les Jésuites, 1703. Août 17.

Goder des Marais, Evêque de Chartres. Se joint à M. Bossuet contre M. de Fenelon : ne tombe point dans l'extrémité opposée, 1699. Mars 12.

Gondrin (Louis de) Arch. de Sens écrit au Pape avec 18 autres prélats. Ses variations étonnantes, 1667. Déc. 1.

Gosani Jésuite retient le ressentiment des Nouveaux Chrétiens de la Chine contre M. Maigrot, 1700. Av. 18.

Gotschalque convaincu d'avoir corrompu le Traité contre les hérésies attribué à S. Augustin, 1699.

Guetti. Voyez, Interrogatoire.

Guyon (Madame) Ses Ecrits, ses Imagi-

nations, ses Erreurs. Avoit beaucoup d'esprit. N'a jamais été attaquée sur les mœurs. Semble plutôt avoir été trompée qu'avoir voulu tromper, 1694. Octobre 16. remet ses Ecrits à M. de Meaux par le conseil de M. de Fenelon. Sa docilité. Signe sa propre condamnation ; arrêtée, élargie, reléguée. Son Testament spirituel, 1695. Avril 15.

H

HABIT LONG. Défense aux Ministres de le porter autre part que dans leurs Prêches, 1669. Février 1.

Harlay (M. le Premier Président de) accommode l'affaire, entre Mr. de Reims & les Jésuites, 1697. Juil. 15.

Hennebal député du parti à Rome. Desseins & succès de son voyage. Paroit avec un train d'ambassadeur. Revient en équipage de pelerin, 1694. Janv. 28.

Henri IV. fit l'Édit de Nantes, autant ou plus par reconnaissance que par nécessité, 1683. Octobre 22.

Hexaples. Mauvaise foi des Auteurs de ce livre, 1714. Août 22. Condamnées par l'Assemblée du Clergé, 1715. Février 21.

Hideux. Grand Approbateur de mauvais livres. Témoignage qu'il rend à M. Baillet, 1695. Sept. 17.

Hôpital. Un auteur prétend qu'Abraham a fondé un Hôpital à Mambré & un autre dans les Limbes, 1695. Nov. 14.

J

JACQUES II. Roi d'Angleterre trahi & chassé par ses Sujets. A quelle occasion. Se réfugie en France. Y meurt saintement, 1687. Février 12.

Jansénisme. M. Talon Avocat Général au Parlement de Paris en rend suspect Innocent XI. 1687. Mai 12.

Jansénisme : L'avantage qu'il auroit eu si le cas de conscience eût été toléré, 1701. Juil. 20. Les par. isans de cette hérésie ont été plus adroits que ceux du Calvinisme, 1715. Septembre 1.

Jansénistes prennent parti contre nos Libertés & contre les droits de la Couronne en faveur d'Innocent XI. & pour quoi, 1681. Mars 19. Demandent à traiter avec le Roi au Congrès de Ratibonne, 1684. Août 10. Comme ils parlent entr'eux des Décrets des Papes, 1694. Janvier 28.

Jansénistes sollicitent M. de la Trappe de garder ses Bénéfices pour leur en remettre le revenu, 1700. Oct. 27.

Idolâtrie. Défense d'en accuser ceux qui avoient permis les cérémonies Chinoises, 1704. Nov. 20.

Jean (le Bienheureux) à *santo Facundo*,

Vundo. Canonisé, 1690. Octobre 16.
Jean (le Bienheureux) de Capistran , de l'Ordre de S. François, Canonisé, *ibid.*
Jean (le B.) de Dieu. Canonisé, *ibid.*
Jean de la Croix, Carme Déchaillé. Béatifié, 1675. Avril 21.
Jérôme (Saint) passage de ce Père contre les réserves des Hérétiques, 1701. Juil. 20.
Jésuites de France reçoivent ordre de leur Général de publier un Bref d'Innocent XI. Sont mandés au Parlement. Témoignage de M. le Pr. Président & de M. Talon Avocat Général en leur faveur. La Cour donne un Arrêt pour les mettre à couvert. L'Arrêt fut commun à tous les Religieux, 1681. Juin 20. Leur déférence pour M. l'Archevêque de Rouen au sujet de l'offense qu'il prétendoit avoir reçue d'une personne de leur Compagnie, 1697. Mars 28. Leur différent avec M. l'Archevêque de Reims, Juil. 15. sont attaqués par MM. du Séminaire des Missions étrangères au sujet des cérémonies Chinoises, 1699. Avril 28. Leurs efforts pour servir M. de Tournon Légat du Pape à la Chine) 1706. Juin 24. S'il est contre l'intérêt public qu'ils rentrent dans leurs biens en sortant de la Compagnie, 1715. Juin 16.
Jésuites de la Chine présentent une Requête à l'Empereur, pour lui demander que la Religion Chrétienne soit approuvée par un Edit public. Occasion, périls, difficultés, succès de cette démarche, 1692. Février 2.
Imitation de Jesus-Christ. Qui est Auteur de ce Livre, 1671. Août 15.
Indice. v. Office.
Injures. v. Arnaud. Quesnel. Gerberon.
Innocent XI. prend seu au sujet de la Régale, & par ses Brefs pousse fort loin la division entre la Cour de Rome & celle de France, 1681. Mars 19. Les grands éloges que lui donnent les Evêques de France, lors même qu'ils lui portent les plus rudes coups, 1682. Juin 1. Rendu suspect de Janénisme par M. Talon, 1687. Mai 12. Sa mort. Caractère de ce Pape, 1689. Août 12.
Innocent XII. Pape, 1691. Juillet 12. meurt, 1700. Septembre 27.
Innocent X. condamne l'hérésie des deux Chefs, 1695. Janvier 15.
Instructions données par des Ev. à leurs peuples, peuvent-elles être condamnées par d'autres Ev., 1711. Av. 28.
Instruction Pastorale des 40. Evêques assemblés au sujet de la Constitution *Unigenitus*, 1714. Janvier 23.
Institutions Théologiques du père Juenin de l'Oratoire condamnées à Rome & par

plusieurs Ev. de France, 1708. Sept. 25.
Interrogatoire du sieur Guetti Italien & des deux Gradués Chinois, par Ordre de l'Empereur de la Chine, 1706. Juin 24.
Joly (M. l'Avocat Général) de Fleuri. Nul Théologien n'a mieux connu le venin du *Témoignage de la Vérité* que ce Magistrat, 1715. Février 21.
Journal de Verdun, prend la défense des Réflexions Morales; désavoué par un Ecrivain du parti, 1708. Juillet 13.
Jouvenci (le Père) Jésuite a écrit à Rome selon les maximes de cette Cour, & non pas conformément à celle de sa patrie, 1713. Mars 24.
Iffy Voyez Guyon.
Juenin Père de l'Oratoire. Son sentiment sur la contrition. Ses raisonnemens sont-ils justes? 1667. Mai 5. Comme il parle des Brefs du Pape au sujet du Formulaire. Censuré par M. le Cardinal de Bissy, 1694. Janvier 28.
Jugement de plusieurs Docteurs sur les cérémonies de la Chine, sur quoi fondé, 1704. Nov. 20.
Juges Eccl. doivent être écoutés préféralement aux Laïques dans l'interprétation des Canons, 1667. Avril 4.
Jurieu impose aux Evêq. de F. 1693. Août. Jugement qu'il porte du *Problème Ecclesiastique*, 1699. Janv. 10. Traite de petitesse l'humble docilité de M. l'Archevêque de Cambrai, s'intéresse pour les libertés Gallicanes, 1699. Mars 12.

K

KEMPIS (Thomas de) est-il Auteur de l'imitation de Jesus-Christ? il n'en est que le Copiste au dire des Bénédictins, 1671. Août 15.

Kergré. Voyez Augustin.

Kien-tien; Inscription Chinoise; 1700. Av. 18. La Déclaration de l'Empereur sur le sens de ces mots décide-t-elle la question entre les Jésuites & les Prêtres du Séminaire des Missions étrangères, Novembre 30.

L

LARREY Historiographe. Trait à faire juger de sa sincérité & de sa justesse, 1680 Juin 10.

Lavardin (M. le Marquis de) Ambassadeur à Rome. Son entrée dans cette ville. Sa conduite dans les différends de la Cour de France avec Innocent XI. 1687 Mai 12.

Laurent Justinien (le bienheureux) canonisé, 1670. Octobre 16.

Legion. Une Legion avoit travaillé à la Traduction du Nouveau Testament de Mons, 1667. Novembre 22.

Lettre circulaire des quatre Evêques à tous

- les autres du Royaume pour les inviter à s'unir à eux contre un Bref du Pape. Supprimée par Arrêt du Conseil, 1688. Avril 16.
- Lettre* du Clergé au Pape au sujet de la Régale. Justes éloges qu'elle donne au Roi. Fut-elle l'ouvrage de M. de Reims Réponse qui y fut faite, 1682. Janv. 24.
- Lettre* des Jansénistes, sous le nom de *Disciples du S. Augustin*, à M. Davaux v. Trêve.
- Lettre* de MM. des Missions étrangères au Pape ne traite pas les Jésuites moins mal qu'auroient pu faire M. Arnauld ou Jurieu, 1699. Avril 28. Octobre 18.
- Lettre* d'un Abbé Allemand aux Bénédictins de saint Maur, 1699.
- Lettre* d'un Curé de Paris sur la Bulle *Vincam Domini*, 1705. Juil. 16.
- Lettre* de M. le Cardinal de Noailles au Pape touchant l'acceptation de la Bulle *Vincam Domini*, pleine de protestations de respect & de reconnoissance envers le S. Siège, 1705. Juil. 16.
- Lettre* du Roi au Pape au sujet de l'Assemblée de 1705. *ibid.*
- Lettre* de MM. les Evêques de Luçon & de la Rochelle au Roi contre M. le C. de Noailles, 1711. Avril 28.
- Lettre* des Prélats assemblés pour l'acceptation de la Bulle *Unigenitus*, à N. S. Père le Pape, 1714. Janvier 23.
- Lettre Pastorale* & Mandement de M. le Cardinal de Noailles au sujet de la Constitution *Unigenitus*, fut le signal du soulèvement, 1714. Mars 5.
- Lettre* des Prélats opposans à N. S. P. le P. supprimée par Ordre du Roi, Janv. 24.
- Lettres* Patentes pour la publication de la Bulle *Unigenitus*, 1714. Janv. 23.
- Lettres*. Deux Lettres de Louis XIV. l'une aux Ev. l'autre aux Intendans pour les exhorter de contribuer à la conversion des Calvinistes, 1682. Juin 1.
- Lettres* testimoniales qu'exigeoit M. l'Archevêque de Reims des Réguliers. L'assemblée du Clergé refuse d'en autoriser l'usage, 1697. Mai 24.
- Libelles* contre la Constitution *Unigenitus*, 1714. Janvier 23.
- Liberté* de conscience accordée par le Roi d'Angleterre à tous ses sujets, 1687. Février 12.
- Libertés* Gallicanes. v. *Déclaration*.
- Libris*, célèbre Protestant. Ce qu'il dit de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion Chrétienne, 1692. Février 2.
- Ligni*: son sentiment sur la Communion & sur le délai de l'absolution, 1695. Janv. 15.
- Ligné* de tous les ennemis des Jésuites, 1699. Avril 28.
- Livres* dont M. l'Archev. de Malines défend la lecture, 1695. Janv. 15.
- Lorraine* (le Cardinal de) s'oppose au Décret du Concile de Trente, qui attribue au Pape de juger les Evêques en première instance. A-t-il annullé cette opposition, 1688. Avril 16.
- Loubaissin* (le Père) Prieur des Carmes de la place Maubert mandé au Parlement. Interrogé, admonesté, enfin consolé par M. le P. Prêsid. 1681. Déc. 4.
- Louis* le Grand a acquis autant d'honneur en extirpant de son Royaume la Religion prétendue Réformée, qu'en acquit le Grand Constantin en extirpant le Paganisme, 1682. Juin 1. Meurt, 1715. Septembre 1.
- Lupus*. v. *Primaute*.
- Luther*. Son témoignage en faveur de la Religion Catholique, 1707. Avril 28.
- Luthériens* admis à la Communion des Calvinistes, *ibid.*
- Lyons* (Perette des) soutenue par M. Arnauld contre son père & son Oncle, 1694. Août 8.
- M
- M***ABILLON* (le Père) Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, Auteur de la Diplomatique, s'est trompé sur l'autenticité de différens titres. Son Art diplomatique porte à faux, 1671. Août 15. Ecrit pour la défense des études Monastiques, 1700. Octobre 27.
- Madelain* (la Bienheureuse) de Pazzi canonisée, 1669. Avril 28.
- Maigrot* (Monsieur) Evêque de Conon: Pour premier acte de juridiction interdit les Jésuites Portugais: Pratique comme un culte civil les cérémonies qu'il défère à Rome comme idolâtriques, 1700. Avril 18. Distinguoit mal à propos entre les grandes & petites cérémonies Chinoises, 1704. Nov. 20. Donné à l'Empereur de la Chine pour un homme très-savant: Reproches qu'il reçut de ce Prince à ce sujet, 1706. Juin 24. V. Cérémonies.
- Maitre* (M. le) auteur de la *Tradition de l'Eglise*, 1695. Janvier 15.
- Malagola*, Jacobin. Cité en Sorbonne. Chassé à cause de sa Thèse, 1682. Novembre 4.
- Malet* Docteur de Sorbonne, Grand-Vicaire de Rouen, homme de sainte vie & de beaucoup d'érudition. Ecrit contre le Nouveau Testament de Mons. Accablé d'injures atroces par M. Arnauld, 1667. Novembre 22.
- Mandemens* des Evêques d'Alet, de Beauvais, d'Angers & de Pamiers condamnés à Rome, 1667. Janvier 18.
- Mandement* de M. de Tournon pour interdire les cérémonies Chinoises. Suite de

cette affaire, 1704. Janv. 25.

Mandement de M. l'Ev. de Gap contre les Réflexions Morales, 1710. Juil. 15.

Mandement en faveur de la Constitution *Unigenitus* contre les *Réflexions Morales*, 1714. Janv. 23.

Mandement de M. l'Evêque de Namur. pour l'acceptation de la Constitution *Unigenitus*, 1714. Mai 8.

Mandement de M. de Metz & de Mirepoix condamnés à Rome, 1714. Août 22.

Manuscrits. Il n'est pas aisé de porter un jugement fixe & certain sur les Manuscrits, 1671. Août 15.

Maurolicus Abbé : parallèle entre lui & M. le Tellier Archevêque de Reims, 1697. Juil. 15.

Maurolique écrit : l'Auteur en est incertain, *ibid.*

Maximes des Saints : Si la condamnation de ce livre mérite plus de créance que celle des *Réflexions Morales*, 1708. Juil. 13. Voyez Fenelon.

Médaille frappée au sujet de la paix de Clement IX. Le coin en fut rompu par ordre du Roi, 1668. Septembre 1.

Médaille curieuse frappée en faveur de M. de Sebaſte, 1702. Mai 7.

Mémoires importants, &c. condamnés par la Faculté de Douay, 1696. Juin 4.

Mémoire de Monsieur le Dauphin présenté au Pape : quelle en fut l'occasion, 1712. Juin 17.

Mémoire des Jésuites sur les affaires de la Chine, 1699. Avril 28.

Messe. Un Chanoine très-servent ne doit la dire que trois fois la Semaine selon M. l'Abbé Dugue, 1695. Janv. 15.

Méthode de remettre & de retenir les péchés, livre condamné par l'Inquisition de Tolède & par M. de Malines, 1695. Janv. 15.

Méthodes de convertir les Hérétiques publiées par le Clergé. De quels Auteurs elles sont tirées, 1682. Juin 1.

Ministres des prétendus Réformés ne montrèrent nul courage à la révocation de l'Edit de Nantes. Prirent la fuite au premier coup de tonnerre. Plusieurs d'entr'eux avoient beaucoup d'érudition, 1685. Octobre 22.

Miroir de la Piété Chrétienne, Ouvrage du P. Gerberon Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, condamné à Rome. Censuré par divers Evêques. Brûlé par la main du Bourreau par Arrêt du Parlement d'Aix. Injures & emportemens de l'Auteur. Où il avoit puisé ses Dogmes, 1679. Septembre 19.

Missions étrangères. Les Prêtres du Séminaire des Missions étrangères déclarent la guerre aux Jésuites : s'ils ont pu le faire sans blesser l'honneur & la reconnaissance

ce, 1698. Av. 28. Empruntent la plume du P. Q. 1703. Mai 30. s'ils durent être contents & s'ils le furent du Décret porté sur les cérémonies Chinoises, 1703. Nov. 20.

Molina justifié contre l'Ordonnance de M. de Reims, 1697. Juil. 15.

Molinos : Origine & caractère de cet Hérétique & de ses Ouvrages. Sa réputation de Sainteté. Sa condamnation. Sa mort, 1687. Août 28.

Monastères. Défenses d'en établir aucuns sans Lettres Patentes du Roi, 1666.

Décembre. Afiles pour la vertu & décharge pour les familles, 1667. Avr. 4.

Montgaillard (M. de) Evêque de Saint Pons, défavoue l'interprétation donnée par M. l'Archevêque de Cambrai à la lettre des 19. Evêques. Se trompe dans ce qu'il avance, 1667. Décemb. 1.

Mons. Père de l'Oratoire de Mons. v. Oratoire.

Le Nouveau Testament de Mons supprimé par Arrêt du Conseil, 1667. Novembre 22. Condamné par Innocent XI. v. Traduction.

Morale pratique des Jésuites. Libelle diffamatoire, examiné par plusieurs Docteurs de Sorbonne, laceré & brûlé en place de Grève par la main du Bourreau. Semblable aux Romains de Cyrus & de Cléopâtre, 1670. Mai 13.

Motif de droit du Père Quesnel, brûlé à Bruxelles, avec divers autres écrits de sa façon, 1703. Mai 30.

Moyen-court. Livre de Madame Guyon condamné, 1694. Octobre 16.

Mystères. Voyez Messe.

Mystiques traités de Visionnaires par M. Bossuet qui fut ensuite obligé d'en parler presque en vrai contemplatif, 1699. Mars 12.

N

NAUDÉ. Son jugement sur le Manuscrit du Livre intitulé, de l'imitation de Jesus-Christ produit par les Bénédictins. Son procès contr'eux au Parlement. Jugé. Renouvelé après sa mort, 1671. Août 15.

Neerkassel Evêque de Castorice tiré de la Congrégation de l'Oratoire.

Nécessité difficile à garder sur les affaires de Religion, 1700. Oct. 20.

Nicol., v. *Fontpertuis*.

Noailles (Monsieur le Cardinal de) se joint à M. de Meaux contre M. de Cambrai, 1699. Mars 12. condamne le cas de conscience, 1701. Juil. 20. approuve le livre des *Réflexions Morales* avec éloge : en ordonne la révision, 1708. Juil. 13. s'attire l'indignation du Parti pour avoir contribué à la destruction du P. R. 1709.

Nov. 5. refuse de déferer à ce qu'avoit arrêté Monseigneur le Dauphin pour le concilier avec MM. de Luçon & de la Rochelle, 1721. Av. 28. avoit été surpris dans l'approbation qu'il donna aux Réflexions Morales, 1714. Janv. 23. est peut-être le premier Evêque du monde qui ait défendu de recevoir une Bulle acceptée d'une foule d'Evêques & soutenue de l'autorité Royale, 1714. Fév. 25. refuse un point capital du *Témoignage de la Vérité*, 1715. Février 21.

Nodus Prædestinationis. V. Sfondrate.

Noms de Guerre des Chefs du Parti, 1696. Mai 20.

Noordfrant Isle. Messieurs de Port-Royal vendent au Duc de Holstein pour cinquante mille écus les terres qu'ils y avoient achetées. De qui ils les tenoient. Pourquoi ils les avoient achetées. Pourquoi ils s'en désirent. Différent pour la repartition du prix entre les intéressés à cause de la perte, 1678. Nov. 18.

Novices. Arrêt du Parlement qui défend aux Religieux Mondians d'en recevoir.

Les Religieux en reçoivent, 1667. Av. 4. *Nouveautés* en matière de Religion n'ont guères prévalu que par les Evêques redoutables à leurs Confrères, 1711. Av. 28.

O

OBSERVATIONS sur la Sentence de M. Faure Evêque d'Amiens, & sur celle de M. le Tellier Archevêque de Reims au sujet de la Confession Pâchale, 1687. Février 12.

Odescalchi (le Cardinal Benoît) élu Pape sous le nom d'Innocent XI. étoit fils d'un Banquier, 1676. Septembre 21.

Office (le Saint) Tribunal à Rome : les censures qui en émanent sont plus authentiques, que celles de l'Indice, 1677. Oct. 12.

Oraison mentale : livre sur ce sujet condamné, 1694. Oct. 16.

Oraison perpétuelle, en quoi elle consiste, 1695. Av. 15. V. Maximes des Saints.

Oratoire. Thèses soutenues à Saumur par les PP. de l'Oratoire condamnées par Clement X. 1674. Déc. 4. Le Supérieur de l'Oratoire d'Angers est obligé de signer le Formulaire sans distinction du fait & du droit, 1676. Mai 4. Sixième Congrégation générale de l'Oratoire défend à tous ses Sujets d'enseigner le Jansénisme & le Cathéranisme : Les Supérieurs trouvent de la résistance à ce Statut dans leur Corps, & beaucoup de Partisans du Jansénisme : comment cette hérésie avoit été introduite dans la Congrégation. Les PP. de l'Oratoire de Mons rébelles à leurs Supérieurs : se servent de

Quésnel pour justifier leur conduite, 1678. Sept. 16.

Ordonnance de M. l'Archev. de Paris contre l'exposition de la Foi, 1696. Mai 20.

Ordonnance & Inst. Pastorale de M. les Evêques de Luçon & de la Rochelle portant condamnation du livre des *Réflexions Morales*, 1710. Juil. 15.

Ordonnance du Vicaire Général du Turin pour notifier la Bulle *Unigenitus* à tous les Fidèles, 1714. Avril 29.

Ordonnance de M. le C. de Noailles contre l'Instruction de MM. de Luçon & de la Rochelle, 1711. Avril 28.

Ordres Religieux plus fervens à proportion qu'ils sont plus récents, 1695. Nov. 14.

Ottobini (le Cardinal) élu Pape sous le nom d'Alexandre VIII. 1689. Oct. 6.

P

PAIX de Clement IX. ou de l'Eglise : fut-elle sincère de la part des Jansénistes ? Le parut-elle à la Faculté de Théologie de Paris ? 1668. Sept. 1.

Pamiers (M. l'Evêque de) se déclare contre la Régale : ses sentimens, sa conduite, ses écrits à ce sujet : union intime entre lui & son Chapitre : est cité au Parlement : refuse de comparoître, 1681. Mars 19.

Papebroc se défend contre les Carmes, 1695. Nov. 14.

Paschal Baylon (le bienheureux) canonisé, 1690. Octobre 16.

Pasteurs de l'Eglise : défense aux Ministres prétendus Réformés de prendre ce nom, 1669. Février 1.

Parer & Ave récités cinq fois à l'article de la mort, 1700. Avril 18.

Paul de S. Sebastien soutient l'ancienneté de l'Ordre des F. de la Charité sur celui des Carmes, 1695. Nov. 14.

Pauvres, la Bourignon n'en trouvoit point assez gens de bien pour pouvoir leur faire l'aumône 1678. Nov. 18.

Péché Philosophique (erreur du) condamnée par le Pape : ce que c'est que le péché Philosophique : Calomnies de M. Aرنault contre les Jésuites à ce sujet ; s'égare en voulant ramener les autres, 1695. Août 24.

Peine la plus grande qui puisse être imposée à un Jésuite, 1697. Mars 28.

Pensions viagères des Religieuses sont-elles permises, sont-elles onéreuses aux familles, 1667. Avril 4.

Perrier Chanoine de Clermont envoie le Cas de conscience à Paris, 1701. Juil. 1.

Persévérer. Comment les Bénédictins expliquent ce passage de S. Augustin : *Pous persévèrez si vous voulez*, 1699.

Petau (le Père) écrit contre le livre de

la Fréq. Communion, 1695. Janv. 15.
Petit-Pied. Voyez, Cas de conscience.
Pie V Pape béatifié, 1672. Avril 27.
Pierre (le bienheureux) d'Alcantara canonisé, 1669. Avril 28.
Pignatelli (le Cardinal) élu Pape, 1691. Juillet 12.
Piqueri (le Père) Supérieur de l'Oratoire de Mons résiste aux Statuts de sa Congrégation, contre le Jansénisme : s'y foumet contre sa conscience : offre à M. Arnauld de s'en dédire, 1678. Sept. 16.
Plaidoyer de M. Portail Avocat Gén. au Parlement pour l'enregistrement de la Bulle *Vineam Domini*, 1705. Juil. 16.
Plaidoyer de M. l'Av. Gén. Joly de Fleuri pour l'enregistrement de la Bulle *Unigenitus*, 1714. Janv. 23. V. Joly de Fleuri.
Portail. Voyez, Plaidoyer.
Plaintes du Clergé au Roi. v. *Assemblée*.
Plaintes de M. Arnauld v. *Arnauld*.
Plaisanterie indécente & faule de l'Agent des Jansénistes contre un Pape, 1691. Juillet 12.
Pontanus ou *Dupont* approuve la Traduction du N. T. de Mons ; ne savoit guère ni François ni Grec : dégradé de la charge de Censeur Apostolique, & pourquoï, 1667. Nov. 22.
Port-Royal détruit & les Religieuses dispersées. Quatre ans après il n'en restoit qu'une qui n'eût pas abjuré ses erreurs, 1709. Nov. 5.
Portugais irrités contre M. de Tournon & pourquoï, 1707. Janvier 25.
Percipien (Humbert Guillaume de) Archevêque de Malines, condamne plusieurs livres, 1695, Janv. 15.
Prières : S. Augustin veut qu'on en fasse pour tout le monde : le Député de ses prétendus disciples n'en pouvoient faire pour le Pape, 1690. Décembre 7.
Primauté du Pape. Le père Quesnel en a parlé, comme ont fait Calvin & autres Sectaires, 1676. Juin 22.
Privilèges des Calvinistes étoient-ils irrévocables ? Sentiment de Grotius Calviniste lui-même sur ce point, 1685. Octobre 22.
Probabilité. En quoï ce sentiment a été condamné, ou n'en a pas été par le Pape, 1679. Mars 2. Probabilité bien entendue peut-elle autoriser le crime, *Ibid.* doit être atraquée par raisons & non par déclamations, 1697. Mars 28. Avis de l'Assemblée du Clergé sur la probabilité, 1700. Septembre 4.
Problème Ecclesiastique, libelle condamné au feu. Qui en étoit Auteur, 1699. Janv. 10.
Procès fait au P. Q. de l'Oratoire par l'Official de Malines, 1703. Mai 30.

Procès du P. Gerberon Bénédictin institué & fait à Malines, 1703. Nov. 24.
Propositions (65.) condamnées par Innocent XI. Ce Décret supprimé par Arrêt du Parlement. Le Ministre Jurieu s'en plaint. Le Décret n'attribue les propositions à aucun Ouvrage ni à aucun Auteur en particulier, 1679. Mars 2.
Propositions (les 4.) du Clergé de France sur la puissance Ecclesiastique, ne proposent pas des dogmes de Foi, mais les maximes & les sentimens reçus en France. Le premier article est d'une bien plus grande certitude & d'une plus grande conséquence que les autres, 1682. Mars 19.
Propositions (31.) de Morale déferées à Rome, & par qui. Examinées ; & comment. Enfin condamnées par Alexandre VIII. 1690. Décembre 7.
Propositions condamnées par l'Assemblée du Clergé, 1700. Septembre 4.
Propositions (101.) condamnées par la Bulle *Unigenitus*, 1713. Sept. 8.
Protestation de quelques Prélats contre la Constitution *Unigenitus*, 1714. Janv. 23.
Puissances Ecclesiastiques. v. *Propositions*.
Pyramide élevée à Rome sous Alexandre VII. en réparation de l'outrage fait à l'Ambassadeur de France 1669. Mai 22.

Q
QUESNEL (Pasquier (de l'Oratoire). Ses Notes sur saint Leon condamnées à Rome. Ses injures horribles à ce sujet. Sa lettre au Pape, comment il excuse ses emportemens, 1679. Juin 22. Sort de France, & pourquoï. Ses motifs pour se dispenser d'obéir à ses Supérieurs. Foment la désobéissance de ses Confrères, 1678. Sept. 16. Tâche de renouveler dans les Pays-Bas les divisions en matière de Doctrine étouffées depuis 100 ans. Avec quel succès, 1690. Janv. 24. Donne les derniers Sacramens à M. Arnauld sans en avoir le pouvoir, 1694. Août 8. veut persuader aux Docteurs de Douay que leurs Pères avoient été Jansénistes, 1696. Juin : écrit des lettres injurieuses à M. le C. de Noailles, *ibid.* Août 20. Sa lettre à un Député du second Ordre & le succès qu'elle eut, 1697. Fév. 23. Consulté sur les interdits de Rome, sa réponse, 1702. Mai 7. Arrêt à Bruxelles, son caractère, ses travaux, son évasion, 1703. Mai 30. Brouillé avec le P. Gerberon, mais sans éclat, 1704. Nov. 24. Sa feinte, déférence pour M. le C. de Noailles au sujet des Réflexions Morales, 1708. Juil. 15.
Quétisme naissant en France réprimé, 1694. Octobre 16.
Quimper. Voyez peine,

Raison croffée & mitrée, ce que c'est ; ce qu'en dit le P. Quesnel , 1701. Juillet 20.

Rancé (Jean de) Abbé de la Trappe. Ses paroles sur la mort de M. Arnauld , 1694. Août 8. réforme cette Abbaye , 1700. Octobre 27.

Ratisbonne. v. Trêve

Réformation des Ordres Mendians. v. Commissaires.

Régale. Edit du Roi qui l'étend dans tous les Diocèses à la réserve de ceux qui en étoient exempts à titre onereux , 1673.

Fév. 10. Assemblée d'Evêques convoquée extraordinairement au sujet de la Régale , 1681. Mars 19. Le Roi ne peut renoncer à la Régale selon M. Talon , 1681. Juin 20.

Reims. v. Tellier.

Règlement de l'Assemblée du Clergé pour les Réguliers , 1797. Mai 24.

Réguliers : les plus irréprochables dans leurs mœurs , au sentiment de M. de Reims , furent les premiers à s'opposer à une de ses Ordonnances , 1697. Mai 24.

Reflexions Morales. Le Roi demande au Pape de prononcer sur ce livre , 1711. Avril 28. Caractère de cet Ouvrage , 1713. Septembre 8.

Résutation du Mandement de M. de Mirrepoix au sujet de la Constitution Unigenitus , 1714. Août 22.

Remontrance à M. de Reims , 1697. Juillet 15.

Réplique de Messieurs de Luçon & de la Rochelle aux Ecrits publiés contr'eux , 1711. Avril 28.

Respons de M. de Cambray à M. Bossuet justifiant sa personne , 1699. Mars 12.

Rétractation de M. du Pin , v. du Pin.

Rétractation de l'Auteur de la Traduction des Homélies de S. Jean Chrysostome. Par qui fut-il attaqué ? Il étoit convaincu de Nestorianisme & de Jansénisme , 1693. Juillet 31.

Rétractation de M. Brisacier Prêtre des Missions Etrangères. 1693. Juillet 31.

Rétractation du P. Gerberon faite en prison , ratifiée en liberté , 1704. Nov. 24.

Révocation de l'Edit de Nantes. Combien elle fut glorieuse au Roi. Conduite de Sa Majesté justifiée par celle des Empereurs Chrétiens , par celle des Protestans & par la Doctrine de S. Augustin , 1685. Octobre 22.

Risvic. La paix qui y fut faite trompa les espérances des prétendus Réformés , 1698. Décembre 11.

Ricuel d'Alet condamné. Si M. d'Alet se soumit enfin à ce Décret , 1668. Avril 9.

Rohan (M. le Cardinal de) Chef des Commissaires de l'Assemblée du Clergé tenue au sujet de la Constitution *Unigenitus* , 1714. Janv. 23.

Rose (la Mère) de sainte Marie de l'Ordre de S. Dominique , béatifiée , 1668. Avril 16. Canonisée , 1671. Avril 12.

Rospigliosi (Jules) Cardinal. Elu Pape sous le nom de Clement IX. 1697. Juin 20.

SACREMENTS administrés en langue vulgaire , 1702. Mai 7.

Sainte-Marie (le P. Denis de) Moine Bénédictin de S. Maur accusé d'avoir écrit quatre violentes lettres contre M. l'Abbé de la Trappe , 1700. Oct. 27.

Sales. Voyez François.

Santeuil : quel étoit son talent pour la poésie , 1699.

Satyres en vers & en prose contre M. de Reims , 1697. Juil. 15.

Savans sujets à avancer des propositions hardies , 1702. Septemb. 15.

Science moyenne : l'antipathie qu'avoit M. de Reims pour cette opinion , 1697. Juil. 15. Voyez , Thèses.

Sébastien. Voyez , Codde.

Sébastien de S. Paul écrit contre le P. Papeberoc Jésuite , 1695. Nov. 14.

Serment que font les Docteurs sur les Reliques des Martyrs , 1714. Mars 5.

Seves (M. de) de Rochechouart Ev. d'Arras irrité contre les Jésuites & à quelle occasion , 1703. Mai. 5. Attaque les Jésuites au sujet de Gobat. Suite de cette affaire , 1703. Août 17.

Sfondrate (le Cardinal) Son *Nodus Prædestinationis* déferé au Pape par quelques Ev. de France 1697. Fév. 24.

Sicile. Différent survenu dans ce Royaume entre la puissance Eccl. & la puissance temporelle. Origine singulière de cet événement , 1714. Av. 17.

Signeri (le Père) Jésuite. Attaque Molinos. En est blâmé , puis justifié Périls qu'il court à cette occasion , 1687. Août 28.

Silence imposé sur les affaires du temps par Arrêt du Conseil. Circonstance particulière au sujet de cet Arrêt , 1701. Juil. 20.

Silence respectueux. Le Roi , le Roi d'Espagne & divers Ev. demandent au Pape la condamnation de l'erreux du silence respectueux , 1701. Juil. 20.

Silence des Eglises sur une Bulle dogmatique suffit avec l'acceptation positive de quelque Eglise , pour la rendre Loi générale selon le P. Quesnel , 1714. Janv. 25. Avril. 29.

Simon. Ce que dit M. Simon de l'Analyse

du livre de la Correction & de la Grâce , 1699. Il étoit fort versé dans le Rabinisme. Auteur d'une version du Nouv. Test. condamnée par M. l'Arch. de Paris , 1702. Sept. 15.

Sirmond (Antoine) Jésuite. Différent du fameux Père Sirmond confondu avec celui-ci dans les Provinciales , 1679. Mars 2.

Solution de divers Problèmes, petit ouvrage d'un mince auteur , trahit son intérêt & son dessein , 1699. Janv. 10.

Sorbonne. Voyez Cas de conscience.

Sottises : Chacun est en droit d'en écrire , au sentiment du P. Q. 1703. Mai 30.

Soumission faite au Pape par les Evêques de France non bullés , 1693. Août.

Spiritualité du livre des maximes des Saints plus propre à éblouir les simples qu'à les scandaliser , 1699. Mars 12.

Stanislas Kostka : sa Canonisation , 1714. Nov. 13.

Strigonie (l'Arch. de) publie un Décret contre la Déclaration du Clergé de F. sur la puissance Eccl. Le Livre est censuré en Sorbonne contre le sentiment de quelques Docteurs. Le Décret du Prélat & un autre Ouvrage dans le même goût supprimé par Arrêt du Parlement , 1683. Janvier 29.

Suffragans de M. de Cambrai le traitèrent plus mal dans son propre Palais que ne firent ailleurs les autres Evêques , 1699. Mars 12.

Suffrages mendés ou extorqués pour faire condamner en Sorbonne quelques livres , 1700. Oct. 18.

Sulpice. Le Supérieur de saint Sulpice reçoit ordre de M. le Cardinal de Noailles de renvoyer de son Séminaire les Neveux de MM. de Luçon & de la Rochelle , 1711. Avril 28.

Synopsis Theologiae practicae condamnée par M. d'Arras , 1703. Mai 5.

T

T*ABERNA*. Voyez *Synopsis*.

Telemaque, Roman ingénieux. Ce que dit la Préface du différent de M. de Cambrai avec M. de Meaux , 1699. Mars 12.

Talon (M.) Avocat Général au Parlement de Paris. Son discours au sujet de la Régale des Franchises & de la Vacance de divers Sièges, faute de Bulles. Semble vouloir rendre le Pape suspect de Jansénisme & de Quétisme. Appelle au Concile Général de la Bulle sur les franchises , 1687. Mai 12.

Tellier (Maurice) Arch. de Reims. Son Ordonnance au sujet des Réguliers , 1697. Mai 24. Condamne deux Thèses soutenues chez les Jésuites de Reims. Suites de cette affaire , 1697. Juil. 15, dit qu'il

n'y avoit rien dans le Cas de conscience qu'il ne fût prêt à signer , 1701. Juil. 20. Président de la Commission dans la première Assemblée au sujet de la Régale. Son rapport à l'Assemblée est quelquefois plus concluant par la matière que par la forme. Plus favorable à l'intérêt des Evêques qu'à ceux du Roi , 1671. Mars 19. Son jugement contraire à M. Faure Evêque d'Amiens au sujet de la Confession Paschale. Le sentiment de l'Assemblée du Clergé y est-il conforme ? 1687. Mars 22.

Tellier (M. le Chancelier le) eut beaucoup de part à la révocation de l'Edit de Nantes. Belles paroles de ce grand Magistrat après qu'il eut scellé l'Edit de révocation , 1685. Octobre 22.

Tellier (le Père le) Jésuite , écrit contre M. Arnauld qui ne répond point , 1667. Novembre 22.

Témoignage de la Vérité dans l'Eglise condamnée par l'Assemblée du Clergé. Précis & illusion de ce Libelle , 1715. Fév. 21.

Temps de tentation : *Temps* de séduction. Voyez *Maximes des Saints*.

Test (le Serment du) abrogé par le Roi d'Angleterre. Ce que c'est que le Test , 1687. Février 12.

Testament. Voyez *Traduction*.

Testament , (le Nouveau) de Mons , v. Mons.

Testament de M. Colbert. Titre supposé. Preuves de la supposition. 1691. Mars 19.

Testimoniales. Voyez *Lettres*.

Thèses. Voyez *Tellier*.

Thèses de Saumur. v. *Oratoire*.

Thèses signées par les Jansénistes de Douay. Ce qu'elles contenoient , 1691. Juillet 22. v. *Arnauld*.

Thèse soutenue sous un Professeur du Collège des Jésuites à Caën censurée , par 4. Théologiens de la Compagnie , que les Supérieurs avoient députés à cette fin. Le Professeur destitué , & pourquoi. Conduite sage & chrétienne de la Faculté de Théologie de Caën à cette occasion. Silence remarquable de M. Arnauld , 1693. Janvier 30.

Thiers , savant Curé écrit une Satyre , contre les Bénédictins ; à quel sujet , 1700. Octobre 27.

Thomas (le Père) Jésuite , écrit à M. de Tournon Légat à la Chine , 1706. Juin 24.

Thou (M. de) prétend que l'on ne doit point user de force pour ramener les Hérétiques. Appuie son sentiment de celui de S. Augustin , mais sans raison , 1685. Octobre 22.

Tien : ce que ce mot signifie en Chinois , 1704. Novembre 20.

Tillemont (M. le Nain de) écrit à M. de la Trappe en faveur de M. Arnauld. Réponse de M. de la Trappe, 1700. Octobre 27.

Torrentier (le Père) Aflistant du Général de l'Oratoire , zélé pour la saine Doctrine contre les Nouveautés. Ses menaces aux Oratoriens de Mons. Décrit les intrigues dont on s'étoit servi pour répandre le Jansénisme dans l'Oratoire , 1698. Septembre 16.

Torrens (les) Livre de Mad. Guyon. Les erreurs qu'il contient, 1694. Oct. 16.

Tourneux (Monsieur le) quel Auteur c'est , 1695. Septembre 17.

Tournon (Charles-Thomas Maillard de) Patriarche d'Antioche nommé Vicaire Apostolique à la Chine, 1701. Décembre 5. arrive à la Chine, 1705. Décembre 4. reçu avec de grands honneurs : les procédés à l'égard de l'Empereur, 1706. Juin 24. condamne les cérémonies Chinoises : est envoyé à Macao sous la Garde des Portugais : meurt, 1707. Janvier 25.

Traduction du Nouveau Testament imprimé à Trevoux condamnée, 1702. Septembre 15.

Traduction du Nouveau Testament de Mons, Ouvrage de P. R. conforme en plusieurs choses à celle de Geneve. Censurée par les Papes & par plusieurs Evêques. M. Arnauld, & autres Ecrivains d'un parti la défendent avec emportement, 1667. Novembre 22.

Traduction de S. Jean Chrysostome condamnée à Rome, 1687. Mai 7.

Traductions de l'Ecriture en Langue vulgaire dangereuse. Sentiment de Gerson sur cette matière. Les Traductions ont été aux Novateurs un moyen efficace de répandre leurs Dogmes, 1667. Nov. 22.

Traité Historiques. V. Disquisitions.

Traité de la sainteté & des devoirs de la vie Monastique, 1700. Octobre 27.

Traité de Raenstadt : quel en fut le fruit pour les Protestans, 1707. Septemb. 1.

Transsubstantiation détruite par le Système de M. de Mailli, 1701. Mars 30.

Trappe Abbaye : Etat déplorable où elle étoit quand elle fut réformée, 1700. Octobre 27.

Trêve entre la France & l'Espagne. Les Jansénistes songent à s'y faire comprendre. Lettre dressée pour cet effet, & par qui, pour M. le Comte d'Avaux Plénipotentiaire du Roi.

V

*V*ALENCIA, Jésuite calomnié comme enseignant la Simonie. N'enseigne en effet que la Doctrine de S. Thomas, 1679. Mars 2.

Van-Hussen : interdit de ses fonctions de Provicaire, ne laisse pas de ne les continuer, 1702. Mai 7.

Vasquez Jésuite. Sa Doctrine sur l'aumône calomniée dans les Provinciales, 1679. Mars 2.

Vandois bannis de Savoye. Prennent les armes. Chassés, reviennent & sont rétablis, 1686. Février 1.

Véronique. S'il y a eu une Sainte de ce nom, 1695. Novembre 14.

Vicaire Apostolique du Mogol : ce qu'il jugea de l'Eglise d'Hollande dans le Voyage qu'il y fit, 1702. Mai 7.

Vie de la sainte Vierge déferée à la Faculté de Théologie de Paris : illusions de cet écrit : disputes entre les Docteurs, 1696. Mai 10.

Villes Impériales. Les Evêques de ces Villes ont souvent causé de grands maux, 1711. Avril 28.

With (le Sieur de) dénonce à l'Eglise Universelle la Bulle *Vineam Domini*, 1705. Juillet 16.

Université d'Angers, demeure constamment attachée aux sentimens Orthodoxes, 1676. Mai 4. v. Arnauld.

X

*X*AN-TR mot Chinois, 1704. Novembre 20.

Xin Gui Inscription Chinoise ; ce qu'elle signifie, 1700. Avril. 18.



